



Alain Ménargues

LES  
LARMES  
DE LA  
COLERE

récit

PRESSES DE LA RENAISSANCE





85 / 39.80

Les larmes de la colère






Alain Memerges

# Les larmes de la colère

Récit

  
PRESSES DE LA RENAISSANCE  
21 rue de la Harpe - 75005 Paris



Alain Ménargues

# Les larmes de la colère

*Récit*



PRESSES DE LA RENAISSANCE

37, RUE DU FOUR 75006 PARIS



**Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et être tenu régulièrement au courant de nos publications, envoyez vos nom et adresse en citant ce livre aux**

*Presses de la Renaissance  
37, rue du Four 75006 Paris*

et pour le Canada à

*Édipresse  
945, avenue Beaumont  
Montréal H3N 1W3*

© Presses de la Renaissance, 1991.

ISBN 2-85616-600-8

H 60-3648-7

## AVERTISSEMENT

*Ceci est un récit. Rien — dans sa structure, ses personnages, son action — ne relève de la fiction. L'histoire de Gilberte et de Camille est un document sur leur perception, brute et immédiate, de leur pays, le Liban, en guerre.*

*Dans le personnage d'Aymeric Marchall sont rassemblés plusieurs amis journalistes qui s'y reconnaîtront, et que je remercie de leur témoignage.*

A. M.

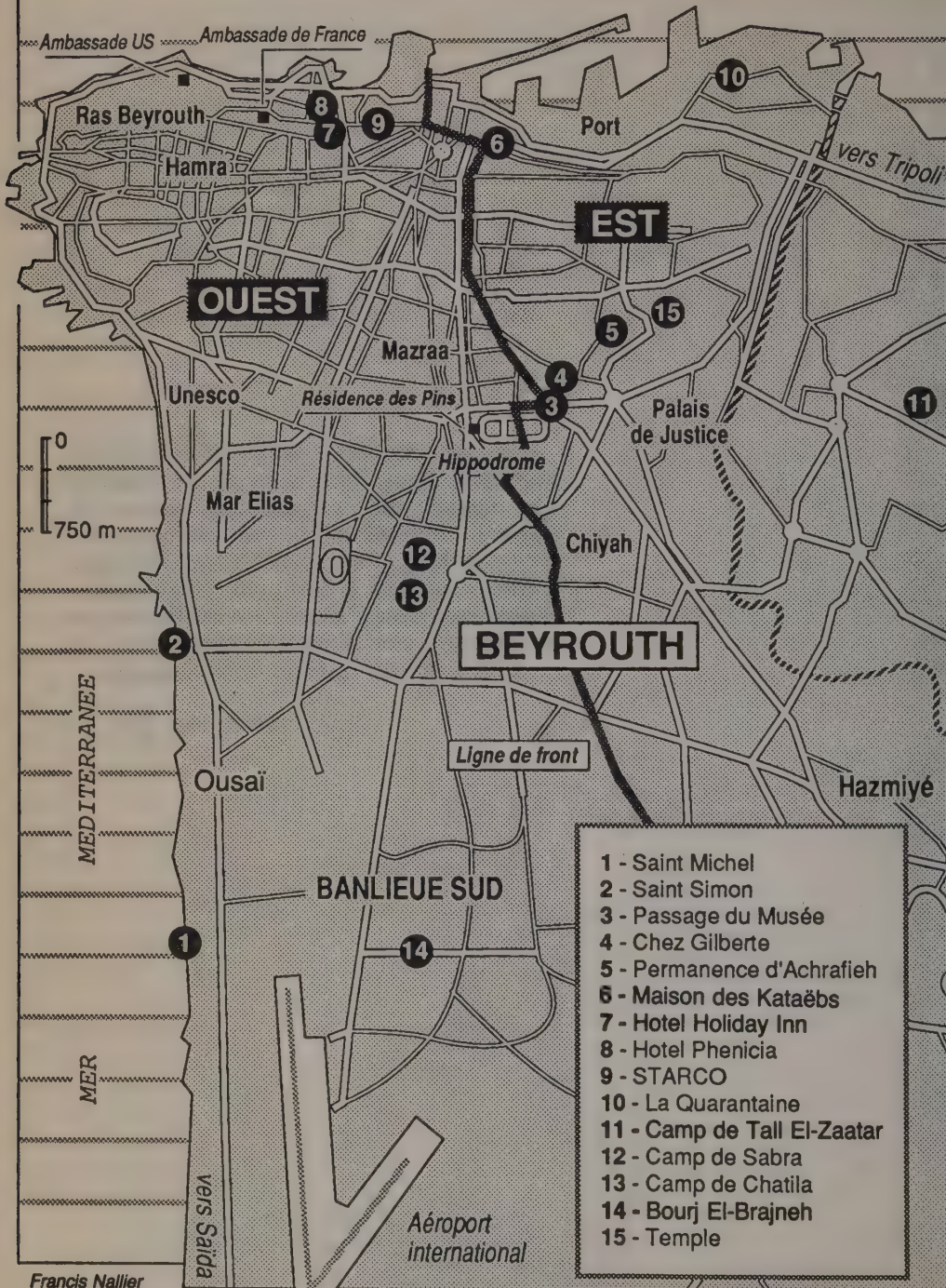




« Lorsque les pères s'habituent à laisser faire les enfants, lorsque les fils ne tiennent plus compte de leurs paroles, lorsque les maîtres tremblent devant leurs élèves et préfèrent les flatter, lorsque finalement les jeunes méprisent les lois parce qu'ils ne reconnaissent plus au-dessus d'eux l'autorité de rien et de personne, alors c'est là, en toute beauté et en toute jeunesse, le début de la tyrannie. »

PLATON, 400 avant J.-C.

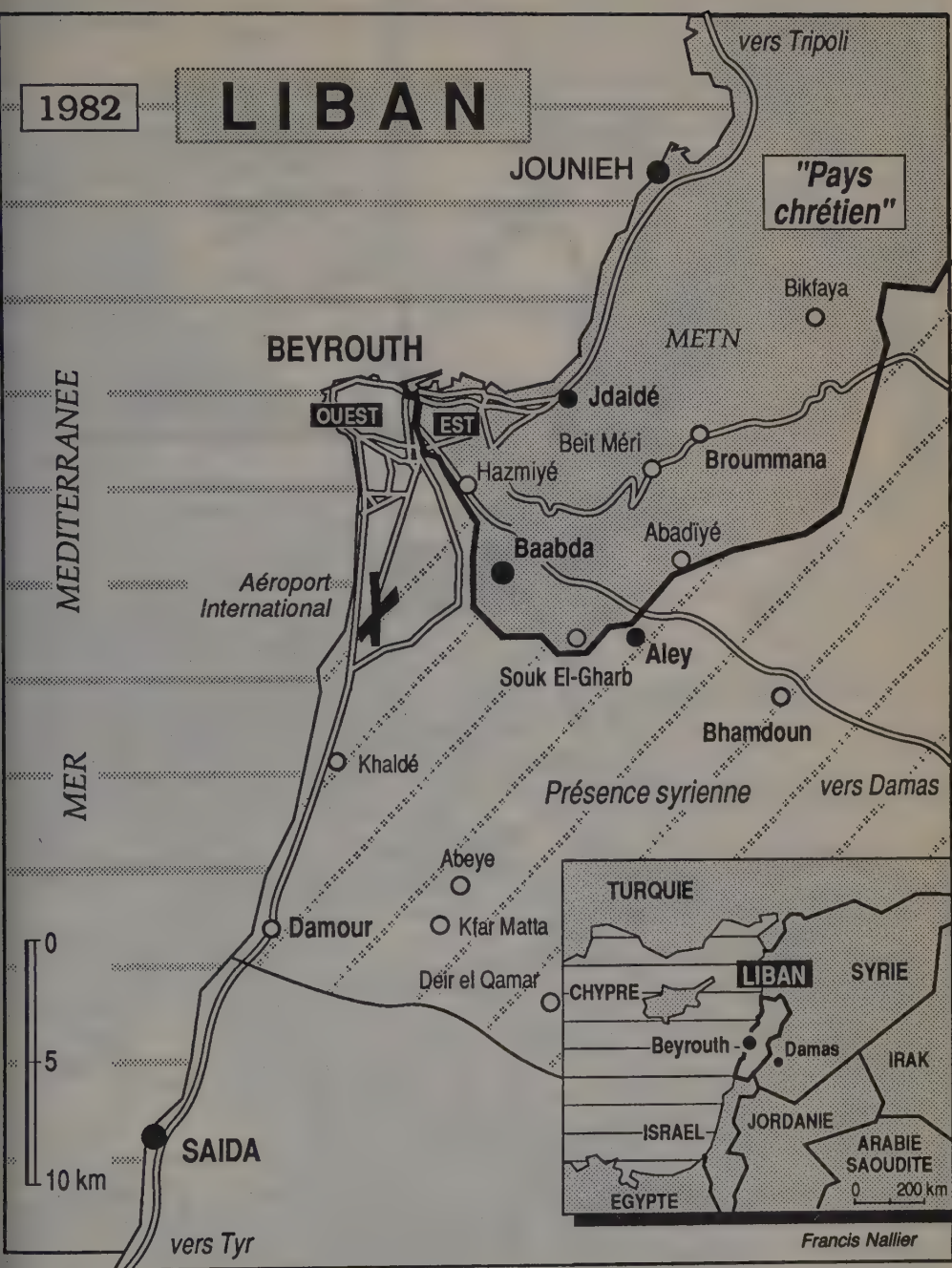
1975 - 1976



- 1 - Saint Michel
- 2 - Saint Simon
- 3 - Passage du Musée
- 4 - Chez Gilberte
- 5 - Permanence d'Achrafieh
- 6 - Maison des Kataëbs
- 7 - Hotel Holiday Inn
- 8 - Hotel Phenicia
- 9 - STARCO
- 10 - La Quarantaine
- 11 - Camp de Tall El-Zaatar
- 12 - Camp de Sabra
- 13 - Camp de Chatila
- 14 - Bourj El-Brajneh
- 15 - Temple

1982

# LIBAN





1981

MEDITERRANEE

MER

Batroun

Medfoun

Jbeil

Jounieh

"PAYS  
CHRETIEN"

KESROUAN

Ajaltoun

Baskinta

Biktaya

BEYROUTH

METN

Jdaïdé

EST

Beit Méri

Broummana

Salima

Baabda

Abadïyé

Souk  
El-Gharb

Aley

Bhamdoun

Qabb elias

Zahlé

Aéroport  
international

Damour

LIBAN

TRIPOLI

Koubeyat

LIBAN

Baalbek

Zahlé

BEYROUTH

Jounieh

Baabda

Aley

SAIDA

Jezzine

Merjayoun

TYR

SYRIE

Qartaba

1 938 m

2 037 m

1 572 m

Mazraat  
Kjardibiane

Reluge  
des Français

Mont Sannine  
2 628 m

1 999 m

10 km

1 599 m

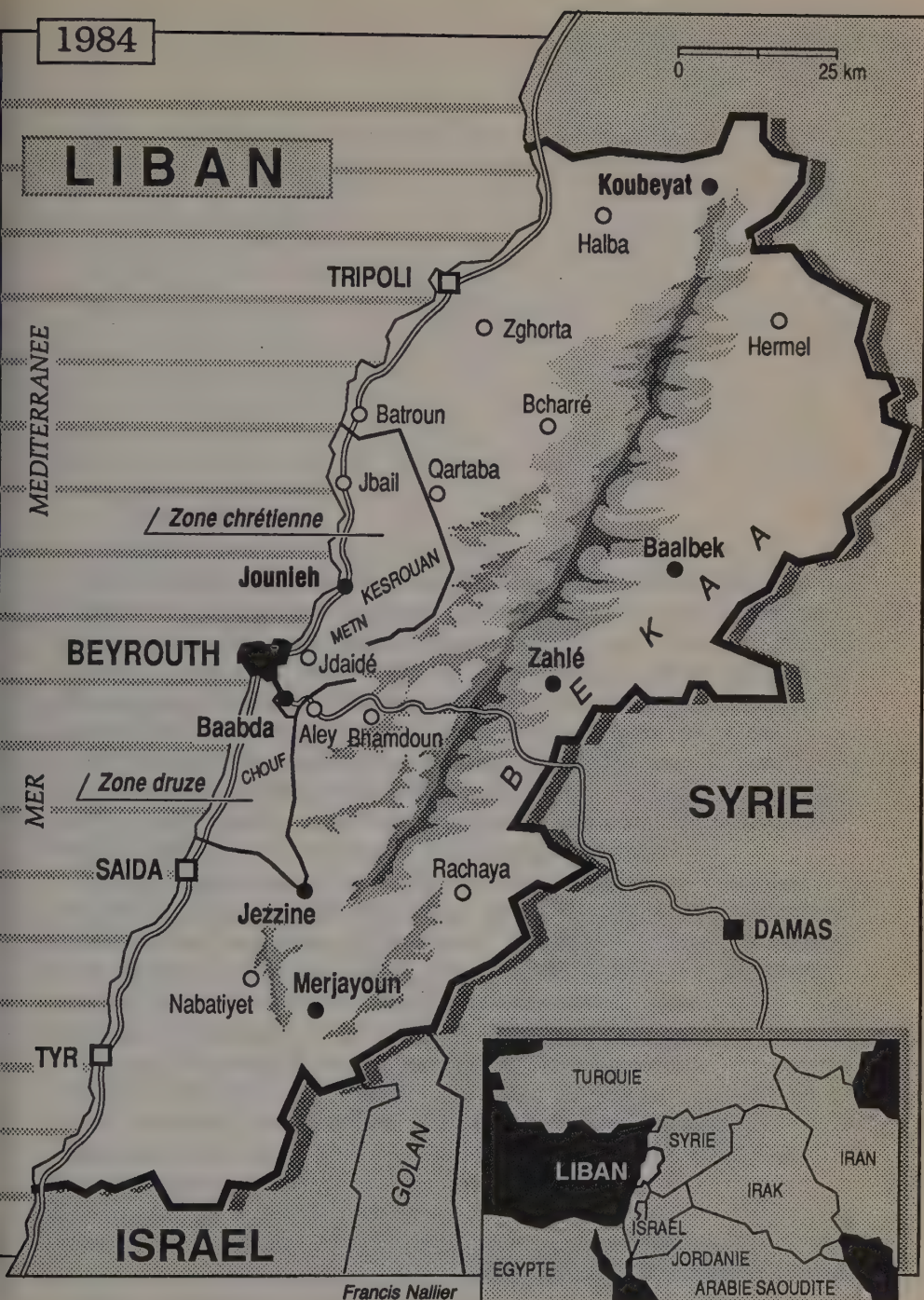
1 758 m

B E K A A

vers Damas

1984

# LIBAN



Francis Nallier





# 1

« Quelle heure est-il ?

— Cinq heures.

— Il faut que je rentre. On y va ? »

Une question qui ressemblait plus à un ordre qu'à une suggestion. Gilberte se leva, plissa les paupières face au soleil déclinant dans le ciel d'un bleu limpide. Comme tous les ans au mois d'avril, l'été avait soufflé la place au printemps. Il n'y avait jamais ou presque de printemps à Beyrouth. Des deux mains, Gilberte rejeta en arrière sa tignasse noire et frisée, et jeta un regard sur les corps se dorant au soleil de la plage Saint-Simon, rendez-vous de la jeunesse dorée de la ville et réplique de celle de Copacabana. Gilberte ramassa sa serviette d'un geste rapide et partit en sautant sur le sable brûlant vers le bâtiment au toit pentu qui abritait les cabines.

Elle se dirigea vers les douches sans se préoccuper de ses amies et de son frère qui se levèrent à leur tour. Mince, la poitrine menue, moulée dans son deux-pièces rouge mouillé, le visage fin encadré d'un casque de cheveux noirs, elle semblait indifférente aux regards masculins. Archétype de l'étudiante sans souci, Gilberte, qui allait sur ses dix-huit ans, ne se posait aucune question sur l'avenir.

La petite bande de jeunes gens était prête à sortir.

Vêtue d'un jean et d'une des chemises de son père négligemment nouée autour des hanches, Gilberte héla un taxi-service. Une Mercedes noire, aux ailes avant joufflues, vieille de vingt ans. Les jeunes s'entassèrent en riant sur les sièges de skaï rouge.

« Au Musée », lança l'un d'eux.

Au moment où la voiture démarrait, ils entendirent des claquements sourds de détonations et de rafales dans le silence inhabituel de la ville. L'avenue du bord de mer était presque déserte.

Curieuse, Gilberte interrogea le chauffeur.

« Que se passe-t-il ? »

Il tourna le bouton de l'autoradio. « ... re Gémayel est sorti il y a quelques minutes de la direction générale des Forces de Sécurité intérieure en refusant de faire le moindre commentaire. Le président du Conseil Rachid Solh<sup>1</sup> et trois ministres sont toujours en réunion dans le bâtiment. Les Forces progressistes exigent l'arrestation des éléments armés des phalangistes qui ont mitraillé le car palestinien. Je vous rappelle le dernier bilan de cette embuscade : 31 morts et 5 blessés. L'autobus se rendait à Tall El-Zaatar et transportait des Palestiniens qui revenaient d'une cérémonie commémorant le martyr des héros de l'opération Khalsa, à Kyriat Schmoneh, lorsqu'il a été pris sous le feu croisé d'armes automatiques avenue Pierre-Gémayel à Aïn El-Remmaneh. »

Gilberte, atterrée, ne parvenait pas à détacher ses yeux du poste. Elle fixait sans les voir les photos en couleurs de femmes nues à la poitrine agressive qui l'entouraient, collées sur le tableau de bord. L'éphéméride à feuilles détachables indiquait la date : dimanche 13 avril 1975, suivie du proverbe du jour. Sentant le taxi ralentir, elle leva les yeux. Derrière la masbaha<sup>2</sup> accrochée au rétroviseur, elle aperçut un barrage d'hommes en armes. Le chauffeur éteignit la radio.

Ils étaient quatre, en jean et chemise, arborant le khéfiéh<sup>3</sup> à carreaux noir et blanc des Palestiniens, dont les pans ramenés sur le visage ne laissaient voir que les yeux.

Camille posa sa main sur le bras de sa sœur. Leurs regards se croisèrent, chargés d'inquiétude. Gilberte esquissa un sourire qui se voulait rassurant. Son frère lui avait souvent parlé des Palestiniens, après ses réunions de cellules des jeunes Kataëbs du lycée : des étrangers, qui menaçaient le Liban alors qu'on leur accordait l'asile. Un jour, par jeu et surtout par esprit de contradiction, Gilberte l'avait systématiquement contredit et Camille s'était fâché.

« On te bourre le crâne, lui avait-elle lancé, les Palestiniens ont été chassés de chez eux par les Juifs, il faut bien qu'ils s'installent quelque part en attendant de reconquérir leur patrie. Et notre devoir est de les aider. »

Inconsciemment, Gilberte répétait l'argument de ses amis étudiants à l'université.

« Tu es aveugle ! s'était écrié son frère. Tu ne vois donc pas qu'ils ne respectent pas nos lois, qu'ils se promènent armés, qu'ils se croient chez eux ? Que feras-tu lorsqu'ils viendront à la maison et nous en chasseront ?

1. Président du Conseil des ministres. Selon les accords passés entre les grandes communautés en 1943, cette fonction revient à un sunnite et la présidence de la République à un maronite.

2. Chapelet que les musulmans égrènent.

3. Foulard traditionnel des combattants palestiniens. Est également porté par les bédouins des déserts du Golfe.

— Ahlan was sahan, qu'ils soient les bienvenus, avait-elle répondu, provocante. Tu récites la leçon qu'on t'a apprise, sans réfléchir.

— Inutile de réfléchir pour être libanais. On l'est ou on ne l'est pas, c'est tout. Moi je le suis, et je me battrai pour le rester », avait-il répliqué d'une voix sourde.

D'un haussement d'épaules, Gilberte avait éludé la discussion. La politique provoquait toujours des drames. Mais aujourd'hui, songea-t-elle, son frère n'avait peut-être pas tout à fait tort. Des Palestiniens armés, elle en avait, là, devant elle. Deux d'entre eux entouraient la voiture qui précédait le taxi, deux autres, postés quelques mètres plus loin, braquaient leurs kalachnikovs sur les passagers. Le conducteur descendit pour ouvrir le coffre. L'homme au khéfieh jeta un regard à l'intérieur puis lui fit signe de partir. La voiture démarra. La Mercedes avançait lentement. Le Palestinien qui était du côté du chauffeur se pencha vers lui.

« D'où viens-tu ? demanda-t-il, l'arme braquée, tandis que ses yeux durs scrutaient les passagers.

— De la plage, je ramène ces petits chez eux.

— Où ?

— Du côté du Musée.

— Tes papiers », ordonna le Palestinien. Il y jeta un bref regard et les rendit au chauffeur ; puis sans dire un mot il pointa son arme vers Gilberte.

« Je n'ai pas ma carte d'identité, je ne l'emporte jamais à la plage.

— Comment t'appelles-tu ?

— Gilberte... Gilberte Khoury.

— Et d'où viens-tu ?

— Je suis du Nord, d'Akkar. »

L'arme et les yeux se déplacèrent légèrement.

« Et toi ?

— Roula Hamadé, moi je suis du Chouf. »

Le canon de la kalachnikov se déplaçait de l'un à l'autre.

« Nizar Hamadé, je suis son frère.

— Anita Quilo, de Jbeil.

— Camille Khoury, je suis aussi d'Akkar, lâcha le frère de Gilberte d'un ton ferme, teinté de défi.

— ... Bon, vous pouvez y aller. Mais attention. Ça tire du côté d'Aïn El-Remmaneh. »

Le taxi redémarra doucement et s'engagea dans la large avenue bordée de petits palmiers qui mène vers l'ambassade du Koweït et le sud du camp de Chatila. La circulation était pratiquement inexistante à l'exception des voitures militaires, hérissées de canons de fusils, qui roulaient à toute vitesse, klaxon bloqué. Il y avait peu de monde sur les trottoirs. Depuis son arrivée à la plage, vers onze heures, Gilberte n'avait entendu parler de rien. Malgré les exhorta-



tions de son père, elle n'écoutait jamais les nouvelles. On n'y parlait que de politique et elle avait horreur de ça. De plus, elle n'y comprenait rien.

Le chauffeur roulait prudemment, au milieu de l'avenue, prêtant plus d'attention aux jeunes gens armés qui se trouvaient sur les trottoirs qu'aux voitures. En vingt ans de métier, il n'en avait jamais vu autant dans les rues de Beyrouth. Certes il y en avait toujours autour des permanences des milices et des bâtiments de l'OLP, qu'il s'arrangeait pour éviter, quitte souvent à rallonger ses courses. Les responsables palestiniens ne se déplaçaient jamais sans leur protection. Mais aujourd'hui, ils semblaient sortis de terre. Non, il n'en avait jamais vu autant, même lorsqu'en 1958 Camille Chamoun, pour forcer sa réélection à la présidence de la République, avait fait appel aux soldats américains.

L'entrée du camp de Chatila était barrée d'une chicane de sacs de sable entassés les uns sur les autres. « Quelle inconscience », se dit-il en entendant ses jeunes clients faire des projets de ski pour le dimanche suivant. Et puis tous ces coups de feu. « Il doit y avoir une véritable bataille rangée quelque part de l'autre côté de Chiyah », estima-t-il.

Sa main droite quitta le volant recouvert d'une fausse fourrure de tigre et remit l'autoradio en marche. Frank Sinatra détendit un peu l'atmosphère en susurrant *Strangers in the night*, puis, tandis que le taxi remontait l'avenue du 22-Novembre vers la Résidence des Pins, un journaliste expliqua que l'ablation de la vésicule biliaire qu'avait subie le matin même le président de la République Sleiman Frangié s'était bien passée. « ... *L'intervention chirurgicale a duré 80 minutes, précisa la voix anonyme, et le docteur Salim Obeid qui l'a pratiquée estime dans son communiqué que le président est en excellente santé...* »

Cette nouvelle eut pour effet de dissiper la légère inquiétude qui avait saisi les cinq jeunes. « S'il y a un bulletin spécial pour cela, le reste ne doit pas être très important », jugea Gilberte, qui aussitôt demanda, insidieusement, à Anita :

« Que penses-tu de Tony ? Chou am be chédik<sup>1</sup> ? »

Elle avait remarqué que le copain de classe de son frère, un beau brun au visage anguleux que des lunettes à grosse monture d'écaille n'arrivaient pas à enlaidir, avait passé l'après-midi à discuter à mi-voix avec son amie.

« Arrête tes conneries, répondit Anita en riant, il est sympa, c'est tout. »

Sa réponse déclencha des gloussements ironiques. Les rafales se faisaient de plus en plus présentes. Autour de la Résidence des Pins, sur laquelle flottait le drapeau français, et le long de l'hippo-

1. Expression usuelle pour : il t'attire à lui, il te drague.

drome, les rues étaient totalement désertes. Aucun des jeunes ne s'en aperçut. Ils continuèrent à railler Anita.

« Allez ! Arrête. On a tout vu, n'essaie pas de le cacher. »

Devant le Musée, le taxi s'arrêta brusquement.

« Je ne vais pas plus loin », dit-il.

Sans comprendre, les jeunes payèrent et descendirent.

« Surtout faites très attention », lança le chauffeur avant de faire demi-tour. Ils lui répondirent par un haussement d'épaules, traversèrent en discutant tranquillement la place totalement vide. Ils enjambèrent les rails du tramway qui serpentaient, inutiles, au milieu de la rue de Damas. Il y avait bien longtemps que les wagons lie-devin ne fonctionnaient plus. Gamine, Gilberte le prenait pour se rendre avec son père à la plage du bain militaire. Elle l'appelait le Train. Bien droite sur les bancs de cuir et de bois, elle observait la rue, avec l'impression de régner sur le monde.

Ils s'engagèrent dans la ruelle, entre le marchand de tapis et le terrain vague, longèrent l'hôpital des Enfants-Malades et tournèrent à gauche pour entrer dans leur rue.

« Tu es complètement folle, hurla Michel Khoury furieux, tu ne penses qu'à aller te faire bronzer les fesses. »

Interloquée, Gilberte se figea. De sa vie elle n'avait été aussi mal accueillie par son père. Jamais elle ne l'avait vu dans une telle colère. Le regard réprobateur, sa mère, assise au bord d'un fauteuil, se taisait. Camille passa devant elle et fila dans sa chambre.

« Ça tire de partout, et toi tu es à la plage ! Je t'interdis, tu entends, je t'interdis de sortir de la maison. »

Il récupéra ses lunettes qu'il avait jetées dans un mouvement de rage sur la table du salon, les mit dans la poche de sa chemise, et se dirigea brusquement vers le minuscule jardin encastré entre les immeubles sur lequel s'ouvrait la cuisine. S'emparant d'une binette, il se mit à travailler la terre. Gilberte, immobile, prit subitement conscience des déflagrations qu'elle avait ignorées jusque-là. Désormais le bruit recouvrait presque tout. Plantée au milieu du salon, les bras ballants, son sac de plage à la main, tendue, à l'écoute des coups de feu, elle frissonna.

Gilberte se rendit compte brusquement qu'elle aurait pu mourir, être tuée, bêtement, sans même savoir pourquoi... dans un taxi... Mais pourquoi son père ne s'était-il adressé qu'à elle ? Quelques jours auparavant, il avait eu un infarctus. Elle le revoyait, pâle, les narines pincées, respirant doucement. Son père... elle l'adorait.

Elle entra dans sa chambre, se laissa tomber sur son lit, et resta là sans bouger, son sac de plage toujours à la main, à écouter claquer les

incessantes rafales. Le quartier était désert. Elle n'entendait plus que les déflagrations et le poste de radio de son père, qui était retourné s'asseoir au salon, où elle le rejoignit.

Entre deux disques, le journaliste Chérif Al-Akhawi, sur les antennes de Radio-Liban, alignait les nouvelles : « *Le bureau de Joseph Chader, le vice-président du parti Kataëb, a été plastiqué à Sioufi.* » Sioufi, c'était juste derrière chez elle. On ne comptait plus les victimes. Pour la première fois elle entendait parler de « balles perdues ». « Comment une balle peut-elle se perdre », se demanda Gilberte. A chaque intervention, Chérif Al-Akhawi allongeait la liste des victimes.

« Mais que s'est-il passé ? » osa-t-elle demander à son père, qui la regarda, étonné par la question, avant de répondre sur un ton excédé.

« Ce matin vers onze heures, quatre Palestiniens, dans une Fiat sans plaque d'immatriculation, ont mitraillé la nouvelle église d'Aïn El-Remmaneh qu'inauguraient Pierre Gémayel et Camille Chamoun. Deux de leurs gardes du corps ont été tués. En début d'après-midi, un car de Palestiniens qui passait presque au même endroit a été mitraillé. Les Palestiniens se sont alors rués hors des camps. Depuis, ça tire un peu partout. »

« ... des barricades ont été dressées dans certaines rues menant aux camps de Sabra et de Chatila... » Gilberte se demanda comment le journaliste pouvait savoir tout cela. Impossible pour lui d'être partout à la fois. Cette question sans réponse provoqua le doute dans son esprit : on disait si souvent, autour d'elle, que les radios ne diffusaient que des « conneries » ! « ... Les affrontements se sont étendus à Saïda et à Tripoli où l'on signale des enlèvements, poursuivait la radio. Les habitants de la rue de Damas, dans le quartier de Fourn El-Chéback, ont mis le feu à un barrage de pneus. Les blindés des FSI<sup>1</sup> ont pris position aux entrées ouest de certaines grandes avenues comme l'avenue Pierre-Gémayel et au Musée. Khaled Joumblatt réclame la démission des ministres Kataëbs, dont le parti, selon lui, est responsable de ce carnage. »

En entendant ces mots, le père de Gilberte éclata.

« Mais ce sont eux qui ont commencé... » Il y avait dans cette phrase une haine presque palpable, qui surprit sa fille.

Il chercha une autre fréquence. Sur la BBC, pas un mot sur le Liban. Elle s'inquiétait de la chute de Phnom Penh et de la situation au Vietnam. Xuan Loc, le dernier verrou aux portes de Saigon, avait été quasiment rasée et tous les habitants avaient fui. Gilberte ne put s'empêcher de faire un parallèle avec la bataille qui se déroulait à Beyrouth. Pourquoi la BBC n'en parlait-elle pas ?

1. Forces de Sécurité intérieure. Gendarmerie libanaise.



« ... Un couvre-feu de fait s'est installé dès la tombée de la nuit... » Le père de Gilberte fixait son transistor. Il était revenu sur Radio-Liban. « ... Vers 20 heures ce soir, la police a fait le tour des rares restaurants ouverts dans la rue Hamra pour demander aux propriétaires de fermer leurs établissements. Les clients, essentiellement des étrangers, ont été raccompagnés chez eux par les policiers... »

« Des inconscients, quelle idée d'aller au restaurant un jour pareil », murmura Michel Khoury en secouant la tête.

Il ajouta après un silence :

« Ça va mal finir... Ça va mal finir... C'est la guerre. »

Gilberte se rappela les images du Vietnam vues à la télévision. Les explosions. Les femmes terrorisées, en pantalon noir, coiffées de leur chapeau de paille, fuyant, un enfant dans les bras ; en arrière-plan, les maisons brûlaient en dégageant d'épaisses fumées noires. Elle se surprit à réfléchir à ce qu'elle emporterait s'il lui fallait partir précipitamment.

L'homme au khéfieh s'avança vers le milieu du carrefour blanchi par la lumière de la lune et des étoiles. Il épaula son RPG 7<sup>1</sup> : un genou à terre, il s'assura que ses amis s'étaient éloignés et ajusta son œil dans la lunette de visée. Il cala le croisillon de la mire sur la fenêtre du premier étage du bâtiment qui était en face de lui et, doucement, appuya sur la queue de détente. La roquette partit dans un bruit d'enfer. La flamme du départ éclaira un bref instant la place. Ils étaient six, le visage également dissimulé par un khéfieh. Quatre d'entre eux, tournant le dos au tireur, étaient postés aux coins du carrefour. Attentifs, ils observaient les rues qui y aboutissaient. Le cinquième était non loin de lui. Il tenait un autre projectile à la main. Sans même chercher à savoir s'il avait atteint son but, l'homme au RPG 7 fit signe au fédai<sup>2</sup> proche de lui. Posément, il chargea une nouvelle roquette dans le tube brûlant et reprit position. La seconde explosion souffla le fond du hall d'entrée. Un incendie embrasa brutalement l'intérieur du bâtiment. Sortant par la porte et les fenêtres, de longues flammes jaunes léchèrent la façade en ronflant et s'attaquèrent à l'enseigne en bois sur laquelle était écrit « La Fruta ». C'était une usine de jus de fruits appartenant à l'un des responsables du parti Kataëb.

Venant de l'autre côté de la rue de Damas, des bouffées de combats de rue faisaient taire le chant lancinant des grillons dans le bois de pins tout proche. Le tireur se releva et se dirigea vers le coin d'un

1. Lance-roquettes antichar de fabrication soviétique. Se tire à l'épaule.  
2. Singulier de fédayin. Combattant qui va mourir.

immeuble. Derrière lui le feu grimpait aux étages de l'usine. Il s'assit sur les marches d'un perron et attendit. Personne ne s'était manifesté. Aucune fenêtre ne s'était allumée. Les flammes éclairaient des rues désertes. Au loin, une sirène se rapprochait. Un fēdaï siffla. Tous convergèrent vers lui. L'un d'eux se planta au milieu de la rue, l'arme braquée vers le camion des sapeurs-pompiers qui arrivait. Le véhicule s'arrêta brutalement dans un crissement de pneus à quelques mètres du milicien. Un court instant, rien ne bougea. D'un geste, l'homme au khéfieh ordonna au camion de faire demi-tour. Le chauffeur sortit la tête par la fenêtre. Son casque brillait sous les lumières du gyrophare.

« Mais ça brûle, là », cria-t-il.

D'un geste rapide, le fēdaï fit jouer la culasse de sa kalachnikov et lâcha une courte rafale en l'air. Le chauffeur rentra précipitamment la tête. Une vitesse grinça. Le camion rouge fit une longue marche arrière avant de repartir. Les six hommes montèrent en silence dans une grosse limousine américaine blanche qui disparut dans la nuit, tous phares éteints.

*« ... Dans un communiqué publié cette nuit, Camille Chamoun demande au gouvernement de faire intervenir l'armée. L'ancien président de la République estime que devant des incidents de cette ampleur, les FSI ne sont plus en mesure de faire face aux événements... »*

« Il a raison, commenta Michel Khoury, il faut agir ! »

Gilberte regarda son père qui, nerveux, tirait sur sa pipe.

« Veux-tu un café ? »

Il acquiesça d'un signe de tête. Doucement, pour ne pas réveiller sa mère, elle se rendit dans la cuisine. De la lumière filtrait sous la porte de la chambre de son frère.

*« ... le couvre-feu a été décrété sur tout le territoire. L'armée et la gendarmerie ont pris le pouvoir. L'aéroport a été fermé... »* Gilberte s'arrêta net sur le pas de la porte, les yeux fixés sur son père.

*« ... Le président Tombalbaye aurait été tué dès le début des combats. La compagnie de sécurité chargée de la protection du palais présidentiel a résisté pendant plusieurs heures avant de se rendre. Le président N'Garta Tombalbaye était au pouvoir au Tchad depuis près de seize ans... »*

Le Tchad. En posant le plateau sur la table du salon, Gilberte se rendit compte qu'elle ne savait même pas où se trouvait le Tchad. En Afrique sans doute, mais où ? La seule chose qui la frappa, c'est que, là-bas aussi, des gens se battaient.

« Tu ne dors pas ? »

Camille lisait, allongé sur son lit. Refermant la porte derrière elle, Gilberte s'approcha.

« Tu comprends quelque chose à ce qui se passe ? »

— Nous avons décidé de réagir aux agressions étrangères, dit Camille, il faut que cela cesse, notre indépendance est en jeu. »

Gilberte regarda son frère, stupéfaite. Elle ne l'avait jamais entendu parler d'indépendance. Ce n'étaient pas ses mots à lui. Et ce « Nous avons décidé... ». De quoi pouvait-il, lui, décider ?

« Les Palestiniens ne sont pas chez eux, continua Camille qui n'avait pas remarqué l'étonnement de sa sœur, ils doivent se plier à nos lois. Nous avons chassé les Turcs, les Français, nous les chasserons aussi.

— Nous... Nous avons chassé les Français ? » Gilberte ne comprenait plus rien. Elle se sentait française, la France était sa « mère patrie », même si elle n'y avait jamais mis les pieds. Tous les ans, le 15 août, elle allait avec Camille et ses parents assister à la messe pour la France dans la basilique de Notre-Dame-du-Liban, au-dessus de Jounieh.

« Pourquoi avons-nous chassé les Français ? murmura-t-elle.

— Ils nous ont occupés, après les Turcs. Ils ont appelé ça le mandat. Soi-disant pour nous protéger. Tu parles, ils se foutaient de nous, ils voulaient surtout contrer les Anglais qui tenaient, eux, la Palestine et la Jordanie. Lorsqu'ils nous ont donné l'indépendance, certains d'entre eux voulaient que le Liban s'arrête au mont Liban. Cheikh<sup>1</sup> Pierre et les Kataëbs se sont battus pour avoir la Békaa. En plus à l'époque, les sunnites voulaient que le Liban soit rattaché à la Syrie. Tu te rends compte ? »

Non, elle ne se rendait pas compte, elle regardait son frère comme un étranger, étonnée de son savoir. Les mots qu'il prononçait ne s'arrêtaient pas dans sa tête. Ils passaient, comme aspirés par la brume. Elle n'arrivait pas à se concentrer sur ce que lui racontait Camille.

« Aujourd'hui, c'est encore la même chose. Les musulmans veulent que nous soyons arabes. C'est le discours de Nasser : " Une seule nation arabe ! " Tu parles. Il n'a même pas réussi à s'entendre avec les Syriens avec qui il avait constitué une république unifiée. Et nous, nous voulons rester libanais. Tu vois, c'est très simple, nous voulons être libanais, c'est tout et ce n'est pas plus compliqué. »

« Ils lui ont monté la tête », se dit la jeune fille. Depuis six mois, son frère faisait partie des BG<sup>2</sup>, la milice étudiante des Kataëbs. Ils s'étaient rendus célèbres en affrontant les étudiants de gauche à

1. Chef, dirigeant ; terme lié à une idée de tribu, de clan ou de communauté.

2. Initiales de Butros Gémayel. Butros est la forme arabe du prénom Pierre.



l'université américaine; devenus ensuite la garde prétorienne des Kataëbs, chargés officiellement de protéger la Maison centrale du parti, on les disait également agents provocateurs et, selon la rumeur, ils procédaient de temps à autre à des passages à tabac. Toutes les semaines, Camille s'entraînait avec eux dans la montagne.

Gilberte hocha la tête, embrassa son frère sur le front et sortit.

Par les fenêtres ouvertes du salon, au rez-de-chaussée, Gilberte entendait les voisins discuter. Le couple du deuxième étage vivait en permanence à la fenêtre ou sur le balcon, à observer ce qui se passait dans la rue. Leur unique sujet de conversation devait être la vie et les fréquentations du voisinage.

« Il y a une concentration d'hommes en armes du côté de la maternité française », laissa tomber l'homme du balcon. Comment le savait-il ? Gilberte haussa les épaules. Toutes les fenêtres de l'immeuble d'en face étaient éclairées. « Personne ne doit dormir », se dit-elle. Aucune voiture ne circulait. Le bruit de la fusillade semblait se rapprocher, puis s'éloigner. Les voisins discutaient à voix basse sous l'ampoule nue du porche de leur immeuble. La lumière crue qui tombait des plafonds révélait l'inquiétude qui marquait leurs visages. Une explosion plus forte que les autres les fit refluer précipitamment dans le hall. Un obus était tombé à quelques rues de là. Gilberte sursauta.

« Ne reste pas à la fenêtre, cria son père. Va dans ta chambre... Cette fille me rendra malade ! »

L'homme traversa en courant la rue Alfred-Nobel, éclairée par les baies vitrées de l'hôtel Bristol. Le bruit de ses talons martelant la chaussée l'inquiétait. Il continua sur sa lancée et s'engouffra dans le trou noir de l'entrée du premier immeuble, le souffle court. Le paquet qu'il portait sous le bras était plus lourd qu'il ne l'aurait cru. La rue Madame-Curie était déserte. Il dut tendre l'oreille pour identifier très loin une rafale de M 16. L'arme des gendarmes. Deux déflagrations sèches ponctuèrent le tir. « Grenades », pensa-t-il.

Au moment où il allait reprendre sa course, il aperçut le petit blindé qui venait vers lui en roulant au pas. Il s'enfonça dans l'ombre et sortit un revolver de sa ceinture. Le Panhard gris des FSI passa lentement dans le rectangle éclairé de la porte. L'homme retint son souffle encore quelques secondes et risqua un œil. Le véhicule tournait le coin de la rue. Il s'élança le long des façades, de zone

d'ombre en zone d'ombre, l'œil aux aguets. Il se maudissait intérieurement d'avoir mis des chaussures de ville. Les talons faisaient un bruit qui résonnait dans la nuit.

Il se glissa entre le rideau de fer et l'étal en bois, vide, d'un marchand de légumes, et s'immobilisa, scrutant l'immeuble Amine Abdel-Khaled, de l'autre côté de la rue. Les claquements graves et rageurs d'une mitrailleuse lui parvinrent, étouffés par la distance. « C'est du côté du centre ville », se dit-il. Tapi dans l'ombre, il balaya du regard l'immeuble d'en face. Les fenêtres étaient sombres, sauf une, au quatrième. Quelqu'un ne dormait pas. Il prit une profonde inspiration, sortit son revolver et s'élança. Dans l'immeuble, sur le qui-vive, il alla directement au fond du couloir, chercha le placard des compteurs électriques, l'ouvrit et y déposa son paquet. Un regard rapide dans la cage d'escalier, et il alluma son briquet. D'une main, il dégagea fébrilement une longue mèche blanche et approcha la flamme.

D'un seul mouvement, il récupéra le revolver qu'il avait posé près du paquet, ferma la porte du placard, et gagna la sortie. Une fois dehors, il se mit à courir à toutes jambes et se jeta derrière le mur d'un parking.

Une fraction de seconde avant de l'entendre, il vit la lueur de l'explosion et rentra la tête dans les épaules. Toutes les fenêtres de l'immeuble furent projetées dans la rue. Les murs du premier étage et du magasin du rez-de-chaussée se gonflèrent curieusement avant de s'écrouler en soulevant un nuage de poussière. Des fenêtres s'allumèrent dans les immeubles alentour. Des hurlements de femmes éclatèrent dans le bâtiment béant dont s'échappaient des volutes de fumée blanche et de poussière. Prudemment, des voisins s'avancèrent dans la rue. Il y eut rapidement une foule, nez en l'air, pour essayer de voir quelque chose. L'homme se mêla à eux un bref instant, puis s'éloigna en évitant les gravats qui jonchaient le sol.

### *Lundi 14 avril 1975, 6 heures du matin*

Un crissement de pneus et le hurlement d'un moteur en surrégime, venant de la rue, tirèrent Gilberte de sa somnolence. Des oiseaux saluaient la naissance du jour. Quelque part dans l'appartement, la radio murmurait. « Ils ne se battent plus », constata-t-elle, en se levant pour aller à la cuisine.

Son père était assis devant une tasse de café. Les yeux cernés, pas rasé, il écoutait le transistor. Visiblement il ne s'était pas couché. Respectant l'attention qu'il prêtait au bulletin d'informations, sans un mot elle se glissa vers lui et l'embrassa sur la joue.

Elle prit une petite rakoué<sup>1</sup> rouge, la remplit d'eau et la mit sur le feu. Puis, attendant l'ébullition, elle demanda :

« Tu penses que c'est fini ? »

— Non, je ne crois pas, il n'y a pas d'accord politique. Les Palestiniens exigent que ceux qui ont tiré sur le bus soient livrés à la police.

— Ça s'est calmé pourtant, constata-t-elle, en prenant une tasse dans le placard, tu vas à l'agence ? »

Michel Khoury était propriétaire d'une agence de voyages prospère et bien située, dans l'immeuble AEG qui jouxtait le Musée, à l'entrée du quartier de Badaro. Il connaissait beaucoup de monde et avait des correspondants en Europe, aux Etats-Unis et dans les pays arabes.

« Non, pas ce matin, je veux d'abord voir ce qui va se passer.

— Ça ne tire plus, nota la jeune fille, il faut que j'aille chez le dentiste. J'ai rendez-vous à dix heures.

— Ton dentiste ! Tu veux aller chez ton dentiste ? dit-il en la fixant incrédule, il n'en est pas question, ni là ni ailleurs... Tu n'iras chez ton dentiste que lorsque je te le dirai... Chez son dentiste », marmonna-t-il en secouant la tête...

Une longue rafale rageuse éclata, comme pour venir appuyer l'interdiction de son père. Ils s'immobilisèrent, l'oreille tendue. Loin, très loin, une autre fusillade troua le silence. Violente, hargneuse. Puis cessa.

« ... Il est fortement conseillé de rester chez soi. De nombreuses rues sont fermées. Des éléments armés palestiniens ou phalangistes en interdisent l'accès de manière permanente ou temporaire. Il s'agit notamment de l'axe allant du rond-point Coca-Cola vers l'aéroport, les rues Sassine, du Liban, de l'USJ, devant le domicile de M. Pierre Gémayel, de la Marseillaise et de la rue qui passe devant le siège Kataëb. Toutes les voies menant à Aïn El-Remmaneh et à Chiyah, ainsi que la rue Badaro... »

« Il ne sera bientôt plus possible de sortir de la maison, se dit Gilberte qui avait machinalement terminé de faire son café. Nous allons rester cloîtrés. » La sonnette de la porte d'entrée carillonna, incongrue.

« Vous avez un peu de pain ? » demanda Farid, le voisin de palier, la chemise fripée sortant du pantalon, les joues flasques mal rasées, les traits tirés. « Il n'a pas beaucoup dormi, lui non plus », se dit Gilberte. « Tfad<sup>2</sup>, lui proposa-t-elle. Venez prendre un café, je viens d'en faire. »

Il se laissa tomber dans un fauteuil et passa lentement sa main sur son visage crispé, comme pour essuyer la fatigue qui s'y était incrustée.

1. Cafetière à long manche et à large col pour la préparation du café turc. Il en existe de plusieurs tailles.

2. Je vous en prie, entrez (à un homme) ; tfadalé (à une femme) ; tfadalo (à un groupe).



« Ma femme n'avait acheté du pain que pour le week-end, s'excusa-t-il, et nous n'en avons plus. Je ne sais pas si les boulangeries ouvriront aujourd'hui. »

Il ne voulait pas sortir pour aller en acheter. Gilberte l'observa aspirer bruyamment, à petites gorgées, le liquide brûlant en faisant une grimace. Les rides de son front et du coin de ses yeux s'étaient creusées. Il avait vieilli de près de dix ans. Autour de lui flottait une odeur de sueur âcre. « L'odeur de la peur », se dit Gilberte. Il avait peur, elle en était sûre.

« Vous croyez que l'armée va intervenir ? » demanda-t-il à Michel Khoury qui portait précautionneusement sa tasse à ses lèvres. Malgré l'inquiétude et la fatigue, ses yeux n'avaient pas la même fixité. « Papa n'a pas peur », pensa Gilberte, soulagée.

« Je ne sais pas. Cette nuit, Chamoun a demandé au gouvernement de faire intervenir l'armée. Mais Rachid Solh s'y refuse... »

Michel Khoury se tourna vers sa fille. « Va demander à ta mère s'il reste du pain. »

Elle se leva et se dirigea vers la chambre à coucher de ses parents. Les deux hommes burent leur café en silence.

« Non. Maman dit qu'il faut aller en acheter », annonça Gilberte en revenant dans la pièce. Farid baissa la tête.

« Nous en prendrons pour vous, si vous voulez », dit Michel Khoury d'un ton conciliant. Cette proposition adoucissait les traits de Farid. Il remercia d'un sourire crispé et se leva.

Camille monta dans la voiture du colonel Maalouf, l'un des habitants de l'immeuble contigu, et fit un petit signe rassurant à sa mère avant qu'elle ne démarre. Il tenait à la main une liste d'achats. Tous les voisins ou presque lui avaient passé commande. La priorité était le pain. Certains voulaient aussi du lait pour les enfants, d'autres des légumes ou des fruits.

L'épicerie du bout de la rue avait été dévalisée. Les mères de famille avaient fait main basse sur tout ce qui pouvait manquer : piles, bougies, fromages, bouteilles d'eau, sirop, sans compter l'huile, le sucre et la farine. Elles retournaient chez elles ployant sous les paquets et s'arrêtant tous les dix mètres pour reprendre leur souffle.

La ville était silencieuse, trop silencieuse. Seul le bruit de rares voitures passant en trombe dans le quartier indiquait qu'il y avait de la vie au-delà de l'horizon d'immeubles. Dans leur rue, les habitants se rendaient visite. Les hommes avaient installé des chaises sur les trottoirs et discutaient autour d'un café de l'éventualité et de la nécessité de l'intervention de l'armée. Certains, indifférents, jouaient

au tric-trac<sup>1</sup>. Un vieillard aux cheveux blancs et au visage ridé, assis sur une chaise dans un rayon de soleil, un transistor collé contre son oreille, écoutait, impassible, comme détaché du monde.

La chaleur commençait à être lourde. Michel Khoury avait conseillé à son fils de faire vite.

« Les combats se sont arrêtés parce que les Palestiniens enterrent leurs morts. Ça va reprendre. Si vous ne pouvez pas rentrer, téléphone-nous, mais ne cherche pas à revenir à tout prix », lui avait-il dit.

« Il ne faut pas laisser les voitures dans la rue », fit observer Mme Khoury. Cette remarque lança une discussion animée : où mettre la Mercedes bleu marine toute neuve et la R5 verte de la cousine Denise, qui vivait à l'étranger ?

Si les combats se déplaçaient, les voitures risquaient d'être touchées. Michel Khoury décida de demander au concierge de l'immeuble d'en face de les mettre dans sa cour. Elles y seraient à l'abri.

Le colonel Maalouf roulait lentement dans les rues désertes. Dans Achrafieh fantôme, les rideaux des magasins étaient entrouverts. Quelques hommes traînaient sur les trottoirs devant les immeubles, prêts à disparaître à la moindre alerte. De temps à autre, au détour d'un bâtiment ou d'une porte cochère, un milicien en armes scrutait le véhicule, l'arme braquée. Camille comprit que l'uniforme que portait son voisin était une sorte de sauf-conduit.

Ils arrivèrent à la place des Canons en longeant le commissariat. Personne, ni piétons ni voitures.

« Mais que se passe-t-il ? » questionna l'officier, visiblement sans attendre de réponse.

Dans les ruelles du souk, les étals se dressaient, vides. Une petite brise faisait voler des papiers gras. Certains passages étaient interdits par des pierres ou des cageots alignés sur la chaussée.

Brusquement, un homme vêtu d'un treillis, le visage masqué par une cagoule de laine noire, jaillit devant la voiture, brandissant une kalachnikov sous le nez du conducteur. La voiture s'arrêta net. Camille, qui avait reconnu un membre des BG, s'apprêtait à descendre pour se faire reconnaître. Il n'en eut pas le temps. Sans quitter le chauffeur des yeux, l'homme à la cagoule baissa lentement son arme, et d'un bond disparut dans une étroite venelle entre deux magasins. Soulagé, le colonel dit d'une voix sourde :

« Je connais une boulangerie qui doit être ouverte. »

1. Jeu de dés très répandu au Moyen-Orient (backgammon).

Il manœuvra pour faire demi-tour, Camille comprit alors que le colonel avait voulu se rendre compte par lui-même de ce qui se passait en ville. La cagoule n'avait pas effrayé Camille, qui en portait une de temps à autre, en mission. Elle permettait aux BG, dont certains étudiaient toujours à l'université américaine, à l'ouest de Beyrouth, dans le secteur contrôlé par les Palestiniens, de dissimuler leur visage afin de rendre toute identification impossible. Le recrutement par cooptation avait rendu la sélection politique très stricte. Le goût du secret et un entraînement militaire hebdomadaire très poussé, assuré par des commandos de l'armée proche des Kataëbs, avaient fait de ce groupe d'une centaine de jeunes une véritable unité d'élite mobilisable immédiatement. La force de frappe du parti Kataëb. Elle dépendait théoriquement du président du Majliss el Harbi<sup>1</sup> William Haoui. Mais en fait le commandement, quasi autonome, était partagé entre deux frères, Sami et Fady Khoueiry, depuis la création de l'unité en 1972. L'un des chefs de file, à la tête des seniors, âgés de plus de dix-huit ans, était Fouad Abou Nader, fils de l'une des filles de Pierre Gémayel. Un groupe dit de juniors, dont faisait partie Camille, formé l'année précédente, avait pour commandant Georges Foridès, un fou de moto, véritable chef de bande, adoré de ses hommes et considéré comme un voyou par les autres. Le moment venu, cette unité devait éclater, chaque membre prenant alors la responsabilité d'un groupe de jeunes miliciens. En attendant, les BG faisaient respecter la discipline à l'intérieur du parti et, à l'occasion, fournissaient des provocateurs.

*Achrafieh, mardi 15 avril 1975, 6 heures 10 du matin*

Le milieu de la chaussée se souleva dans un vacarme assourdissant. La rue fit caisse de résonance et la déflagration roula sans fin entre les immeubles. La voiture la plus proche tangua quelques fractions de seconde avant de s'affaisser brusquement, les pneus crevés. L'obus était tombé en face de la petite épicerie. Le rideau de fer ondula comme un voile avant de se déchirer. Les murs crachèrent des bouts de ciment. Des débris de verre cascadaient des fenêtres, éclatant en plusieurs morceaux.

D'un bond, Gilberte s'assit dans son lit. Dans le noir, sa chambre résonnait encore. Elle ouvrit des yeux effarés. Elle avait du mal à reprendre pied dans la réalité.

« Dans la salle de bain, vite ! » Le cri de son père la projeta hors du lit. En arrivant à la porte, elle s'aperçut qu'elle était nu-pieds. Elle s'arrêta.

1. Bâtiment où se trouve le conseil de guerre (du parti Kataëb). Signifie aussi Parlement.



« Mes chaussures ! »

Son père la prit par le bras et la poussa. Une deuxième explosion envahit l'appartement. Les vitres du salon furent soufflées. Quelque chose crépita contre le mur. Elle tomba assise sur le carrelage près de Camille, tremblante. Haletante.

« Qu'est-ce que c'est ? » cria-t-elle.

Un sifflement lui répondit. Deux déflagrations simultanées firent frissonner le sol. Elle hurla. Camille lui passa un bras autour des épaules et l'attira contre lui. Une explosion en chassait une autre. Sèches, métalliques, suivies d'une pluie de projectiles et de verre brisé. Son père était assis sur le bord de la baignoire. Il serrait les mains de sa femme agitée de sanglots. Un obus déclencha la sirène d'alarme de l'antivol d'une voiture qui vrilla, aiguë, puis se tut avant de reprendre tel un appel de détresse, lancinant, lugubre. Gilberte, la tête dans le creux de l'épaule de son frère, frissonna. Un autre obus fit taire la sirène brutalement. La lumière de la salle de bain vacilla, s'éteignit un quart de seconde puis brilla à nouveau, plus jaune. L'ampoule grésilla et mourut. Les deux femmes poussèrent un cri d'effroi. Un halo gris tomba de la lucarne. Le jour. Une multitude de claquement firent écho à une explosion qui leur coupa le souffle. Aussitôt des jets d'eau cascadèrent dans la rue. « Les réservoirs du toit sont touchés », pensa Michel Khoury. Une odeur de poussière et de caoutchouc brûlé envahit peu à peu la salle de bain.

« Le feu, gémit la mère de Camille.

— Non, ne t'inquiète pas, essaya de la raisonner son mari. C'est dehors. »

Gilberte, les yeux clos, tremblait de peur. Son frère lui caressa doucement la tête.

« Là, là, c'est fini », murmura-t-il à son oreille.

Un étrange silence, lourd, pesant, les environnait. Ils tendirent l'oreille pour identifier ce qui brûlait en ronflant.

« Ça doit être une voiture, murmura Michel Khoury.

— Heureusement que nous avons mis les nôtres à l'abri », soupira sa femme sur le même ton. Ils n'osaient troubler le silence en parlant trop fort.

Une voix, curieuse, appela de la rue. Michel Khoury se leva et sortit prudemment. Du verre crissa sous ses pas lorsqu'il traversa le salon.

La rue offrait un spectacle de désolation. Un vrai tremblement de terre. Une fumée blanche flottait au ras du sol. Au bout de la rue une voiture, touchée de plein fouet, brûlait. Les pneus avaient disparu. De petites flammes jaunes sortaient encore de la carcasse tordue. Les fils électriques et ceux du téléphone pendaient et couraient entre les flaques d'eau et les ruisseaux qui jaillissaient des conduites crevées. Un épais tapis de gravats jonchait le sol.

« Les salauds, les salauds... rugissait un homme pour lui-même en parcourant la rue, il faut les tuer... ils n'ont pas le droit... »

Une moitié de balcon s'était encastrée dans le toit de la voiture des parents d'Anita, leurs voisins. Un rayon de soleil parvint à traverser un instant la poussière et la fumée pour éclater de mille feux en se réfléchissant sur les morceaux de verre qui parsemaient la chaussée. Les murs étaient vérolés par endroits.

« Hamdellah al salémé, murmura machinalement le père d'Anita. — Allah i salmak<sup>1</sup> », répondit Gilberte à l'homme.

Elle suivit sa mère qui se dirigeait à petits pas rapides vers le passage qui menait au parking. Au fond de la cour, d'immenses flammes ronflaient dans une voiture éventrée. La Mercedes et la R 5, criblées de trous, s'étaient curieusement tassées. Mme Khoury contempla les dégâts pendant de longues minutes, sans rien dire. Elle ouvrit le coffre de la Mercedes et y prit une balayette. Puis lentement, délicatement, elle nettoya les bouts de verre qui recouvraient les carrosseries et les sièges. Camille, qui avait les clés, fit démarrer facilement les moteurs. Mais ils s'arrêtèrent presque aussitôt, réservoirs crevés par des éclats.

Anita alluma fébrilement une cigarette. Assise en tailleur sur son lit défait, elle avait mis son pull-over à l'envers sans s'en rendre compte. Ses doigts aux ongles rongés jouaient nerveusement avec un coin du drap. L'œil hagard, elle tirait bruyamment sur sa cigarette et reniflait entre deux bouffées. Gilberte fumait également. Toutes deux s'étaient servi un grand verre de whisky.

« Ils sont fous... Ils sont fous... Ils vont nous tuer... Mais pourquoi? Dis-moi pourquoi ils ont fait ça? » hurla Anita en s'accrochant au bras de Gilberte. Elle écrasa sa cigarette dans une soucoupe sur laquelle étaient fichés les restes d'une bougie, posa son verre, éclata en sanglots et pleura un long moment le visage dans les mains. S'arrêtant de pleurer aussi soudainement qu'elle avait commencé, Anita s'écria :

« Je vais partir... Je veux partir! N'importe où, mais je ne veux plus rester là. Je vais aller chez mon frère aux States.

— Mais tes cours à l'université »... tenta timidement Gilberte, qui ne comprenait pas le mouvement de panique d'Anita.

« Je me fous de mes cours... Je ne veux pas mourir... tu m'entends... Je ne veux pas mourir. »

Elle se laissa tomber sur le côté, le visage dans l'oreiller, et

1. *Hamdellah al salémé* : Qu'Allah soit loué de vous avoir gardé la vie. — *Allah i salmak* : Qu'Allah vous protège. Echange de vœux qui se fait avec quelqu'un qui vient de courir un danger. Formule d'accueil.

s'abandonna aux sanglots. De la rue montaient des bruits de voix. « Ils cherchent à se rassurer en allant voir plus malheureux qu'eux », pensa Gilberte. Anita, assommée de fatigue et d'alcool, se calma peu à peu. Son corps se détendit lentement et sombra dans un sommeil entrecoupé de gestes nerveux. Gilberte la regarda dormir un moment et quitta sans bruit la chambre.

Dehors, la lumière du soleil lui parut presque joyeuse. Malgré cette ambiance pesante et ces destructions, c'était l'été. Elle s'approcha d'un groupe d'hommes qui faisaient un cercle silencieux autour d'un poste de radio.

*« ...roquettes sont tombées dans la cour de l'église arménienne orthodoxe Saint-Georges à Hajin au moment des obsèques de Yéprem Ellezian. Cinq personnes ont été tuées et trente autres blessées dans l'assistance... »*

*« ...Sur le plan politique, l'ancien président Camille Chamoun a déclaré que si le gouvernement ne peut garantir le retour au calme et s'il ne peut pas décréter l'état d'urgence, il ne lui reste plus qu'à admettre son impuissance et à démissionner... »*

Un concert d'appréciations diverses éclata dans le groupe, couvrant un instant la voix du journaliste.

*« ...nistre du Plan, Zaki Masboudi, vient d'annoncer son intention de démissionner parce que le gouvernement n'a rien fait pour rétablir le calme et que les ministres Kataëbs n'ont toujours pas décidé de livrer les responsables de la tuerie d'Aïn El-Remmaneh... »*

*« ... Le secrétaire général de la Ligue arabe, M. Mahmoud Riad, continue de son côté sa mission de conciliation. Il reçoit en ce moment même une délégation du PSP<sup>1</sup> au domicile d'Henri Pharaon. »*

*« Par ailleurs, l'ambassade royale du Danemark annonce qu'elle se voit avec regret, en raison des circonstances, dans l'obligation d'annuler la réception qui devait avoir lieu demain, mercredi, à l'occasion de la Fête nationale du Danemark... »*

« Kess ekhtak charmouta<sup>2</sup>, eux et leur fête... », cracha le propriétaire du poste de radio.

Camille glissa une brique de ciment sous le pont arrière de la Mercedes, puis fit descendre le cric. La Mercedes avait moins souffert que la R 5.

Pendant que le garagiste vérifiait les pneus, il revint dans la cour pour s'occuper du réservoir d'essence. Il se glissa sous la Mercedes et, du bout des doigts, constata qu'un seul petit trou le perçait. Camille mâchonna consciencieusement un bubble-gum dont il fit une boule qu'il appliqua sur le trou. Il avait lu quelque part qu'un pilote avait

1. Parti socialiste progressiste, fondé par Kamal Joumblatt.

2. La putain de ta sœur.



fait de même avec le réservoir de son avion. « Si ça a tenu sur un avion, ça doit tenir sur la voiture », se dit-il, pas mécontent de sa trouvaille.

L'homme secoua son poing à petits coups avant d'ouvrir les doigts, libérant les dés : huit. Il prit deux jetons noirs entre l'index et le pouce et les posa sèchement quatre cases plus loin. Torse nu et en short, assis au soleil sur un tabouret, un fusil de chasse posé sur les genoux, la tête penchée sur son jeu, il écoutait distraitemment le poste posé à ses pieds. Son vis-à-vis, en pantalon de treillis, un pistolet passé dans la ceinture, ramassa les deux cubes blancs et les jeta à son tour. Tous deux habitaient l'immeuble au pied duquel ils étaient installés. Les hommes du bâtiment avaient décidé de monter la garde jour et nuit pour se protéger. Ils avaient fait le compte des armes disponibles et des munitions qu'ils se passaient à chaque relève. Un jeune d'une maison voisine, membre du parti Kataëb, était passé les voir et leur avait promis des armes. Il avait tenu parole. Une voiture était venue la veille avec quelques grenades et un vieux Mauser. C'était mieux que rien. Le danger était tout proche, à moins de trois cents mètres à l'ouest, juste après le long virage qui débouchait sur le carrefour de Tayouné. C'est là que débutait le quartier Chiyah, proche du camp palestinien de Sabra. Le bombardement de la matinée avait été le seul événement de la journée.

Les dés venaient juste de s'arrêter de rouler lorsque le bruit d'un moteur leur fit lever les yeux. Ils saisirent instinctivement leurs armes et observèrent, par-dessus les sacs de sable, l'avenue Sami-Solh qui déroulait devant eux ses deux bandes d'asphalte séparées par un terre-plein fleuri jusqu'à l'immeuble Philips. L'avenue était vide.

Le bruit de moteur se fit de plus en plus net. Ils se mirent en position de tir, bien calés sur le mur de sacs de sable qui les protégeait. Une ambulance tous phares allumées débouchait de Tayouné et se dirigeait vers eux. Surpris, ils se regardèrent, ne sachant que faire. Avant qu'ils aient pu prononcer une parole, le pare-brise de la voiture s'étoila devant le conducteur. L'ambulance fit une embardée, zigzagua, puis franchit le terre-plein pour venir s'écraser contre un réverbère à une cinquantaine de mètres d'eux. Le moteur hurla un instant avant de tousser puis se tut. Ils n'entendaient que la musique diffusée par leur poste de radio. L'homme en short entra précipitamment dans le hall de l'immeuble devant lequel ils étaient installés, et appela. Une cavalcade se fit entendre dans l'escalier. Trois civils, en armes, s'approchèrent prudemment de la barricade de protection pour jeter un œil sur l'ambulance. Du capot ouvert par le choc sortait une petite fumée blanche. Le reflet du soleil

sur les vitres dissimulait ce qui se trouvait à l'intérieur. Un des phares pendait au bout d'un fil, allumé.

« Qui a tiré ? demanda un jeune homme.

— Impossible de savoir, répondit l'un des joueurs de tric-trac.

— Il faut aller voir ce qu'il y a dans cette voiture », reprit le jeune homme qui était de toute évidence le responsable de l'immeuble. Le miaulement d'un projectile leur fit baisser la tête.

« Un silencieux ! Il a un silencieux, avertit l'homme en short.

— Ne bougez pas d'ici, je vais aller voir si l'on peut passer par l'intérieur des immeubles. »

Pendant son absence, tous scrutèrent les bâtiments qui leur faisaient face, dans l'espoir d'apercevoir quelque chose.

« ... Cheikh Pierre Gémayel a promis de livrer les personnes impliquées dans l'affaire d'Aïn El-Remmaneh, c'est ce que vient de déclarer M. Rachid Solh à sa sortie du Sérail... » Le poste de radio, qui avait été renversé dans la bousculade, continuait de fonctionner. « ... Mais il n'a fourni aucune autre précision. Des tireurs sévissent toujours aux abords de Dékouané, Chiyah et Aïn El-Remmaneh, interdisant toute circulation. Des roquettes se sont abattues sur... »

Le jeune homme revint, essoufflé, il s'appuya sur les sacs de sable :

« Pas possible d'approcher, il faut attendre la nuit avant d'y aller. »

Devant eux, l'ambulance avait cessé de fumer.

### *Achrafieh, mardi 15 avril 1975, 18 heures 30*

La nuit commençait à tomber. Gilberte traversa la rue, revenant de chez Anita. En arrivant sur le trottoir, elle regarda machinalement à gauche ; Tony Hajj, qui avait passé tout l'après-midi de dimanche avec Anita, lui fit un petit signe de la main. Elle n'eut que le temps de refermer la porte de l'appartement derrière elle avant une explosion sèche, suivie de bruits de vitres cassées. Un long hurlement de souffrance creva le silence qui suivit.

« Il y a un blessé devant la maison », murmura sa mère en sortant de la cuisine. Elle se précipita vers la porte, Camille sur ses talons.

« Toi, tu ne sors pas, dit-il à sa sœur.

— Moi, je sors, lui répondit Gilberte.

— Ni l'un ni l'autre, intervint Mme Khoury, un autre obus peut tomber. »

Dehors, le hurlement de douleur reprenait.

« On ne peut pas le laisser là, il faut y aller, jeta Camille en ouvrant la porte.

— Mais tu vas te faire tuer, hurla sa mère.

— Vous, vous restez ici », ordonna-t-il avant de s'élancer dehors

en pyjama. Les deux femmes, crispées, l'oreille tendue, redoutant une autre explosion, restèrent sur le palier.

Camille revint précipitamment, le souffle court, pâle.

« C'est Tony, il est touché au ventre. Donne-moi les clés de la voiture, dit-il à sa mère d'une voix ferme en tendant la main, il faut le conduire à l'hôpital. »

La mère et la fille suivirent Camille jusqu'au seuil de l'entrée de l'immeuble. Tony, les yeux clos, était étendu sur le trottoir, gémissant doucement, à une vingtaine de mètres d'elles, les doigts crispés sur l'abdomen. Mme Khoury poussa un petit cri et porta ses deux mains au visage. Gilberte remarqua d'abord que Tony n'avait plus ses lunettes sur le nez, puis elle vit son ventre et ses mains, rouges de sang. Elle ne pouvait plus détacher son regard des doigts écartés de Tony qui tentaient de retenir une masse jaunâtre, sanguinolente. « Il va mourir, pensait-elle, il va mourir... » Camille arrêta la Mercedes à côté du blessé. Un homme en treillis, sorti d'on ne sait où, l'aida à porter Tony sur la banquette arrière de la voiture. Claquement de portes. Camille se glissa derrière le volant et remonta la rue en marche arrière. Il démarra en faisant crisser les pneus vers l'hôpital de l'Hôtel-Dieu de France<sup>1</sup>. Sur le trottoir, au milieu des gravats, des éclats de verre et de la poussière, se dessinait une grosse tache de sang.

Pour la première fois, Gilberte regardait la guerre en face. Jusqu'à présent ce n'étaient que du bruit, la radio, la peur, deux voitures brûlées, l'anxiété de son père. Et soudain Tony, le copain de son frère, l'amoureux d'Anita. Tony allongé sur le trottoir, le ventre ouvert.

Prostrée sur le canapé du salon, elle revoyait ses doigts écartés qui retenaient ses entrailles. Le sang. Elle entendait les cris, les gémissements. « C'est ça, la guerre ? c'est ça, la mort ? » se répétait-elle. Tony la saluait, souriant et, le temps d'ouvrir une porte, il était étendu sur le trottoir. Pourquoi ? Elle ne put dormir cette nuit-là. Elle décida qu'il lui fallait absolument faire quelque chose. Mais quoi ? combattre ? tenir un fusil ? Au-dessus de ses forces. Elle ne savait pas. Elle ne voulait pas. Pourquoi pas infirmière ? Elle s'imagina au chevet de Tony. L'image de Tony, couché sur le trottoir... le sang... Non ! pas ça, elle ne le supporterait pas. Que faire ?

Camille, lui, se battait. Il s'entraînait avec les BG, participait à des réunions, allait une fois par mois dans la montagne s'exercer au tir, et tenait souvent la permanence Kataëb d'Achrafieh. Gilberte sourit en repensant à son frère et à son premier treillis. Ce jour-là, elle avait été presque aussi heureuse et fière que lui. Depuis dimanche, on l'appelait souvent au téléphone. Au premier coup de fil, ce fut justement elle qui décrocha.

« Bonjour, c'est Nabil Ayoub, est-ce que Camille est là ? » Gilberte

1. Grand hôpital public situé à Achrafieh, à cinq cents mètres du Musée. Financé par plusieurs organismes français.



connaissait bien Nabil Ayoub, le responsable du groupe auquel appartenait son frère. Ils étaient tous deux au lycée français, dans la même classe depuis la sixième.

« Non, mais il doit revenir dans un instant, que lui veux-tu ? »

— Il faut qu'il nous rejoigne tout de suite, lui répondit Nabil sur un ton de commandement. Nous avons besoin de lui et il doit passer pour prendre son arme. »

Gilberte frissonna.

Camille avait enfilé son treillis et était parti sans un mot. Gilberte s'était brusquement sentie responsable de lui. Il était si jeune. Camille était son petit frère. Ce départ sans un mot lui avait fait mal. Ils étaient complices depuis si longtemps, tous les deux. Soudain, quelque chose s'était brisé. Il était parti faire la guerre, sans elle, sans même lui jeter un regard.

Leur père l'encourageait. Elle se souvenait de ses paroles : « Tu es bon, petit. Il faut que tu ailles te battre pour nous défendre. Moi je suis trop vieux. »

Cette phrase avait choqué Gilberte. Elle, l'aînée pourtant, se sentit étrangement inutile, presque de trop. Il fallait absolument que cela change.

Sous prétexte de collecter couvertures et chandails et de les apporter aux diverses permanences, elle obtint, non sans mal, l'autorisation de sortir et de se rendre, elle aussi, utile à leur cause.

Pour se donner du courage, Gilberte alla d'abord voir les voisins qu'elle connaissait le mieux. Eux ne pourraient pas refuser. Ils la connaissaient depuis qu'elle était née. Ses parents habitaient cette rue depuis trente ans. Tous l'avaient vue grandir. Elle estima que commencer par eux était une sorte de précaution. Grâce à eux, elle mit au point son argumentation, au fur et à mesure des demandes. Elle était d'autant plus convaincante que les chabebs<sup>1</sup> avaient un poste à une cinquantaine de mètres du bout de sa rue, contre le mur de l'hôpital des Enfants-Malades, certains étaient même du quartier.

Elle avait vu juste et fut très bien accueillie. Les pantalons, les vestes, les couvertures s'entassèrent rapidement dans un coin du salon. Ceux qui n'avaient pas de vêtement à donner lui glissaient un billet. Parfois même deux. Son père ouvrit la cagnotte en lui donnant 200 livres. Il était ravi de la tournure que prenait l'initiative de sa fille. Dès le premier jour de la quête, des amis l'avaient arrêté dans la rue et lui avaient dit : « Ta fille est très bien. » Il en avait été fier. Gilberte consacrait tout son temps à sa nouvelle activité. Elle était

1. Jeunes gens, ici les miliciens. Surtout employé dans les régions chrétiennes.

trop occupée pour s'inquiéter de ce que faisait son frère. En fait, elle le voyait de moins en moins. Il était souvent dehors. Un soir, à table, elle l'avait entendu dire à son père :

« Papa, je n'ai pas d'arme. Cela pose un problème. Il n'y en a pas assez pour tout le monde. »

Depuis le fameux dimanche, le nombre des adhésions aux Kataëbs avait été si important qu'ils ne pouvaient plus équiper tous les volontaires.

« On verra », avait répliqué évasivement son père, tout en continuant à manger.

Gilberte s'organisa et entreprit de faire les immeubles les uns après les autres afin de n'oublier personne. L'opération fut plus longue qu'elle ne l'avait prévu. Il fallait laisser aux gens le temps d'aller fouiller dans le fond de leurs armoires.

Un après-midi, en rentrant chez elle, un lot de couvertures puant la naphthaline dans les bras, Gilberte vit son père et son oncle Antoine, l'air complice, discuter dans le salon. Cela faisait plusieurs semaines qu'elle n'avait pas vu son oncle, adjudant-chef à la retraite depuis près de dix ans. Débonnaire, le cheveu ondulé toujours brillant de gomina, il avait marqué sa jeunesse de sa grosse voix et de ses yeux pétillants. Il était un peu sourd, conséquence en grande partie d'une carrière passée dans les blindés où le bruit des moteurs lui avait quelque peu solidifié les tympans. A la vue de la jeune fille, les deux hommes se turent.

Elle fut tellement heureuse de confier à son oncle ce qu'elle avait entrepris et de lui montrer les résultats qu'elle avait obtenus qu'elle ne prêta pas attention au coup de téléphone que son père donnait à Camille.

« Viens vite, dit-il à son fils, c'est très important. »

Tout à son histoire, Gilberte ne remarqua pas non plus l'étrange lueur de plaisir qui brillait dans les yeux de son père. Il ne tenait pas en place. Il allait de son fauteuil à la fenêtre, soulevait le rideau, regardait dans la rue puis revenait s'asseoir quelques secondes avant de recommencer.

« Le voilà », dit-il brusquement, se précipitant vers la porte d'entrée, imité par l'oncle qui abandonna Gilberte, sidérée, au milieu d'une phrase. Curieuse, elle les suivit. Camille, en treillis, descendait d'une voiture.

« Que se passe-t-il ? demanda le jeune homme, un peu anxieux.

— Viens, tu vas voir », lui dit son père en ouvrant le coffre de la vieille coccinelle Volkswagen jaune de l'oncle. Tous les quatre se penchèrent sous le capot. Un paquet allongé, enroulé dans des journaux recouverts de taches huileuses, était coincé contre la roue de secours.

« Qu'est-ce que c'est ? questionna Camille.

— Regarde », lui dit son père, en prenant le paquet aussi

délicatement que s'il s'agissait d'une bombe. Gilberte s'aperçut qu'il rayonnait.

L'oncle, lui, en fermant le coffre de sa voiture, avait un large sourire. En cortège, tout le monde rentra dans l'appartement. Gilberte ferma la porte derrière eux et se précipita à leur suite dans la salle à manger. Son père posa avec précaution sur la table le paquet qu'il tenait à bout de bras, et solennellement défit l'emballage. Camille, qui suivait attentivement les opérations, laissa brusquement échapper un cri de joie :

« Une kalach ! »

Gilberte ne comprit pas immédiatement. Le paquet contenait des bouts de fer.

« Elle est toute neuve, dit son père en souriant, ravi du bonheur de son fils, elle n'a jamais servi, seulement lors d'un mariage et de deux enterrements. »

Camille ne tenait plus en place. Il aurait voulu l'essayer tout de suite. La kalachnikov était démontée et les pièces étaient encore recouvertes de leur graisse de protection. Les trois hommes passèrent plusieurs heures à les nettoyer puis à les assembler. Michel Khoury, qui n'avait jamais touché de fusil de sa vie, regardait son fils le visage illuminé de fierté.

« Où l'avez-vous trouvée ? » demanda Camille aux deux hommes.

L'oncle Antoine hésita un instant, chercha une approbation dans le regard de Michel puis confia :

« Je l'ai achetée à un Palestinien qui avait besoin d'argent. »

« Gilberte, tu es une brave fille », dit la mère de Roula en lui glissant deux billets de 100 livres. Mme Hamadé avait sur la tête le châle blanc que portent les femmes druzes. Gilberte s'était demandé si elle le conservait également la nuit. Elle ne la connaissait qu'avec cette coiffe. Heureuse, elle embrassa la mère de son amie avec fougue. Grâce à ces 200 livres, elle avait maintenant un compte rond. La cagnotte contenait 5 000 livres<sup>1</sup>. Une véritable petite fortune ! Avec cet argent, les chabebs pourraient avoir plusieurs fusils. Elle se souvint du bonheur de Camille lorsque son père lui avait offert la kalachnikov. En rentrant chez elle, elle se demanda combien d'armes ils pourraient acheter. Elle décida de remettre tout ce qu'elle avait ramassé. Mais à qui ?

Un bruit de moto lui fit tourner la tête. Georges Maalouf, le fils du colonel, s'arrêta à côté d'elle.

1. En 1975, un dollar US valait 4 livres libanaises ; en 1982, 7 livres ; en 1984, 160 livres ; en 1988, 550 livres et en 1990, 1 200 livres.



« Tu tombes bien, lui dit Gilberte, j'ai besoin de toi.

— Tu as envie de faire un tour ? » lui sourit le jeune homme. Il y avait une certaine complicité entre eux. Le père de Gilberte avait interdit à sa fille de monter à moto. Georges le savait, aussi de temps à autre, lorsque Gilberte était chez elle, il klaxonnait en passant sous ses fenêtres, et allait attendre un peu plus loin. Elle trouvait alors tous les prétextes possibles pour s'échapper. Ils faisaient ensuite en riant plusieurs fois le tour du quartier. Il était très amoureux de Roula Hamadé et Gilberte leur servait de facteur.

« Non, amène-moi à la permanence Kataëb. J'ai une enveloppe à y déposer.

— Qu'est-ce que c'est ?

— L'argent que j'ai ramassé », dit-elle fièrement en sortant une enveloppe froissée de la poche revolver de son jean. Elle l'agita sous les yeux du motard.

« Il y a 5 000 livres. C'est pour les chabebs. »

Georges lâcha un sifflement d'admiration.

« Mais je ne sais pas à qui les donner, ajouta-t-elle en fronçant les sourcils.

— Le raïs<sup>1</sup> de la permanence d'Achrafieh est Béchir Gémayel, le dernier fils de Cheikh Pierre. Lui saura quoi faire de ton argent.

— Taïp<sup>2</sup>. »

Il regarda Gilberte avec tendresse.

« Allez, monte », dit-il en lançant le moteur.

Deux virages. Une longue côte. Deux autres croisements, et la moto s'arrêta devant un vieil immeuble.

« Comment s'appelle-t-il ? demanda-t-elle.

— Béchir. Béchir Gémayel.

— Attends-moi ici », glissa Gilberte au motard en regardant avec une certaine appréhension les miliciens qui gardaient le bâtiment. C'était la première fois qu'elle venait à la permanence Kataëb d'Achrafieh. Elle ne connaissait personne. Elle eut un soupçon d'hésitation, mit la main sur sa poche revolver, comme si le contact avec l'enveloppe pouvait lui donner du courage et s'avança, décidée, vers les marches du perron.

« Mademoiselle ! Où est-ce que vous allez ? interpella l'un des miliciens.

— Voir Béchir.

— Vous avez un rendez-vous ? »

Elle n'avait jamais vu Béchir Gémayel. Tout au plus se souvenait-elle d'en avoir entendu parler par son frère. Son assurance apparente ébranla la sentinelle.

« Vous le connaissez ?

1. Président, chef. Par extension, titre donné à tous ceux qui dirigent.

2. D'accord, OK. Expression très courante.

— Oui, bien sûr », mentit Gilberte en le regardant droit dans les yeux.

« Très bien, tfadalé », l'invita-t-il, en lui montrant le porche de la main.

Gilberte se retrouva dans un hall. Par petits groupes, des hommes discutaient. Elle se rendit compte confusément qu'elle ne devait hésiter en aucun cas, qu'elle devait donner l'impression d'être sûre d'elle. Elle se dirigea vers la porte vitrée du fond. Opaques, les grandes vitres qui occupaient la presque totalité des battants laissaient voir une lumière pendue au plafond et des silhouettes en ombres chinoises. Elle frappa.

« Tfadal ! » cria une voix.

Gilberte ouvrit la porte et se figea sur le seuil. Dans un brouhaha bleuté de fumée, des hommes étaient rassemblés autour d'une table sous un portrait de Pierre Gémayel. Toutes les têtes se tournèrent vers elle. Celui qui occupait le fauteuil derrière le bureau, un bel homme aux tempes grisonnantes, la fixa, le sourcil interrogateur.

« Bonjour, lança Gilberte d'une voix rendue légèrement aiguë par l'appréhension, est-ce que Béchir est là ? »

Une dizaine de paires d'yeux, inquisiteurs, l'observèrent en silence un long moment.

« Oui, il est là, mais il est en réunion dans son bureau, répondit l'homme assis, en montrant une porte du menton.

— Je vais l'attendre. Merci », lâcha précipitamment la jeune fille.

Elle referma lentement la porte. Son cœur battait à tout rompre. Elle se laissa tomber sur une chaise près de la porte. Elle tremblait de tous ses membres. Soudain, sa démarche lui parut complètement stupide. « J'aurais mieux fait de demander à Camille de leur donner cet argent », pensa-t-elle, mais elle chassa vite cette idée en se disant qu'elle avait eu raison de le faire elle-même.

Béchir Gémayel ! Camille avait une grande admiration pour lui, cela s'entendait lorsqu'il en parlait. Gilberte ne l'avait jamais rencontré, elle ne savait pas à quoi ressemblait le dernier fils de la famille Gémayel. Elle connaissait le père, Pierre, Cheikh Pierre, pour l'avoir souvent vu à la télévision, dans ses fonctions de ministre mais aussi de principal leader chrétien. C'était le pharmacien de la place des Canons. Elle connaissait également Amine Gémayel, le député du Metn, frère aîné de Béchir.

Ce dernier avait la réputation d'être un bagarreux, un voyou pour certains. Il s'était engagé à douze ans dans les scouts du parti. Son père avait donné l'ordre de le traiter comme les autres, mais le fait d'être l'un des fils du chef lui conférait une sorte d'immunité. Son frère Amine, second du clan Gémayel, réglait les problèmes que posait le cadet.

Dès qu'il s'était inscrit à la faculté de droit de l'université Saint-Joseph, Béchir avait adhéré à la section des étudiants Kataëbs

(SEK), dirigée par Jean Nader, qui était en quelque sorte l'extension estudiantine des jeunesses phalangistes. Elle avait été constituée pour s'opposer aux organisations étudiantes de gauche et dans ce cadre pour Béchir tout était prétexte à bagarre. Il tapait sur les gauchistes, sur la police, sur les gendarmes.

En 1969, il avait été arrêté et enlevé à un barrage palestinien, près de Bikfaya, en revenant d'une embuscade qu'il avait montée sur la route de Damas, avec des membres de la section Kataëb de son village. Ils avaient mitraillé un cortège funèbre palestinien, et des bérêts tachés de sang avaient été trouvés dans le coffre de son Austin 1100. Il avait fallu l'intervention du leader druze Kamal Joumblatt, alors ministre de l'Intérieur, pour obtenir sa libération, facilitée par le poids politique de sa famille.

À l'époque, la rumeur avait affirmé que les Palestiniens avaient trouvé des têtes coupées dans le coffre de la voiture. Béchir avait été obligé de quitter le pays pendant quelques mois pour un stage providentiel dans un cabinet d'avocats à Washington.

À son retour, sa réputation de tête brûlée et de coureur de jupons n'avait pas empêché Béchir de se lancer dans la politique. Depuis trois ans, il était responsable Kataëb d'Achrafieh. Il avait été nommé malgré les réticences silencieuses de son père qui souhaitait le voir faire ses débuts en province et briguer un mandat de député, et l'opposition active de certains responsables du parti qui craignaient son intransigence. Dans les premiers mois, il avait adopté une attitude soumise qui avait convaincu, mais il avait créé le Département des Amis des Kataëbs qu'il dirigeait à la hussarde, en chef de bande. Cette double casquette lui permettait de mener une activité en marge du parti, tout en étant couvert par lui. Il avait réquisitionné derrière l'hôtel Alexandre un vieil immeuble dont il avait fait sa permanence.

Béchir Gémayel avait abandonné son étude d'avocat pour consacrer son temps à s'imposer. Il avait pour cela deux atouts : d'abord une mémoire phénoménale qui lui permettait de se souvenir des noms et des visages, ensuite cette apparence un peu naïve qu'il affichait en permanence. Il semblait toujours s'émerveiller de tout ce qui se disait et avait cette sorte d'empressement à écouter les autres qui caractérise ceux qui ne sont pas sûrs d'eux. Sa clientèle était essentiellement composée de jeunes venus de tous les horizons de la société, ravis de passer outre aux classes sociales qui stratifiaient la communauté chrétienne. Lui, le fils du raïs maronite, était on ne peut plus accessible et de plus ennemi des préjugés.

Tout dans son comportement — la tenue militaire, les lunettes Ray Ban sur le nez, le look anticonformiste, le M 16 à la main, sa philosophie de la méritocratie — le distinguait de la classe politique habituelle où l'héritage familial s'imposait et où les alliances tenaient compte du rang social. Cette attitude contrastait largement avec le



caractère onctueux et levantin de son frère aîné, Amine, plus traditionaliste, et c'était précisément ce que cherchait Béchir. Dernier de six enfants, couvé par quatre sœurs, destiné à être l'éternel cadet d'Amine, premier héritier mâle de la famille, Béchir voulait secouer le joug familial pour se démarquer de son frère et casser les conséquences du droit d'aînesse. C'était une de ses motivations essentielles et parfois la seule raison de certaines de ses actions. Les événements de ces dernières semaines, de surcroît sur son terrain, lui permettaient de donner libre cours à son caractère fonceur et bagarreur, alors qu'Amine était de ceux qui préféraient le contact et la négociation. Au cours des combats, Béchir avait mesuré le pouvoir que donnait la force. Peu à peu il était tombé amoureux de la guerre et du rayonnement qu'elle procurait.

Dans le couloir de la permanence, les discussions continuaient, animées, souvent rythmées de gestes de la main. Personne ne lui prêtait attention. Rassurée, Gilberte regarda autour d'elle. Par une porte mal fermée, elle aperçut une cuisine, du moins ce qui devait en tenir lieu. Tasses de café sales, papiers gras sur le sol, casseroles empilées dans une bassine. « Elle a besoin d'un bon coup de balai », se dit-elle. Elle revit son père lui proposer de faire le ménage ou des sandwiches. Elle sourit intérieurement. « Et pourquoi pas ? » L'attente se fit, petit à petit, moins crispée, plus légère. Elle ne regardait plus, elle observait ce qui se passait autour d'elle. Tout lui semblait plus facile. Elle l'aborderait lorsqu'il sortirait de la pièce. Elle lui dirait... Mais elle se rendit compte qu'elle ne savait pas comment elle pourrait le reconnaître, ni même comment elle devait l'appeler. L'angoisse commençait à poindre dans son ventre lorsque la porte vitrée s'ouvrit.

Gilberte eut l'impression qu'une vague d'hommes, en treillis ou en civil, déferlait de la pièce. Lentement, elle se leva. La peur au ventre. « Lequel est-ce ? » Elle pria pour que quelqu'un, dans le couloir, s'adresse à lui, l'appelle avant qu'elle ne le fasse. Qu'indirectement quelqu'un le lui montre. Mais les conversations devinrent murmures puis se turent. Ce silence la paniqua. Ceux qui sortaient de la pièce la détaillaient, interrogateurs. L'un d'eux la regarda avec peut-être plus de curiosité que les autres, plus d'étonnement. De taille moyenne, il était vêtu d'un pantalon de toile grise et d'une chemise imprimée beige à manches courtes. Il n'était pas beau. Le visage rond, les yeux marron-noir surmontés de gros sourcils et les joues bleues d'une barbe dure. Il la regardait droit dans les yeux. « C'est lui... Ce doit être lui », devina Gilberte, d'autant plus impressionnée qu'elle était déçue. Il ne ressemblait pas à Pierre Gémayel. Elle l'avait imaginé tout autrement, moins banal. Elle fit un pas et bredouilla :

« Pardon. Excusez-moi. Je voudrais vous parler. »

En prononçant ces mots, elle sentit une vague de chaleur lui envahir le cou, les joues, le front. Elle rougit.

« Vous avez besoin de moi ? » Sa voix était chaude, amicale, un peu ironique.

« Oui, dit-elle très vite comme pour profiter du peu de courage qui lui restait. Mais peut-on se mettre là, sur la droite ? Il y a trop de monde ici.

— Bien sûr », dit-il, un sourire amusé au coin des lèvres.

Il s'approcha d'elle et d'un geste protecteur mit ses deux mains sur les épaules de Gilberte. Elle eut un geste de recul instinctif, baissa la tête et frotta nerveusement ses mains l'une contre l'autre. Mais elle releva aussitôt les yeux, les accrocha aux siens, plissa les paupières et prit une profonde inspiration avant de lancer :

« Ecoutez... Je ne sais pas comment vous dire. Vous ne me connaissez pas. Je m'appelle Gilberte Khoury. J'habite là, dit-elle en pointant le doigt dans le vide, un peu plus bas que l'Hôtel-Dieu... Parce que... Nous, les gens du quartier, on veut vous dire combien on veut travailler avec vous... on veut vous aider... Moi, je veux travailler ici... »

Elle reprit son souffle en avalant une goulée d'air, la bouche ouverte. Il ne la quittait pas des yeux. Son sourire figé avait disparu. Elle tira d'un geste brusque l'enveloppe de la poche arrière de son jean.

« Vous n'allez peut-être pas aimer cela... Mais les gens du quartier vous font un don de 5 000 livres. Je les ai ramassées pour vous... Pas pour vous, pour les chabebs... Vous pourrez acheter un fusil, peut-être deux, je ne sais pas... ou de la nourriture pour un jour ou deux. Il y a aussi des draps, des pulls, des pantalons. J'ai beaucoup de choses à vous donner, si quelqu'un pouvait venir avec moi. »

Gilberte était à bout de souffle. La gorge nouée, elle ne put prononcer un mot de plus. Il la fixait toujours en silence. Puis il lui demanda d'une voix sourde d'émotion :

« Rappelle-moi ton nom.

— Gilberte, Gilberte Khoury.

— Tu sais, Gilberte, j'aurais tellement souhaité qu'on ait au moins cent filles comme toi.

— Ecoutez... je n'ai pas fait ça pour vous plaire... La politique, je m'en fous... Je l'ai fait parce que je veux aider les gens. »

Elle lui mit presque de force l'enveloppe dans la main et, prête à s'enfuir, elle lança :

« Bon, au revoir !

— Attends ! »

Il avait crié. L'œil plus brillant, la voix cassée, il se tourna vers l'un de ses hommes et ordonna :

« Toi, suis-la. Tu vas prendre ce qu'elle va te donner. Et tu lui

donneras ce qu'elle veut. Je veux qu'elle commence à travailler ici. Demain. Aujourd'hui. Ce soir. Quand elle veut. Qu'elle remplisse un formulaire. Je veux qu'elle soit membre. Je veux qu'elle ait une carte. Je veux qu'...

— Non », coupa-t-elle.

Il se tut, surpris par la fermeté du ton et la regarda, ébahi. Personne ne l'avait encore interrompu lorsqu'il donnait des ordres.

« Je ne veux pas de carte, poursuivit-elle, je ne veux rien... Je ne veux pas m'engager avec vous. Je veux simplement travailler. Je ne veux rien de vous... Mon frère Camille est... membre. Vous pouvez chercher dans votre fichier, il est avec Georges Foridès. »

Béehir se tourna vers ses hommes :

« Elle peut faire ce qu'elle veut, quand elle veut.

— Merci », murmura-t-elle dans un sourire éclatant, brusquement soulagée, légère, joyeuse. Un brouhaha commença à enfler dans le couloir. Elle tourna les talons en lançant un « au revoir » collectif.

La moto de Georges semblait avoir des ailes. Jamais elle n'avait descendu la côte d'Achrafieh aussi vite. Accrochée aux hanches du conducteur, Gilberte riait, les cheveux au vent. Des larmes s'échappaient du coin de ses yeux, provoquées à la fois par la vitesse et le bonheur. Elle criait derrière les oreilles de Georges :

« Tu as vu ? Tu as vu ! Je lui ai parlé ! Il a dit que je pouvais venir travailler ! »

Il acquiesça d'un hochement de tête admiratif. Sa passagère s'agitait tant qu'il avait du mal à préserver l'équilibre de la machine.

Gilberte entra en trombe dans le salon et claironna :

« Papa ! Papa ! Ça y est, j'ai rencontré Béehir ! »

Michel Khoury leva la tête de son livre, enleva ses lunettes à grosse monture et regarda sa fille, interloqué. Les cheveux en bataille, les joues rouges, l'excitation se lisait sur son visage jusqu'au fond des yeux. « Elle vient de faire de la moto », se dit-il.

Il savait que malgré son interdiction, elle chevauchait cet engin de malheur. Il n'était pas dupe, il avait depuis longtemps deviné ce qui se cachait derrière les prétextes qu'elle trouvait pour s'absenter lorsqu'un certain klaxon résonnait dans la rue. Il avait laissé faire, curieux, à chaque appel, de voir jusqu'où irait l'imagination de sa fille. De plus, il se demandait quelles étaient exactement ses relations avec Georges. Bien qu'il n'eût jamais posé de question, il soupçonnait, amusé, un flirt d'adolescents. La présence de Georges derrière Gilberte fut pour lui un début de preuve, du moins pour le tour à moto. Il se dit que cette fois-ci il ne pouvait pas faire autrement que de le lui demander, lorsqu'elle répéta, rayonnante : « J'ai rencontré Béehir !

— Comment as-tu fait ? interrogea-t-il avec un haussement de sourcils.



— Georges était avec moi... Je suis entrée... J'ai dit : " Je veux voir Béchir ", et je l'ai vu. »

Elle avait oublié son angoisse, ses hésitations. Sa joie avait balayé toutes ses craintes.

« C'est vrai, renchérit le motard. Je l'ai vu. Je vous assure. Elle lui a parlé pendant au moins un quart d'heure.

— Et que t'a-t-il dit ? demanda Michel Khoury, dépassé par l'enthousiasme des deux jeunes.

— Je lui ai donné les 5 000 livres, dit-elle en mimant le geste, et il m'a dit : " Venez travailler quand vous voulez. Faites ce que vous voulez. " » Puis après une pause, elle ajouta fièrement :

« Il m'a dit aussi : " Je n'ai jamais vu de fille comme toi. Tu es merveilleuse. J'aurais souhaité avoir cent filles comme toi. " »

— Bon, alors maintenant tu vas aller à la permanence ? »

Dans la bouche de Michel Khoury, ces mots étaient une constatation plus qu'une question. Sa voix était devenue basse, grave. Tout à son bonheur, Gilberte ne s'aperçut pas du changement. Elle riait :

« Oui, ils vont venir me chercher demain matin. »

Son père ne répondit pas. Une appréhension venait de s'emparer de lui.

Il sentait que sa fille, la préférée, commençait à s'éloigner de lui. Il déglutit avec difficulté, baissa la tête, remit ses lunettes et reprit son livre pour cacher son trouble.

Aux trois coups d'avertisseur, Gilberte se précipita dans la rue. Depuis plus d'une heure qu'elle était prête, elle avait une trentaine de fois jeté un regard par la fenêtre, impatiente. Elle s'arrêta net, interdite. Une Peugeot familiale blanche, avec d'immenses croix rouges sur le capot et sur le toit, l'attendait. Une ambulance. Elle crut qu'il y avait erreur, mais le chauffeur lui fit signe.

« C'était la seule voiture disponible », lui expliqua-t-il pendant qu'elle prenait place à côté de lui. Au moment où le véhicule démarrait, elle remarqua qu'un visage, à moitié caché derrière un rideau, l'observait au deuxième étage de l'immeuble en face de chez elle. Elle en fut d'abord agacée, puis avec un haussement d'épaules, elle se dit qu'après tout, cela n'avait pas d'importance. Elle n'avait pas à cacher ce qu'elle faisait. Elle en était même assez fière.

Elle franchit la porte de la permanence, se dirigea droit vers le bureau au fond du couloir, frappa du doigt sur la vitre opaque et ouvrit la porte sans attendre la réponse.

« Bonjour. Je suis Gilberte...

— Ah ! Oui, entre. Sois la bienvenue. » L'homme souriait, amical. Il se leva et lui tendit la main.

« Je m'appelle Tannous Beyrouti. Que veux-tu faire ?

— N'importe quoi. Je peux faire des sandwiches ou nettoyer la cuisine. Elle en a bien besoin, elle est très sale. Je peux aussi répondre au téléphone. Ce que vous voulez... »

Georges éclata de rire devant ces propositions.

« Béchir m'a dit que tu peux travailler aux transmissions. Est-ce que cela t'intéresse ?

— Oui, mais je n'y connais rien.

— Tu vas apprendre. Ce n'est pas difficile. Tu as une bonne voix pour la radio. Elle est assez grave. Viens avec moi, je vais te présenter au responsable de ce secteur. »

Gilberte le suivit dans la pièce attenante. Tannous interpella un homme en jean grand et mince, qui leur tournait le dos. Elle reconnut immédiatement les lunettes sans monture et les cheveux grisonnants d'Aimé Jaber, un de ses voisins, un copain de lycée de son frère. Elle s'était toujours demandé comment il était possible d'avoir des cheveux blancs à vingt ans. Devant leurs sourires, Tannous s'exclama.

« Vous vous connaissez, tant mieux, cela facilitera les choses. Je vous laisse. »

La pièce était petite, éclairée par une seule fenêtre donnant sur la cour. Au travers des carreaux sales, on voyait le linge sécher, pendu à l'extérieur des fenêtres de l'immeuble voisin. Un petit canapé en similicuir noir défoncé et des tables étaient disposés le long des murs. Tournant le dos à la salle, cinq jeunes filles devant des postes de radio, un casque sur les oreilles, écoutaient et prenaient fébrilement des notes. Gilberte ne les connaissait pas. L'une d'elles tourna la tête le temps d'un sourire interrogateur, et se replongea brusquement dans sa feuille.

« Ce sont les écoutes, expliqua Aimé Jaber à mi-voix. Il est important pour nous de savoir ce que font les autres...

— Les autres ?

— Tout le monde. Les FSI, la Défense civile, la Croix-Rouge, les Palestiniens, l'armée. Nous écoutons tous ceux qui utilisent un émetteur. Cela nous permet de savoir ce qu'ils se disent et donc où ils se trouvent, ce qu'ils font et surtout ce qu'ils vont faire. C'est important avant de prendre des décisions. »

Un stylo courait de droite à gauche sur une feuille de papier, à une vitesse prodigieuse. Gilberte essaya de lire par-dessus l'épaule de la jeune fille. De l'arabe, mal écrit. Elle renonça à déchiffrer. Entre des fils noirs qui tombaient du plafond, une feuille de carton était punaisée au mur. Des colonnes de numéros à trois chiffres et une

décimale s'alignaient les unes à côté des autres. Certains étaient soulignés.

« Ce sont les fréquences des stations que nous écoutons, commenta Aimé.

— Ils savent que vous les écoutez ?

— Sûrement. Ils nous écoutent aussi. C'est pour cela que nous employons des codes. »

Le jeune homme prit Gilberte par le bras, contourna un escalier en colimaçon et se dirigea vers le fond de la salle. La pièce initiale avait été coupée en deux par une cloison faite de panneaux de bois. Il ouvrit une porte et l'invita d'un geste à entrer. Une seule fenêtre, aux vitres aussi sales que la première, des tables contre les murs. A peu de détails près, les deux « salles » étaient identiques. Mais ici l'activité était plus bruyante. Assises devant des émetteurs de couleur rouge-orange plus gros que ceux qui servaient aux écoutes, trois filles appelaient, et répétaient dans des micros des phrases incompréhensibles.

« C'est ici que nous envoyons nos messages, expliqua son guide. Les ordres militaires partent de là. Nous avons dû séparer les écoutes de la transmission à cause du bruit. Il faut que la porte soit toujours fermée. Chaque poste communique avec un ou deux secteurs de Beyrouth et uniquement avec ceux-là. Les chabeb, de l'autre côté, n'ont ainsi qu'un seul interlocuteur. Cela permet de s'habituer l'un à l'autre, donc de pouvoir s'identifier à la voix, et surtout de se comprendre à demi-mot lorsqu'on se connaît bien. Tu veux transmettre ?

— Mais je n'y comprends rien !

— Micheline », lança Aimé en posant la main sur l'épaule de l'une des trois opératrices. Elle se retourna en enlevant son casque.

« Gilberte vient travailler avec nous. Peux-tu lui montrer comment tout cela fonctionne ? »

Micheline tira à elle une chaise et invita la nouvelle recrue à s'asseoir en tapotant sur le siège.

Gilberte observa pendant près de quatre heures comment il fallait manier le gros potentiomètre pour afficher et caler les fréquences, appuyer sur la « pédale » du micro lorsqu'il fallait parler, qui étaient Micke, Georges ou Michel, où étaient les secteurs. Achrafieh avait été découpé en parcelles et chacune d'elles était défendue par une unité composée de jeunes du quartier, connaissant les coins et les recoins et reliée à la permanence par radio. Les unités en opération portaient, elles, des « handy<sup>1</sup> », ce qui permettait de les suivre sur le terrain.

1. Emetteur-récepteur portatif alimenté par piles (de *hand*, main en anglais).



Après avoir avalé un sandwich au labné<sup>1</sup> et un café, Gilberte se rendit dans la salle des écoutes et demanda à Aimé un casque et un poste. Son désir d'apprendre était sans limites. Elle voulait tout savoir et tout de suite pour rattraper le temps perdu. Elle afficha la fréquence des FSI et s'apprêta à noter leurs messages.

*« 22 à Central, 22 à Central, un commerçant de Barbir nous signale qu'un homme, jeune, vient d'être enlevé devant son magasin. Nous n'avons aucune précision sur l'identité de la victime. Deux hommes armés sans doute de kalach l'ont forcé à monter dans une Mercedes verte. Aucune information sur l'immatriculation... »*

Gilberte, qui avait noté les premiers mots, s'était arrêtée, le stylo en l'air. Elle fixait le poste comme si elle voulait voir au travers. Barbir, c'était juste en face de chez elle, de l'autre côté de l'hippodrome. Elle se reprit et jeta quelques phrases sur sa feuille de papier. Elle n'avait pas fini d'écrire que le poste grésillait à nouveau.

*« Central de 47, l'immeuble Kalingian, en haut de la place des Martyrs, est en flammes. Le feu a atteint le quatrième étage et des personnes se trouvent sur le toit... »*

« Il y a un immeuble qui brûle », cria Gilberte en se retournant. Sa voisine ne répondit pas.

« Mais il faut faire quelque chose, s'indigna la jeune recrue, il y a des gens qui vont mourir !

— Et qu'est-ce que tu veux faire ? Les FSI sont sur place, non ? Alors fais une fiche et donne-la à Aimé. » Cette indifférence la bouleversa.

Gilberte, la main brusquement très lourde, fit la fiche. Elle avait des gestes d'agacement chaque fois que des voix anonymes signalaient des accidents de la route ou des altercations entre voisins. Elle était accrochée à l'incendie et voulait connaître la suite. 47 ne donna plus d'autres détails. Brusquement, un bruit derrière elle la fit sursauter. Une des opératrices venait de rater une marche en descendant l'escalier en colimaçon. Poussant un juron sonore, elle traversa la salle en boitillant. Son visage bouffi de sommeil étonna Gilberte. L'opératrice se dirigea vers le coin cuisine pour faire du café. Elle se grattait la tête à pleines mains, ajoutant du désordre à une chevelure qui visiblement n'avait pas connu de peigne depuis de longues heures. Gilberte se pencha vers sa voisine, et en montrant les escaliers du doigt demanda :

« Où mènent-ils ?

— Il y a une salle de repos là-haut. »

Gilberte se leva et monta les marches, tendant le cou comme pour voir de loin. La grande pièce d'origine avait également été divisée en deux dans le sens de la hauteur. Le sol de la mezzanine ainsi construite arrivait au-dessus des fenêtres. La salle de repos n'était

1. Fromage blanc.

éclairée que par la lumière qui montait de l'escalier. Dans la pénombre, Gilberte devina deux lits de camp. Peu à peu elle distingua les couvertures défaites et surtout les mégots qui jonchaient le sol. « Cela mérite un bon coup de balai », se dit-elle en se promettant de le faire à la première occasion.

Il faisait nuit lorsqu'elle leva la tête de sa feuille. Surprise, elle n'avait pas vu le temps passer.

« Maintenant tu peux rentrer chez toi, conseilla Aimé.

— Non, je préférerais rester, si tu le veux bien. Je peux prendre une relève. »

Gilberte s'installa devant un poste. La fréquence qu'elle afficha était celle d'un réseau palestinien. C'était la première fois qu'elle entendait parler entre eux ceux qui constituaient pour elle une entité presque abstraite.

Elle fut d'abord surprise par leur code. « Ici Abou Nader... Abou Amar... Abou... Abou »... Père de...

Elle devait repérer les noms et noter les déplacements afin de localiser les postes au travers de ceux qui les utilisaient. Si un Abou quelconque se déplaçait dans le même secteur, cela pouvait signifier que le porteur du poste était l'un des responsables du quartier...

Les aiguilles noires, en relief, de la pendule de cuisine fixée au mur marquaient quatre heures du matin. Elle n'avait plus de verre. Récupérée dans un appartement détruit en même temps que quelques casseroles et des tasses dépareillées qui avaient équipé le coin cuisine de la permanence, elle avait été plantée là, plus utile qu'au milieu de ruines désertes.

Gilberte, d'un geste las, enleva son casque d'écoute. Elle était complètement assourdie. Il lui semblait encore entendre le bruit de fond de son squelch<sup>1</sup>. Elle fouilla dans son sac à la recherche d'un paquet de cigarettes. Les épaules et le dos endoloris, elle se redressa et s'étira longuement, puis se leva avec difficulté et sortit de la salle. Un milicien, affalé sur une chaise, la kalachnikov entre les jambes, lui sourit machinalement. « Je dois être affreuse », se dit-elle avec un reste de coquetterie malgré sa fatigue. Elle se passa la main dans les cheveux et lui rendit son sourire.

« Tu ne sais pas où je peux trouver une voiture pour me ramener chez moi ?

— Où habites-tu ?

— Un peu plus bas que l'Hôtel-Dieu.

1. Bouton permettant de couper le bruit de fond d'une onde porteuse.

— Ce n'est pas loin », reconnut le chabeb. Il se leva lourdement et ajouta : « Viens, je te ramène. »

Elle s'installa dans la jeep débâchée, debout sur le siège du passager, les cheveux au vent. Le véhicule entra en trombe dans la rue déserte. Elle remarqua pourtant deux de ses voisins installés sous la lampe du perron de l'immeuble qui jouxtait le sien, assis sur des chaises, un fusil entre les jambes. Ils montaient la garde, sans trop d'ailleurs savoir pourquoi. Mais comme dans toutes les rues on montait la garde, ils faisaient de même. Ils avaient simplement tourné la tête au déboulé de la jeep, et n'avaient pas immédiatement reconnu Gilberte. Ils la saluèrent d'un geste de la main alors qu'elle s'engouffrait dans l'immeuble.

Le bruit de l'eau dans les tuyaux de l'autre côté du mur la tira de son sommeil.

« Papa », dit-elle, et elle se leva d'un bond. Il fallait absolument qu'elle voie son père, qu'elle lui raconte... qu'il partage sa joie. Elle fit irruption dans le salon, le tee-shirt qui lui servait de chemise de nuit au ras des fesses, en se frottant les yeux.

« Où est papa ? demanda-t-elle à sa mère.

— Au bureau, où veux-tu qu'il soit à cette heure-ci ? »

Elle regarda la pendule du salon : onze heures dix-huit.

« Shit<sup>1</sup>, lança-t-elle frustrée, pourquoi ne m'as-tu pas réveillée avant qu'il ne parte ? » reprocha-t-elle à sa mère avec la plus grande mauvaise foi.

Devant le regard interrogateur de Mme Khoury, Gilberte se rendit compte de l'incongruité de son attitude. Elle embrassa sa mère. « Bonjour, maman.

— Que voulais-tu à ton père ?

— Lui raconter ce que j'ai fait hier.

— A quelle heure es-tu rentrée ?

— Après quatre heures. C'était formidable. J'ai écouté les postes des FSI, ceux des progressistes et des Palestiniens. Il y a eu...

— Et tu vas rentrer toutes les nuits à cette heure-là ? » coupa Mme Khoury.

Gilberte se rendit compte que sa mère ne l'écoutait pas. Pour elle, il était inconcevable qu'une jeune fille, sa fille, ait passé la nuit hors de la maison.

« Cela dépendra de mes tours de service. Il y a du café de prêt ? » enchaîna Gilberte, peu encline à s'étendre sur un sujet que de toute manière sa mère ne comprendrait pas.

1. Merde (en anglais).



— Non. Si tu en veux, tu t'en fais. » Sa mère, par ce refus, exprimait son mécontentement. Gilberte se dirigea vers la cuisine suivie de Mme Khoury qui enchaîna :

« Une fille ne traîne pas toute la nuit avec des hommes dans je ne sais quel endroit. Les voisins vont encore dire que...

— Ecoute, maman, je me fous des voisins, coupa sèchement Gilberte. Je fais ce que je veux. Papa m'a donné la permission. Tu ne veux pas que je sorte, mais tu laisses sortir Camille, et ce qu'il fait, lui, est plus dangereux que ce que je fais...

— Camille est un garçon. »

Le ton de Mme Khoury était monté d'un cran. La sonnette de la porte d'entrée mit fin à ce début d'altercation. La jeune fille se précipita vers sa chambre pendant que sa mère se dirigeait vers la porte en maugréant.

« Tony ! »

L'exclamation joyeuse de Mme Khoury fit bondir Gilberte, la robe de chambre qu'elle avait rapidement enfilée n'était pas fermée et laissait voir ses longues cuisses. Elle se précipita sur le jeune homme et l'embrassa affectueusement sur les joues.

« Tony, mais quand es-tu revenu ? Comment vas-tu ? » Elle lui prit le bras. « Ne reste pas debout, viens t'asseoir. »

Il avait les joues creuses, pâles. Il marchait lentement. Ses yeux lui mangeaient le visage. Mme Khoury le guida jusqu'au divan et s'assit à côté de lui. Gilberte prit place de l'autre côté.

Il souriait gentiment.

« Je suis venu vous remercier de m'avoir sauvé la vie. Le médecin m'a dit que si j'étais arrivé une demi-heure plus tard à l'hôpital, il n'aurait rien pu faire pour moi.

— C'est à Camille qu'il faut dire ça », précisa Mme Khoury, avec une note de fierté dans la voix. Elle avait oublié son angoisse et surtout l'interdit qu'elle avait tenté d'opposer à son fils lorsqu'il avait décidé de transporter Tony à l'hôpital.

« Où est-il ? demanda le jeune homme.

— Il est sorti, il ne reviendra que ce soir », répondit Mme Khoury.

Gilberte ne quittait pas Tony des yeux. L'image du jeune homme étendu sur le trottoir et surtout ses gémissements lui revinrent en mémoire. Elle lui tenait la main. Ce contact physique la rassurait. Elle avait envie de lui caresser le visage pour lui exprimer son bonheur, mais elle n'osait pas. Devant le regard du jeune homme, qui glissait fréquemment vers ses jambes, elle ramena les pans de sa robe de chambre d'un geste rapide.

« Comment vas-tu ?

— Comme quelqu'un à qui l'on a enlevé plus de la moitié des intestins, si ce n'est plus. L'éclat d'obus a fait beaucoup de dégâts là-dedans, dit-il en montrant son ventre. J'ai deux grandes cic-

trices. » Il tira sa chemise de son pantalon et l'ouvrit. Deux boursofflures violettes formaient une croix sur son abdomen.

« Ya haram<sup>1</sup> ! murmura Mme Khoury en portant ses deux poings devant sa bouche. Tu as dû beaucoup souffrir.

— Oui, surtout au début, maintenant cela va mieux, ça tire encore un peu.

— Tu veux du café ? lui demanda Gilberte.

— Je veux bien, mais sans sucre.

— J'y vais », proposa Mme Khoury en se levant.

Les deux jeunes gens se regardèrent en silence. Tony détourna le regard.

« Anita est à Jounieh, dit Gilberte en répondant à la question muette de Tony. Elle n'a pas supporté les bombardements. Elle est chez sa tante. Elle voulait partir aux Etats-Unis, chez son frère. »

Il ne dit rien et baissa la tête.

« Qu'est-ce que tu as ?

— Elle n'est jamais venue me voir, lâcha-t-il dans un murmure.

— Tu sais, expliqua Gilberte avec cette voix douce qu'utilisent les grandes personnes qui veulent convaincre un enfant, elle a très peur. Elle ne veut plus remettre les pieds à Achrafieh.

— Elle aurait pu me téléphoner, me faire passer un mot. » La déception du jeune homme était émouvante.

« Moi aussi j'aurais pu le faire, et je suis restée ici, cela m'aurait été plus facile qu'à elle. Je ne l'ai pas fait et pourtant je t'aime beaucoup. Mais je n'ai pas eu le temps, ce doit être la même chose pour elle.

— Tu crois ? dit-il en relevant la tête, plein d'espoir.

— Oui, tu devrais lui faire savoir que tu es sorti de l'hôpital. Si tu veux, je peux la contacter. »

Il n'eut pas le temps de répondre. Violette Khoury entra dans le salon avec le plateau et les tasses de café. Mais Gilberte avait lu une supplique dans les yeux du jeune homme. Elle l'embrassa sur la joue pour lui faire savoir qu'elle avait compris.

« Je pars au Canada dans trois jours », précisa Tony.

Gilberte cligna les yeux en signe de connivence.

« Et que vas-tu y faire ?

— Finir mes études et me lancer dans le commerce.

— Et surtout attendre qu'une jolie Libanaise te rejoigne, te marier et avoir beaucoup d'enfants, compléta Gilberte avec un regard malicieux.

— Pourquoi dis-tu cela ? questionna sa mère.

— Parce que c'est comme ça que finissent les belles histoires, non ? »

1. Le pauvre ! Expression usuelle pour plaindre quelqu'un.

Camille descendit de la voiture en riant avec ses deux amis. Il ne faisait pas ses dix-sept ans malgré l'assurance que lui donnait le petit revolver 7,65 nonchalamment glissé à la ceinture, la crosse bien visible, et la kalachnikov qu'il venait de sortir du coffre. « Il ne les aura que dans trois mois », se dit Gilberte en se dirigeant vers le groupe.

« D'où venez-vous ? leur demanda-t-elle.

— D'une opération "de nettoyage" au centre ville, répondit Camille la voix encore pleine de rires. Si tu avais vu la trouille qu'on a flanquée à ces maquereaux. »

Cette évocation provoqua un nouvel éclat de rire des deux chabebs qui l'accompagnaient.

Gilberte n'aimait pas ce type d'« opération ». Elle le lui avait déjà dit et il lui avait vertement répondu de s'occuper de ses affaires. Les chabebs allaient au centre ville et faisaient la chasse aux vendeurs de journaux comme le *Safir*, ou les journaux communistes qui étaient imprimés du côté musulman. C'était ce qu'ils appelaient faire « œuvre de salubrité publique ». Des vendeurs de journaux s'étaient fait escorter d'hommes armés. De nombreux affrontements s'en étaient suivis.

« Un jour, cela tournera mal, vos conneries. Vous allez tomber sur un os.

— Ne t'en fais pas, lui dit Georges Ajami sur un ton qui se voulait rassurant, nous avons simplement fait des petites chamaillles. » Georges Ajami était un colosse roux, « une bête », disait Gilberte. Une épaisse barbe de la même couleur mangeait ses joues, et ses yeux souriaient toujours derrière les lunettes de myope qui ne quittaient pas son nez. Georges était le sujet de plaisanterie favori des jeunes. Il sentait si fort des pieds que lors des stages d'entraînement militaire, les chabebs lui avaient interdit d'enlever ses chaussures. Dès qu'une odeur nauséabonde flottait quelque part, il y en avait toujours un qui affirmait « avoir retrouvé la trace de Georges ». Lui-même en riait. Il confia à Gilberte :

« Tu sais, ce sont des voyous. Ce sont des chiïtes qui vendent ces torchons. Nous avons voulu déchirer leur merde et comme ils n'ont pas voulu, nous les avons un peu bousculés. Ils ne voulaient pas vendre *Aamal*<sup>1</sup>. Alors nous les avons un peu frappés, mais pas gravement, ne t'en fais pas. C'est plutôt une bousculade, non ? »

Tous opinèrent de la tête, du rire contenu plein les yeux.

« Nous avons seulement déchiré leurs journaux, et nous leur avons

1. Titre du journal du parti Kataëb signifiant : Travail. Ne pas confondre avec *Amal* (espoir), qui est un nom de femme et le nom du mouvement modéré chiite créé par l'imam Moussa Sadr.



donné l'ordre de ne revenir qu'avec *Aamal*, reprit Georges en essayant d'être convaincant.

— Et s'ils ne vous écoutent pas, s'ils reviennent avec des gens à eux, comme le mois dernier, qu'est-ce que vous ferez ? »

Les trois chabebs éclatèrent de rire et entrèrent dans la permanence.

Gilberte se promit d'en reparler à Camille. Faire régner la terreur n'était pas une manière de s'amuser. Cela provoquait des réactions de l'autre côté. Les vendeurs de journaux avaient disparu de la rue Rivoli et les rares qui osaient s'aventurer place des Martyrs s'enfuyaient dès qu'ils voyaient un groupe de jeunes. « L'ennemi n'est pas le Libanais, mais le Palestinien », lui avait-elle dit. Mais les chabebs avaient l'impression d'être des justiciers. Une justice bien à eux, qui n'avait pour résultat que de faire fuir les passants dès qu'ils se montraient. Elle n'avait pas aimé le regard de Camille lorsqu'il lui avait raconté comment les rues se vidaient lorsqu'ils apparaissaient. « Nous allons où nous voulons, lui avait-il affirmé fièrement. Nous avons fait une incursion vers le Grand Théâtre, vers l'ambassade du Vatican, et même jusqu'à la chancellerie française de Clemenceau, et personne n'a osé nous dire quoi que ce soit. »

« Je lui ai dit : Tes papiers ! » Elle avait entendu à plusieurs reprises les chabebs raconter comment ils procédaient aux interpellations. Si la carte d'identité était celle d'un Palestinien ou d'un Libanais musulman, et si son possesseur était « bâti pour faire la guerre », il était conduit manu militari dans les locaux du parti.

« Mais il y a des gens musclés qui sont pacifiques, avait protesté Gilberte. Ce sont des enlèvements gratuits, ils vont faire la même chose de leur côté.

— Tu sais, ce sont eux qui ont commencé et puis cela se voit, si un type est pacifiste ou non », s'était-elle entendu répondre d'un ton un peu condescendant qui l'avait vexée.

Durant ces opérations, les chabebs portaient leur cagoule sur le visage. Gilberte savait que son frère en possédait une. Elle avait également appris l'existence des « centres de détention », et la découverte d'un certain nombre de cadavres portant des traces de coups ou criblés de balles. Interrogatoires, exécutions sommaires, des méthodes pourtant condamnées par le parti Kataëb. Camille lui avait juré qu'il n'avait jamais trempé dans un assassinat. Elle se forçait à le croire, sans en être totalement convaincue.

« Où est Charlie ? » grésilla le poste.

Gilberte ne put identifier la voix. « Qui parle ?

— Pourquoi ?

— Je veux savoir qui vous êtes avant de vous répondre. » Charlie était le nom de code de Béchir Gémayel. Il n'était pas question de donner des renseignements sur le chef d'Achrafieh à n'importe qui. « OK, OK, OK. Je suis Juliette Kilo. »

La jeune fille ne put mettre un nom sur les initiales J. K.

« Mais encore ? »

Après un silence, le haut-parleur grésilla à nouveau.

« On a mangé des gâteaux ensemble avant-hier soir vers neuf heures. »

Il me connaît, se dit Gilberte en faisant un effort de mémoire pour mettre un nom ou un visage sur la voix. En vain.

« Quoi d'autre ? »

— C'est moi qui ai payé votre troisième manouché<sup>1</sup>. »

Immédiatement elle le « vit » : maigre, son treillis flottant autour de lui, l'arme pendue canon vers le bas par la bretelle à son épaule, timide à en être gauche. Un chef de groupe.

« Ah ! Très bien ! Dans le secteur 10, il y a dix minutes. »

Intérieurement elle lui souhaitait bonne chance, Béchir se déplaçait sans cesse et ne restait jamais très longtemps au même endroit.

Puis elle sourit. Décidément, ces manaïch devenaient un gag, tout le monde y faisait référence. Elle se remémora une liaison radio la veille avec un autre chef de groupe qui se trouvait dans le centre ville. Elle venait de lui passer un message lui intimant l'ordre de décrocher et son interlocuteur n'était pas d'accord. Elle lui avait dit assez vertement :

« Je me fous de ce que tu penses. On m'a donné un ordre à te transmettre, je l'ai fait, pour le reste cela te regarde. » « Encore un malade de la gâchette, un zaïm<sup>2</sup> de coin de rue », se dit la jeune fille. Le contestataire demanda brusquement : « Qui est là ? »

Gilberte bouillait de rage. « Mais pour qui se prend-il ? » se dit-elle intérieurement. Elle aboya ses initiales dans son micro : « G. K. »

Elle haussa les épaules, réalisant brusquement que personne en dehors de son frère ne connaissait son nom de famille. Tout le monde s'appelait par son prénom et elle était connue comme la sœur de Camille, mais de là à faire le rapprochement...

« Je ne connais pas », répliqua le haut-parleur.

Gilberte réfléchit un instant. Tout le monde connaissait son prénom, et avec un peu de chance ce pouvait être un amateur de chanson française, ou du moins écoutait-il les émissions rétro à la radio. Elle avait entendu récemment *Mes mains* de Gilbert Bécaud.

« Bécaud. »

Il y eut un silence, la voix répéta :

1. Manouché, pluriel manaïch. Sorte de galette de pain sans mie, recouverte d'une sauce faite essentiellement d'huile d'olive et de thym. Se mange généralement le matin.

2. Patron, chef, boss, fort. Se dit d'un chef d'équipe.

« Connais pas.

— Je mange des manaïch tous les matins après mon service.

— OK, OK, Manouché, terminé. »

Gilberte se leva lentement de son siège, rangea ses notes et sortit de la pièce. Elle avait rendez-vous avec André. Au cours des liaisons radio, il lui avait affirmé à plusieurs reprises qu'il passerait la voir. Ce n'était pas le premier. L'anonymat de la radio créait des liens étranges, une sorte de familiarité et d'intimité. Ne voyant pas leur interlocutrice, les jeunes abandonnaient facilement les procédures réglementaires, s'enhardissaient et finissaient par demander un rendez-vous. André n'avait pas échappé à la règle.

« C'est toi, André ? »

Il était nonchalamment appuyé contre le mur de l'enceinte. Ses Ray Ban étaient censées durcir ses traits encore adolescents. « Seize ans, dix-sept ans maximum... », évalua Gilberte. Les deux jeunes gens se serrèrent la main avec un sourire et se dévisagèrent. Elle prit la direction des opérations en remontant la rue vers la boulangerie, l'odeur des manaïch dans les narines. Elle aurait fait des folies pour cette galette. A la permanence, tout le monde avait fini par le savoir. Les chabebs de service avaient pris l'habitude d'aller en chercher à tour de rôle. André en acheta deux.

### *Amhaz, juillet 1975*

Le sac à dos pesait sur les reins de Camille qui avait passé ses pouces sous les bretelles pour soulager la douleur qui lui sciait les épaules. Sa kalachnikov, la sangle passée autour du cou, lui battait le ventre avec la régularité d'une horloge, au rythme de ses pas. Harnaché comme un poilu de la guerre de 14, il transpirait à grosses gouttes sous son casque, attentif à ne pas se laisser distancer par Georges Ajami, indifférent à la beauté sauvage du site, aux colonnes de rochers qui se dressaient vers un ciel sans voile, dans un paysage désertique que nul metteur en scène de western n'avait osé imaginer. La montagne entre Ajaltoun et Faraya, où avait été installé le camp d'entraînement d'Amhaz, était aride et sèche. Dans la vallée, des cubes de béton gris étaient ramassés en villages ou regroupés le long des routes.

Le groupe marchait depuis plus de cinq heures. Ils avaient vu le soleil se lever, et peu à peu la chaleur de juillet prendre ses quartiers diurnes. Camille n'aimait pas ces marches forcées. Il ne comprenait



pas l'utilité de ces kilomètres avalés à un rythme d'enfer, qui le laissaient vidé. Le résultat des tirs qui suivaient s'en ressentait. Ses mains tremblaient légèrement et il avait tendance à mal contrôler la ligne de mire. En dépit de sa nouvelle passion pour les armes, il redoutait les séances de tir. L'instructeur était intraitable. Pas de rafale de plus de trois cartouches, pas de tir à la va-vite, prendre son temps et surtout, surtout, beaucoup de tirs en position couchée, son cauchemar. Se coucher dans la terre rouge, trempé de sueur, revenait à prendre un bain de boue. Il se relevait avec de la terre jusque dans les cheveux.

Il chassa de la main une mouche bourdonnante qui s'évertuait à vouloir se poser sur son visage et soupira. Les jambes douloureuses, il serra les dents.

« Vous êtes ici pour apprendre à vous battre et je suis sûr qu'il y en a parmi vous qui n'ont pas leur place ici, leur avait lancé François, un instructeur français, lors de leur arrivée au stage. Son treillis, fraîchement repassé et impeccablement coupé, le moulait comme une seconde peau, il les avait toisés l'un après l'autre.

François ressemblait étrangement à Lee Marvin interprétant le rôle du major John Reisman dans le film *Les douze salopards* de Robert Aldrich : même silhouette, même démarche, même ton, même visage encadré de cheveux blanc-blond coupés très court.

« Il y a du boulot dans les bureaux, reprit l'instructeur d'un ton douceâtre, pour ceux qui n'aiment pas transpirer ou qui ont peur de souffrir. Si c'est votre cas, levez la main. »

Personne dans le groupe n'avait bougé. Camille l'avait défié du regard lorsqu'il était passé devant lui. « Qui est ce Français pour nous parler comme ça ? » s'était-il demandé. D'étranges rumeurs circulaient sur son compte. En dehors de sa nationalité que son accent trahissait, personne ne savait d'où il venait. Certains affirmaient que c'était un déserteur de la Légion étrangère française, un sergent-chef qui avait participé au putsch d'Alger avec le général Salan. Pour d'autres, il avait été mercenaire en Afrique ; de toute évidence c'était un militaire.

« Je vous annonce que les bureaucrates (il avait craché le mot comme une insulte) quitteront le stage avant la fin », avait-il promis d'une voix douce.

Sans ralentir, Camille happa deux morceaux de sucre d'un geste rapide. François devait caracolier en tête, comme d'habitude, imposant son allure. « Facile, sans ce putain de sac », maugréa Camille en réajustant d'un coup de reins la charge qu'il portait sur le dos. Il le maudit à mi-voix. Il le devinait, une baguette à la main, la cordelette blanche du sifflet de fer qu'il portait toujours autour du cou, avançant sans se retourner, frais, le treillis propre, sec. François ne transpirait jamais, comme si les exercices qu'il leur imposait et qu'il faisait avec eux n'étaient pas éprouvants. Camille jura en l'imaginant

un sourire moqueur aux lèvres, comme chaque fois que quelqu'un dans le groupe avait des difficultés. Par moments, il le haïssait. Il enrageait en se rappelant que sa sœur avait trouvé François très séduisant. Comme si des cheveux blonds et des yeux bleus, cela faisait un bel homme !

Après s'être baignée dans le bassin de l'hôtel Byblos, Gilberte somnolait. Anita, réfugiée sous un parasol, lisait un livre d'Agatha Christie, son auteur préféré. Elles profitaient pleinement de la paix retrouvée, du moins du calme qui s'était instauré depuis quelques semaines. Gilberte ne travaillant que le matin, elles avaient quitté Achrafieh à la mi-journée et avaient parcouru les quarante kilomètres de route côtière en taxi-service jaune. Gilberte adorait ce genre de transport. On y côtoyait aussi bien la ménagère que l'étudiant ou le fonctionnaire. Le chauffeur prenait autant de clients qu'il avait de places dans sa voiture ; dès que l'un d'eux descendait, il en racolait un autre. La convivialité libanaise aidant, les passagers discutaient des problèmes de l'heure et si la discussion languissait, le chauffeur lançait un autre sujet de conversation.

Les cris des enfants jouant dans l'eau, les confidences murmurées de leurs mères, le bruit des dés de tric-trac roulant dans leur boîte, le clapotis des petites vagues sur le béton et la légère brise qui venait de la mer donnaient un air de vacances qui effaçait les angoisses. Sans bouger, Gilberte demanda à Anita :

« Tu as des nouvelles de Tony ? »

Anita fit oui de la tête. « Il va bien, il est à Montréal.

— Ça, je sais, rétorqua Gilberte.

— Il va venir au mois d'août si la situation le permet.

— Et s'il ne vient pas, c'est toi qui vas y aller. »

Anita haussa les épaules.

« Tu sais que ma mère ne me laissera pas partir seule.

— Tu peux toujours lui dire que tu vas voir ton frère à New York, ce n'est pas très loin.

— C'est ce que nous avons prévu.

— Ce que vous avez prévu ? Ah ! mais les choses ont évolué, dis-moi. C'est sérieux ?

— Peut-être, on verra quand il aura fini ses études. »

Elle reprit son livre pour clore la conversation. Gilberte s'allongea sur sa serviette et demanda :

« Tu l'aimes ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas et tu envisages d'aller le rejoindre au Canada ?

— J'ai envie de vivre. J'ai envie de m'amuser, de sortir. J'ai envie

de voir du monde. J'en ai marre d'être bloquée ici entre les interdits de ma mère et les fusillades, en attendant un mauvais coup. Tu n'as pas envie, toi, d'avoir un homme qui t'aime et de penser à autre chose qu'à la guerre ? »

Gilberte ne répondit pas. Elle ne s'était jamais posé la question en ces termes. Pour elle, amour rimait avec paix et tranquillité, ici au Liban et pas à l'autre bout du monde, là où il fait froid. Elle se laissa bercer par le bruit de la mer et s'endormit.

Gilberte avait du mal à maintenir les roues de la R 5 verte de sa cousine en dehors des ornières. La voiture avançait lentement entre les fondrières creusées par les camions militaires. Elle jeta un regard sur le rétroviseur et éclata de rire. Camille le maigre était littéralement coincé sur le siège arrière par l'énorme Georges Ajami. Tous deux étaient crasseux, et leurs treillis étaient tachés.

« Pourquoi ris-tu ? lança son frère, agressif.

— Anita, regarde la tête qu'ils ont, nos deux vaillants combattants. On dirait qu'ils viennent de passer quinze jours dans un égout. J'espère que vous allez en profiter pour vous laver. »

Camille lui avait demandé de venir les chercher à Amhaz. Elles étaient arrivées un peu en avance et avaient assisté à une mémorable séance de pacours du combattant dont elles riaient encore. Les chabebs avaient rampé, sauté, couru avec des grimaces étonnantes. Leur présence avait provoqué quelques sifflements vite arrêtés par la voix faussement douceâtre de l'instructeur français. Il était venu leur tenir compagnie pendant que Camille et ses amis s'essouffaient à passer des obstacles faits de bois et de tôles ondulées.

Sitôt l'exercice terminé, Camille et Georges avaient confié leurs armes à des chabebs et s'étaient entassés à l'arrière de la voiture.

« Si vous m'expliquez où nous allons exactement ? demanda Gilberte.

— Récupérer des affaires chez mes parents, dit Georges.

— Où habitent-ils ?

— A Aralda Arami, près du Grand Sérail. »

Gilberte faillit caler.

« A Aralda Arami ? Mais tu es fou, c'est de l'autre côté du centre ville.

— Oui, et alors ?

— Mais c'est plein de Palestiniens et vous êtes en treillis.

— Ne t'en fais pas, ils ne vont pas nous faire de mal.

— Moi, tu me laisses à Achrafieh, dit Anita.

— Mais pourquoi ! demanda Georges, c'est très tranquille en ce moment. Tu viens avec nous. »



Aralda Arami était le flanc de la colline qui dominait les souks au-delà du quartier des banques. C'était un secteur que personne ne contrôlait vraiment et qui était éloigné des lignes Kataëbs.

« Que vas-tu chercher ? »

— Des tapis.

— Des tapis, mais où vas-tu les mettre ? Il n'y a pas de place dans la voiture.

— T'en fais pas, on s'arrangera », conclut Camille.

La R 5 s'arrêta devant une vieille maison beyrouotine aux hauts murs de pierre blanche. Le grand porche était surmonté d'un balcon à colonnade. La rue était animée et personne ne faisait particulièrement attention à eux. Georges sortit une grosse clé de sa poche et ouvrit un battant. Ils s'engouffrèrent dans la bâtisse et montèrent un imposant escalier de marbre.

« Mon père et ma tante vivent encore ici, leur confia à mi-voix le colosse roux, c'était la maison de mes grands-parents paternels. Mon arrière-grand-père l'a fait construire à la fin du siècle dernier. »

Leurs pas résonnaient sous les hauts plafonds.

« Il n'y a personne ? s'inquiéta Anita.

— Non, mon père et sa sœur sont partis en voyage hier, et ces tapis, j'y tiens trop pour les laisser ici.

— Même au risque d'aller te balader en treillis chez toi ? Tu penses bien que tes voisins t'ont vu.

— Maintenant que je peux récupérer les tapis, je m'en fous. »

*Achrafieh, samedi 13 septembre 1975, 20 heures*

Camille entra sur la pointe des pieds dans la salle d'écoutes. Gilberte lui tournait le dos et prenait fébrilement des notes lorsqu'il posa sa main sur son épaule.

« Que se passe-t-il ? lui demanda-t-elle en ôtant le casque de ses oreilles.

— Je vais à Berjaoui, près du cimetière. Il y a des choses pas claires du côté de Ras El-Nabeh. Nabil Hayoub craint des tentatives d'infiltration. » Camille avait glissé un handy dans l'une des poches de poitrine de sa veste de treillis. Gilberte le trouva beau dans son équipement kaki. Gaby Dekko, appuyé au chambranle de la porte, la mangeait des yeux comme d'habitude.

« Salut Gaby, comment vas-tu ? »

Il répondit par une grimace, la main sur le cœur et un clin d'œil à perdre une rangée de cils. Gilberte éclata de rire et, souriante, se tourna vers son frère.

« Tu veux une lecture<sup>1</sup>? » murmura-t-elle affectueusement. Il haussa les épaules, agacé d'être traité en petit garçon, mais il se sentait confusément rassuré de savoir que Gilberte ne pouvait s'empêcher d'avoir une oreille sur sa fréquence.

Depuis trois semaines Gilberte ne quittait pas la salle d'écoute. Fin août, de très violents combats avaient éclaté à Zahlé, il y avait eu quarante morts en quatre jours. Puis cela avait été le tour de Tripoli. Il était question d'envoyer l'armée pour séparer les combattants. Tout le monde s'attendait à ce que cela éclate également à Beyrouth. Les Palestiniens avaient dès le début fermé à plusieurs reprises la route de l'aéroport. Gilberte ne rentrait chez elle que pour se doucher et se changer. A tout moment, elle connaissait la position de son frère.

Camille, de la main, chassa un moustique bourdonnant autour de son front, juste au-dessus du masque de fine laine noire percé aux yeux et à la bouche qui lui couvrait le visage. Comme la plupart de ses compagnons, il fréquentait l'université « de l'autre côté ». Ce masque était pour lui la garantie de pouvoir reprendre ses cours sereinement lorsque tout serait terminé. Il était allongé sur le toit d'un garage, qui dominait le carrefour de la rue de Damas et de la rue Habib-Pacha-El-Saad, son emplacement favori depuis que son groupe, tous les soirs ou presque, montait la garde dans ce quartier qu'il connaissait comme sa poche. Les seniors, ceux qui avaient plus de dix-huit ans, faisaient le coup de main. Dans quelques mois, Camille pourrait en faire partie. En attendant, il se consolait en se disant qu'il protégeait les siens. Béchir Gémayel, en plaçant les jeunes dans leur environnement habituel, avait intentionnellement joué sur leur connaissance du terrain et sur cette motivation sans faille.

La dalle de béton sur laquelle Camille était allongé avait depuis longtemps perdu la chaleur emmagasinée toute la journée. La fraîcheur de la nuit le fit frissonner. Il regretta de ne pas avoir mis un pull sous sa veste de battle-dress, changea de position et maudit l'impossibilité d'allumer une cigarette.

Le gamin se glissa silencieusement dans l'encoignure de la librairie Antoine, inspecta longuement les environs et les fenêtres des immeubles qui donnaient sur la rue et se lança rapidement vers la

1. Ecoute radio permanente.

Mercedes en stationnement en faisant attention de ne pas cogner le gros jerricane qu'il portait. Accroupi sous le pare-chocs arrière de la voiture il rabattit la plaque minéralogique et dévissa le bouchon du réservoir d'essence, sortit de sa chemise un tuyau en caoutchouc et en plongea une extrémité dans l'orifice qu'il venait d'ouvrir. Il resta ensuite sans bouger quelques secondes, l'oreille tendue, puis mit en bouche l'autre extrémité du tuyau et aspira profondément. Une goulée d'essence le fit cracher, il plaça le tuyau dans le jerricane en essayant de retenir sa toux, ce qui n'eut pour résultat que d'amplifier ses spasmes. La peur le gagnait, le liquide lui était entré dans le nez et une violente envie d'éternuer lui montait à la gorge. Il essaya de respirer calmement et de s'imposer le silence. On tuait pour quelques litres d'essence, depuis qu'une pénurie de carburant avait fait passer le prix du gallon de 10 à 35 livres. Il fallait en profiter pour se faire un peu d'argent, avant que l'approvisionnement ne reprenne.

L'après-midi même, à quelques dizaines de mètres de chez lui, en plein Achrafieh, un véhicule des Kataëbs s'était arrêté devant la station d'Elias Awad, un abadaye<sup>1</sup> de son quartier.

« Donne-nous de l'essence ! » avait demandé Michel Fares, le chauffeur.

Nullement intimidé par les uniformes, Elias Awad avait refusé sèchement.

« Pas question, tout ça, c'est votre faute, allez voir ailleurs !

— Tu veux que nous nous servions nous-mêmes ? » avait menacé Michel Fares.

Après avoir fait mine de se réfugier dans sa station, le pompiste était revenu avec une mitrailleuse Stein. Les Kataëbs faisant mine de sortir de la voiture, Elias ouvrit le feu. Michel Fares, touché en pleine tête, s'effondra sur son volant. Son voisin, Charles Cassis, fut atteint au ventre par la même rafale alors que, debout près de la porte avant, il s'appêtait à dégainer son revolver. L'un des passagers arrière, Paul Khoury, fut, lui, touché au bras en plongeant entre les sièges. L'autre, Tanios Ghanem, se blessa lui-même à la jambe en armant sa kalachnikov. Les candidats au plein d'essence s'envolèrent comme une volée de moineaux. D'un autre véhicule Kataëb qui passait devant la station-service surgit un groupe qui se jeta au secours de ses camarades, accueilli par des tirs plongeants venus des fenêtres de la maison surplombant la station. Un milicien se réfugia derrière une voiture et calmement tira ses six roquettes de RPG antichar contre le bâtiment. La seconde roquette explosa contre une pompe. Une immense flamme bleue s'échappa du trou béant et alla lécher la façade du bâtiment.

1. Fort à bras.



Camille fixa son attention sur les rails du tramway de la rue de Damas. Le vent qui faisait bruisser les peupliers du cimetière lui amena des bribes d'un bref roulement de tambour suivi d'une sorte de chant incompréhensible.

« Hep ! Camille, tu entends ? souffla la voix étouffée de Georges Ajami.

— Oui. Silence ! » répondit-il.

L'alternance du roulement et du chant se fit de plus en plus nette. Camille se laissa glisser dans la ruelle Srougi qui se terminait par des escaliers partant à l'assaut de la colline d'Achrafieh et, d'un bond, il fut au côté de l'ombre masquée qui avait parlé. Les autres membres du groupe les rejoignaient un à un. L'arme en position de tir, ils tendirent l'oreille vers l'étrange chant.

« Qu'est-ce que cela peut être ? questionna Gaby Dekko.

— J'en sais rien ! » répondit Nabil Daher.

Très loin, étouffée par la distance, éclatait de temps à autre une explosion ou une rafale d'arme automatique. Mais autour d'eux on n'entendait que le cantique venu de nulle part qu'accompagnait le bruissement des feuilles et le léger bourdonnement des moustiques. Une silhouette blanche se dessina soudain sous le halo d'un réverbère.

« Un tobbel<sup>1</sup> ! » murmura Camille.

L'homme, à l'aide de baguettes recourbées, martelait une peau de chèvre tendue sur un pot en terre sans fond, appelant les musulmans à se lever pour prendre leur repas avant le lever du soleil. Camille se rappela soudain que c'était le ramadan. Il revit son père lui expliquer que les tobbeles se partageaient la ville et tous les matins, vers une heure, parcouraient les rues pour éveiller les croyants. Le dernier jour du jeûne, ils faisaient le tour des appartements et ceux qu'ils avaient tirés du sommeil pendant le mois de prière les remerciaient en leur glissant un billet. Camille regarda machinalement sa montre. Les aiguilles fluorescentes indiquaient une heure trente-cinq.

« Attention ! Il n'est pas seul ! » avertit une voix inquiète.

Camille crut voir des ombres se couler derrière la silhouette blanche. Une autre voix lança :

« Il y a des combattants avec le tobbel... Les salauds... »

Le bruit assourdissant d'une rafale éclata dans ses oreilles. Camille fit feu également, par réflexe, comme les autres. Il n'avait pas bien vu, mais il était presque sûr. Un peu grisé par l'odeur de cordite, soulé par les détonations, il tira posément, par courtes rafales, attendant la fin du tintement des douilles sur la chaussée, pour

1. Homme qui, à l'aide d'un petit tambour, appelle les musulmans à prendre le dernier repas de la nuit en période de ramadan.

appuyer à nouveau sur la queue de détente, en direction de l'endroit où se tenait le tobbel. Lorsque le silence revint, il vit la silhouette blanche étendue sur le sol.

*Berjaoui, mardi 16 septembre 1975, 10 heures 30*

Camille s'écrasa sur la dalle. Il essaya de faire corps avec elle. Des miaulements vifs le frôlaient. Un véritable déluge sifflait à ses oreilles. Lentement, à reculons, sans quitter le bord des yeux, comme par crainte de voir une apparition, il parcourut tout le toit du garage. Il avait été repéré. La peur avait déclenché des cataractes de sueur qui noyaient ses yeux. Il fallait absolument qu'il quitte cette position avant qu'en face quelqu'un ait l'idée de monter dans un immeuble pour le surplomber. Arrivé au bord du toit, il se laissa tomber dans le jardin, s'assit contre le mur, liquéfié. Il tremblait de tous ses membres. Jamais il n'avait vu la mort d'aussi près. Lorsqu'il les avait vus arriver, il s'était mis à tirer, comme sur le tobbel, posément, jusqu'à ce que sa culasse claque dans le vide. Puis l'enfer s'était déchaîné. Ceux d'en face ripostaient. Heureusement qu'il était en léger surplomb. Machinalement, il changea le chargeur de son arme. Des détonations partaient de tous les côtés. Il prit son handy et lança :

« Ils essayent d'entrer dans le secteur 11, attaque dans le secteur 11. »

Il ne put rien ajouter d'autre, une déflagration lui fit rentrer la tête dans les épaules. Courbé en deux il se faufila dans la ruelle qui débouchait rue de Damas, juste en face de l'église Notre-Dame et qui longeait le cimetière. C'est alors qu'il entendit très distinctement les moteurs d'un véhicule blindé des FSI du colonel Hicham Koraytem. Les gendarmes avaient été dotés de ces engins blancs quelques semaines plus tôt, pour intervenir plus efficacement sur les zones de combat. Plusieurs gendarmes avaient été désarmés par des miliciens et le commandement avait décidé de les rendre plus crédibles en les équipant de petits chars britanniques.

« Il ne manquait plus qu'eux ! » se dit Camille à haute voix en s'accroupissant au coin d'un mur.

Depuis la mort du tobbel, tout le quartier était en effervescence. Le jour de l'enterrement, les Palestiniens avaient mis des haut-parleurs pour que tout le monde entende les prières. Les Kataëbs en avaient immédiatement installé d'autres qui hurlaient des chants patriotiques libanais et de la musique militaire française. Tout y était passé, *La Madelon*, *Tiens, voilà du boudin*, la préférée de Camille, et même *La Marseillaise*. Au fil des heures, la musique avait fait place aux francs-tireurs et, depuis ce matin, c'était l'assaut. « Ils veulent passer », se

dit Camille. Son groupe, comme ceux d'en face, avait reçu des renforts.

Camille suivait partiellement les négociations sur son handy. Il y avait eu plusieurs tentatives avortées de cessez-le-feu.

Il entra dans le cimetière et vit Gaby et Nabil, côte à côte, accroupis derrière un petit muret qui surplombait la rue de Damas.

« Attention ! il y a des blindés des FSI.

— On les a entendus ! Tu sais où ils sont ?

— Non ! »

Camille s'éloigna à la recherche d'un endroit pour se poster. Il s'arrêta au bout du cimetière. De là, il dominait toute la rue de Damas. Elle était totalement vide. Il essaya de repérer les tireurs, une silhouette bondit entre deux portes cochères. Le petit blindé britannique blanc aux couleurs des FSI montra sa gueule trapue. Instinctivement, Camille se tassa. De longues minutes passèrent sans que rien ne bouge. « Ils sont encore du côté des progressistes », se dit Camille en regardant le blindé. Une rafale éclata, sèche, courte, suivie d'une autre puis d'une autre ; les tirs se généralisèrent sans que Camille puisse déterminer d'où ils partaient. Il tendit le cou pour mieux voir, au même moment la mitrailleuse lourde du blindé se mit à cracher de courtes flammes rouges.

« Deux hommes touchés, deux hommes touchés par les FSI », hurla une voix déformée par l'angoisse dans le casque des opératrices. Gilberte se figea. Elle avait brusquement pâli. Ses voisines la regardèrent et plongèrent sur leur bloc-notes, gênées. La tête vide, les yeux fixes, Gilberte attendait, sans trop savoir quoi. Sur les ondes, les ordres et les contrordres se succédaient à un rythme effréné, à en devenir parfois incompréhensibles. Elle avait reconnu son frère lorsqu'il avait averti : « Ils attaquent dans le secteur 11 », et depuis plus rien, ou du moins elle ne l'avait plus entendu ou reconnu. Elle le savait en plein cœur des combats de Berjaoui. Des appels de renfort, d'une ambulance et des demandes de cessez-le-feu pour évacuer les blessés remplissaient ses oreilles. Elle prononça à haute voix :

« Camille. »

L'une de ses voisines sortit de la pièce. Quelques minutes plus tard, Aimé lui posait une main sur l'épaule.

« Tu es fatiguée, viens te reposer.

— Non, je veux rester, Camille est touché. »

Bien qu'aucun nom n'ait été prononcé, elle était sûre qu'il s'agissait de son frère.

« Mais non, la rassura Aimé, ce n'est pas lui...

— Qu'est-ce que tu en sais ? » renvoya-t-elle presque méchamment.



ment. Aimé recula. Il ne savait que faire. Il regarda les autres opératrices un bref instant, les appelant silencieusement à l'aide. Elles détournèrent les yeux. Il se sentit impuissant, hésita un moment, se balançant d'une jambe sur l'autre, ouvrit la bouche pour parler, y renonça et quitta la pièce. Gilberte comprit confusément que les blessés étaient toujours au même endroit et que les chabeks n'arrivaient pas à les évacuer. Elle sentit ses yeux se mouiller, et les larmes couler lentement sur ses joues. D'un geste lent, elle retira son casque, se leva et sortit de la salle. Le hall grouillait de jeunes gens armés qui s'activaient dans un brouhaha tendu. Elle le traversa sans voir personne, se laissa tomber sur un banc de pierre du jardin, et éclata en sanglots.

Un bras lui entoura les épaules, au travers de ses doigts elle entrevit le pantalon vert pomme de Micheline. Sa collègue lui tendit un paquet de cigarettes et retourna vers le bâtiment. Le staccato des armes lourdes ponctuait la rumeur du combat que l'on percevait distinctement. Gilberte regardait sans voir le va-et-vient incessant des miliciens qui se croisaient dans la petite cour. Certains lui jetaient un regard étonné avant de poursuivre leur chemin.

Michel Khoury reposa son journal. Les combats avaient commencé au moment où il arrivait à l'agence. Il avait aussitôt fait demi-tour et était rentré chez lui. Depuis il tournait en rond. Le plus fort de la bataille se déroulait à quelques centaines de mètres de là, un peu plus haut que le lycée français. Il baissa les yeux sur *L'Orient le Jour*. Le titre : « *La gauche et la résistance lancent un appel au calme* » lui fit hausser les épaules.

« S'ils commençaient par faire taire leurs canons », se dit-il à haute voix. Son regard accrocha la photographie qui s'étalait sur la une. Un enfant kurde, une kalachnikov à la main, suivait un enterrement. Dans ses yeux on pouvait lire toute la tristesse et la détermination du monde. Michel Khoury tendit la main et alluma son transistor, pour écouter le bulletin d'informations de midi.

« ...tireurs sévissent tout autour d'Achrafieh, et les plus violents combats ont actuellement lieu entre Chiyah et Aïn El-Remmaneh, Sin El-Fil et Nabaa et surtout dans le secteur de Berjaoui où des blindés de la gendarmerie sont intervenus et ont ouvert le feu sur les combattants.

« Par ailleurs, pour obtenir la libération de Abdo Elias Méhanna et Georges Youssef Zamat, les deux employés de L'Express originaires de Hrajel dans le Kesrouan, enlevés hier, des rapt ont lieu en ce moment même sur l'autoroute qui mène vers Jbeil. Une centaine d'hommes armés en treillis vert olive, venus de la région de Hrajel, arrêtent les voitures et, selon les indications des cartes d'identité, arrachent les passagers de leurs sièges et les ligotent. A quelques

dizaines de mètres de là, des gendarmes et des motards observent la scène sans intervenir. Un embouteillage très important s'est formé à cet endroit. Il est demandé à ces hommes armés de faire preuve d'esprit de civisme et d'avoir le sens de la discipline et de démanteler leur barrage.

« Coups de canon à Port Moresby en Nouvelle-Guinée, mais coups de canon pacifiques, la marine australienne entendait ainsi marquer la proclamation de l'indépendance de la Papouasie. L'emblème du nouvel Etat a été his... »

« Comme si cela pouvait intéresser quelqu'un, ici, aujourd'hui », commenta Michel Khoury, en tournant d'un geste sec le bouton du poste, furieux d'avoir raté le début du bulletin. Il aurait voulu en savoir plus sur les combats de Berjaoui. « Au journal de treize heures... », se promit-il.





## 2

Le brouhaha tira Gilberte de son engourdissement. Les miliciens avaient haussé le ton. Ils se déplaçaient plus rapidement. Une sorte d'excitation diffuse semblait brusquement les animer.

« Ils arrivent. »

« Ils », ceux de Berjaoui, qui pourraient lui donner des nouvelles de Camille. Elle se précipita vers la porte. Une jeep bâchée se garait. Le véhicule, entraîné par sa vitesse, dépassa la jeune fille. Le brouhaha cessa, comme tranché au couteau. Sur le hayon, à l'arrière, qui était resté ouvert, reposaient quatre jambes chaussées de rangers poussiéreuses. Une couverture militaire recouvrait les corps à partir des genoux. Une main rouge de sang, découverte, était crispée sous un siège latéral. Gilberte eut l'impression que son cœur s'arrêtait. Elle était paralysée. Ces quatre chaussures la fascinaient. Son regard allait des chaussures à la main. Une boule immense lui bloquait la respiration. Autour d'elle, les chabebs étaient immobiles. Le chant des oiseaux résonnait, joyeux, incongru. La portière du passager s'ouvrit. Les cheveux roux hirsutes, les traits tirés, Georges Ajami extirpa ses larges épaules de l'habacle de toile. Gilberte se précipitait vers lui lorsque Camille, le visage ravagé, sortit à son tour du véhicule. Muette, les bras ballants, elle le dévora des yeux. Camille, les épaules voûtées, marcha vers elle, passa son arme de la main droite dans la gauche, prit sa sœur par le cou de son bras libre et la serra contre lui. Elle appuya sa tête contre son épaule et l'entendit murmurer.

« C'est Gaby et Nabil... Ils sont morts. Gaby a été touché, il est tombé de l'autre côté du mur. Nabil a voulu le retenir, il a aussi été touché et il est tombé. » Les mots passaient difficilement les lèvres de Camille. « Il n'est pas mort tout de suite. Il nous a appelés. Les

autres tiraient sans arrêt. Nous n'avons pas pu les ramasser. Il appelait... Il appelait. Et les autres tiraient... Il y a eu ce silence, il appelait toujours... Et ils ont tiré... un coup... un seul coup... et puis plus rien. »

Gilberte le prit par la taille, et le poussa doucement.

« Viens, rentrons à la maison. »

« C'est la faute du tobbel. C'est sa mort qui a tout déclenché. »

Gilberte regarda son frère sans comprendre. Il était allongé dans son lit et n'arrivait pas à dormir. En rentrant, il avait pris une douche et s'était couché en refusant de manger. Il avait raconté pour la troisième fois la mort de ses deux amis. Patiemment, Gilberte avait écouté sans poser de question. Elle avait peur que sa voix ne la trahisse. Elle avait une boule dans la gorge et retenait ses larmes. Mais cette histoire de tobbel la dépassait.

« Le tobbel ? Quel tobbel ?

— Il y a trois-quatre jours, une nuit, nous avons tué un tobbel.

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas, je ne sais plus, c'était une erreur. On a cru qu'il était accompagné de Palestiniens et on a tiré. » Camille avait détourné les yeux pour murmurer sa phrase.

« Vous avez tué un type qui ne vous avait pas tiré dessus ? dit-elle d'un ton aigu. Mais pourquoi ?

— Une erreur, je te dis. Je ne sais pas pourquoi. Ils sont ensuite revenus en force et aujourd'hui ils ont voulu passer. Sans le tobbel, ils ne seraient pas venus. » Camille se tourna du côté du mur. Gilberte ne comprenait pas. Tirer sur des militaires, sur des gens armés, oui, mais sur un tobbel ! Pourquoi ?

Elle ne posa pas la question à haute voix, Camille s'était endormi, terrassé par la fatigue.

*Hamra, mardi 30 septembre 1975, à 12 heures 30.*

*Cessez-le-feu...*

La terrasse du Café de Paris était surpeuplée. Hussein, le marchand de journaux, un vieux chiite aux doigts noircis par l'encre, se frayait difficilement un chemin entre les tables et les clients.

Ayant vendu le dernier exemplaire qui lui restait, il se faufila hors de la terrasse, tout heureux. C'était la première fois depuis longtemps qu'il avait fini aussi tôt. Il regretta un instant de ne pas avoir pris plus d'exemplaires ce matin, mais comment aurait-il pu prévoir ce rush ?

D'après ce qu'il avait entendu dire par ses clients, il était question de mesures de sécurité renforcées qui auraient été prises par le gouvernement pour mettre fin aux troubles. A la terrasse du Café de Paris, tout le monde analysait et commentait les derniers événements. Il haussa les épaules, sceptique. Pour lui, dès lors que l'on s'attaquait aux vendeurs de journaux, la crise était plus grave qu'elle ne paraissait. Il avait connu quelques moments difficiles au cours de sa carrière. On lui avait arraché ses quotidiens. On les avait même brûlés devant lui, souvent d'ailleurs après les lui avoir payés, comme lors de l'insurrection de 1958, mais jamais il n'avait été frappé comme cet été, par de jeunes voyous qui se disaient défenseurs de l'ordre et de la liberté. Il se dépêcha de rentrer chez lui à Bourj El-Brajneh, dans la banlieue Sud. « Demain ce sera un nouveau jour », se dit-il.

Il était presque une heure de l'après-midi lorsque Elias Waked s'engagea dans la rue de Chiyah pour se rendre sur un chantier à Aïn El-Remmaneh. Elias était chef de section à l'office des eaux d'Aïn El-Delbé et il devait contrôler des travaux avant la remise en service d'un réseau de distribution. Une rafale le faucha, au milieu de la chaussée. Des miliciens Kataëbs installés non loin se précipitèrent, stoppés par un feu nourri venant des positions tenues par les progressistes. De loin, impuissants et furieux, ils assistèrent à l'agonie d'Elias qui se vidait de son sang en gémissant.

Un taxi-service Mercedes jaune, venant de Fourn El-Chéback, se présenta derrière les miliciens. Ils l'arrêtèrent pour lui signaler le danger.

« Il y a des francs-tireurs, un homme a été blessé. »

Le chauffeur engagea la marche arrière, un des miliciens arrêta son geste.

« Eh, attends, où vas-tu ? »

— A Ras-Beyrouth, près du phare.

— Qu'est-ce que vous allez faire là-bas ? questionna brusquement le milicien devenu méfiant.

— Je les amène chez eux, répondit le chauffeur en désignant d'un geste ses clients.

— D'où venez-vous ?

— De Rachaya El-Wadi.

— Vos papiers ! » aboya le milicien.

Il feuilleta rapidement les cartes d'identité et interpella le reste du groupe en armes.

« Eh, venez, ce sont des musulmans. » Et il arma son fusil pour le braquer sur la voiture.



« Qu'est-ce que vous foutez ici ? » hurla un autre milicien.

Les autres s'approchèrent surexcités.

« Regardez ce que font vos amis. Ils viennent de tuer quelqu'un et nous empêchent de l'emmener à l'hôpital.

— Mais je ne les connais pas, tenta de protester le chauffeur. Ce ne sont pas mes amis...

— Alors va chercher le blessé, cria l'un des jeunes en armes en ouvrant la portière.

— Qu'ils y aillent tous, lança un autre en repoussant la porte et en armant son fusil. Allez, avance, mets-le dans ta voiture et reviens par ici, ou on te fait ce qu'ils lui ont fait. » Il tira une courte rafale en l'air pour appuyer ses paroles. Le chauffeur du taxi, terrorisé, avait passé la première. Personne dans la voiture n'avait dit un mot. Il avança lentement le long du trottoir. Les miliciens mirent la voiture en joue, décidés à ouvrir le feu si elle accélérait dans la mauvaise direction. Le taxi entra dans le champ de tir des progressistes. Rien ne se passa. Il s'approcha lentement du corps étendu sur la chaussée sans provoquer de réaction.

« Les tireurs sont partis », avança un des miliciens Kataëbs en baissant son fusil.

Les passagers de la Mercedes jaune attendirent quelques secondes avant d'ouvrir les portes. Au moment où ils mettaient pied à terre, un déluge de feu faucha les trois hommes qui étaient descendus les premiers. Le chauffeur se jeta à plat ventre et rampa vers le trottoir, suivi par un autre homme. Le dernier passager se mit à courir vers les Kataëbs en hurlant. Une rafale le faucha. Presque au même moment le taxi fut soulevé de terre par une explosion.

« RPG 7 », cria l'un des miliciens en rentrant instinctivement la tête dans les épaules.

La voiture se mit à brûler. L'homme qui avait été blessé en courant vers eux reprit sa course à quatre pattes. Une autre roquette vint exploser contre la Mercedes. L'un des miliciens posa son arme et, caché par la fumée noire qui se dégageait de la voiture, se précipita vers le blessé qu'il traîna à l'abri. Un autre réquisitionna une voiture et son propriétaire, un commerçant voisin, et le conduisit à l'Hôtel-Dieu. Le chauffeur et le dernier passager avaient disparu.

Gilberte regarda entrer Sélim Sader et sourit. Elle avait beaucoup de tendresse pour cet homme toujours joyeux. La cinquantaine bien ridée, la crinière d'un blanc laiteux qui adoucissait son visage buriné, il avait sans cesse une plaisanterie aux lèvres. Pour tout le monde, il était « Papa SS ». Ses deux fils travaillaient à la permanence d'Achrafieh et lui était le grand maître des installations radio du parti

Kataëb. Responsable du fonctionnement des émetteurs, il était à lui seul le chef du service des transmissions et son unique ouvrier. Les postes, il les achetait, les testait, les installait, les réparait et leur parlait comme à des enfants.

« Alors, on est malade ou on a décidé de bouder parce que quelqu'un t'a fait mal ? » avait-il chuchoté à un récepteur en panne. Gilberte qui le voyait pour la première fois avait éclaté de rire. Depuis, lorsque Papa SS venait changer une ampoule, un quartz ou régler un poste, il était accueilli par un café ou une bière fraîche, et des sourires.

Cette fois-ci il avait noté toutes les fréquences utilisées par le service. En refermant son petit carnet noir, il lança à la cantonade :

« Qui veut venir avec moi ce soir ? Je dois aller tester les réceptions, et j'ai besoin d'un aide.

— Que faut-il faire ? demanda Gilberte.

— Si tu sais écrire, presque rien. Il faut noter la qualité des émissions dans différents points de la ville pour vérifier l'orientation des antennes.

— Je viens, annonça Gilberte en se levant.

— Mais, hé, attends, d'abord ce n'est pas tout de suite, et ensuite je n'ai pas fini, reprit Papa SS qui visiblement ne s'attendait pas à ce qu'une fille se propose. C'est dangereux, tu sais, on va passer chez eux. » Et du pouce, par-dessus son épaule, il désigna le secteur Ouest.

« Je m'en fous », laissa tomber la jeune fille.

*« ... cet incident a fait quatre morts. Le PSP a publié un communiqué demandant que les auteurs du massacre soit remis à la justice, sans toutefois désigner l'une ou l'autre partie. Saïd Abou Jurd, qui a pu s'enfuir avec le chauffeur du taxi, et qui dans un premier temps avait témoigné que les tirs venaient des positions situées à l'Ouest, est partiellement revenu sur ses déclarations en affirmant que les Kataëbs ont peut-être tiré... »*

*« Sport, en boxe, c'est ce soir que Mohamed Ali défendra son titre de champion du monde, face à George Frazier à Manil... »*

Michel Khoury éteignit le transistor. « Inutile d'aller à l'autre bout du monde pour se taper dessus, pensa-t-il, il suffit de descendre dans la rue. » Cette histoire d'incident à Chiyah lui paraissait étrange. Radio-Liban venait de laisser entendre que les Kataëbs n'étaient peut-être pas étrangers aux massacres. « Et cela va repartir », conclut-il à mi-voix pour lui-même.

Il prit un livre et se plongea dans la lecture.

Au bout d'un moment, il lui sembla entendre des déflagrations d'armes automatiques. Une sourde explosion confirma son impres-

sion, puis une seconde. Il ralluma le transistor. Jo Dassin chantait la beauté de l'été indien. Il fut interrompu par le signal musical qui précédait les flashes. « *Des combats ont lieu rue Assaad El-Assaal et dans l'ancienne rue de Saïda. Les protagonistes utilisent des roquettes et des mortiers.* » « Les protagonistes, il ne se mouille pas, il pourrait dire qui », se dit Michel Khoury. « ... *endie s'est déclaré dans l'immeuble qui se trouve à côté de la revue Al-Hawadess, et l'on signale des enlèvements à Nabaa et à Chiyah...* » Michel Khoury éteignit la radio et se dirigea vers la fenêtre pour écouter le bruit des combats.

Gilberte s'installa sur le siège avant de la 404.

« Bon, là, tu as le poste, indiqua Papa SS, tu l'allumeras ici, et avec ce bouton tu te caleras sur les fréquences qui s'affichent ici. Ce sont des chiffres, des fréquences digitales. Et voilà le carnet. Ici, tu as la liste de tous les postes ; dans cette colonne tu inscriras l'endroit d'où nous ferons les tests, dans la suivante tu noteras l'heure et dans la dernière la qualité de la transmission. Ce n'est pas bien difficile. Tiens, ajouta-t-il, prends aussi ça. » Et il lui tendit deux grenades. Gilberte les prit dans ses mains ouvertes en coupe devant elle.

« Mais je ne sais pas m'en servir.

— C'est simple, tu enlèves la goupille là, et tu les lances le plus loin possible. »

Puis il glissa d'autorité une kalachnikov entre les jambes de la jeune fille. Gilberte, encombrée, ne savait pas comment ordonner tout ce qui l'entourait. Les armes la mettaient mal à l'aise.

« Ça va ? Tu n'as pas peur ? demanda-t-il.

— Non... Non », bredouilla-t-elle, en sentant quand même poin-dre l'angoisse.

Elle venait de réaliser qu'il lui faudrait non seulement lancer les appels et noter la qualité des réponses, mais également riposter en cas d'accrochage. Lui ne pouvait que conduire. « Je suis complètement folle », se dit-elle.

« Tu es prête ?

— Oui. »

La voiture démarra.

« Où va-t-on ?

— Vers Chatila. »

Ils étaient en plein quartier musulman. La lumière crue des réverbères tombait sur les trottoirs déserts. Ils s'arrêtèrent au carrefour de l'ambassade du Koweït. Gilberte fit ses contrôles le plus rapidement possible. Ils prirent ensuite le boulevard Camille-Chamoun, longèrent la Cité sportive qui, affirmait-on, servait de camp d'entraînement aux Palestiniens, jusqu'à la corniche Mazraa.



Nouvel arrêt. Des ambulances aux sirènes hurlantes passèrent devant eux pour se diriger vers l'hôpital américain. Ils avaient fait un large demi-cercle autour de la zone des combats.

Brutalement un coup de feu éclata non loin d'eux. Avant même que Papa SS ait pu accélérer, des claquements secs frappèrent la carrosserie.

« Baisse-toi », cria le chauffeur. On leur tirait dessus. Le moteur rugit, Gilberte se tassa sur son siège. Les pneus hurlèrent et le calme revint brusquement. Ils étaient les seuls à circuler en voiture. Elle s'aperçut également qu'elle n'avait pas eu le réflexe de saisir son arme. La peur la submergea. Elle n'arrivait plus à écrire. Elle confondait les indicatifs, se trompait dans les fréquences. Papa SS tenta de plaisanter pour la calmer et décida finalement de rentrer. Il remonta rapidement près de la tour Murr et s'engagea sur le Ring, l'autoroute aérienne qui passait au-dessus du centre ville. En roulant dans le petit tunnel qui en marque l'entrée côté Ouest, il afficha une fréquence et prit le micro des mains de Gilberte.

« Papa SS à bord d'une 404 blanche, sur le Ring. Ne tirez pas. Nous sommes en testing, ne tirez pas. »

Gilberte s'enfonça un peu plus dans son siège. Le Ring était surnommé le « boulevard de la mort ». Les francs-tireurs y sévissaient, et nombre d'entre eux étaient des leurs.

« Ici Papa SS à bord d'une 404 blanche sur le king, ne tirez pas, ne tirez pas. »

Tout en lançant ses appels, il appuya sur l'accélérateur. Le haut des immeubles défila rapidement. Gilberte avait fermé les yeux, elle ne respirait plus. La voiture ralentit.

« C'est fini, on ne risque plus rien, lui dit doucement Papa SS en lui posant une main sur la tête.

— C'est complètement fou, nous aurions dû le faire de jour.

— Dans la journée, nous aurions facilement été identifiés, surtout avec les antennes. La nuit, ils voient la voiture mais ne savent pas si ce n'est pas un véhicule de chez eux. Lorsqu'ils s'en rendent compte, c'est trop tard. C'est moins risqué.

— Sauf qu'on a failli se faire descendre par les nôtres.

— Allons donc, tu exagères, répliqua Papa SS avec un sourire amical, et puis tu pourras raconter à tes copains que tu as entendu se lever les vents du paradis.

— Il n'y avait pas de vent !

— Le Coran affirme que ceux qui meurent sont emportés par les vents du paradis. Si tu ne fais que les entendre, c'est que tu frôles la mort. »

*Achrafieh, mercredi 1<sup>er</sup> octobre 1975, 6 heures 55*

Michel Khoury s'installa devant le café que son épouse venait de servir. Mécaniquement, il tendit la main vers le transistor qu'il alluma. La nostalgie des ramasseurs de coton noirs américains envahit la pièce avec la voix d'Harry Belafonte.

« As-tu des nouvelles des enfants ? demanda-t-il à sa femme.

— Non, ils ne sont pas rentrés cette nuit. Je sais simplement que Gilberte devait faire des essais radio d'après ce qu'elle m'a dit hier soir au téléphone. Quant à Camille, il... » Son mari l'arrêta d'un geste.

« ... affrontements ont duré toute la nuit. Plusieurs immeubles ont été détruits le long de l'ancienne rue de Saïda qui semble avoir été l'épicentre des combats. Les pompiers ont été la cible de tireurs isolés alors qu'ils intervenaient pour tenter de maîtriser un incendie. On a retrouvé cette nuit les corps criblés de balles des deux membres du parti Kataëb qui ont été enlevés hier soir. De source policière, on apprend qu'il y aurait eu près de cent trente enlèvements des deux côtés de la zone des combats. Ces affrontements font suite au massacre perpétré hier sur la route de Chiyah. Kamal Joumblatt a donné quarante-huit heures au parti Kataëb pour livrer les auteurs de la tuerie et a précisé que passé ce délai, il ne répondait plus de la réaction de la population. Nous avons passé la nuit, a dit le leader druze, à apaiser les esprits et à contribuer au démantèlement des barrages sur certaines routes de la montagne...

« A Manille, Mohamed Ali a soulé de coups George Frazier et conservé son titre mondial par KO technique au dernier round... »

« Ce n'est pas croyable, ce sont eux qui tirent et qui tuent, et c'est notre faute », commenta Michel Khoury à haute voix.

« ... d'autre part, l'ambassade d'Arabie saoudite communique qu'en raison des circonstances, elle s'excuse de ne pouvoir recevoir les vœux à l'occasion de la fête du Fitr et, précise le communiqué, l'ambassade implore le Très-Haut qu'Il sauvegarde le Liban et tous les Libanais et présente ses meilleurs vœux à tous les Arabes et musulmans... »

« Khara<sup>1</sup> ! » s'écria Michel Khoury en éteignant le transistor d'un geste sec.

Camille comprit qu'il se préparait quelque chose avant même d'entrer dans la maison des BG. Une animation fiévreuse ponctuée de rires et de plaisanteries s'entendait de la rue.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-il à Amine Assouad qui enfilait un petit sac à dos à moitié vide.

1. Merde (en arabe).

— Nous allons donner un coup de main à Tony Kesrouani », répondit Amine en riant.

Camille vit Tony qui sortait d'un bureau, il l'interpella.

« Hé ! et moi alors ? Où allez-vous ? »

— Mon voisin est un con et un salaud, et en plus c'est un musulman. On va aller foutre son magasin en l'air.

— Attendez-moi, j'arrive », cria Camille en se précipitant sur son armoire pour prendre sa kalachnikov et ses chargeurs. Il sauta en catastrophe dans la deuxième voiture, conduite par Georges Ajami, au moment où elle démarrait sur les chapeaux de roues pour rattraper celle de Tony. Il avait eu le temps, avant de monter, de voir que la plaque d'immatriculation avait été enlevée.

Il posa ses affaires sur ses genoux et fouilla dans son blouson à la recherche de sa cagoule. Amine Assouad, assis à l'avant, éclata de rire à une plaisanterie que Camille n'avait pas entendue. Amine était le petit-fils de Pierre Gémayel, qui l'adorait et lui avait offert le fusil G3 calé entre ses jambes. Grand, un sourire franc et ouvert perpétuellement collé aux lèvres, il était doté d'une solide confiance en soi et de ce mépris total des conventions qui caractérise les fils de grandes familles. En première chez les jésuites, il aurait dû passer son bac juste avant l'été. Mais il avait comme beaucoup d'autres déserté les cours en avril pour aller se battre. Camille s'était toujours demandé si pour lui cette guerre n'était pas un jeu, où en tant que Gémayel il devait donner l'exemple de la bravoure. Avec sa belle gueule, ses yeux bleus, son goût du rire et son léger défaut de prononciation — il avalait les « r » —, il était la coqueluche de la gent féminine. Sa vie sentimentale alimentait les plaisanteries du groupe.

Camille constata que le nombre des magasins ouverts diminuait au fur et à mesure qu'ils approchaient du centre ville. Place des Canons, tous les commerces étaient fermés. Le square, lieu de prédilection des vieux, était quasiment désert. Il y avait très peu de taxis en attente à la gare routière, habituellement grouillante. C'était le plus grand centre de transport du Liban. De là, il était possible de trouver une voiture pour aller dans n'importe quel coin du pays et même du Moyen-Orient.

« C'est la panique, on dirait, commenta Camille.

— Que veux-tu, on fait peur maintenant », lui dit Amine en ajustant sa cagoule.

A Bad Idriss comme dans la rue Picot, les commerçants vidaient les boutiques et chargeaient leurs marchandises à bord de camions ou de camionnettes, sous l'œil attentif de miliciens du parti.

« Les rats quittent le navire *Corne d'Or* », murmura Georges.

Les BG s'étaient déployés la veille dans tout le centre ville. Le parti leur avait demandé d'installer des contrôles pour éviter le pillage, notamment de la part de combattants chrétiens « isolés ». Le rôle de



police militaire ne leur plaisait qu'à moitié. Les véhicules qui revenaient du centre ville ou de la région des grands hôtels étaient systématiquement fouillés. Le souk était protégé par des chabebs et lorsqu'un commerçant voulait vider son magasin, il lui fallait aller au parti pour prouver que le magasin et ce qu'il contenait lui appartenaient. Il recevait alors un « ordre de mission » qui lui donnait le droit d'accéder à sa boutique pour la vider.

Les deux voitures, qui avaient passé les contrôles sans difficulté, s'arrêtèrent devant un commerce de cosmétiques.

« C'est là », indiqua Tony Kesrouani.

Trois d'entre eux prirent position sur le trottoir d'en face. La porte de fer ne résista pas longtemps. Le groupe s'engouffra dans le magasin et ce fut la curée. Les vitrines éclatèrent sous les coups de crosse, les flacons furent jetés au sol. Un mélange d'effluves de produits de beauté envahit la boutique.

« Hé ! s'écria l'un d'eux, regardez, du parfum ! »

Sa remarque calma comme par enchantement l'ardeur destructrice des autres. Ils se mirent à chercher tout ce qui était parfum.

« Mais non, pas cette grande bouteille, How Are You, c'est de la lavande, ça n'a aucune valeur, c'est de l'eau de toilette, intervint Amine. Prends plutôt celle-là — et il lui tendit une bouteille de parfum Dior.

— Mais elle est toute petite !

— Eh oui, mon vieux, mais elle coûte cher. »

How Are You — Nabil Kabani, de son vrai nom — venait d'un quartier pauvre à la limite de Mkaless. C'était un ami de François Foridès, le chef des BG, qui avait parrainé son entrée dans le groupe. Ils s'étaient connus en faisant de la moto. Personne ne connaissant son nom, il avait été surnommé ainsi parce qu'il saluait d'un « How are you » sonore tous ceux qu'il rencontrait, même s'il les voyait plusieurs fois dans la même journée. Petit de taille, inconscient du danger, il vouait une admiration illimitée à François qui lui avait donné une kalachnikov.

« Pose ça, conseilla Amine à Nicolas Khoury, le fils du consul d'Autriche au Liban, c'est de la merde. Tout le monde en a, prends plutôt ce truc, ça c'est du parfum, ta copine va être heureuse. » Nicolas empocha la boîte de N° 19 de Chanel et se mit à dévaliser le rayon.

« Laisse-m'en quelques-unes », demanda Camille.

Ils remplirent leurs musettes et leurs sacs et sortirent du magasin. Lorsque tout le monde fut remonté à bord des voitures, Tony Kesrouani, qui avait attendu dans la rue la fin de l'opération, leur suggéra de cacher leurs trésors à leurs pieds, puis il dégoupilla une grenade incendiaire qu'il lança dans le magasin avant de monter à son tour. Les deux véhicules avaient fait une cinquantaine de mètres lorsque l'engin explosa.

En revenant vers la permanence d'Achrafieh, sous le tunnel de la place Sassine, Camille aperçut un barrage monté par les chabeks, bien après la limite du contrôle des BG. Ils avaient arrêté un commerçant qui venait de récupérer sa marchandise au centre ville, et le dévalisaient tranquillement. Pendant que l'un des hommes le tenait en respect avec son arme, deux autres prélevaient les coupons de tissus entassés dans le coffre de la voiture du commerçant pour les empiler dans le leur.

« Eh, mais ils le volent, s'écria Camille.

— Continue, continue, ne t'arrête pas, suis Tony, ordonna Amine.

— Mais tu ne peux pas laisser faire ça, il faut intervenir, cria Camille en se retournant vers son ami.

— T'es pas fou, non? Ils sont capables de tirer avant de dire bonjour. Je veux bien mourir mais pas bêtement, tué par des voleurs chrétiens. »

Elle devina plus qu'elle n'entendit le coup discret frappé à la porte de la salle des écoutes. Un homme entra, dont la barbe noire jurait étrangement avec le blanc de sa peau. Le treillis vert clair qu'il portait n'était orné d'aucun insigne si ce n'est, sur le côté gauche de la poitrine, le bandeau avec l'inscription « Al Kataëb Al Loubnaniyah<sup>1</sup> », en caractères arabes jaune or. Petit, les épaules larges, elle ne l'avait jamais vu. Il s'approcha de Gilberte et demanda :

« Est-ce que je peux voir le cahier sur lequel vous inscrivez les messages? »

Intriguée par cette intrusion et surtout irritée par cette question qui allait à l'encontre des consignes très strictes, elle fit pivoter sa chaise, regarda l'importun droit dans les yeux et lui répondit d'un ton très sec :

« Allez chercher une autorisation écrite chez Béchir et vous pourrez le consulter. Sans un mot de lui, c'est impossible. Et fermez la porte en sortant! »

A l'instant précis où elle amorçait le mouvement de rotation de sa chaise pour reprendre sa place, une lueur malicieuse s'alluma dans les yeux noisette de l'individu. Elle se troubla comme une collégienne surprise la main dans une boîte de bonbons. Dans la seconde qui suivit, elle fulmina contre elle-même.

1. Phalanges libanaises.

« Je veux juste jeter un petit coup d'œil sur le cahier, insista-t-il en souriant.

— Non. Et d'abord qui êtes-vous et pourquoi êtes-vous entré dans cette pièce? Vous n'en avez pas le droit », répondit-elle agressive, puis, désignant l'avertissement écrit à la main punaisé sur le battant, elle ajouta d'un ton qui se voulait sans réplique :

« C'est écrit sur la porte, vous ne savez pas lire? »

Les yeux de l'homme riaient maintenant franchement. Il répondit partiellement à ses questions.

« Mais j'ai frappé avant d'entrer... »

De toute évidence, il la brocardait.

« Non! Même en frappant, c'est interdit, dit-elle en secouant la tête, partagée entre la franche colère et le sourire. Je suis désolée. Allez chercher une autorisation chez Cheikh Béchir... et, en sortant, fermez la porte s'il vous plaît! »

L'homme regarda Gilberte sans cesser de sourire, recula de deux pas, sortit lentement, puis ferma ostensiblement la porte derrière lui.

« Shit! » prononça Gilberte à mi-voix, furieuse contre elle-même. Elle remit son casque d'un geste sec et reprit l'écoute. Ses voisines, amusées, se regardèrent entre elles. Aucune cependant ne fit de réflexion.

La porte s'ouvrit de nouveau, Gilberte se retourna brusquement, prête à chasser vertement l'intrus. Aimé Jaber passa la tête et lança :

« Gilberte, téléphone! »

Elle prit le combiné, reconnut la voix de Malou, la secrétaire de Béchir.

« Ecoute, Gilberte, il y a un homme qui vient chez toi, c'est Fouad Abou Nader. Tu peux lui montrer le cahier, il veut consulter un truc sur je ne sais quoi... Il a l'autorisation.

— D'accord, qu'il vienne. »

Quelques instants plus tard, le barbu franchissait à nouveau la porte, non sans avoir frappé délicatement.

« Un instant », lui lança Gilberte. Elle se leva, prit le cahier, sortit de la pièce et referma le battant derrière elle. Ce qui se passait dans la pièce était considéré comme confidentiel. Hormis ceux qui y travaillaient, personne ne devait y entrer. Gilberte faisait respecter les consignes avec un zèle provocant. Debout dans le couloir, elle tendit le bloc au jeune homme, profitant de ce que Fouad Abou Nader était concentré sur sa lecture pour l'observer à sa guise. Elle le trouva beau, mais impressionnant... séduisant... « Il est très jeune, plus jeune que moi, il doit avoir dix-huit ans », estima-t-elle, repoussant ainsi tout risque de laisser-aller romantique. Il lui rendit le document et, conscient de son ascendant, murmura d'une voix douce, en la regardant droit dans les yeux :

« Eh bien, merci, Gilberte. »



Elle soutint son regard. « Comment connaît-il mon prénom ? » se demanda-t-elle, beaucoup plus troublée qu'elle ne l'aurait voulu. Elle se racla la gorge avant d'ajouter :

« Je vous en prie... Venez quand vous voulez... Maintenant je vous connais », ajouta-t-elle presque sous forme d'excuse, sans se rendre compte de l'invite qu'il y avait dans son propos.

Alors que le jeune homme s'éloignait, Micheline demanda à Gilberte :

« Tu sais pas qui c'est ? »

— Non, pourquoi ?

— C'est le neveu de Béchir, le fils de sa sœur Claude, le petit-fils de Pierre Gémayel.

— ... Et alors ? Même Pierre Gémayel en personne devrait me donner un mot de Béchir avant de pouvoir lire le cahier. Ce sont les ordres. »

Cette fanfaronnade cacha mal le malaise de Gilberte.

Ce Fouad Abou Nader était donc le cousin germain d'Amine Assouad. Il ne lui ressemblait pas. Il avait l'air beaucoup plus réservé. Amine lui aurait fait un numéro et l'aurait fait rire.

« Bon d'accord, reconnut-elle au bout de quelques secondes avec un haussement d'épaules, et puis tant pis, je m'en fous... »

— Béchir ne va pas être content...

— Je m'en fous », jeta-t-elle un peu excédée en ouvrant la porte de la salle d'écoutes.

### *Hôtel Phénicia, dimanche 26 octobre 1975, 16 heures*

Fouad Akl, Georges Ajami et Camille se glissèrent l'un derrière l'autre dans le couloir sombre qui s'ouvrait devant eux. Ils avaient décidé de visiter les sous-sols de l'hôtel Phénicia qu'ils avaient investi l'avant-veille au soir après une journée de violents combats. Les Kataëbs avaient subi un assaut conjugué des Mohabitouns et des milices de gauche qui les avaient chassés du quartier de Kantari. Ils s'étaient repliés dans les grands hôtels qui se trouvaient en bord de mer. Les Mohabitouns avaient, eux, pris les trente-deux étages de la tour Murr et contrôlaient le Holiday Inn voisin. Depuis 1958, cette milice musulmane s'acharnait contre les Kataëbs. Ibrahim Koleilat, qui était favorable aux thèses du président égyptien Gamal Abdel Nasser prônant une nation arabe unie, l'avait créée pour combattre le président libanais de l'époque Camille Chamoun qui, lui, développait des idées pro-occidentales. Les Mohabitouns avaient végété jusqu'en 1968, jusqu'à l'arrivée des Palestiniens et surtout du Fatah de Yasser Arafat. Ils étaient devenus leurs hommes à tout faire et avaient même attaqué l'armée libanaise en 1973.

Le Phénicia et le Holiday Inn étaient les immeubles les plus hauts du Beyrouth du bord de mer, et dominaient surtout le centre ville. De ce fait, ils étaient devenus stratégiques. Tenir ces points élevés revenait à tenir une grande partie de la ville en prenant les rues en enfilade.

Les phalangistes s'étaient réparti les étages du Phénicia, les chambres qui donnaient sur le Holiday Inn et sur l'ouest de la ville avaient été transformées en postes de tir. Camille et Fouad Akl avaient élu domicile au treizième et dernier étage. Fouad Akl et Camille étaient voisins. Bien que plus âgé, Fouad ne voulait combattre qu'à ses côtés. Ensemble ils étaient entrés à la cellule Kataëb du lycée français, où Fouad poursuivait tant bien que mal des études médiocres. Fils de fonctionnaire modeste, son adhésion au mouvement lui avait permis de côtoyer sur un pied d'égalité les fils des plus grandes familles chrétiennes du pays. La peur provoquait chez lui un fort bégaiement qui lui avait valu le surnom de « M'tatété ».

En revenant des sous-sols, les trois jeunes gens se laissèrent tomber dans les profonds fauteuils du lobby de l'hôtel, transformé en salle commune. Nicolas Khoury, le fils du consul d'Autriche, fou de jazz et bon musicien, installé derrière le piano à queue du bar, jouait *Down by the Riverside*, que le reste du groupe écoutait religieusement.

### *Beyrouth-Ouest, samedi 8 novembre 1975, 14 heures*

Essoufflé, Henri Nehmé poussa de son bras valide le lourd battant noir du portail en fer forgé, et jeta un regard inquiet et rapide par-dessus son épaule. La rue était vide. Ruisselant de sueur, tenant son bras blessé contre son flanc, il se glissa dans le parc qui dominait l'hôtel Phénicia. Il se mit à courir péniblement vers la grosse bâtisse ocre aux larges fenêtres en ogive et au toit de tuile. L'allée de gravier rose bordée de cyprès et de chapiteaux byzantins qui y menait lui semblait sans fin. Henri ne prêta aucune attention aux sarcophages anthropoïdes phéniciens de pierre grise posés sur la pelouse mal entretenue. Tout son corps était tendu vers cette vieille maison beyrououtine cerclée de balcons de fer forgé qui représentait le salut. Un crissement de pneus freinant sur la chaussée le surprit alors qu'il montait les marches du perron. Une rafale éclata. Il se jeta à quatre pattes plus qu'il ne s'accroupit contre l'huis. La porte s'ouvrit brutalement et Henri se trouva nez à nez avec le canon d'une arme.

« Protégez-moi, ils veulent me tuer... » supplia-t-il.

L'arme quitta son visage et une série de détonations éclatèrent tout près de sa tête, lui déchirant les tympans. Il se projeta instinctivement sur le côté. Une main l'agrippa fermement par le bras et le tira

à l'intérieur de la maison. Il hurla de douleur. Ses poursuivants avaient disparu derrière le mur d'enceinte.

Les yeux exorbités, haletant, Henri s'appuya contre le mur et se laissa glisser à terre. Autour de lui, des hommes en pantalons et tee-shirts blancs immaculés, armés de fusils, prenaient silencieusement position aux fenêtres.

« Qui es-tu ? » La voix était rugueuse et chaude.

Le blessé leva les yeux. Il reconnut immédiatement Henry Pharaon. Il l'avait souvent vu à la télévision et en photo dans les journaux. Impossible de se tromper : Henry Pharaon — Henri Bey, comme l'appelaient les journalistes — avait une tache de vin qui lui mangeait la moitié de la joue droite. Un espoir fou submergea le jeune homme. Pharaon était un richissime propriétaire de banque, ancien ministre, membre de la communauté grecque catholique, très influent.

« Je m'appelle Henri Nehmé, répondit-il d'une voix hachée, je suis syriaque du quartier de l'hôpital des Enfants-Malades. Les Mohabittous du barrage, en bas de la rue, voulaient m'enlever, je me suis enfui, ils m'ont tiré dessus, je suis blessé au bras. Sauvez-moi, ils veulent me tuer...

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien, je vous le jure ! Ils veulent me tuer.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je vous jure. Je n'ai rien fait, wahiet el Salib<sup>1</sup>... Je suis en première au lycée français... Je n'ai jamais porté d'arme, wahiet Allah<sup>2</sup>. J'allais chez un ami qui habite près de l'hôtel Martinez. Au barrage au bout du Ring, les miliciens enlèvent les gens... Ils demandent les papiers... Je n'ai pas ma carte d'identité... Je l'ai oubliée. Mais je n'ai rien fait. J'ai eu peur, je me suis mis à courir et ils m'ont tiré dessus. »

Indifférent aux coups de feu qui claquaient à l'extérieur, Henry Pharaon le dévisagea pendant de longues secondes, puis se dirigea vers le téléphone.

« Ne tirez que si quelqu'un entre dans le jardin, et faites attention de ne toucher personne », lança-t-il à ses gardes du corps en composant un numéro.

Les tirs cessèrent et des ronflements de moteurs entrecoupés d'appels et d'ordres montèrent de la rue.

« Il en arrive encore », lança un des gardes.

Le blessé ne quittait pas des yeux l'homme qui l'avait accueilli. Son calme et sa sérénité le rassurèrent. Le nom d'Henry Pharaon était respecté par les progressistes et la milice chrétienne. Il avait bâti une fortune colossale grâce à ses transactions commerciales avec les

1. Je le jure sur la croix.

2. Je le jure sur Dieu.



grands soyeux de Lyon. C'est lui qui avait négocié avec les Français l'indépendance du Liban et avec les Arabes son entrée dans la Ligue. En robe d'intérieur de soie rouge et noir, appuyé sur un coffre damascène serti de nacre, Henry Pharaon discutait avec un interlocuteur que le jeune homme ne put identifier.

« Ça va s'arranger, dit-il au blessé en raccrochant. Voyons cette blessure. Marouan, peux-tu faire quelque chose ? »

L'un des gardes se dirigeait vers Henri Nehmé lorsque le téléphone sonna. Henry Pharaon décrocha et, après avoir écouté, dit d'une voix aiguë et indignée :

« Il n'en est pas question. Tant qu'il est chez moi, ce blessé est sous ma protection. » Il claqua nerveusement le combiné sur son support. D'un hochement de tête, l'ancien ministre répondit d'un ton outré à la question muette et anxieuse du jeune homme.

« Ils voulaient que je te livre. » Devant la peur et l'agitation grandissantes du garçon, il ajouta : « N'aie aucune crainte, cela va s'arranger. »

Une vitre de la fenêtre du couloir éclata brutalement et des coups de feu montèrent de la rue. Deux des gardes répondirent en lâchant de brèves rafales. Une odeur de poudre brûlée se répandit dans le hall.

Gilberte était fascinée par le jeu des muscles des avant-bras de Georges Ajami qui malaxait à pleines mains une pâte jaunâtre. Camille, assis à même le sol carrelé de la petite terrasse, enlevait soigneusement le papier huileux qui entourait les bâtons de dynamite, et les alignait à côté d'une boîte vide de lait pour bébés. Silencieux, les trois jeunes gens écoutaient le poste de radio déverser des slows. Ils étaient à l'abri des regards indiscrets. Le jardin, sorte de cour intérieure, était dominé par les murs aveugles des immeubles voisins.

Georges lia les bâtons avec sa pâte à modeler et glissa le paquet dans la boîte de lait. Entre sa préparation et l'enveloppe de fer-blanc, il tassa un mélange de petits clous, de bouts de fer et de sucre.

« Pourquoi mets-tu du sucre dans ce truc ? demanda Gilberte.

— Pour que cela brûle. Au moment de l'explosion, le sucre est projeté sur les murs et brûle. » Il sourit et ajouta : « C'est le napalm du pauvre. »

Il tint son engin à bout de bras et le regarda fièrement. Sur l'étiquette bleue de la boîte de lait Nido, un nouveau-né souriait et semblait tendre des bras trop roses vers Georges.

« Et voilà le travail », dit-il en reposant la bombe sur le sol, au côté des trois autres. Avec un morceau de bois, il fit un trou au centre de sa préparation.

« Ça, c'est pour la mèche. »

Camille et Georges se levèrent, portant leurs boîtes sous le bras comme des pastèques.

« Où allez-vous ? leur demanda la jeune fille.

— On a un petit truc à faire à Berjaoui. »

Et ils sortirent de la maison.

Henri, le bras sommairement bandé, était assis sur les premières marches de l'imposant escalier de marbre aux balustrades en pistachier qui s'élevait vers le plafond <sup>xiv<sup>e</sup></sup> siècle en ébène travaillée, récupéré dans une mosquée en démolition. Il observait Henry Pharaon, de plus en plus tendu. Le blessé l'avait vu donner une vingtaine de coups de téléphone. Sans résultat. Régulièrement, ses agresseurs tiraient sur la maison, évitant toutefois de prendre les fenêtres pour cible. Ils n'avaient pas donné l'assaut, ils n'étaient pas venus le chercher. Ils agissaient comme pour montrer de temps à autre qu'ils étaient bien là. Le fait qu'ils n'aient rien tenté réconforta Henri Nehmé. Malgré le nombre symbolique des gardes du corps (ils étaient dix-huit), il était persuadé que les Mohabitouns n'attaqueraient pas. Il ne sentait même plus sa blessure.

Cela faisait maintenant quatre heures qu'il était là. Le comité supérieur de coordination, chargé de la sécurité, avait promis à l'ancien ministre d'intervenir et de faire évacuer les éléments armés qui cernaient la propriété. C'est une question de temps, se rassura le jeune homme. Du temps, il en avait à revendre. Il avait essayé sans succès d'engager la conversation avec son hôte. Il aurait voulu savoir d'où venaient le lion en marbre rose qui trônait dans le hall et la fontaine de la même couleur qui faisait bruissier l'eau en cascade.

« Mouallem<sup>1</sup>, ils font des signes. »

Henry Pharaon se coula prudemment vers une fenêtre et regarda vers le portail. Un homme en treillis, derrière les grilles, faisait des appels des deux bras. Il ordonna à un de ses gardes de lui faire signe de venir. L'homme en blanc posa son arme contre le mur, ouvrit la fenêtre et hurla :

« Approche !

— Ne tirez que sur mon ordre », lança l'ancien ministre.

Apparemment sans arme, l'homme en treillis se dirigea lentement vers la maison. Dans le hall, une brusque tension s'était installée. Les gardes du corps avaient épaulé leurs armes. Il régnait un étrange silence. Henri ne perçut pas de suite les pas sur le gravier. La sonnette de la porte d'entrée fit un bruit incongru. D'un geste de la tête, Henry Pharaon ordonna à deux de ses hommes d'ouvrir la

1. Seigneur, monsieur ; marque la déférence.

porte. Pendant que l'un d'eux tenait le milicien en joue, l'autre le fouilla rapidement. Puis leur maître s'approcha.

« Que veux-tu ? lui demanda-t-il.

— Il faut que le fasciste qui s'est réfugié dans ta maison se livre.

— Il est blessé et sous ma protection. »

Henri entendait l'homme. Il se leva lentement et glissa le long du mur pour le voir. Il avait un visage rond que barrait une épaisse moustache et souriait, un talkie-walkie à la main.

« Nous ne lui voulons aucun mal, mais il faut qu'il réponde à nos questions. »

Henri s'avança.

« C'est faux, vous voulez me tuer.

— Ecoutez, il est blessé, il faut le faire soigner. Il restera ici jusqu'à ce qu'il soit guéri, et après je vous l'amènerai moi-même. » Henry Pharaon cherchait à gagner du temps. L'homme en face de lui le lui fit remarquer.

Pour mieux suivre la conversation, le blessé se rapprocha de son hôte, et lut une détermination farouche dans les yeux du milicien.

« Le comité nous a interdit d'entrer chez toi, mais nous resterons jusqu'à ce qu'il sorte, dit-il en tendant vers Henri Nehmé la main qui tenait le talkie-walkie.

« Il ne peut être quest... »

Henry Pharaon fut interrompu par un coup de feu parti d'une fenêtre de la maison qui se trouvait de l'autre côté de la rue. Instinctivement, il se retourna. Le blessé, les yeux grands ouverts, un trou au milieu du front, s'affaissait lentement.

Les gardes du corps avaient pointé leurs armes sur le milicien qui regardait le cadavre sans bouger.

« C'était un piège, murmura Henry Pharaon en fixant le corps d'Henri Nehmé secoué par des spasmes nerveux.

— Tu as fait ce que tu devais pour le protéger, tu n'as rien à te reprocher, constata le milicien à mi-voix en hochant la tête. Nous n'avons plus rien à faire autour de chez toi. »

Lentement, il fit demi-tour, descendit les marches et se dirigea vers le portail d'où venaient des ronflements de moteur.

« ... On passe derrière la maison, vous êtes en place ? »

Gilberte, qui venait d'allumer son poste émetteur, reconnut la voix de Camille dans le bruit de fond de la porteuse. Elle se cala le mieux qu'elle put sur la fréquence et, n'entendant pas de réponse, prit le micro, appuya sur le bouton d'émission et lança :

« Amoud. Amoud pour Manouché. »

Amoud était le surnom de Camille. « Colonne », un surnom



judicieux. Camille était maigre et grand, elle aurait préféré haricot vert, mais Amoud sonnait bien. Elle répéta :

« Amoud pour Manouché. Amoud pour Manouché.

— Que veux-tu ? »

Elle avait senti de l'irritation dans la voix de son frère.

« Ça va ?

— Oui ça va, on est partis, on est très loin. Arrête de m'appeler. »

Elle avait noté l'énervement de Camille. Elle savait qu'il n'aimait pas qu'elle le contacte dès qu'elle l'entendait sur les ondes, comme ça, pour le plaisir. Mais c'était plus fort qu'elle.

### *Achrafieh, samedi 8 novembre 1975, 18 heures*

Au signe de Camille, les six chabeks cagoulés de noir se répandirent dans la cage d'escalier de l'immeuble. Les portes des appartements qui ne s'ouvraient pas immédiatement après leur injonction étaient enfoncées à coups de pied. Plusieurs habitants étaient partis. La peur. Beaucoup étaient musulmans, d'autres liés par un membre de leur famille à des partis de gauche. Une vieille dame, apeurée, leur ouvrit la porte au troisième étage. Fouad Akl et Camille fouillèrent toutes les pièces. Fouad tomba en arrêt devant le poste de télévision recouvert d'une broderie sur laquelle trônait une photo dans un cadre de bois, représentant un jeune en uniforme qui regardait fièrement l'objectif.

« C'est un Palestinien », décida Fouad.

Camille regarda la vieille femme, tassée contre le chambranle de la porte, les poings serrés contre sa bouche. Elle marmonna quelque chose que Camille ne comprit pas.

Ils se dirigèrent vers la cuisine, et dans un coin déposèrent une de leurs boîtes de Nido. Ils poussèrent le réfrigérateur sur la boîte et mirent la bouteille de gaz par-dessus. La vieille dame les avait suivis, s'appuyant contre les murs en poussant des petits cris plaintifs. Ils disposèrent une autre charge dans la chambre à coucher, sous le lit, puis firent basculer l'armoire dessus. Camille, le premier, descendit les escaliers quatre à quatre, et se colla contre le mur du porche, l'arme prête à tirer. La ruelle était déserte. Il se coula le long du mur, traversa la chaussée, et se posta dans l'entrée d'un jardin de manière à prendre la rue en enfilade.

L'explosion de la première charge le surprit. Il se colla contre le mur, la tête dans les épaules. Les pas de ses compagnons martelèrent la rue avant que le nuage de poussière jaune eût fini de rouler dans la petite artère.

« Camille, viens ! » lança une voix.

Il s'élança, et reconnut Fouad derrière sa cagoule.

« Tu as fait sortir la vieille ? » demanda-t-il.  
Fouad s'arrêta net, comme frappé par la foudre.  
« Merde ! Je l'ai oubliée. »

Gilberte avait branché l'écoute sur les haut-parleurs et enlevé son casque. Ils restaient muets. Tout au plus égrenaient-ils toutes les heures des indicatifs suivis de « RAS », rappelant qu'ils étaient à l'écoute et que tout était calme. Au fur et à mesure qu'ils se faisaient entendre, secs, froids, la jeune fille cochant au crayon la liste qu'elle avait sous les yeux, sans répondre. L'un des indicatifs représentait la permanence des BG, qui avait été transférée en face de la Maison centrale. C'était le quartier général de Fouad Abou Nader et elle pensait qu'il s'y trouvait. Les jeunes gens s'étaient revus, au hasard des missions de Fouad, et Gilberte pensait à lui, souvent ; trop souvent, se disait-elle. Mais Fouad avait vraiment semblé s'intéresser à elle. Elle était très tentée de l'appeler simplement pour vérifier, mais elle n'osait pas. Rien ne justifiait une telle démarche. Plus le temps passait, plus l'envie grandissait. Elle sautillait sur sa chaise. « Et s'il est là et qu'il répond, que vais-je lui dire ? » Cette hypothèse la retenait. Elle en arrivait même à souhaiter qu'il fût absent.

Elle finit par céder, entra sur les ondes et se fit connaître.

« Comment vas-tu, Manouché ?

— Bien. Comment c'est chez vous ?

— Calme, tout va bien.

— Est-ce qu'Ado est avec vous ? demanda la jeune fille.

— Non, il est passé tout à l'heure, est-ce qu'il y a un message à lui transmettre ?

— Non, merci. Bonne continuation. »

Ce n'était pas la première fois que Gilberte, le cœur battant, essayait de localiser Fouad. Utilisant tous les prétextes possibles, elle cherchait à savoir où il était. Mais elle s'était toujours heurtée à la même réponse. Elle avait mal. Deux doigts lui pinçaient l'estomac. « J'ai la déception douloureuse. C'est plus grave que je ne pensais », se dit-elle, toute rêveuse.

« Et alors tout a sauté. »

Gilberte n'avait pas quitté son frère des yeux.

« Et la vieille ? murmura-t-elle.

— Elle est morte. Ils l'ont oubliée dedans.

— Comment ça, ils l'ont oubliée ? »

Gilberte avait hurlé.

« Oui, moi j'étais dehors et...

— Vous n'avez pas sorti la vieille dame ? » La voix de Gilberte s'était cassée. Elle regardait son frère, les yeux exorbités d'horreur.

« Non », murmura-t-il en fixant les livres de la bibliothèque du salon, comme pour y puiser le courage de faire face à sa sœur. Il la prit par le bras.

« Ce n'est pas moi, tu comprends ! Ce n'est pas moi !

— Comment, ce n'est pas toi. C'est vous tous ! »

Elle avait les larmes aux yeux.

« Ça ne vous suffit pas, tous ces morts ? Maintenant vous tuez aussi les vieux ! »

Elle le regardait, pleine de haine.

« Mais ils ne l'ont pas fait exprès. Je l'aurais fait sortir, moi. Tu me crois ? Dis, tu me crois ? » Il lui avait pris les deux mains.

« Lâche-moi, lança-t-elle en se dégageant. Vous avez tué le tobbel. Vous avez oublié la vieille dame... Vous êtes une bande de criminels. »

De grosses larmes coulaient sur ses joues. « Vous êtes des assassins... pas des combattants. »

Elle tourna le dos à Camille. Il entendit la porte de sa chambre claquer. Elle pleurait. Il se leva pour aller la voir mais se ravisa.

### *Quartier Sursok, jeudi 20 novembre 1975, 22 heures*

Les immenses baies vitrées diffusaient une lumière douce qui tombait en cascade sur les balcons fleuris. Du petit muret orné de pots de fleurs qui délimitait un parking, sur lequel ils étaient assis côte à côte, Gilberte et Fouad Abou Nader pouvaient voir l'intérieur richement meublé des salons des premiers étages. Les derniers grillons de l'année rivalisaient avec la fanfare du final de *La bohème* venue de plus haut.

« Connais-tu ce morceau ? demanda doucement Gilberte à son compagnon.

— C'est un opéra, c'est tout ce que je sais.

— Giacomo Puccini. *La bohème*. Tu aimes ?

— C'est de l'espagnol ou de l'italien, je ne comprends pas. Mais la musique est belle. On dirait Wagner. »

Gilberte sourit. Elle aimait cet hymne à la mort qui évoquait tant la vie. Les dernières notes s'évanouirent, remplacées par le chant des grillons. En sortant de la permanence, elle l'avait rencontré alors qu'il garait sa vieille R 16 grise.

« Je venais te voir », lui avait-il simplement dit.

En parlant de tout et de rien, ils déambulèrent dans les ruelles qui



descendaient du collège Notre-Dame-de-la-Sagesse. Gilberte lui avait demandé s'il croyait à la médiation que menait l'ancien ministre du général de Gaulle, Maurice Couve de Murville, arrivé la veille à Beyrouth en compagnie de Georges Gorce.

« Tout dépend de ce que voudra et pourra faire Frangié. De toute manière, il restera toujours le problème de la présence des Palestiniens. »

Après avoir acheté deux pommes chez un marchand ouvert toute la nuit, ils étaient venus s'asseoir dans cette petite rue bordée d'immeubles de très grand standing, loin de toute circulation. Depuis, Fouad ne disait presque plus rien. La nuit était douce et claire. La lune jouait entre les plantes qui garnissaient le toit de l'immeuble qui leur faisait face. Gilberte tenta de relancer la conversation.

« As-tu appris que le général Franco était mort ce matin ? » demanda Gilberte au bout d'un moment.

— Oui, je l'ai entendu à la radio. Il était vieux, quatre-vingt-deux ans, c'était son tour.

— Juan Carlos sera fait roi d'Espagne samedi. Cela ne doit pas être mal d'être roi, non ? »

Fouad sourit. Depuis qu'ils avaient quitté la permanence, il n'avait pas lâché la main de la jeune fille. Il la prit par l'épaule, se pencha vers elle et l'embrassa rapidement sur les lèvres. Surprise, Gilberte ne répondit pas. Il la regarda dans les yeux et effleura à nouveau ses lèvres. Elle lui rendit son baiser et nicha sa tête contre son épaule. Elle pensa un instant que tout le quartier entendait battre son cœur. Elle restait immobile, incapable de parler, savourant le bonheur qui par vagues lui montait au visage.

Un bruit de moteur s'éleva doucement vers eux. Des phares éclairèrent le bout de la rue. Fouad retira son bras des épaules de la jeune fille et lui reprit la main. Ils furent un instant éblouis par le balayage du faisceau lumineux. Il y eut un léger coup de freins et la voiture s'arrêta devant eux.

« Salut, Fouad.

— Salut, Gilbert. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je ramène la voiture à l'hôpital. »

Le véhicule était une ambulance.

« Je peux vous déposer ? » questionna le chauffeur.

— Ce n'est pas la peine, merci, j'ai ma voiture. »

L'ambulance démarra et disparut rapidement. Gilberte fut submergée par une bouffée de bonheur. Fouad ne lui avait pas lâché la main, preuve pour elle qu'il voulait que chacun sache qu'ils étaient ensemble. Les deux jeunes gens descendirent du muret et prirent le chemin du retour.

L'épais café fumant coulait lentement dans la petite tasse.

« Je veux t'épouser rien que pour ton café. »

Gilberte sourit.

« Je sais aussi faire beaucoup d'autres choses. Mais on en reparlera lorsque tu auras de la moustache. »

Le jeune combattant eut un rire fatigué et un haussement d'épaules vexé. Ses cheveux longs accentuaient son air enfantin. Les brêlages et les armes qu'il portait juraient avec son visage poupin que les cernes n'arrivaient pas à vieillir.

Gilberte était lasse. Cela faisait deux jours qu'elle n'était pas rentrée chez elle. Les affrontements avaient repris à la suite d'une vague d'enlèvements après des accrochages à Tripoli et à Zahlé. Le parti y avait envoyé des miliciens et avait fait appel à des volontaires pour Beyrouth. Ils étaient venus nombreux, tous jeunes, très jeunes. Gilberte faisait partie de l'équipe d'accueil. Elle avait réceptionné deux caisses de fusils belges, signé le reçu, et les avait distribués à tous ceux qui étaient montés à Berjaoui et à Badaro. Elle avait appris à lire les numéros des armes et à les consigner soigneusement dans le grand cahier rouge de l'armurier de la permanence. Cette occupation lui avait permis d'abandonner pendant quelques heures son casque et ses écouteurs. Tous les prétextes lui étaient bons pour reculer le moment de rentrer chez elle. Elle s'attendait à quelque chose.

Deux jours sans dormir. Elle avait du mal à fixer son attention sur ce qui se passait autour d'elle. Le brouhaha la berça quelques minutes puis elle s'endormit.

« Gilberte, réveille-toi. »

La voix lui parvenait ouatée. Elle eut du mal à ouvrir un œil. Aimé Jaber était penché sur elle.

« Je te conseille de rentrer chez toi. Tu es crevée. Les chabebs vont te raccompagner. »

— Je ne veux pas rentrer chez moi. Je rentrerai lorsque j'en aurai envie. Pourquoi m'as-tu réveillée ? grinça-t-elle.

— Il faut que tu partes, tu as des cernes jusqu'aux joues, tu es noire, tu as une sale gueule », sourit-il.

Gilberte se redressa, profondément vexée.

« Tu n'as pas de droits sur moi, dit-elle à voix haute. »

— Je trouverai bien un moyen de te faire sortir, lança Jaber.

— Si tu es un homme, fais-le », le défia-t-elle.

Elle l'entendit appeler dans le couloir, puis ajouter :

« Il y a un élément qui ne veut pas sortir de la salle. »

La porte s'ouvrit et trois hommes les armes à la main entrèrent dans la salle.

« Qui est-ce ? demanda l'un d'eux. »

— Elle », désigna Jaber.

Ils regardèrent Gilberte, surpris, et devant son air buté compri-

rent qu'il leur faudrait employer la force. Le plus âgé des trois se tourna vers Jaber et lui dit :

« Manouché ? mais pourquoi veux-tu qu'elle sorte ? »

— Parce que je l'ai décidé, répondit-il d'un ton sans réplique.

— Débrouille-toi avec elle », reprit celui qui avait parlé avant de tourner les talons, suivi des deux autres.

Un instant déconcerté par le refus du milicien, le responsable de la section radio se tourna à nouveau vers la jeune fille.

« Sors de cette salle, tu n'as rien à foutre là-dedans en ce moment. »

L'ordre avait claqué comme un coup de fouet. Gilberte se dressa et fit face à Aimé Jaber avec un regard haineux.

« Je suis ici chez moi, et tu n'as pas d'ordres à me donner, ni toi ni personne ici.

— Pour la dernière fois, je te demande de sortir, ou je vais t'y obliger », reprit Aimé d'une voix blanche. Toute son équipe s'était massée sur le pas de la porte et observait. Il ne pouvait plus reculer.

« Tu me menaces ? » Gilberte sentit qu'il n'était plus possible de faire marche arrière, ni pour l'un ni pour l'autre. « Je ne sortirai pas », ajouta-t-elle, butée.

Un instant décontenancé par la résistance de la jeune fille, Aimé Jaber décrocha le téléphone sans quitter Gilberte des yeux. Son visage exprimait la colère et l'incrédulité. Une femme lui tenait tête, et de plus une femme sous ses ordres. Jamais cela ne lui était arrivé. Il ne pouvait décemment pas la frapper et ne savait pas comment se faire obéir. Ah, si seulement il s'était agi d'un homme ! La seule solution était d'appeler Béchir. Il la lui avait imposée, c'était donc à lui de régler le problème. C'était une question de principe, il ne la voulait plus dans son équipe. La sonnerie résonna deux fois avant qu'il n'entende la voix sèche de Béchir lui demander les raisons de son appel :

« Il y a un élément qui ne veut pas partir de chez moi. » Il s'aperçut qu'il n'avait pas osé prononcer le nom de Gilberte, sans doute à cause de la réaction des trois miliciens auxquels il avait fait appel. La jeune fille s'en rendit compte et ses yeux redoublèrent de fureur. « Quel lâche », pensa-t-elle.

« Débrouille-toi, répliqua la voix au téléphone, je ne veux pas de problèmes, j'en ai assez comme cela pour le moment. » Et la communication fut coupée.

Aimé Jaber reposa doucement le combiné. Il se tourna vers Gilberte, soupira et tendit ses deux mains vers elle.

« Restons bons amis tout en essayant de résoudre le problème... »

Gilberte le repoussa d'un geste dédaigneux.

« Je te dis que je ne sortirai pas de cette pièce. »

Elle méprisait profondément cet homme qui, pendant des semaines, l'avait suivie avec des yeux de chien battu, quémendant sa



présence, puis son affection dans le but évident de coucher avec elle. Au début, elle lui avait fait comprendre qu'elle ne voyait en lui qu'un « patron », puis utilisant la plaisanterie comme support, elle lui avait dit qu'il n'était pas son genre. La présence de Fouad l'avait rendu agressif et leurs rapports s'étaient tendus. Il était devenu insupportable, mesquin. Aujourd'hui la coupe était pleine. La détermination de Gilberte était maintenant confortée par le peu qu'elle avait entendu de la conversation téléphonique.

« Si tu insistes, rappelle Béchir ou même Cheikh Pierre. Que l'un des deux vienne lui-même me dire de partir. C'est Béchir qui m'a envoyée ici, c'est à lui de me dire de partir. »

Et Gilberte ajouta :

« Si mon travail ne te convient pas ou si j'ai mal fait quelque chose, dis-le-moi, mais en m'ordonnant de sortir de la salle comme tu l'as fait, tu m'as insultée. Je suis ici de mon propre gré, j'ai voulu y être et tu n'as pas le droit de me chasser. Fais ce que bon te semble, mais je ne sortirai pas. »

Aimé avait devant lui un bloc de colère haineuse. Les veines du cou de Gilberte martelaient les battements précipités de son cœur. Il hésita quelques secondes puis décrocha à nouveau le téléphone.

« Béchir, ici Aimé.

— Encore ! » La voix de Béchir s'entendit distinctement dans la pièce tant le silence était lourd.

« Toujours le même problème...

— Avec qui ?

— Gilberte, elle dit...

— Gilberte ? Laisse, j'arrive. Je m'en occupe.

— OK, taïp, je t'attends. »

La porte s'ouvrit brutalement. Béchir, le visage fermé, fit deux pas dans la pièce. Gilberte se leva d'un bond et, pointant un doigt vers sa chemise blanche, lui lança précipitamment :

« Ecoutez-moi, je peux vous dire ce qui se passe, mais pour commencer, avant de vous parler, je veux que tous ces gens sortent de la pièce...

— Pour commencer, baisse ton doigt, je n'aime pas ça, et ensuite, tous dehors. »

Il y eut un mouvement vers la porte. Béchir donna un tour de clé. Gilberte, depuis leur première rencontre, ne l'avait croisé que deux ou trois fois. Ils avaient échangé de rapides saluts, sans plus. Gilberte était debout devant sa table, raide de colère rentrée. Béchir prit une chaise et s'assit.

« Alors ?

— Je m'appelle Gilberte, je viens du Nord. Lorsque je suis arrivée ici, ne vous ai-je pas dit que je voulais travailler pour ce pays ?

— Si.

— Est-ce que je travaille pour vos beaux yeux ?

— Non.

— Pour les beaux yeux de votre père ?

— Non.

— Pour le parti Kataëb ?

— Non, mais je sais tout cela. Vous êtes venue parce que vous êtes une citoyenne. Vous avez refusé tout ce que je vous proposais... Vous avez refusé d'entrer dans le parti comme je vous l'offrais. » Puis brusquement, d'une voix plus douce et passant au tutoiement : « Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Gilberte ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ecoutez, j'aime beaucoup travailler avec vous. C'est merveilleux, mais je crois que je vais vous quitter. Si c'est un bordel que vous voulez ici, ça ne me convient pas. Je suis énervée, j'en ai marre, je veux partir... Je suis désolée... Vous êtes un homme merveilleux, mais moi je ne peux plus rester là... Je suis désolée...

— Bon, essayons de résoudre ce problème, toi et moi.

— En tout cas, trouve-moi un autre endroit, reprit-elle sans même se rendre compte qu'elle le tutoyait à son tour. Berjaoui, la Maison centrale, où tu veux, mais plus ici. » Gilberte avait les larmes aux yeux. Elle se tordait les mains d'énervement.

« C'est là-bas que tu veux travailler ?

— Oui.

— Là où il y a des souris et des rats dans l'imprimerie, dit-il pour détendre l'atmosphère, mais elle ne releva pas la plaisanterie tant elle était sous pression.

— Oui.

— Ça tombe bien, nous avons besoin de quelqu'un là-bas. Il n'y a qu'une seule fille et il nous faut quelqu'un au standard.

— J'irai quand tu voudras.

— Demain matin... Ou tu veux y aller tout de suite ?

— Tout de suite. »

Béchir arracha une feuille de papier sur un cahier qui se trouvait sur la table et griffonna quelques mots pendant que Gilberte ramassait sur sa table de travail son stylo, son bloc-notes, ses codes qu'elle enfourna sans ordre dans son sac.

« Viens avec moi, je t'y amène », lui dit Béchir en ouvrant la porte.

En passant devant Aimé, Gilberte, sans s'arrêter, lui lança méchamment :

« Veille bien sur ton bordel. »

La Range Rover crème de Béchir dévala très vite le bout d'autoroute qui passait sous la place Sassine. A la hauteur du cinéma Empire, il jeta un regard à sa passagère.

« Tu n'as pas peur, j'espère ?  
 — Pas trop. Je n'aime pas la vitesse. »  
 Il leva légèrement le pied et lui dit d'un ton neutre :  
 « Fouad s'est cassé le bras avant-hier. »  
 Gilberte piqua un fard. Elle regarda droit devant elle et dit à mi-voix :  
 « Fouad ? Quel Fouad ? »  
 Béchir éclata de rire.  
 « Bravo. Bien répondu. Fouad Abou Nader. »  
 L'inquiétude remplaça les questions qui commençaient à envahir son esprit.  
 « C'est grave ?  
 — Non, juste un bras cassé, en tombant tout bêtement. Il est dans le plâtre. Il est monté chez son père à Broummana. »  
 Elle se referma sur elle-même. Comment Béchir pouvait-il être au courant ? Fouad le lui aurait-il dit ? Cela lui semblait peu probable. Alors qui ? Et pourquoi ne lui avait-il pas téléphoné pour l'en informer ? Il n'avait peut-être pas pu. Tout à ses réflexions, elle ne se rendit pas compte que Béchir l'observait du coin de l'œil. Il souriait. Gilberte le regarda et lui demanda :  
 « Mais pourquoi me dis-tu ça ? »  
 Son sourire se transforma en un rire joyeux.  
 « Comme ça, je pensais que cela pouvait t'intéresser ! »

### *Maison centrale, vendredi 5 décembre 1975, 17 heures*

Gilberte sortait du bâtiment lorsqu'une Peugeot 504 bleue s'arrêta dans un crissement de pneus devant la Maison centrale du parti, grosse bâtisse grise au toit de tuile rouge, ornée des drapeaux libanais et Kataëbs. Les miliciens de faction s'apprêtaient à interpeller le chauffeur mais leur geste fut interrompu en reconnaissant les cinq membres des BG qui en descendirent. Ils entourèrent la jeune fille.

« Salut, miss, lança joyeusement Eddy Aoukar.

— Salut, les voyous », répondit-elle en les embrassant les uns après les autres. Elle prit le bras de David, le frère d'Eddy.

« Où allez-vous ?

— Au cinéma à Broummana, tu viens avec nous ? supplia Saadé, les mains jointes devant la poitrine.

— Voir quoi ?

— *Fantôme du paradis* », dit Absi d'un air terrifié qui fit rire le groupe.

Gilberte eut une grimace de déception.

« Je ne peux pas. Dommage, j'aurais bien aimé, mais il y a une collecte très tôt demain matin et de plus, ce soir, je suis de service.



— Une collecte de quoi ?

— Une collecte d'argent, que veux-tu que ce soit ? C'est le parti qui lance ça. Nous avons besoin d'argent pour payer vos frasques, dit-elle en souriant.

— Nous ne rentrerons pas tard, essaya de la convaincre Elie Panon, un des gardes du corps de Pierre Gémayel. Je dois aussi partir demain très tôt avec Cheikh Pierre à Damas. Et puis avec cinq anges gardiens aussi beaux que nous, tu ne risques rien. »

Elle éclata de rire, en secouant négativement la tête.

« Allez, viens, nous irons d'abord manger à Sanayeh.

— Arrêtez de me tenter, je vous dis que ce n'est pas possible.

— Comme tu voudras. Nous serons de retour vers une heure. »

L'un après l'autre, ils lui firent la bise et remontèrent en voiture.

## *Maison des BG, samedi 6 décembre 1975, 2 heures du matin*

Le commandant des BG dormait profondément lorsque la sonnerie du téléphone posé au pied de son lit lui vrilla les oreilles.

« Georges, il y a quelqu'un qui veut te voir, à l'entrée.

— Qui est-ce ?

— Je crois que c'est le père de Saadé.

— J'arrive. »

L'homme était nerveux.

« Mon fils n'est pas rentré. Il m'avait dit qu'il allait au cinéma et qu'il rentrerait tout de suite après. Sa mère est très inquiète, je suis venu pour la rassurer. »

Georges Foridès le regarda, étonné.

« Je ne sais pas où il est. »

Le milicien de faction se mêla à la conversation.

« Il a été au cinéma à Broummana avec les frères Hakaoui, Absi et Elie Panon, c'est normal qu'il ne soit pas encore là, surtout s'ils sont allés boire un pot en sortant. »

Joseph Saadé s'excusa, et Georges regagna sa chambre.

Deux heures plus tard, le père de David et d'Eddy fit la même démarche. Georges, pour le tranquilliser, et aussi pour calmer le doute qui commençait à l'envahir, envoya une patrouille à Broummana.

Lorsque celle-ci revint, elle confirma que les cinq chabebis étaient bien allés au cinéma et qu'ils en étaient partis sitôt la séance finie. Georges ordonna à la patrouille de retourner les chercher. La route de Broummana, avant d'attaquer la côte de Beït Méry, longeait le camp palestinien de Tall El-Zaatar, à moins de passer par Fanar et le collège du mont La Salle, mais il fallait emprunter le pont de la

Quarantaine, à l'entrée de Beyrouth, une sorte de bidonville près du port où s'étaient réfugiés des milliers de Palestiniens et de Kurdes. De nombreux chrétiens avaient été enlevés dans cette région.

*La Maison centrale, samedi 6 décembre 1975,  
5 heures du matin*

L'homme au téléphone avait le débit rapide de quelqu'un qui a peur.

« Il y a des cadavres et un homme grièvement blessé sur la route de Fanar, sur le bas-côté dans le deuxième virage après le collège des pères. Il y a aussi une Peugeot bleue. Toutes les portes sont ouvertes. Le blessé est barbu, il a pris un coup de hache sur le cou. Je crois que ce sont des Kataëbs parce qu'ils sont en tenue militaire.

— Qui êtes-vous ?

— Un chauffeur de taxi », et l'homme raccrocha.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Georges, alerté, envoya immédiatement une patrouille. Gilberte, qui venait d'arriver, appela Camille.

« Il vient de se passer quelque chose de très grave. Des chabebs sont morts, je crois que ce sont les frères Hakaoui. »

Camille prit son arme et se précipita à la Maison centrale. Une centaine d'hommes l'y avaient précédé. Par petits groupes, ils commentaient l'information. Les parents des cinq jeunes s'étaient joints à eux. Les esprits s'échauffaient. Le ton devenait de plus en plus fiévreux. Les détails donnés par le chauffeur de taxi revenaient sans cesse. Tout le monde attendait le retour des patrouilles.

Peu après l'arrivée de Camille, le bruit courut que des corps avaient été transportés à la morgue de l'hôpital Saint-Georges où un blessé avait également été admis. La foule s'entassa dans les véhicules disponibles pour se précipiter vers l'établissement hospitalier. Gilberte monta dans une jeep avec son frère.

Trois corps étaient allongés sur des civières et un quatrième, celui d'Eddy, reposait à même le sol, dans une salle des urgences, le dos criblé de balles. En voyant Eddy sur le carrelage, les chabebs entrèrent dans une rage folle.

« Pourquoi est-il par terre ? » hurla l'un d'eux en se dirigeant vers le seul lit de la pièce où reposait un homme aux cheveux frisés. Il était sans connaissance, un bras relié à un goutte-à-goutte, un masque à oxygène sur le visage.

« Que fait cet Arabe ici ? » continua le milicien sur le même ton. Il agrippa le bord du matelas et le retourna. Le blessé tomba lourdement sur le sol, entraînant avec lui les flacons de perfusion suspendus au-dessus de lui. Aussitôt un médecin se précipita.

« Mais vous êtes... »

Il fut interrompu par une volée de coups. Des chabebs prirent alors délicatement le corps d'Eddy et le déposèrent sur le lit.

Les hurlements attirèrent le personnel médical. Des infirmiers tentèrent d'intervenir. Ils furent accueillis à coups de crosse. Une rafale éclata. Odeur de cordite. D'autres coups de feu suivirent. Les jeunes, les yeux pleins de larmes, de rage et de haine, arrosèrent les plafonds, provoquant une véritable panique dans l'hôpital. Une garde s'installa d'autorité devant la chambre où reposait David, la mascotte de la compagnie. Le coup de hache lui avait sectionné une partie de la moelle épinière. Il était dans un état critique.

Comme un automate, Gilberte sortit du bâtiment soulevée de fureur et de douleur. Elle les revoyait marcher au pas, devant la maison des BG, la veille. Ils s'entraînaient pour un défilé. Après l'exercice, Eddy lui avait rendu visite. Il avait tassé son mètre quatre-vingts sur une vieille chaise.

« Tu sais, j'ai obtenu mon visa pour les Etats-Unis. Mon père veut que je continue là-bas mes études d'ingénieur, mais je n'ai pas envie de partir. »

« Eh bien, maintenant, tu restes », dit à voix haute la jeune fille en éclatant en sanglots.

Le carré, impeccablement formé de la totalité des effectifs des BG, accourus en apprenant la nouvelle, obstruait le boulevard qui séparait la Maison centrale de l'immeuble occupé par les BG. En phrases sèches qui masquaient mal son émotion, Georges Foridès expliqua ce qui s'était passé. Un cri l'interrompit.

« Que faites-vous là tranquillement, en train de bavarder, alors que mes fils ont été massacrés ? » hurlait comme un fou le père d'Eddy et de David, le visage déformé par la fureur, les yeux injectés de sang. Il frappa les chabebs les plus proches de lui à coups de poing.

« Bandes de salopards, lâches. Vous êtes de la merde qui obéissez à de la merde. Ce parti n'est qu'un ramassis de lâches. Vos mères vous ont enfantés avec des chiens. Vous parlez comme des femmes alors que mes enfants ont été tués. »

Il arracha une kalachnikov des mains de l'un des jeunes et vida le chargeur sur la façade de la Maison centrale. Georges se précipita sur lui et le désarma. Joseph Saadé s'écroula sur le sol en sanglots.

Personne n'avait bougé. Les paroles du père d'Eddy avaient fait très mal. Un murmure enfla pour devenir cri de haine.

« Vengeance, vengeance, ils paieront... »



*Achrafieh, samedi 6 décembre 1975,  
7 heures du matin*

Inconsciente du volcan de haine qui faisait irruption dans la région du port, Beyrouth s'était éveillée un matin de trêve. La circulation, vite dense, s'écoulait à grands coups de klaxon. Joseph Arabadjian, qui se rendait à sa bijouterie, rue Hamra, prenait son mal en patience. « ... *leader du parti Kataëb, Cheikh Pierre Gémayel, doit être reçu ce matin par le président syrien Hafez El-Assad. Il s'est rendu à Damas à la tête d'une importante délégation, répondant ainsi à la première invitation syrienne au camp chrétien depuis le début de la guerre. Il s'agirait selon les observateurs du résultat de la médiation française effectuée par l'ancien ministre Maurice Couve de Murville, il y a trois semaines...* » C'est la fin de la guerre, se dit Joseph, en allumant une cigarette. Il constata que les rues étaient animées « comme avant ». Tous les magasins avaient ouvert leurs rideaux, et nombreux étaient ceux qui attendaient des taxis-service sur le bord des trottoirs.

Cependant, de l'autre côté de la ville, sur le boulevard à double voie qui allait du bas de la place des Canons vers le port, des miliciens, dont certains avaient le visage découvert, remontaient à contresens en courant les files de voitures, pendant que d'autres exigeaient des passagers leurs papiers d'identité. Les musulmans étaient extirpés de leur véhicule et ceux qui tentaient de résister, ou même simplement de discuter, étaient abattus sur place. Les autres étaient roués de coups et ceux qui appartenaient à des grandes familles étaient traînés devant la maison des BG, comme prisonniers pour des échanges. Aucun des jeunes ne voulait les garder, tous voulaient se venger. Les prisonniers furent attachés et jetés dans la cave au fur et à mesure de leur arrivée.

« Comment t'appelles-tu ? demanda méchamment un milicien en cagoule.

L'homme, terrorisé, bafouilla :

« Fouad.

— Fouad comment ? » Le prénom était aussi bien porté par des chrétiens que des musulmans.

L'homme, recroquevillé sur lui-même derrière son volant, roulait des yeux paniqués, incapable de prononcer un mot. Le milicien qui l'interrogeait avait relevé son arme pour tirer, lorsqu'une autre cagoule s'approcha et arrêta son geste en lui mettant la main sur le bras.

« Donne-moi ta carte d'identité ! »

Le milicien lut le document et dit à celui qui allait tirer :  
« Arrête, c'est un maronite. »

La panique était à son comble. Des coups de feu éclataient ici et là. Des femmes hurlaient. Des conducteurs essayèrent de fuir en montant sur les trottoirs, d'autres abandonnèrent leur voiture au milieu de la rue, ce qui ajouta à la confusion et aux embouteillages.

Devant la Maison centrale, les chabebs rouaient de coups de crosse tous les automobilistes qui avaient le teint foncé ou les cheveux frisés. William Haoui, le président du Conseil militaire du parti, tenta de s'interposer.

« Arrêtez, hurla-t-il à deux miliciens au visage dissimulé, qui frappaient un homme appuyé contre sa voiture. Arrêtez, vous n'avez pas le droit de faire ça. »

Un flot d'injures lui répondit. Il se mit devant un véhicule bourré de jeunes en armes qui s'apprêtaient à démarrer.

« J'interdis le déplacement de gens armés dans les rues. » L'un d'eux descendit et, sans un mot, le poussa violemment contre un mur avant de remonter dans la voiture.

L'avenue n'était que cris de douleur, injures ponctuées de coups de feu et de ronflements de moteurs.

Le président du Conseil militaire se précipita vers la Maison centrale. Il passa à côté de quatre miliciens traînant deux hommes affolés.

« Lâchez-les.

— Ta gueule, salaud. » Celui qui avait répondu ne portait pas de cagoule. William Haoui le connaissait, il était venu à plusieurs reprises monter la garde devant son domicile. Il fut abasourdi. Il n'acceptait pas que son autorité fût ainsi bafouée. Il le saisit fermement par le bras.

« Arrêtez ou j'appelle l'armée. »

Le jeune homme, le visage déformé par la haine, se retourna et le gifla. Incrédule, William Haoui recula en se tenant la joue. Il s'engouffra dans le bâtiment et se précipita sur le téléphone.

Joseph Arabadjian augmenta le volume de l'autoradio. « ... où des miliciens chrétiens procèdent à des arrestations. On signale des enlèvements et des exécutions sommaires près de l'immeuble de l'EDL et à l'entrée du port ainsi que des contre-enlèvements à Basta, Kantari et Ras-Beyrouth. Cela ferait suite à l'assassinat cette nuit de quatre miliciens tombés dans une embuscade sur la route de Fanar... » Le bijoutier n'écoula pas la suite. Il fit demi-tour.

Quelques centaines de mètres plus loin, il fut arrêté par un barrage de Mohabitouns. Avant qu'on lui demande quoi que ce soit, il tendit

sa carte d'identité, en s'efforçant de prendre l'air détaché de celui qui ne risque rien. Sa carte d'identité spécifiait qu'il était chrétien, mais son nom était arménien et sa communauté, depuis le début des événements, s'était bien gardée de prendre parti pour l'un ou l'autre bord. Les leaders avaient des contacts des deux côtés, et avaient tout fait pour éviter ce qui s'était passé en 1958, lorsque les Arméniens de gauche s'étaient retrouvés aux côtés des nassériens et que d'autres avaient pris fait et cause pour Camille Chamoun. La communauté s'était divisée et les uns tiraient sur les autres.

Le milicien le regarda d'un œil soupçonneux et lui fit signe de continuer sa route.

Des camions de l'armée, précédés de deux véhicules blindés, arrivèrent à l'entrée du port. Avant que les soldats aient eu le temps d'en descendre, une roquette de RPG 7 explosa à quelques mètres de la jeep de commandement. Les militaires se déployèrent rapidement le long du boulevard et hésitèrent à avancer.

« Restez où vous êtes, leur cria un jeune. Ce n'est pas votre affaire. »

Il y eut un instant de flottement, durant lequel un ouvrier du port se dirigea vers les soldats.

Des miliciens l'interpellèrent :

« Hé! Mohamed! »

L'homme se retourna et les chabeks l'abattirent. Les militaires ouvrirent le feu dans leur direction.

Devant la Maison centrale, Camille interpellait le chauffeur d'une voiture. L'homme, apeuré, lui affirma :

« Je n'ai pas mes papiers, je m'appelle Saïtir. »

Saïtir était aussi bien un patronyme chrétien que musulman. Mais la peur de l'homme était telle qu'il ne pouvait être chrétien. Après l'avoir fait descendre de son véhicule, Camille le poussa vers le plus jeune des Saadé, qui, appuyé contre un mur, les larmes aux yeux, semblait ne rien voir de ce qui se passait autour de lui. Camille l'appela.

« Tiens, il y a là un Saïtir, si tu veux venger ton frère. »

Des cris sur le trottoir opposé attirèrent leur attention. William Haoui, qui se dirigeait à pied vers le lieu de l'accrochage, s'en était pris à un milicien qu'il frappait avec la crosse de son revolver. Camille et Saadé se précipitèrent pour intervenir.

« Ton parti, c'est de la merde, lança Saadé à William Haoui. Que faites-vous, crapules, pour ceux qui se font tuer pour vous? »

Profitant de l'altercation entre les deux hommes, Saïtir tenta de s'éloigner. Saadé arracha la kalachnikov que tenait Camille et l'abattit d'une courte rafale.

« Criminels! cria Haoui.



— Sale con », répondit Saadé en ramassant une poubelle et en vidant son contenu sur le corps qui remuait légèrement. Saïtir vivait.

« Il faut appeler une ambulance, dit William Haoui, la voix cassée.

— Quoi ? Une ambulance pour ce sale type alors que mon frère a été jeté à la morgue comme un chien ? Fous le camp ou je te tue ! »

Camille le saisit par le bras et l'entraîna vers la Maison des BG. Haoui se mit à courir vers l'endroit où les jeunes affrontaient l'armée. La confusion la plus totale régnait sur l'avenue. Les voitures ne pouvaient ni avancer d'un côté de la voie à cause des tirs entre miliciens et soldats, ni reculer de l'autre que bloquaient les véhicules abandonnés par les chauffeurs en fuite ou enlevés. Ceux qui étaient entre les deux points étaient pris comme dans une nasse, le boulevard étant en grande partie aérien. Un homme se jeta aux pieds de William Haoui.

« Tu me connais, toi, je m'appelle Ali, tu sais, le chauffeur de taxi, tu es déjà monté dans mon taxi. Toi qui es leur chef, protège-moi. Ils veulent me tuer, je t'en supplie, protège-moi. »

L'homme s'accrochait à ses genoux.

Le chabeb qui le poursuivait s'approcha.

« Si tu tires, tu iras en prison, lui dit Haoui, pose cette arme tout de suite. »

Le jeune homme défia William du regard. Il enleva doucement sa cagoule et, sans un mot, arma son pistolet.

« Il va me tuer, il va me tuer », hurlait Ali en se serrant contre les jambes de William.

Sans quitter Haoui des yeux, le jeune milicien braqua son arme vers la tête du chauffeur de taxi et tira trois fois de suite, puis il remit sa cagoule et fit demi-tour. Haoui se dégagea, effondré. Rien ne pouvait interrompre cette folie.

« Arrêtez, arrêtez, je suis un sportif, je représente le Liban aux Jeux méditerranéens. Je ne fais pas de politique. »

William se précipita vers un homme de forte carrure que trois miliciens frappaient à coups de crosse. Le chef du Conseil militaire tenta de s'interposer, mais en vain.

« Tu es sportif, demanda l'un des jeunes à l'athlète en ignorant l'intervention d'Haoui, et que fais-tu comme sport ?

— Je suis le champion du Liban d'haltérophilie. »

Le milicien releva son fusil et lui tira une balle dans la tête.

« Vous êtes complètement fous ! » s'écria William, des larmes dans les yeux. Les chabebs lui tournèrent le dos et s'éloignèrent.

Sans écouter la radio, Elie sortit du salon de coiffure avec la petite mallette contenant ses instruments. Il avait trois clientes à voir avant

midi, et la première était dans l'immeuble AEG à Badaro, près du Musée. Il aimait coiffer à domicile. Au salon il était impossible de terminer le travail. Roger, le mari de la propriétaire, qui se disait coiffeur diplômé de Paris parce qu'il avait coupé des cheveux pendant son service militaire en France, venait donner le dernier coup de peigne et empochait le pourboire. Ça servait, d'avoir la double nationalité.

Elie s'était constitué une clientèle fidèle. Il envisageait très sérieusement de se mettre à son compte, sans même ouvrir de salon. Inutile de payer les taxes et les employés. Sa femme prendrait les rendez-vous au téléphone, et lui, avec sa mallette, ferait le tour des clientes. Il souriait en arrêtant un taxi-service. Il n'eut pas le temps de monter dans la Mercedes jaune. Deux hommes l'agrippèrent et le tirèrent vers une camionnette avant qu'il ait pu faire un geste. Elie hurla, des passants se retournèrent. L'un des deux hommes le frappa sur la tête pour le faire taire. Il hurla de plus belle. Il y eut un coup de feu. Les deux agresseurs se précipitèrent dans la camionnette qui démarra brusquement. Etendu sur la chaussée, le visage en sang, Elie n'avait pas lâché sa mallette.

Camille suivait des yeux deux miliciens tirant un corps derrière eux. Il était devenu spectateur de la folie de ses amis, ne comprenant pas pourquoi la vengeance des familles avait tourné au massacre systématique. Les deux hommes en cagoule soulevèrent le cadavre et le jetèrent par-dessus la rambarde de l'autopont. Il se précipita vers eux.

« Pourquoi avez-vous fait ça ? »

— Pour débarrasser la route », s'entendit-il répondre.

Machinalement, Camille se pencha par-dessus la balustrade pour voir où était tombé le corps. Quinze mètres plus bas, des hommes entouraient le cadavre et lui faisaient les poches. Camille braqua sa kalachnikov et s'apprêtait à les interpellier lorsqu'il reconnut des membres de son groupe.

« Qu'est-ce que vous faites ? » hurla-t-il pour couvrir le bruit. Un des hommes leva la tête et ne prit même pas la peine de lui répondre. Un goût de cendre lui envahit la bouche. Détrousser les cadavres, il n'aurait jamais pensé que des gens de chez lui feraient cela.

Pendant la bataille du centre ville, près de Starco, après les bombardements, il avait effectué des patrouilles dans les immeubles et procédé à des fouilles dans ceux qui étaient vides pour vérifier si aucune infiltration n'avait eu lieu pendant le bombardement. Jamais rien n'avait été volé, au contraire. Il revit leur incursion dans une maison abandonnée. Ils avaient enfoncé la porte à coups de pied. Dans le couloir, des images pieuses représentant le Christ et la Vierge étaient accrochées aux murs. De toute évidence des chrétiens vivaient là. Au cours de leur fouille, Nicolas et lui avaient trouvé des bijoux et

de l'argent sous des paires de chaussures au fond d'une armoire. Ils avaient décidé de cacher leur découverte dans un endroit plus sûr, et avaient mis un mot dans un tiroir pour prévenir les propriétaires.

« Pourquoi les choses ont-elles autant changé ? » se demanda-t-il, mal à l'aise.

### *Achrafieh, lundi 8 décembre 1975, 8 heures 30*

Gilberte, en arrivant de la Maison centrale où elle avait passé la nuit, se précipita dans la chambre de Camille. Elle secoua doucement le bras de son frère.

« Camille, réveille-toi.

— Hummm...

— Camille, tu m'entends ?

— Hummm... marmonna-t-il en ouvrant un œil pour être plus convaincant.

— David a repris connaissance. »

La nouvelle le réveilla complètement. Il s'assit dans son lit.

« Comment va-t-il ?

— Un peu mieux, mais il ne pourra plus jamais marcher. La moelle épinière a été partiellement sectionnée.

— Merde et merde... jura Camille en tapant du poing sur ses couvertures.

— Il a raconté à François ce qui s'était passé. »

En descendant de Broummana, les cinq jeunes gens étaient tombés sur un barrage volant monté par des hommes armés vêtus de treillis portant des insignes Kataëbs. Mis en confiance par les insignes, ils s'étaient arrêtés. En riant, Eddy leur avait dit :

« Il n'y a pas de place pour vous, les gars, la voiture est pleine. »

En riant, les hommes armés avaient demandé :

« Vos papiers. »

David et ses compagnons sortirent tous leur carte du parti.

« Descendez, ordonna alors l'un des miliciens.

— Mais pourquoi ? demanda Elie.

— Descendez, je vous dis », avait répété le milicien d'un ton sans réplique.

David, qui conduisait, était descendu le premier, et avait reçu le premier coup derrière la tête. Il avait pu voir son frère se pencher pour prendre l'arme qui était dans la boîte à gants, et les autres



lui tirer dans le dos avant de s'évanouir. C'étaient des Palestiniens.

Après, il ne se souvenait plus de rien, si ce n'est que par la suite, ayant repris connaissance et n'entendant plus de bruit, David avait rampé difficilement vers son frère pour constater qu'il était mort. Il s'était alors traîné vers la route où le chauffeur de taxi l'avait vu.

Selon le médecin, Elie Panon, Absi et Saadé avaient été tués à coups de hache avant d'être achevés par balle. Les agresseurs avaient dû croire David mort : il avait la moitié arrière du cou sectionné.

« Comment vas-tu, toi ? demanda Gilberte à son frère.

— Ça va, tout doucement, dit-il en faisant la moue. Je n'ai pas bien dormi. Comment est la situation ?

— Calme, cette histoire fait beaucoup de bruit. Les sunnites ont été à Damas. Depuis samedi, ça bouge de partout, mais calmement. »

Camille était rentré écœuré. Il avait vomi et avait eu une poussée de fièvre.

« Il y a quelque chose qu'il n'a pas bien digéré », avait diagnostiqué le médecin de famille.

En apprenant le lendemain, par la radio, qu'il y avait eu plus de deux cents morts durant ce « samedi noir », Camille n'avait rien dit.

Gilberte l'avait prévenue :

« Cheikh Pierre était fou de colère ce matin. Il a décidé de mettre à pied pendant un mois tous les BG qui " se sont comportés comme des sauvages, comme des animaux ". »

Camille avait haussé les épaules.

« Cela ne durera pas un mois, tu verras, il a trop besoin de nous. »

Mais il avait passé une mauvaise nuit.

Le téléphone sonna, et Gilberte alla décrocher. Camille se recoucha. Il entendit sa sœur crier, avant de la voir jaillir dans l'encadrement.

« Ils attaquent partout : au centre ville, les hôtels et à Wadi Abou Jemil. François te demande d'aller le rejoindre immédiatement à la Maison des BG. »

Camille enfilait déjà son treillis.

*Socomex, vendredi 2 janvier 1976, 4 heures du matin*

Pour se changer les idées, tenter d'oublier un peu, Gilberte décida d'aller faire un tour. Elle enfila un gros blouson et descendit les marches du perron de l'immeuble Socomex. Les miliciens de faction devant la Maison centrale, de l'autre côté de l'avenue déserte, s'étaient mis à l'abri derrière le mur.

Elle longea une maison en ruine, traversa la ruelle, passa devant trois jeeps en stationnement et pénétra dans l'immeuble occupé par les BG. Aucune lumière ne brillait. Le couloir était silencieux. La sentinelle la salua d'un grognement, sans bouger.

Les chabebbs avaient installé un comptoir et des petites tables dans la grande salle du sous-sol du bâtiment, et l'un d'eux, Youssef, s'était bombardé barman. Il assurait l'approvisionnement en café, en jus de fruits et en bières. De temps à autre, il prenait son arme et suivait un groupe. Il était là vingt-quatre heures sur vingt-quatre et dormait dans une pièce voisine. La première chose que faisaient les miliciens en revenant d'une opération était de se rendre au bar pour revivre et se raconter par le menu leurs faits et gestes. Gilberte aimait venir écouter leurs peurs, leurs audaces, leur mal et, parfois, la mort de l'un d'eux. Ici, elle vivait avec eux et avait l'impression d'être des leurs. Elle était la seule fille à venir au bar, en dehors de Jocelyne Khoueiry et son unité. Jocelyne était la jeune sœur de Fady et Sami Khoueiry, qui avaient formé et commandé les BG. Suivant leur exemple, elle avait créé une unité d'une dizaine de filles entraînées au combat. Elles avaient été partout, du centre ville aux hôtels, et se plaisaient à entretenir leur réputation de tueuses. Jocelyne avait installé sa permanence dans les ruines d'un immeuble, rue Georges-Picot. Un jour, elle avait proposé à Gilberte d'entrer dans son équipe.

« Je n'aime pas les armes », avait-elle répondu. « Et puis je n'aime ni ta violence ni tes méthodes. » Mais cela, elle l'avait gardé pour elle.

Gilberte s'approcha du comptoir. Youssef discutait avec deux nouveaux venus qui lui expliquaient avec force détails comment ils avaient brûlé un magasin du souk.

Ils sourirent à Gilberte qui prit place à côté d'eux.

« Youssef, tu serais un amour si tu avais du café.

— Tout de suite, mam'selle », répondit-il sur un ton qui se voulait professionnel.

« Il n'y a personne, ce soir ?

— Cette nuit, mam'selle, cette nuit, corrigea Youssef. Non, ils dorment ou ils sont partis en opération.

— Qui est parti ?

— Ado et son groupe. »

*Maison des BG, samedi 3 janvier 1976,  
5 heures du matin*

« Ils arrivent », s'écria Youssef.

Gilberte discerna des rires étouffés et des raclements de chaussures. Poussy, Elie Zaïek, Elie Wassan, qui se faisait appeler Abbas, apparurent sales, décoiffés, fatigués mais rayonnants.

« Cafés », demanda Poussy pendant que le grand Elie Zaïek faisait la bise à Gilberte.

« Bières pour tout le monde, et pour moi un thé. »

Gilberte aurait reconnu cette voix entre mille.

« Tiens, tu es là », lui dit Fouad tout sourire en s'approchant d'elle.

Les autres arrivèrent un à un et s'entassèrent autour des petites tables. Tout en buvant son thé brûlant, Fouad tendit à Gilberte son ceinturon sur lequel était accroché un holster contenant son revolver, puis son fusil d'assaut américain M 16. Elle boucla le ceinturon autour de ses hanches et mit la bretelle du M 16 à l'épaule. Fouad avait pris l'habitude de laisser une partie de ses armes dans le bureau de la jeune fille qui les rangeait soigneusement dans un placard dont elle gardait la clé.

« Tu as vu, ta veste de treillis est déchirée, lui dit-elle.

— Ah merde ! » jura Fouad entre les dents. Il lança à la cantonade : « Qui peut me prêter une jaquette jusqu'à demain ? »

Sans même répondre, un des jeunes monta en chercher une. « C'est donc vrai qu'ils le suivent », pensa Gilberte. Ceux qui se battaient à ses côtés célébraient son courage. « Il va à la bagarre comme on va se promener », avait dit l'un d'eux.

« Il fait un très beau chef de bande », pensa-t-elle avec une certaine fierté.

« Où étiez-vous ? lui demanda la jeune fille.

— Centre ville », lâcha-t-il avec un sourire énigmatique. Derrière eux, les autres se remémoraient les ruses qu'ils avaient employées pour éviter les barrages des FSI qui quadrillaient la zone. Ils riaient en se donnant des claques sur les épaules. Gilberte n'avait saisi que des bribes de récit, partagée entre le désir de rester aux côtés de Fouad et celui d'écouter ce qui se disait dans le groupe.

« Je m'en vais », annonça soudain Fouad en se penchant pour l'embrasser sur la joue. Il montra ses armes et dit : « Fais attention qu'on ne me les prenne pas.

— Ne t'inquiète pas. »

Et il disparut. Gilberte, le M 16 sur l'épaule et le revolver sur la hanche, se glissa parmi les chabeb.

« ... Superbe. Une opération superbe, jubilait Poussy. Un coup de commando comme on en rêve. »

« Il en rajoute pour eux », se dit Gilberte en apercevant Amine Assouad, Nicolas et Pierre Adam qui, réveillés par le bruit, étaient descendus entendre les grands. Les « juniors » enviaient leurs aînés, et brûlaient de les imiter. Mais ces opérations ne se montaient qu'avec l'accord de Béchir, qui les trouvait encore un peu jeunes. En attendant, ils écoutaient de toutes leurs oreilles...

« Nous avons été à la faculté de droit d'Haygazian, près du jardin de Sanayeh, à Hamra. Il y avait hier soir une réunion de responsables



du Fatah avec des gars du parti communiste. Nous avons escaladé le mur d'enceinte avec des cordes et nous les avons surpris en pleine discussion : pan, pan, pan ! Puis nous avons miné le coin et boum ! Nous l'avons fait sauter. Et voilà le travail, conclut Poussy, conscient qu'il laissait les jeunes sur leur faim.

— Nous sommes partis onze et nous sommes revenus onze, pas une égratignure, du travail de spécialistes », renchérit Abbas.

Les jeunes piaffaient d'en savoir plus et les seniors s'amusaient à leur distiller les détails au compte-gouttes.

Gilberte, ressentant brusquement la fatigue de la nuit blanche, s'éclipsa discrètement.

### *Centre ville, dimanche 4 janvier 1976, 10 heures*

Les roulements à billes qui servaient de roues à la caisse en bois pleine à ras bord de vêtements résonnaient sur le macadam. Les haillons du portefaix qui la poussait contrastaient avec le costume trois-pièces gris à fines rayures de l'homme qui marchait à ses côtés. Ils s'arrêtèrent devant un magasin à l'enseigne « Chez Bolmart », devant lequel un vieux monsieur, en simple gilet de laine malgré la fraîcheur, déposait précautionneusement dans le coffre d'une grosse Oldsmobile noire des piles de chemises neuves et des pantalons sur leurs cintres.

« Bonjour, Joseph, toi aussi tu t'en vas ? » lui dit l'homme au complet.

Joseph Bolmart se redressa, réajusta ses lunettes, et coinça sa cravate lie-de-vin dans son pantalon.

« Impossible de rester avec tous ces pillards. C'est pire que les obus. Le frère de ma femme à un local à Jounieh, je vais m'installer là-bas.

— Comment as-tu fait pour venir jusqu'ici en voiture ? Moi, à cause des FSI, j'ai dû la laisser près du Byblos. »

Depuis le 1<sup>er</sup> janvier, tout le centre ville était interdit à la circulation. Les FSI avaient établi des barrages fixes et réprimaient sévèrement tout incident armé. Pour les limiter, ils avaient tenté de contenir Mohabitouns et Kataëbs de chaque côté de cette zone frontière qui était devenue leur champ de bataille. Chacun patrouillait de son côté et lorsque les unités se croisaient, elles se tiraient dessus. Mais ces affrontements cachaient en réalité un pillage systématique de la zone commerciale. Ça avait commencé par les souks, qui avaient été incendiés pour dissimuler les vols. Des rues entières avaient brûlé ; les pompiers de Beyrouth, dépassés, avaient appelé leurs collègues syriens à leurs secours.

Depuis que les possibilités de razzia étaient limitées par les

gendarmes, les deux milices utilisaient des snipers <sup>1</sup> qui, installés sur les toits, tiraient sur tout ce qui bougeait dans le centre commercial. Les commerçants qui avaient décidé d'évacuer leurs marchandises devaient déployer des trésors d'ingéniosité pour arriver jusqu'à leur magasin sans traverser leur ligne de mire. Les FSI avaient balisé les rues dangereuses par des panneaux mobiles, déplacés en fonction de l'activité des tireurs, et ne voulaient pas voir de « civils » dans cette zone.

Joseph Bolmart s'adossa à sa voiture.

« C'est mon cousin, tu le connais, Hany, celui qui est à la Sûreté générale, qui m'a donné un laissez-passer. »

L'homme au costume trois-pièces hocha la tête. Son confrère et concurrent s'était bien débrouillé. Il avait refusé d'utiliser les services que proposaient des chauffeurs près des barrages des FSI. Leurs prix étaient exorbitants. Ni le danger ni la commission qu'ils devaient laisser aux gendarmes qui les autorisaient à entrer dans le périmètre interdit ne justifiaient de telles sommes. Il avait préféré utiliser le portefaix, nettement moins cher.

Au moment où il se remettait en route, il fut hélé par des gendarmes soupçonneux, qui examinèrent les factures des marchandises qu'il avait eu la précaution de prendre avec lui.

« Allah maak <sup>2</sup> », lui dit l'un d'eux en lui rendant les documents.

*Badaro, mardi 6 janvier 1976, 11 heures*

*L'Orient le Jour* que Michel Khoury avait étalé devant lui n'avait que quatre pages, et cela faisait plusieurs jours qu'il en était ainsi. Autant dire qu'une fois retirées les annonces habituelles, les programmes des cinémas — « ridicule, pensa-t-il, qui va au cinéma en ce moment ? » —, le feuilleton de bandes dessinées, l'horoscope et les communiqués en tout genre, il ne restait guère de place pour l'information. « MOBILISATION CHRETIENNE DANS BEYROUTH » s'étalait sur la première page. Camille Chamoun, le ministre de l'Intérieur, Pierre Gémayel, le chef des Kataëbs, Sleiman Frangié, le président de la République et même le père Charbel Kassis, le supérieur des moines maronites, évoquaient depuis les derniers jours de décembre la partition du pays pour protéger leur communauté et contrer la pression des Palestiniens soutenus par les partis de gauche et les musulmans libanais. Les camps palestiniens, qui ceinturaient la colline d'Achrafieh, avaient réagi à ces déclarations. Au nord, adossé au port, celui de la Quarantaine fournissait les

1. En anglais, franc-tireur, tireur d'élite.

2. Qu'Allah t'accompagne. Formule de bénédiction arabe.

éléments armés qui menaient la vie dure aux chrétiens utilisant le pont menant à Jounieh. A l'est, c'étaient ceux des camps de Nabaa et de Tall El-Zaatar qui créaient des difficultés sur les routes du Metn et du Chouf. Les chrétiens avaient riposté en coupant l'approvisionnement au camp de Tall El-Zaatar, le plus important de tous, et les camions de farine, même accompagnés par des blindés des FSI, ne pouvaient s'y rendre.

Les Palestiniens avaient répliqué en encerclant militairement la ville chrétienne de Damour, à vingt kilomètres au sud de Beyrouth. La spirale des enlèvements et des contre-enlèvements avait été réactivée. Les francs-tireurs étaient réapparus. Les chrétiens se serraient les coudes ou quittaient le pays.

Michel Khoury plia son journal à l'entrée d'une cliente.

« J'ai votre billet, lui dit-il après l'avoir saluée, mais vous ne m'avez pas dit de réserver votre retour.

— Oui, je sais, je n'envisage pas de revenir tout de suite. Je vais chez mon fils en attendant que les choses se calment. Il est valable un an, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est un billet plein tarif.

— Alors laissez le retour open, je verrai plus tard, en espérant que d'ici là tout sera réglé.

— Inch Allah », ajouta Michel Khoury en lui remettant le billet.

### *Aïn El-Remmaneh, mardi 6 janvier 1976, 15 heures*

Georges, sa longue valise plate dans la main droite, montait lentement les marches en marbre blanc de l'immeuble cossu. A chaque étage, les portes des appartements étaient grandes ouvertes sur des entrées vides. Ici et là subsistaient quelques meubles abandonnés, tiroirs béants, et de vieux journaux. Au second, accroché à une patère, un imperméable d'homme attendait, poussiéreux. Arrivé au cinquième, il appela.

« Y a-t-il quelqu'un ?

— Par ici. »

Georges entra dans l'appartement silencieux et sombre. Tous les volets étaient clos. Un sifflement dans la cuisine attira son attention. Sur un camping-gaz, une casserole d'eau bouillait. Un homme jeune, en pull-over, un pistolet passé dans la ceinture, entra dans la pièce venant du fond de l'appartement.

« C'est vous, Georges Sursok ? demanda-t-il.

— Oui.

— Vous voulez du café ?

— Non, merci. C'est mauvais pour les nerfs.

— Peut-être, mais cela tient éveillé. »



Georges jeta un regard dans l'appartement vide. Les murs extérieurs des pièces du fond avaient été doublés de bidons remplis de sable et d'une épaisseur de béton d'environ cinquante centimètres de large. Deux meurtrières avaient été aménagées devant les fenêtres qui donnaient sur un bloc d'immeubles tenu par des Mohabitouns.

« De là on devrait le voir », indiqua le jeune homme. Il désigna l'une des ouvertures. Georges s'approcha. Une large avenue le séparait d'un immeuble de quatre étages, aussi cossu que celui dans lequel ils se trouvaient. A sa droite, un bâtiment en construction présentait ses niveaux inachevés.

« Ce salaud est quelque part là-dedans, dit le jeune homme, mais nous ne savons pas où exactement.

— Eh bien, nous allons attendre.

— Attendre quoi ?

— Qu'il se manifeste à nouveau.

— Mais il va encore tuer des gens.

— Peut-être, répondit Georges, espérons que non. »

Il sortit de sa valise une paire de jumelles, s'appuya sur le bord de la meurtrière la plus haute et se mit à observer.

Inutile d'avoir fait des études militaires pour localiser un franc-tireur. Deux ou trois victimes suffisent à déterminer la direction des tirs. Reste ensuite à chercher où il se niche exactement. C'était le travail de Georges, sa spécialité.

Il déplaça une peau de chamois sur le bord de la meurtrière et posa délicatement son arme dessus. Il s'empara des jumelles qu'il visa à ses yeux et ne bougea plus, observant tous les coins et les recoins des façades qui se trouvaient de l'autre côté de la rue. « Voyons où je me mettrais si j'étais à sa place », murmura-t-il.

Georges Sursok était un chasseur dans l'âme. Il avait participé à de nombreux safaris en Afrique, presque scientifiquement, en étudiant le gibier pendant des jours et des jours, jumelles en main, avant de tirer sa première pièce. Il agissait de même avec le gibier humain qu'il traquait. Les plus vicieux francs-tireurs ne tiraient pas immédiatement. Ils ne frappaient qu'une cible sur deux ou trois possibles, laissant croire qu'ils n'étaient plus là. Tout était bon pour leur triste palmarès : les femmes, les enfants, les vieux. Tout ce qui provoquait colère et indignation. Leur but était d'instaurer l'insécurité par l'horreur.

Ils utilisaient surtout le Séminov, la kalachnikov de précision de fabrication soviétique. Georges était récemment tombé sur plus malin. Un des snipers qu'il traquait utilisait un Dragonov, l'arme des tireurs d'élite de l'armée soviétique, de plus longue portée, et inconnue sur le champ de bataille libanais. Mais certaines unités de l'armée syrienne en étaient dotées...

A trente-cinq ans, Georges Sursok était un vieux, pour les combattants chrétiens. Mais il était surtout le fils Sursok, l'unique

descendant mâle de l'une des plus vieilles et plus riches familles du Moyen-Orient, qui avait participé au financement du canal de Suez. Le sol de la ville de Jaffa, en Israël, et les milliers d'hectares d'oliveraies et d'orangers qui l'entourent, lui appartenaient. Mais le colonel Gamal Abdel Nasser avait nationalisé les gros propriétaires en Egypte après avoir pris le pouvoir et chassé le roi Farouk. Les Turcs avaient bloqué ses avoirs, lui permettant de vendre sans pouvoir exporter son argent, et Israël avait tout simplement confisqué ses biens en 1948. Cette année-là, sa tante, la sœur de son père, était devenue irlandaise en épousant Lord Cockren, ce qui lui avait permis de ne pas tomber sous le coup de la « law of the absentees » israélienne qui gelait les avoirs des habitants des pays de la confrontation. Elle avait pu vendre ses domaines. Georges, lui, s'était rendu plusieurs fois en Israël pour défendre ses droits. Il avait même pris un avocat israélien, Chaïm Herzog, pour plaider sa cause. Sans succès. Lors de l'un de ces voyages, il avait parcouru incognito ses terres, la mort dans l'âme. Il s'était arrêté près d'un vieux Palestinien qui vendait des oranges et avait voulu en marchander le prix. Le vieil homme, méprisant, sans savoir à qui il s'adressait, avait refusé de baisser ses tarifs et lui avait lancé : « Tu me prends pour Sursok ! » comme d'autres auraient lancé : « Tu me prends pour Crésus ! » Chaïm Herzog ayant été nommé ambassadeur à l'ONU, le dossier était resté en suspens.

Les armes étaient la passion de Georges Sursok. Il avait chez lui un véritable arsenal. Au moment de l'affaire du car palestinien, en avril 1975, il avait distribué des armes à tous les hommes de son immeuble. Deux ou trois d'entre eux les revendirent par la suite, lui affirmant qu'ils les avaient perdues. Le jour, sa rue étant rendue impraticable par un tireur, il était monté sur le toit de son immeuble et l'avait éliminé. La nouvelle s'était vite répandue et on l'avait aussitôt appelé pour en neutraliser un autre deux rues plus loin, puis encore un autre. C'est ainsi qu'il était entré en « spécialisation ».

Le groupe qui avançait ne pouvait qu'attirer l'attention d'Amine Assouad, assis comme les autres sur les marches du cinéma Rivoli, fermé depuis plusieurs mois.

« Regardez qui vient nous rendre visite ! » s'écria-t-il.

Un groupe de l'équipe des filles de Jocelyne Khoueiry, cheveux au vent, en treillis, l'arme à la main, bardées de chargeurs, se dirigeait vers eux. François, le mercenaire français, marchait à leur tête. Amine leur lança :

« Nous vous attendions, dépêchez-vous, la séance va commencer. » Il parlait en montrant l'affiche du film *Les divorcés*, proposé naguère au Rivoli.

« Oh, oui, venez avec nous, nous avons besoin de protection maternelle », implora Georges.

L'une d'elles répondit par un juron et François ajouta :

« Alors les bureaucrates, on prend le soleil ? »

— Non, on attendait ces demoiselles, lança Pierre. Sans elles nous sommes perdus.

— Va te faire foutre, et occupe-toi de ta collection. » Pierre, virtuose du poignard, s'était fait une solide réputation en découpant les oreilles de ses victimes qu'il proposait à tous ceux qu'il rencontrait.

« Et où allez-vous ? questionna Amine.

— Au bordel », dit Jocelyne avec un grand sérieux. Elles éclatèrent de rire.

« Non ? Et on peut aller avec vous ? surenchérit Camille en se levant.

— Tu n'as rien d'autre à faire ? contra François.

— Oh, le jaloux, plaisanta Amine. Il veut toutes les garder pour lui. Non ! Sérieux. Où vous allez ?

— A la pharmacie de ton grand-père, précisa l'instructeur. On va voir s'il reste des capotes. »

Un feu nourri d'armes automatiques leur fit dresser la tête. Ils se levèrent pour mieux écouter.

« C'est du côté de la place des Canons, localisa Pierre.

— Ce n'est pas là qu'allaient les filles ? questionna Camille.

— Non, elles ont parlé des bordels. » Le quartier chaud se trouvait à l'est de la place, derrière le commissariat.

« François a dit qu'ils allaient à la pharmacie. »

Les coups s'étaient espacés pour reprendre de plus belle. Brusquement, une des filles arriva en courant. Ils se précipitèrent vers elle.

« Vite, vite, François a été touché », cria-t-elle. Ils se mirent à courir.

La place était déserte. Du coin de l'immeuble Sony où ils s'étaient arrêtés, ils distinguaient près de la statue des Martyrs le corps immobile de l'instructeur. Les filles continuaient à tirer rageusement vers les immeubles qui étaient de l'autre côté du petit jardin de palmiers, vers les souks.

« Mais putain, arrêtez de tirer ! hurla Amine.

— Que s'est-il passé, d'où est venu le coup ? questionna Camille.

— Je ne sais pas, répondit une fille. Hier nous avions accroché un drapeau au bras de la statue. Il était tombé et François est allé le remettre. Il est monté. Il y a eu un coup de feu, et il est tombé. »

Amine se tourna vers les chabebs.

« Il faut aller le chercher. Camille, Pierre, Nicolas, vous venez avec moi ? Les autres, couvrez-nous. »

Ils s'élancèrent, cassés en deux, et se réfugièrent derrière l'abribus.



Sans un mot, Camille se mit à courir en zigzaguant vers le corps de François. Il se jeta au pied de la statue, mettant ainsi le socle entre lui et d'éventuels tireurs. François avait été touché en pleine tête, juste au-dessous du nez. Camille eut envie de pleurer. Il appuya son front sur le marbre froid du socle.

« Les salauds... Les salauds. »

En retenant les sanglots qui lui bloquaient la gorge, il défit doucement le nœud du cordon qui maintenait le sifflet à roulette autour du cou de François. Il le prit et le serra très fort dans son poing.

# 3

*Aïn El-Remmaneh, mercredi 7 janvier 1976,  
6 heures du matin*

Cela faisait plus de deux heures que Georges Sursok était là. Pendant une vingtaine de minutes, assis par terre, dans le noir, il laissa ses yeux s'adapter à l'obscurité. Son gibier n'était pas encore arrivé. A l'aide de la lunette télescopique, il avait cherché à déterminer le chemin que l'homme serait obligé de suivre dans l'immeuble en construction pour gagner son poste. Selon lui, le sniper ne serait à découvert qu'un peu plus d'une seconde.

Au pied de l'immeuble, un mouvement attira son attention. Une ombre se découpa une fraction de seconde dans l'encadrement de la fenêtre sans huisserie du palier du premier étage. L'homme montait l'escalier sans se presser. Dans la lunette, Georges distingua très nettement l'ombre d'une épaule et d'un dos, sur le palier du second. La silhouette du sniper apparut dans l'optique. Il tenait son fusil par le canon en équilibre sur l'épaule. Georges bloqua sa respiration. La tache claire du visage de l'homme surgit au milieu du réticule de visée. Georges appuya sur la queue de détente. La silhouette bondit en arrière et disparut. Georges se redressa lentement, assourdi par la détonation, les narines agressées par l'odeur de poudre brûlée. Il posa le 30/06 sur la peau de chamois, prit ses jumelles et les braqua sur l'endroit où l'homme avait disparu. Il lui fallut quelques minutes pour apercevoir une demi-crosse de fusil émergeant d'un tas de briques.

*Somexo, jeudi 8 janvier 1976, 11 heures*

D'un geste impatient, Gilberte repoussa la main qui lui tapotait l'épaule. Penchée sur un transistor aux piles fatiguées posé sur le bureau, elle comprenait difficilement les informations de RMC « ...*cien dirigeant chinois Chou En Lai est mort la nuit dernière vers une heure, selon le journal chinois Hong Kong Times. Chou En Lai était atteint d'une longue maladie...* »

« Ce qui veut dire, en langage clair, qu'il est mort d'un cancer. »

Gilberte se retourna brusquement, le visage fermé.

« Comment vas-tu ? » poursuivit Fouad Abou Nader.

Elle lui tendit sa joue, soudain radoucie. Il y déposa deux bises, en la regardant tendrement. Ses yeux marron, soulignés de larges cernes noirs, semblaient plus foncés que d'habitude. Gilberte fondit.

« Tu as l'air crevé, murmura-t-elle.

— Il y a beaucoup de choses à faire en ce moment, répondit-il, énigmatique.

— Tu es du côté de Tall El-Zaatar ?

— Non ce sont les Nemmours<sup>1</sup>. Nous, nous préparons une autre intervention. »

Les Nemmours, c'était la milice dirigée par Dany, le fils de l'ancien président de la République Camille Chamoun. Elle était surtout composée de jeunes chrétiens originaires de la montagne du Chouf et de Syriques, chrétiens de Syrie — principalement de la région d'Alep — réfugiés au Liban, et que Camille Chamoun, alors chef de l'Etat, avait accueillis sans pour autant leur attribuer la nationalité libanaise. Reconnaissants, les Syriques s'étaient enrôlés.

« Il y a des objectifs plus importants pour l'instant, poursuivit Fouad.

— Par exemple ? »

Il existait donc des divergences entre les groupes, se dit Gilberte, étonnée.

« Secret. Dis donc, tu ne sais pas où je pourrais faire laver quelque chose ? »

— Quoi ?

— Des vêtements, je n'ai pas le temps de passer chez moi.

— Donne-les-moi. »

La jeune fille avait immédiatement pensé à l'appartement de Malou, la secrétaire de Béchir, situé à quelques blocs de là, où les deux jeunes filles allaient parfois prendre une douche.

« Et où vas-tu les faire laver ? »

— Secret », dit-elle, imitant son emphase.

1. Les Tigres. Milice de Camille Chamoun ; dérivé de son nom Camille Nemr Chamoun.



*Socomex, vendredi 16 janvier 1976, 10 heures*

Camille était appuyé contre un arbre, devant le magasin d'exposition Volvo, à l'entrée de Badaro, à une centaine de mètres de l'agence de son père. Le visage dissimulé par sa cagoule, la kalachnikov à la main, il couvrait le groupe qui arrêtait les voitures se dirigeant vers le Musée. Depuis le début de l'attaque de la Quarantaine, les musulmans quittaient la zone contrôlée par les Kataëbs. Les suspects étaient alignés, mains sur la tête, contre le mur de l'église orthodoxe. Camille vit Georges pousser un jeune homme aux cheveux frisés vers ceux qui avaient été sélectionnés comme douteux. Il le reconnut immédiatement. C'était l'un des fils Chieffi, un notable sunnite que son père connaissait bien. Il s'approcha doucement du groupe, comme pour les surveiller, et s'adressa au jeune homme.

« Va-t'en, fous le camp avant qu'ils ne t'embarquent dans le camion.

— Qui es-tu ? demanda le fils Chieffi.

— Qu'est-ce que cela peut te foutre ? Va-t'en, mais surtout ne cours pas.

— J'ai peur, viens avec moi jusqu'au coin. »

Camille se mit à marcher vers l'immeuble aux balcons ronds qui marquait le début de la place du Musée. Il s'arrêta.

« Ne remets plus les pieds ici.

— Qui es-tu ?

— Allah maak. »

Camille retourna vers le groupe. Personne n'avait remarqué son manège. Il connaissait le sort réservé aux suspects arrêtés. Les plus riches seraient entassés dans des caves, pour servir de monnaie d'échange, les autres, surtout s'ils ne pouvaient pas prouver leur identité, seraient traités comme des Palestiniens.

La vieille maison byzantine abandonnée qui, depuis quelques jours, servait de poste aux BG juniors résonnait de leurs appels et de leurs pas. Elle se trouvait dans la petite ruelle séparant l'immeuble Starco, le PC avancé des Kataëbs dans le centre ville, de la banque Byblos. On y accédait par un escalier de pierre d'une dizaine de marches usées orné d'une rampe en fer forgé noir. Un balcon à colonnade s'élançait au-dessus de la rue. Les immenses salons intérieurs aux sols de marbre servaient de casernements. Les rares meubles qui s'y trouvaient avaient été entassés dans une pièce.

Gilberte, ayant demandé à rejoindre une unité, y avait été affectée pour s'occuper des transmissions. Elle préparait le café du petit

déjeuner lorsque Amine Assouad revint d'une patrouille de nuit. Il posa la musette qui ne le quittait jamais sur la table et en sortit une grenade à fusil Energa non explosée. Au cours de leurs patrouilles, les chabeb ramassaient toutes les munitions qu'abandonnaient sur le terrain les Mohabitouns et les Palestiniens.

Amine mit la grenade sur la table devant Tony Rahmé.

« Regarde.

— Je te l'achète dix livres. »

Gilberte intervint.

« Sortez tous les deux d'ici. Je n'aime pas avoir ces trucs-là sous le nez. »

Quelques instants plus tard, Amine rentrait dans la cuisine lorsqu'une explosion assourdissante fit voler les vitres en éclats. Un hurlement de douleur déchira le silence qui suivit. Il se précipita sur la table et récupéra son arme.

« Vite, dit-il à Gilberte, c'est un obus, il doit y avoir un blessé. »

D'un bond il fut à la fenêtre et prudemment regarda dehors. La jeune fille le vit se redresser brusquement. Il jura et sortit en courant. Elle alla à son tour à la fenêtre : Tony était allongé sur le trottoir, Nabil Hayoub et Fouad Akl s'éloignaient en titubant. Elle se jeta sur la radio et demanda une ambulance.

Amine était penché sur la jambe de Tony. Le pied n'était plus retenu à la jambe que par des lambeaux de chair et des bouts de tissus. Nabil et Fouad avaient été sonnés par l'explosion mais n'étaient pas blessés. Ils expliquèrent à Amine que Tony avait voulu s'asseoir sur la première marche de l'escalier pour leur montrer la grenade et qu'elle lui avait échappé des mains.

Tony fut évacué rapidement sur l'hôpital grec-orthodoxe par l'ambulance qui était de permanence à Starco. Gilberte, choquée, quitta peu après la vieille demeure, avec la ferme intention de ne plus y revenir. En arrivant à la Socomex, elle téléphona à l'hôpital.

« Il a été amputé », lui répondit la voix neutre de l'infirmière.

Le commandant de bord du Boeing de la MEA se présenta en très longue finale sur la piste 180 de l'aéroport de Beyrouth, qui s'étalait devant ses yeux. Une immense colonne de fumée noire s'élevait sur sa gauche, à l'est du port, avant de s'incliner sous le vent vers les montagnes. Le pilote assis à ses côtés s'appuya sur les accoudoirs de son siège pour mieux voir.

« La Quarantaine », dit-il.

Le commandant de bord acquiesça d'un signe de tête avant de revenir sur ses instruments. La vitesse était tombée et il pouvait sortir les volets.

Assis près du hublot, sur le côté gauche de l'appareil, Pierre Zeini colla son visage sur la vitre. Les journaux parisiens avaient fait état de « *l'attaque des camps de réfugiés palestiniens par les Phalanges, les milices conservatrices de droite* ». Pierre, en vacances chez sa tante pour les fêtes de fin d'année, à Paris, avait tenté d'expliquer autour de lui que les réfugiés étaient en fait des « gangsters » qui lui volaient son pays. Il s'était heurté à un mur d'incompréhension. Des réfugiés étaient des réfugiés, et en tant que tels avaient droit à une certaine considération. La presse française était unanime, ceux qui la lisaient aussi. Pierre avait eu du mal à expliquer que le droit des Libanais était de défendre leur pays, et que la liberté des uns s'arrêtait où commençait celle des autres. Il avait eu conscience de passer pour un massacreur de réfugiés, mais cela lui importait peu. Durant son séjour, il avait plusieurs fois téléphoné à sa mère. Elle lui avait toujours tenu le même discours. Pour elle, tout allait bien, mais, lui, qu'il reste à Paris. Elle lui avait même proposé de l'inscrire en terminale dans un lycée parisien. Il était parti comme on se jette à l'eau, sur un coup de tête.

Il passa sans encombre le contrôle de police et attendit sa valise. Le hall était vide à l'exception de la poignée de passagers, de deux ou trois fonctionnaires des douanes et d'une demi-douzaine de porteurs qui discutaient entre eux près du comptoir de la banque. Un FSI s'approcha d'eux et leur dit :

« C'est fini, c'était le dernier avion. Maintenant, l'aéroport est fermé.

— Kess ekhtak charmouta ! Et avec quoi je vais faire bouffer mes gosses ? protesta l'un des portefaix.

— Il faut attendre que la situation se calme pour manger », reprit le gendarme, cynique. « J'ai eu de la chance d'avoir ce vol », se dit Pierre, tout heureux de sa décision du matin. Il récupéra sa Samsonite et sortit. Il prit le premier des trois taxis jaunes et lança :

« Place Sassine. »

Le chauffeur se retourna, le regarda bizarrement et avertit :

« On ne peut pas passer place Sassine, je vous laisse dans un hôtel de Beyrouth. »

Pierre réfléchit rapidement et demanda d'être conduit au Bristol. De là, il pourrait prévenir sa mère de son arrivée et téléphoner à un ami qui l'hébergerait le temps nécessaire.

Le taxi s'élança dans la grande avenue. Il fut arrêté par un barrage d'hommes en armes à la hauteur du camp de Bourj El-Brajneh. Pierre n'eut guère le temps de discuter. Il fut tiré hors du véhicule, entendit l'un des hommes conseiller au chauffeur de disparaître. Il voulut récupérer sa valise, mais un coup de crosse dans les reins l'en dissuada. Le chauffeur démarra en trombe. Il ralentit un peu plus loin et se mit à trembler. Son client avait été enlevé. C'était la



première fois que cela lui arrivait. Il se souvint brusquement de la valise qui se trouvait dans son coffre et décida d'aller la déposer à l'hôtel Bristol.

### *Maison des BG, lundi 19 janvier 1976, 18 heures*

Un foulard noué autour de la tête, le visage marqué par la peur, une femme avançait à petits pas rapides, un enfant dans les bras ; un autre plus grand, accroché à sa jupe, suivait en trotinant. Derrière elle, un drapeau blanc dans une main et un balluchon dans l'autre, une jeune fille, les joues sales striées de traces de larmes, se retournait de temps à autre pour encourager de la voix et du regard une vieille dame appuyée sur une canne, qui marchait difficilement. Elles étaient en tête d'un long cortège remontant à pied la corniche du fleuve, encadré par des chabebs coiffés d'un passe-montagne noir, qui, l'arme à la main, hurlaient des ordres ou tiraient en l'air. Au volant de la R5 de sa cousine, Gilberte ralentit en croisant ce troupeau humain.

« Qui sont-ils ? demanda-t-elle à Camille.

— Les gens de la Quarantaine. On les renvoie chez eux.

— Chez eux ? Mais ce sont des Kurdes et des Palestiniens. Ils n'ont pas de chez-eux.

— Ne fais pas l'idiot. Ils iront dans les camps de l'Ouest, nous les raccompagnons au Musée, après ce n'est plus notre problème. » Gilberte secoua sa tignasse mouillée. Une panne de courant pendant qu'elle prenait sa douche l'avait privée de sèche-cheveux. Elle avait tempêté, juré, au point que son père lui avait fait remarquer que ses fréquentations n'avaient pas amélioré son langage.

« Je sais, mais mes fréquentations défendent ta maison », avait-elle renvoyé méchamment.

Elle n'était restée que quelques heures chez elle, le temps de se laver et se reposer. Pendant deux jours, derrière son émetteur, elle avait suivi l'assaut du camp de la Quarantaine. Des bruits couraient : les chabebs auraient massacré femmes et enfants. Son père l'avait questionnée après avoir affirmé que les radios de l'Ouest donnaient des détails d'exécutions sommaires et d'exactions en tous genres. Elle avait très mal réagi, accusant son père de ne pas avoir confiance en ses amis et de croire la propagande adverse. Mais elle doutait, et s'apprêtait à aller à la Maison des BG lorsque son frère était arrivé du centre ville pour prendre une douche. Elle l'avait attendu.

En arrivant au bar, Gilberte entendit un hurlement de douleur, suivi de sanglots. Elle se figea sur la dernière marche de l'escalier. Par la porte entrebâillée de la pièce attenante, un homme jeune était assis sur une chaise, les bras attachés dans le dos, le visage tuméfié.

« Où les as-tu mis, salaud ? » hurla une voix.

L'homme ne releva pas la tête, une gifle le fit basculer en arrière.

Gilberte poussa un cri.

« C'est un Jordanien », dit une voix derrière elle.

Elle se retourna et vit Youssef, le barman, accoudé au comptoir, qui regardait dans la même direction qu'elle.

« Qu'est-ce qu'il a fait ? »

— C'est un des chefs palestiniens de la Quarantaine. Ils ont enterré leurs armes et on cherche à savoir où. »

Gilberte fit demi-tour et remonta les escaliers. Elle ne supportait pas cette violence. « Même des ennemis, on n'a pas le droit de les faire souffrir comme cela », se dit-elle.

Devant l'entrée de l'immeuble elle se heurta à un groupe de combattants.

« ... En traversant le tas d'ordures, j'ai mis le pied dans une grosse casserole et il est resté coincé dedans. Impossible de me dégager, j'ai été obligé de courir avec, pendant l'assaut », expliquait l'un d'eux à ses voisins qui éclataient de rire. Gilberte les bouscula et se dirigea vers la R5. La conversation s'était arrêtée. Les chabeb la regardèrent partir, étonnés.

« Eh ! fasciste, je sais que tu es là, réponds. »

How Are You ne bougea pas. La voix venait de la barricade qui lui faisait face. Un accent du Sud-Liban. Il prit sa kalachnikov, mit le sélecteur sur rafale et répondit.

« Alors fasciste, tu réponds ? »

— Je t'entends.

— J'ai un paquet pour toi.

— Viens me l'apporter. »

Un éclat de rire résonna dans la ruelle. How Are You fit signe au chabeb qui était de faction avec lui de monter à l'étage, d'où il aurait une vue plongeante sur la rue.

« Je vais te le lancer. D'accord ? »

How Are You demeura silencieux. Il attendait que le chabeb ait prit position à l'étage.

« Ce n'est pas la peine de mettre quelqu'un au premier pour me tirer dessus, fasciste. Wahiet Allah, j'ai un paquet pour toi et ça n'explose pas. Je vais monter dans l'immeuble et te le lancer.

— OK. »

Le sac tomba juste derrière sa barricade. How Are You s'en approcha et le piqua légèrement de la pointe de son poignard, sans pouvoir déterminer ce qu'il contenait. Il trancha la ficelle qui le fermait, saisit un coin et le vida d'un coup sec. Une tête d'homme

roula sur le sol. How Are You resta pétrifié, incapable de faire un geste. Il poussa un juron. Accrochée à une oreille, une carte d'identité tachée de sang sur laquelle il déchiffra un nom : Pierre Zeini.

*Saadiyate, lundi 19 janvier 1976, 19 heures*

Camille Chamoun marchait de long en large, les mains dans le dos, sur les dalles mouillées par la pluie de la terrasse de sa villa de Saadiyate. Le vieux lion avait enfoncé un bonnet de laine gris sur sa crinière blanche et tentait de se calmer. Il avait demandé l'intervention de l'armée pour briser l'encerclement palestinien de la petite ville chrétienne de Damour, sur la route côtière au sud de Beyrouth. Mais les soldats étaient restés dans leurs casernes, sans ordres, et la seule unité qui avait fait mouvement s'était arrêtée au premier coup de feu.

Né avec le siècle, avocat de formation, Camille Chamoun connaissait le musulman; mieux, il le sentait. Sa méfiance atavique engendrait un besoin de le contenir pour le dominer. Il savait que sa réaction à la prise de la Quarantaine était inévitable. C'est en connaissance de cause qu'il avait lancé ses miliciens dans les affrontements de Nabaa. Son but final était le camp palestinien de Tall El-Zaatar, malgré l'opposition de Pierre Gémayel. Il avait deviné que la riposte aux combats qui se déroulaient autour des taudis du port aurait lieu à Damour, qu'il voulut faire protéger par l'armée. « Pas question », avait répondu le premier ministre Rachid Karamé. Camille Chamoun s'était rendu dans sa résidence d'été, située à quelques kilomètres de cette petite ville chrétienne, pour forcer le gouvernement à réagir, persuadé qu'il n'oserait pas abandonner le ministre de l'Intérieur, ancien président de la République, dans une nasse. Mais ses collègues n'avaient pas bougé, trop contents de le voir en difficulté. Les chrétiens marquaient ainsi leur désaccord avec la pression des Nemmours sur Nabaa, et les musulmans jubilaient à l'idée de lui donner une leçon et de faire payer à « l'homme des Anglais » des années d'une politique pro-occidentale entonnée alors qu'il était ambassadeur à Londres pendant la deuxième guerre mondiale. Il avait à l'époque prôné avec force une Ligue arabe solide, instrument d'une unité à la Lawrence d'Arabie, politique défendue par le Foreign Office et combattue par Paris. Les sunnites et les Palestiniens n'avaient jamais oublié que, lorsqu'il était représentant du Liban aux Nations unies, il avait voté contre le partage de la Palestine et que ses contacts avec le monde anglo-saxon l'avaient conduit à se rapprocher de Jérusalem, au point de devenir le grand prêtre des relations entre les chrétiens libanais et les Israéliens.

Camille Chamoun avait été tellement marqué par le style de vie de



la Couronne qu'il avait donné à ses enfants, Dany et Doris, une éducation anglaise. Aujourd'hui, les ministres se vengeaient des affronts subis après son élection à la présidence de la République en 1952. Affairiste sans scrupules, partisan d'un libéralisme sauvage, cet animal politique avait favorisé outrageusement les couches chrétiennes plus éduquées au détriment des citoyens musulmans qui se tournaient volontiers vers le panarabisme nassérien anti-occidental.

Le ministre de l'Intérieur se retourna, le visage fermé, vers le lieutenant commandant le petit détachement de l'armée chargé de sa protection.

« Raïs, il faut partir pendant qu'ils pillent les maisons, conseilla l'officier, après il sera trop tard.

— Non, répliqua le vieux lion têtu, Dieu me protège, ainsi que la Vierge de la montagne Saadiyate El-Talle, je porte son médaillon sur la poitrine. »

Les Palestiniens, aidés par les Druzes, avaient pris et pillé la ville, égorgeant tous ceux qui n'avaient pas fui, « pour venger la Quarantaine ». Camille Chamoun fulminait. Il avait organisé la défense de sa résidence avec la poignée de miliciens et les quelques soldats dont il disposait sur place, ainsi que l'évacuation par mer de la population terrorisée. Le mauvais temps n'avait pas facilité les choses. Il venait de subir un revers politique et il avait horreur de cela. En 1958, il avait été obligé de céder malgré la présence à Beyrouth de cinq mille marines américains débarqués un matin sur les plages pour l'aider à faire face à une insurrection nassérienne. En l'absence d'un soutien armé fidèle, il n'avait pu s'imposer pour un second mandat présidentiel, et fut marginalisé politiquement par son successeur, le général Fouad Chéhab, militaire cultivé, aux idées modernes, convaincu qu'il fallait au Liban une « petite dictature bien sentie », qu'il instaura en s'appuyant sur le fameux « Maktab At Tani », deuxième bureau, service de renseignement de l'armée, le seul, compte tenu de son origine, en qui il pouvait avoir confiance.

Revenu à la vie civile, Camille Chamoun s'était aussitôt lancé dans les affaires et avait créé sa milice qu'il avait baptisée « Nemmours », les ours.

Cet homme corrompu, au langage cru, voire ordurier, jouant admirablement du sarcasme, d'audace et de provocations, mit dix ans à remonter la pente. Depuis le début des événements d'avril, avec un cynisme consommé, à coups de formules lapidaires et de manœuvres levantines, il s'était imposé, par sa milice interposée, sur presque tous les champs de bataille. Les Kataëbs avaient pris la Quarantaine, et l'avaient abandonnée. Il décida de prendre Tall El-Zaatar, ce nid de Palestiniens. Il avait acquis les moyens de s'imposer par des pratiques dignes d'un mafioso sicilien. Depuis cinq ans qu'il était ministre de l'Intérieur, tous les dossiers qui passaient entre ses

maines se traitaient avec, à la clé, une commission qu'il redistribuait en fonction de ses intérêts. Ainsi se crée-t-on des fidélités indéfectibles.

La nuit était tombée sur la résidence de l'ancien chef de l'Etat, dernier refuge des habitants de la région. Des centaines de voitures étaient stationnées dans le parc, dans les allées, et même sur la route, pare-chocs contre pare-chocs.

Camille Chamoun entra dans une pièce éclairée par des bougies et ferma la baie vitrée derrière lui. C'était le seul endroit, avec la terrasse, qu'il s'était réservé. Les réfugiés s'étaient entassés dans toutes les autres pièces. Enfants, femmes et vieillards, couchés à même le sol, cherchaient le sommeil. Il était impossible de circuler dans les couloirs. Il n'y avait plus une marche d'escalier de libre. Au travers de la porte fermée et gardée par un milicien en armes pour préserver sa tranquillité, il entendit une femme questionner :

« Pourquoi les Palestiniens ont-ils fait cela ? Nous les avons accueillis chez nous, ils n'avaient pas le droit.

— Tant que le président sera là, ils n'oseront pas attaquer, affirma une voix d'homme.

— Qu'est-ce que l'armée attend pour venir nous chercher ? » questionna une autre voix.

Derrière le battant de la porte, le vieux lion secoua sa crinière.

Dans le couloir, Gilberte croisa Jocelyne Khoueiry, les joues roses d'excitation.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? lui demanda Gilberte.

— On tient une belle salope.

— Qui est-ce ?

— Elle ne veut pas nous le dire, mais je te jure qu'elle parlera.

— D'où vient-elle ?

— Elle a été arrêtée avec un pistolet dans la forêt de Nabaa. »

Suivie de Gilberte, Jocelyne ouvrit une porte. Une Palestinienne en treillis, échevelée, le visage zébré de coups, les défia d'un regard meurtrier. Elle était assise, droite, fière, sur un billot de bois qui servait de chaise. Jocelyne sans un mot s'approcha et la gifla violemment. La Palestinienne encaissa le coup, se redressa et cracha dans sa direction avec une bordée d'injures.

« Est-ce que tu veux la gifler ? demanda la combattante à Gilberte.

— Non. Je n'en ai vraiment pas envie. Si tu veux la tuer, tue-la, mais je trouve complètement con de la faire souffrir comme ça. Si tu es une vraie combattante, tire-lui une balle dans la tête, mais ne la frappe pas. »

Sur ces mots, Gilberte sortit rapidement de la pièce pour ne pas révéler son écœurement. Elle avait envie de pleurer. Le combat, son combat, ce n'était pas cela. Elle venait d'atteindre le bout du couloir lorsqu'un coup de feu la fit sursauter.

*Saadiyate, mardi 20 janvier 1976, 10 heures*

Quatre petits caboteurs au bastingage mangé par la rouille tiraient sur leurs ancres au rythme de la houle. Deux youyous blancs, surchargés, faisaient péniblement route vers eux. Ils venaient de quitter les rochers plats, battus par de courtes vagues, sur lesquels étaient agglutinées des dizaines de personnes engoncées dans des manteaux. La plupart avaient passé la nuit à attendre un bateau sur les rochers. Un vent froid leur griffait le visage. Après le départ des deux barques, que chacun suivait des yeux, un homme tomba la veste, enleva ses chaussures, se mit à l'eau et nagea vers les caboteurs, immédiatement imité par deux autres. Les miliciens qui avaient tenté de faire régner une certaine discipline dans le groupe, à grands coups de gueule et de courtes rafales tirées en l'air, les regardèrent sans bouger. De l'autre côté de l'étroite plaine côtière plantée de bananiers, sur les premières hauteurs, Damour brûlait. Les détonations des armes des miliciens qui contenaient l'avance des Palestiniens et des Druzes se rapprochaient lentement.

Un hélicoptère de l'armée survola la foule et se dirigea vers Saadiyate.

Les vêtements usés et sales, les visages mal rasés, les yeux rougis par la fatigue et les larmes, les habitants de Damour se serraient les uns contre les autres, un balluchon pour toute fortune. Ils se racontaient leur fuite, les corps des voisins criblés gisant sur la chaussée, les hurlements des femmes, le panneau routier de l'entrée de l'agglomération sur lequel le nom de Damour avait été barré pour être remplacé par « Al Moudammara » (« la détruite »), la prise de la permanence des Kataëbs, la disparition d'un ami.

En voyant revenir les youyous, les miliciens repoussèrent tout le monde, ne laissant sur le rocher qui servait d'embarcadère que les huit personnes pouvant embarquer pour cette rotation. Après être monté péniblement dans l'esquif, un vieil homme se retourna, tendit un doigt et éclata en sanglots. Des flammes sortaient des fenêtres d'une maison.



*Socomex, mercredi 21 janvier 1976, 11 heures*

Le premier obus claqua contre le petit mur en béton qui séparait les deux voies de l'avenue, le second explosa sur le toit de tuile du bâtiment séculaire voisin de la Maison centrale. Les deux chabebs de garde devant les escaliers de l'immeuble Socomex n'eurent que le temps de se glisser derrière les piliers gris de l'entrée avant que l'enfer ne se déchaîne. Gilberte débrancha son émetteur, prit à la hâte ses cahiers de notes et sortit en courant du bureau. « Ils vont tout démolir », se dit-elle.

Une spacieuse cage de verre qui avait dû être la salle d'accueil de l'immeuble trônait au milieu de l'entresol, sans ouverture sur la rue. A l'intérieur, un standard de onze lignes téléphoniques, couvert de poussière.

« Mais voilà ce qu'il nous faut, décida Malou.

— Et c'est à l'abri », renchérit Gilberte.

Une équipe technique de jeunes employés des PTT, ralliés à Béchir, fut immédiatement alertée pour venir effectuer les branchements. Gilberte disparut brusquement. Elle revint quelques minutes plus tard avec des vêtements et des armes dans les bras.

« Qu'est-ce que c'est ? C'est à toi, ces trucs ? questionna Malou.

— Non c'est à Ado, il me les avait laissés mais il n'est pas venu les rechercher. Je les avais oubliés en haut. »

Malou s'approcha de la table sur laquelle Gilberte avait déposé le tout. Elle prit le M 16 et l'inspecta.

« Mais il est dégueulasse ! Viens, nous allons le nettoyer. »

La secrétaire de Béchir démontra les pièces du fusil avec une dextérité étonnante.

« Pendant ce temps, je vais laver les vêtements, ça je sais faire », railla Gilberte en prenant le paquet. Lorsqu'elles eurent fini, elles récupérèrent une corde qu'elles installèrent en travers de la cage de verre, au-dessus du standard, et étendirent le linge.

« Nous faisons comme les Palestiniens », commenta Malou en pouffant. Les camps palestiniens de Beyrouth se distinguaient par deux choses : le linge étendu aux fenêtres... et des lapins élevés sur les toits plats des maisons ; les Libanais, eux, y élevaient des poules.

Gilberte, insensible à la petite pluie fine qui tombait, pressa le pas dans la ruelle en pente tout en maugréant. Malou ne l'avait pas réveillée. Le parking devant la Maison centrale était complet. « Ce n'est pas possible, tout le parti doit être là », pensa-t-elle en se glissant entre les voitures. Elle monta l'escalier quatre à quatre. Elle

demanda à l'un des gardes du corps de Cheikh Pierre, qu'elle connaissait vaguement :

« Le séminaire est déjà commencé ? »

— Non, répondit-il, ils viennent tout juste de rentrer dans la grande salle du haut. »

Gilberte se précipita au deuxième étage. Elle passa en trombe devant le bureau du raïs, s'arrêta une seconde devant la porte de la salle de conférences pour reprendre son souffle, remit un semblant d'ordre dans sa chevelure mouillée puis frappa à la porte et l'ouvrit. Elle resta figée sur le seuil, la main sur la poignée. Dans un silence de plomb, près de cent cinquante têtes se tournèrent vers elle. A l'autre bout de l'immense table ovale, Pierre Gémayel, raide comme la justice sur sa chaise, lui faisait face.

Paniquée, elle s'apprêtait à refermer l'huis et à s'enfuir, lorsque son regard accrocha le visage souriant de Béchir, qui lui faisait signe d'entrer. Elle se glissa contre le mur.

« Mademoiselle, mademoiselle », appela une voix rocailleuse.

Gilberte se redressa, mit les mains derrière le dos et s'avança face à Pierre Gémayel.

« Oui, raïs, prononça-t-elle d'une voix mal assurée.

— Quelle heure est-il ? »

Gilberte regarda sa montre.

« Neuf heures vingt. »

Béchir intervint en se tournant vers son père :

« Elle a dû travailler tard hier soir... »

Gilberte aperçut le regard désapprobateur de Fouad.

« Je m'en vais », bredouilla Gilberte, rouge de confusion, en faisant un pas vers la porte.

Une voix autoritaire l'arrêta.

« Un instant. C'est moi qui décide, et je ne sais pas si je vais vous garder. J'ai horreur que l'on arrive en retard aux réunions.

— Mais si », lança Amine Gémayel, touché par l'air affolé qui se peignait sur le visage de la jeune fille. Il lui fit signe de prendre place à côté de lui. Elle bouscula trois rangées de personnes debout et s'assit.

Elle entendit quelqu'un prendre la parole, sans identifier la voix. Ses oreilles bourdonnaient et elle respirait par saccades. Ce n'est que lorsque son cœur retrouva un rythme normal qu'elle leva les yeux.

Pierre Gémayel, à moins de cinq mètres d'elle, fixait un homme d'un certain âge qui exposait les risques de pénurie. Gilberte fut fascinée par le visage buriné et l'autorité qui se dégageait du raïs. Il se tenait très droit. Elle trouva qu'il ressemblait à un mafioso de film américain. Le visage anguleux, mince, les cheveux blancs plaqués en arrière, il était habillé à l'ancienne mode. Certains affirmaient qu'il ressemblait au boxeur Georges Carpentier.

En 1914, à l'âge de neuf ans, Pierre avait suivi ses parents dans leur

exil en Egypte. Son père et son oncle, farouchement opposés au pouvoir ottoman, avaient été condamnés à mort. Il était ensuite revenu faire des études au Liban, chez les jésuites, où il avait obtenu un diplôme de pharmacien. Il avait ouvert une officine place des Canons, entre le commissariat central et une banque, à l'entrée de la rue qui menait aux bordels, ce qui lui valut le surnom de « Pierre la Capote ». Ses adversaires affirmaient qu'il avait fait fortune en vendant des préservatifs et de la pénicilline. « Et alors... même si c'était vrai... cela montre le degré de sa volonté de protéger... », répondaient ses partisans.

Pierre Gémayel était très craint. En sa présence, ses collaborateurs eux-mêmes fixaient le bout de leurs chaussures. Il était si autoritaire, même en famille, que ses filles n'avaient jamais osé fumer devant lui. En bon sportif, il avait la cigarette en horreur. Toute la famille Gémayel avait le sport dans le sang, du moins politiquement. Maurice, le frère de Pierre, était président du Comité olympique libanais, poste discret mais efficace pour distribuer des « subventions » aux clubs répartis dans tout le pays. Son fils Amine avait développé ses dons de négociateur en tant que président du club de basket de Bikfaya, perpétuellement en tête du championnat du Liban, avant d'être élu député à la place d'un de ses oncles décédé. Lui-même, Cheikh Pierre, footballeur plus passionné qu'émérite, s'était lancé dans la politique en revenant des Jeux olympiques de Berlin en 1936, où il avait été ébloui par la discipline, l'ordre et l'ardeur civique des organisations de jeunesse hitlérienne. Il décida de former un mouvement identique, « Al-Kataëb », les Phalanges, à mi-chemin entre le scoutisme et le parti politique, dotées des signes extérieurs qu'il avait remarqués à Berlin : chemise et cravate vertes, ton sur ton, salut bras tendu, discipline, drapeaux et défilés.

Les phalangistes, qui avaient comme devise « Dieu, Famille, Patrie », s'étaient immédiatement opposés au maintien du mandat français comme au nationalisme arabe qui prônait le rattachement à la Syrie. Leur engagement politique se traduisait sur le terrain : il était de bon ton de faire le coup de poing avec les forces de l'ordre. Fin 1936, Pierre Gémayel, blessé au cours d'affrontements, fut emprisonné quelques jours. Il y gagna une image de martyr de l'indépendance. Depuis l'arrivée au Liban des Palestiniens, à laquelle il avait tenté de s'opposer, il dénonçait par communiqués — il ne s'était jamais adressé directement à la foule — « l'anarchie fédayin » et appelait au combat sacré, jusqu'à la mort, pour l'Indépendance et la Liberté.

De nombreux jeunes chrétiens étaient passés par les Phalanges. Les adversaires politiques du parti affirmaient « qu'il n'y avait pas de barbier en face de la Maison centrale des Kataëbs parce que ses membres n'avaient pas l'âge d'être rasés », atteinte sournoise mais précise à la virilité des phalangistes dans un pays où barbe et moustache sont les signes apparents du mâle.



Le parti Kataëb, centralisé autour de la personne de Pierre Gémayel, était constitué en un réseau complexe d'organisations régionales et locales qui lui avait permis au fil des années d'exercer une influence et parfois un contrôle complet dans les administrations, villages, régions et même ministères. Cette *wasta*<sup>1</sup> était l'une des raisons de son pouvoir en zone chrétienne. Sa milice était « au service de l'Etat, du moins de l'Etat tel qu'il le concevait, fait d'ordre et de discipline ». Les BG étaient le type même d'organisation marginale qu'utilisait officieusement le parti, tout en s'en démarquant officiellement si cela était nécessaire.

*Socomex, vendredi 23 janvier 1976, 1 heure 30*

« Un, deux, trois », Gilberte retint sa respiration et se lança à découvert. Elle avait compté immédiatement après l'explosion de l'obus et elle courait droit devant elle pour traverser l'avenue. Un sifflement aigu ne la fit pas dévier. Il se termina dans un claquement fracassant, à quatre cents mètres d'elle. Elle n'eut pas un regard pour l'éclair blanc qui avait jailli sur le macadam. Amortissant avec les mains le choc de son arrivée contre le mur, elle glissa rapidement vers l'entrée et se réfugia derrière un pilier, haletante.

« J'ai traversé, j'ai traversé », murmura-t-elle.

On lui avait demandé de donner un coup de main à l'administration du parti à la Maison centrale, et elle avait accepté. Socomex lui manquait. Des renforts étaient arrivés du nord. A l'accueil, il y avait bien une nouvelle dans l'équipe, mais Gilberte estimait que c'était à elle de recevoir les chabebs. Elle monta rapidement les escaliers. Les débuts de la nouvelle, Soumi Daher, fille d'une grande famille bourgeoise, avaient été difficiles. Elle était arrivée dans l'esprit d'une dame d'œuvre, habillée comme un mannequin, conduite par un chauffeur en livrée. Ses manières un peu précieuses avaient étonné, mais personne n'avait osé faire la moindre réflexion. Il n'était pas question de la laisser seule. Plusieurs fois par jour, Gilberte franchissait les trente mètres de boulevard qui séparaient les deux bâtiments. Traverser le boulevard sous les obus était devenu pour Gilberte une sorte de jeu, un défi.

« Mais comment fais-tu ? l'accueillit Soumi, tu ne rentres jamais chez toi ? Lorsque je suis partie hier soir, tu étais là, et ce matin tu y es encore.

— Je n'y vais que pour me doucher, répondit en souriant Gilberte, enfin quand il y a de l'eau. Lorsqu'il n'y en a pas, je vais me laver chez celui de mes voisins qui en a. »

1. Influence, pouvoir d'agir sur quelqu'un ou quelque chose.

Soumi la regarda, sidérée. Il lui paraissait inconcevable d'aller sonner chez un voisin pour demander à utiliser la salle de bain. Cela ne se faisait pas. L'entrée d'un chabeb interrompit ses réflexions.

« J'ai faim, où pourrait-on trouver quelque chose à manger ? »

— Je vais chercher du pain et du fromage pour te faire un sandwich, répondit Gilberte. Si je peux, je te ramène aussi une pomme ou deux. Tu veux du thé ?

— Bétmanna<sup>1</sup>. »

Gilberte se tourna vers Soumi.

« Demande donc à ceux qui sont en bas s'ils en veulent, je vais faire chauffer une grosse marmite d'eau. »

Gilberte prépara des tasses sur la table et lorsque Soumi revint, elle lui demanda :

« Peux-tu mettre du sucre dans toutes ces tasses, s'il te plaît ? »

— Mais tout le monde ne veut peut-être pas de sucre », rétorqua la jeune fille. Gilberte la regarda et répondit sèchement :

« C'est à prendre ou à laisser, nous ne sommes pas dans un salon », et de mimer avec une voix pointue : « Moi, je le souhaiterais sucré, et moi sans sucre, moi moyen... Non, mais tu te rends compte. »

Soumi ne fit aucun commentaire. Elle prit un plateau de tasses et suivit Gilberte dans les sous-sols, où avaient été cantonnés les jeunes venus du Nord. L'un d'eux demanda :

« Est-ce que je peux aussi avoir un sandwich ? »

— Dites-le tous en même temps, nous n'avons pas que vous sur les bras. Qui veut manger ? »

Plusieurs doigts se levèrent.

L'ambulance de Gilberte remonta l'avenue des Menuisiers. Les yeux fermés, la jeune fille l'aurait reconnue à l'odeur de bois coupé qui y flottait en permanence. Ils s'arrêtèrent en bas de la place de Tabaris, à l'entrée d'une ruelle bordée de vieux immeubles aux balcons de fer forgé. Gilberte brancha la sirène de la voiture. Un hurlement lugubre remplit la nuit. Des lumières s'allumèrent ici et là et des visages apparurent aux fenêtres. Gilberte s'adressa au plus proche d'entre eux.

« Madame, s'il vous plaît, avez-vous du pain ? »

— Du pain ! A cette heure-ci ! Mais pour quoi faire ?

— Il y a des renforts qui viennent d'arriver du Nord et nous n'avons rien à leur donner à manger. » Après une hésitation, la voix reprit :

« J'en ai quatre, je vous en donne deux. »

1. Je serai ravi de...

Soumi fit de même de l'autre côté de la rue. Un panier descendit vers Gilberte au bout d'une ficelle. Les Beyroutiens utilisaient très souvent ce système leur permettant de passer commande par téléphone à un commerçant et d'éviter que le garçon de courses ne monte les étages. La nouvelle avait parcouru la rue de fenêtre en fenêtre, de balcon en balcon, et les habitants avaient préparé un panier ou étaient descendus en pyjama et en robe de chambre sur le trottoir. Gilberte et Soumi ramassaient fromages, fruits, pain et saucisson, et les déposaient dans l'ambulance qui avançait hayon arrière ouvert au rythme de leur progression.

« Quelle est la situation ? leur demandait-on.

— Je ne sais pas, mais ça tire, répondait gentiment Gilberte.

— Vous êtes de braves petits, la félicita un vieillard en lui tapant doucement sur l'épaule.

— Non, monsieur, c'est vous qui êtes très gentil de vous être levé. »

Sur le chemin du retour, Soumi ne cessait de s'émerveiller :

« C'est extraordinaire, tu as vu ce que nous avons ramassé.

— C'est la magie des bonnes consciences. Ils ont dû tous retourner au lit et se rendormir très vite, satisfaits du devoir accompli », lâcha cyniquement Gilberte.

Sitôt arrivée, elle appela des chabeks pour décharger l'ambulance.

« Et maintenant, à table ! » s'écria-t-elle.

Les deux filles s'installèrent dans la pièce du standard et pour la première fois, au grand étonnement de Gilberte, Soumi prit une initiative.

« Tu fais les sandwiches et moi je m'occupe du thé. »

Jusqu'à cinq heures du matin, Soumi distribua des tasses fumantes et Gilberte ouvrit en deux les galettes de khobs<sup>1</sup> et roula les sandwiches comme on roule une crêpe, sur un coin du bureau ou sur ses genoux, après avoir demandé : « Confiture ou fromage ? »

« Attention, les papiers et les déchets dans la poubelle », répétaient continuellement les deux filles, bien décidées à ne pas avoir à ramasser les détritiques après le départ des combattants.

Gilberte se laissa tomber sur une chaise. Les chabeks étaient pour la plupart retournés dans leurs sous-sols.

« Je suis claquée, dit-elle.

— Moi aussi, indiqua Soumi, qui proposa alors à Gilberte de venir prendre une douche chez elle.

— D'accord, mais je n'ai pas de rechange.

— Ne t'en fais pas, je te prêterai un pantalon et un pull. »

Elle décrocha le téléphone et composa un numéro pendant que Gilberte allumait une cigarette.

1. Galettes de pain sans mie qui se vendent par sachets de dix.



« Maman, bonsoir... Oui tu as raison, bonjour... Non, tout va très bien, dis, maman, j'arrive avec Gilberte, peux-tu nous envoyer le chauffeur... Maman veut savoir si tu as faim, et ce que tu souhaiterais manger.

— Oui, et je rêve d'une kutchuk<sup>1</sup>. »

« Maman, je te présente Gilberte dont je t'ai parlé.

— Venez », l'invita Mme Daher en les conduisant sur la terrasse fleurie qui dominait la ville et le port. Des colonnes de fumée noire, épaisse, montaient de la région des hôtels.

« Asseyez-vous », proposa-t-elle. Sur la table recouverte d'une nappe blanche en tissu très fin, des œufs, des galettes et une kutchuk fumante attendaient dans des assiettes finement décorées entourées de couverts en argent.

« Tekram Aïnak<sup>2</sup> », souhaite Mme Daher.

Le repas fut avalé très vite, la douche chaude les détendit. Il fut question de dormir quelques heures.

« Sais-tu que c'est la première fois que je me couche alors que le jour se lève, affirma Soumi, je ne tiendrai jamais le coup.

— Mais si, tu verras. Lorsque tu te lèveras, tu seras en forme pour la nuit. Mets le réveil à une heure de l'après-midi. »

A leur réveil, Soumi présenta Gilberte à Madis Assouad, la sœur de Béchir venue rendre visite à Mme Daher.

« Je connais votre fils Amine, confia Gilberte.

— Ce chenapan », corrigea Madis avec un grand sourire. L'évocation du nom de son fils l'avait transfigurée.

« Que fais-tu ? demanda-t-elle à Gilberte.

— Comme Soumi.

— Que diriez-vous de venir toutes les deux travailler avec moi à la maison de Dar El-Aamal ? » Le parti Kataëb avait mis en place une sorte de gouvernement fantôme pour la zone chrétienne. Les économistes composaient le groupe Gama, il y avait une commission de distribution d'essence, et Madis avait pris la responsabilité d'un groupe chargé de l'aide sociale aux plus touchés et aux plus démunis.

« Pourquoi pas ? » répondit Gilberte.

1. Plat populaire. Soupe blanche à l'ail et aux morceaux de viande.

2. Remerciement. Littéralement : Que ta volonté soit faite, que ton œil soit satisfait.

*Socomex, dimanche 25 janvier 1976, 15 heures*

Fouad entra en coup de vent dans la salle, et s'arrêta en voyant Gilberte écouter son transistor. « ... *La villa de Camille Chamoun à Saadiyate a été investie par les forces islamo-palestiniennes et pillée. Le cessez-le-feu est, à quelques exceptions près, respecté sur l'ensemble des lignes de front. Pierre Gémayel a dénoncé la participation des Palestiniens au comité de surveillance du cessez-le-feu. " Nous ne serons pas des étrangers dans notre propre pays ", a affirmé le leader chrétien...* »

« Ça va peut-être s'arrêter, espéra Gilberte.

— Il nous faut du temps pour nous réorganiser », lui confia Fouad. Il prit ses armes dans le tiroir.

« Si ma sœur téléphone, dis-lui simplement que je suis dans le coin pour qu'elle ne s'inquiète pas. » Il fit un geste rapide de la main et repartit aussi vite qu'il était entré. Gilberte alla à la fenêtre et le vit monter dans sa jeep. Fady Frem l'attendait. Ils prirent la route du centre ville.

« Tu parles, comme il est dans le coin », se dit Gilberte. Elle réalisa que ce n'était pas pour lui qu'il fallait éventuellement mentir, mais pour Fady Frem. Selon la rumeur, Léna, la sœur de Fouad, était amoureuse de lui.

*Holiday Inn, dimanche 25 janvier 1976, 15 heures 30*

L'information circula de bouche à oreille à une vitesse fulgurante. La position allait être évacuée et remise à l'armée. Camille prépara son sac minutieusement. Cette fois-ci, il y croyait : un accord politique avait été conclu avant le cessez-le-feu. Il ne tenait pas à être dans les derniers à quitter le bâtiment, il prit ses affaires et descendit dans le lobby pour demander à Georges Foridès de partir dans les premiers.

« Je pense que tu pourras être chez toi ce soir », lui répondit le commandant des BG. Pensif, Camille s'assit sur une marche et alluma une cigarette.

*Achrafieh, lundi 2 février 1976, 10 heures 30*

« Quelle est la capitale de l'Australie ? demanda le professeur de géographie.

— Sydney, répondit Gilberte.

— Faux, lui affirma Michel Khoury. Tu as bien besoin de ces cours. » Assis devant leur poste de télévision, ils suivaient les programmes de la télévision scolaire que le ministère de l'Éducation venait de lancer pour compenser la fermeture prolongée des écoles.

« Canberra », précisa le professeur après quelques secondes de silence.

« Ça alors, j'aurais juré...

— Sydney est la plus grande ville, mais pas la capitale.

— C'est pas mal, reconnut Gilberte, l'école vient à la maison. Les gosses vont pouvoir travailler, maintenant.

— A condition qu'il y ait de l'électricité pour alimenter les postes de télé. Des quartiers entiers sont privés de courant.

— Mais cela ne va pas durer, maintenant que le cessez-le-feu est respecté.

— Inch Allah ! laissa-t-il tomber. Tiens, j'ai oublié de te dire qu'une certaine Soumi a téléphoné pour t'annoncer que Madis t'attendait demain à Dar El-Aamal.

Dar El-Aamal était une vieille maison avec un patio superbe au milieu duquel un jet d'eau murmurait perpétuellement. Un escalier de marbre monumental permettait d'accéder au premier étage marqué par un large balcon bordé de fer forgé qui courait tout autour de cette cour intérieure. Les toits de tuiles romaines rouges descendaient très bas sur le jet d'eau. Les plafonds des pièces étaient hauts et peints en bleu. De grandes baies vitrées s'ouvraient dans les murs blancs.

Ce manoir appartenait à Lady Cockrent, propriétaire de nombreux immeubles dans Beyrouth, et qui avait proposé à Madis de l'utiliser à sa guise.

Le premier travail des deux jeunes filles fut de repeindre murs et portes des pièces qui allaient servir de bureaux et ensuite de trouver les meubles nécessaires. Elles travaillèrent d'arrache-pied pendant plusieurs semaines. Mais tous les jours vers dix-huit heures, Gilberte quittait le chantier, descendait la rue et entraînait dans l'immeuble Socomex.

« Venez avec moi, lui avait dit Madis le premier jour, pour vous la Maison centrale et la permanence, c'est fini. Vous allez faire un travail beaucoup plus intéressant. »

Gilberte n'avait rien répondu, bien décidée à continuer à assurer des permanences en plus de ce nouveau travail. C'était son seul moyen de ne pas perdre le contact avec Fouad.

*Achrafieh, vendredi 5 mars 1976, 20 heures 30*

Une musique discrète sortait des haut-parleurs dissimulés sous les faux toits de véranda en tuile rouge qui ornaient le plafond. Il y avait encore peu de monde au Beirut Cellar. Gilberte, Fouad Abou Nader et Camille se dirigèrent vers leur table habituelle, au fond de la salle, contre un aquarium vide de poissons qui déversait sur les tables



proches une lumière verdâtre. Avant la guerre ce restaurant, aux menus écrits à la craie sur des tableaux noirs accrochés sur les murs, était le lieu de rendez-vous de toute la jeunesse estudiantine du Beyrouth chrétien. Les jeunes avaient arrêté leurs études mais gardé leurs habitudes. Gilberte aimait cet endroit, mais l'occasion d'y revenir ne s'était pas présentée depuis des mois.

André, le barman maître de rang arménien, s'approcha du groupe et les salua.

« Deux whiskies et un thé, commanda d'autorité Gilberte qui connaissait les goûts de chacun.

— Non, deux whiskies et une vodka, corrigea Fouad.

— Tiens, tu te mets à l'alcool maintenant ? Tu abandonnes ton thé ? s'étonna la jeune fille.

— Une fois n'est pas coutume. »

Rayonnante, vêtue d'une robe noire, simple, ras de cou, qui accentuait sa taille fine, Gilberte avait réussi à discipliner sa chevelure d'ordinaire rebelle. Les petites lueurs qu'elle lisait dans le regard de Fouad la ravissaient. Lorsqu'il était passé la chercher chez elle, il avait vu Camille qu'il avait invité à se joindre à eux. Cette proposition avait satisfait Violette Khoury, qui estimait qu'une jeune fille ne devait pas sortir en tête à tête avec un homme. Le visage de Gilberte, lui, s'était assombri, et elle en voulut à Camille d'avoir accepté sans même s'inquiéter de son assentiment.

« Alors, quelle est la situation ? demanda le barman, en posant la commande sur la table.

— C'est la débandade dans l'armée. Après les musulmans, voilà que les chrétiens se mutinent, l'informa Fouad.

— Mais je croyais que Rachid Karamé avait passé l'éponge sur les mutineries et qu'il avait demandé aux militaires de regagner leurs casernes. »

Les trois jeunes gens éclatèrent de rire. Solennel, Camille imita l'accent traînant et hésitant du premier ministre et proclama : « Le Conseil des ministres a pris la semaine dernière les mesures qui s'imposaient concernant les militaires rebelles. Le délai qui leur a été attribué pour réintégrer leurs casernes a expiré le premier mars. Je me suis enquis de la situation des intéressés auprès du commandant des armées. Il est apparu que ceux qui n'avaient pu rejoindre leur unité avaient des raisons plausibles, je veux parler de l'état des routes qui sont fermées par la neige. »

Gilberte et Fouad applaudirent en riant. La déclaration faite la veille à la sortie du conseil des ministres avait provoqué un immense éclat de rire dans la population. Le premier ministre avait minimisé la dissidence du millier de soldats qui avaient suivi le lieutenant Ahmed Khatib dans « l'Armée du Liban arabe », en la mettant sur le compte des routes bloquées par la neige. La

presse avait titré : « Mutinerie pour cause d'intempéries ». La vague de froid qui s'était abattue sur le Liban était tombée à point.

« Le gel à Tripoli lui a perturbé les neurones », commenta Camille. Il faisait allusion aux  $-6^{\circ}$  et aux cinq centimètres de neige qui avaient en quelques heures paralysé la capitale du Nord-Liban d'où était originaire Rachid Karamé.

« Sa mandarine est congelée », renchérit Fouad en jouant sur le mot<sup>1</sup>. L'éclat de rire repartit de plus belle. Reprenant son sérieux, Camille demanda à Fouad ce qu'était l'« Armée de Libération libanaise » proclamée le matin même et qu'évoquaient toutes les radios.

« Ce sont des soldats chrétiens de Koubeyat qui se sont mutinés parce que le commandement a refusé qu'ils retournent chez eux pour combattre un clan musulman qui avait attaqué leur village.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? » demanda Gilberte en fronçant les sourcils. Sa famille était originaire de cette petite ville qui coiffait l'une des collines de l'Akkar, au nord près de la frontière syrienne. Enfant, elle y avait souvent passé des vacances.

— Avant-hier soir, un gars de la tribu Jaafar descendait à Tripoli pour livrer des pommes de terre avec sa camionnette. Il a été attaqué près de Koubeyat par un déserteur, un sergent qui s'appelle, je crois, Ahmed el-Oss, un musulman, qui avait piqué un M16 dans sa caserne. Il a fait les poches du vendeur de patates, lui a pris 10 000 livres et une partie de son chargement. Le gars de la tribu Jaafar, croyant que celui qui l'avait attaqué était de Koubeyat, est retourné chez lui, a prévenu son clan puis il est revenu avec tous les hommes de son village tendre une embuscade près de Koubeyat. Ils ont mitraillé la première voiture qui est sortie du village. Il y a eu un mort, un militaire en retraite, un blessé et deux gars qui ont été pris en otages. Les gens de Koubeyat, en entendant les coups de feu, ont décroché leurs fusils et sont arrivés en courant. Ils ont été arrêtés par un feu d'enfer venant des collines alentour. Les Jaafars avaient appelé à la rescousse les autres tribus musulmanes, notamment les Nassereddines, et avaient encerclé Koubeyat. Les habitants de Koubeyat ont alors fait demi-tour. Ils ont sorti les mortiers et les RPG et le cirque a commencé.

— Mais personne n'a cherché à demander des explications ? questionna Gilberte.

— Tu sais bien que dans ces cas-là on tire et on discute après, lui dit Camille.

— C'est exactement ce qui s'est passé, reprit Fouad. Vers dix heures du matin, il y a eu un cessez-le-feu et promesse de libération des deux otages, enfin des ex-otages, parce que les Jaafars leur

1. Mandarine est la traduction littérale d'*Effendi*, titre arabe donné au maire de la ville de Tripoli.

avaient coupé les couilles et les leur avaient mises dans la bouche. Quand les habitants de Koubeyat ont vu ça, ils se sont remis à tirer de plus belle. Il a fallu l'intervention de l'armée et des Palestiniens pour arrêter les combats.

— Mais que viennent foutre les dissidents chrétiens de l'armée dans tout ça ? demanda Camille.

— La plupart des habitants de Koubeyat sont dans l'armée, expliqua Fouad, et lorsque la nouvelle des combats est parvenue à Beyrouth, les militaires originaires de là-bas ont bloqué l'autoroute au-dessus de Jounieh et ont pris en otage un autobus qui transportait une trentaine de Syriens et de Libanais musulmans du Nord. Les moines de Kaslik<sup>1</sup> sont intervenus et les ont récupérés pour les remettre aux membres du comité de coordination chargés de faire appliquer le cessez-le-feu. C'est alors que les casernes sont entrées en ébullition. Dans celle de Sarba, une centaine de soldats sont sortis avec leurs armes et même avec des véhicules blindés, pour participer aux prises d'otages. La caserne était pratiquement sous le contrôle des gens du Nord. Il a fallu que le commandant de l'armée promette d'assurer la défense de Koubeyat pour calmer les esprits et faire libérer vingt-deux otages enlevés par les militaires.

« Mais entre-temps, dans le Nord, les Jaafars, apprenant qu'il y avait des enlèvements de musulmans à Jounieh, ont à nouveau attaqué Koubeyat. Il y a eu onze morts, et lorsque des rumeurs ont circulé ici, affirmant que les musulmans allaient attaquer les villages chrétiens, ça a été l'explosion. Rien n'a pu les calmer, pas même les déclarations du déserteur qui avait attaqué le marchand de pommes de terre et qui avouait que tout était sa faute. Plus personne ne l'écoutait. Ils avaient tous d'autres comptes à régler.

« A l'annonce de la seconde attaque, les militaires de Sarba ont repris leurs armes et leurs blindés. Ils ont écrit dessus " Armée de Libération du Liban " et ils se sont engagés sur la route du Nord.

« Des commandos ont été envoyés pour barrer les routes. Il y a eu des accrochages. On en est là. Toutes les négociations ont échoué. Les dissidents tiennent un quartier près de leur caserne, et ne veulent qu'une chose : monter à Koubeyat.

— Et nous, qu'est-ce qu'on fait, pourquoi on ne les aide pas ? demanda Camille.

— Que veux-tu faire ? répondit Fouad. D'abord ce sont des soldats, et ils savent se défendre, ils n'ont pas besoin de nous. Ensuite Yarzé<sup>2</sup> a envoyé deux compagnies à Koubeyat. S'il avait envoyé les gars de Sarba, il y aurait eu un massacre. Il faut une force neutre. Ils devraient être sur place cette nuit.

1. Ordre religieux maronite très engagé auprès de la milice chrétienne et du parti Kataëb.

2. Le ministère de la Défense.



— En attendant, tout ça ne nous nourrit pas », lança Gilberte qui fit signe à André de prendre leur commande.

*Achrafieh, mardi 9 mars 1976, 14 heures*

« ... Les députés ont été unanimes à voter la prorogation de leur mandat pour vingt-six mois, en raison de l'impossibilité d'organiser des élections législatives. Le texte initial prévoyait une prolongation d'un an, il fut amendé en commission. Mais les débats à la Chambre, ce matin, ont essentiellement porté sur la situation et la guerre des casernes. Constatant l'impossibilité d'organiser des élections législatives, les parlementaires ont donné six mois au gouvernement pour ramener le calme et organiser un scrutin... »

Michel Khoury n'avait pas quitté son transistor depuis son retour de l'agence. Pour la première fois, les institutions de l'Etat étaient menacées. L'armée se désagrégeait et le Parlement ne pouvait être réélu.

« ... la guerre des casernes. Après la prise de contrôle du château de Beaufort par le sergent Hassan Jabert et son ralliement à " l'Armée de Libération du Liban ", c'est la forteresse de Rachaya, au pied du mont Hermon, qui a été investie par les dissidents de " l'Armée de Libération arabe ". Des réunions devraient avoir lieu cet après-midi dans la caserne d'Abdal et sur la base aérienne de Rayak dans la Békaa. Par ailleurs, et selon nos correspondants dans le Sud, le commandant Haddad pourrait s'emparer des casernes de Marjayoun et de Kyamé pour former l' " Armée du Liban Libre ". Il serait appuyé par Jérusalem dans sa tentative... »

Michel Khoury était consterné : l'armée, le seul espoir d'unité, éclatait en une myriade de forces qui toutes prétendaient agir au nom de la Liberté.

Les unités qui avaient été envoyées dans son village de Koubeyat pour y ramener le calme s'étaient jointes aux habitants, ce qui, peu après, avait provoqué des affrontements armés entre militaires musulmans et chrétiens dans les casernes de Tripoli. Il s'en était suivi une débandade, chacun rejoignant l'armée de son camp.

« C'est foutu, il faut quitter le pays, murmura Michel en se levant, décidé à émigrer vers des cieux plus cléments. De toute manière, le tourisme, dans ces conditions... »

*Socomex, mercredi 10 mars 1976, 1 heure du matin*

Machinalement, Gilberte interrompit la sonnerie du téléphone en décrochant le combiné de la main gauche, après avoir, de la droite, enlevé la boucle d'oreille qui lui faisait mal. Après le dîner au Beirut

Cellar, elle avait décidé d'être plus féminine. Pas question cependant de changer de vêtements, le jean et le pull étaient trop pratiques, pas question non plus de se farder, elle n'aimait pas cela. Restaient donc les bijoux. Elle ne possédait que cette paire de boucles d'oreilles en or que lui avait offertes son père pour l'un de ses anniversaires.

« C'est Pierre Gémayel qui parle.

— C'est malin, gronda Gilberte irritée, téléphonez et amusez-vous avec quelqu'un d'autre, je n'ai pas de temps à perdre. J'en ai ras le bol de vos coups de fil. »

Elle raccrocha violemment en maugréant. Depuis plusieurs jours, des plaisantins, toujours les mêmes, appelaient pour lancer des bordées d'injures ou, se faisant passer pour des responsables Kataëbs, donnaient des ordres de mobilisation. L'appareil bourdonna à nouveau. Elle décrocha d'un geste vif et avant qu'elle ait ouvert la bouche, elle entendit une voix sourde lui dire :

« Mademoiselle, c'est encore moi, Pierre Gémayel, vous venez de me raccrocher au nez, mais sachez que je ne vous en veux pas. »

Gilberte fut prise d'un doute subit, elle n'avait jamais eu le raïs au téléphone, mais le débit de la voix et cette manière de parler en utilisant deux mots de français et trois d'arabe dans la même phrase était bien celle de Pierre Gémayel. Elle ne répondit pas.

« Bravo, mademoiselle, vous m'avez enfin reconnu. Qui est à l'appareil ? »

Le léger doute qui subsistait dans son esprit disparut. Confuse, elle murmura :

« C'est Gilberte.

— Gilberte, qu'est-ce qui se passe ?

— Pas grand-chose, Cheikh Pierre, de petits accrochages, sans plus.

— Mais enfin, et les bombardements que j'ai entendus cette nuit, pourquoi ne m'a-t-on rien dit ? »

Gilberte faillit éclater de rire. Elle bredouilla.

« Cette nuit, nous n'avons pas voulu vous réveiller. William Haoui est venu vers minuit et il a dit qu'il n'y avait rien de grave. Ce n'était qu'un orage, en fait.

— Bien, merci, appelez-le et dites-lui de me joindre.

— Tout de suite, Cheikh Pierre. »

Il lança un rapide « au revoir » et raccrocha. Ne pouvant plus se contenir, elle explosa de rire.

*Café Sursok, jeudi 11 mars 1976, 16 heures*

Gilberte était assommée, sonnée comme un boxeur. Son cœur, brusquement gonflé, comprimé, semblait vouloir éclater dans sa

poitrine. Sur ses cuisses cachées par la table, ses mains étaient nouées dans un serrement qui faisait blanchir les jointures. Elle ouvrait les paupières le plus grand possible, et clignait rapidement les yeux pour retenir des larmes qu'elle ne voulait pas laisser couler. Devant elle, Fouad, accoudé sur la table, regardait fixement ses doigts tourner la petite cuillère dans le thé qu'il n'avait pas encore touché. « Il doit être froid », pensa-t-elle du breuvage, sans trop savoir pourquoi. Ce fut la seule pensée claire qui émergea de sa tête embrumée.

« Tu sais je te respecte beaucoup, lui avait dit Fouad, et je ne veux pas qu'il y ait de malentendu entre toi et moi. Il ne peut y avoir d'avenir pour nous deux. »

Cette phrase lui avait coupé le souffle. Dans un sursaut de fierté, elle s'exclama :

« Avenir... Quel avenir ? Tu nous vois ensemble ? C'est une chose impossible, tu ne tiendrais pas longtemps. »

Il eut un sourire gêné, voulut répondre mais Gilberte ne lui en laissa pas le temps. Elle se lança dans un monologue décousu, évoquant les combats, la situation de l'armée, le coup d'Etat qui avait été tenté la veille par le général Haziz Ahdad, commandant de la place de Beyrouth. Il lui fallait occuper l'espace, retenir le temps, maintenir le doute, éviter une affirmation, détourner le sujet, tenir. Tout en discourant, elle ramassa ses cigarettes, les rangea dans son sac et se leva sans avoir touché au café qu'elle avait commandé. Fouad la suivit jusqu'à la voiture. Elle décrivait presque avec le sourire la proposition de son père de quitter le pays, d'émigrer. Le refus de Camille et le sien. La discussion familiale orageuse qui avait dressé les enfants contre le père, les premiers reprochant au second de n'avoir rien fait pour le pays lorsqu'il était temps et de partir lorsqu'il fallait se battre, le second parlant d'avenir et de fuir la peur, et le sang que les jeunes faisaient couler comme un grand jeu.

« Tu te rends compte, dit-elle à Fouad au moment où la voiture s'arrêtait devant Dar El-Aamal, prétendre que nous tuons pour nous faire plaisir ! Mon père ne se rendait pas compte de ce qu'il disait. Il était très fatigué. » Elle ouvrit la portière et sortit rapidement sans lui laisser le temps de prononcer une parole.

« Merci pour le café, à bientôt. » Elle referma la portière et partit en courant vers les escaliers. La voiture démarra. Elle continua sans se retourner, des larmes plein les yeux.

*Achrafieh, dimanche 21 mars 1976, 13 heures 04*

Le reportage du journal télévisé était insoutenable. Le corps du milicien barbu, attaché par les pieds à la poignée du coffre du break bleu, roulait sur lui-même dans les virages. La tête rebondissait



comme une lourde balle sur les aspérités de la chaussée. Hilares, les hommes dans le véhicule traînaient leur trophée dans les rues du quartier musulman. Des passants crachaient dessus. La caméra fit un mouvement vers le cadavre. En reconnaissant Samir, Camille pâlit. Samir faisait partie du petit groupe d'observateurs que les Kataëbs avaient laissés sur le toit de l'Holiday Inn, comme le prévoyaient les accords de cessez-le-feu, lorsque l'armée s'y était déployée.

Samir avait un tournevis planté dans le dos. Le pantalon, ramené sur les chevilles, laissait voir des jambes écorchées par le frottement sur le macadam. Le visage était boursoufflé de coups.

« Les salauds ! » hurla Gilberte, les mains sur les yeux.

Camille parvint à détacher son regard du corps de son ami et fixa les occupants du break décoré avec des portraits de Gamal Abdel Nasser. Il tentait de les graver au fer rouge dans sa mémoire. Il enregistra le numéro minéralogique de la voiture, 213738. Il le répéta lentement, comme si sa vie en dépendait.

« Je les retrouverai, wahiet Allah, je les retrouverai... » dit-il en martelant les mots de ses poings sur la table. Le présentateur revint à l'antenne, mettant fin à l'horreur.

Des larmes coulaient lentement sur les joues blanches de Camille. Il repoussa son assiette, alluma une cigarette, les mains tremblantes. Gilberte se mordait les doigts. Violette Khoury rompit le silence en murmurant : « Que Dieu fasse que sa mère n'ait pas regardé la télévision. » Michel Khoury se leva de table et alla éteindre le poste. Un silence douloureux les enveloppa.

Toute la matinée, ils avaient suivi à la radio la prise de l'Holiday Inn. Michel Khoury avait réveillé ses enfants pour leur faire écouter les premières informations. Le soleil était à peine levé. Les journalistes affirmaient que plusieurs centaines de combattants des Forces communes avaient attaqué les hôtels sur trois axes. Les Forces communes étaient l'addition des Mohabitouns, des milices de gauche et des soldats de l'Armée du Liban arabe. Leur union s'était faite pour exiger le départ du président Sleiman Frangié, qui, lui, était soutenu par les Kataëbs et le PNL de Camille Chamoun. Les phalangistes, qui s'étaient réfugiés au dernier étage et sur le toit, résistèrent jusqu'à épuisement de leurs munitions. Samir fut le seul à être pris vivant. Les corps des autres avaient été jetés par les fenêtres. Camille, collé au transistor, avait suivi heure par heure la progression des assaillants. Immédiatement après l'annonce de l'assaut, il avait appelé la Maison des BG pour savoir si quelque chose était prévu. Personne n'était au courant. Camille avait maudit l'imprévoyance des responsables.

Il les avait pourtant alertés. Tous les jours ou presque s'étaient dans les journaux des photos montrant le lieutenant Ahmed Khatib, son éternel pistolet de cow-boy et son ceinturon de cuir gravé au côté

sur un ensemble pantalon-chemise beige clair, aux côtés de Kamal Joumblatt, exigeant la démission de Frangié de gré ou de force. Tous avaient les yeux tournés vers Damas où les Libanais se succédaient dans les salons d'Hafez El-Assad. Tous étaient persuadés que Karim Pakradouni et Georges Saadé, les émissaires du parti Kataëb, allaient obtenir gain de cause. La réapparition des francs-tireurs ne les avait pas inquiétés outre mesure. Et maintenant Samir était mort. Une rage froide s'empara de Camille.

« Les cons, mais qu'ils sont cons ! » s'écria-t-il.

En fin d'après-midi, un appel téléphonique impératif le convoqua enfin. La Maison centrale des Kataëbs était sur le pied de guerre. Mot d'ordre : reprendre les hôtels.

### *Quartier des hôtels, lundi 22 mars 1976, 2 heures*

Le grondement continu du mur de pierre, contre lequel Camille avait appuyé sa tête, semblait venir de la cave de l'immeuble. Il y colla son oreille et le bruit se fit plus net. Des coups sourds sortaient des entrailles de la terre, prolongeant les déflagrations qui secouaient l'air. Un sifflement aigu tout proche lui fit rentrer la tête dans les épaules. Le noir devant lui s'illumina une fraction de seconde, révélant le contour des immeubles et les quelques voitures garées sur les trottoirs entre les arbres. L'obus de mortier avait frappé le milieu de la chaussée à une cinquantaine de mètres. Un autre fracassa le sommet d'un arbre, un troisième explosa au centre de la façade qui surmontait un magasin. Les tirs se rapprochaient. « Vous vous mettez en position d'attente ici, près de l'immeuble Singer, avait ordonné Georges Foridès au groupe, en pointant son doigt sur un plan, n'allez pas plus loin, sinon vous serez dans la préparation d'artillerie. » Camille se demanda si les canonniers avaient les bonnes coordonnées. Il se recroquevilla.

### *Socomex, lundi 22 mars 1976, 3 heures 20*

Gilberte s'était installée dans la salle des écoutes de Socomex, comme si elle l'avait quittée la veille, sans que personne s'en étonne. Les récepteurs étaient étrangement muets. Les contacts radio avaient été interdits pour ne pas dévoiler les intentions réelles de l'état-major. « Ils ne sont pas cons, avait pensé la jeune fille, ils doivent bien se douter que ce bombardement doit préparer quelque chose. » Cela faisait plus de deux heures que le fracas des départs de coups de mortier assourdissait la nuit. Elle était montée sur le toit avec des chabebs.

« C'est beau un bombardement », murmura une voix inconnue à ses côtés.

Le ciel fourmillait de points rouges qui, gracieusement, suivaient une légère courbe pour disparaître derrière la masse sombre d'un bâtiment ou s'écraser et rebondir contre une façade. Une volée de projectiles sur le port tout proche les précipita dans l'escalier. Les tirs de contre-batteries commençaient. Dans la salle des écoutes Gilberte alluma un transistor. « ... la rue Hamra est soumise à un violent bombardement. Tous les axes qui mènent au quartier des hôtels sont pilonnés à raison de quatre obus par seconde. Les habitants sont terrés dans leurs caves. Le bombardement est si intense que les secouristes ne peuvent plus évacuer les blessés. Selon une source hospitalière, deux diplomates français, le consul général, Guy Barioulet, et un secrétaire de l'ambassade, André Ringar, ont été admis à l'hôpital américain, grièvement blessés par des obus tombés dans le parc de la chancellerie de Clemenceau... »

« Quelle idée de se promener dans un parc cette nuit », commenta une opératrice désœuvrée.

Gilberte haussa les épaules.

« Tu crois vraiment qu'ils se promenaient, imbécile ! »

### *Quartier des hôtels, lundi 22 mars 1976, 6 heures*

Lorsque le groupe de Camille reçut l'ordre d'avancer, le noir du ciel était à peine irisé des premières lueurs de l'aube. Suivi comme une ombre par Fouad, il s'élança le long de l'immeuble et s'accroupit en position de tir au carrefour suivant. Derrière lui, les chabebs entraient dans les immeubles. Il changea de position.

« Vas-y ! » lui cria Fouad quelques minutes plus tard.

Camille s'élança. A cinq cents mètres de son point de départ, il entendit des voix dans une entrée et s'arrêta net, plaqué contre le mur. D'un bond, Fouad l'imita. Lentement, Camille décrocha une grenade de son brêlage. Une voix de femme et des cris d'enfant stoppèrent son geste. Son regard croisa celui de Fouad. Ils se jetèrent dans l'immeuble, l'arme pointée. Sur les marches menant au premier étage, une jeune fille hurla de terreur. Fouad tira en l'air.

« Qui es-tu ? » cria Camille.

— J'habite ici.

— Où sont les autres ?

— Dans la cave, s'il vous plaît, ne tirez pas.

— Combien êtes-vous ?

— Une dizaine, il y a deux familles... Ayez pitié, ne tirez pas. » La jeune fille s'était assise sur une marche. Des larmes coulaient sur ses joues.

« Tous habitent ici ? »



— ...

— Réponds ou je tire ! hurla Camille.

— Oui, oui, ne nous faites pas de mal. »

Fouad recula jusqu'au perron et fit signe aux autres. Ils s'engouffrèrent dans l'entrée et se répandirent dans les couloirs et les escaliers. Camille et Fouad ressortirent et se mirent en couverture. Un M113 s'approcha dans un bruit de chenilles. Camille vit les chabeks pousser des femmes et des enfants à l'intérieur, et le blindé repartit vers l'arrière. Georges Foridès s'approcha de lui.

« Allez, on continue.

— Qui c'était ?

— Deux familles qui étaient restées. On les a évacuées. Allez, fonce. »

### *Quartier des hôtels, lundi 22 mars 1976, 6 heures 40*

Camille se faufila entre les tombes du cimetière et se plaqua contre un mur pour ne pas être vu de l'Holiday Inn qui se dressait devant lui. Georges leur avait demandé de ralentir pour permettre à l'autre colonne de revenir à leur hauteur. Le temps de souffler, et ils étaient repartis, non plus en suivant la rue Omar, mais en passant d'immeuble en immeuble, utilisant les cheminements qu'ils avaient pris quelques semaines plus tôt.

« Fais gaffe aux mines », avertit Fouad Akl.

C'était ce que Camille craignait le plus depuis qu'ils étaient entrés dans le dédale de couloirs et de cours intérieures du dernier pâté d'immeubles. Les habitants avaient abandonné leurs logements au début de l'hiver, pendant les premiers combats autour des hôtels, et les chabeks avaient creusé les murs pour passer d'une maison à une autre. Ces galeries pouvaient être de véritables pièges à rats. Ils arrivèrent entre le Phénicia et l'Holiday Inn sans avoir tiré un coup de feu et se regroupèrent.

De l'autre côté de la montée Kamal-Joumblatt, les hôtels dressaient leurs façades noircies devant eux, obstruant le ciel. La rue était un véritable fossé parcouru de miaulements de projectiles tirés de la tour Murr.

Par radio, Georges demanda un tir d'appui sur le carrefour en haut de leur position. Dès l'explosion des premiers obus, ils s'élancèrent.

*Quartier des hôtels, lundi 22 mars 1976,*  
*6 heures 45*

Dans le hall désert, Georges posa sa kalachnikov sur le comptoir près de Camille, et demanda :

« Ça ne va pas ? »

— Si, tout va très bien, répondit Camille d'une voix terne.

— Tu es fatigué ?

— Pas plus que les autres.

— Tu as fait du bon boulot.

— Tu parles, il n'y avait personne, enchaîna Camille. Tu sais où ils sont ?

— Dans les étages, au-dessus de nous. Ils n'ont pas eu le temps de recevoir du renfort. Il va falloir les déloger. Toi, occupe-toi des fenêtres de devant. Nous, nous allons nous les farcir. »

Lentement, Camille se dirigea vers une ouverture et se cala dans l'embrasure. Des cris, des explosions de grenades suivies de courtes rafales résonnaient dans les étages. La chasse avait commencé, sans merci. Camille alluma une cigarette et regarda dans la rue. Une brume de poussière et de fumée flottait autour de l'hôtel. Des chabebbs cassés en deux traversaient la rue, le renfort arrivait. Il reconnut les longs cheveux retenus par un bandeau multicolore de Jocelyne et de ses filles.

Dans les étages, la bataille était acharnée. Une nuée d'impacts venus de l'extérieur claquèrent autour de Camille. Il se laissa tomber au sol. Une longue rafale martela l'appui de la fenêtre avant d'aller frapper le plafond et le mur du hall. Une détonation lui vrilla les oreilles, puis un sifflement strident. Une canalisation d'eau chaude, touchée en plusieurs endroits, avait éclaté, libérant des jets de vapeur. Camille fit un bond pour éviter l'eau bouillante et prit position dans l'embrasure suivante. Des silhouettes se profilaient sur le toit de l'hôtel Corona, de l'autre côté du carrefour. Il lâcha une courte rafale et hurla :

« Contre-attaque ! »

Tous ceux qui étaient dans le hall se précipitèrent aux fenêtres et tirèrent au hasard vers l'extérieur, avant de se mettre à l'abri. Plus rien ne bougea. Les coups de feu dans les étages se calmèrent. Un brouhaha et des cris dans les escaliers attirèrent le regard de Camille. A coups de crosse, trois chabebbs poussaient devant eux un civil pris dans l'une des chambres du troisième.

« C'est un de ces salauds, regardez, il a des rangers. » Les regards se posèrent sur les chaussures militaires que l'homme avait aux pieds.

« Qui es-tu ? » demanda quelqu'un.

Ils firent cercle autour de lui. Camille fut stupéfait du calme de l'homme. Il y avait de la fierté dans son attitude.

« J'étais en train de voler des robinets lorsque vous êtes arrivés », répondit-il d'une voix posée sans l'ombre d'un accent qui aurait révélé une origine palestinienne.

Sa grande taille, ses traits fins, sa petite moustache bien taillée et son regard intelligent provoquèrent un flottement dans le groupe.

« Tu te fous de nous ? Et ça, reprit en lui montrant ses chaussures celui qui lui avait posé la première question, c'est pas militaire ? »

— Tout le monde en porte. J'avais suivi les Palestiniens pour faire de la récupération, j'étais en train de démonter des robinets lorsque vous avez attaqué », répéta-t-il.

L'interrogatoire aurait été plus facile si l'homme avait crié ou pleuré. Camille remarqua que l'homme triait dans le flot de questions qui lui étaient posées. Toujours en regardant droit dans les yeux celui à qui il répondait, il s'attachait à justifier sa présence, évitait les questions d'ordre général ou politique.

Camille comme les autres devinait intuitivement qu'ils tenaient un responsable. Mais ils étaient à cent lieues de se douter qu'il s'agissait de l'un des chefs militaires palestiniens des Mohabitouns, du nom d'Abou Ibrahim, qui avait commandé l'assaut contre l'hôtel quelques jours plus tôt.

« Comment t'appelles-tu, salopard ? » hurla quelqu'un.

L'homme n'eut pas le temps de répondre, une volée de coups de poing le coucha à terre. Ce furent alors des coups de pied, de crosse. Camille vit une lame briller. Un cri. Tous se calmèrent brusquement. Le visage tuméfié, l'homme était sur le dos, les bras en croix ; une tache de sang grossissait sur sa poitrine.

« Aidez-moi », demanda un chabeb que Camille ne connaissait pas. Le corps fut soulevé par les bras et les jambes, porté sur l'appui d'une fenêtre de la cour intérieure et poussé dans le vide. Camille se pencha, fixa pendant quelques secondes le cadavre gisant désarticulé trois étages plus bas, arma son M 16 et sans un mot vida son chargeur dessus.

« De la part de Samir », cracha-t-il en se redressant.

*Holiday Inn, mardi 23 mars 1976, 6 heures 30*

Une quinte de toux réveilla Camille. Une odeur de brûlé flottait dans le hall plongé dans la pénombre. Il s'était effondré, la veille, dans un fauteuil du lobby et avait sombré dans un lourd sommeil que les tirs de mortier de la nuit n'avaient pas troublé. Des chabeb dormaient à même le sol. Zaccaria, l'un de ses voisins, montait la garde dans une embrasure de fenêtre.



« Salut, je ne savais pas que tu étais ici.

— Je suis arrivé cette nuit, tu dormais comme une marmotte. »  
Zaccaria lui offrit une cigarette.

Au-dessus du port tout proche, une énorme colonne de fumée noire épaisse montait vers le ciel, droite comme un i avant de partir à l'horizontale, poussée par un vent d'altitude.

« Ça brûle sec, constata Camille.

— Oui, depuis hier soir. Ce sont les entrepôts 9 et 10. Mais il n'y a pas que le port, regarde. »

L'hôtel Byblos n'était plus qu'un brasier. De longues flammes rouges s'échappaient des fenêtres du premier étage. Un peu plus loin, la vieille maison beyrouotine aux ouvertures surmontées d'arabesques, siège de la légation pontificale, brûlait également. Les nuages de fumée dissimulaient complètement le quartier juif de Wadi Abou Jamil.

« Et de l'autre côté, le Saint-Georges crame. Tous les hors-bord ont été mis en charpie par les mortiers.

— Qui le tient ? demanda Camille.

— Nous, pour l'instant. »

Camille écrasa sa cigarette sur l'appui de la fenêtre et questionna :

« Tu sais s'il y a du café quelque part ?

— Tu n'as qu'à aller en commander un au bar. »

Camille haussa les épaules. Le bar avait été pillé lorsqu'ils occupaient les lieux, puis ravagé par le feu.

*Socomex, mardi 23 mars 1976, 11 heures*

En sortant de la salle de bain, Michel Khoury instinctivement prit son transistor et alla s'asseoir dans son fauteuil au salon. Il venait de prendre la décision de s'expatrier en Egypte. Travailler à Beyrouth devenait impossible. Sa clientèle était soit terrée, soit en voyage. Il n'avait ouvert son agence que quelques jours depuis le début de l'année. Comment convaincre ses enfants de le suivre, au moins Gilberte ? Elle n'avait rien à faire dans ces combats. Il alluma son poste. « ... centraux ont été coupés car le téléphone est utilisé par les combattants. D'un côté les miliciens progressistes, dont le matériel de transmission est souvent rudimentaire, signalent leur avance ou leurs positions à leurs quartiers généraux grâce au téléphone des maisons qu'ils occupent, attendant même parfois près de l'appareil qu'on les rappelle pour avoir de nouvelles instructions. De nombreuses portes d'habitations ont été forcées pour cette raison. De l'autre les Kataëbs qui surveillent les lignes en profitent pour régler les tirs de leur artillerie. Selon plusieurs témoignages, les canonniers des deux bords utilisent également le téléphone pour appeler leurs victimes en se faisant passer pour des membres de la défense civile, ou pour des journalistes, pour connaître

*l'endroit exact des impacts et corriger leur tir. Le communiqué de l'armée demande à la population de ne plus donner ce type de renseignements à des inconnus au téléphone... »*

Michel Khoury sourit intérieurement. Inutile de les interroger ! Ils parlaient d'eux-mêmes en détail à tous ceux qui voulaient bien entendre, connus ou inconnus. Se plaindre faisait partie de la culture libanaise. « ... incendies également à Starko, dans des immeubles à Kantari et dans les rues May-Ziaré, Clemenceau et celle du Mexique où des hordes de pillards, profitant de la confusion, ont sévi sur une très grande échelle. La situation demeure confuse dans le quartier des grands hôtels. Après une journée de durs combats qui auraient fait des dizaines de victimes des deux côtés, les miliciens chrétiens auraient décroché d'une partie du secteur 4 en direction du Hilton, alors que les Mohabitouns annonçaient qu'ils avaient progressé et occupé le cercle des officiers sur le front de mer... »

*Achrafieh, mercredi 24 mars 1976, 10 heures*

*« ... J'ai fait tirer cinquante obus sur le palais présidentiel et j'ai fait détruire les antennes de la télévision Canal 11 parce que les Kataëbs les utilisaient... »*

Incrédule, Michel Khoury fixait son transistor. Un officier, le commandant Hussein Awad, responsable du régiment d'artillerie stationné à Khaldé, après avoir claironné qu'il faisait partie du commandement unifié du général Haziz Ahdad, affirmait avoir pris le palais présidentiel comme cible aussi tranquillement que s'il s'agissait d'un compte rendu d'exercice de tir. Quel cynisme ! Des officiers s'étaient déjà engagés aux côtés de l'une ou l'autre tendance, mais cela s'était fait discrètement et même en secret, ou pour le moins en évitant toute publicité.

*« ... Le président Sleiman Frangié s'apprêterait à quitter le palais pour se réfugier dans le bâtiment de la municipalité de Zouk Mickaël... »*

« C'est définitivement foutu, murmura le père de Gilberte. Il n'y a même plus de semblant d'institutions. » Cela le conforta dans sa résolution de quitter le pays. Il lui fallait maintenant retrouver ses enfants.

*« ... Le port brûle, une fumée noire recouvre toute la ville. Le front s'est stabilisé à quelques centaines de mètres de l'Holiday Inn toujours occupé par les phalangistes. L'hôtel, selon les Mohabitouns, serait complètement encerclé. Tout ce quartier du bord de mer est soumis à d'incessants tirs de mortiers... »*

*Socomex, jeudi 25 mars 1976, 11 heures*

En avançant dans le couloir, les paroles des deux chabebs qui obstruaient le passage se firent plus compréhensibles. Au moment où Gilberte allait leur demander de se pousser, elle entendit l'un d'eux affirmer :

« ... Amine est blessé.

— Amine, quel Amine ? demanda-t-elle.

— Amine Assouad. »

Elle sentit son cœur trébucher.

« Où est-il, qu'est-ce qu'il a ?

— Il est touché au pied, il est à la Croix-Rouge. »

Gilberte dévala les escaliers quatre à quatre. La Croix-Rouge avait installé un dispensaire dans la bâtisse voisine de la Maison centrale. Elle traversa le boulevard en courant et se précipita dans le poste de secours. Amine, assis sur une chaise, fumait une cigarette tout en regardant une infirmière lui bander le pied. Il avait les yeux cernés, les cheveux collés au front, des taches noires lui brunissaient le visage. Il était visiblement très fatigué mais détendu. Son sourire rassura Gilberte.

« Tu as encore mis les pieds où il ne fallait pas, railla-t-elle.

— Tu vois, je t'ai toujours dit que je n'étais pas un garçon sérieux », répondit-il en riant.

Gilberte s'assit sur une chaise qu'elle avait tirée près de lui. Elle prit la main d'Amine et embrassa ses doigts.

« Imbécile, tu m'as fait une de ces peurs, dit-elle d'une voix douce. Maintenant tu vas rentrer chez toi.

— Non, j'attends une voiture pour retourner.

— Mais tu ne peux pas marcher.

— Dans une voiture on est assis, ma chérie.

— Tu sais où est Camille ? demanda brusquement la jeune fille.

— Non, la dernière fois que je l'ai vu, c'était à l'Holiday Inn. Il allait bien.

— C'était quand ?

— Ça, je ne m'en souviens plus, mais ne t'inquiète pas, il est malin comme un singe, et s'il lui était arrivé quelque chose, nous le saurions.

— Ah oui, et comment ? Nous n'avons plus de contact avec l'Holiday Inn. Quelle est la situation là-bas ? »

Amine l'attira vers lui et lui passa un bras autour du cou. « Pas très bonne, je ne sais pas si nous tiendrons, il est question d'évacuer. Tu es sûre que Camille n'est pas rentré ?

— Je ne sais pas, personne ne l'a vu. Toi, tu me caches quelque chose, questionna-t-elle inquiète.

— Non, wahiet Allah !



- Si, j'en suis sûre, insista-t-elle.
- Non. Il y a eu des blessés graves et des morts, hier à l'Holiday Inn, mais ton frère n'était pas parmi eux. »
- Gilberte se leva d'un bond.
- « Tu les as tous vus ? »
- ... Euh, non... mais personne ne m'a dit qu'il était dans le lot.
- Personne ne t'a dit qu'il n'y était pas...
- Ne t'en fais pas, conseilla Amine, on le saurait.
- Dans tout ce bordel ? » Elle se dégagea et se dirigea vers la porte.
- « Où vas-tu ? demanda le blessé.
- Faire le tour des morgues », lança-t-elle par-dessus son épaule.

### *Holiday Inn, jeudi 25 mars 1976, 18 heures 30*

Georges Foridès avait laissé Camille dormir tout l'après-midi. Il avait depuis toujours entouré le frère de Gilberte d'une affection aussi discrète que bourrue. C'était sa manière à lui de le protéger. Depuis plus de quarante-huit heures, Georges estimait que la situation devenait intenable. Il devait trouver un prétexte pour faire sortir Camille sans froisser sa susceptibilité. Il secoua le jeune homme.

« Viens, je dois aller à la Maison centrale, j'ai besoin d'un groupe pour tenter une sortie. » Camille se leva et sans un mot vérifia son armement.

La montée Joumblatt, devant l'hôtel, était sous le feu des Mohabitouns qui avaient repris l'hôtel Phénicia, voisin de l'Holiday Inn. Ils étaient pratiquement encerclés, la seule issue de leur position passait par la traversée de cette montée qui permettait de s'engouffrer dans le porche de l'immeuble d'en face d'où un cheminement vers l'arrière avait été creusé de bâtiment en bâtiment.

Un certain malaise régnait chez les chabebs. Ils avaient le sentiment que le parti les abandonnait. Ils n'avaient reçu ni nourriture ni munitions depuis trois jours. Aucune assistance médicale n'était parvenue et les blessés et les morts avaient dû être évacués à dos d'homme. Beaucoup en avaient profité pour rejoindre l'arrière et ne pas revenir. Porter un blessé n'est pas une fuite, bien au contraire. Ils n'étaient pas revenus, tout simplement.

Le mécontentement grondait chez ceux qui restaient. Georges en était conscient et pouvait difficilement leur en vouloir. Il avait confié des messages à ceux qui étaient partis, sans obtenir de réponse. Il lui fallait aller à l'état-major pour exiger soit des renforts soit une protection pour évacuer la position.

Georges Foridès, Georges Dabdab et Camille s'étaient installés au rez-de-chaussée, dans l'entrée du cinéma Saint-Charles. L'ombre de la nuit protectrice envahissait peu à peu la rue.

« Merde. »

Georges se pencha légèrement pour voir le ciel. Pas un nuage pour atténuer l'éclat de la pleine lune qui brillait comme un projecteur. Il jura entre ses dents. En face, les ruines noires de la pension de famille Vérona se dressaient tel un havre de paix.

« Nous allons y aller l'un après l'autre en prenant notre temps, expliqua Foridès, Georges le premier, Camille ensuite. Vous m'attendrez de l'autre côté. Surtout ne vous arrêtez pas. Foncez sans vous retourner. Je vous invite à bouffer Chez Wakim tout à l'heure. »

Ils se préparèrent. Foridès mit la main sur l'épaule de Georges Dabdab.

« Vas-y. »

Le jeune homme fit un bond en avant, comme un sprinter. Une mitrailleuse se mit à aboyer rageusement. Il avança encore de quelques pas et s'écroula à moins de deux mètres du but. La mitrailleuse se tut. Camille retint son souffle. Foridès hurla :

« Georges, Georges ! »

Des appels montèrent du Vérona. De courtes flammes rouges éclairèrent la façade de la pension de famille. Les chabeps de l'autre côté arrosaient le Phénicia, s'attirant une réplique immédiate de la mitrailleuse. Camille, qui n'avait pas quitté des yeux le corps de Georges Dabdab, le vit remuer doucement. Un espoir lui gonfla la poitrine. Il cria à ceux qui étaient dans le Vérona :

« Couvrez-le, tirez. »

Une rafale éclata, longue, hargneuse. Le macadam autour du blessé fut piqueté d'impacts. Le corps eut deux soubresauts puis s'immobilisa. Camille ferma les yeux.

« Les salauds ! » hurla Foridès.

Un silence pesant succéda au vacarme des tirs. De l'autre côté de la rue, les chabeps tentaient de récupérer le corps en essayant d'en accrocher les vêtements avec un fil électrique.

« Tu ne vas pas traverser ce soir, dit Foridès à Camille d'une voix cassée, moi je suis obligé d'y aller, mais toi tu vas rester ici. Tu passeras plus tard dans la nuit, d'accord ? »

*Socomex, jeudi 25 mars 1976, 21 heures*

Gilberte entendit des pas étranges dans le couloir et leva la tête. Amine Assouad apparut, sautillant sur une jambe. Il s'appuya contre le mur, tout sourire, et lança :

« Ave, Ayété<sup>1</sup>, morituri te saluant.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? Tu devrais être chez toi.

1. Ma vie, mot doux signifiant également chérie.

— Je ne pouvais plus vivre sans toi, il fallait que je vienne. »

Gilberte lui approcha une chaise.

« J'ai envie de manger une pizza, pas toi ? » proposa Amine. Gilberte n'eut pas le temps de répondre. Fouad Abou Nader passait la porte, les yeux cernés, le visage fatigué et sale. Le cœur serré, Gilberte ne parvint pas à prononcer un mot ni à faire un geste. Sans se rendre compte de la gêne de la jeune fille, Amine ajouta :

« Tiens, voilà mon cousin. »

Il prit le bras de Gilberte et l'attira vers lui, la forçant gentiment à s'asseoir sur ses genoux. D'un ton de confiance, assez fort pour être entendu de Fouad, il lui glissa dans l'oreille :

« Il te fait la cour, hein ? »

— Non, répondit-elle avec un triste sourire.

— Ne t'en fais pas. C'est un grand timide, ça va venir, confia Amine d'un air conspirateur.

— Pourquoi, il t'a dit quelque chose ? demanda Gilberte.

— Inutile. J'ai deviné tout seul et je sais aussi que tu n'attends que ça. »

Gilberte se dégagea, et protesta.

« Ça va pas... »

— Allez, allez. » Puis, imitant une voix pointue de femme : « Où est Ado ? Qu'est-ce qu'il fait ? Tu n'as pas vu Fouad ? Est-il vivant ? »

Ils éclatèrent de rire. L'imitation d'Amine avec son défaut de prononciation était des plus cocasses. Fouad proposa d'aller acheter la pizza réclamée. Gilberte se dirigea vers la fenêtre pour le regarder partir.

Amine lui avait donné une bonne nouvelle : Camille était vivant et se battait comme un chef.

« Oui, mais Foridès l'a laissé là-bas, et lui est parti », commenta la jeune fille, d'une voix dure.

Ils mangèrent avec les doigts, en silence, les pizzas tièdes ramenées par Fouad. Gilberte évitait de croiser le regard d'Ado. Elle se sentait mal à l'aise. Elle grignota sa portion du bout des dents, espérant et redoutant en même temps qu'il s'adresse directement à elle. Elle téléphona à sa mère.

« Je suis fatiguée, je vais rentrer à la maison. »

— Où est ton frère ? lui demanda Violette Khoury.

— Je ne sais pas. Dans le centre ville peut-être », éluda Gilberte qui ne voulait pas augmenter l'inquiétude de sa mère en lui révélant qu'il était dans l'Holiday Inn. Toutes les radios rapportaient avec force détails les combats de l'hôtel et affirmaient qu'il était cerné par les progressistes.

« Retrouve-le, exigea Violette Khoury.

— Mais ne t'en fais pas, il va rentrer. Moi, je dois me reposer. Nous en parlerons à la maison. »



Elle avait hâte de partir. Elle prit ses affaires, déposa une bise sonore sur la joue d'Amine et lui ordonna :

« Ne bouge pas et attends-moi.

— Ne crains rien. Je vais tricoter devant la fenêtre en t'attendant. »

Et lorsque Fouad proposa de la raccompagner, elle n'eut pas la force de refuser.

### *Holiday Inn, vendredi 26 mars 1976, 15 heures 30*

Jean le Syriaque n'aimait pas ce silence hostile, porteur de raclements ou de bruissements inquiétants qui le plongeait dans une anxiété permanente. Il regarda Camille, les yeux mi-clos, tendu, qui écoutait.

« Tu entends ? murmura-t-il.

— Ferme ta gueule. »

Sans pouvoir distinguer leurs propos, Camille entendait les voix des Mohabitouns, quelque part dans le bâtiment. Il fit signe à Jean de se taire et pointa son index vers le sol. « Dans le garage », murmura-t-il. Ils rejoignirent les autres dans le lobby.

« Ils ne savent pas combien nous sommes, constata Maroun Machalani qui avait pris de fait le commandement du groupe après le départ de Foridès, sinon ils nous auraient déjà attaqués.

— Et ils ne savent pas non plus que nous voulons foutre le camp le plus vite possible.

— Arrête tes conneries, coupa Maroun. Les renforts ne vont plus tarder, maintenant. »

Personne ne releva, mais aucun des chabebes ne porta le moindre crédit à cette affirmation.

« Ecoutez, reprit Maroun, je vais voir ce qui se passe dans la rue et dans le sous-sol. Berrghy, viens avec moi. Vous, restez ici et surtout que personne ne lâche sa position. » Ils disparurent, avalés par l'escalator. Dans les sous-sols éclata une fusillade qui s'éternisa de longues minutes. Le silence retomba, angoissant. « Tout est foutu, ils nous encerclent complètement », pensa Camille. La peur se lisait sur les visages fatigués et sales. Ghassan Touma murmura :

« Que fait-on ? »

Le silence était terrifiant.

« Il faut aller voir », suggéra Zaccaria.

Pierre Adam s'approcha de la fenêtre qui donnait sur le parking en armant un RPG 7 et tira sa dernière roquette sur le char immobilisé au pied de la rampe. Elle explosa dans un bruit d'enfer. Profitant de cette diversion, le groupe se précipita dans l'escalator. A l'autre bout de l'entrée, Machalani, en position de tir devant un trou dans le mur,

leur faisait signe de remonter. A ses pieds gisait le corps de Berrghy.

Ils reprirent leurs positions dans le lobby, se comptèrent : sept, huit, avec Maroun. La peur noua le ventre de Camille.

« Les renforts ne viendront plus », murmura-t-il.

### *Holiday Inn, dimanche 28 mars 1976, 18 heures 30*

Les reflets d'un incendie rosissaient les façades d'en face. Elles disparaissaient de temps à autre derrière des volutes de fumée. Les rayons blafards de la lune éclairaient la montée Joumblatt d'une étrange lumière crue. Ghassan Touma, Zaccaria et Maroun Machalani avaient profité du passage d'un nuage pour s'élancer en portant le corps de Berrghy. Quelques coups de feu avaient salué leur tentative, sans les atteindre.

Camille, Pierre Adam et Jean le Syriaque, terrés derrière un pan de mur, attendaient qu'un autre voile nuageux leur permît de faire de même. Attentifs aux bruits de l'immeuble, ils ne quittaient pas des yeux le Vérona. En deux jours leur périmètre de défense s'était considérablement réduit. Désormais, ils ne tenaient que l'immense entrée au niveau de la rue. Camille n'avait plus de munitions. C'était la fin.

La lune fut brusquement voilée. Une longue rafale piqueta le macadam devant eux. Pierre Adam bondit en avant.

« Vas-y », cria Jean le Syriaque en poussant Camille. Il s'élança la respiration bloquée, comme un plongeur, franchit la chaussée d'un bond et se jeta contre la porte en fer forgé du Vérona. Un choc terrible le projeta en arrière. Il tomba sur le dos, à moitié assommé, les mains crispées sur son fusil dont la crosse s'était cassée dans le choc. Il mit quelques secondes avant de comprendre que la porte ne s'était pas ouverte.

« C'est fini », murmura-t-il, envahi par une peur panique. Des pas précipités, une ombre s'engouffrant dans le mur à deux mètres de lui le ramenèrent à la réalité. Il s'était trompé de porte. Il se redressa comme un ressort, franchit en deux bonds la distance qui le séparait de l'ouverture et s'y jeta.

« Par ici », lança une voix inconnue. Instinctivement, Camille braqua son arme en direction de la silhouette qui se tenait devant lui. « Ne tire pas ! cria la voix apeurée, je suis du secteur 6. Je suis un copain. »

Camille, son M 16 toujours braqué, eut un instant d'hésitation.

« Déconne pas, je suis venu te chercher. »

L'arme se détourna lentement. La fatigue terrassa Camille. Il s'appuya contre le mur du couloir pour ne pas tomber.

« C'est le dernier, entendit-il, on fout le camp. Aidez-le. » Ainsi, les renforts n'étaient pas venus. Georges Foridès les avait abandonnés, il n'était pas revenu comme il l'avait promis. Camille, révolté, se dégagea d'un geste brusque.

« Foutez-moi la paix, bande de lâches », hurla-t-il.

Eclairé par une ampoule nue, derrière un étal composé de caisses à savon en carton lui arrivant à la hauteur du visage, Abou Coco régnait en maître sur le carrefour où convergeaient les besoins alimentaires du quartier. Le verbe haut, la bedaine alerte, cet ancien employé de pressing prolifique — « j'ai dix enfants à nourrir, moi », répondait-il invariablement lorsqu'une ménagère lui reprochait la vigueur de ses prix — avait escaladé d'un pas ferme l'échelle de la réussite financière. Des cigarettes de contrebande aux choux-fleurs, du sucre en fraude aux œufs porteurs de poussins, Abou Coco était passé du stade de l'anorak doublé de fourrure à l'arme de gros calibre.

Les prix pratiqués par cet heureux père de famille étaient toujours à la hauteur de sa prospérité familiale, dix-sept livres la cartouche de cigarettes américaines, sept livres et demie le carton de vingt-quatre œufs ; durant les combats ses poulets se vendaient douze livres pièce et le prix de ses laitues concurrençait celui du caviar. Tout le monde le savait, mais personne ne protestait. Abou Coco était indispensable à leur vie quotidienne.

Devant la Maison centrale, Camille descendit du M 113 et courut se réfugier dans le bâtiment des BG. Il se dirigea vers le téléphone et appela chez lui. Il voulait quitter cet enfer le plus vite possible, et surtout sans revoir ses compagnons.

« C'est moi, dit-il simplement dans le combiné.

— Mais où es-tu ? lui répondit la voix de Gilberte.

— Au markas<sup>1</sup> des BG, viens me chercher.

— J'arrive. »

Camille s'assit dans un coin du porche. Son fusil serré contre lui, il frissonnait. « J'ai dû attraper la crève », se dit-il. Mettant sa peur sur le compte de la fièvre, il se détendit et machinalement ses mains explorèrent son arme. Plus que trois cartouches. « Il était temps »,

1. Permanence.



murmura-t-il. Enfin, il entendit le ronflement de la R 5 de sa sœur et se précipita à sa rencontre.

« Vite, rentrons, dit-il à Gilberte d'une voix éteinte. L'autoradio affirmait que *Vol au-dessus d'un nid de coucou* venait de faire un triomphe à Hollywood.

## 4

*Achrafieh, lundi 29 mars 1976, 16 heures*

La sonnerie de la porte d'entrée troubla la somnolence de Camille. Il entendit un vague brouhaha et des chuchotements. La porte de la chambre s'ouvrit doucement sur le visage souriant de sa mère.

« Camille, appela-t-elle doucement, Fouad Akl et Georges Foridès sont là. »

D'un geste de la tête, Camille signifia qu'il ne voulait voir personne.

« Ils sont venus exprès. »

Pour couper court à toute discussion, Camille céda. Les deux hommes entrèrent.

« Comment ça va le héros ? claironna Georges.

— Tu as été formidable, enchaîna Fouad, seul contre tous.

— J'aurais préféré que les autres soient là », rétorqua Camille, hargneux.

Les deux visiteurs échangèrent des regards étonnés. Imputant le visage fermé de leur ami à la fatigue, ils insistèrent.

« Tu sais, tout le monde parle de toi.

— J'en ai rien à foutre », répliqua Camille en haussant les épaules. La sonnerie du téléphone les interrompit, Violette Khoury décrocha l'appareil qui se trouvait dans la chambre et sourit.

« Oui, Camille est revenu, il est fatigué... Non, il va bien, il n'est pas blessé... Entendu, nous allons venir... Je te le passe. » S'adressant à Camille, elle précisa :

« C'est ton père. »

Les deux visiteurs s'étaient éclipsés discrètement. Violette Khoury les suivit.

« Comment vas-tu, mon fils ? »

La voix lointaine de Michel Khoury était heureuse.

« Bien, bien, rien de cassé, tout juste de la fatigue.

— Viens me rejoindre au Caire.

— C'est ce que je vais faire le plus rapidement possible. »

### *Socomex, lundi de Pâques, 19 avril 1976, 11 heures*

Gilberte s'appliquait à croiser de manière régulière la bande qu'elle déroulait sur le pied d'Amine.

« Tu as des nouvelles de ton frère ?

— Il est bien arrivé, il va se reposer. Mon père m'a dit qu'il ne m'enverrait plus d'argent, il veut absolument que je les rejoigne.

— Si tu as besoin de quelque chose, je suis à ta disposition, et sans contrepartie, proposa Amine.

— Venant de toi, ce n'est pas si sûr, plaisanta la jeune fille. Voilà, j'ai fini, reste un peu tranquille, tu guéris lentement parce que tu marches tout le temps.

— Je ne marche pas, je saute.

— Arrête de faire le con.

— Mais je dois aller donner à manger aux petits. » Depuis sa blessure, Amine assurait l'approvisionnement du front. Les Kataëbs, après la chute de l'Holiday Inn, avaient subi une série de revers. Chassés du quartier des hôtels et de leur PC de Starko, ils s'étaient accrochés au centre ville, et les combats continuaient. Les miliciens du Parti national libéral de Camille Chamoun avaient attaqué le camp palestinien de Tall El-Zaatar, ce que désapprouvèrent les Kataëbs. La veille, William Haoui, leur commandant en chef venu rendre compte par lui-même de la situation, avait été tué en face de Tall El-Zaatar. Béchir Gémayel avait été immédiatement désigné pour le remplacer. La nouvelle avait réjoui Amine. La nomination de son oncle ravivait les énergies.

« Mais tu ne peux pas marcher.

— J'y vais en jeep.

— Non tu ne vas pas pa'ti', fit Gilberte en imitant son défaut de prononciation, tu vas 'ester ici, je vais te fai'e du thé.

— OK, OK, je me rends, j'attends ton eau chaude, dit-il en riant. Pendant ce temps je vais faire la cour à ta copine », lança-t-il en se tournant vers Soumi qui venait de rentrer dans la pièce.

Au retour de Gilberte, Amine n'était plus là.

« Mais où est-il, cet imbécile ? demanda-t-elle à Soumi.

— Il a pris son fusil et il est parti faire de l'observation pour le colonel qui dirige les tirs d'artillerie, tu sais, on l'appelle Boussole.



— Comme ça, tout seul ?

— Oui, une jeep avec un chauffeur l'attendait dans la rue. »

Tout en buvant leur thé, elles évoquèrent le sourire et les yeux bleus d'Amine, puis descendirent à la cuisine faire des sandwiches pour l'équipe de permanence. Le téléphone sonna alors qu'elles remontaient, les bras chargés. Soumi décrocha. Elle se laissa tomber sur une chaise, livide, et raccrocha lentement sans avoir prononcé un mot.

« Qu'est-ce que tu as ? demanda Gilberte.

— Amine est mort.

— Amine ? Quel Amine ?

— Amine Assouad.

— Ce n'est pas possible, il était là il n'y a même pas une heure.

— Allons à l'hôpital. Madis doit être dans tous ses états, il ne faut pas la laisser seule.

— Non, je ne vais pas à l'hôpital, s'entêta Gilberte, il n'est pas mort, ce n'est pas lui, il vient de sortir. »

Soumi prit doucement le bras de son amie.

Leurs pas résonnaient sur les dalles marron-ocre des longs couloirs vides de l'hôpital orthodoxe. Une odeur de propreté flottait entre les murs beiges. Dans le couloir des urgences, elles reconnurent assise sur un banc blanc Odette Salem, une femme d'un certain âge qui travaillait avec eux à Dar El-Aamal. Les deux jeunes filles l'embrassèrent. Une porte s'ouvrit devant Madis, Joseph Abou Khalil et Elie Karamé.

Madis regarda les deux jeunes filles dans les yeux. Gilberte se détourna en se mordant la lèvre inférieure, pour ne pas éclater en sanglots.

« Gilberte, dit doucement mais fermement Madis, tu ne veux pas voir Amounté ? » Sa voix parut froide et détachée, et Gilberte maudit intérieurement ce trait de caractère des Gémayel : ne jamais rien laisser paraître de leurs sentiments. Elle connaissait l'attachement proche de l'idolâtrie que Madis vouait à son fils.

« Va le voir, toi qu'il taquinait tout le temps, va le voir, reprit doucement Madis.

— J'y vais », parvint à murmurer Gilberte. Madis s'éloigna d'un pas ferme et digne, suivie de Joseph Abou Khalil, Elie Karamé et Odette Salem. Soumi prit le bras de Gilberte.

« Tu veux vraiment entrer ?

— Oui. »

La pièce était plongée dans la pénombre. Une religieuse, les mains jointes devant la poitrine, veillait un corps allongé sur un chariot-civière, nu, à l'exception d'un bandage au pied, d'un slip bleu marine et d'un autre bandage qui lui recouvrait entièrement la tête, laissant seulement apparaître le menton et la bouche. Il n'y avait aucune blessure apparente.

« Qu'a-t-il eu, ma sœur ? questionna à mi-voix Gilberte.

— Un obus de B 10 dans la tête, expliqua la religieuse. Il était en observation dans un immeuble, il a eu le temps de signaler l'arrivée d'une jeep des Mohabitouns équipée d'un canon et il est mort. C'était la volonté de Dieu. »

Gilberte crut un instant qu'Amine allait se lever, arracher son bandage et éclater de rire de la bonne blague. Elle s'approcha de la civière, en fit le tour, toucha la main puis le bras d'Amine. Ils étaient tièdes. Elle dut se mordre à nouveau la lèvre pour se retenir de lui parler, de lui dire d'arrêter ses conneries. Soumi était restée un peu en arrière.

« Mais quel con ! éclata Gilberte. Quel con ! Pourquoi ne pas m'avoir écoutée ? Pourquoi tu n'es pas resté au bureau ? Hein, ça sert à quoi, maintenant ? » De grosses larmes silencieuses coulaient sur ses joues. Elle secoua la tête, recula lentement, fit brusquement demi-tour et sortit de la pièce, Soumi sur les talons.

### *Bikfaya, mardi 20 avril 1976, 10 heures*

« Restez avec moi. » La phrase, sèche, était tombée comme un ordre de la bouche de Madis, cachant mal le désarroi, la supplique. Bien que Madis fût entourée de plusieurs de ses amies très proches comme Laure Moghaïzel, une avocate qui avait participé à la création du parti Kataëb puis l'avait quitté sans que cela entache leur amitié, elle avait besoin de la présence des deux jeunes filles. Soumi et Gilberte étaient ses protégées. Elle qui n'avait que des fils les appelait « mes filles ».

En sortant de l'hôpital, Soumi et Gilberte étaient allées prendre une douche et se changer pour monter à Bikfaya, le village natal des Gémayel. Elles avaient essayé de manger un peu mais n'avaient rien pu avaler. Joseph Abou Khalil était passé les prendre. Une fois installés dans la voiture, il avait tendu à Gilberte une musette militaire et un fusil.

« Tiens, prends ça, ce sont les affaires d'Amounté. »

Gilberte les posa sur ses genoux comme s'il s'agissait de reliques et ne les lâcha plus.

Peu après leur arrivée, ils entendirent des cris. Un homme en costume gris, rouge de colère, invectivait Pierre Gémayel.

« C'est vous, les Gémayel, qui avez tué mon fils. C'est à cause de vous et de votre folie guerrière qu'il est mort. Vous êtes des assassins, des meurtriers. » Gilberte regardait la scène, l'air consterné. Pierre Gémayel, livide, fixait l'homme sans un geste. Des gardes du corps se précipitèrent et, sans brutalité, le prirent par les bras et l'entraînèrent, lui parlant à voix basse. Gilberte s'approcha de Malou.

« Qui est cet homme ?

— Le père d'Amine, il vient d'arriver de Syrie. Il est séparé de Madis. »

Après l'enterrement, qu'elle avait suivi dans un état proche de la prostration, Gilberte reprit conscience sur la terrasse, devant la porte vitrée du salon où Madis recevait les condoléances.

« Passe devant, s'il te plaît, je ne peux pas, j'étouffe, implora-t-elle Soumi. Gilberte s'approcha du canapé sur lequel étaient assises Madis et Laure Moghaïzel, posa sa main sur l'épaule de la mère d'Amine et se pencha pour l'embrasser, en sanglots. Madis lui prit la tête entre les mains et doucement lui caressa les cheveux.

« Surtout, ne redescends pas à Beyrouth, reste là ce soir », glissa Madis dans l'oreille de Gilberte.

Ces paroles claquèrent comme un coup de fouet. Le visage de Gilberte s'empourpra. Elle était venue soutenir la mère d'Amine, et c'était le contraire qui se passait. La jeune fille se redressa vivement et s'écarta pour laisser la place à une autre personne.

« Viens, allons faire un tour dehors, j'ai besoin de prendre l'air », proposa Malou.

Elles sortirent sur la terrasse qui donnait également sur un autre salon, plus grand, où Cheikh Pierre recevait les hommes. Gilberte s'assit sur une chaise et regarda les collines du Metn qui descendaient en marches vers la mer. Presque tous les jeunes de la famille Gémayel étaient là. Le patriarche sortit du salon. On s'écarta pour lui ouvrir le passage. Gilberte se leva et inclina la tête pour le saluer. Leurs regards se croisèrent. Elle s'approcha, lui tendit la main et murmura une phrase de condoléances. Pierre Gémayel, sans la quitter des yeux, lui tapota en silence l'épaule d'un geste doux qui la bouleversa. Malou s'approcha d'elle.

« Viens, allons nous rafraîchir, nous en avons besoin. » Gilberte la suivit dans une chambre du premier étage. Un miroir lui renvoya son image. Son rimmel avait coulé sur ses joues pâles. Un clown triste ! Un fou rire incontrôlable la cassa en deux sur le lit. Soumi éclata de rire à son tour. Se tenant les côtes, elle reprenait sa respiration, regardait Soumi et repartait de plus belle. Malou leur fit boire un calmant qui les apaisa peu à peu. Elles se passèrent le visage à l'eau, s'installèrent dans l'embrasure de la fenêtre, et, enfermées dans leur silence, regardèrent la nuit recouvrir la montagne.

Quelques minutes avant huit heures, elles descendirent dans le grand salon pour assister à une messe privée. Toute la famille était rassemblée autour du patriarche. Gilberte était la seule étrangère.



Même les gardes du corps étaient restés à l'extérieur. Soumi, qui était à ses côtés, avait un lien de parenté éloigné avec Cheikh Pierre que Madis appelait raïs, ce qui stupéfia Gilberte. Amine Gémayel, le député, avait les yeux rouges, gonflés. Il laissait les larmes couler sur ses joues sans les dissimuler. Pierre Gémayel, très digne, sec, comme taillé dans du marbre, se tenait immobile, impassible. Amine Assouad était son petit-fils préféré. Nulle trace d'émotion dans son attitude. Mais pouvait-il en être autrement dans cette famille où les hommes se voulaient de marbre ? Seul le député faisait exception à la règle.

Gilberte aperçut Fouad Abou Nader qui l'observait. Elle ravala ses larmes et croisa son regard. Dans ses yeux brillait une lueur étrange et amère. A la fin de la messe, il se glissa vers Gilberte.

« Que fais-tu là ? Pourquoi es-tu là ? »

— Comme ça, répondit Gilberte, surprise par le ton agressif de Fouad.

— Ça suffit, tu devrais partir te reposer. Si tu continues, tu vas finir par y passer, toi aussi. »

Gilberte, interloquée, ne sut que répondre. Il enchaîna.

« Je te conseille de descendre à Beyrouth.

— Non. Madis m'a demandé de rester ce soir, je reste.

— Comme tu veux. Je te verrai demain matin. »

Béchir qui avait suivi l'échange s'approcha, embrassa Gilberte sur la joue et lui glissa :

« Les morts enterrent les morts. »

Dans un effort qui lui fit jaillir les veines du cou, le gendarme en uniforme marron glissa les deux grosses valises dans le coffre de la jeep. Gilberte se faufila derrière le siège passager et s'installa sur les bagages. Sa mère prit place à côté du chauffeur, tandis que d'autres gendarmes s'entassaient dans un second véhicule. Après avoir résisté le plus longtemps possible aux appels de plus en plus pressants de son père, elle avait fini, la mort dans l'âme, par accepter de le rejoindre au Caire. Elle avait usé de tous les stratagèmes pour prolonger son séjour à Beyrouth. Michel Khoury avait fini par se fâcher et par menacer de leur couper les vivres. Sa mère, restée avec elle « parce qu'une jeune fille ne peut vivre seule », était alors fermement intervenue. La difficulté de passer par l'aéroport en toute sécurité avait permis de gagner quarante-huit heures, le temps de demander une escorte à un ami proche de Camille Chamoun, Charles Ghostine, le ministre des Finances. Gilberte se cala comme elle put entre les valises, un pied en dehors du véhicule, elle tira la bâche de la jeep pour se dissimuler le mieux possible aux regards des « bérets

rouges », les membres du comité de sécurité armée palestinien qui « assuraient la sécurité » à tous les carrefours de la zone contrôlée par les Palestiniens.

Le convoi s'ébranla. Au travers de l'ouverture de la bâche, Gilberte aperçut les annonces mortuaires placardées sur la façade de l'immeuble Buick, avec la photographie du défunt. Tous les chabebs tombés au combat étaient ainsi alignés sur les murs de la ville. Bien avant sa blessure au pied, Amine lui avait montré une série d'affichettes entourées de noir.

« Regarde-les tous. On a préparé le bac ensemble l'année dernière, chez moi à Bikfaya. On ne l'a pas passé, à cause des événements. Il ne reste que moi. »

Madis avait interdit aux chabebs de coller la photographie de son fils sur les murs.

Le convoi passa devant le Musée, puis devant la villa Mansour jaune-ocre, le siège du Parlement et l'ambassade d'Argentine. Une appréhension lui serra la gorge : « Plus que quelques mètres en pays chrétien », pensa-t-elle.

A la hauteur du domicile de l'ambassadeur de France, ils tournèrent à gauche. Sa mère cria au chauffeur :

« Attention, attention, ils sont en train de prendre des gens.

— Ne vous inquiétez pas, lui répondit-il, avec nous vous ne risquez rien. » Des civils, mains appuyées contre le mur du marché, pieds en arrière et jambes écartées, étaient tenus en joue par des bérêts rouges. Le chauffeur avait brusquement appuyé sur l'accélérateur, suivi dans sa course par la jeep. Sur la ligne droite qui débouchait à l'aérogare, le véhicule ralentit brusquement.

« Que se passe-t-il ? demanda Mme Khoury d'une voix angoissée.

— Un barrage de la Saïka <sup>1</sup> », répondit le chauffeur sur le ton de quelqu'un à qui on aurait demandé l'heure. Gilberte ne voyait rien. Son champ de vision s'arrêtait à la nuque raidie de sa mère, et à celle, rasée, du chauffeur. Une voix teintée d'un fort accent palestinien demanda :

« Où vas-tu ?

— Je vais à l'aéroport accompagner ces femmes, répondit tranquillement le chauffeur.

— D'où tu viens ?

— Je viens de Barbir, mentit-il.

— Qui sont-elles ?

— Des femmes. Elles vont rejoindre leur mari en Egypte.

— Rhohr <sup>2</sup> ! » La jeep démarra lentement. Gilberte était furieuse. « Des femmes, se dit-elle, autant dire pas grand-chose, pas d'impor-

1. Armée palestinienne créée par la Syrie et appliquant bien sûr la politique de Damas. Fortement opposée au Fatah de Yasser Arafat.

2. Passe, vas-y. Mais aussi, selon le ton : Dégage !

tance. Quel con ! » Elle en voulut au gendarme, un représentant de la loi, de s'être soumis sans rechigner à l'interrogatoire du Palestinien.

### *Le Caire, dans les premiers jours de mai 1976*

En arrivant dans le grand hall de l'hôtel Sheraton, Gilberte alluma une Gitane. Camille lui jeta un regard réprobateur. Leur père n'aimait pas les voir fumer, surtout en public. « Il n'y a que les filles de joie qui s'affichent avec une cigarette aux lèvres lorsqu'elles n'ont pas de client », lui avait-il jeté un jour. Depuis un mois que Camille était arrivé en Egypte, il avait évité de prendre une cigarette devant son père. Sa blessure s'était infectée et l'on avait craint la gangrène. Le médecin avait même suggéré une amputation. Il avait catégoriquement refusé. Depuis quelques jours, il pouvait se lever sans souffrir de vertiges et, bien que faible, il avait profité une ou deux fois de l'absence de son père pour en griller une. Il dormait toujours très mal et se réveillait encore la nuit en sueur, sortant du même cauchemar : il était seul, le dos au mur, les chargeurs de son arme vides, face à des Mohabitouns hurlant de haine. Gilberte en voulait à son père, qui l'avait contrainte à trahir, et la cigarette avait le goût amer de la révolte. Michel Khoury, visiblement heureux, fit celui qui ne voyait rien. Elle en fut confusément irritée et frustrée. Elle s'était attendue à une remontrance, au moins à une remarque, et s'y était préparée. La gentillesse de son père la contrariait. La corbeille et la boîte de chocolat qui trônaient sur la table de sa chambre, le luxe de la pièce abondamment fleurie eurent raison de son ressentiment. Elle se précipita dans l'appartement de ses parents et se blottit sur les genoux de son père pour lui raconter ce qu'elle avait vécu à Beyrouth, après son départ.

### *Le Caire, dimanche 9 mai 1976, 11 heures 30*

Dans le hall de l'hôtel, des dizaines de Libanais se pressaient autour des deux téléscribes de l'agence britannique Reuter qui dans un coin crachaient, l'un en anglais, l'autre en arabe, les résultats des élections présidentielles qui se déroulaient à Beyrouth. Le président Sleiman Frangié, exilé à l'intérieur de son pays, avait fini par accepter l'élection anticipée de son successeur. Deux candidats sérieux briguaient sa fonction : un député très populaire, Raymond Eddé, candidat de la gauche libanaise, et Elias Sarkis, gouverneur de la Banque du Liban, soutenu par la Syrie et la droite. Depuis cinq jours, les incidents s'étaient multipliés entre les partisans et les



adversaires du régime de Damas et de son protégé. La villa Mansour, où devait avoir lieu le scrutin, avait été bombardée.

Certains Libanais, agglutinés devant les télex, résidaient depuis longtemps en Egypte. Ils étaient arrivés au Caire par avions entiers, presque 10 000 par mois. La plupart d'entre eux y avaient des amis, de la famille ou des connaissances. Certains campaient chez une tante ou des cousins, d'autres plus aisés avaient obtenu une chambre dans un des trois ou quatre grands hôtels du Caire, complets depuis plusieurs semaines. Peu nombreux étaient ceux qui avaient réussi à trouver un appartement inconfortable au loyer exorbitant. Le problème du logement se posait aux Egyptiens eux-mêmes et la demande libanaise avait fait flamber les prix.

Michel Khoury était très sollicité par ses compatriotes. Agent d'un bureau touristique, il avait ses entrées à l'aéroport et en profitait pour récupérer les quotidiens libanais du jour dans les avions qui arrivaient de Beyrouth. En début d'après-midi, il distribuait les quelques *Nahar* ou *Safir* ainsi obtenus, véritables trésors d'informations fraîches qui passaient de main en main. Le hall du Sheraton était l'un des lieux de rendez-vous de ces exilés volontaires. Ils y accumulaient un maximum de nouvelles du pays, les confrontaient et passaient des heures à les commenter. De milieux différents, parfois opposés, ils discutaient paisiblement, solidaires dans une même soif de comprendre les événements de leur pays. Chrétiens et musulmans fraternisaient, comme si l'éloignement effaçait leurs divergences. Ils finissaient par avoir les mêmes analyses politiques et les mêmes conclusions : le rêve atroce, la malédiction qui les frappait, la dramatique destinée d'un peuple doux et tolérant. Une musulmane bardée de colliers en or en sautoir assurait d'une voix pointue que ses deux frères avait épousé des chrétiennes et que « cela n'avait jamais soulevé de difficultés dans sa famille ». Un jeune chrétien, sorti tout droit d'un magazine de mode et qui venait d'arriver de Beyrouth, offrait autour de lui des Maamoul achetés chez « son ami » le pâtissier musulman de son quartier. « Quelle hypocrisie ! » se dit Gilberte.

Un peu avant midi, une dépêche crépita : « *Elias Sarkis élu président de la République libanaise au second tour par 66 voix sur 69 votants. Raymond Eddé et les 28 députés de son groupe ont boycotté le scrutin.* »

*Le Caire, dimanche 16 mai 1976, 14 heures*

L'annonce de l'assassinat d'Edouard Saab, le rédacteur en chef de *L'Orient le Jour*, répandit la consternation dans la colonie libanaise. Certains avaient dépensé des fortunes pour s'offrir des appareils permettant de capter Beyrouth sur ondes courtes. Ils enregistraient

sur cassettes les commentaires de Chérif Al-Akhawi, qui exerçait un pouvoir quasi magnétique sur ses auditeurs. C'est grâce à lui que Gilberte apprit la nouvelle : *« Edouard Saab a été tué au croisement de la rue du Musée et de la corniche du fleuve qu'il avait empruntée en venant d'Achrafieh pour se rendre à son journal, à Hamra, en compagnie du journaliste américain Henry Tanner, du New York Times. Une balle de franc-tireur a fait voler en éclats la vitre avant droite de la voiture que conduisait Edouard Saab, a frôlé le visage d'Henry Tanner et a touché le rédacteur en chef de L'Orient le Jour à la tempe, le tuant sur le coup. »* Elle ne l'avait jamais rencontré et rarement lu mais, comme les autres, elle fut bouleversée.

Depuis son arrivée en Egypte, Gilberte s'était rendu compte que les Libanais chrétiens n'étaient pas tous Kataëbs, loin s'en fallait. A Beyrouth, elle avait fréquemment entendu parler des « traîtres communistes » qui vivaient à l'Ouest, ou des « profiteurs » qui résidaient à l'Est. Tous ceux qui vivaient dans la zone contrôlée par les Palestiniens étaient catalogués comme suspects. Au bar de l'hôtel, elle fit connaissance avec l'un d'eux, Antoine, qui avait quitté Hamra quarante-huit heures plus tôt. C'était un fervent partisan de Raymond Eddé, le leader chrétien modéré. Il citait le Tanzim, les Gardiens du Cèdre, le Rassemblement zahliote ou Al Moukaddamine, partis de la communauté chrétienne<sup>1</sup> dont Gilberte ignorait l'existence. Elle ne connaissait que le PNL et les Kataëbs. Raymond Eddé, blessé à la jambe dans un attentat attribué aux phalangistes, avait quitté Beyrouth pour s'installer dans un hôtel parisien d'où il entendait « continuer la lutte contre la pression syrienne ».

« L'attentat n'est pas un moyen politique, c'est un crime, un acte barbare de sous-développé », affirmait avec fougue Antoine.

Gilberte était d'accord sur le principe.

« Si vraiment les phalangistes sont derrière, si ce sont vraiment eux, c'est qu'ils avaient sûrement une raison très profonde pour agir de la sorte, essaya-t-elle de dire en guise de justification.

— Pour avoir une raison, ils en ont une : éliminer physiquement tous ceux qui ne sont pas d'accord avec eux ou qui se trouvent sur leur route. Ce sont des sanguinaires. J'ai des tas de copains qui sont marqués à jamais par leurs pratiques. J'ai un voisin qui avant la guerre, lorsque nous allions en montagne chez sa grand-mère, tremblait lorsqu'elle lui demandait d'égorger un poulet. Maintenant il égorge des hommes de sang-froid.

— Nous n'avons jamais tué de sang-froid », répliqua sèchement Gilberte.

1. Voir Annexe p. 532.

*Le Caire, jeudi 10 juin 1976, 20 heures 20*

Allongée sur son lit, des journaux étalés autour d'elle comme une corolle de pétales de marguerite, un cendrier débordant de mégots à portée de main, Gilberte, depuis le début de l'après-midi, avait les yeux rivés sur le poste de télévision de sa chambre. Depuis la veille, 6 000 soldats de Damas et 260 chars avaient passé la frontière « *afin de dégager les villages de Koubeyat et d'Aïndkit assiégés par l'Armée du Liban arabe, et occuper la vallée de la Békaa pour prêter main-forte aux milices chrétiennes face aux islamo-progressistes soutenus par les Palestiniens* ». Sleiman Frangié, encore en fonctions, avait envoyé un message aux chefs d'Etat arabes pour justifier cette intervention. Yasser Arafat dénonçait « le plan de liquidation du peuple et de la résistance palestinienne » et réclamait la réunion d'urgence d'un sommet arabe.

La télévision égyptienne, qui justifiait l'aide du Caire à la cause palestinienne, diffusait reportage sur reportage : les colonnes de camions sur les routes, le pilonnage des camps de réfugiés palestiniens, l'anéantissement d'une unité de treize chars syriens T 62 à Saïda par les hommes d'un certain colonel Abou Moussa, du Fatah.

Tout le journal télévisé avait été consacré à « l'invasion syrienne ». Elle se figea brusquement. « Bache<sup>1</sup> » était sur l'écran, assis à côté de Camille Chamoun, suivant tous deux le déroulement des opérations sur des cartes d'état-major. Béchir Gémayel parla ensuite au téléphone. Gilberte essaya de comprendre ce qu'il disait mais la voix du commentateur l'en empêcha. Elle chercha fébrilement des visages connus derrière les deux hommes, sans y parvenir. Ils furent remplacés par un plan-séquence de Yasser Arafat, nu-tête sur un balcon, donnant des ordres dans un handy. Frustrée, elle marmonna un juron. Le présentateur évoquait les souffrances de la population.

« Maintenant, pour nous, c'est fini, expliqua une femme au visage ravagé par les larmes. Fini. Nous quittons ce pays définitivement. Nous avons quatre magasins dans Beyrouth, une grande maison où nous habitons tous ensemble. Les magasins ont été pillés et détruits. Notre maison a brûlé. »

Gilberte descendit dans le hall. L'animation était à son comble. De vives discussions opposaient les pro et les anti-Syriens. Certains comme son père y étaient farouchement opposés.

« Ils resteront, disait-il furieux. Ils ne partiront plus. Ils ont toujours voulu le Liban et ils le prennent sans que personne dise rien. Ils le considéraient comme une de leurs provinces, au point de ne jamais avoir ouvert d'ambassade chez nous. » Gilberte posa la main sur son bras pour le calmer.

1. Surnom donné par les miliciens chrétiens à Béchir Gémayel. Dérivé de son prénom, qui signifie également « grand » en arabe.



Un professeur d'histoire de l'université américaine de Beyrouth soutenait l'inverse.

« Mais non. N'oubliez pas que Hafez El-Assad est un Alaouite<sup>1</sup>, c'est donc un minoritaire dans le monde arabe et il est conscient du danger islamique. Cela ne date pas d'aujourd'hui. Déjà en 1936 leurs chefs historiques, dont le père d'Assad, Soleiman, avaient signé et envoyé à Léon Blum une lettre<sup>2</sup> de protestation contre le rattachement du pays alaouite à une Syrie indépendante. Dans cette lettre, ils dénonçaient le fanatisme religieux et hégémonique des musulmans. Ils demandaient à rester sous le mandat français. Ces Alaouites qui sont aujourd'hui au pouvoir en Syrie savent ce qu'est le monde arabe, et ils viennent défendre une autre minorité : nous.

— Les Arabes se moquent de nous, reprit Michel Khoury. Raymond Eddé a raison, il faut se mobiliser entre Libanais pour lutter contre les Syriens et les Palestiniens.

— Vous savez bien que seuls, nous ne pouvons rien faire. Il faut que la France et les Etats-Unis nous aident. »

Vautré dans un fauteuil, Camille écoutait attentivement la discussion en jouant du bout des doigts avec le bandage de sa main droite.

« On va faire un tour ? » proposa Gilberte.

Sans répondre, il se leva et la suivit.

### *Le Caire, lundi 5 juillet 1976, 16 heures*

Le raid du commando israélien sur l'aéroport d'Entebbe avait chassé momentanément le Liban de tous les esprits. Pour la première fois, Camille s'était précipité sur les télex de Reuter, avide de détails parcimonieusement diffusés par Jérusalem. L'aspect militaire de l'opération le fascinait. Il n'avait que faire des trente et un morts, mais l'unité qui avait mené l'action à plusieurs milliers de kilomètres de sa base, l'avion de commandement qui avait cerclé dans « l'œil mort » du radar, l'exfiltration le faisaient rêver. Camille n'avait jamais pensé que les Israéliens auraient tenté une opération militaire aussi loin de chez eux. Lorsque l'Airbus Tel-Aviv-Paris avait été détourné huit jours plus tôt après son escale à Athènes, il avait suivi les négociations qui s'étaient déroulées à l'aéroport de Benghazi en Libye. Lorsque l'appareil s'était rendu à Entebbe, il s'était désintéressé du détournement, estimant que les négociations allaient traîner en longueur.

Pour lui faire plaisir, il avait suivi Gilberte dans les souks du Caire, au bord des piscines du Méridien ou du Sheraton, sur les plages

1. Voir Annexe p. 534.

2. *Ibid.*

d'Alexandrie. Mais il avait gardé son air de chien battu, lassé de la vie. Le coup du commando l'avait réveillé. « Sacrés Israéliens, ils sont vraiment les meilleurs », se dit-il en laissant retomber le fil du télex.

### *Le Caire, mercredi 28 juillet 1976, 22 heures 40*

En sortant de la douche, Gilberte avait brusquement cédé au besoin de parler à quelqu'un à Beyrouth. Cela faisait plus d'une heure qu'elle composait inlassablement le numéro de téléphone de l'immeuble Socomex, sans succès.

Depuis plus d'un mois que les Kataëbs s'étaient à leur tour jetés dans la bataille de Tall El-Zaatar, elle était inquiète. Les reportages, toujours trop courts, ne montraient que destructions, bombardements, cadavres qu'elle ne pouvait identifier. Les radios détaillaient à longueur de bulletins horaires un Beyrouth privé d'eau, précisant que des puits avaient été creusés dans les caves d'immeubles et que le prix des bouteilles d'eau minérale avait triplé. Hantée par l'image d'Amine Assouad sur le chariot-civière de l'hôpital, elle voulait savoir où était Fouad Abou Nader.

Un déclic et un souffle métallique remplacèrent soudain le disque. « Ça accroche », murmura-t-elle en retenant sa respiration. Une sonnerie lointaine puis une voix :

« Allô, oui.

— Est-ce que Malou est là ?

— Qui parle ?

— Gilberte, je veux Malou.

— Quittez pas. »

Gilberte se demanda quel était l'imbécile qui avait répondu. Ce ne pouvait être qu'un nouveau, pour ne pas l'avoir reconnue. Il y eut une série de déclics puis la voix de Malou.

« Malou, c'est Gilberte. Comment vas-tu ?

— Mais où es-tu ?

— Au Caire. Comment ça va ?

— Je vais bien ma chérie, et toi ?

— Moi aussi. Quelle est la situation ?

— C'est dur, mais ça va. Fouad va bien et les autres aussi. Tall El-Zaatar est complètement encerclé et nos jeunes avancent doucement. Il y a beaucoup de blessés.

— Pourquoi ça traîne ?

— Charlie<sup>1</sup> est contre l'assaut qui coûterait trop cher. Il préfère le harcèlement. Il dit que le camp finira par tomber.

1. Nom de code radio personnel de Béchir Gémayel.

— Qui fait les coups de main ?

— Le groupe de Fouad. Avant-hier, Poussy a fait sauter une fabrique de munitions et un dépôt souterrain de Tall El-Zaatar, en passant par les égouts. Ils sont tous rentrés. Les Palestiniens ont creusé des galeries. Tous les immeubles du camp sont détruits. A la jumelle on ne voit plus personne, ils sont tous sous terre, et surarmés.

— Pauvre gens, murmura Gilberte.

— Ils ne veulent pas se rendre. Tous les jours, ils reçoivent des ordres par radio leur demandant de résister. Ce matin encore Arafat leur affirmait : « Le monde vous soutient, avec à sa tête Mitterrand, le président du Parti socialiste français. Aujourd'hui j'ai encore reçu une lettre du commandement soviétique. Elle vous concerne. Tenez bon. Nous envoyons des renforts. »

— Ils en envoient ?

— Comment veux-tu qu'ils en envoient ? Ils sont complètement encerclés. Arafat les trompe pour émouvoir les Arabes avec les morts.

— Les journaux annoncent qu'il n'y a plus rien à manger...

— Où ? Ici ? C'est comme d'habitude, les axes routiers sont difficiles, mais les camions passent. Cela coûte plus cher, c'est tout. Beaucoup de gens ont quitté Achrafieh pour la montagne.

— Je voudrais être avec vous. Tu me manques.

— Toi aussi. Vas-tu revenir ?

— Non, mon père ne veut pas. Tu as vu Ado ?

— Non, il est sur le front, mais il va bien. Ils vont tous bien.

— Si tu le vois, fais-lui une bise de ma part.

— D'accord. Comment va Camille ?

— Il est comme moi, il s'emmerde. Nous pensons tous les jours à vous. Fais attention à toi et dis bonjour à Charlie de ma part.

— Taïp.

— Je t'embrasse, Malou. Fais très attention à toi. »

Gilberte raccrocha doucement, une boule lui serrait la gorge. Elle se leva précipitamment et courut dans la chambre de son frère.

### *Le Caire, vendredi 13 août 1976, 18 heures*

*« Le camp de Tall El-Zaatar est tombé ce matin après un siège de 52 jours et 70 assauts. De nombreux Palestiniens ont été massacrés après s'être rendus. Des témoins affirment que les hommes qui sortaient du camp les mains en l'air ont été abattus sans pitié. Selon les Kataëbs, ce sont des habitants de Dékouané jouxtant le camp qui, contraints d'abandonner leurs maisons au début des combats, se sont vengés. 12 000 personnes ont été arrachées vivantes des ruines du camp et ont été évacuées par la Croix-Rouge vers l'ouest de Beyrouth. »*



*Le Caire, jeudi 9 septembre 1976, 11 heures*

Sans lever les yeux de son journal dont la une était barrée par l'annonce de la mort du président Mao Tsé-toung, Michel Khoury tendit une lettre à Gilberte qui reconnut l'écriture d'Odette, une des femmes qui travaillaient avec Madis à Dar El-Aamal. Un instant, elle avait cru avoir une réponse de Fouad, à qui elle avait écrit quelques lignes sur sa vie au Caire. Ne sachant où adresser ce petit mot, elle avait confié à Odette le soin de le lui remettre.

Elle décacheta fébrilement l'enveloppe et la parcourut une première fois, allant à l'essentiel.

*« ... J'ai vu Ado deux fois, on a parlé de toi et rien que de toi. D'après ce que j'ai compris, il t'estime et t'aime beaucoup. Il m'a fait comprendre qu'il ne t'avait pas laissé beaucoup d'espoir. Je sais, on ne peut pas contrôler ses sentiments. Nul n'est plus qualifié que moi pour te comprendre. En arrivant de France où j'ai passé plusieurs mois, j'ai trouvé à Dar El-Aamal tes deux lettres datées de début septembre, et le petit mot que tu m'as demandé de remettre à Ado. Il a décidé de reprendre ses études, sérieusement je crois.*

*« Que te raconterai-je de Dar El-Aamal ? Beaucoup de choses ont changé depuis ton départ. Les personnes ne sont plus les mêmes, ni Madis, ni Ammo, ni personne. On dirait qu'ils forment un clan à part. J'attends de trouver du travail chez moi à Hamra pour m'éloigner totalement de cette atmosphère.*

*« Ou bien j'ai changé, ou bien les gens ont changé, je n'en sais rien. Je ne comprends pas leur attitude. Je suis totalement désabusée. Je t'embrasse fort, fort, très fort, et quoi qu'il arrive tu seras toujours ma petite fille chérie.*

*« Odette. »*

Gilberte se traîna vers un fauteuil et relut la missive, une boule dans la gorge.

*En vue d'Athènes, dans les derniers jours  
d'avril 1977, à l'aube*

Sous un ciel crayeux, Le Pirée n'était qu'une petite tache blanche coincée dans un repli de la ligne de terre découpée qui barrait l'horizon. La mer ondulait, poussée par un vent soutenu. La Grèce ensoleillée des prospectus touristiques s'était mise au diapason de l'humeur de Gilberte : triste. Accoudée au bastingage humide de la proue, la tête dans les mains, elle regardait s'approcher son nouvel exil, après deux mois passés dans un Liban indifférent à son égard, hostile.

Elle n'était qu'à quelques encablures de la jetée du port de Beyrouth lorsque la nuit s'était abattue sur le mont Liban, comme un

rideau de scène tombe sur le décor et les acteurs à la fin d'une pièce, extirpant les spectateurs d'un monde irréel, d'un rêve qui pour elle avait été jusqu'à la dernière minute un cauchemar.

Tout avait commencé par une lettre de Fouad arrivée au Caire par un voyageur.

« Gige

« *Ici ça va très bien... (j'ai toujours le plâtre). Ne pense pas trop et amuse-toi bien. Bisou. Ado.* »

Fouad blessé ! Où ? Comment ? Et le téléphone muet, comme à son habitude. Elle avait recherché le messenger avalé par le grouillement des exilés. Des heures d'angoisse à courir d'un hôtel à l'autre, à lire et à relire ces deux lignes écrites d'une main malhabile, qui souffrait sans doute dans un lit d'hôpital. « Ne pense pas trop, amuse-toi bien », cela ne pouvait être qu'un appel. C'était bien un Gémayel, trop fier pour dire les choses simplement, comme tout le monde. Elle avait fini par retrouver l'homme qui lui avait donné la lettre. « Il a été blessé au bras, il est à l'hôpital. » Elle avait exigé de son père de pouvoir aller à Beyrouth.

« Pas question. Nous allons nous installer à Athènes, tu n'as rien à faire à Beyrouth.

— Mais Fouad est blessé.

— D'autres sont morts. »

Elle l'avait haï pour cette phrase.

« Que j'aille directement à Athènes ou que je passe par Beyrouth, c'est la même chose. Je vous rejoindrai là-bas.

— Fouad est blessé, avait dit sa mère, c'est d'accord, mais pourquoi devrais-tu y aller ? »

Gilberte avait failli tout lui révéler mais elle s'était retenue.

« C'est un ami, il a besoin de moi.

— Tu ne crois pas qu'il a tout ce qu'il lui faut ? lui avait demandé sa mère d'une voix douce. Il a sa famille, ses amis. Pourquoi faut-il que tu y ailles, toi ? Tu ne penses quand même pas que les Gémayel vont te recevoir ?

— Et pourquoi pas ? Ils l'ont déjà fait à la mort d'Amine. »

Gilberte avait tellement insisté que son père, à contrecœur, avait fini par céder. Elle ne savait pas ce qui l'attendait.

Un taxi l'avait menée directement de l'aéroport à l'hôpital. Fouad, en tee-shirt blanc, le bras droit dans un plâtre épais, le dos calé par de gros oreillers, rasé de près, avait souri lorsqu'elle était entrée. Un sourire qui avait fait bondir le cœur de Gilberte. La présence dans la chambre de Mme Abou Nader la paralysa.

« Tu as une tête d'Egyptienne avec cette coiffure. » Au Caire, elle avait sacrifié sa longue tignasse.

« Et tu as grossi. »

Sans raison, Gilberte avait rougi, heureuse.

« Viens t'asseoir ici », lui avait-il demandé en tapotant le bord de son lit.

C'était l'un des leurs qui l'avait blessé, bêtement, alors qu'il revenait d'une incursion solitaire au-delà des premières lignes. Elle n'avait d'yeux que pour ses cernes. La mère de Fouad les avait laissés, mais la conversation languissait. Entièrement enfermée dans le bonheur d'être près de lui, elle ne s'en était pas aperçue.

« Je vais te raccompagner. » Elle avait protesté, il avait insisté.  
« Un peu d'exercice me fera du bien. »

Elle l'avait aidé à enfiler ses chaussettes. Il s'était appuyé sur elle pour descendre du lit et faire les quelques pas dans le couloir qui séparait la chambre de l'ascenseur, la comblant de joie. Sous la chaleur de la paume de Fouad, qui irradiait dans tout son corps, elle s'était mise à parler. Le Caire, la course aux nouvelles, Camille, leur départ pour Athènes. Fouad avait écouté en souriant, amoureuxment, s'était-elle dit en sortant de l'hôpital.

Le lendemain, une infirmière lui apprit qu'il avait quitté l'hôpital la veille au soir, pour monter à Broummana chez ses parents. Il était parti quelques heures après son passage, sans l'en avoir informée.

Gilberte frissonna. Le vent humide de la mer commençait à pénétrer l'épaisseur de sa parka. Le ronronnement saccadé des machines lui rappela celui de l'immeuble de Malou, où elle avait dîné trois semaines après son arrivée à Beyrouth. Avec Fouad, qui s'était montré attentionné, souriant, et s'était consacré à elle toute la soirée puis l'avait raccompagnée. Devant sa porte, elle s'était jetée à l'eau.

« Reste avec moi cette nuit. »

Interloqué, il l'avait regardée longuement, en silence, avant de répondre :

« Mais tu es une jeune fille, cela ne se fait pas. »

Devant ce refus, plus douloureux qu'une gifle, elle s'était rebiffée :

« C'est vrai que je ne suis pas de ton rang !

— Là n'est pas la question, Gige, lui avait-il dit doucement en la prenant par l'épaule, tu n'es pas comme les autres. Je te respecte. Tu es trop pure pour moi. »

Gilberte, dès lors, entra en dépression. Même l'assassinat de Kamal Joumblatt, le leader druze, qui avait saisi d'effroi tous les Libanais, la laissa indifférente.

Quinze jours plus tard, elle revit Fouad, absorbé par la situation politique. Une rencontre qu'elle écourta, furieuse après qu'il lui eut



lancé : « N'insiste pas, une jeune fille comme toi doit se réserver à son mari... »

Il l'avait pourtant appelée l'avant-veille de son départ pour l'inviter à dîner. Mais sa joie fut de courte durée : ils n'étaient pas seuls. Il y avait aussi Abbas, qu'elle avait plusieurs fois croisé à la Maison des Kataëbs, et une jeune femme, Dany, qui lui avait tout juste jeté un regard. Le repas au Beirut Cellar avait été tendu. Gilberte avait rêvé d'une conversation intime, chaleureuse. Il n'avait été question que de la Grèce où elle devait se rendre. La soirée s'était terminée tristement. Une bise, un au revoir. Elle avait longtemps pleuré, sur son lit, avant de parvenir à s'endormir.

Les marins avaient jeté les amarres et lentement le bateau s'approchait du quai. Elle se pencha pour chercher ses parents dans la foule bigarrée et joyeuse.

Le matin de son départ, elle était en train de faire sa valise, nerveuse, un poids sur l'estomac, lorsque le téléphone avait sonné.

« Gilberte ? »

Elle n'avait pas reconnu la voix de femme.

« Oui.

— C'est Dany.

— Dany ?

— Dany, hier soir au Cellar.

— Ah oui. Je peux vous aider ?

— Ecoutez, vous n'avez pas le droit de sortir avec Fouad Abou Nader, parce qu'il sort avec ma sœur. Nous sommes de son milieu social, ce n'est pas votre cas... »

Le sang de Gilberte n'avait fait qu'un tour.

« Pardon ? Mais je me fous de ta sœur. Je fais ce que je veux. S'il sort avec ta sœur, c'est le dernier de mes soucis. » La colère l'avait fait hurler : « Si tu as quelque chose à reprocher à Fouad, tu n'as qu'à lui téléphoner.

— Non, c'est à toi que je veux parler. Tu es une intrigante, tu ne cherches qu'à l'épouser pour sortir de ton rang. Si tu crois que nous allons te laisser faire, tu te trompes. Tu n'es qu'une petite-bourgeoise, et il le sait. Je t'interdis de sortir avec lui. Si tu le revois à ton retour à Beyrouth, il t'arrivera quelque chose qui ne te rendra pas très heureuse.

— Tu n'as rien à m'interdire et les menaces ne me font pas peur. »

Gilberte avait raccroché, le ventre noué par la rage. Elle avait aussitôt appelé Fouad et sans même le saluer lui avait lancé :

« Ta Dany vient de m'appeler pour me menacer parce que, paraît-il, je vais t'enlever à sa sœur. Je ne suis peut-être pas de ton monde, mais je te préviens, si tu ne lui coupes pas sa langue de vipère...

— Elle t'a dit quoi ?  
— Que je ne suis pas de ton monde et que tu es à sa sœur. Même si cela est vrai, dis-lui de ne jamais croiser mon chemin. »  
Gilberte avait raccroché brutalement pour lui cacher les sanglots qui obstruaient sa gorge.

L'orage éclata au moment où la passerelle touchait le quai. Elle courut se mettre à l'abri. « Le ciel d'Athènes est aussi triste que moi », murmura-t-elle. Camille apparut brusquement au détour d'une coursi ve, les cheveux collés sur le front, dégoulinant de pluie.  
« Les dieux du Panthéon bénissent ton arrivée », lui dit-il en l'embrassant.

Une bénédiction que Gilberte trouva saumâtre : dans l'appartement de ses parents l'attendait une lettre de Fouad, offrant son amitié indéfectible mais écartant résolument tout sentiment amoureux.

*Achrafieh, mardi 7 février 1978, 10 heures*

Au volant de la R5, Camille se faufilait habilement dans une circulation étonnamment fluide pour un jour d'orage. Les Beyroutiens ont toujours eu horreur de la pluie. Après deux ans d'absence, il était revenu chercher un emploi qu'il n'avait pas trouvé à Athènes. Il avait consciencieusement évité ses anciens compagnons de combat et s'était rapproché de ceux qui n'avaient pas participé à la guerre des deux ans. Marc Flamant, par exemple, un blond aux yeux bleu clair, de père français et de mère libanaise, qu'il avait connu au lycée français. Marc avait subi les événements en se réfugiant dans la cave de son immeuble avec ses parents, et n'avait pas eu de contacts avec les combattants.

Assis à côté de Camille, il feuilletait *L'Orient le Jour* et comptait les pavés blancs que les journalistes avaient laissés dans leurs colonnes pour protester contre la censure imposée par l'armée syrienne. Il ne se passait pas une journée sans que les points de contrôle syriens soient la cible de tirs, de jets de grenades ou de bâtons de dynamite, surtout dans la zone chrétienne. En 1976 ils avaient été accueillis en libérateurs, mais insensiblement cette libération s'était transformée en occupation.

« Neuf Blancs, ils sont quand même gonflés, commenta Marc.

— Ils occupent et imposent leurs volontés. Comme nos vaillants politiciens acceptent leur présence, ils ne peuvent pas protester. »

Brusquement, au détour d'un coin d'immeuble, la circulation devint inexistante. Camille s'arrêta. La rue devant eux était totalement déserte.

« Ça sent mauvais », murmura-t-il. Il enclencha la marche arrière

mais n'eut pas le temps de toucher l'accélérateur. Une rafale éclata derrière eux, une autre répondit devant. Des claquements secs frappèrent la carrosserie.

« Par ici », hurla Camille en ouvrant sa porte. Marc le suivit courbé en deux. Ils se précipitèrent sous un porche.

« Et merde, jura Camille, ça recommence. » La rue résonnait de détonations en rafale. Il s'approcha prudemment de l'embrasure de la porte et jeta un rapide regard dans la rue.

« Il y a des Syriens planqués derrière des voitures en stationnement. Je ne sais pas sur qui ils tirent, mais ils tirent. » Une explosion les fit reculer au fond du hall.

« Une grenade, commenta Camille, sur le ton détaché de celui qui attend la fin d'un orage.

— Y en a marre de ces cons, lança Marc. Si j'avais un flingue...

— Tu en ferais quoi ? Tu te ferais trouser la peau, c'est tout. C'est de la foutaise.

— Mais merde, ils sont chez nous. On peut se défendre, non ?

— Tu oublies que c'est le président de la République en personne qui leur a demandé de venir et que les vingt-deux pays de la Ligue arabe les ont bénis, en les coiffant d'un casque vert et en leur donnant le nom de Force arabe de dissuasion. »

Les tirs cessèrent soudainement. Les soldats syriens avaient disparu.

« Viens, foutons le camp avant que ça recommence, dit Camille. Allons boire un café. »

Camille alluma la radio et mit de l'eau sur le feu. Ses parents et sa sœur étaient restés en Grèce, mais lui ne s'était pas adapté à cette vie, mi-orientale, mi-européenne. Contrairement à sa sœur, il avait eu des difficultés à se mettre au grec.

« ... *Les soldats syriens de la FAD ont voulu contrôler les véhicules militaires libanais qui pénétraient dans la caserne de Fayadiyeh. L'armée s'y est opposée. Des tirs ont très vite suivi l'altercation, et les soldats de Damas ont ouvert le feu sur la caserne au canon de char...* » « Si l'armée s'y met, il va y avoir du grabuge », dit Camille en préparant les tasses. « ... *Les affrontements se sont étendus aux quartiers résidentiels où des patrouilles syriennes ont été attaquées par des éléments armés. La presse de Damas, ce matin, évoque la nécessité d'établir un lien fédéral entre la Syrie et le Liban, et plusieurs hommes politiques libanais de gauche se sont déclarés favorables à une alliance bilatérale...* », poursuivait la radio.

« Le vieux rêve d'Hafez El-Assad prend forme. L'annexion du Liban est pour demain, affirma Camille.

— Et cela ne te dérange pas ? Tu accepterais de devenir syrien, comme ça, sans réagir ? »

Camille haussa les épaules.

« Qu'est-ce que tu veux faire ? la guerre ? Non merci, j'ai déjà



donné et pour rien. La moitié de la population s'en fout, l'autre moitié attend de savoir où va souffler le vent pour se précipiter vers celui qui est le plus fort. Tous ne veulent qu'une chose, faire de l'argent, à commencer par les hommes politiques. A ton avis, combien ont touché ceux qui viennent de se déclarer en faveur d'un accord bilatéral ? Hein ? Et demain, si on leur propose plus de fric, ils retourneront leur veste. Tu veux te faire tuer pour ça ? Moi non. Qu'ils se démerdent !

— Arrête ! Regarde, l'armée prend position. C'est bon signe, et puis les Israéliens filent un coup de main aux Forces libanaises.

— Je suis sceptique. J'attends de voir pour le croire. Leur aide n'est sûrement pas gratuite.

— En attendant, c'est bien eux qui ont refilé des armes à Béchir. »

« ... capitaine Samir Achkar qui commande la caserne de Fayadiyeh, encerclée par les soldats de la FAD, vient de recevoir l'aide d'éléments armés qui ont tendu des embuscades sur les itinéraires empruntés par les renforts syriens qui se dirigeaient vers le lieu des combats », annonçait le présentateur de Radio-Liban, comme s'il avait entendu la remarque de Camille. « Selon les premiers éléments il s'agirait d'hommes du PNL de Camille Chamoun. Les fiefs de ce parti, Aïn El-Remmaneh, Karm El-Zeitoun et Badaro, sont actuellement pilonnés par l'artillerie syrienne... »

« Tu vois que les gens résistent, soulinha Marc.

— Depuis la présidence de Frangié, cela ne sert à rien, c'est lui qui les a appelés. Il leur devait trop de choses.

— Ce n'était pas le premier président élu avec l'aide de l'étranger, Sarkis a été élu de la même manière, et ce n'est pas le dernier.

— Il n'y a pas que ça, expliqua Camille. Frangié se dit descendant des croisés parce que son nom veut dire " franc ". Cinq grandes familles se partagent Zghorta : les Frangié, les Karam, les Douéhi, les Moawad<sup>1</sup> et les Makari. En 1957, Sleiman Frangié était le chef de la milice familiale et son frère aîné, Hamid, le député du coin. Ce dernier s'était opposé à Camille Chamoun, alors président de la République et allié des Douéhi. Inutile de te dire qu'à Zghorta la poudre a parlé. Jusqu'au jour où, en juin je crois, les Douéhi, qui enterraient un des leurs tué dans un incident, ont vu débouler en pleine église pendant l'office Sleiman Frangié et sa milice. Ils ont mitraillé à bout portant la famille du défunt et ses partisans.

— Personne n'a réagi ?

— Tu sais qu'il y a toujours une trêve le jour des enterrements. Frangié avait rompu le pacte sacré de la mort. Le seul qui ait riposté, c'est le curé, un Douéhi. Il a laissé tomber son missel et dégainé les

1. L'une des plus anciennes et importantes familles de Zghorta. L'un de ses membres, René Moawad, fut élu président de la République libanaise sur la base aérienne de Kléyat le 5 novembre 1989 et assassiné dix-sept jours plus tard par explosif. Cet assassinat fut attribué par les observateurs aux services spéciaux syriens.

deux revolvers qu'il avait sous la soutane. Il y a eu vingt-trois morts. Sleiman Frangié s'est réfugié en Syrie où il a attendu la fin du mandat de Chamoun, en 1958, pour échapper à la justice. Entre-temps, et de Damas, il s'est fait élire député à la place de son frère mort d'une hémorragie cérébrale. En Syrie, il a connu Hafez El-Assad, alors simple commandant d'aviation, et son frère Rifaat.

— Et Assad a pris le pouvoir en Syrie, je sais. Cela ne veut rien dire. Frangié lui a tenu tête.

— Il a fait semblant, pour des brouilles. Il a accepté l'arrivée des Palestiniens au début de son mandat parce que les Syriens n'en voulaient pas chez eux. Lorsque Hafez El-Assad a voulu éliminer Arafat de la direction de l'OLP, Frangié a joué le jeu en tapant sur la gueule des palestoches. Et maintenant que les chrétiens ne veulent plus des Syriens, il va nous taper dessus. Tu vas voir, il ne va pas hésiter. Tu sais comment il a été élu ?

— Non, j'étais trop jeune.

— En 1970, il y avait deux candidats, lui et Elias Sarkis. Au premier tour, ils ont eu 50 voix chacun, même chose au second tour. Au troisième, Frangié a discrètement fourré son pistolet sous le nez du dernier député qui devait voter et lui a dit : " Ne te trompe pas de candidat. " Il a été élu avec 51 voix contre 49.

— Et personne n'a rien dit ?

— Qui aurait pu bouger ? Les armes étaient interdites dans l'hémicycle, il était le seul à en avoir, et après la proclamation des résultats il était trop tard. Pour la petite histoire, les quatre ou cinq députés qui l'avaient vu brandir son arme ont été ministres dans le premier gouvernement. »

### *Achrafieh, lundi 3 juillet 1978, 14 heures 30*

Achrafieh était en deuil. Une semaine auparavant, les Syriens avaient investi Kaa, un village chrétien melkite<sup>1</sup> de la vallée de la Békaa et interpellé trente-deux jeunes soupçonnés de sympathies phalangistes. Deux jours plus tard, on avait découvert leurs corps torturés et criblés de balles. Ce massacre avait provoqué un tollé contre Damas. Une journée de deuil national avait été décrétée par les partis chrétiens, massivement suivie par toute la population.

S'ennuyant chez lui, Marc avait décidé d'aller chez Ziad Taleb, un ami qui habitait Tabaris, de l'autre côté de la colline d'Achrafieh. Les miliciens Kataëbs étaient invisibles, sûrs de leur pouvoir sur Achrafieh, leur fief maintenu intact en dépit de la cassure entre Sleiman Frangié et les phalangistes. Des divergences politiques

1. Voir Annexe p. 536.

avaient opposé l'ancien président de la République et les Kataëbs, dont l'intransigeance sur l'autonomie et la souveraineté libanaises avait réveillé le nationalisme chrétien. Une série d'incidents de plus en plus graves les avaient opposés aux Maradas<sup>1</sup>, qui avaient culminé le 13 juin avec l'assassinat à Edden de Tony Frangié, le fils de Sleiman, de son épouse, de sa fillette de trois ans et d'une trentaine de ses partisans par un commando Kataëb dirigé par l'étudiant en médecine Samir Geagea, le responsable de la milice phalangiste du Nord-Liban. Agé de vingt-sept ans, grand, mince, petite moustache, visage austère, front très dégarni dessinant une tonsure quasi monacale, le teint pâle, Samir Geagea était l'un des lieutenants de Béchir Gémayel. Ce fut le coup d'envoi d'une vendetta qui saigna le Nord-Liban et coupa en deux la région chrétienne au niveau de Jirs-Madfoun. Une véritable chasse à l'homme fut lancée par Frangié pour retrouver Samir Geagea, mais, pour échapper définitivement aux spadassins de Frangié, ce dernier avait quitté le pays.

Marc venait tout juste d'entrer chez Ziad Taleb, lorsqu'un cri jaillit du balcon de l'immeuble d'en face :

« Béchir Gémayel a été enlevé ! »

Bondissant de balcon en balcon, d'immeuble en immeuble, la phrase jeta les miliciens dans les rues. Béchir Gémayel avait été arrêté en pleine ville et conduit à la tour Risk, une sorte de tour Montparnasse dominant Achrafieh, occupée par une compagnie syrienne. Il avait été traîné devant le commandant Ali Molsen, surnommé Abou Adal (le père du muscle) par les phalangistes, parce qu'il avait l'habitude d'exhiber son torse très développé à la moindre occasion. C'était d'ailleurs torse nu qu'il avait reçu Béchir Gémayel.

« Si vous voulez la guerre, gardez-moi », lui avait jeté le commandant en chef des Forces libanaises.

En moins d'une heure, toutes les positions syriennes avaient été encerclées. Echauffé par l'ambiance de mobilisation générale, Marc avait suivi ses amis dans la rue. Beaucoup avaient une arme à la main. Des obus de mortier tombaient çà et là, à l'aveuglette. Avant même d'avoir compris ce qui se passait, Marc se retrouva au coin de la place Tabaris, face au magasin Roche-Bobois, un fusil dans les mains. Un étudiant qu'il connaissait de vue s'installa non loin de lui avec un RPG 7. Brandissant l'arme qu'il tenait, Marc lui avoua qu'il ne savait pas s'en servir.

« Tu te débrouilleras. On n'a pas le temps de te l'apprendre en ce moment. Si tu vois quelqu'un, tire.

— Comment ça, tire ?

— Fais comme au cinéma. »

1. Les gardiens de la forteresse. Milice de Sleiman Frangié commandée aujourd'hui par son petit-fils Sleiman-Tony.



Au bout de deux heures, Ziad Taleb vint le chercher.

« C'est fini, Béchir a été libéré, on rentre.

— Apprends-moi à me servir de ce truc-là, sinon je ne pourrai jamais m'en sortir en cas de problème.

— OK. Tu iras au couvent de Mar Chaya, près de Broummana, il y a un pas de tir. »

### *Achrafieh, vendredi 28 juillet 1978, 21 heures*

A Mar Chaya, Marc avait appris à se déplacer en évitant les contrôles syriens. Achrafieh était quadrillé en toile d'araignée. Sur toutes les voies d'accès aux postes de commandement des trois compagnies installées dans les trois plus hauts immeubles, les soldats de Damas avaient érigé des guérites de sacs de sable et filtraient voitures et piétons. Outre la tour Risk, ils occupaient le bâtiment de la SNA, une société d'assurances qui se trouvait juste en face de la permanence du PNL, le parti de Camille Chamoun, et un immeuble d'habitation de dix-huit étages dans une ruelle qui débouchait en face de l'église Saint-Jean, dans la montée de l'hôtel Alexandre. Ziad Taleb était passé prendre Marc. Ils avaient rendez-vous avec les participants du stage de Mar Chaya dans un restaurant de Nahr El-Mott. Pour éviter la place Sassine, où se trouvait un barrage syrien, Ziad se lança dans le sens interdit en face du Key Club, qui prolonge la montée de l'hôtel Alexandre, afin de couper par le petit souk aux bijoux. Au carrefour, un cri fit stopper la voiture. Ne voyant rien autour de lui, Ziad allait redémarrer lorsqu'un second cri lui intima l'ordre de stopper le moteur. Il avait beau tourner la tête dans tous les sens et scruter les coins d'ombre, il ne voyait personne.

« Ils sont planqués quelque part, coupe ton moteur ou ils vont nous allumer, conseilla Marc.

— Descendez les mains en l'air. »

Marc leva la tête et regarda les immeubles qui surplombaient l'étroite ruelle. De la lumière brillait à tous les étages, mais les cris n'avaient provoqué aucune réaction.

« Ils ont la trouille, ragea Marc.

— Mettez-vous devant la voiture et déshabillez-vous. »

Interloqués, ils se regardèrent par-dessus le toit de la voiture. L'ordre fut renouvelé, accompagné de menaces.

En slip, les mains en l'air, dans le faisceau des phares, sans oser prononcer un mot, ils se tenaient immobiles, cherchant des yeux d'où provenait la voix. Une ombre se détacha d'une encoignure de porte et s'approcha d'eux, une arme braquée. Lorsqu'elle entra dans la zone de lumière d'un réverbère, Marc, aux insignes sur le treillis, identifia un sergent-chef des Forces spéciales syriennes. Le soldat fouilla la

voiture et leurs vêtements sans même leur jeter un regard et retourna dans l'ombre. Marc était de plus en plus convaincu qu'ils allaient être abattus.

« J'espère qu'ils vont nous laisser nous rhabiller avant de tirer, murmura Ziad, si on nous découvre à poil, nous allons passer pour des pédés surpris en pleins ébats...

— Ferme ta gueule », gronda Marc entre ses dents.

La même voix les autorisa à se vêtir et à partir. Ils s'exécutèrent lentement, convaincus que la moindre précipitation de leur part, le moindre geste brusque entraîneraient l'ouverture du feu.

« Si je m'en sors, ils ne l'emporteront pas au paradis, jura Marc à mi-voix en montant dans la voiture.

— Démarre doucement, tout doucement, ne leur donne pas de prétexte. »

Crispés, les muscles de leurs dos attendaient la rafale. Le coin de la rue passé, ils se détendirent, libérés, et jurèrent comme des charretiers.

« Allons chez moi, c'est plus près. »

Marc prit son arme, téléphona au restaurant et donna rendez-vous aux chabebs sous le pont de la place Sassine.

Camille était plongé dans le suspense d'un Agatha Christie lorsque la radio qu'il écoutait en sourdine annonça que des éléments armés incontrôlés avaient attaqué une patrouille de la FAD non loin du petit souk aux bijoutiers, à Achrafieh. Il fit la grimace, haussa les épaules et, secouant la tête, marmonna pour lui-même, ironique :

« C'est la résistance ? »

### *Achrafieh, lundi 21 août 1978, 17 heures*

A travers la vitrine de son officine, le pharmacien Michel Berty appela Marc de la main. Tout le monde, à Achrafieh, connaissait ses gros yeux derrière d'épaisses lunettes de myope, son visage poupin toujours souriant et sa bedaine rassurante. Les enfants parce qu'il distribuait des bonbons, les jeunes parce qu'il avait créé et financé une petite milice pompeusement appelée « Armée de Libération libanaise », composée d'étudiants du quartier, et les adultes, à qui il vendait des médicaments à crédit.

« Tu veux un café ? » demanda-t-il en lui tendant une petite tasse sans anse.

Marc avait sympathisé avec des éléments de l'armée de Berty à Mar Chaya, et l'avait connu en venant les voir.

« Tu as vu, en Iran, ils ne font pas dans le détail, hein ? 377 morts d'un coup. Khomeiny est en train de constituer son parc de martyrs. »

Toute la journée, les radios avaient décrit la foule défilant devant le

cinéma Rex qui avait brûlé à Abadan et les familles qui hurlaient leur haine contre le « Grand Satan ».

« Ça va les occuper, répondit Marc. Pendant ce temps, ils nous foutront la paix. Merci pour le café. Je vais chez tante Lili. »

Marc se dirigea vers l'immeuble Saha, en face du vieux commissariat de police. Lili Saha, la soixantaine, l'œil inquisiteur, le verbe ferme mais toujours aimable, avait réquisitionné d'autorité les deux appartements du second, dont les propriétaires avaient émigré à l'étranger, pour y installer les combattants. Les chabebs venaient y dormir et prendre des douches.

### *Achrafieh, samedi 9 septembre 1978, 15 heures 30*

Alex Mteiny entra dans la salle à manger et lança avec un geste théâtral :

« Tenez bon, voilà les renforts. »

Tante Lili qui servait du café à Marc leva la tête.

« Tu ferais mieux d'aller préparer ton bac, fainéant.

— Ce serait avec plaisir, mais ils ne veulent pas. » Il tendit *L'Orient le Jour* à Christian et tapota du doigt un article entouré de rouge : « Tiens, lis ça ! »

« ... par suite de la défection massive des examinateurs, les examens sont reportés sine die. Une équivalence sera automatiquement attribuée pour le bac deuxième année aux fins d'inscriptions dans les universités. »

« Et en prime, ils me donnent le bac ! En plus, le bureau du ministre de l'Education, Edmond Risk, a été dynamité il y a une demi-heure.

— Oh, merde ! laissa tomber Albert, le mari de Lili. Il y a des victimes ?

— Non, ils ont attendu que les fonctionnaires foutent le camp vers quatorze heures, pour placer leur pétard.

— Reste chez toi pour l'instant », conseilla Christian, son ex-condisciple du lycée français. Marc l'avait retrouvé à Mar Chaya, et s'était joint à son groupe.

« A Camp David, Carter fait du tennis, Sadate et Bégin se promènent et Weizmann pédale. Tant que ça dure, nous aurons un semblant de tranquillité. Il faut en profiter pour se préparer et faire le plein de munitions, parce que quand ils vont se mettre d'accord, ça va être notre fête.

— Pourquoi crois-tu qu'ils vont se mettre d'accord ?

— Réfléchis, ignare. Tu ne crois quand même pas qu'ils se sont réunis sans être d'accord. Ils sont en train de peaufiner les virgules de leur texte, et lorsque ce sera fait, les Syriens vont nous taper dessus.



- Mais on n'y est pour rien !  
— Ça, tout le monde le sait. »

*Achrafieh, mercredi 13 septembre 1978, 11 heures*

Les cheveux encore ébouriffés, ils étaient une demi-douzaine autour de la table d'Albert Saha, ingurgitant des pâtes en silence. Christian, à son habitude, entra bon dernier. Etudiant en seconde année de droit, il était plutôt du soir. En fait, il avait horreur de se coucher et encore plus horreur de se lever.

« Dépêche-toi, lui conseilla tante Lili, ça va être froid. »

Ils avaient assuré la garde de nuit et, à midi, ils relèveraient ceux qui y étaient depuis l'aube. Christian s'assit et tendit son assiette. Sur le buffet de la salle à manger, le transistor débitait les dernières informations.

« ... Aucune nouvelle du religieux. Selon une source proche de Baabda, le président Sarkis a tenté en vain de joindre le colonel Kadhafi. " Tous les numéros du président sont occupés ", aurait répondu l'opérateur de Tripoli. De son côté, M. Nizar Farhat, le chargé d'affaires libanais dans la capitale libyenne, a révélé que le 31 août dernier, le journaliste Abbas Badredine l'a appelé vers dix heures du matin pour lui demander d'obtenir des visas pour la France, afin, a-t-il dit, d'accompagner l'imam qui veut voir sa famille à Paris... »

« Que se passe-t-il ? demanda Christian, la bouche pleine.

— L'imam Moussa Sadr a disparu en Libye, répondit Albert. Kadhafi l'avait invité, pour le premier anniversaire de la révolution. »

« ... le même jour, le 31 août, vers vingt-deux heures trente, l'imam Moussa Sadr a demandé au standardiste de l'hôtel Al Chati, où était descendue la délégation libanaise, un numéro de téléphone dans la capitale française, " afin de parler à son fils ", aurait-il précisé. Mais lorsque la communication fut établie, l'imam était introuvable. M. Nizar Farhat a par ailleurs affirmé que le 2 septembre, le réceptionniste de l'Al Chati lui aurait confié au cours d'une conversation téléphonique : " Les clés de leurs chambres sont toujours là, les bagages aussi, mais les trois personnes sont absentes depuis deux jours. " Enfin dans un communiqué, le premier ministre, M. Sélim Hoss, a fait savoir que ce matin le commandant Jalloud, le numéro deux libyen, lui avait affirmé que l'imam avait pris le 1<sup>er</sup> septembre le vol Alitalia 881 de huit heures quinze du matin. Le commandant Jalloud aurait également précisé que l'imam Moussa Sadr, fort mécontent des conversations qu'il avait eues à Tripoli, n'avait pas prévenu le protocole de son départ, mais avait été reconnu par le personnel de l'aéroport qui s'est occupé de lui... »

« Pour sûr, ils lui ont coupé les couilles », laissa tomber Christian.

*Achrafieh, jeudi 28 septembre 1978, 6 heures*

Les obus frappèrent comme la foudre dès que les premiers rayons du soleil effleurèrent les toits. Marc se réveilla en sursaut et marmonna un juron. Il enfila son treillis, rafla la musette de munitions et la kalachnikov qu'on lui avait donnée à l'issue de son stage à Mar Chaya et se précipita dehors. Pour rejoindre Christian, il devait traverser tout Achrafieh. Crispé sur son volant, le pied lourd sur l'accélérateur, il tentait d'ignorer la peur qui lui vrillait le ventre. « C'est notre fête qui commence », murmura-t-il. Immédiatement après la signature de l'accord égypto-israélien de Camp David — « *un tremplin pour la Paix, avec en prime l'autonomie pour la Cisjordanie et Gaza dans cinq ans* », selon la radio —, il s'était installé dans l'immeuble Saha avec les autres. Quelques jours plus tard, il était rentré chez lui, non sans avoir raillé la « clairvoyance politique et stratégique » de son ami Christian Doumbakly. Une explosion toute proche l'effraya. Il donna un coup de volant et stoppa juste avant de percuter une voiture en stationnement. « Il faut toujours éviter de rester dans les endroits dégagés pendant les bombardements », lui avait-on dit durant son stage. D'un coup sec, il enfonça l'accélérateur. Cernée par les explosions, la voiture s'engagea à une vitesse folle dans la ruelle menant à l'immeuble Saha et s'engouffra dans l'entrée du parking souterrain. Il stoppa au milieu de l'allée, posa son front sur ses bras, croisés sur le volant, et respira bruyamment. Il était trempé de sueur.

« Tu crois que c'est le moment de dormir, le cascadeur ? »

Marc sursauta. Albert le regardait les yeux brillants d'émotion.

« Hamdellah al salémé.

— Allah y salmak », répondit Marc d'une petite voix.

Albert se racla la gorge et ouvrit la porte de la voiture.

« Cette fois-ci, c'est du sérieux. Rien à voir avec les accrochages ponctuels qui entretenaient notre nervosité.

— Ils ont mis dix jours pour se décider, nota Marc en faisant allusion à l'accord de Camp David, mais ils mettent le paquet.

— Aujourd'hui, c'est le débat de ratification à la Knesset, à Jérusalem.

— Si vous saviez ce que je m'en fous », répliqua Marc en prenant sa musette.

Un inconnu, à la veste multipoche couleur sable enfilée sur un gilet pare-éclats noir, était installé à la table de la salle à manger, le nez plongé dans un bol de café.

« C'est un Français, un journaliste, affirma tante Lili.

— Qui êtes-vous et comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ? demanda Christian.

— Aymeric Marchall. Normalement. Par la porte d'entrée.  
— Et d'où venez-vous ?  
— D'Hamra, de l'hôtel Commodore très précisément. Pas très facile de venir vous voir par les temps qui courent.  
— Qui vous a donné cette adresse ?  
— Vous, vous avez des dons pour faire une carrière de flic. Il y a deux jours, je suis allé au cinquième bureau<sup>1</sup> des Forces libanaises et j'ai demandé à voir des combattants. On m'a dit de venir ici. Je suis passé à mon hôtel, et j'ai eu du mal à revenir. Pourquoi toutes ces questions ?

— Je n'aime pas les journalistes. Ils ne racontent que des conneries.

— Ça tombe bien, moi je n'aime pas les combattants chrétiens. Ce sont tous des assassins fascistes. Oh ! là, doucement, ajouta rapidement Aymeric Marchall en levant les mains devant sa poitrine face à Christian qui avait brutalement saisi son arme. Doucement, calmez-vous. Cela ne vous fait pas plaisir d'être traité d'assassin fasciste, eh bien figurez-vous que je n'aime pas que l'on dise que les journalistes ne racontent que des conneries. Comme il y a des assassins chez les combattants, il y a des journalistes cons ; moins, sans doute. Si je suis venu ici, c'est pour voir et raconter. Alors de deux choses l'une, ou nous faisons la paix et je peux travailler, ou je m'en vais et je risque en effet de dire des conneries. »

Leurs regards s'affrontèrent. Tante Lili fit baisser la tension.

« De toute manière, nous ne pouvons pas le mettre dehors avec ce qui tombe.

— Pourquoi la presse française ment-elle à notre sujet ? relança plus calmement Christian.

— Sans doute parce que vous refusez de la recevoir et qu'elle ne peut pas parler avec vous, alors elle demande à d'autres qui ne sont pas forcément vos amis.

— Il n'a pas tout à fait tort », fit remarquer Marc.

Aymeric tendit la main à Christian, qui hésita quelques secondes avant de la serrer. Le journaliste avait gagné la première manche : être accueilli. Il lui fallait maintenant être adopté, se fondre dans le paysage.

Le début du dîner fut pénible. La méfiance retenait les mots et masquait les sentiments. « Il faut savoir parler pour faire parler », avait dit un jour à Aymeric Jean-Marc Leblond, un grand reporter du *Figaro*. Il se mit à raconter le Vietnam, où il avait passé trois ans. Il décrivit avec force détails la peau satinée des Vietnamiennes, les coups tordus de ses confrères américains, le drame des boat-people. Il les fit rire à ses dépens avec des anecdotes cocasses. La montagne de glace qui les séparait fondit lentement. Au café, ils se tutoyaient et

1. Bureau de presse d'un état-major.



parlaient du Liban. Albert Saha, qui était sorti de la pièce pour écouter la radio, revint furieux.

« Deux minutes sur les bombardements et des heures sur Moussa Sadr.

— On l'a retrouvé ?

— Non, et c'est ce qui les inquiète.

— C'est important pour les musulmans, affirma Aymeric. La disparition de ce religieux pourrait entraîner des conséquences sérieuses pour l'équilibre communautaire.

— Tu le connais ? demanda Alex Mteiny.

— Je ne l'ai jamais rencontré, mais son influence modérée était déterminante. Sans lui, les chiïtes du monde arabe et notamment au Liban risquent d'être embarqués dans la mouvance de la révolution islamique de Khomeiny.

— Mais ici ce sont des Arabes, et en Iran, ce sont des Perses, ils ne peuvent pas se voir.

— Peut-être, mais ils ont la même religion et les mêmes aspirations, même s'ils ne voient pas l'avenir de la même façon. Il y a deux écoles. Celle de Qom, en Iran, qui s'inspire des idées révolutionnaires de Khomeiny, et celle de Najaf en Irak, nettement plus modérée, qui est le grand sanctuaire chiïte. Il y a une grande rivalité entre elles. C'est à Najaf qu'en été 1966 Mohamed Baker Sadr, le plus haut dignitaire chiïte du monde, leur pape si tu veux, qui était d'ailleurs le supérieur hiérarchique de Khomeiny, a confié à son cousin Moussa Sadr, qui venait de terminer sa formation religieuse, la communauté chiïte libanaise, c'est-à-dire la troisième dans le monde après celles d'Iran et d'Irak. Moussa Sadr a reçu pour mission d'organiser des séminaires d'idéologie religieuse et politique pour la jeunesse. A cette époque, il y avait déjà ici deux cheikhs qui diffusaient la pensée de Mohamed Baker Sadr, dont Mohamed Hussein Fadlallah à l'husseiniyé<sup>1</sup> Tounine, rue Kamsis. Tu sais, la route du camp arménien n° 6 à Bourj Hammoud.

— Quel camp n° 6 à Bourj Hammoud ?

— Il a maintenant été bouffé par l'urbanisation, comme les autres. En 1930, les réfugiés arméniens arrivant de Turquie et de Syrie étaient placés dans des camps. C'est d'ailleurs autour de ces camps que s'installaient les chiïtes qui venaient de la Békaa et du Sud-Liban chercher du travail dans les usines et les ateliers de la région. C'est tout naturellement parmi eux que s'implantaient les religieux. Le second cheikh, Mohammed Mahdi Chamseddine, l'adjoint de Moussa Sadr, qui venait lui aussi d'Irak, avait à l'époque planté sa tente à Dékouané. Très vite, des divergences profondes ont opposé tout ce beau monde. L'imam Moussa Sadr voulait respecter la structure multiconfessionnelle de la société libanaise. Il estimait

1. Salle de réunion des fidèles.

nécessaire de travailler avec les chrétiens en s'inspirant du Coran et avait créé le Conseil supérieur chiite. Les autres, Mohamed Hussein Fadlallah en tête, avaient adopté la stricte idéologie musulmane : *« Ne pas accepter que les musulmans soient gouvernés par des chrétiens »*, et avaient créé le parti Ad Daa'wa dont le but avoué était d'installer un régime islamique dans le pays. Cette idée aurait pu faire des ravages chez les jeunes chiites si Frangié, quand il était président, n'avait, par son intransigeance, aidé Moussa Sadr qu'il appelait le « corbeau ». Pour Frangié, le seul chiite valable était le millionnaire Kamel El-Assad, le président de l'Assemblée. En s'opposant à Frangié pour des problèmes domestiques, comme le prix du pain, la création d'écoles et de dispensaires dans les zones chiites, Moussa Sadr a regroupé autour de lui sa communauté, alors que Mohamed Hussein Fadlallah végétait. Conséquence de son rejet par Frangié, il s'est rapproché des opposants, notamment chrétiens, et a même cherché à obtenir leur appui pour faire passer ses revendications. Les chrétiens n'ont pas marché mais les Palestiniens si. Le Fatah l'a activement aidé pour créer dans le plus grand secret l'organisation militaire du mouvement Amal. Sans l'explosion accidentelle d'une bombe dans un camp d'entraînement près de Baalbek, il y a trois ans, personne n'aurait su que cette milice existait.

— Qui t'a raconté tout ça ? demanda Christian.

— J'ai beaucoup lu, répondit Aymeric en souriant.

— Je ne vois pas pourquoi la disparition de Moussa Sadr est si importante pour les chiites, relança Marc.

— Avec son Conseil supérieur chiite et son mouvement Amal, Moussa Sadr avait réussi à devenir de plus en plus influent. Ajoute son dynamisme et ses qualités de commandement. N'oublie pas qu'il est devenu le champion de la lutte sociale des plus pauvres de sa communauté, et il y en a, notamment au Sud-Liban, ravagé par les raids israéliens et l'occupation palestinienne. Il est aussi le champion de la bourgeoisie chiite d'Afrique ou des pays du Golfe, mise à l'écart par la classe politique chiite en place. Son mouvement a pris peu à peu à son compte ce qu'ils appellent les problèmes de l'injustice, de l'oppression et de la misère, tout comme le problème palestinien avait été pris en charge par le mouvement nassérien dans les années soixante. Le parti Ad Daa'wa de Fadlallah avait fini par comprendre que Moussa Sadr était devenu incontournable. Fadlallah n'a jamais été suivi lorsqu'il reprochait à Amal de ne pas aller assez loin et assez vite dans la mise en place d'un régime islamique. En 1970, il a vainement tenté d'infiltrer Amal par un soi-disant ralliement. Maintenant que Moussa Sadr a disparu, les durs comme Fadlallah ou Sohhi Toufaily, le cheikh de Baalbek, ont le champ libre.

— On va peut-être le retrouver, lança l'un des chabebs. Tu reprends du café ?

— Volontiers. Il est possible qu'il reparaisse, mais cela m'étonnerait. D'après ce que j'ai appris à Tripoli, il a été descendu.

— Qu'est-ce que tu foutais en Libye ?

— Moi aussi, j'étais invité à voir les chars de Kadhafi défiler sur le sable du désert pour l'anniversaire de la révolution. J'y ai rencontré un diplomate libyen qui n'est pas d'accord avec son patron. Il me l'a confirmé.

— Ses diplomates ne sont pas d'accord avec lui ?

— Disons qu'il en existe, et ils se posent des questions. J'avais rencontré à Paris un secrétaire de l'ambassade de Libye, Azziz Omar Chennib. Aujourd'hui, il croupit dans un service du ministère. Il m'a parlé d'une réunion orageuse entre Kadhafi et Moussa Sadr. Kadhafi exigeait que Moussa Sadr condamne Camp David en contrepartie de l'aide financière qu'il lui avait donnée. L'imam l'a envoyé sur les roses, et Kadhafi a dit à son entourage : " Occupez-vous-en. " A tort ou à raison, ils ont compris : " Liquidez-le. " Les trois Libanais auraient été conduits au camp militaire Al Azizieh près de Tripoli et descendus par Ahmed Ramadan, le secrétaire personnel de Kadhafi pour le renseignement, et ses aides de camp Boukébir et Khalifa Hannish. Les cadavres auraient ensuite été transportés et enterrés au sud de Syrte dans la région d'Al Soulul Al Khodr, dans une ferme modèle dirigée par un cousin de Kadhafi, un officier supérieur de l'armée libyenne. Des membres des services secrets libyens choisis pour leur ressemblance avec les trois Libanais auraient pris leurs valises et leurs passeports et, le 31 août, ils seraient partis pour Rome où ils sont descendus dans un hôtel et y ont abandonné leurs affaires pour accréditer la thèse d'une disparition à Rome et non à Tripoli.

« Tu as raconté tout ça ? demanda Marc.

— Très bonne question. Non, pas encore. Pour deux raisons, d'abord pas de preuves, ensuite je n'ai qu'une source d'information.

— Tu ne crois pas ton diplomate ?

— Je n'ai pas de raison de mettre sa parole en doute, mais imagine que, de bonne foi, il m'ait donné un truc faux. Il me faut une autre source. Et si jamais je le donne tel quel, il va se faire descendre. Tu penses bien que les services de renseignement libyens connaissent leur boulot. »

Le roulement des explosions, dehors, allait et venait sans jamais trop s'éloigner. La conversation continua sur le ton qu'adopteraient des montagnards un soir d'orage, bien à l'abri dans un chalet. Les bougies accentuaient l'ambiance. Seule la radio, qu'Albert allumait régulièrement, ramenait tout le monde à la réalité beyrouotine.

*« ... vingt-quatre heures d'enfer durant lesquels il est tombé plus de 5 000 obus. Il y a dans le quartier chrétien d'Achrafieh des dizaines de tués et de blessés, dont beaucoup n'ont pu encore être secourus. Selon des sources policières, seize bâtiments ont été détruits, quatre-vingts incendies ont ravagé des immeubles et plus de cent quarante-deux logements ont été dévastés. »*



*« A Jérusalem, après le débat le plus long de l'histoire de la Knesset, les députés israéliens ont approuvé " le cœur lourd " les accords de Camp David par 84 oui, 19 non et 17 abstentions. »*

*Achrafieh, vendredi 29 septembre 1978,  
2 heures du matin*

Une cascade d'explosions arracha tante Lili à son sommeil. Les cris et le remue-ménage qui suivirent la firent bondir de son lit. Elle était sortie en robe de chambre sur le palier au moment où une voix angoissée hurlait :

« Ils attaquent ! »

Tous s'étaient précipités à leurs postes de combat. Tante Lili avait préparé du café fort et mis de l'eau à bouillir.

« Tu ne vas pas faire à manger maintenant ? lui avait dit son mari.

— J'ai l'impression que nous allons avoir besoin d'eau pour les blessés. »

Un jeune en jean et veste de treillis entra en trombe.

« Vite, des bouteilles vides.

— Pour quoi faire ?

— Ils arrivent, nous n'avons pas de mines. Marc veut envoyer des bouteilles dans la rue pour gêner leur progression.

— Tu crois que tu vas leur faire peur avec des bouteilles vides ?

— Mais non, cria le combattant, les morceaux de verre sur la chaussée vont les empêcher de monter à l'assaut. »

Pas très convaincue, Tante Lili envoya son mari dans les étages fouiller les appartements pendant qu'elle faisait main basse sur celles qui se trouvaient au second.

Dehors, l'enfer roulait ses tonnerres et ses sifflements. Les déflagrations secouaient les murs. Elle s'était pelotonnée sur une marche dans la cage d'escalier, le plus loin des murs extérieurs. Des protections de sacs de sable avaient été dressées devant toutes les fenêtres et sur les balcons, mais ce n'était pas suffisant pour la rassurer. Le grondement des explosions semblait provenir de tous côtés à la fois. Elle passa des heures, assise ainsi sans bouger, la tête dans ses bras croisés sur ses genoux.

« Des gaz ! »

Le hurlement dans la cour intérieure lui glaça le dos. Alex Mteiny et Elie déboulèrent chancelants, les yeux rouges, pleurant et crachant.

« On ne peut pas tenir, ils envoient des obus avec du gaz. »

Tante Lili téléphona à son fils médecin. Il lui demanda de lui décrire les symptômes des chabebs qui en avaient respiré.

« C'est du gaz lacrymogène, diagnostiqua-t-il. Il faut qu'ils respirent à travers un linge mouillé. »

Marc tirait au jugé, aveuglé par les larmes. Les mains en porte-voix, Albert lui avait transmis les conseils de son fils. Marc s'était jeté sur une serpillière qui traînait dans la cuisine, et après avoir essayé en vain d'avoir de l'eau des robinets, il l'avait trempée dans la cuvette des WC et se l'était mise sur la figure. Cela avait atténué les brûlures des yeux et de la gorge, sans les faire disparaître pour autant. Depuis, il bloquait sa respiration chaque fois qu'il retirait le tissu nauséabond pour voir ce qui se passait de l'autre côté de la meurtrière. Il avait ouvert le feu lorsqu'il avait vu les premiers Syriens descendre le parc en diagonale vers la gauche.

« Attention, ils attaquent vers Berty », avait-il crié. L'avertissement avait couru de poste en poste. Dès que l'un des chabebs tirait, les autres l'imitaient à l'aveuglette, par peur.

« Ils sont là, fous le camp », ordonna Michel Berty au combattant qui était avec lui au coin de l'immeuble d'Air France. Pour lui permettre de s'éloigner, il lâcha une longue rafale de M 16. Le jour s'était levé, jaunâtre de poussière, de fumée et de gaz. Michel, pris d'une quinte de toux, entendit une explosion sourde, moins forte que les autres, derrière l'immeuble et devina que la porte blindée de l'arrière venait de sauter. Il devait absolument se mettre à couvert de l'autre côté de la rue, derrière la butte de terre. « Ils ne l'emporteront pas au paradis », se dit-il en glissant une grenade à fusil dans son arme. Il inspira profondément, ce qui déclencha une nouvelle quinte de toux, et s'élança. Michel avait l'impression que le brêlage qui lui sciait les épaules pesait une tonne sur sa poitrine en feu. Des miaulements aigus le frôlèrent. Il s'arrêta au milieu de la chaussée, se retourna et épaula son arme en visant sa pharmacie, d'où venaient les tirs. Au moment où il appuyait sur la queue de détente, une balle entra dans le canon et percuta la tête de la grenade qui explosa, le tuant sur le coup.

*« ... Toutes les offensives ont été repoussées ou sont contenues. Les Syriens ont mené leur assaut sur Achrafieh après une intense préparation d'artillerie et en utilisant des gaz lacrymogènes. On ignore encore le nombre des victimes. Je vous rappelle l'information qui nous est parvenue en milieu de matinée : à Rome, le pape Jean-Paul I<sup>er</sup> est mort d'une crise cardiaque. Il avait été élu il y a trente-quatre jours, c'est le règne le plus court de l'histoire de l'Eglise... »*

Camille Chamoun enfila une chemise à carreaux sur son tricot de corps et sortit de la cave qui lui servait d'abri comme il le faisait à

chaque accalmie. En vieux routier de la politique, il savait que la ferveur populaire nécessitait le plus souvent possible sa présence parmi ceux qui souffraient. Immédiatement, gardes du corps et photographes, arrivés comme par hasard quelques minutes auparavant, se précipitaient. Les premiers se plaçaient autour du lion à crinière blanche pour figurer sur les photos à ses côtés, les seconds devant le cortège qui parcourait les ruines du quartier dévasté. Chamoun, mains dans le dos, faisait le tour du pâté de maisons, s'arrêtait un instant devant une façade éventrée, écoutait un habitant lui raconter la mort d'un voisin, les pénuries. Il compatissait, justifiait la résistance et exposait la portée de la lutte avant de reprendre son chemin. Au passage il caressait la tête d'une fillette, louait à un homme voûté de peur aux yeux de chien battu le rôle de ceux qui résistaient, ou encore entraînait dans une échoppe entrouverte pour boire un café. Il retournait ensuite dans sa cave, enlevait sa chemise trempée de sueur, s'asseyait dans son fauteuil de skaï noir et reprenait son chapelet. Président du Front libanais qui regroupait tous les partis chrétiens conservateurs sauf Sleiman Frangié, Camille Chamoun s'était réservé la résistance politique, laissant à Béchir Gémayel la résistance militaire. Il recevait volontiers les journalistes à qui il répétait intraitable que « tant que les Syriens resteront au Liban, il y aura la guerre ». Il réclamait l'intervention de la communauté internationale par l'envoi d'une force de paix de l'ONU, critiquant au passage le président Sarkis pour son manque de fermeté et comparant son attitude à celles de « Laval et Quisling au cours de la deuxième guerre mondiale ».

### *Achrafieh, lundi 2 octobre 1978, 8 heures du matin*

Marc n'avait pratiquement pas fermé l'œil depuis quatre jours. Le café et les cigarettes ne lui faisaient plus d'effet. Les six heures de bombardements intensifs de la nuit l'avaient plongé dans un étrange détachement. Comme un automate, il était monté sur la terrasse pour surveiller Léonard. Les Syriens avaient installé un mortier de 82 mm sur le toit de la tour Murr qui leur permettait de frapper la ruelle derrière l'immeuble. Après la détonation du départ de l'obus, très caractéristique, les chabebs avaient vingt secondes pour se mettre à l'abri. Ils avaient baptisé ce mortier Léonard et mis un garde sur le toit pour donner l'alerte chaque fois qu'il aboyait.

Marc s'était assis, au soleil, sur le seuil de la porte qui donnait sur la terrasse en haut de l'escalier, invisible de la tour Risk. Il étendit les jambes et appuya la tête contre le mur. Il voyait autour de l'immeuble des colonnes de fumée monter gracieusement vers le ciel limpide, les unes denses et noires, les autres plus légères et bleutées.



Il n'y avait pas un brin de vent. Aucun bruit ne montait de la ville si ce n'étaient parfois des bribes de dialogue, des crissements de morceaux de verre balayés chez un voisin, et plus loin un piaillage d'oiseaux. La chaleur du soleil pénétrait doucement dans son corps glacé. Il soupira. Il avait l'impression de renaître, d'être lavé par les rayons du soleil. Il passa le bout de ses doigts sur sa joue. Sa barbe avait sérieusement poussé. Depuis près de quinze jours, il n'y avait plus du tout d'eau ni d'électricité et il fallait choisir : boire ou se raser. Quotidiennement, une corvée partait à la recherche du précieux liquide. Le contenu des jerricanes était ensuite filtré sur deux ou trois couches de coton puis bouilli.

Un vol de pigeons claqua des ailes au-dessus de lui. Il les suivit du regard un long moment. Une envie de chasser lui traversa l'esprit. Il imagina en souriant tante Lili recevant des dizaines de pigeons pour améliorer l'ordinaire. Jusqu'à présent, elle avait fait des miracles. Cela commençait le matin, vers cinq heures. Par groupes de dix, les chabebs trouvaient sur la table de la salle à manger des tartines beurrées ou couvertes de confiture, du thé dans des thermos et, attention d'infirmière, des cachets de vitamines. Pendant les repas, Albert, qui passait son temps à écouter la radio, faisait une revue de presse. Le soir, ceux qui montaient pour la garde emportaient avec eux des thermos de café et des pistaches « pour tenir en grignotant ». Les réserves de nourriture de l'immeuble avaient fondu comme neige au soleil, et les dons du voisinage ne suffisaient pas pour les soixante « enfants », comme tante Lili les appelait. Christian et Marc, en allant livrer des draps — récupérés dans les appartements — réclamés par la Croix-Rouge, étaient tombés sur une épicerie fermée. Ils avaient cherché en vain le propriétaire dans les immeubles voisins. Ils avaient forcé le rideau de fer et rempli le coffre de la voiture de boîtes de conserve, de paquets de pâtes, de bouteilles d'eau minérale et autres petits tonneaux d'olives. Avant de partir, ils avaient laissé la liste sur la caisse enregistreuse avec un mot : « En votre absence, nous avons pris ce qui suit. Tout vous sera payé à votre retour. Merci pour le crédit. Signé : les défenseurs du quartier. » Depuis, la corvée d'eau passait à l'épicerie prendre les commandes de tante Lili. Marc s'étira. Le soleil chauffait agréablement ses paupières closes. Il s'endormit. Une explosion toute proche le réveilla en sursaut. Pendant quelques secondes, il chercha à savoir où il était et ce qui s'était passé. Des cris et des hurlements dans la cage d'escalier le ramenèrent à la réalité. Il descendit les marches quatre à quatre jusqu'à ce qu'il croise au premier le corps ensanglanté d'un combattant que l'on transportait vers le dispensaire, puis d'un second et d'un troisième. Sur le trottoir, à côté d'une jeep éclatée par un obus, un corps gisait, déchiqueté.

« Que s'est-il passé ? demanda Marc.

— Léonard. »

*Au large d'Achrafieh, vendredi 6 octobre 1978,  
une heure du matin*

Gilbert Abed manœuvra doucement la barre pour amener le bateau de pêche contre le quai dont il devinait la silhouette dans le contre-jour des fusées éclairantes, tirées trop loin pour être dangereuses. Fils d'un restaurateur de Jbeil, Gilbert avait mis son bateau à moteur au service de Béchir Gémayel. Plusieurs fois, pour lui, il avait mis de nuit le cap sur le large pour de mystérieux rendez-vous en pleine mer, selon un scénario toujours identique. Un point sur une carte à une vingtaine de milles nautiques, une lueur qui clignotait selon un code connu de Béchir et un bord à bord avec une vedette rapide israélienne sur laquelle Béchir montait. Gilbert, lui, restait à la barre, faisait ce qui lui était demandé sans poser de questions. Pour son ami Béchir, il serait allé au bout du monde.

Depuis le début de la guerre d'Achrafieh, toutes les nuits il ralliait Jounieh et le cinquième bassin au môle 5, le quai qui se trouvait derrière le Majliss à la Quarantaine. La route du littoral étant sous le contrôle des Syriens, le bateau était le seul moyen pour les combattants de forcer le blocus. Il avait abandonné son hors-bord, plus rapide mais trop petit pour transporter hommes et matériel, et avait emprunté le petit chalutier d'un pêcheur.

Le diesel monta en régime et le petit chalutier déhala dans le noir. Gilbert mit le cap sur le large en poussant au maximum le moteur. C'était le moment le plus dangereux. Les Syriens, du haut des immeubles qu'ils occupaient, pouvaient voir le scintillement du sillage et leur tirer dessus. De plus, les pêcheurs arméniens de Dora jetaient leur filet dans cette zone et il ne tenait pas à en éperonner un, comme cela avait failli arriver à plusieurs reprises. La veille, alors qu'il regardait les explosions illuminer Achrafieh, il en avait évité un au dernier moment. Elie Hobeika, le patron du troisième bureau<sup>1</sup>, qui était à bord avec Béchir et Naoum Farah, le responsable des relations extérieures, lui avait demandé de couper son moteur et avait braqué une lampe-torche sur le pêcheur, un vieil homme d'une soixantaine d'années.

« Comment t'appelles-tu ? lui avait-il demandé d'une voix autoritaire.

— Ara Dabardjian.

— Donne-moi ton permis de pêche de nuit. »

L'homme effrayé avait répondu qu'il n'en avait pas, provoquant

1. Bureau des opérations dans un état-major.

une fausse grosse colère d'Elie Hobeika, qui le sermonna et lui conseilla de retourner à terre en demandant aux autorités syriennes. Gilbert avait beaucoup d'admiration pour ce paysan des montagnes, né une vingtaine d'années auparavant à Baskinta, dans la haute montagne libanaise. Il était encore très jeune lorsque son père avait trouvé une place d'employé de banque à Jounieh où s'était installée sa famille. A quatorze ans, il s'était engagé dans les Kataëbs et était très vite entré dans les BG. Son sens du combat et son mépris de la mort en avaient fait un meneur d'hommes. Lors de la guerre du centre ville en 1975, il était devenu une légende vivante parmi les combattants chrétiens qui l'avaient surnommé H.K., du nom du fusil d'assaut allemand<sup>1</sup> qu'il était seul à posséder. Elie Hobeika avait grimpé rapidement les échelons dans la milice. A la fin de ses études secondaires, il avait fait un très bref séjour dans un établissement bancaire comme employé, avant de se lancer à plein temps dans l'action politico-militaire aux côtés de Béchir Gémayel. Gilbert Abed le respectait en application de la formule sacrée : l'ami d'un ami est un ami.

### *Achrafieh, mardi 10 octobre 1978, 11 heures*

Béchir arriva à l'improviste à l'immeuble Saha, seul dans sa Range Rover. Il fit rapidement le tour des positions, expliquant aux chabebes que le cessez-le-feu précaire qui tenait depuis trois jours était loin d'être définitif parce qu'il n'y avait aucune solution politique en vue et qu'il fallait rester vigilant. Debout dans la salle à manger, il but un café amoureusement préparé par tante Lili tout en écoutant les doléances de Christian et de Marc. Ils avaient besoin de munitions et de mines.

« Je vous promets de vous en envoyer », affirma le commandant en chef des Forces libanaises. Puis après réflexion, il rectifia :

« Non, nous allons faire autrement. Marc, viens avec moi les chercher.

— Ramène-moi aussi des piles pour mon transistor », glissa discrètement Albert à Marc.

Depuis une dizaine de jours, c'était la seconde fois que Marc sortait de l'immeuble Saha. Béchir conduisait vite, en évitant habilement les voitures calcinées qui parsemaient les rues. L'air chaud qui entrait par les vitres ouvertes sentait la poussière. D'aigres relents de putréfaction prenaient parfois à la gorge. Les secouristes avaient assez à faire avec les hommes pour s'occuper des chats ou des chiens pris sous les décombres.

« Avec quoi ont-ils fait ça ? demanda Marc en montrant du doigt un immeuble éventré sur plusieurs étages.

1. Fusil d'assaut de 9 mm fabriqué par la firme allemande Heckler und Koch.



— Obus de 180 et 240 millimètres, répondit Béchir.

— Connais pas.

— Le 240 est un obusier soviétique qui se charge par la culasse. Les Syriens en ont déployé dix-huit autour d'Achrafieh. C'est le plus gros mortier existant au monde. Le 180 est un dérivé des canons de marine allemands qui étaient installés sur le mur de l'Atlantique en 1944. Beaucoup plus précis. Les Syriens utilisent aussi des BM 13 et des BM 21, les fameux "orgues de Staline". Ce sont des lance-roquettes qui font plus de bruit que de mal en ville parce que la fragmentation est minime, sauf si la roquette entre par une fenêtre. Ils ont également des canons de campagne de 130 millimètres. D'après les premiers rapports, plus de 2 000 logements ont été détruits », ajouta Béchir.

Marc aperçut quelques personnes qui fouillaient dans les décombres. D'autres, tels des fantômes, rasaient les murs. Les pneus de la Range crissaient sur une épaisse couche de graviers et de verre. Des fils électriques et téléphoniques pendaient, arrachés. Les canalisations crevées laissaient couler des filets d'un liquide noirâtre nauséabond. Les trottoirs étaient encombrés de débris de carcasses de voitures éclatées. Tous les magasins étaient fermés sauf quelques boulangeries et magasins d'alimentation, le rideau de fer à moitié levé.

Béchir lança la Range dans une entrée qui s'enfonçait dans le sol, sous un immeuble du quartier Chahroury. La voiture parcourut rapidement une vingtaine de mètres sur une rampe sombre et déboucha brusquement dans le monde souterrain d'une armée en campagne, éclairé aux néons. Des hommes en battle-dress évoluaient dans un ronronnement sourd qui faisait penser à celui des moteurs d'un navire en pleine mer. « Le groupe électrogène », devina Marc. Au second sous-sol, bien alignés, des automitrailleuses hautes sur pattes, des jeeps neuves équipées de 106 sans recul, des M 113 livrés par les Israéliens qui les avaient pris aux Egyptiens pendant la guerre des Six Jours. Marc se demanda comment tout ce matériel avait pu arriver à l'insu des Syriens.

Béchir arrêta un jeune homme barbu qui venait à sa rencontre dans un couloir.

« Il faut envoyer des munitions et des mines à l'immeuble Saha. Vois les détails avec lui, ordonna-t-il en désignant Marc.

— OK, mais pas avant une demi-heure, je suis sur un lot à envoyer à Sioufi.

— D'accord, rejoins-nous dans la salle de réunions. » Béchir reprit sa marche, toujours suivi de Marc. Ils pénétrèrent dans une pièce occupée en son centre par une immense table. Sur l'un des murs trônait un portrait de Pierre Gémayel encadré des drapeaux Kataëbs et libanais. Dans un angle de la pièce un groupe de combattants en treillis riaient à gorge déployée.

« Qu'est-ce qui vous fait rire ? demanda Béchir.

— H.K. nous racontait la prise de la coopérative des fonctionnaires », expliqua avec un grand sourire un homme au visage rond. Marc reconnut Fady Frem, qui venait d'être chargé du deuxième bureau<sup>1</sup>. Sa première décision avait été d'organiser de manière empirique la protection de Béchir, que Sleiman Frangié avait menacé de mort après l'assassinat de son fils Tony. Une cellule informelle de réflexion avait été chargée de trouver toutes les solutions possibles et imaginables pour abattre le commandant en chef des FL et d'en mettre au point la parade. Etudiant, Fady Frem avait fait partie de l'« équipe des opérations » des BG avec Fouad Abou Nader, Elie Hobeika ou Elie Zaïek. Fils d'une famille de la bourgeoisie moyenne (son père était ingénieur), Fady était en apparence moins exalté que les autres, sans doute parce que plus timide et de silhouette plus ronde, mais pas moins courageux ni tenace. Il était également, pour son entourage immédiat, le fiancé discret de Léna, la sœur de Fouad Abou Nader. Il se distinguait des autres par le temps de réflexion qu'il se donnait systématiquement avant d'agir.

« Cela s'est très bien passé, je te jure, affirma H.K., que Marc n'avait jamais vu. Nous avons arrêté de tirer lorsqu'ils ont sorti un bout de chiffon blanc. Méfiant, je leur ai demandé de sortir les mains en l'air, ce qu'ils ont fait, c'est tout.

— Ce qu'il ne te dit pas, c'est qu'il était habillé comme ça, reprit Fady Frem en montrant le treillis vert, le brêlage de grosse toile, le casque à la jugulaire à double accroche et le blouson israélien que portait H.K. Il s'est mis à parler au capitaine syrien en imitant l'accent israélien et en y ajoutant deux ou trois mots d'hébreu. Le pauvre Syrien était persuadé avoir affaire à un officier de Tsahal<sup>2</sup>. Il faisait une de ces têtes. Il se voyait déjà à Jérusalem. » Tous éclatèrent de rire.

Marc salua Fouad Abou Nader et Poussy, le responsable de la défense d'Achrafieh, qui leur avait souvent rendu visite à l'immeuble Saha. Ce fils de médecin avait abandonné ses études pour faire la guerre à plein temps. Lorsqu'il était quelque part, Fouad n'était pas loin et vice versa.

« Excuse-nous du retard, supplia Poussy en déposant Marc à l'immeuble Saha. Tu as vu, c'est plus facile de trouver des munitions pour ta kalach que des piles pour ton transistor... »

Réalimenté, la première chose que leur apprit le transistor fut la mort de Jacques Brel, « ...le poète de l'amertume brutalement emporté par une embolie... ».

1. Bureau de recherche et d'analyse du renseignement militaire.

2. Initiales de Tséva Haganah Lé'Israël (Armée de Défense d'Israël). Nom de l'armée israélienne.

*Achrafieh, lundi 16 octobre 1978, 17 heures*

Le silence s'était imposé de lui-même autour de la chanson. Depuis son décès, Jacques Brel était le pivot de toutes les programmations des stations de radio libanaises. Sa voix passait et repassait, injectant sa mélancolie sur les ondes.

*Peu importe le temps  
Ou ma désespérance  
Et puis lutter toujours  
Sans question ni repos  
Se damner.*

La chanson s'arrêta brusquement pour être remplacée par les notes agressives du jingle<sup>1</sup> annonçant un flash spécial d'information.

*« Fumée blanche au Vatican. Le polonais Karol Wojtyla a été élu pape sous le nom de Jean-Paul II. Le nouveau Saint-Père était archevêque de Cracovie. C'est le premier pape non italien depuis 1522. »*

Albert se leva brusquement et ordonna à Marc :

« Suis-moi. »

Ils allèrent dans la cave. Albert désigna du doigt une batterie de camion qui se trouvait sur une table.

« Monte ce truc-là dans mon bureau. »

A quatre pattes sur le sol poussiéreux du cinquième étage, Albert connecta à la batterie des fils sous un appareil recouvert d'une housse.

« Que faites-vous ?

— Je vais envoyer un télex de félicitations au pape et lui dire que les chrétiens du Liban doivent être sa première préoccupation. »

L'élection de Jean-Paul II perdit rapidement la première place des nouvelles pour faire place à une déclaration du ministre français des Affaires étrangères, Louis de Guiringaud, devant le Parlement :  
*« ...Les milices chrétiennes ont déclenché la bagarre et poursuivent leur rêve aberrant de partition. Les milices de Camille Chamoun portent la responsabilité des violences des deux dernières semaines. Il faut voir où sont les responsabilités. Je ne veux pas exonérer les Syriens mais il faut voir la vérité. S'il est vrai que les Syriens ont réagi très durement, il faut savoir que les milices étaient préparées à ce combat... »*

Tante Lili suffoqua d'indignation.

« Pourquoi ? Il fallait se laisser égorger !

1. Thème musical d'annonce de début ou de fin d'émission sur une radio.



— Fini le rêve de Chamoun de voir arriver des casques bleus de l'ONU, commenta Albert d'une voix amère. De victimes nous sommes devenus des agresseurs, donc nous devons être punis et les bombardements sont justifiés. »

## 5

*Achrafieh, vendredi 20 octobre 1978, 13 heures 30*

« Guiringaud a été viré et remplacé par un certain Jean-François Poncet. Tu le connais, toi qui es français ? demanda Camille.

— Khara Alek<sup>1</sup> », répondit, vexé, Marc qui se sentait avant tout libanais et d'autant plus libanais qu'il se sentait trahi par les déclarations de Guiringaud. « Arrête tes conneries, tu veux bien. Dis-moi plutôt où en est le déploiement des Saoudiens qui doivent remplacer les Syriens. Tu en as vu près de chez toi ? »

Une conférence, regroupant les pays arabes participant à la FAD (Syrie, Arabie saoudite, Koweït, Emirats arabes, Qatar et Soudan), se tenait depuis cinq jours dans la résidence d'été des présidents de la République à Beït Eddine, au cœur du Chouf. Les délégations étaient arrivées en hélicoptère et avaient siégé dans le faste oriental de ce palais des mille et une nuits. Elles avaient décidé la collecte des armes lourdes, l'arrêt des campagnes de presse et un programme de formation pour l'armée qui devrait lui permettre de prendre la relève de la FAD. Ces résolutions pratiquement inapplicables — qui allait ramasser les armes lourdes ? — permettaient à la FAD de repartir la tête haute et de camoufler l'échec militaire des soldats de Damas. Elles furent applaudies par les Syriens qui consentirent à être remplacés par des soldats saoudiens autour d'Achrafieh. Pour les chrétiens, le principal était la réouverture des voies de passage et la levée du blocus.

« Ils se mettent en place en ce moment même, confirma Camille, mais les Syriens ne sont pas partis. La radio annonce leur retrait pour midi. Tu entends le canon ? Qu'est-ce qui se passe ?

1. Je les emmerde.

— Une nouvelle méthode de chasse aux francs-tireurs. On les fait taire à coups de 106 sans recul. Ces salauds creusent des petits trous dans les murs et il est impossible de les déloger. Les opérations ont décidé de se les payer avec du 106 qui bousille toutes les pièces où ils se trouvent. Tu pourras me prévenir lorsque le blocus sera effectivement levé ?

— Taïp. Je promets d'aller te donner la nouvelle de vive voix. Que veux-tu que je t'amène ?

— De la bouffe, du pain frais et de la viande. Je rêve d'un steak frites depuis un mois.

— Attends une seconde que j'ouvre *L'Orient le Jour*. Ecoute ça :

“ *...Le président Sarkis doit partir ce matin pour Rome dans un Boeing de la MEA. Juste après le décollage, une collation lui sera servie : hors-d'œuvre, caviar, crème d'asperge, roquefort, saumon fumé, œufs aux anchois, boulettes de kébé, sambouseks à la viande<sup>1</sup>...* ”

— Qu'il en crève ! s'écria Marc, faisant allusion au double sens du mot.

— Attends, ce n'est pas fini : “ *...feuilles de vigne, courgettes à l'huile, pizzas napolitaines, poussins désossés, riz à l'orientale, filets grillés aux champignons, citronnade, café turc et deux litres de lait frais...* ”

— Salaud. »

## *Majliss, jeudi 9 août 1979, 12 heures 20*

« Conseil militaire des Forces libanaises. » Les lettres noires claquaient sur le mur blanc inondé de soleil. Gilberte eut une hésitation. Cela faisait un an et demi qu'elle n'était pas venue au Majliss. Beaucoup de choses avaient changé, à commencer par l'aspect extérieur du bâtiment. La façade aux fenêtres grillagées était austère, le porche entravé d'une barrière mobile rouge et blanc s'ouvrait sur un monde grouillant, vêtu de vert olive, qui lui était totalement inconnu. Elle se demanda comment elle allait être reçue. En treillis et béret noir, la kalachnikov à l'épaule, le milicien devant la guérite la regarda approcher, soupçonneux.

« J'ai rendez-vous avec Fady Frem », annonça-t-elle avec une assurance qui voulait dissimuler son émotion. En fait, elle n'avait aucun rendez-vous. Elle avait lancé à la sentinelle le premier nom qui lui était venu à l'esprit. Depuis son arrivée à Beyrouth, une semaine auparavant, Gilberte n'avait contacté personne. Elle n'était pas sortie de chez elle et avait aidé sa mère qui se débattait avec la remise en route d'un appartement sale, abandonné depuis que Camille

1. Beignets de viande ou de fromage. Littéralement, baisers empoisonnés.



s'était mis dans la tête, trois mois auparavant, d'aller faire des études à Paris. Violette Khoury était revenue à Beyrouth depuis plus d'un mois, après le départ de son mari pour l'Arabie saoudite où les perspectives touristiques étaient plus alléchantes. Elle avait quitté Athènes sans regret et presque joyeuse, non de retourner au Liban, mais de laisser cette ville qui ne l'avait pas acceptée, où elle ne s'était pas intégrée.

Gilberte avait passé sept jours à nettoyer, réparer et diriger des ouvriers venus agrandir le salon en transformant une chambre. Sept jours durant lesquels elle n'avait pu s'empêcher de penser à Fouad Abou Nader. Elle avait pris la ferme résolution de ne pas aller le voir et de refuser de lui parler. Lorsqu'il était trop présent dans son esprit, elle s'efforçait de revivre les dernières heures qu'elle avait passées à Beyrouth avant d'aller à Athènes. La colère qui montait en elle chassait irrémédiablement le souvenir du jeune homme. La peur de le croiser était la véritable raison de sa réclusion volontaire. Mais peu à peu, cet isolement était devenu insupportable. Elle avait pris son courage à deux mains pour « aller voir ses copains », avait-elle dit à sa mère. Gilberte s'aperçut qu'inconsciemment le choix du nom de Fady Frem n'était pas innocent. Etant l'ami de Léna, la sœur de Fouad, ils étaient souvent ensemble. Elle se troubla.

« Qui es-tu ? » demanda doucement la sentinelle qui prenait l'émotion de la jeune fille pour de la timidité. Elle donna son nom, agacée par le sentiment de malaise qui la gagnait.

« Ils doivent tous être à la cantine, à l'heure qu'il est. »

Il montra du doigt un hangar, de l'autre côté de la cour d'honneur.

Gilberte entra d'un pas hésitant et reconnut immédiatement plusieurs visages, sans pouvoir y mettre de nom. Des discussions animées agitaient certaines tablées. Au fond, contre un mur, une queue s'étirait devant un comptoir. Non loin de la porte, Marc discutait avec trois jeunes qu'elle ne connaissait pas. Elle savait par Camille qu'il avait participé à la bataille d'Achrafieh et s'approcha de lui.

« Salut, Marc. »

Pendant plusieurs secondes, les sourcils froncés, il détailla la jeune fille vêtue d'un jean et d'une chemise d'homme qui se dressait devant lui.

« Gilberte Khoury ? demanda-t-il en se levant.

— Oui, Gilberte Khoury, j'ai tant changé ?

— Pas du tout, mais tu étais bien la dernière personne que je pensais trouver ici », s'excusa Marc. Il lui fit la bise et la présenta aux autres.

« Gilberte, la sœur de Camille. Au fait, où est-il, cela fait des semaines que je ne l'ai pas vu.

— Il est à Paris. Il nous a laissées seules, ma mère et moi, avec des travaux qui n'en finissent pas.

— Prends une chaise. Veux-tu manger ?

— Non, merci, je vais juste prendre un café.

— Quand es-tu arrivée ?

— A la fin de la semaine dernière.

— Par l'aéroport ?

— Eh oui, avec ces imbéciles de Syriens. Ils m'ont retenue pendant plus d'une heure sans me dire pourquoi. A la fin, l'officier m'a demandé mon numéro de téléphone et mon adresse parce qu'il voulait m'inviter à dîner. Je l'ai insulté et lui ai demandé ce qu'il dirait si un homme faisait la même proposition à sa sœur. Et toi, que deviens-tu ?

— Je travaille avec Poussy et Fady Frem. Poussy commande une unité dans la montée d'Akaoui, en face du ministère des Affaires étrangères, et Fady s'occupe du deuxième bureau. Si tu veux, il y a de la place pour toi, tiens, demande à Fady. »

Gilberte se retourna et tomba dans les bras de Fady Frem.

« Bien sûr qu'il y a de la place pour toi. Nous avons besoin de tout le monde.

— Non, merci, pour moi c'est fini tout ça. Je suis contente de vous voir, mais je vais travailler et gagner un peu de fric.

— C'est effectivement pas ici que tu deviendras riche, sourit Fady.

— Manouché ! »

Le cri était monté d'une table voisine. Sous les barbes, Gilberte eut du mal à reconnaître How Are You qui l'embrassa, déçu d'apprendre qu'elle ne revenait pas parmi eux.

« C'est de l'histoire ancienne tout ça, pour moi.

— Quelque chose me dit que tu vas revenir un jour, pronostiqua How Are You, quoi que tu dises aujourd'hui. De toute manière, si tu veux te marier, il faudra bien. C'est ici que sont concentrés les plus beaux hommes de la région. Tiens, regarde-moi... »

Ils éclatèrent de rire.

Gilberte posa le marteau et s'étira en faisant une grimace, le dos douloureux d'avoir, toute la matinée, cloué des lattes de parquet. Elle se dirigea vers la salle de bain.

« J'en ai marre de ce travail de galérien, je vais me changer et aller faire un tour », lança-t-elle à sa mère. La sonnerie de la porte d'entrée l'immobilisa devant la salle d'eau. Violette Khoury ouvrit le battant sur Fouad Abou Nader. Gilberte sentit son cœur se dérober.

« Bonjour, madame, je viens d'apprendre que vous étiez de retour avec Gilberte.

— Entrez donc. Excusez le désordre, nous sommes en pleins travaux. Venez vous asseoir.

— Je vous remercie, je ne reste pas. Je suis venu inviter Gilberte à dîner. » Celle-ci montra du doigt son jean sale :

« Je ne suis pas habillée.

— Je t'attends. »

La jeune fille disparut dans le couloir pendant que Fouad s'installait sur le canapé poussiéreux. Elle avait le cœur qui battait la chamade et mille questions dans la tête. Pendant qu'elle passait une robe vert islam, elle l'entendait raconter à sa mère la précarité de la situation politique. « S'il est venu, c'est qu'il a quelque chose à me dire », pensa-t-elle en souriant.

Au Beirut Cellar, ils s'installèrent sur la terrasse. La nuit n'avait pas encore rafraîchi l'air. Autour des lanternes jaunes, des nuées de moucherons virevoltaient en silence. Un parfum de fleurs stagnait entre les tables dans le murmure des conversations à voix basse que crevait de temps à autre le rire espiègle ou roucoulant d'une femme. Gilberte s'était promis de ne poser aucune question et de se contrôler. Elle répondait par onomatopées à celles de Fouad, qui avait appris son retour par Fady Frem. Peu à peu, elle se détendit et finit par parler d'elle.

« Les gens ont beaucoup changé ici, lui dit-elle. J'ai parfois l'impression qu'ils ne sont plus les mêmes. Ils sont moins chaleureux que lorsque je venais en vacances. Tous passaient me voir ou me téléphonaient. Depuis que je suis revenue, on dirait que j'ai la gale, personne n'appelle plus. Ils ne sortent plus ou très peu. En fait, ils ont vieilli.

— Pas plus que toi, répliqua Fouad en riant. Mais tu sais, il s'est passé beaucoup de choses en ton absence, beaucoup de choses que tu n'as pas vécues. Je crois que c'est toi qui n'as plus les mêmes références. Et puis ils ont d'autres soucis, d'autres problèmes. Mais tu verras, cela va s'arranger. »

Ils mangèrent en évoquant essentiellement le passé qu'ils avaient vécu l'un sans l'autre. Il la fit rire en se moquant de lui et de ses amis. Elle lui décrivit la monotonie de sa vie en Grèce. Ils évitèrent soigneusement d'aborder le présent ou l'avenir. Au café, Gilberte ne put s'empêcher de faire une allusion directe à la perte de sa virginité qui avait été un obstacle à leur amour. Il éluda le sujet.

Les frères Hadj, Tony et Joseph, avaient pris avec bonheur la succession de leur père. Lorsqu'ils engagèrent Giberte, les Hadj avaient une réputation bien établie d'importateurs et de fabricants de



tapis. Gilberte, recrutée pour recevoir la clientèle, évolua très vite vers la correspondance. Joseph et Tony, qui avaient une connaissance très empirique de l'anglais comme beaucoup de Libanais, étaient incapables d'assurer la moindre correspondance dans cette langue. Aussi ce fut elle qui prit en charge les relations avec les fournisseurs, notamment chinois et japonais, pour l'importation de tissus, de meuble en bambou, de bois nacré et autre soies chinoises qui faisaient fureur dans la bourgeoisie beyrouotine. Passionnée par ces relations avec les antipodes, elle en oubliait le Majliss et les combattants. De temps à autre, au détour d'une visite chez un client, elle apercevait un visage connu et le saluait de la main sans s'arrêter. Fouad, Fady Frem et beaucoup d'autres responsables des FL avaient disparu. Une rumeur affirmait qu'ils suivaient des cours d'état-major en Israël. Cela lui fut confirmé par Soumy qui vint lui rendre visite un soir. Elle lui apprit en outre que H.K. s'était réfugié au Sud-Liban, auprès du commandant Samy Chidiac, l'adjoint du commandant Saad Haddad qui, grâce à l'aide financière et logistique de Jérusalem, avait fait sécession, créé l'Armée du Sud-Liban et s'était taillé un territoire le long de la frontière israélienne.

*Achrafieh, samedi 23 février 1980, 9 heures*

Béchir Gémayel se réveilla la bouche pâteuse et l'estomac barbouillé. Il avait passé une grande partie de la nuit sur le bateau de Gilbert Abed et sur une vedette israélienne, par une mer démontée. Il avait vomi tripes et boyaux, abandonnant à plusieurs reprises la réunion pour se précipiter au bastingage. Revenu à terre, les jambes flageolantes, il avait eu l'impression que le sol se dérobaît sous ses pieds dès qu'il tentait de marcher. Au point qu'il avait demandé à l'un de ses gardes du corps de prendre le volant pour revenir du port de Kaslik. Il préféra qu'un milicien conduise sa fille Maya chez sa grand-mère à sa place, dérogeant ainsi à une règle bien établie et à un plaisir hebdomadaire : passer quelques instants avec sa fille qu'il adorait. A quatre ans, Maya était pleine de vie. Tout au long du trajet, elle n'arrêtait pas de parler, de poser des questions, de s'émerveiller d'un rien. Béchir goûtait pleinement ces minutes toujours trop courtes.

Déçue, Maya vint lui faire la bise et sortit de la chambre. Béchir s'allongea et ferma les yeux. Il était sur le point de se rendormir lorsqu'une terrible explosion fit trembler les vitres. Il se leva d'un bond, le cœur serré par un douloureux pressentiment. Il enfila un pantalon et se rua dehors.

Dans la fumée, des hommes hurlants s'affairaient autour de trois carcasses de voiture. L'une d'elles, entièrement éclatée, était celle qui

avait été piégée. Il ne reconnut pas immédiatement la sienne et eut du mal à identifier les corps déchiquetés des trois hommes et de sa fille que l'on sortait précautionneusement des tôles tordues.

*Mkaless, samedi 29 mars 1980, 12 heures 30*

Cela faisait une demi-heure que Joseph Hadj tournait en rond dans son bureau. Son irritation se transformait en colère. En arrivant à l'usine, il avait appris que Gilberte était partie quelques instants plus tôt avec le chauffeur faire une course. Il avait horreur de trouver le bureau vide. Un client pouvait téléphoner, ou même venir et il n'y avait personne pour lui répondre. Pourquoi avait-elle utilisé le chauffeur pour un déplacement personnel ? Lorsque Gilberte réapparut, il fulminait.

« Où étais-tu ? lui demanda-t-il agressif.

— Chez mon dentiste, pourquoi ?

— Je t'interdis de t'absenter lorsque je ne suis pas là. Si tu veux partir, je veux que tu me le demandes. Tu sais que je veux qu'il y ait toujours quelqu'un au bureau. »

La vendeuse et le comptable s'étaient approchés et les observaient. La réprimande publique la vexa et elle se rebiffa :

« Si c'est la pension, ici, il faut le dire. J'ai bien le droit d'aller chez le dentiste sans qu'on en fasse une histoire. Il n'y a aucun mal à cela. Je suis désolée que cela vous mette dans un tel état. »

Joseph bougonna une phrase incompréhensible et sortit. Gilberte était hors d'elle. Il n'avait pas à lui parler sur ce ton devant les employés. Cet affront avait fait déborder le vase déjà plein d'ennuis. Son travail était devenu routine. Bien qu'elle ait pris de plus en plus de responsabilités dans l'entreprise, et notamment celle de la paie des ouvriers, elle avait perdu l'enthousiasme du début. Sans un mot, elle ramassa les chèques sur le bureau de Tony et prépara les enveloppes-salaires qu'elle distribua. Elle mit le sien dans son sac et se précipita à la banque avant la fermeture. Elle se rendit ensuite dans une agence de voyages.

« Je pars pour la Grèce demain matin, lança-t-elle à sa mère en ouvrant une valise sur son lit.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Comme ça, j'ai envie.

— Tu as prévenu ton patron ?

— Non, il va sûrement t'appeler lundi matin, tu lui diras que je suis partie en vacances.

— Mais Gilberte, ce n'est pas une façon de traiter les gens. Il faut les avertir.

— Je ne veux avertir personne. Je veux partir, c'est tout. S'ils ne

sont pas contents, qu'ils se plantent des plumes sur la tête, je m'en fous. Moi je m'en vais. »

Comme l'avait prévu la jeune fille, le lundi matin vers dix heures, Joseph Hadj appela.

« Gilberte est malade ? Elle n'est pas venue travailler ce matin.

— Non, elle n'est pas malade, elle est partie en vacances en Grèce.

— Comment ça, partie en vacances en Grèce. Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je pense qu'il y a eu un problème chez vous pour qu'elle parte de cette façon.

— Mais elle est folle. Je ne lui ai rien dit.

— Si vous avez vraiment besoin d'elle, il faut que vous appreniez à la garder. C'est ma fille, je sais comment elle est faite, si elle est partie, c'est qu'il y a une raison. »

*Athènes, mardi 1<sup>er</sup> avril 1980, 18 heures*

Georgette Baaklini, la surprise passée, fut heureuse de retrouver Gilberte. Grande, la trentaine, très attachée à son statut de célibataire dont sa beauté lui permettait de profiter pleinement, Georgette était libanaise. C'était ce qui les avait rapprochées lors des derniers mois du séjour hellénique de Gilberte. Elles décidèrent de passer les quatre jours de Pâques dans l'île de Spetsái.

Leur arrivée se fit sous le signe de la drôlerie. Georgette, effrayée par l'espace qu'elle devait enjamber entre l'hydroglisseur et le quai, refusait de descendre en poussant de petits cris craintifs.

« On ne va tout de même pas faire demi-tour parce que tu as peur de descendre du bateau », lui lança Gilberte entre deux éclats de rire. Elle dut remonter à bord et demander à un passager d'aider son amie à surmonter son appréhension. Elles se lancèrent ensuite dans la recherche infructueuse de chambres d'hôtel.

« C'est à croire que tous les Athéniens se sont donné rendez-vous ici.

— Nous allons finir par dormir dans la rue, pronostiqua Georgette.

— Pas question, il me faut ma douche tous les jours. Allons nous reposer sur cette terrasse en prenant un café », proposa Gilberte en montrant du doigt quelques tables disposées sur le trottoir devant un estaminet du port.

A peine étaient-elles installées et servies que Georgette bondit en renversant les tasses de café.

« Yorgos, mon chéri ! » s'écria-t-elle en se jetant dans les bras d'un



homme. Eberlué et ravi, il l'embrassa sur les deux joues. Yorgos était un avocat athénien que Gilberte avait vertement éconduit. Il était venu la relancer plusieurs fois, sans succès. Elle avait fini par ne plus lui adresser la parole. Tout sourire, Gilberte se leva à son tour. Georgette posa la seule question qui les préoccupait :

« Est-ce que tu as une chambre ? Ma copine et moi sommes à la rue. »

— Pas de problème, on va arranger ça. Mais avant, avez-vous déjeuné ? »

Une valise dans chaque main, Yorgos précédait les deux jeunes femmes dans l'une des ruelles qui remontaient du port. Le vin blanc sec et frais était en partie responsable des rires qui avaient ponctué le repas. Le Grec entra par une porte étroite dans une bâtisse blanche piquée de petites fenêtres.

« Tu ne crois quand même pas que je vais aller dans ce bouge », commenta Georgette. Gilberte lui donna un coup de coude.

« Mais tais-toi ! Nous sommes venues ici pour nous amuser. Je ne tiens pas à coucher dehors. »

L'hôtel était simple et propre. La chambre, meublée de manière monacale — un grand lit en bois, une table, une armoire et deux lampes de chevet —, s'ouvrait sur un grand balcon qui surplombait la mer.

« Est-ce qu'au moins il y a de l'eau chaude et un miroir ? demanda Georgette. »

— Mais oui, répondit Yorgos, ce n'est pas un bordel, c'est un hôtel bien. »

Les deux femmes payèrent immédiatement leur chambre pour la durée de leur séjour. Georgette sauta au cou de l'avocat.

« Tu viendras me voir ce soir ? »

— Sans faute, je passe te prendre vers huit heures », proposa-t-il, ravi. Georgette s'adossa à la porte et annonça dans un grand sourire :

« A huit heures, nous ne serons plus là. »

Elles s'amusaient comme des folles.

Sur des vélos loués, elles se lancèrent dans les rues étroites du village pour déboucher sur une plage retirée, au pied d'une falaise, où elles abandonnèrent leurs engins et s'allongèrent sur le sable. Un groupe de jeunes vint s'installer non loin. Gilberte observa avec attention l'un des hommes qui racontait histoire sur histoire, provoquant des vagues de rires dans son auditoire. Grand, le visage taillé à la serpe, les cheveux noirs, grisonnant sur les tempes, il était chaussé de bottes de cuir dans lesquelles il avait glissé le bas de son pantalon, à la russe.

« Je suis sûre de le connaître », murmura Gilberte à son amie.

Il lui fallut une bonne dizaine de minutes pour parvenir à mettre

un prénom sur ce visage : Andréa, qu'elle avait connu à la Plaka, la première année de son séjour à Athènes. Elle en reconnut un autre, Eléonidas. En fait il y avait là la quasi-totalité des étudiants qu'elle fréquentait à cette époque.

« Appelle-les, lui proposa Georgette. Nous pourrions nous joindre à eux. »

Andréa réagit le premier. Il prit Gilberte dans ses bras.

« Que fais-tu là ? Ça alors, si je m'attendais... »

Georgette ne quittait pas le jeune Grec des yeux. Elle le mangeait littéralement du regard.

« Celui-là, il est dans mon lit ce soir », confia-t-elle en arabe, sur un ton de défi.

Gilberte n'eut pas le temps de répliquer.

« Ce soir, nous faisons la fête, annonça Andréa. J'ai acheté ici une boîte de nuit. Elle n'est pas encore ouverte officiellement, mais nous allons l'inaugurer entre amis. Vous voulez vous joindre à nous ?

— Pourquoi attendre ce soir ? Pourquoi ne pas y aller maintenant ? » répliqua Gilberte. Le jeune homme éclata de rire.

« Tu ne changeras jamais. » Il se retourna vers le groupe. « Allez, on y va, avant l'heure c'est déjà l'heure. »

L'établissement sentait le renfermé. Bas de plafond, les murs imitant des parois de caverne formaient des coins et des recoins abritant des tables basses et des banquettes rouges. Le bar fut pris d'assaut et une musique tonitruante envahit le local. Danses, chahuts, rires et alcool à volonté firent monter la température. Georgette ne quittait pas Andréa d'une semelle.

Une main arrêta le magnétophone.

« Tous à la plage ! » cria quelqu'un.

Ce fut une cavalcade dans les rues endormies. Certains se déshabillèrent en arrivant sur le sable, d'autres s'élancèrent à l'eau tout habillés. Les hésitants y furent poussés. Gilberte après avoir ri se débattit et hurla lorsque ce fut son tour. Trempées, les deux jeunes femmes prirent la direction de l'hôtel en courant. En entrant dans leur chambre, elles constatèrent qu'Andréa les avait suivies. Avant de s'enfermer dans la salle de bains pour prendre une douche chaude, Gilberte lança en arabe à son amie :

« Evite de coucher avec lui dans le lit !

— Quelle importance ? »

Pendant que le jet d'eau la réchauffait, elle les entendit rire et discuter à voix basse. Elle enfila le long tee-shirt qui lui servait de chemise de nuit et revint dans la chambre. Le couple était enlacé sur le lit.

« Tu ne peux pas attendre demain pour te l'envoyer ? suggéra Gilberte, toujours en arabe.

— Non, j'en ai envie tout de suite.

— Mais pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt, pendant que je n'étais pas là ?

— Oh, arrête ! »

Gilberte leur demanda de la laisser passer, et elle se fit toute petite dans un coin en leur tournant le dos. Elle entendit encore quelques gloussements et quelques soupirs avant de sombrer, abrutie par l'alcool et la fatigue. Elle émergeait par moments, réveillée par des gémissements, des petits cris ou des rires mal contenus, protestait faiblement et se rendormait aussitôt.

Vers une heure de l'après-midi, Georgette la secoua doucement.

« Hé, la marmotte, tu as assez dormi. Viens, nous avons faim, nous allons manger. »

Elle eut du mal à ouvrir les yeux.

« Après le repas, je reviendrai chercher les affaires de Georgette pour les déposer dans ma chambre d'hôtel », annonça Andréa. La phrase la réveilla complètement.

« Pourquoi ne pas y être allés tout de suite ? J'aurais pu venir ici avec quelqu'un. Je ne l'ai pas fait parce qu'il n'y avait pas de place pour quatre dans ce lit. »

*A bord du ferry L'Impress, samedi 26 avril 1980,  
23 heures 45*

Le ferry blanc qui faisait la navette entre Larnaca et Jounieh, le petit port situé au cœur de la zone chrétienne, était pour une fois parti à l'heure. Cette ligne maritime était empruntée par tous ceux — et ils étaient de plus en plus nombreux — qui ne voulaient plus se rendre à l'aéroport dans le secteur musulman de Beyrouth pour prendre l'avion. Dans le salon des premières, deux hommes discutaient à haute voix comme s'ils y étaient seuls. Après avoir fait le tour de leurs relations, ils avaient abordé les derniers événements du monde. L'un d'eux, revenant de Washington où il avait dîné avec un ami du State Department, était intarissable sur le raid américain manqué de Tabas, dans le désert iranien. Gilberte, qui n'avait pas écouté la radio depuis son arrivée en Grèce, apprit ainsi l'échec de la tentative des marines du porte-avions géant *Nimitz* de libérer les cinquante otages américains détenus depuis six mois dans les locaux de l'ambassade des Etats-Unis à Téhéran. L'homme raconta par le menu les pannes successives des hélicoptères de combat RH 53 et l'odyssée désastreuse des quatre-vingt-dix *special forces* dans le désert iranien. « Les Israéliens n'auraient pas raté leur opération », se dit la jeune femme en se levant pour rejoindre sa cabine. Si elle était resté quelques instants de plus, elle aurait également appris que, depuis une quinzaine de jours, presque quotidiennement des incidents



opposaient les miliciens de Camille Chamoun à ceux de Béchir Gémayel.

Marc gara sa jeep contre le trottoir, rajusta sa veste de treillis et son ceinturon et se dirigea à pied vers le domicile des Khoury, distant d'une cinquantaine de mètres. Poussy, qui avait en charge la totalité d'Achrafieh, lui avait confié le commandement de l'une de ses casernes. Le domicile de Camille se trouvait dans son secteur, et il allait souvent y prendre le café depuis que Camille était rentré de Paris. Il fut interpellé par un milicien au moment où il passait devant la permanence du PNL qui jouxtait l'immeuble où habitait son ami.

« Que viens-tu faire ici ? »

Très jeune, le cheveu long, la kalachnikov négligemment posée dans la saignée du bras, l'œil soupçonneux, le milicien était adossé à une voiture en stationnement. Marc s'arrêta en face de lui. Il l'avait vu à plusieurs reprises en venant chez Camille. D'un coup d'œil rapide, il vérifia que la sécurité de l'arme était bien mise, et répondit d'une voix calme :

« Tu le sais bien, je viens chez les Khoury. Ce n'est pas la première fois que tu me vois, et ce ne sera pas la dernière. »

Ils se jaugèrent un instant du regard puis le milicien, qui n'avait pas fait un geste, aboya : « Rhohr ! »

Ce genre de comportement était devenu quasi systématique entre les hommes des deux mouvements. Les incidents dégénéraient parfois lorsque l'un des deux camps se sentait en position de force, ce qui était arrivé quelques jours auparavant près du lycée français. Une intervention rapide des responsables de quartier des deux milices avait mis fin à un échange de tirs avant que le sang ne coule.

« Cette histoire va très mal se terminer, commenta Camille après que Marc lui eut raconté ce qui venait de lui arriver. Ils savaient pertinemment tous les deux que de profondes divergences politiques opposaient Dany Chamoun, le patron des Nemmours, et Béchir Gémayel. Le premier estimait que la guerre des deux ans avait permis de libérer la zone chrétienne de l'emprise des Palestiniens en éliminant tous les camps de réfugiés qui s'y trouvaient. Il avait d'ailleurs été à l'origine de l'attaque de Tall El-Zaatar et le rappelait à chaque occasion. Mais pour lui, la violence devait s'arrêter là. Il prônait le dialogue avec les responsables musulmans. Les Kataëbs, Béchir Gémayel en tête, forts de leurs contacts avec Israël, affirmaient au contraire qu'il fallait continuer à s'imposer par la force et être prêts, si nécessaire, à créer un Etat séparé. Aussi les Kataëbs continuaient-ils leurs implantations, installant une véritable toile d'araignée militaire sur toute la zone chrétienne.

Au début du mois de février, Béchir avait proposé à Dany une association d'achat d'armes, « pour mieux peser sur les prix », avait-il dit. « Commandons nos armes au même fournisseur, et chacun payera son lot. » Le fils de Camille Chamoun accepta, mettant ainsi le doigt dans un engrenage destiné à l'écraser.

Béchir Gémayel avait donné pour consignes à Abbas, le responsable de l'approvisionnement des Forces libanaises, de faire en sorte que les armes, à l'arrivée, soient toujours en nombre impair. Pour des questions de sécurité et de discrétion, les navires qui les déchargeaient abordaient dans de petites criques contrôlées par les hommes de Béchir. Comme les Forces libanaises assuraient la réception et le déchargement, elles se servaient d'abord, prenant bien sûr le meilleur du lot — les armes étaient plus souvent de troisième main que de seconde — et surtout récupéraient systématiquement l'arme supplémentaire. « Difficile de couper en deux un mortier, un petit blindé ou tout simplement un fusil », expliquaient-elles aux miliciens du PNL qui assistaient au déchargement. Les hommes de Dany se sentirent vite floués et menacèrent. Béchir les rassurait, promettant d'intervenir personnellement lors de l'arrivage suivant, ce qu'il se gardait bien de faire en disparaissant chaque fois qu'un bateau était annoncé. Le commandant en chef des FL cherchait en fait à provoquer le PNL et à lui faire endosser la responsabilité de la première escarmouche. Béchir n'aurait plus qu'à éliminer la milice de Camille Chamoun ou, éventuellement, à se la rallier. C'est ce qu'il appelait « unir le fusil de la résistance chrétienne ».

Camille et Marc ne comprenaient pas pourquoi le PNL n'avait pas flairé le piège qui lui était tendu.

« Ils sont à l'extérieur et nous, nous connaissons les Forces libanaises de l'intérieur, constata Marc qui demanda à son hôte des nouvelles de sa sœur.

— Elle est en visite à l'Ouest. Elle a trouvé du travail là-bas. »

### *Aïn Mraïssé, mardi 1<sup>er</sup> juillet 1980, 10 heures*

Par les grandes baies vitrées de son bureau, Gilberte avait une vue plongeante sur l'hôtel Martinez, réquisitionné par l'armée syrienne, et sur le terrain vague adjacent qui leur servait de parc automobile. Depuis près de deux mois, tous les matins, elle prenait un taxi-service pour traverser le passage du Musée et venait dans ce quartier d'Aïn Mraïssé, au-dessus des ruines de l'hôtel Saint-Georges. Impact Vidéo, la société de publicité où elle travaillait, avait ses locaux dans un immeuble moderne en haut de la rue des Caves-du-Roi, la boîte de nuit qui, pendant des années, avait réuni le gotha des riches Arabes du Moyen-Orient. Gilberte avait été immédiatement séduite

par les possibilités que lui offrait ce nouveau « job ». Les distributeurs des grandes marques comme Nescafé ou Nido confiaient à Impact leur budget publicitaire pour monter des campagnes multimédias. Gilberte avait été chargée d'étudier les projets et de déterminer les interactions médiatiques. Elle allait présenter le produit fini aux clients, leur expliquait les intentions et le but recherché.

Heureuse, détendue, elle eut envie de reprendre contact avec ses amis. Hamid, le jeune commis de bureau qui lui servait souvent de chauffeur, l'accompagna en moto au Musée, d'où elle prit un taxi pour se rendre au Majliss. L'une des premières personnes qu'elle y rencontra fut Fouad Abou Nader.

« Tu travailles à l'Ouest ? »

Debout dans un couloir, elle lui raconta ses observations des Syriens, ses échappées à moto et le plaisir qu'elle avait à circuler dans cette partie grouillante de la ville. Fouad, appuyé contre un mur, l'écoutait attentivement. Ils évoquèrent l'affaire de la journée, la condamnation à mort par la cour criminelle d'un certain Ibrahim Taraf.

« Je n'ai pas compris ce qu'il a fait, reconnut Gilberte.

— Il a tué son propriétaire, Marcel Bahout, et sa vieille mère. Il les a découpés en morceaux et les a enterrés dans le jardin public de Sanayeh, près de la Banque centrale, en plein Beyrouth-Ouest.

— J'en connais qui ont fait pire », lâcha la jeune fille avec un regard plein de sous-entendus.

Fouad haussa les épaules et sourit.

« Je voudrais que tu reviennes travailler avec nous, lui proposa le jeune homme.

— Non, je suis bien où je suis et je veux y rester. Je ne peux même pas venir vous voir dans la journée, cela finirait par se savoir et je risquerais d'avoir des ennuis. Je trouve le boulot intéressant, il n'y a pas de raison pour que je le lâche.

— Tu as peut-être raison. On mange ensemble un de ces soirs ?

— J'attends ton invitation.

— Pas dans l'immédiat, j'ai beaucoup de travail, mais dans une quinzaine, pourquoi pas ? Je te téléphonerai. »

### *Kaslik, vendredi 4 juillet 1980, 11 heures*

Le transistor posé sur le tableau de bord du chris-craft diffusait les paroles langoureuses de *Vous les femmes*. Julio Iglesias avait fait un triomphe la veille au soir dans la grande salle du Casino du Liban. En une seule représentation, le chanteur espagnol avait bouleversé



les cœurs de centaines de groupies. Les journaux du matin rivalisaient de superlatifs. Indifférent à la romance, Dany Chamoun, torse nu, était penché sur le moteur de son bateau. Avec Rodolphe Paulikievich, l'attaché de presse de son père, et Georges Sursok, son ami de toujours, il essayait de redonner vie à l'engin inerte.

Depuis l'apparition de l'artillerie dans les combats de rue, les snipers avaient été pourchassés au canon de 106 sans recul ou au canon de char, si bien qu'aujourd'hui la technique de Georges Sursok, basée sur l'affût comme pour la chasse au gros gibier, n'était plus possible. Passionné d'aviation, Georges avait entraîné Dany Chamoun et lui avait communiqué le virus.

Les rayons du soleil qui pénétraient perpendiculairement dans l'eau irisaient les écailles du poisson venu voir de plus près les hommes-grenouilles. Jo Eddé les fixa quelques secondes de ses yeux globuleux et s'en retourna vers les rochers.

D'un coup de palme, il se retourna, compta les hommes en combinaison noire, bouteilles d'oxygène sur le dos, qui le suivaient et, joignant le pouce et l'index de la main droite, leur demanda si tout allait bien. Tous répondirent par le même geste. Jo montra du pouce la surface et reprit sa progression. L'exercice d'orientation sous-marine se terminait. Béchir Gémayel lui avait confié la formation des commandos des Forces libanaises. Il avait sélectionné une trentaine d'hommes et leur enseignait ce qu'il avait appris lui-même au cours de ses stages dans l'armée israélienne. Si sa navigation était bonne, il devait déboucher sur la plage qui se trouvait au pied du village de Safra, à l'une des extrémités de la baie de Jounieh, à l'opposé du port de Kaslik. La poitrine frôlant le sol sablonneux, il montait lentement vers la surface lorsqu'une détonation lui vrilla les tympanes. D'un coup de reins et de deux coups de palmes, il jaillit de l'eau et vit sur un petit promontoire de rochers des miliciens qui s'apprêtaient à jeter d'autres bâtons de dynamite dans l'eau. Il arracha son masque et cria. L'onde de choc d'une explosion sous-marine portait très loin, elle était très dangereuse pour des plongeurs. Il reconnut des éléments des Nemours qui pêchaient à l'explosif. L'un d'eux, brandissant une kalachnikov, l'apostropha dès qu'il sortit de l'eau.

« Qui es-tu, toi ?

— Je m'appelle Jo Eddé.

— Jo Eddé, le Kataëb ?

— Oui, répondit-il en arrivant sur le sable sec.

— Je t'emmerde, toi et ton parti, et Pierre Gémayel est un enculé. »

Jo Eddé, en combinaison, sans armes, sentit l'incident venir à

grands pas. Il posa ses bouteilles sur le sol, imité par ses compagnons, une balle pouvait les faire exploser.

« Pourquoi m'insultes-tu ? Je ne suis pas armé et je ne t'ai rien fait. »

Sans un mot, le milicien leva son arme et lâcha une longue rafale dans les jambes du groupe qui sortait de l'eau. Jo s'effondra, l'artère fémorale sectionnée.

Les coups de feu brisèrent la quiétude du petit port. Dany Chamoun se redressa. Le tir provenait de Safra, où se trouvait l'une des casernes les plus importantes de sa milice. Rodolphe saisit son talkie-walkie.

« Ici Rodolphe, que se passe-t-il ? »

— Qui es-tu ? répondit un interlocuteur anonyme.

— Ici Rodolphe. Que se passe-t-il ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? »

Dany Chamoun arracha l'appareil des mains de son ami et hurla dans le micro.

« Ici 20. Qui es-tu pour répondre comme ça ? »

Il y eut un silence prolongé. 20 était l'indicatif personnel de Dany.

« Je n'avais pas compris qui était à l'appareil, reprit la voix.

— Que se passe-t-il ?

— Rien, on t'expliquera plus tard. »

Le chef des Nemmours, rouge de colère, se tourna vers ses deux amis et leur demanda d'aller se rendre compte sur place. Il leur fallut près d'une demi-heure pour reconstituer les faits. Un pompiste leur relata la version d'un automobiliste témoin de la scène et expliqua que les blessés, « qui saignaient beaucoup », avaient été tout de suite transportés à l'hôpital par des passants, les miliciens ayant disparu immédiatement après les tirs. De son bateau, Dany Chamoun alerta par radio la police militaire de sa milice et exigea l'arrestation des tireurs qui avaient outrepassé ses instructions. Quelques instants plus tard, le commandant en chef des Nemmours apprenait par radio que sa police militaire n'avait pu entrer dans la caserne et que, menacée par des miliciens, elle avait dû faire demi-tour. Blanc de rage, Dany cala le talkie-walkie sur la fréquence de son artillerie et demanda à parler à Boussole, qui la commandait.

« Boussole, pointe tes canons sur la caserne de Safra et envoie vingt et un pelots. »

Il y eut un silence et la voix de l'artilleur demanda confirmation de l'objectif. Rodolphe et Georges, revenus entre-temps à Kaslik, intervinrent, faisant valoir notamment que la caserne était en zone urbaine et qu'il y avait des femmes et des enfants.

« Ces salauds doivent recevoir une leçon.

— Mais pas comme ça, tu te rends compte ? »

Dany Chamoun annula son ordre à contrecœur et demanda à ses deux amis de se rendre à l'hôpital prendre des nouvelles des blessés. Dans le hall, ils croisèrent Béchir Gémayel.

« Je veux la peau des responsables », leur dit simplement celui-ci, mais d'une voix chargée de menaces.

En fin de soirée, Dany Chamoun ne savait toujours pas les noms des tireurs.

« Il faut absolument mettre de l'ordre dans cette bande de voyous, lui conseilla Rodolphe. Instaurer une discipline de fer. Ou nous allons au-devant de problèmes très graves.

— Tu connais la phrase de Ben Gourion : la lutte pour l'indépendance juive a été faite par 97 pour 100 de voyous et 3 pour 100 de patriotes véritables.

— Oui, mais il a mis de l'ordre dans tout ça par la suite.

— Pour nous, la suite n'est pas encore arrivée », répondit Dany Chamoun amer.

### *Achrafieh, lundi 7 juillet 1980, 7 heures du matin*

Une demi-douzaine de jeeps grises des Forces libanaises obstruaient les deux extrémités la rue. Silencieux, des chabeks en tee-shirt noir et pantalon de treillis, armés jusqu'aux dents, le front ceint d'un bandeau également noir, étaient en position le long des façades. Camille était sorti, attiré par le bruit caractéristique de véhicules que l'on arrête brutalement. « Des gens de Georges Melko », se dit le jeune homme en fronçant les sourcils. Il ne comprenait pas la raison de ce déploiement de forces. Georges Melko était le représentant et le leader de la communauté chrétienne syriaque chez les FL. Le quartier de Camille était habité en quasi-totalité par des Syriques, des chrétiens assyriens qui avaient fui l'Irak et qui s'étaient réfugiés au Liban durant le mandat présidentiel de Camille Chamoun. Ce dernier, malgré les protestations des communautés musulmanes, qui avaient dénoncé « une opération qui visait à augmenter la population non islamique du pays », leur avait offert l'hospitalité et accordé la nationalité libanaise. Par reconnaissance, les Syriques s'étaient inscrits au Parti national libéral que présidait Camille Chamoun, et composaient une part importante des effectifs des Nemmours sous l'appellation des Ahrar (Libres). Quelques-uns, une minorité, comme Georges Melko, avaient préféré les Kataëbs. Les relations entre les deux groupes syriaques s'étaient fortement détériorées ces derniers mois, coupant la communauté en deux. Melko avait très mauvaise réputation. De nombreuses exactions lui étaient attribuées.



Fort de sa couverture milicienne et du poids des Kataëbs, il entendait régner en maître sur les jeunes et les moins jeunes de sa communauté, exigeant obéissance et... impôts divers. Au moment où il allait rentrer chez lui, Camille aperçut Marc qui arrivait en jeep. Il portait un short de tennis blanc, pistolet passé dans la ceinture. Ils se saluèrent et Marc le poussa gentiment dans l'immeuble.

« Prends des dispositions pour ta famille, ça tourne mal.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Une opération est en cours contre les Nemmours. Georges Melko est chargé de nettoyer ton quartier. Il risque d'y avoir du grabuge, et tel que je le connais, il va en profiter pour régler quelques comptes personnels. Tu as déjà eu des problèmes avec lui ?

— Non, jamais. Tu viens prendre un café ?

— Pas le temps. J'étais uniquement venu te prévenir. Je suis au courant depuis cette nuit. Nous avons eu une réunion hier soir. J'ai refusé de participer à cette histoire. »

Au même titre que Melko, Marc faisait parti d'un groupe de commandement d'une quinzaine de membres qui sous la direction de Poussy était chargé du front de Beyrouth, face à l'ouest, et de la gestion d'Achrafieh. C'est-à-dire d'y structurer toutes les forces Kataëbs. Il avait affirmé son désaccord, estimant que tout conflit intérieur ne devait pas être réglé par les armes, et avait décidé de rester chez lui, en civil, pour éviter toute ambiguïté.

Après son départ, Camille alluma le transistor. « ... *ouvement de troupes Kataëbs dans la région de Jounieh et il y aurait de violents combats autour de l'Aquamarina. Le domicile de Dany Chamoun aurait été investi, son épouse et sa fille Tracy, blessée au visage, ont été amenées au siège du deuxième bureau Kataëb. La chambre d'opérations des FSI recommande aux habitants de ne pas sortir de chez eux. A l'étranger, hier, le chah d'Iran, en exil en Egypte, a subi une opération chirurgicale à l'abdomen et Björn Borg a remporté pour la cinquième fois consécutive le titre de Wimbledon devant John MacEnroe 1/6...* »

La famille Khoury, au grand complet depuis que Michel Khoury était revenu d'Arabie saoudite quatre jours plus tôt, s'était rassemblée dans le salon autour du poste de radio.

« Béchir n'a pu monter cette opération qu'avec l'assentiment de son père, commenta Michel Khoury.

— Et surtout avec l'accord des Israéliens, ajouta son fils. Moshé Dayan, qui a en main le dossier Liban à Jérusalem, n'a pas pardonné à Dany Chamoun d'avoir affirmé il y a trois mois que " les Israéliens défendaient avant tout leurs intérêts au Liban et non ceux des chrétiens ". Dayan devait choisir entre deux interlocuteurs chrétiens : Béchir ou Dany. Cette gaffe l'a condamné. »

Ne voulant pas renouveler la triste expérience d'Edden qui avait provoqué la mort de Tony Frangié, Béchir Gémayel avait attendu le départ de Dany Chamoun pour Fahkra, un village de la montagne du Kesrouan dans lequel il faisait construire un complexe de sports

d'hiver. Il s'y rendait tous les lundis matin pour suivre l'évolution des travaux. Une fois sûr que le leader des Nemmours était assez loin de ses troupes, il avait ordonné de commencer l'opération par un bombardement intensif de la caserne de Safra, pour venger Jo Eddé. Deux jours auparavant, de violents combats avaient opposé les Kataëbs et les Nemmours à Wadi Chahrour, non loin du collège des jésuites de Jammour, où se trouvaient concentrés les meilleurs artisans réparateurs-fabricants d'armes du Liban. Pierre Gémayel et Camille Chamoun en personne avaient demandé un cessez-le-feu, mais il avait fallu l'intervention de l'armée pour séparer les combattants. Le lendemain, après l'office dominical, les deux patriarches avaient longuement conversé, installés dans une confortable balancelle à l'ombre d'une vigne vierge sur l'immense balcon-terrasse de l'imposante demeure de Pierre Gémayel à Bikfaya. Ils y avaient ensuite reçu la presse pour annoncer que Pierre Gémayel avait proposé à Camille Chamoun une fusion entre leurs deux partis. « Les objectifs communs qui nous lient sont plus solides et plus profondément ancrés que tous conflits marginaux de simple conjoncture, avait affirmé le raïs Kataëb. Ce qui s'est produit dans certaines régions nous a d'autant plus affectés que nous nous trouvons devant des défis vitaux qui nous imposent de rester unis pour contrer ceux qui s'en prennent au Liban. » Le vieux lion avait hoché la tête, sans rien ajouter. Il devait consulter les instances de son parti pour étudier « la très intéressante proposition de fusion ». L'encre des journaux rapportant ces propos n'avait pas eu le temps de sécher que Béchir Gémayel lançait son opération « unification du fusil ».

Des bruits de pas précipités dans la cage d'escalier, suivis d'un coup de feu, de cris et de coups sourds contre une porte, éclatèrent devant l'appartement voisin de celui des parents de Gilberte. Camille se précipita pour ouvrir leur porte d'entrée et reprit sa place dans l'un des fauteuils du salon. Depuis qu'il avait vu Marc, il attendait la fouille de tous les immeubles. Elle avait commencé et toute porte close était considérée comme suspecte car pouvant dissimuler des gens en armes. Son expérience lui avait appris que les chabebs avaient la mauvaise habitude de tirer d'abord et de discuter ensuite.

Le battant de la porte violemment repoussé vint frapper Gilberte et sa mère qui regardaient ce qui se passait sur le palier par l'interstice de l'huis.

« Il y a des Ahrar ici ? » lança l'un des deux hommes qui

s'étaient placés, l'arme pointée, de chaque côté de l'ouverture après l'avoir franchie d'un bond.

« Non, répondit Camille d'une voix ferme, sans bouger de son fauteuil.

— Vous cachez quelqu'un ?

— Non, vous pouvez regarder. »

Ils n'avaient pas attendu d'y être autorisés. Cinq chabebs passaient en silence de pièce en pièce, laissant des traces de pas sur toutes les moquettes. La fouille de la permanence du PNL dans l'immeuble voisin se déroulait plus bruyamment. Ils entendaient des cris et des bruits de bris de meubles.

Sitôt les miliciens sortis, laissant la porte ouverte, Gilberte ralluma le transistor. « ... *L'assaut de la caserne du PNL d'Amchite a fait onze tués et neuf blessés. Des combats se déroulent à Laklouk et la permanence des Nemmours de Sin El-Fil est encerclée. A Achrafieh, la majorité des permanences s'est rendue sans combattre, suivant l'exemple de celle de Sodéco tenue par Charles Ghostine qui a déclaré aux miliciens Kataëbs : " Si vous voulez la permanence, prenez-la, il est inutile de faire couler du sang chrétien. " »*

« C'est pour cela qu'il n'y a aucun bruit de bataille autour de nous », laissa tomber Camille en s'approchant de la fenêtre du salon.

Des jeunes gens étaient regroupés près des jeeps. Les chabebs vérifiaient les identités. Certains jeunes étaient mis de côté, tandis que des miliciens au bandeau noir entassaient dans leur véhicule les caisses de munitions trouvées dans la permanence PNL. Camille vit Marc, toujours en short, se frayer un chemin entre les chabebs dans sa direction.

Un objet rond tomba sur le toit d'une voiture qui stationnait devant l'épicerie située au rez-de-chaussée de l'immeuble voisin et roula sur le trottoir.

« Attention, une grenade », hurla l'un des miliciens. Instinctivement Camille se baissa juste avant l'explosion. Lorsqu'il se redressa, les chabebs tiraient vers le balcon du cinquième étage d'où avait été jeté l'engin. Une demi-douzaine d'entre eux se précipitèrent dans les escaliers. Un échange de coups de feu éclata. Il y eut un flottement. Le radio d'une jeep signala, sans doute à son quartier général, qu'un membre de son unité avait été tué d'une balle dans la tête en essayant de prendre d'assaut un appartement.

Camille alla rejoindre Marc derrière une voiture en stationnement au moment où « Raïs » Poussy arrivait à la tête de renforts. L'immeuble fut rapidement investi à la suite d'une intense fusillade. Les premiers miliciens qui ressortirent de l'immeuble affirmèrent que le lanceur de grenade était mort, les suivants surexcités traînaient



derrière eux son frère. Du balcon, déchiqueté par les tirs, la mère et la sœur exhortaient les chabeks à ne pas faire de mal au prisonnier.

« Ne le tuez pas, il n'a rien fait... »

Avant que Poussy puisse faire un geste, le jeune homme au visage tordu d'effroi fut jeté à plat ventre par terre et une rafale sèche fit tressauter son corps. Pétrifié, impuissant devant cette vengeance soudaine et brutale, Poussy eut les larmes aux yeux. La haine était telle dans le regard de ses hommes qu'ils auraient été capables de lui tirer dessus s'il avait émis la moindre protestation. Les deux femmes sur le balcon hurlèrent.

*Achrafieh, lundi 7 juillet 1980, 20 heures*

Les images du journal télévisé n'étaient que fumées, explosions et tirs. L'ordre de cesser le feu avait été lancé conjointement par Camille Chamoun et Pierre Gémayel du couvent Saint-Antoine où les deux hommes étaient arrivés dans la même voiture, rejoints par Amine et Béchir Gémayel et des représentants des deux partis. Toute la famille Khoury avait les yeux fixés sur le petit écran. Un bref coup de sonnette fit lever Gilberte. Marc entra en faisant signe de ne pas bouger et s'installa dans l'un des fauteuils du salon. « *Mais, précisait le commentateur de la télévision, Dany Chamoun a refusé de participer à cette rencontre après avoir démissionné de toutes ses fonctions au sein du PNL et déclaré : " Les agresseurs doivent se convaincre de la vérité suivante. On ne peut rien bâtir de durable sur un monceau de cadavres. En ce qui me concerne, j'abandonne la politique. Je suis un adversaire de la violence gratuite et des massacres d'innocents. J'ai refusé de me réunir avec ceux qui se rendent coupables de tels actes après avoir tenu, la veille, des propos pacifistes et apaisants..."* » Gilberte baissa le son du poste.

« Béchir a ce qu'il voulait, mais à quel prix ! dit-elle.

— C'était prévisible. Maintenant, ça va être la chasse à l'homme pendant encore quelques jours, ajouta son frère.

— Mets plus fort », demanda Michel Khoury qui n'avait pas quitté le petit écran des yeux. Les images montraient la fin de la réunion au couvent Saint-Antoine. « ... *En sortant de la réunion, le président Camille Chamoun a longuement serré la main de Béchir Gémayel et lui a dit : " J'aurais aimé avoir un fils comme toi."* »

Gilberte et son frère se regardèrent, interloqués. Battu militairement, écrasé politiquement, Camille Chamoun tressait une couronne de lauriers à celui qui l'avait mis à terre.

« Cela montre surtout qu'il est très réaliste, affirma Michel Khoury, il doit en effet regretter aujourd'hui qu'aucun de ses deux fils n'ait eu la détermination et la roublardise de Béchir.

— Je suis venu vous demander si vous pouvez vous libérer le

vendredi 18 juillet, demanda Marc à Camille et à Gilberte, je donne une petite soirée d'adieu chez moi.

— Pourquoi ? Où vas-tu ?

— Je pars le 19 en France faire mon service militaire. »

### *Beyrouth-Ouest, un jour de la fin août 1980*

Le bureau de Gilberte occupait une position stratégique. De sa fenêtre, elle pouvait observer les mouvements des véhicules et des hommes. Elle notait tout : les entrées et les sorties, l'heure des relèves, des repas, des lessives, celles de la douche et du sport. Chaque soir, elle faisait son rapport à Georges Mike, responsable d'un bureau de reconnaissance qui dépendait de Fouad Abou Nader. C'était devenu un jeu de trier l'utile du superflu. La récompense suprême était l'inscription que Georges Mike portait parfois, sous forme de signes cabalistiques, sur un immense plan de Beyrouth-Ouest. Ces jours-là, elle était submergée par un sentiment de fierté. Elle avait l'impression d'appartenir à un monde secret, trouble mais efficace.

Lorsque Gilberte eut bien en tête le fonctionnement d'une unité — en l'occurrence la section qui se trouvait sous les fenêtres de son bureau — Georges Mike lui demanda si elle avait la possibilité d'aller voir ce qui se passait dans les autres quartiers de la ville et notamment dans la banlieue Sud.

Ce fut plus difficile qu'elle ne l'avait pensé. Sur la moto d'Hamid, elle sillonna systématiquement toutes les rues de Beyrouth, inventant mille et un prétextes pour justifier ces tours et ces détours. Elle croisait des Syriens, mais sans apprendre grand-chose. En moto, elle passait beaucoup trop vite pour avoir le temps d'observer. Ce côté ingrat du renseignement la rebutait. Georges Mike dut faire preuve de beaucoup de patience et de tact, n'hésitant pas, pour qu'elle poursuive, à donner de l'importance à des détails qui n'en avaient aucune.

### *Achrafieh, vendredi 3 octobre 1980, 20 heures 15*

Assis dans l'un des fauteuils du salon, Fouad Abou Nader, une tasse de thé à la main, était en grande conversation avec Michel Khoury lorsque Gilberte rentra chez elle.

« Depuis que tu as du galon sur les épaules, tu m'as oubliée », lui reprocha-t-elle. Le jeune homme répondit par un rire silencieux. Il avait été nommé chef du troisième bureau, c'est-à-dire des opérations, par Béchir Gémayel. Ils discutèrent quelques minutes de ses nouvelles fonctions puis Fouad, assez brutalement, lui lança :

« Tu dois quitter l'Ouest. Ça va mal, et ça ne fait que commencer. »

Après le départ des troupes saoudiennes et soudanaises, la Syrie restait la seule composante de la Force arabe de dissuasion, et elle avait introduit près de 3 500 hommes de l'Armée de Libération de la Palestine au sein de la FAD. Ils avaient été déployés, sous l'uniforme syrien, le long de la ligne de démarcation dans le centre ville de Beyrouth. Cette « relève » faite au mépris des accords internationaux ne présageait rien de bon, d'autant que la guerre Iran-Irak s'était installée dans la capitale libanaise. Alors que les combats s'enlisaient dans les marécages de Fao et du Chatt el-Arab à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate, les ambassades des deux pays, situées toutes les deux à Jnah, avaient été bombardées à coups de roquettes. Les pro-Irakiens et les pro-Iraniens se faisaient la guerre dans les rues de Beyrouth-Ouest. La veille au soir, à 21 heures 30, une bombe avait ravagé les bureaux de la compagnie aérienne jordanienne Alia, parce que Amman apportait son soutien à Bagdad. Une demi-heure plus tard, une charge avait explosé devant la résidence de l'ambassadeur de Suisse Marcel René à Raouché, sans que l'on sache pourquoi, et un quart d'heure après, une voiture piégée sautait devant l'immeuble où résidait un conseiller militaire américain.

Gilberte rembarra Fouad.

« Pour l'instant, je m'y trouve bien. Et je te rappelle que tu m'avais invitée à dîner et que j'attends toujours. »

Il éclata de rire.

« Tu ne perds pas le nord ! C'est vrai, mais j'ai eu beaucoup à faire.

— Comme chasser du Nemmour. »

Fouad fit la grimace.

« Je te rappelle dans la semaine. Tu ne veux vraiment pas venir travailler de ce côté-ci ?

— Je ne veux pas quitter mon travail. Je suis très bien payée et je ne travaille qu'à mi-temps. Si tu veux, je peux aller au Majliss l'après-midi. »

Faoud accepta.

« Tu fais du très bon travail, avec Georges Mike. Un jour, tu comprendras son importance. »

La jeune fille fut touchée par le compliment, surtout exprimé devant son père. Elle lança un regard de défi au jeune homme.

« Alors paye-moi le taxi pour me rendre au Conseil militaire. »



*Achrafieh, samedi 15 novembre 1980, 21 heures*

La BMW roulait vite dans les ruelles en pente d'Achrafieh. Fouad conduisait une main sur le volant et l'autre sur le levier de vitesse. Il jeta un regard vers Gilberte assise à ses côtés et tenta de justifier le mois de retard dans l'invitation à dîner. Elle le coupa.

« Tu es dans ton tort. Tu n'as pas de parole, c'est tout.

— Ne sois pas si sévère avec moi. J'ai été très pris. C'est ma première vraie soirée de liberté depuis longtemps.

— Rien n'est plus important que le temps que l'on consacre à une femme, du moins c'est ce qu'il faut lui faire croire. Et toi, tu fais le contraire. Tu mériterais que je te demande de me ramener chez moi. »

La présence sur la banquette arrière de deux gardes du corps armés de kalachnikovs, signe extérieur de la fonction hiérarchique de Fouad, intimidait la jeune fille. La BMW s'arrêta devant le Beirut Cellar. L'un des hommes prit le volant pour la garer pendant qu'ils pénétraient dans « leur » restaurant. Tout naturellement, ils prirent place à leur table habituelle. Fouad dissipa un bref sentiment de gêne en brisant le silence.

« Je ne veux plus que tu mettes les pieds à l'Ouest. C'est devenu trop dangereux, maintenant.

— Je ne vois pas pourquoi ce serait plus dangereux qu'il y a un mois. On ne m'a jamais rien dit ni rien fait.

— S'il te plaît, fais ce que je te dis. Nous avons des informations très précises. Je ne peux pas t'en dire plus, mais crois-moi, il ne faut plus que tu y retournes.

— Mais il faut bien que je gagne ma vie !

— Je sais. Combien as-tu par mois dans ta boîte de pub ?

— 3 000 livres.

— C'est très cher pour nous. Si tu acceptes de travailler au Majliss, je peux te garantir 2 000 livres qui figureront officiellement sur ta feuille de paye et je peux t'en donner 500 de plus de la main à la main, à condition que tu n'en parles à personne.

— Que me proposes-tu comme job ?

— Je vais te présenter à Georges Haddad, c'est un Français qui travaille avec nous. Il vient de monter un " Centre d'Exploitation du Renseignement militaire ".

— Que fout ce Français avec nous ?

— Tu poses déjà trop de questions, lui dit Fouad en souriant. Tu verras, il est très sympa et surtout très efficace. Il s'occupe de toute la partie analyse des renseignements militaires.

— C'est d'accord, je vais travailler avec ton Français, mais il faut que je retourne à l'Ouest pour démissionner. »

Au fond de la cour d'honneur du Conseil militaire, du côté de la mer, Fouad et Gilberte entrèrent dans un long bâtiment préfabriqué. Ils débouchèrent dans un couloir central sur lequel s'ouvraient de part et d'autre des portes de bureau. Elle le suivit jusqu'à l'avant-dernière à droite, qu'il ouvrit sans frapper. Deux hommes, règle et crayon en main, étaient assis devant des tables à dessin inclinables qui portaient des cartes d'état-major. Fouad se dirigea vers l'un d'eux.

Georges Haddad avait horreur des intrusions de ce genre, mais son visage se radoucît en reconnaissant le patron du troisième bureau. « Ils sortent ensemble, ces deux-là, et si ce n'est pas encore fait, ça ne va pas tarder », pensa-t-il après avoir surpris un éclair de gêne dans l'œil de la jeune fille et le regard apaisant et doux que lui avait renvoyé Fouad. Elle était vêtue d'un jean et d'une chemise d'homme trop grande pour son corps mince. Il fut séduit par le visage ouvert de la jeune fille, mais le clin d'œil rapide qu'elle rendit à Fouad le replongea dans sa méfiance obsessionnelle. « C'est donc elle », se dit-il. Depuis plusieurs semaines, il s'attendait à ce que quelqu'un soit nommé dans son service pour le surveiller. Il avait acquis la certitude que le commandement des FL se méfiait de lui. Une foule de petits détails l'avait alerté. Durant les présentations, il jaugea la jeune fille. Intelligente, racée, le regard vif. A cause de sa voix rauque et de son attitude de petit mec, il la prit pendant quelques secondes pour une lesbienne. Il rejeta cette hypothèse en se souvenant des regards que ses interlocuteurs avaient échangés. « Tant mieux », conclut-il intérieurement.

« Ce vieux doit faire cent vingt kilos », s'était dit Gilberte en posant son regard sur Georges Haddad, âgé d'environ trente-cinq ans. Il était perché sur un tabouret et tapait sur une machine à écrire qui paraissait ridiculement petite entre ses grosses mains.

« Tu régleras les problèmes administratifs avec Georges », lâcha Fouad sur un ton autoritaire en s'adressant à la jeune fille qui acquiesça. Georges se leva de son siège et remonta son pantalon qui lissait sur ses chaussures.

« Il vous faut une taille en dessous. »

Il rit franchement, appréciant l'humour. Ils firent rapidement le tour des deux pièces et se mirent au travail. Gilberte prit sous la dictée un rapport dont elle ne comprit pas la moitié des termes.

« Cela n'a aucune importance pour aujourd'hui, lui dit gentiment Georges. Tu vas vite les apprendre en lisant ceci. » Il lui tendit plusieurs feuilles dactylographiées, intitulées « Terminologie du

renseignement », « Vocabulaire militaire », « Grades dans l'armée », « Types d'armement », comprenant des listes de mots et leur définition. Elle leva la tête.

« C'est vous qui avez écrit tout ça ? »

— Oui, puisque nous travaillons ensemble, autant employer les mêmes mots pour dire les mêmes choses, c'est plus facile, non ? »

Elle se plongeait dans les documents.

« Il est cinq heures, et si nous nous faisons un petit café ? »

Gilberte regarda sa montre avec stupeur. Elle venait de passer sans s'en apercevoir sept heures à apprendre des mots barbares. Même son estomac avait oublié le déjeuner. Georges la prit par la taille et, comme un fêtu de paille, la souleva du tabouret de dessinateur sur lequel elle s'était installée. Ils se rendirent dans la cuisine aménagée dans un coin du couloir et bavardèrent pendant que la jeune fille faisait chauffer l'eau.

« Vous êtes français ? demanda-t-elle tout de go.

— Non ! Je suis libanais. »

La réponse intrigua la jeune fille qui avait encore dans l'oreille les propos de Fouad : « ... C'est un Français qui travaille avec nous... »

« Comment pouvez-vous être libanais avec un accent français comme le vôtre ? »

— Ça fait partie des bizarreries de l'histoire », répondit-il laconique. Gilberte se concentra sur la préparation du café. « Tu poses trop de questions », lui avait dit Fouad. Il fallait qu'elle apprenne à se taire. « Pourquoi dit-il qu'il est libanais s'il ne l'est pas ? » Tout le monde l'appelait Georges le Français, lui se présentait comme libanais. S'appeler Haddad ne prouvait rien. Ça pouvait être un faux nom. Invérifiable. Il y avait des centaines de Haddad au Liban. Elle décida que cela n'avait aucune importance.

Au fil des jours, Gilberte s'intégra peu à peu au groupe. Elle arrivait vers sept heures et demie le matin et lançait à Georges qui était déjà à son bureau :

« Bonjour, on fait un café ? » Question qui n'attendait aucune réponse : le café était devenue une tradition. Puis elle se plongeait dans les méandres militaires syriens.

Au bout d'une semaine, elle annonça à Georges qu'elle allait le tutoyer, non sans lui expliquer qu'elle ne vouvoyait personne aux Forces libanaises et que le « vous » n'existait pas en arabe. Il avait accepté en riant. Elle s'était rendu compte que Georges avait une connaissance parfaite de l'armée syrienne et de son armement soviétique ainsi que des Palestiniens. Il connaissait toutes les



factions, du Fatah à la Saïka en passant par tous les groupuscules militaires. L'étendue de ses connaissances impressionnait Gilberte, mais cette admiration professionnelle était tempérée par ses doutes sur l'origine du patron du CERM. Elle s'était bien gardée de poser des questions, et elle s'était même convaincue que si Georges travaillait pour les services français, cela n'était pas gênant puisqu'ils avaient, estimait-elle, les mêmes ennemis. Il avait une vraie haine pour les Arabes. Il les appelait « les bougnoules ». Gilberte lui avait demandé ce que ça voulait dire.

« Arabes, mais c'est très péjoratif », avait-il répondu.

Elle chercha à le définir en le provoquant.

« En fait, tu es un fasciste, comme nous.

— Oui, avait-il dit à sa grande surprise, mais votre fascisme et le mien sont complètement différents. Celui que je connais est le fascisme italien qui a été relativement constructif avant d'entrer dans la mouvance négative nazie. Le fascisme que je connais est une idéologie profonde. Vous, vous n'avez pas d'idéologie. Pour vous, ce n'est que l'imposition de la force, et l'admiration du chef, je dirais même l'idolâtrie. »

Les informations qui parvenaient au CERM étaient en arabe. Complètement fermé à cette langue, Georges avait imposé que le traitement du renseignement se fasse uniquement en français.

« Il est impossible de travailler en arabe, avait-il expliqué. Les termes techniques sont intraduisibles ou n'ont aucun sens guerrier. Le langage de la guerre est français ou anglais ou n'est pas ! Prends par exemple "char". Si tu le traduis en arabe, cela donne "débébé". Non seulement ça ne veut rien dire, mais en plus c'est ridicule. Les Arabes eux-mêmes utilisent les termes anglais ou français. Ils appellent le fusil d'assaut américain M 16, le "M. Sixteen" et non le "Min Setach". »

Gilberte, qui était aussi à l'aise dans l'une ou l'autre langue, avec cependant une préférence pour la langue de Molière, s'attela à la traduction des renseignements. Elle fut vite débordée et une secrétaire trilingue, Carmen, fut envoyée en renfort. Elle s'installa devant une machine à écrire et dix minutes après son arrivée était déjà au travail. Le cheveu court, le nez retroussé, souriante, elle conquiert vite le service. Le lendemain, elle apporta une affiche bordée de rouge sang, représentant Yasser Arafat vautré plutôt qu'assis à une table, avec cette légende : « Qui peut bien l'aimer ? » Elle la punaisa sur une porte condamnée.

« Ce bureau est trop triste, dit-elle, il faut l'égayer un peu. »

Gilberte et Camille, que sa sœur avait introduite au CERM, prirent la pile de journaux. « Les sources ouvertes », comme les qualifiait le boss. Il leur avait appris à lire les détails entre les lignes des textes comme sur les photos de presse. Les journalistes truffaient leurs papiers d'anecdotes, de descriptions et de noms qui étaient une véritable manne.

Sur les photos il y avait souvent, généralement en second plan, une précision, un objet, un élément intéressant sur un dispositif ou sur une unité. Depuis le premier bombardement syrien de Zahlé, vers la mi-décembre, Gilberte tous les matins épluchait les quotidiens. La capitale chrétienne de la Békaa avait été encerclée et pilonnée sous le prétexte « qu'il y avait des Israéliens ». Depuis, les Syriens avaient refusé l'évacuation des blessés, et bloquaient l'approvisionnement en nourriture. Elle passait au crible les articles concernant les soldats de Damas présents dans « le grenier de l'empire », comme les Romains appelaient la Békaa, à la recherche de détails qu'elle ne connaissait pas.

### *Majliss, dimanche 11 janvier 1981, 7 heures 45*

Gilberte entra dans le bureau et se dirigea vers Georges en tenant devant elle un rakoué fumant.

« Le café du maître est servi. » Elle lui donnait ce surnom affectueux depuis le jour où il n'avait pas sévèrement réprimandé une erreur grossière qu'elle avait commise. Touchée, et surtout profondément vexée d'avoir été prise en faute comme une écolière, elle lui avait dit :

« Tu es mon maître. »

Ils en avaient ri et c'en était resté là. Elle posa le rakoué sur la table. Des claquements de talons marquant le garde-à-vous leur firent lever la tête. Ils se regardèrent, étonnés. Le garde-à-vous n'était jamais employé dans les bureaux. La porte s'ouvrit brutalement et Pierre Gémayel entra, droit comme un i, à son habitude, suivi de ses deux fils, Béchir et Amine, et de Fouad, Fady Frem et tout le Conseil militaire. Gilberte se colla dos au mur. Les incidents du téléphone et de la réunion lui revinrent en mémoire. Le raïs se tourna vers la jeune fille.

« Et vous, ça va ? »

Elle acquiesça en le regardant droit dans les yeux. « On dirait vraiment un mafioso », se dit-elle. Béchir était le seul à afficher une certaine décontraction. Tous les autres avaient un air emprunté de courtisans de cinéma, pensa Gilberte. Georges, qui s'était réfugié dans un coin, dut répondre à deux questions que Gilberte n'entendit pas et le raïs repartit d'un pas rapide, suivi de ses compagnons. Au

passage Béchir tapota affectueusement le menton de Gilberte. Aussitôt la porte fermée Georges prit le rakoué et remplit les tasses.

« Il faut se dépêcher de le boire, il va être froid, avec ces conneries. »

Camille avait été intégré définitivement au CERM. Mais Georges réclamait encore de l'aide, et le commandement lui envoya Manuel Gémayel, dit Mano, le fils de Laure Gémayel, cousin de Béchir et ami de Gilberte. A son arrivée, Georges n'avait fait aucun commentaire, mais la jeune fille avait noté le ton sec qu'il employait lorsque quelque chose n'allait pas. Mano lui donna très vite l'occasion de s'exprimer. Le jeune homme ne cessait d'aller et venir, recevait ses copains dans le bureau, discutait des heures dans les couloirs. Ce fut vite le désordre. De plus, Georges le Français tenait au cloisonnement de son service. Il lui avait insufflé un esprit de groupe, de famille qu'il entendait préserver, car c'était à ses yeux la pierre angulaire de l'efficacité de leur travail. Il avait même acheté une cafetière pour éviter que « ses hommes » aillent à la cuisine du couloir et rencontrent les membres des autres services. Ce n'était pas tant la crainte de voir le personnel du CERM divulguer leur recherche — il leur faisait entièrement confiance sur ce plan — que la perte de temps qu'il redoutait. Au bout de quelques jours, sans avertissement préalable, il convoqua Mano.

« Ici ce n'est pas un moulin, aussi tu t'en vas. »

Le jeune homme le prit de haut, et, menaçant, répliqua :

« Tu te rends pas compte à qui tu t'adresses.

— Ça, je m'en fous complètement. Tu t'en vas. Point final. Le reste, je connais pas. »

*L'Orient le Jour, courrier des lecteurs,  
lundi 16 février 1981*

*« J'en ai marre de cette sale prétendue guerre qui nous tue à petit feu, marre d'habiter Sodéco où chaque minute nous sommes soumis aux caprices de ces messieurs qui veulent laver leur linge sale à coups de mortier, c'est pire qu'une épée de Damoclès, pire que la roulette russe.*

*« J'en ai marre de grimper, à chaque coupure d'électricité due à une explosion d'obus, mes huit étages à pied.*

*« J'en ai marre de sortir de ma maison sans savoir si je vais y revenir, et de rentrer chez moi en rasant les murs et en me demandant si elle est toujours en place, si personne n'a rien eu.*



*« J'en ai marre chaque fois que tonne le canon de ranger précipitamment tout ce qu'il y a de plus précieux dans la maison.*

*« J'en ai marre de faire mes valises et de me réfugier dans un coin de l'immeuble, ou d'aller à la montagne " pour quelques jours seulement " et de faire des acrobaties pour organiser le travail entre les maisons.*

*« J'en ai marre de ne pouvoir recevoir mes amis de peur qu'une balle ne vienne les blesser ou les tuer.*

*« Et surtout j'en ai marre de voir mon fils me regarder avec des yeux apeurés, tremblant comme une feuille à chaque pétarade et de lui dire : " Mais, mon chéri, ce n'est rien, tu es devenu un homme. Il ne faut pas avoir peur. Tu sais bien que c'est loin, que ce n'est pas ici ", en essayant de le convaincre de mon mieux alors que de mon côté je tremble encore plus.*

*« J'en ai marre de solliciter l'hospitalité du voisin du cinquième ou du quatrième lorsque cela barde un peu plus fort que d'habitude.*

*« Je veux vivre. Vivre dans ce pays et pas ailleurs. Vivre dans ce quartier et pas dans un autre.*

*« Je veux vivre parmi mes amis et ne pas avoir à en faire d'autres. Vivre dans cet appartement et pas dans un autre. Vivre dans mes meubles, et pas dans ceux de mes voisins. »*

## *Majliss, dans les premiers jours de mars 1981, un matin*

Gilberte était populaire chez les chabeb. Chaque fois qu'elle traversait la cour d'honneur du Majliss, ceux qui la croisaient la saluaient d'un signe ou même d'un affectueux : « Tiens voilà la vieille ». Bien que n'ayant jamais participé directement à un combat, elle faisait figure de vétéran. Elle connaissait tous les responsables des FL pour les avoir côtoyés à un moment ou à un autre pendant la guerre des deux ans. Certains l'appelaient encore Manouché. Certains jeunes utilisaient parfois ce surnom sans en connaître l'origine. Elle aimait ces contacts amicaux. La silhouette qui avançait vers elle ne lui était pas inconnue. Grand, mince, la barbe rase largement découpée sous la lèvre inférieure, le front dégarni, l'homme en treillis ne faisait pas attention à elle.

*« Tu n'es pas Tito ?*

*Il s'arrêta net.*

*« Oui ?*

*— Et ton doigt ? demanda Gilberte en fermant le poing droit le majeur dressé vers le ciel. Est-ce qu'il va mieux ? »*

Tito, Augustin Tago de son vrai nom. Un passionné de moto qu'elle avait connu avant la guerre. Il faisait partie de la bande de Georges Foridès. Lors des combats du centre ville en 1976, il avait repris à lui tout seul l'immeuble Singer, près de l'ABC à Bab Edriss,

investi par les progressistes vingt-quatre heures plus tôt. Pendant cet assaut, il avait eu le doigt pratiquement sectionné par un projectile de douthka. Pendant des semaines, ensuite, il avait porté un plâtre et se promenait le majeur pointé vers le ciel, ce qui avait été l'objet de railleries des autres chabebs. Tito avait fini par recouvrir son plâtre d'un morceau de tissu foncé pour le rendre plus discret.

« Mais c'est Gilberte ! Manouché, tu n'as pas changé... Ça fait si longtemps, ou plus exactement tant de choses se sont passées depuis.

— Que deviens-tu ?

— Je voyage beaucoup, fit-il avec un grand geste évasif.

— D'où viens-tu ?

— J'ai été m'entraîner chez les Youds. On y mange très mal.

— Et où vas-tu ?

— Voir les Syriens à Zahlé. Je pars bientôt. Tu es toujours célibataire ?

— Pourquoi ?

— Alors, attends-moi. » Il l'embrassa sur la joue et reprit son chemin, la laissant interloquée, les bras ballants, au milieu de la cour.

### *Majliss, lundi 30 mars 1981, 9 heures 15*

Le transistor qui fonctionnait en sourdine annonça un flash horaire. « *Relève des éléments de l'APL par des troupes de la FAD, c'est-à-dire des soldats syriens sur la ligne de démarcation à Beyrouth, devrait commencer incessamment, a annoncé le commandant en chef de la FAD le brigadier Samir Khatib...* » Georges avait froncé les sourcils.

« Encore une entourloupette ? C'est drôle, ça tombe à pic avec le renouvellement du mandat de la FAD par la Ligue arabe. Les Syriens envoient les Palestiniens jouer avec leurs fusils et se donnent ensuite un rôle de pacificateurs en venant éteindre l'incendie. Ça cache quelque chose. Que peut-on avoir de plus là-dessus ? »

Le reste de la journée fut consacré aux intentions syriennes, aux déplacements et au nouveau positionnement de leurs unités. Le dispositif d'artillerie qui se mettait en place à flanc de montagne autour de Beyrouth intriguait Georges. Tard dans la soirée un convoi de camions fut signalé au col du Baïdar en direction de la capitale libanaise. Un peu plus tard, un ami les appela d'Aley. Les véhicules passaient sous ses fenêtres.

« Combien y en a-t-il ?

— J'en ai compté quatorze avant de vous téléphoner, et il en passe encore.

— Quel type de camions ?

— Des gros ! Ils ne sont pas bâchés. Ils sont pleins de caisses de munitions et certains tractent des canons sur roues. »

Gilberte raccrocha et, avec une certaine excitation, fit part de sa conversation à Georges qui se planta devant une carte.

« Ça sent mauvais. Ils ne se cachent pas. Des camions non bâchés, ça signifie qu'ils vont se servir très vite de leur contenu. Il faut se préparer à en prendre plein la gueule. Ils vont taper sur Zahlé et je parie qu'ils vont ouvrir en même temps un second front sur Achrafieh.

— Comment cela ?

— Regarde leur implantation. Ils sont passés très rapidement d'un dispositif de simple occupation à un dispositif de combat. Ajoute la tension politique et les camions de cette nuit. Ça ne va pas tarder.

— Il faut prévenir le commandement.

— Faisons un rapport de renseignement en vitesse, et ils verront ce qu'il faut faire.

— Il faut aller plus vite. » Gilberte décrocha le téléphone et composa le numéro de Fouad Abou Nader. Elle lui expliqua la situation et fit part de ses craintes d'un bombardement imminent. Elle lui suggéra même de mettre ses troupes en état d'alerte.

« Ce n'est pas possible, répondit le chef du troisième bureau, rien ne permet d'envisager une offensive.

— Wahiet Allah, c'est vrai. Viens voir les renseignements et les positions sur les cartes. Il faut passer en alerte maximum.

— Votre rôle est de faire des rapports. Vous n'avez pas à tirer des conclusions.

— Mais Fouad, c'est grave. Les Syriens vont nous bombarder. Ils viennent de terminer leur redéploiement.

— Tu m'emmerdes, occupe-toi de ce qui te regarde. » Il raccrocha brutalement.

Catastrophée, les larmes aux yeux, Gilberte rapporta la conversation à Georges.

« Je suis sûr qu'ils ont des données politiques qui les rassurent, commenta-t-il. Sarkis était optimiste ce matin. Le premier ministre a affirmé que la situation était satisfaisante et que l'on s'acheminait vers un retour à la stabilité. Les Kataëbs, eux, estiment que les Syriens veulent faire pression sur les Palestiniens à la veille de leurs assises à Damas et que ces troupes serviront à convaincre Arafat de ne plus espérer un geste américain. De plus, ils sont persuadés que les Syriens viennent chercher le renouvellement du mandat de la FAD. Ils se trompent, mais tu ne pourras pas les convaincre, laisse tomber. »



*Majliss, mercredi 1<sup>er</sup> avril 1981, 8 heures 20*

Les premiers flashes de la matinée des radios locales avaient fait état de bombardements violents sur les hauteurs de la ville où se trouvaient des positions FL. Les premiers obus tombèrent sur Beyrouth peu après leur arrivée au CERM. Georges avait eu raison sur toute la ligne. Gilberte en voulut à Fouad qui avait refusé de l'écouter.

« Regarde ta montre et compte les explosions, lui demanda le Français. La Voix du Liban<sup>1</sup> en annonce une dizaine à la minute. »

Le décompte de la jeune fille fut sensiblement identique :

« Harcèlement, affirma Georges, lorsqu'elle lui communiqua ses calculs.

— Comment cela, " harcèlement " ? Tu te rends compte de ce qui tombe ?

— Résultat nul en efficacité de destruction, ça crée une psychose et restreint en partie les déplacements, mais c'est tout. »

Dans la cour d'honneur du Majliss, quelques vitres éclatèrent dans un bruit de verre tombant en cascade.

« Merde, la voiture », s'écria Camille. Il regarda par la fenêtre. Plusieurs véhicules avaient été soufflés. Un petit filet de fumée sortait de l'un d'eux. La R 5 de Gilberte, garée en bout de parking, semblait intacte.

« Je vais la mettre derrière le bâtiment », dit-il en prenant les clés. Il n'avait pas fini son geste que la porte s'ouvrit brutalement. Le responsable du service de sécurité passa la tête et cria :

« Mais que foutez-vous encore là ? Allez mettre des casques et rejoignez les abris.

— On arrive », répondit tranquillement Georges sans même lever la tête. Il laissa passer Camille et referma la porte. Personne ne bougea.

« Les enfants ! La bataille de Zahlé vient de commencer et elle va durer », laissa tomber Georges, sentencieux.

*Jounieh, vendredi 3 avril 1981, 10 heures*

Barbu, les traits tirés, fatigué, sale, les vêtements mouillés, Georges Mike se laissa tomber sur une chaise. Avec une poignée d'hommes, il avait quitté Zahlé la veille, à la tombée de la nuit, et avait grimpé dans la neige en suivant le Nahr el Berdaouni, dont la source se trouve dans le mont Sannine. Douze heures de marche épuisante lui

1. Station de radio en modulation de fréquence contrôlée par les chrétiens.

avaient permis de rejoindre le « Refuge des Français » en haut du mont Sannine. Pendant trois jours, il avait effectué une dernière inspection des hommes et des moyens consacrés au renseignement dans la ville. Il avait fait le tour des fronts pour relever avec exactitude les positions syriennes. Responsable en titre des moyens de recherche du renseignement militaire, il avait estimé être plus utile à Beyrouth que dans la ville assiégée, tenue par un nombre suffisant d'hommes ayant une solide expérience de la guerre.

Sitôt arrivé dans le petit port chrétien de Jounieh, havre de tranquillité à une trentaine de kilomètres seulement de Beyrouth, il fut convoqué à une réunion des responsables militaires des FL. Il eut la surprise d'y rencontrer le général israélien Raphaël Eytan, chef d'état-major de Tsahal, arrivé le matin même par la mer pour examiner personnellement la situation de Zahlé. Le général israélien écouta avec attention le rapport de Georges Mike et prit des notes sur un petit calepin lorsque le jeune Libanais détailla les tentatives d'assaut des Syriens sur les positions défensives. Raphaël Eytan expliqua ensuite que les Syriens préparaient cette offensive depuis plus de douze mois, depuis que les FL avaient percé une route dans la montagne pour relier la zone chrétienne à Zahlé en évitant les zones qu'ils contrôlaient.

« Leur but est d'éliminer toute opposition dans la Békaa pour l'annexer, affirma-t-il.

— Cette bataille est la guerre pour le Liban », ajouta Béchir Gémayel.

L'Israélien insista sur l'importance économique de la présence syrienne au Liban sous l'appellation de la FAD. Damas recevait à ce titre dix millions de dollars par an des pays arabes.

« La chasse syrienne a survolé Zahlé hier. Ils risquent de l'employer contre la ville, évoqua l'un des participants libanais.

— Non, nous leur avons envoyé un message très clair en survolant nous aussi Zahlé pour leur rappeler que l'usage de l'aviation est une ligne rouge pour eux. Je vous rassure : nos radars ne les quittent pas, et ils le savent. S'ils utilisent leurs avions, nous réagissons immédiatement », conclut calmement l'officier israélien.

### *Beyrouth-Ouest, vendredi 3 avril 1981, 11 heures*

La silhouette légèrement voûtée d'Elias Hraoui, le ministre des Travaux publics, s'engouffra dans la Mercedes blindée grise qui démarra brutalement vers la route de Damas. En tant que député de Zahlé et ministre, Elias Hraoui avait obtenu l'accord du chef du gouvernement libanais pour tenter une démarche directe auprès du président syrien. Non sans mal, il avait arraché au protocole un rendez-vous avec Hafez El-Assad. Il ne pouvait pas rester les bras

croisés, alors que son fils aîné Khalil participait à la défense de la ville et que les siens étaient pilonnés. Obtenir ne serait-ce que l'arrêt des bombardements serait une victoire politique. Cette bataille mettait en péril ses biens, arrêta les travaux agricoles dans la Békaa et l'année risquait d'être perdue. Autant de raisons pour insister sur la nécessité humanitaire de l'arrêt des combats.

Le cheveu blanc, ondulé, le visage rond marqué par l'arak<sup>1</sup>, les lèvres épaisses, Elias Hraoui était à la tête du plus vieux des sept clans maronites de Zahlé. Son installation dans la ville datait du début de l'occupation de la Sublime Porte<sup>2</sup>. Son oncle paternel, Youssef Bey Hraoui, pendant plusieurs décennies allié au clan Breidy, avait lutté, parfois les armes à la main, contre la famille Skaff, venue s'installer à Zahlé après avoir fait fortune comme intendant des Sursok. Youssef Bey Hraoui était mort au début de 1954 sans héritier mâle, et la direction de la famille était passée aux fils de son frère Khalil Hraoui, Georges, Joseph et Elias.

Ce fut tout naturellement l'aîné, Georges, qui succéda à son oncle à la députation, puis fut nommé en mars de la même année ministre de l'Intérieur. Mais six mois plus tard, en septembre 1954, une crise cardiaque le terrassait. Le cadet Joseph, gynécologue de profession, abandonna son cabinet pour se présenter aux législatives partielles. Il fut d'autant plus facilement élu que le benjamin Elias avait veillé à ce qu'aucun autre candidat ne se présente. Sans grande envergure intellectuelle, politique ou sociale, bagarreux, Elias s'occupait officiellement de la gestion des terres de la famille mais était en fait le chef des gros bras du clan, puisant, lorsqu'il le fallait, ses troupes parmi les ouvriers agricoles. Joseph Hraoui, qui n'avait aucun goût pour les méandres de la politique, passa la main et poussa Elias à se présenter à sa place aux élections de 1968. Il prépara le terrain électoral en faisant la paix avec le clan Skaff. Le tandem Hraoui-Skaff fut battu. Elias se consola en se lançant dans les affaires. Il fit rapidement fortune en s'imposant comme représentant de la Société pétrolière de Distribution helvétique Gatoil appartenant à un Libanais, Khalil Ghattas<sup>3</sup>, et en passant un contrat de monopole avec le ministre du Pétrole Victor Kassir, à qui Elias Hraoui donnait une commission sur chaque tonne de fuel livrée aux centrales électriques de Jieh et de Zouk. Ce marché leur rapportait à tous deux plusieurs millions de dollars par an. Le nouveau chef du clan Hraoui se lança ensuite dans une diversification de ses revenus en construisant une usine agro-alimentaire spécialisée dans le séchage et la mise en conserve d'oignons sur les bords du fleuve Litani, dans la Békaa. Puis il

1. Anisette ressemblant à l'ouzo grec.

2. Nom donné à l'entrée du palais du sultan turc à Constantinople pendant l'occupation ottomane; par extension, désignait l'Empire ottoman.



s'associa au député de la Békaa, Albert Mansour<sup>1</sup>, dans une importante entreprise de traitement du pavot, que l'on commençait à cultiver dans la Békaa, pour en extraire opium et héroïne dans la région de Baalbek. Ce n'est qu'en 1972 qu'il retrouva le siège « familial » au Parlement libanais. Elias Hraoui était ministre des Travaux publics depuis le début de l'année 1980.

La Mercedes grise traversa Chtaura à vive allure, et s'engagea sur la route de Damas. Le ministre ne jeta pas un regard sur la droite, vers les colonnes de fumée noire qui montaient de Zahlé, à moins de dix kilomètres de là. Les vitres blindées du véhicule, fermées, n'avaient pas laissé passer le bruit des explosions.

### *Majliss, samedi 4 avril 1981, 11 heures*

« Ça y est, j'ai votre nouvelle adresse, s'écria Georges Mike en entrant dans le bureau. C'est le temple protestant en haut d'Achrafieh. » La nouvelle soulagea l'équipe du CERM. Georges le Français devenait de plus en plus irascible. Il ne supportait plus les allées et venues des occupants du bâtiment. L'angoisse et la peur avaient rapproché le personnel des différents services et fait éclater la réserve qu'il avait réussi à imposer au sien. Lorsque ce n'était pas une tête qui passait la porte pour lancer : « Ça va ? Vous avez besoin de quelque chose ? », c'en était une autre qui demandait un crayon, du papier, une voiture. Le patron du CERM avait insisté pour déménager le plus rapidement possible.

« Si tu veux que nous soyons efficaces, il nous faut la paix et la sécurité. Nous ne pouvons pas rester sous ce toit de cinq centimètres de béton », avait-il dit perfidement à Georges Mike.

Toute l'équipe avait entassé cartons, rouleaux de cartes et même armoires avec leurs contenus dans le coffre des voitures personnelles et s'était dirigée vers Atchinak près de la place Sassine. Les caves d'un immeuble de six étages avaient été réquisitionnées par les FL pour y installer « Gamma Zéro », le centre de calcul de l'artillerie qui coordonnait les tirs pour la défense de Zahlé. Le rez-de-chaussée était occupé par un lieu de culte de l'Eglise protestante. Sur deux épaisseurs, des sacs de sable avaient été entassés contre les murs extérieurs et devant les fenêtres. La protection avait été complétée par des remblais de terre amenés par camions. A leur arrivée, un pasteur tenta une dernière démarche pour préserver son temple.

« Comment pouvez-vous saccager un endroit sacré ? reprocha-t-il

1. Nommé ministre de la Défense par Hraoui après son élection à la présidence de la République en novembre 1989.

au patron du CERM. Vous n'avez vraiment pas d'autres endroits où vous installer ?

— Vous pensez réellement que nous pouvons aller nous installer dans une église maronite ou orthodoxe ? grinça Georges avec une pointe de cynisme provoquée par son anticléricalisme viscéral. Ce serait une guerre, et nous avons assez à faire dans ce domaine en ce moment.

— Oui bien sûr, je comprends », répondit le pasteur avant de tourner le dos.

Le CERM, bénéficiant des moyens de liaison radio et téléphoniques de « Gamma zéro » — les Syriens n'avaient pas trouvé le câble enterré qui reliait la ville assiégée à Beyrouth —, était submergé de rapports. Carmen avait abandonné ses traductions pour les aider et Georges dut demander une secrétaire bilingue pour s'occuper des journaux.

Elle se présenta dans l'heure qui suivit, pimpante et parfumée.

« Bonjour, allez voir la gamine en treillis, lui dit-il en désignant Gilberte du menton, elle va vous dire ce qu'il y a à faire. »

Gilberte lui expliqua comment saisir les informations et remplir les colonnes des feuilles de rapport en indiquant l'endroit des affrontements, les protagonistes, les pertes signalées, les armes utilisées et les motifs, puis elle retourna à son tri.

La jeune secrétaire lut attentivement les textes qui lui étaient soumis en soulignant certains passages, remplit consciencieusement le formulaire qu'elle alla soumettre à Georges. Il parcourut lentement le texte, la regarda fixement avec un petit sourire et lui dit d'une voix très douce :

« C'est parfait tout ça. C'est très bien. Je vous remercie. Maintenant je n'ai plus besoin de vous. Vous pouvez rentrer chez vous.

— C'est déjà fini pour aujourd'hui ?

— Pour aujourd'hui et pour les jours qui viennent. Le travail est terminé, ce que vous avez fait est très bien, mais je n'ai plus besoin de vous. Vous le direz à celui qui vous a envoyée. »

Médusée, la jeune fille jeta un regard interrogateur à Camille et à Gilberte, qui avaient levé la tête pour suivre la conversation. Elle prit son sac, sa veste, et sortit.

« Mais pourquoi tu lui as dit que nous n'avons plus besoin d'elle ? demanda Gilberte, tu as vu tout le travail que nous avons ? »

Georges reprit ostensiblement la feuille que la jeune fille lui avait remise et qu'il avait soigneusement posée sur sa table, puis lut avec le plus grand sérieux :

« Un cadavre a été tué. »

Un immense éclat de rire les secoua.

*Achrafieh, dimanche 5 avril 1981, 17 heures*

La voix anonyme venue de Zahlé avait à peine terminé la litanie des chiffres codés des corrections de tir à effectuer pour le lendemain matin que Gilberte saisit le combiné et demanda à parler à Tito. Après un bref silence, elle entendit sa voix grave :

« Qui parle ? »

— Comment vas-tu, imbécile ? s'exclama la jeune fille. Tu ne peux pas faire autrement que de te mettre dans des situations impossibles ? Un jour avec ton doigt du milieu, et aujourd'hui dans ce trou à rats. Quand es-tu arrivé ?

— Salut, Manouché. » Il y avait du rire dans la voix du jeune homme. « Je suis ici depuis quelques jours. Je suis passé dans de la neige jusqu'au cou, avec le brouillard et le blizzard.

— Ça va ? Tu as besoin de quelque chose ?

— Non ! On dort très mal, c'est tout. Les Syriens sont sur toutes les hauteurs et nous, nous sommes dans une cuvette. Lorsqu'ils canardent, personne ne peut sortir. »

Un roulement d'explosions couvrait presque la voix de Tito.

« Il pleut chez toi ? dit-elle.

— Chez toi aussi », renvoya-t-il d'une voix joyeuse.

Après avoir raccroché, Gilberte soupira et se tourna vers Georges.

« Tito est un type formidable. Il fait partie des chabebs qui sont montés encadrer les combattants de Zahlé. » Elle lui expliqua que, jeune lieutenant dans l'armée, Tito avait participé à une « révolution militaire » en février 1978, à la caserne Choukry-Ghanem de Fayadiyeh, commandée par Samir Achkar, un ancien des commandos. Il n'avait pas apprécié que les soldats syriens installent un barrage devant l'entrée des bâtiments militaires pour contrôler les entrées et les sorties de ses hommes, et avait donné l'ordre d'ouvrir le feu. Un bataillon des Forces spéciales syriennes, un escadron de chars et une compagnie de mortiers avaient tenté de les en déloger durant quarante-huit heures. La troisième nuit, les Libanais avaient contre-attaqué. Tito, à la tête d'une section de jeunes recrues armées de vieux MAS 36 français, était monté à l'assaut et avait pris les mortiers avant de regagner la caserne.

Le commandant en chef de l'armée libanaise, le général Victor Khoury, avait accusé les hommes du commandant Samir Achkar de rébellion afin d'éviter tout problème avec les Syriens. Cet affrontement fut à l'origine de la création de l' « Armée révolutionnaire libanaise » qui tendit ensuite des embuscades aux unités syriennes. Tito, qui en faisait partie, avait été surnommé « le boucher de Fayadiyeh » par la presse. Leur aventure dura cent jours avant l'attaque de leur camp de repos par la Brigade d'Intervention libanaise. Samir Achkar fut tué au cours de ce combat. Tito, qui avait



réussi à s'enfuir, quitta le pays sur les conseils de Béchir Gémayel. Il se réfugia chez des parents au Mexique et ensuite au Canada pendant quelques mois avant de revenir s'engager dans les forces libanaises et d'aller à ce titre suivre un stage de commandant en Israël.

Après son récit, Gilberte s'était replongée dans ses journaux. Elle fronça les sourcils et reprit une à une plusieurs coupures de presse dont certains passages étaient soulignés au feutre jaune, couleur qui marquait les déplacements des officiels américains pour des raisons concernant le Proche-Orient.

« Viens voir, dit-elle à Georges, il y a un truc curieux. Ça fait des jours que des articles font état de voyages d'Américains et d'Israéliens. »

*« Le secrétaire d'Etat américain Alexander Haig en visite en Israël... Il doit rencontrer les membres du gouvernement et de l'opposition... Sujets des conversations : la collaboration stratégique entre USA et Israël... Accroissement de l'aide économique et militaire à Jérusalem... Retour de Haig à Jérusalem... Discussion directe avec Israël des préoccupations communes des problèmes de sécurité de cette région stratégique... »*

« Tiens, effectivement. Il faut rechercher dans les jours précédents et faire maintenant très attention. S'ils se voient, c'est qu'ils ont des choses à se dire, non ? »

### *Achrafieh, mardi 7 avril 1981, 20 heures*

Sur le petit écran, Abdel Halim Khadam, le ministre syrien des Affaires étrangères, en costume gris perle, le sourire aux lèvres, monta quatre à quatre les marches du perron du palais présidentiel de Baabda. Il venait « s'entretenir du problème de Zahlé et de la présence d'Israéliens aux côtés de centaines de miliciens chrétiens dans la ville » avec le président Elias Sarkis. Face à la résistance de la ville, des négociations étaient inévitables, mais pour Damas, il n'était pas question d'entamer des discussions sans être en position de force. Le ministre syrien était venu entrouvrir la porte d'éventuelles négociations tout en maintenant la pression sur Zahlé.

La sonnerie du téléphone résonna dans l'ancien temple protestant. Georges décrocha et entendit une voix lasse lui demander :

« Bonjour, est-ce que Gilberte est là ?

— Non, mais je peux prendre un message.

— Dites-lui que Tito a téléphoné.

— Bonjour, ici Georges, j'ai beaucoup entendu parler de vous. »

Tito marqua un temps d'arrêt.

« Moi aussi. Par Gilberte ?

— Oui. Comment c'est chez vous ?

— Pas drôle du tout. Les boulangeries ont arrêté la fabrication du

pain par manque de mazout. Les gens reviennent à la cuisson traditionnelle du pain sur une plaque de tôle posée sur des braises. Il n'y a plus de morphine, les calmants sont distribués au compte-gouttes, à moins de les acheter en dollars au marché noir, et le change est à quarante livres pour un dollar. Il y a trois cents blessés dans la ville. Les chirurgiens opèrent à la lueur des bougies. Depuis cinq jours, il y a sept cadavres à la morgue. On ne peut pas les évacuer à cause des bombardements, et comme il n'y a plus d'électricité, les frigos ne fonctionnent pas. Ça pue. Hier nous avons eu vingt-cinq morts et cinquante-cinq blessés. On enterre les morts sur place pour éviter les épidémies. »

Depuis le récit de Gilberte, le patron du CERM avait une certaine considération pour cet homme qu'il n'avait jamais rencontré. A priori, c'était un soldat qui aurait trouvé place dans une unité de choc française, un critère pour Georges.

« Gilberte m'a dit que vous étiez français.

— C'est ce qu'elle dit. Je suis libanais, mais je connais bien la France.

— Alors vous devez connaître le général Bigeard. L'exemple même de l'officier. J'ai lu qu'il était rejeté par une partie des Français.

— J'ai vu ça aussi. C'est de la politique. Mais je crois que sur le plan militaire, il est resté un exemple, comme vous dites.

— Les grands soldats ne sont pas aimés en France, Bigeard, de Gaulle, Leclerc, les Français n'ont jamais aimé leurs héros.

— C'est comme partout, ils sont aimés lorsque l'on a besoin d'eux, après, ils font peur aux politiciens. »

La voix de Georges fut couverte par un roulement d'explosions. Il entendit dans le combiné les détonations autour de Tito. La conversation reprit sur l'importance de la tradition dans les armées. La voix du jeune Libanais devint plus sourde. Il avait des difficultés à lier ses pensées.

« Vous devez être crevé. Il faut que vous dormiez. Nous reprendrons cette discussion plus tard.

— C'est vrai, je suis fatigué, mais lorsque je parle au téléphone, j'ai l'impression d'être raccroché à la vie. Dites à Gilberte que je l'appellerai demain matin. »

*Zahlé, vendredi 10 avril 1981, 11 heures*

Le canon syrien s'était tu comme par enchantement. D'abord prudemment, les miliciens avaient sorti la tête, puis s'étaient enhardis hors de leurs positions, à la recherche d'un endroit au soleil et à l'abri des tirs directs des Syriens. La kalachnikov à la main, Tito

s'appuya contre le chambranle extérieur de la porte, les yeux fermés, et laissa les rayons du soleil parcourir son visage. Se redressant d'un coup de reins, il alla vers ses hommes qu'il houspilla gentiment les uns après les autres en exigeant que les armes soient nettoyées et que les stocks de munitions soient reconstitués. Toute la nuit, il avait suivi à la radio les discussions serrées qui avaient abouti à une trêve pour permettre l'évacuation des blessés graves. L'ambassadeur de France, Louis Delamare, avait fait des miracles. Pour la première fois depuis le début des affrontements, des équipes de la Croix-Rouge internationale devaient entrer dans Zahlé. Mais cela risquait de prendre du temps, et les Syriens allaient chercher à retarder l'opération. Ils avaient refusé catégoriquement que les cadavres soient évacués. « Psychologiquement, ils ont raison », avait pensé Tito. Rien n'est plus démoralisant que de rester avec les corps de ses amis. L'ancien lieutenant de l'armée libanaise voulait surtout profiter de ce répit pour reprendre en main ses hommes, mais il fallait aussi leur laisser le temps de souffler.

La femme vêtue de noir, un fichu sur la tête, avança lentement vers le soldat syrien qui se tenait au barrage.

« Tu as des enfants ? lui demanda-t-elle.

— Non, pas encore.

— Tu as des frères et des sœurs ?

— Oui.

— Si ta mère voulait aller les voir, l'en empêcherais-tu ?

— Tu ne peux pas passer. »

En se tordant les mains, la femme pria et supplia. Elle évoqua Allah et lui proposa de l'argent.

« Mes enfants sont à l'intérieur. Leur père est mort, ils n'ont plus que moi, je t'en supplie, laisse-moi aller les voir, Allah ne pourra pas oublier ton geste.

— Tu tiens à en faire des orphelins ? »

Gilberte avait étalé le journal et lisait les grands titres à Tito.

« Des milliers de manifestants libanais défilent dans les rues de Paris pour protester contre le siège de Zahlé.

— Ils feraient mieux de venir se battre ici, commenta le jeune homme.

— Début de la campagne présidentielle française avec la publi-



cation des noms des dix candidats qui sont en lice. Sais-tu que Coluche se présente ?

— Le rire au pouvoir. Pourquoi pas ? Et sur le plan local ?

— Les vacances de Pâques sont prolongées à cause des événements. Des sources proches des Syriens affirment que les FL à Zahlé sont renforcés d'éléments israéliens.

— Conneries, tout ça. Si seulement nous avions des Israéliens avec nous, Jérusalem nous aiderait un peu plus.

— Tu as fini de râler et d'être négatif sur tout ? Tu es de mauvais poil ?

— Peut-être, nous ne voyons pas la fin de ce truc, ça peut encore durer des mois. »

L'attention de Gilberte fut attirée par l'entrée d'un homme en civil dans le bureau. Elle écourta sa conversation avec Tito, et se tourna vers lui. Cheveux courts, blouson de daim. « Un militaire », se dit la jeune fille en répondant à son salut. Elle se souvint d'avoir entendu Georges le Français inviter quelqu'un par téléphone.

« Je vous présente Grégoire, dit le patron du CERM. Grégoire, ce sont les jeunes dont je t'ai parlé et qui travaillent avec moi. »

Gilberte sourit machinalement à l'homme au visage rond, et replongea sur sa machine à écrire. Les deux hommes se dirigèrent vers la carte recouverte d'un film de plastique transparent sur lequel les positions syriennes étaient mises à jour en fonction des renseignements que le service recevait.

« C'est comme chez nous, constata Grégoire, c'est le même style de travail.

— Tiens, voilà les signes d'identification », dit fièrement Georges en lui tendant un document.

Soudain, Gilberte se rendit compte que Georges le Français avait ouvert une armoire et montrait à son visiteur, de toute évidence un officier français de l'ambassade, des documents qui étaient enfermés dans un dossier. Son travail, leur travail, livré ainsi devant elle à des Français ! Furieuse, elle prit son sac et sortit du temple sans un mot. Elle monta dans sa R 5 et, en fulminant, se rendit droit au Conseil militaire. Elle subodorait que Georges travaillait pour les Français. Entrant sans frapper dans le bureau d'Abbas, le chef des renseignements, elle lui raconta sur un ton outré ce qu'elle avait vu.

« Ecoute, Gilberte, il vaut mieux que tu oublies cette histoire.

— Comment ? Oublier cette histoire ! Mais il est en train de nous piller et de tout donner aux Français.

— Gilberte, sois raisonnable, rentre chez toi et oublie tout. »

Elle repartit plus furieuse qu'elle n'était arrivée. Son frère prêta une oreille attentive à son récit. Ils décidèrent de contrer Georges, qu'ils surnommèrent « le Gallos » (Français en grec) et de donner à cette affaire le nom de code de « Tropper ».

*Achrafieh, samedi 25 avril 1981, 13 heures*

L'offensive syrienne sur les crêtes du mont Sannine, qui domine la plaine de la Békaa, à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de Zahlé, avait commencé au lever du jour dans le froid et la pluie. Les miliciens chrétiens n'avaient résisté que quelques heures pour tenter de préserver les voies de ravitaillement de Zahlé. L'opération avait été préparée et accompagnée d'une importante couverture d'artillerie qui avait annihilé toute contre-attaque. Les FL avaient dû abandonner le Refuge des Français et plusieurs batteries. Ils s'étaient repliés sur une seconde ligne en contrebas, mais ce nouveau front était plus une source de difficulté qu'autre chose.

Le coup était rude pour les défenseurs de Zahlé, privés désormais d'appuis de feu. Leur seule consolation avait été de découvrir, grâce aux écoutes téléphoniques, que les troupes de Damas avaient bénéficié de l'aide d'un officier est-allemand, Gherardt Dietrich Boehm, qui avait supervisé les tirs d'artillerie tandis que trois Soviétiques, Dimitri Nivotchenko, Nicolaï Vlassof et Gregory Ouchenko, dirigeaient les opérations hélicoptérées. Une découverte immédiatement rendue publique mais qui ne bouleversa pas les foules, contrairement aux espoirs des responsables politiques.

« C'était bien la peine d'avoir la promesse de Raphaël Eytan d'une intervention de son aviation en cas d'intervention de celle de Damas, fit remarquer, acerbe, Georges le Français à Abbas.

— Le temps est complètement bouché, et les hélicos ont volé au-dessous de leur couverture radar. Si l'on pouvait prévoir lorsqu'il vont utiliser leurs hélicos, ou du moins être prévenus dès qu'ils recommenceront à s'en servir, on pourrait faire un beau carton.

— Pourquoi veux-tu qu'ils remettent ça ?

— Ils vont nécessairement compléter leur dispositif et s'en resservir pour la logistique. Il n'y a aucune route qui leur permette d'alimenter leurs unités qui tiennent la crête, et avec la neige, ils ne sont pas près d'en construire une.

— Et avec quoi veux-tu faire un carton, tu as une aviation ? »

Abbas sourit en regardant Georges droit dans les yeux et ne répondit pas.

Georges comprit le message. Il attendit qu'il sorte et décrocha le téléphone.

*Achrafieh, lundi 27 avril 1981, 10 heures 15*

Pour la troisième journée consécutive, l'offensive syrienne, appuyée par des hélicoptères de transport et de combat, se poursui-

vait sur le mont Sannine. Les troupes de Damas avaient déposé une tête de pont et de là avaient conquis presque tous les points stratégiques dominant la Békaa et le Metn. Une compagnie de l'armée libanaise avait pris position à Msar afin d'empêcher l'extension des combats, mais sans intervenir dans la bataille. Gilberte et Camille avaient oublié leur affaire « Tropper » pour se plonger dans le dépouillement et le tri des éléments qui leur parvenaient, la rédaction des notes d'information, les bulletins de renseignement et de situation. Ils n'avaient pas quitté le temple depuis le début de l'offensive. A tour de rôle, ils allaient chercher des sandwiches Chez Wakim, place Sassine, dormaient sur leur chaise, la tête sur le bureau. Les journaux du matin avaient tous en une un encadré affirmant que le Département d'Etat américain estimait que « les positions prises par les Syriens sur les hauteurs du mont Sannine représentaient une importante modification du statu quo au Liban ». Gilberte passa ce texte au marqueur rose et le montra à Georges.

« C'est un feu vert aux Israéliens.

— Ils feraient bien de se dépêcher. »

Le téléphone les interrompit.

« Gazelles, armées de paniers de Hot, opérationnelles sur l'aéroport de Rayak. »

Georges avait reconnu la voix de Grégoire. Il prit un crayon et inscrivit immédiatement les informations.

« Merci, répondit-il simplement avant de raccrocher. Il se précipita sur sa machine à écrire et tapa un court rapport avant de le téléphoner à Fady Frem.

« Ça va barder, lança, souriant, le patron du CERM en reposant l'appareil, l'aviation va se mettre en branle.

— L'aviation ? laquelle ? la nôtre ? » demanda Gilberte.

Georges la regarda, accentua son sourire mais ne répondit pas.

### *Sur les flancs du mont Sannine, lundi 27 avril 1981, 12 heures 32*

Deux points brillants surgirent des nuages l'un derrière l'autre, et piquèrent sur les Gazelles qui venaient de décoller de la base de Rayak. Les deux hélicoptères tentèrent vainement de s'écarter de la trajectoire des missiles air/air tirés par les F 15 israéliens avant d'être transformés en boules de feu. Quelques secondes plus tard, après une approche au ras du sol, deux Phantoms lâchèrent des chapelets de bombes sur les positions syriennes situées dans les collines de Ferzol.

Une voix excitée venue de Zahlé détailla le raid aérien au téléphone.

« Ils ont bien fait passer le message », se dit Georges en allumant une cigarette.



« C'est du bon travail. On est très bons, s'exclama Gilberte. Je pourrais maintenant entrer à la CIA.

— Pas besoin d'aller aussi loin, plaisanta Georges, ils embauchent à Jérusalem, c'est plus près.

— Jamais de la vie, se rebiffa la jeune fille. Avec les Américains, je peux avoir au moins la nationalité.

— Oh, mais tu sais, avec les Israéliens, tu n'as qu'à te convertir, ils acceptent sans problème. »

### *Achrafieh, lundi 27 avril 1981, 17 heures 20*

« Gilberte, Tito au téléphone », cria Carmen. Elle se précipita vers l'appareil. Il avait la voix cassée de fatigue et prise par le froid.

« On se gèle ici, expliqua-t-il.

— Lorsque tu reviendras, nous irons nager à la plage et nous resterons des heures au soleil. » La voix de Gilberte était chaude et douce. Tito aurait voulu que la discussion se prolonge des années.

« Mes parents m'ont appelé hier soir d'Ajaltoun. Ils entendaient la canonnade de chez eux. Ils avaient cherché à me joindre pendant des heures. Maman m'a demandé ce qui se passait, je lui ai dit : rien. Elle m'a engueulé : " J'entends les canons d'ici. " Que veux-tu que je lui réponde ?

— La vérité.

— La vérité, pour l'inquiéter encore plus ? Tu plaisantes ! Est-ce que Georges est là ? J'ai quelque chose pour lui.

— Je te le passe. Je t'embrasse, appelle-moi dès que tu peux. »

Les deux hommes se saluèrent et commentèrent un instant le raid israélien.

« Georges, les Syriens ont monté un radar.

— Raconte.

— D'où je suis, j'ai une vue sur la vallée. Ce matin, une quinzaine de camions sont arrivés et ont déchargé du matériel à la hauteur de l'usine de poulets près de l'ancienne ligne de chemin de fer derrière Maallaga. J'ai suivi leur installation à la jumelle. Ça a duré une dizaine d'heures. Il devait y avoir des Russes qui les aidaient, car ils étaient tous en treillis sauf deux blonds en parka blanche qui semblaient diriger la manœuvre. J'ai pris des photos, deux films, avec l'appareil équipé d'un 500 millimètres que j'ai emprunté à un photographe de Zahlé. J'ai toutes les phases du montage. J'ai même compté le nombre de révolutions de la parabole par minute.

— C'est très bon, tout ça, vas-y, je note. »

Tito avait minutieusement observé le travail des Syriens. Sa description était d'une précision de spécialiste. Il avait même fait des croquis de ce qu'il avait vu.

« Ne bouge pas, je vais voir dans le James<sup>1</sup> », lui dit Georges. Ils discutèrent pendant que le patron du CERM feuilletait l'ouvrage à couverture bleue.

« Tu as raison, c'est bien un radar destiné à couvrir une zone de 150 à 250 kilomètres, en altimétrie et en gisement. Il détermine une abscisse et une ordonnée abstraites dans l'espace. Ces coordonnées sont ensuite relayées en temps réel aux radars d'acquisition d'objectifs des missiles SAM 6. Ils servent pour la poursuite des cibles. C'est du très bon boulot. Tu peux déterminer le point exact où ce truc a été installé ?

— Sans problème. Le temps de mettre en batterie des jumelles d'artilleur et de reporter le tout sur une carte, et je te rappelle. »

En fin de nuit suivante un homme hirsute, en treillis sale, déposait sans prononcer un mot sur le bureau de Georges une enveloppe brune protégée par du plastique. Elle contenait deux rouleaux de pellicule et quelques feuilles déchirées d'un carnet à spirale sur lesquelles étaient griffonnés des schémas et quelques explications. Aucune signature, aucun signe de reconnaissance. Le Français ne posa aucune question, malgré son désir de savoir comment ces papiers avaient franchi les lignes syriennes.

*Beyrouth, jeudi 30 avril 1981, 7 heures*

Gilberte étala *L'Orient le Jour* sur son bureau. « Des SAM 6 ont été introduits dans la vallée de la Békaa. » La phrase barrait toute la première page. L'information venait de Jérusalem. La jeune fille sourit en se plongeant dans le texte de l'article. « ...*Un porte-parole israélien a confirmé tard dans la soirée les informations en provenance de Beyrouth selon lesquelles l'armée syrienne aurait déployé un certain nombre de batteries de fusées antiaériennes de type SAM 6 (missiles destinés à tirer sur des avions volant à basse altitude. Il s'agit de trois petites fusées montées parallèlement sur un camion. Ils ont été déployés largement pendant la guerre d'octobre par les armées égyptienne et syrienne) et des rampes de missiles SAM 2 (missiles plus lourds et notamment guidés par radar). Les milieux politiques israéliens considèrent cette initiative comme très dangereuse et comme une nouvelle rupture du statu quo au Liban.* »

Georges, qui lisait par-dessus son épaule, hocha la tête.

« Les Israéliens vont s'activer. Je te parie qu'on va nous demander de travailler là-dessus. » Comme pour lui répondre, le téléphone se mit à sonner.

« Salut, c'est Fady Frem, comment vas-tu ?

1. Livre répertoire des armes de toutes les armées du monde, mis à jour tous les ans.

— Très bien », répondit Georges en se pliant aux salutations usuelles qu'il exécrait. Il n'avait jamais pu se faire à ce qu'il appelait les salamalecs, affirmant que c'était une perte de temps et d'efficacité. « Je vais te demander quelque chose, annonça le chef d'état-major des FL. Tu peux t'arranger pour avoir la réponse.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? » demanda innocemment le Français.

Les relations entre les deux hommes étaient empreintes de respect mutuel et d'amitié. L'appel de Fady Frem et les précautions qu'il prenait sous-entendaient que Georges devait sortir du cadre de son travail. « Il faut que ce soit bougrement important », se dit-il. Fady entra directement dans le vif du sujet.

« Pourrais-tu avoir confirmation des SAM 6 ?

— Cela va être difficile, mais je peux essayer. »

Ignorant la remarque, Fady poursuivit :

« Nous avons absolument besoin de preuves de l'installation de ces missiles.

— Pour quoi faire ?

— Il nous faut quelque chose de sérieux, ajouta Fady sans répondre à la question de Georges.

— Je vais voir ce que je peux faire », concéda le Français. Ils s'étaient compris à demi-mot. Le patron du CERM s'isola comme il put dans un coin de la pièce et parla longuement au téléphone avec un mystérieux interlocuteur.

Le lendemain matin, une estafette apporta une grande enveloppe brune. Georges en sortit une série de photos en noir et blanc représentant une batterie de trois SAM 6 dans leur alvéole de tir en position inclinée derrière une levée de terre. En arrière-plan, les contreforts du mont Liban se détachaient très nettement. Au dos de chacune d'elles, deux groupes de nombres, les coordonnées Lambert du positionnement des rampes de lancement. « Ils ont vraiment fait du bon travail », pensa Georges, avant de montrer les clichés à Camille et à Gilberte. Il décrocha le téléphone et appela Fady Frem.

« Tu peux passer prendre livraison de ce que tu m'as demandé. »

L'enveloppe fut enlevée moins de dix minutes après. Quarante-huit heures plus tard, les photos des SAM figuraient dans toute la presse. Une crise aiguë éclata entre la Syrie et Israël, les mettant au bord d'un conflit direct. Les Etats-Unis annonçaient immédiatement l'envoi au Moyen-Orient de Philippe Habib, un diplomate américain d'origine libanaise, pour tenter d'obtenir le retrait des missiles syriens de la vallée de la Békaa. Georges avait demandé à son service de suivre de très près ses aller et retour. Il consultait fréquemment un dossier rouge qui était en permanence sur son bureau, prenait des notes, le refermait pour le rouvrir quelques heures plus tard. Il finit par appeler Gilberte.

« Je crois que j'ai trouvé ton truc sur les déplacements des



Américains et des Israéliens. Regarde, j'ai fait rechercher dans les déclarations officielles et les interviews des responsables politiques des deux côtés entre deux voyages officiels d'Américains en Israël. Il lui tendit une coupure de presse datée du 3 mars 1981 : " ... *Michael Sterner, émissaire de la nouvelle administration américaine au Proche-Orient, vient de passer deux jours en Egypte, après être passé en Israël. Il doit revenir dans la région le 15 mars prochain...* ", puis une autre du 3 avril 1981 : " ... *Alexander Haig au Proche-Orient et en Israël devrait discuter directement avec Jérusalem des préoccupations communes sur les problèmes de sécurité de cette région stratégique...* "

« Tiens, il y a celle-là aussi : " ... *Il faut qu'un jour Israël et les Etats-Unis arrivent à un accord militaire...* ", et puis celle-là : " ... *l'accord de défense américano-israélien doit être réactualisé...* " »

Gilberte avait juste le temps de lire en diagonale les coupures que lui passait Georges.

« Et encore celle-là, écoute : " ... *Les Etats-Unis doivent avoir une base militaire au Moyen-Orient...* " Je suis persuadé, affirma le Français, que les déplacements des militaires américains et israéliens de haut rang que tu as notés l'autre jour ont quelque chose à voir avec ça.

— Tu penses qu'ils veulent créer une base américaine en Israël ?

— Je ne crois pas, bien que les Israéliens ne demanderaient sans doute pas mieux. Je pense surtout à un prépositionnement de matériel de guerre américain sur le territoire israélien. Des entrepôts dans lesquels les Américains pourront puiser en cas de besoin.

— Tu crois vraiment ? Si c'est le cas, les Arabes vont réagir.

— Je suis persuadé que quelque chose de ce genre se prépare. Nous allons réaliser une étude détaillée là-dessus avec des tableaux synoptiques, on verra bien. »

*Zahlé, lundi 11 mai 1981, 6 heures 30*

Un vent frais balayait la nuit. Le ciel commençait à pâlir à l'est, au-dessus du Jabal Terbol qui marquait la frontière avec la Syrie, de l'autre côté de la Békaa. « Ces putains de Syriens verront toujours le soleil avant nous », se dit Tito. Il frissonna et hâta le pas dans la rue déserte. Il avait passé la nuit derrière les sacs de sable qui renforçaient un mur au dernier étage d'un immeuble donnant sur la statue de la Vierge. Les Syriens n'avaient pas bougé. Depuis plusieurs heures, l'envie d'entendre la voix de Gilberte le tenaillait. Il avait pris goût à ses conversations étranges, à son cynisme railleur, à la chaleur de ses mots. Tous les prétextes étaient bons pour la demander et, pendant quelques minutes, s'évader de ce trou. Elle savait toujours trouver le ton qui le rassurait, le mot qu'il attendait. Elle était toujours là lorsqu'il avait besoin de dire ce qu'il avait sur le

cœur. C'était la première fois de sa vie qu'il parlait ainsi à quelqu'un, sans retenue et sans complexe. Tito entra dans la cave transformée en salle d'opération. Trois chabebs dormaient à même le sol, roulés dans des couvertures. Il prit le téléphone sur la table, s'adossa contre le mur et se laissa glisser au pied du meuble. Assis sur une caisse de munitions, il alluma une cigarette et composa le numéro du CERM. Gilberte décrocha. Il sourit.

« Tu ne vas donc jamais coucher chez toi ? demanda-t-il d'un ton faussement étonné.

— Impossible, il y a un imbécile qui appelle de Zahlé très tôt le matin. »

Une bouffée de chaleur lui réchauffa le ventre. Comme à chacune de leurs conversations, ils évoquèrent le passé, elle lui raconta ses premières janariks<sup>1</sup> de l'année, les derniers potins de Beyrouth qu'elle n'hésitait pas à enjoliver. Brusquement, sans transition, il lui annonça :

« Les six blessés graves que les Syriens n'ont pas voulu faire évacuer sont morts hier.

— On ne peut rien faire pour l'instant, lui dit Gilberte. La Croix-Rouge se démène pour faire passer un convoi, les ambassadeurs se battent comme des beaux diables. Tu as vu ce qui est arrivé avec sœur Marie-Sophie. Les Syriens multiplient les difficultés. »

Sœur Marie-Sophie Zoghbi était une des ambulancières de la Croix-Rouge depuis presque le début de la guerre. Coiffée d'un casque de tankiste peint en blanc, elle avait parcouru tous les champs de bataille ou presque, imposant le respect de l'action humanitaire en portant secours à tous ceux qui en avaient besoin, quel que soit leur camp. Elle était une véritable légende et sa seule présence avait souvent permis l'arrêt des tirs le temps d'évacuer des blessés. Quelques jours auparavant, elle avait forcé le front sud de la ville sur la route de Saadnayel, seule au volant de son ambulance pour aller chercher des mourants dans Zahlé. Les Syriens avaient mitraillé le véhicule, la tuant sur le coup. Il avait fallu plus de douze heures de combat acharné aux miliciens chrétiens pour parvenir à la camionnette blanche écrasée contre un mur, et récupérer son corps.

« J'ai trouvé une voiture blindée pour évacuer les blessés qui étaient dans la zone industrielle de Madin En Sanayeh, dans le bas de la ville, annonça fièrement Tito.

— Où l'as-tu trouvée ?

— Chez Skaff, j'ai forcé sa porte. »

Ministre de la Défense et député de Zahlé, Joseph Skaff possédait dans le quartier résidentiel une superbe propriété gardée par une demi-poignée de vieux soldats de l'armée libanaise.

1. Petites prunes vertes et acides à la chair ferme, que les Libanais grignotent avec du sel.

« Sais-tu ce que m'a dit le sous-off qui commande les gardiens ?  
" Vous ne pouvez pas prendre la voiture, le ministre ne veut pas. "  
Qu'il aille se faire foutre, ce vieux con. Il n'est pas capable de défendre le pays et en plus, il ne voulait pas que la voiture de l'Etat transporte ceux qui ont été blessés pour le défendre.

— Le ministre ne va pas être content, tu vas salir ses coussins, plaisanta Gilberte. Il va en parler à ses amis syriens qui vont venir te chercher par la peau des fesses.

— Ils nous ont déjà invités à aller prendre le thé avec eux.

— Ils vous ont invités ?

— Tu sais, dans certains endroits, il n'y a que quinze mètres entre leurs positions et les nôtres. Hier après-midi, le secteur était tranquille. On entendait leurs transistors diffuser de la musique. Il y avait un rayon de soleil. Les vacances, quoi. Ils ont appelé un de mes mecs. « Tu viens prendre le thé ? » Cet imbécile y a été. Ils l'ont bien sûr kidnappé, et hier soir il est passé à la télé syrienne. Ils lui ont fait dire qu'il était prisonnier à Zahlé et qu'il s'était sauvé pour se réfugier chez eux.

— Mais il est fou, pourquoi il y a été ?

— Comme ça. C'est le style du super-macho, tu sais, du genre :  
" Moi les Syriens y me font pas peur, je les emmerde. La preuve, je vais boire le thé avec eux. "

— Quel con ! s'exclama Gilberte. Il va peut-être rencontrer Philippe Habib à Damas et aller lui raconter ses salades en buvant le thé avec lui.

— Habib est à Damas ?

— Oui, il est allé leur chanter la dernière chanson israélienne :  
" Retrait des missiles ou intervention de l'armée de l'air israélienne ".  
Et les Syriens lui ont joué : " Les missiles resteront là où ils sont. "

— Que va-t-il faire ?

— Il doit aller demain chanter la chanson syrienne à Jérusalem.

— Il faudrait qu'il se dépêche de trouver une chanson commune pour les deux. Ça devient très difficile, ici. Béchir nous a appelés ce matin. Nous lui avons dit que nous n'avions plus de munitions. Il nous a répondu de nous débrouiller mais qu'il fallait encore tenir quelques jours. Nous avons déjà prévu de nous regrouper et de nous retrancher dans un réduit d'immeubles. Les Syriens ne savent pas se battre en combat de rues. Nous aurons une chance de tenir un peu plus longtemps. Mais si j'avais mon mot à dire, je demanderais aux Israéliens de taper, et de taper dur.

— Georges vient de se réveiller, je vais te le passer.

— Vous couchez ensemble ?

— Oui ! Dans la même pièce, imbécile ! »



« Tu vas maintenant travailler pour les roses », glissa Gilberte à Georges en lui montrant la première page de *L'Orient le Jour* : « Mitterrand élu avec 52,6 %. » Georges marmonna une réponse et se plongea dans un dossier. De toute évidence, le changement de régime que connaissait la France depuis la veille au soir ne lui plaisait pas. La France à gauche, sa politique extérieure allait se modifier. Elle allait maintenant se rapprocher des Palestiniens et des partis libanais de gauche. Le PSP de Joumblatt faisait partie de l'Internationale socialiste, son leader en était même l'un des vice-présidents. Il mit plusieurs secondes pour saisir l'agressivité avec laquelle la remarque avait été faite. Ce n'était pas la première fois qu'il sentait chez elle de l'hostilité à son encontre.

« Il y a quelque chose qui ne va pas dans ce service, dit-il en posant son crayon.

— Tu donnes notre travail aux Français », lâcha Camille en le regardant droit dans les yeux. Carmen leva les yeux, étonnée. Il y avait parfois de l'électricité dans l'air entre les gens du bureau, mais l'accusation de Camille était directe.

« Ça va pas, non ! » répliqua Georges le Français, en se tapant le front.

— Et le gars qui est venu ici, Grégoire ? contra Gilberte.

— Mais pas du tout. J'ai voulu lui montrer l'ambiance et le sérieux du travail que nous faisons. Que veux-tu qu'il prenne comme renseignements, en jetant un simple coup d'œil sur cette carte ? C'est lui qui pourrait nous en apprendre. Je vous avais parlé de lui. » Le patron du CERM se tourna vers Gilberte : « Je t'ai dit plusieurs fois qu'il m'avait donné telle ou telle information. Ce sont des échanges normaux. Tu sais qu'il y a une règle du jeu entre nous. Je t'avais même dit, souviens-toi, qu'il fallait qu'il vienne et que je lui avais parlé de vous et de votre travail.

— La règle du jeu est entre vous deux. Tu n'as jamais voulu nous dire que tu étais français et que tu faisais partie de leurs services.

— Ah, c'est ça. Pourquoi je te dirais que je suis français, si je suis libanais ? Tu veux voir mon passeport ? Visiblement, ça ne servirait à rien. Vous soutenez le contraire. Que voulez-vous que j'y fasse ! Ce que j'ai fait, je l'ai fait devant vous, sans me cacher.

— Et les photos de Tito, que sont-elles devenues ?

— Je les ai fait développer, et je les ai données à Abbas.

— Tu les as fait développer par Grégoire.

— Parce que je pouvais les donner au photographe du coin ? Il nous avait refilé les Gazelles syriennes, il fallait lui renvoyer l'ascenseur. Et en plus, tu sais pertinemment que tout ce que nous avons fait l'a été avec l'accord de l'état-major, même lorsque "vous" avez travaillé au profit des Israéliens. » Il avait appuyé sur cette dernière phrase.

« Ça, c'est toi qui le dis.

— Ne fais pas l'innocente. Tu connais parfaitement les rapports des FL avec les Juifs depuis 1975. Tu serais bien la seule, ici, à ignorer la rencontre entre Pierre Gémayel, Camille Chamoun et Ménéhem Bégin, Moshé Dayan, Esser Weizmann et Raphaël Eytan, sur un navire de la marine israélienne au large de Jounieh, dans la nuit du 28 au 29 août 1978 très précisément. Tu ne sais peut-être pas qu'au cours de cette réunion les Israéliens ont décidé qu'en cas d'attaque aérienne de la Syrie contre des chrétiens du Liban, " Israël examinerait favorablement l'éventualité d'une intervention de son aviation ", comme ils disent. Abbas ne t'a jamais dit que c'est ce jour-là que se sont négociées la fourniture d'armes et l'aide diplomatique contre la promesse d'un accord de paix séparée avec Jérusalem dès que les chrétiens auront repris le contrôle de l'Etat ? Eh bien moi je te le dis, et je peux même ajouter que Cheikh Pierre et Bégin ont signé un engagement écrit à ce sujet.

— Personne n'a jamais parlé de ça.

— Eh bien moi je te le dis, et tu peux vérifier auprès de Béchir, Fady, ou Abbas. Si Israël n'a jamais fait un mystère de ses relations avec Saad Haddad au Sud, cet accord est resté secret pour ne pas provoquer une levée de boucliers des pays arabes, qui ne veulent pas entendre parler d'un second traité de paix avec Israël. Tu sais ce qui est arrivé à l'Egypte<sup>1</sup>. Les relations entre les chrétiens du Liban et les Juifs ne datent pas d'hier. Déjà en 1948, au moment de la création de l'Etat hébreu, le premier ministre de l'époque, David Ben Gourion, voulait favoriser la création d'un Etat maronite indépendant allié à Israël. Mais ça n'a pas marché. Pendant la guerre des deux ans, entre 75 et 78, Isaac Rabin nous avait envoyé des armes en disant : " Les ennemis de mes ennemis sont mes amis. " Tu sais, les Juifs ont aidé les Kurdes et même des Asiatiques, alors pourquoi pas vous ? De toute façon, ils foutent le souk partout. »

Le frère et la sœur ne répondirent pas. L'élection de François Mitterrand changeait beaucoup de choses. Gilberte prit son frère à part.

« Si ses chefs lui demandent de travailler contre nous, il sera obligé de le faire.

— Non, il ne peut pas. Cela fait trop longtemps qu'il est avec nous.

— Et tu crois que son Grégoire hésiterait ? Il faut faire un rapport à l'état-major.

— N'exagère pas. Allons plutôt voir Fady. »

Fady Frem les reçut fraîchement :

« Ne vous occupez pas de ça. Cela ne vous regarde pas. » Gilberte

1. Rupture des relations diplomatiques par tous les pays arabes, mise en quarantaine et déménagement du siège de la Ligue arabe du Caire à Tunis.

et Camille en conclurent qu'il y avait un accord entre Georges le Français et les FL.

### *Achrafieh, jeudi 4 juin 1981, 11 heures*

Fabien entra dans le temple, droit comme un i, du haut de ses quatre ans. Il avait la même démarche que son père, Georges le Français, qui en était très fier. Le bambin se dirigea droit vers Gilberte.

« Bon anniversaire. »

Gilberte était née un 1<sup>er</sup> juin, et Georges le 12. Il avait coupé la poire en deux et choisi le 4 pour fêter le même jour ses vingt-quatre ans et les trente-quatre ans du patron du CERM.

Elle le prit dans ses bras et l'embrassa. Fabien se débattit.

« Pose-moi, je viens travailler. »

— Tu fais bien, lui répondit-elle en le faisant glisser à terre, nous avons beaucoup de travail. Tu vas nous aider. Tiens, prends cette chaise. » Elle le souleva et le reposa dans son fauteuil. « Voilà un crayon et une feuille de papier. »

— Je veux aussi faire des trous pour les dossiers.

— C'est tout ? » gronda-t-elle avec un sourire.

Elle lui donna la perforatrice. Gilberte fondait chaque fois que Georges l'amenait au temple. Elle n'avait pas d'attirance particulière pour les enfants. Elle avait même horreur de les avoir dans les jambes. Mais avec Fabien, c'était différent. Elle adorait ses grands yeux marron qui lui mangeaient les joues, sa frange de cheveux toujours bien peignée, son teint bronzé. En short ou en jean, il se comportait comme un homme, essayant d'imiter les attitudes de son père.

« Après le travail, on mange le gâteau, affirma l'enfant. »

— Mais il n'y a pas de gâteau ici, tenta la jeune fille.

— Tu crois que papa laissera passer une fête sans acheter de gâteau ? Il a dû le cacher quelque part. Cherche-le pendant que je travaille. »

Ils éclatèrent de rire. Georges entraîna Camille dans un coin, lui glissa quelques mots à l'oreille et lui remit une liasse de billets.

### *Beyrouth-Ouest, jeudi 4 juin 1981, 15 heures*

Les rues du quartier de Mousseitbé qui descendaient en pente douce vers les souks s'étaient assoupies sous la chaleur de la mi-journée. La circulation respectait elle aussi l'heure de la sieste, à



moins qu'elle ne se soit raréfiée à cause du déluge d'obus qui tombait depuis plus de trois heures sur Achrafieh, situé de l'autre côté de la ligne de démarcation, à moins de deux kilomètres à vol d'oiseau. Le roulement des explosions résonnait dans toute la ville. Mohamed Dib Itani tourna le coin de l'immense maison beyrouotine blanche aux volets bleus, résidence de l'ancien premier ministre Saëb Salam, le leader de la communauté sunnite. Derrière le lourd portail de fer forgé, à l'ombre d'un frangipanier en fleur, armés de kalachnikovs, une demi-douzaine de Kurdes du mouvement de l'Avant-Garde de la Réforme<sup>1</sup> discutaient autour d'un café à la cardamome. Ils montaient la garde jour et nuit autour du maître et de ses biens.

Mohamed Dib Itani entra dans le jardin et se dirigea vers l'escalier de pierre qui escaladait la façade vers le premier étage. L'un des gardes, Hillal Ali Kan, l'interpella, sans bouger de sa chaise. Itani lui fit part de son désir de rencontrer l'ancien chef du gouvernement. Hillal Ali Kan se leva et voulut le fouiller. Le visiteur refusa. Bien sûr, il était armé, comme tout le monde, mais il n'était pas question pour lui, sunnite, d'être fouillé par un Kurde, et encore moins de lui donner son revolver. Les autres gardes s'étaient approchés, menaçants. Des insultes fusèrent et Itani fut littéralement jeté dehors. Il s'enfuit précipitamment et tourna le coin de la rue. Les gardes étaient à peine revenus à l'ombre du frangipanier que deux voitures s'arrêtèrent devant le portail dans un crissement de pneus. Itani jaillit de l'une d'elles, accompagné de miliciens sunnites, des Mohabitouns, armes à la main. Immédiatement, une fusillade éclata. Un des gardes s'écroula et Itani, touché à la poitrine, fut jeté dans l'une des voitures qui démarra aussitôt, suivie du second véhicule dans lequel s'étaient entassés les Mohabitouns. L'échange de coups de feu avait duré moins d'une minute. Il en fallut à peine un peu plus pour arrêter un taxi-service, faire descendre sous la menace les clients qu'il transportait, y engouffrer le garde blessé et quatre de ses compagnons et prendre la route de l'hôpital américain.

Les deux groupes se retrouvèrent nez à nez à l'intérieur de la salle des urgences. Sans même prononcer un mot, ils dégainèrent et ouvrirent le feu. Une panique indescriptible dispersa le personnel médical et les malades dans les couloirs et les étages supérieurs. Les miliciens et les gardes s'y engagèrent à leur tour en se pourchassant à coups de grenades. Les gendarmes des FSI intervinrent rapidement. Ils durent progresser couloir après couloir, en hurlant des appels au cessez-le-feu. Ils se gardèrent d'utiliser les armes qu'ils portaient et firent en sorte de laisser fuir les combattants, pour mettre fin à la bataille rangée.

1. Parti prétexte qui permettait à Saëb Salam de disposer d'une milice privée.

## *Achrafieh, jeudi 4 juin 1981, 15 heures 30*

Camille se glissa entre les sacs de sable qui protégeaient l'entrée du temple, pénétra dans le bureau et posa ses paquets sur une table. Surpris par les premiers obus dans la pâtisserie, il était descendu dans la cave du magasin avec le propriétaire et deux clientes.

« Des femmes et des gâteaux, tu es un petit veinard, plaisanta Georges.

— Tu parles. Elles étaient vieilles et sèches comme des coups de trique, et Maurice, le pâtissier, ne nous quittait pas des yeux de peur qu'on ne mange à pleines mains la farine qu'il a entassée dans sa cave. Il ne nous a même pas demandé si nous voulions un verre d'eau. Il n'avait qu'une envie, c'était de nous foutre à la porte. Et maintenant si nous mangions, je meurs de faim.

— Moi aussi », lança Fabien qui avait patiemment attendu.

Ils débballèrent les sandwichs et ouvrirent la bouteille de champagne. Fabien dédaigna les rouleaux de pain enserrant du charwarma<sup>1</sup>.

« J'ai surtout faim de gâteau », dit-il en regardant Gilberte. Elle devança Georges qui s'apprêtait à réagir par la négative.

« Tu as raison, comme c'est aussi mon anniversaire aujourd'hui, j'ai le droit de décider, et je t'autorise à ne manger que du gâteau. »

Le gamin se tourna vers son père.

« Elle est très gentille, tu ne trouves pas ? »

Georges glissa à son fils un paquet plat et montra Gilberte du menton.

« Tiens, c'est un cadeau pour toi.

— C'est toi qui me l'offres ? »

Fabien haussa les épaules.

« Je n'ai pas d'argent, moi. C'est papa qui me l'a donné pour toi. »

Gilberte l'embrassa et ouvrit l'emballage. Elle poussa un cri de joie en découvrant un revolver 7,65 de femme à crosse nacrée.

## *Achrafieh, lundi 8 juin 1981, 17 heures*

D'un geste de la main, Camille imposa le silence à Carmen qui venait d'entrer en saluant à la cantonade. Tout le service était agglutiné autour d'un bureau et avait les yeux fixés sur le transistor qui y trônait. Elle s'approcha du groupe. « ...nucléaire irakienne de Tammouz dans la banlieue de Bagdad. Plusieurs ouvriers ont été tués dont un

1. Tranches de bœuf découpées en fines lamelles, empilées les unes sur les autres et cuites sur un gril vertical.

*technicien français, Damien Chaussepied. Le réacteur nucléaire Osiris avait été fourni par la France, malgré les protestations de Jérusalem qui affirmait que l'uranium enrichi servait à fabriquer la bombe atomique... »*

« Que se passe-t-il ? demanda la secrétaire.

— Les Juifs ont bombardé la centrale nucléaire irakienne ce matin. »

« ...L'opération, qui avait pour nom de code Babylone, a eu lieu après le feu vert du gouvernement israélien réuni secrètement très tôt ce matin. Ce raid, que l'aviation préparait depuis plusieurs mois, a été effectué par huit bombardiers F 16, tandis que la sécurité était assurée à haute altitude par huit chasseurs F 15. Ils sont entrés en Arabie saoudite en se faisant passer pour des appareils jordaniens avant de se diriger sur leurs cibles. Selon une source militaire à Tel-Aviv, le raid a duré trois heures et tous les avions sont rentrés à leur base... »

« Ils sont quand même forts ! » s'écria Camille avec une pointe d'admiration. Il se souvint brusquement du raid aérien sur Entebbé qu'il avait suivi aussi à la radio du Caire.

« Ils ne sont effectivement pas mauvais, mais à qui s'adressent-ils ? admit Georges. Maintenant, gare aux réactions. Les Arabes vont gueuler comme des putois, les Occidentaux feront la grosse voix et ça s'arrêtera là. Ils sont sûrs de l'impunité. Les Américains bloqueront, avec leur droit de veto, toute tentative du Conseil de sécurité de l'ONU. Il n'y aura guère que les Palestiniens pour lancer quelques raids de commandos ou des roquettes de katiouchka depuis le Sud-Liban.

— S'ils sont si forts, pourquoi ne nous aident-ils pas un peu plus sur Zahlé ? demanda ingénument Gilberte.

— Parce qu'ils ne donnent rien contre rien.

— Mais tu nous as parlé d'une paix séparée entre eux et nous.

— Dès qu'ils seront convaincus que nous pourrions tenir notre promesse, ils viendront nous donner un coup de main. Je ne pense pas qu'ils le soient déjà. Bon allez, c'est bien beau tout ça, mais nous avons du boulot. »

Quelques jours plus tard, alors que Zahlé connaissait un bombardement d'une rare violence, le raid israélien sur Tammouz revint à la une des journaux libanais d'une manière inattendue qui leur fit grincer des dents. « ...Hier, devant la Knesset, le premier ministre israélien a affirmé que ses déclarations intransigeantes sur l'affaire des missiles SAM 6 étaient destinées à détourner l'attention des préparatifs alors en cours contre la centrale nucléaire irakienne, notamment pour le personnel des bases aériennes. " Les SAM 6 ne perturbent pas en fait les opérations de reconnaissance israéliennes dans la Békaa, a-t-il dit devant les députés. Ces missiles peuvent être détruits aisément par nos appareils en moins de deux heures sans qu'il y ait de pertes israéliennes... " » Camille froissa le journal et le jeta dans un coin de la salle.

« Les salauds, ils se sont bien foutus de nous.



— Non c'est un jeu, lui répondit Georges. Un jeu qui n'est pas fait pour des enfants de cœur. »

*Majliss, vendredi 26 juin 1981, 15 heures*

Les tractations politiques se faisaient de plus en plus dures au sein du comité de vigilance chargé de mettre fin à la bataille de Zahlé. Les réunions à Beït Eddine, regroupant le prince saoudien Fadh, l'émir koweïtien Sabah et le ministre des Affaires étrangères syrien Khadam se multipliaient et devenaient de plus en plus longues. La Syrie, paralysée dans la Békaa et tenue en échec à Beyrouth, avait accepté le principe d'un retrait des miliciens des FL et la prise de contrôle de la ville assiégée par les FSI.

« Prépare-toi à sortir, suggéra Gilberte à Tito.

— Il n'en est pas question. »

Les soixante kilomètres qui séparent Zahlé de Beyrouth lui paraissaient infranchissables. Il fallait traverser la zone tenue par les Syriens, qui en profiteraient pour leur jouer un tour.

— Moi, je reste ici, expliqua Tito. Ils me connaissent depuis l'affaire de Fayadiyeh. Je ne veux pas prendre de risques si je n'ai aucune chance. »

Ce n'était pas la première fois que l'ancien lieutenant de l'armée libanaise faisait un blocage sur sa sortie. La jeune fille avait parlé de ses craintes à Fady Frem.

« C'est normal, avait répondu le chef d'état-major. Ceux qui sont là-bas ont le complexe de l'assiégé. Ils ont le sentiment que l'extérieur, tout ce qu'il y a à l'extérieur de leur zone leur est hostile, notamment parce qu'ils n'ont pas toutes les informations. Mais ne t'en fais pas. Je suis sûr que lorsqu'ils recevront l'ordre de Béchir, ils sortiront. »

Gilberte raconta à Tito que deux Allemands de l'Ouest néo-nazis avaient été arrêtés après s'être réfugiés dans le secteur chrétien. Ils faisaient partie du groupe sportif paramilitaire dirigé par Karl Heinz Hoffmann, interpellé à Francfort une semaine auparavant, au moment d'embarquer pour le Proche-Orient. On le soupçonnait d'avoir organisé l'attentat de la fête de la bière à Munich, le 26 septembre 1980, qui avait fait des dizaines de victimes. Les deux Allemands, Walter Hulrich Behle, qui se faisait appeler Khaled, et Johannes Mainka, dit Abdallah, étaient entrés au Liban en octobre 1980 pour s'entraîner aux techniques de sabotage et d'explosifs dans un camp palestinien dirigé par Abou Ayad à Bir Hassan, tout près de l'aéroport de Beyrouth. Mais ils n'avaient pas apprécié que l'essentiel de leur stage consiste à construire des abris et à réparer des voitures militaires.

« Georges dit qu'avec ces arrestations, les FL veulent démontrer d'une part leur allégeance à Israël et d'autre part qu'ils sont le fer de lance de la lutte contre le terrorisme international. Et en profiter pour contredire les accusations portées contre nous, d'entretenir des relations avec les groupes d'extrême droite européens.

— Ça, c'est bien possible. C'est aussi des gages pour Israël. »

## 6

*Zahlé, mardi 30 juin 1981, 5 heures 10*

Augustin Farah, l'évêque grec catholique, contourna la carcasse de voiture calcinée et s'engagea au milieu de la rue, stupéfait par l'importance des destructions. L'avenue n'était qu'une trouée dans un champ de ruines. Le macadam disparaissait sous une épaisse couche de gravats. Les fils électriques pendaient comme une toile d'araignée déchirée. Toutes les façades avaient éclaté, projetant murs, balcons et fenêtres sur la chaussée. Une odeur acide de putréfaction émanait des lambeaux de bâtiments. Doucement poussé par Georges Iskandar, l'évêque maronite, il enjamba un poteau télégraphique déchiqueté et reprit prudemment sa marche. La puanteur devint plus forte devant la boucherie. Il supposa que la viande qui s'y trouvait au début du siège, quatre mois plus tôt, y était restée. Il chassa difficilement l'idée qu'il pouvait s'agir d'autre chose. L'évêque grec orthodoxe Spiridon Khoury vint à sa hauteur, ouvrit la bouche pour dire quelque chose et y renonça. Les trois prélats en robe noire et en toque, à la tête d'un groupe de notables, conformément aux accords passés à Beït Eddine, devaient se rendre à l'entrée dite du Pont où Syriens et FSI les attendaient pour régler la procédure d'évacuation des combattants chrétiens de Zahlé. Augustin Farah, la gorge nouée, pensa aux bourgeois de Calais qui, comme eux, s'étaient rendus aux portes de la ville la corde au cou, pour remettre les clés de la cité à des assiégeants. Eux n'avaient pas de corde au cou, mais une chaîne en or et un crucifix. Le petit groupe passa devant l'ambulance de sœur Marie-Sophie dont l'avant était constellé d'impacts. Un peu plus loin, deux chars T62 syriens, touchés de plein fouet, obstruaient partiellement la voie. Un sentiment de satisfaction l'envahit une seconde.



Sa kalachnikov posée sur le muret de sacs de sable construit sur la terrasse d'un immeuble, Tito suivait à la jumelle la progression des évêques. Il était inquiet. Le calme qui noyait la ville le mettait mal à l'aise. Incongru, le chant d'un oiseau troua le silence. Depuis des mois, il n'en avait pas entendu. Des voitures civiles s'immobilisèrent à la hauteur des premières positions syriennes. Tito régla ses jumelles. Il reconnut la chevelure blanche et la grande bouche d'Elias Hraoui. Tito fit la grimace. Il en avait beaucoup entendu parler, notamment après que son fils eut été blessé. Pendant des soirées entières, certains jeunes de la ville lui avaient raconté la fortune des Hraoui, les pots-de-vin, les magouilles. Tito le vit gesticuler. « Il ne sait toujours pas parler sans les mains », se dit-il en souriant. Il l'avait vu un soir à la télévision et avait eu mal au ventre, tant il avait ri. Le son était coupé et le ministre ouvrait et fermait la bouche telle une carpe dans un bocal, en agitant les bras comme un moulin à vent.

« Il y a le colonel des FSI Sélim Darwich avec le député maronite, affirma une voix à ses côtés.

— Maronite ! tu parles », murmura Tito, qui se souvenait de la conversion intéressée de Hraoui.

Lorsque, peu après dix heures, les six autobus qui transportaient les rescapés de Zahlé pénétrèrent à Sin El-Fil, ce fut du délire. Des centaines d'amis, des miliciens avec à leur tête Béchir Gémayel, des parents, se précipitèrent vers les véhicules. Riz, eau de Cologne, embrassades, les miliciens ne savaient plus vers qui se tourner. Le premier à descendre fut leur chef, Jo Eddé, boitant légèrement, le teint pâle derrière ses grandes lunettes à fine monture d'acier, ému à ne pouvoir prononcer un mot. Les autres suivirent un à un, sales, amaigris. Ils étaient immédiatement avalés par des dizaines de bras tendus puis poussés vers Béchir qui leur donnait l'accolade en leur glissant :

« Tu restes avec moi. Nous allons ensuite au Conseil militaire. »

Ils défilèrent devant les deux patriarches politiques chrétiens, Pierre Gémayel, égal à lui-même dans son costume strict, et Camille Chamoun, la tête protégée du soleil par un mouchoir blanc. « Aujourd'hui, vous ne quittez pas Zahlé, leur affirma Béchir Gémayel dans une allocution qui suivit une remise de médailles, mais vous y entrez car vous resterez à jamais dans le cœur de ses fils, vous qui avez su lutter à leurs côtés pour l'appartenance nationale de la ville. Sa cause, grâce à vous, est devenue internationale. Partout dans le monde, des états-majors de crise ont été formés pour Zahlé, des émissaires se sont multipliés... »

Gilberte, qui s'était glissée au premier rang, ne quittait pas Tito des yeux. Depuis qu'ils étaient arrivés au Majliss, il discutait avec ses amis, saluait les uns ou les autres sans oser s'approcher. Il était maintenant devant elle mais ne la voyait pas.

« Des religieux ont fait des sit-in, poursuivait Béchir, le pape a prié, des missiles ont été installés, des flottes se sont mises en branle, des intentions ont été démasquées, et l'on a départagé les alliés des ennemis... » Les yeux de Tito croisèrent enfin ceux de la jeune fille. Il sourit, elle lui répondit d'un petit geste de la main. A la fin de l'allocution, Tito se glissa vers Gilberte.

« Je consacre ma soirée à mes parents, et celle de demain à toi, si tu le veux bien. » Elle hocha la tête. Il l'embrassa sur la joue et fit demi-tour. Elle n'avait pas prononcé un seul mot.

Il ne vint qu'en fin d'après-midi. Gilberte ne tenait pas en place, se levant, parlant pour ne rien dire, consultant sa montre et demandant l'heure sans cesse jusqu'à ce que son frère lui dise gentiment :

« Arrête de me demander l'heure, cela ne sert à rien. D'une part ça change tout le temps, et d'autre part ça ne le fait pas venir plus vite. »

Vexée, Gilberte bouda quelques instants, fit semblant de se plonger dans un dossier et finit par prendre son sac et sortir. Lorsqu'elle revint, Tito venait juste d'arriver. Il saluait Camille.

« Je t'attends depuis deux heures, lui dit-il d'un air faussement courroucé.

— menteur, tu viens tout juste d'arriver, je t'ai vu du bout de la rue. » Elle lui fit la bise et le présenta à Georges. Les deux hommes se serrèrent la main.

« Merci, lui dit Tito.

— Merci pourquoi ? C'est à nous de vous remercier pour votre travail et la qualité des informations que vous nous avez fournies. »

Le jeune Libanais le regarda droit dans les yeux puis se tourna vers Gilberte :

« On y va ? »

*Achrafieh, vendredi 3 juillet 1981, 3 heures*

La pleine lune éclairait la rue déserte et silencieuse. Gilberte se pencha vers Tito, l'embrassa rapidement sur la joue et sortit précipitamment de la voiture. Elle se retourna, lui fit un signe de la main et entra dans son immeuble, ravie de sa soirée mais également un peu frustrée. Elle se déshabilla et se mit au lit en se jurant que, s'il ne faisait pas le premier pas, c'était elle qui le ferait. Par la fenêtre ouverte de sa chambre, elle entendait la mélodie lancinante des grillons du bois des pins, elle se laissa bercer un moment par ce

crissement, puis tendit l'oreille. « Réveillez-vous, c'est l'heure de vous restaurer, le Prophète vient vous visiter, psalmodiait une voix lointaine, ne manquez pas votre Souhour<sup>1</sup>, le Souhour est une bénédiction pour vous. » Des petits coups de tambour entrecoupaient ces appels chantés : « Salut à la lune qui vient d'être entière, les rayons du soleil pâlisent. » Gilberte, complètement réveillée, se remémora le tobbel tué par son frère et ses amis. Elle eut du mal à trouver le sommeil.

### *Port de Beyrouth, jeudi 13 août 1981, 17 heures*

Le ferry était maintenant bien arrimé au quai. Marc Flamant n'avait prévenu personne de son retour. Pendant les douze mois de son service militaire, il s'était évertué à taire son expérience de la guerre. Ses instructeurs, étonnés de ses dons, de ses résultats au tir, l'avaient poussé à faire le peloton de sous-officiers. Il y avait excellé dans l'utilisation du terrain et le commandement des hommes.

Pendant les manœuvres d'accostage, il s'était étonné de voir des dizaines de voitures roulant à vive allure sur les quais de la zone franche, habituellement interdite au public. Puis il avait souri : c'était ça, le Liban !

« Marc ! Tu es revenu ! Allan was allan. » Ils se donnèrent l'accolade. Marc avait reconnu l'un des chabebs qui étaient avec lui en stage à la montagne sans pouvoir mettre un nom sur son visage.

« Tu as fait bon voyage ? »

— Sans problème, mais dis-moi, qui sont ces gens qui roulent comme des fous ?

— Ceux qui passent de l'autre côté pour aller travailler, répondit-il en montrant l'Ouest de la ville. Les passages sont fermés à cause des francs-tireurs. Il y en a ici aussi, mais ils sont postés sur les toits des immeubles du centre ville, assez loin. Pour passer d'un quai à l'autre, les voitures traversent les hangars. En ce moment c'est calme, les snipers sont allés manger, il n'y a pratiquement plus de tirs après quatre heures de l'après-midi. »

Comme si rien ne se passait, des dockers déchargeaient des

1. Repas léger pris pendant le Ramadan par les musulmans avant le lever du jour. Il est essentiellement composé de thé, de yogourt, de labné, de dattes et de fruits. Le Ramadan comporte trois divisions religieuses : au début, la miséricorde, à mi-chemin, le pardon, et à la fin du mois l'accession à la purification totale. Il est dit que le jeûne débarrasse du diable, des vices et des médisances. Il doit être accompagné du fitrah (ou don) à ceux qui sont dans le besoin ; aussi, à la fin du Ramadan, les gens expriment leur gratitude au moussaharati en lui offrant des cadeaux ou de l'argent lorsqu'il effectue sa dernière tournée.



caisses, des poids lourds allaient et venaient dans d'épais nuages de gaz d'échappement, des douaniers moustachus et goguenards surveillaient, ou faisaient semblant.

« Quelqu'un vient te chercher ?

— Non, je vais prendre un taxi.

— Pas question, je te ramène. »

Ils longèrent des rues grouillantes et s'élancèrent dans la montée du ministère des Affaires étrangères.

« Quelle est la situation ? demanda Marc.

— Comme d'habitude. Ils nous tirent dessus et nous tirons sur eux. Les Syriens n'ont toujours pas avalé le coup de Zahlé. Le comité de vigilance chargé d'épauler le gouvernement ne se réunit même plus. Bache est à Washington depuis hier. On dit qu'il est allé demander aux Américains de soutenir Sarkis.

— Aux Américains ou aux Israéliens ?

— Aux deux, tu sais bien qu'ici, ils ne vont pas l'un sans l'autre. Après Zahlé il y a eu beaucoup de journalistes israéliens au Conseil militaire, affirma le jeune homme avec un grand sourire, et les gens du Majliss se sont mis à travailler comme des fous.

— Qu'entends-tu par là ?

— J'ai l'impression qu'il y a quelque chose dans l'air. Je ne sais pas quoi, mais il se prépare quelque chose. A part ça, tout va bien, on vit.

— Et toi, que fais-tu ?

— De l'import-export avec mon oncle.

— Sais-tu où sont Poussy et les autres ?

— Ils sont au centre ville, dans l'immeuble Kamal. Les Syriens ont essayé de le prendre il y a quinze jours, mais ils n'y sont pas parvenus. Tu sais où ça se trouve ?

— Oui, c'est celui qui est à côté de l'immeuble Achkar. Merci pour la balade. »

Une fois chez lui, Marc enfila son treillis, prit sa kalachnikov et la dégraisa. Il garnit trois chargeurs et se précipita au centre ville.

*Sur la route de l'aéroport,  
vendredi 4 septembre 1981, 13 heures 30*

La voiture que conduisait Grégoire quitta la petite route qui venait d'Ousaï et s'engagea sur l'autoroute qui menait vers l'aérogare. Georges le Français, assis à côté de lui, tentait de reconnaître l'armement que les Syriens avaient placé près des levées de terre rouge de Bir Hassan. Ils avaient fait le tour de l'aéroport pour vérifier le positionnement des unités de Damas. Grégoire avait souhaité son

avis sur de nouvelles installations dans les collines au-dessus de Khaldé.

« Nous passons à Clemenceau<sup>1</sup>, puis nous irons casser la croûte dans un restaurant espagnol. »

Georges accepta volontiers. Il était rarement venu en secteur Ouest de Beyrouth. Sans la protection de la voiture diplomatique, il n'y serait pas aujourd'hui. Ils longèrent le sud du camp palestinien de Chatila et s'engagèrent dans l'avenue Chamoun au milieu de laquelle se dressait la Cité sportive, un immense stade de football en béton qui servait depuis plusieurs années de dépôt de munitions au Fatah.

« A Clemenceau, rappelle-moi de te montrer ma dernière découverte.

— Une question de boulot ? demanda Georges.

— Pas du tout, figure-toi que j'ai demandé les plans de la chancellerie pour revoir les problèmes de sécurité et, tiens-toi bien, on m'a fourni les originaux qui étaient en allemand. La chancellerie et son parc ont été construits au début du siècle et nous les avons récupérés après la guerre de 14-18 dans le cadre des dommages de guerre. La chancellerie française s'y est installée par la suite. A l'origine, c'était un asile psychiatrique. »

Georges éclata de rire.

« L'ambassade dans un asile de fous, c'est pas croyable !

— Eh oui ! Et le consulat était le pavillon des agités. C'est d'ailleurs écrit, en gothique, sur le fronton de la porte. Tu aurais dû voir la tête du consul général lorsque je le lui ai dit. »

Ils en riaient encore en entrant dans le bâtiment. Grégoire accompagna Georges qui voulait saluer le lieutenant-colonel Dufour, l'attaché de défense de l'ambassade.

« Prenons donc un verre dans mon bureau pendant que votre ami Grégoire farfouille dans ses affaires », proposa l'officier.

Il sortit trois verres et une bouteille de whisky. Le téléphone sonna au moment où il remplissait le troisième. Il posa la bouteille, décrocha et devint blême. Il raccrocha lentement sans avoir prononcé un mot. Il leva les yeux vers Georges et dit d'une voix rauque :

« On vient de tuer notre ambassadeur. »

Il s'écroula dans un fauteuil et serra les poings de rage et d'impuissance.

La Voix du Liban avait interrompu ses programmes pour traiter l'attentat. *« ...vers 13 h 55, alors que l'ambassadeur Louis Delamare regagnait sa résidence, seul à bord de sa voiture conduite par son chauffeur. Le meurtre a eu lieu à une centaine de mètres d'un barrage syrien. Aucun des soldats qui y étaient n'a réagi. L'ambassadeur de France, atteint de dix balles, a été*

1. Chancellerie de l'ambassade de France, située rue Clemenceau.

*transporté dans un état comateux à l'hôpital Barbir tout proche. Il est décédé un quart d'heure plus tard. Selon les premiers éléments de l'enquête, quatre hommes auraient dans un premier temps tenté de l'enlever. La porte arrière de la voiture étant verrouillée, les agresseurs ont fait usage de leurs armes avant de s'enfuir dans une BMW blanche. Le chauffeur, qui n'a pas été touché, a immédiatement transporté M. Delamare à l'hôpital Barbir. Cet assassinat intervient cinq jours après la visite à Beyrouth du ministre français des Affaires étrangères Claude Cheysson, qui avait rencontré le leader de l'OLP Yasser Arafat. Le lendemain, à Damas, au cours d'une conférence de presse, le ministre français avait affirmé être prêt à rencontrer à nouveau Yasser Arafat et avait ajouté en réponse aux critiques formulées après cette rencontre que " la France était un Etat souverain et qu'elle n'avait pas de comptes à rendre sur les personnes qu'elle rencontrait "... »*

« Mais ça a coûté la vie à Delamare, murmura Georges.

Il alla au restaurant Chez Wakim à pied. Les trois cents mètres de marche lui colorèrent légèrement les joues. Grégoire y était déjà installé.

« Du travail de pro, mais monté comme pour un enlèvement, attaquait Grégoire. La question est qui ? Les Iraniens veulent récupérer Bani Sadr, l'ancien président, et Massoud Rajavi, le chef des Moudjaheddin du Peuple, qui se sont réfugiés en France début août. Les Syriens n'ont pas du tout apprécié que Cheysson rencontre Arafat ici la semaine dernière. Lorsqu'ils ont su que la rencontre était maintenue malgré leur désaccord, ils ont proposé qu'elle ait lieu à Damas. Delamare avait monté l'entrevue avec le premier ministre libanais Chaffic Wassan. Les Syriens ne veulent pas du plan saoudien Fahd pour une solution politique au Proche-Orient, et Cheysson était venu dire à Arafat que la France avait décidé d'appuyer cette initiative. Il y a enfin le rôle de Delamare dans le rapprochement des factions politiques libanaises, que les Syriens qualifient d'activité néfaste. Et les Israéliens qui ne veulent pas de ce rapprochement et du danger de paix qu'il représente. Ils font tout pour brouiller les cartes.

— Laisse tomber les Juifs. Ils ont d'autres soucis en ce moment. Ils sont en train de mettre au point un accord stratégique avec les FL. » Georges se tut en attendant que le serveur finisse de déposer les verres sur la table, puis reprit : « Il y a eu à Damas, la semaine dernière, plusieurs réunions entre l'ambassadeur d'Iran Ali Akbar Montaséri, le dur de la révolution islamique, et Mohamed Nassif qui fait partie avec Ali Douba et Mohamed El-Kholi du petit cercle des conseillers d'Hafez El-Assad. Nassif est en plus le patron d'un des services des mouhabarats syriens, celui que l'on appelle des renseignements généraux. Tu devrais essayer de savoir sur quoi portaient ces réunions.

— Tu penses à une alliance ponctuelle entre eux ?

— Elle est très possible. Si ça se trouve, les Syriens ont monté



l'opération eux-mêmes, en la sous-traitant. Les Iraniens n'ont jamais su exécuter correctement un plan d'action, ce qui expliquerait l'affolement de ceux qui ont voulu enlever Delamare. Les Syriens, eux, ne ratent jamais leur cible. Souviens-toi de Salah El-Bitar, l'ancien premier ministre syrien descendu à Paris en juillet l'an dernier, ou de Naïm Khader assassiné à Bruxelles en juin. S'ils avaient voulu le descendre, les Syriens auraient agi eux-mêmes. Ils se sont servis des Iraniens pour l'enlever. Il fallait ensuite le garder, revendiquer et éventuellement le libérer, et Damas ne pouvait pas être dans le coup directement.

— Ça se tient. Tu es sûr des réunions de Damas ?

— La seule chose que je peux te dire, c'est que je n'y ai pas assisté. »

### *Achrafieh, samedi 21 novembre 1981, 17 heures*

Le coup de sifflet final provoqua un concert de hurlements de joie et de cris de protestation. L'équipe de football de l'école de la Sagesse, qui recevait, venait d'écraser par trois buts à un celle du collège de Jamour. Gilberte s'amusa du bonheur des uns et de la déception des autres. Elle ne s'était jamais intéressée au ballon rond, mais Tomajan, que tout le monde surnommait Tomaj parce qu'il était arménien, l'avait invitée si gentiment !

Ils allaient sortir du stade lorsque Tito se matérialisa brusquement devant eux. Gilberte ne l'avait pas vu depuis une semaine. Ils avaient eu des mots à propos d'un horaire de rendez-vous. Elle était partie en claquant la porte et en se jurant que s'il voulait la revoir, il devrait faire le premier pas. Sans même lui adresser la parole, Tito prit Tomaj par le coude et lui dit d'une voix menaçante de douceur :

« Je suis sûr que tu ne verras aucune objection à ce que je la raccompagne. »

En parlant sans cesse pour empêcher Gilberte de protester, Tito la conduisit vers sa voiture, s'installa au volant, toujours volubile, et l'amena chez lui. Ils se retrouvèrent dans son salon.

« Tu ne crois pas que tu exagères ? » finit-elle par pouvoir placer, pas mécontente qu'il soit venu la chercher. Tito l'attira contre lui et lui prit les lèvres. Elle tenta mollement de se dégager.

« Ana bahib beak<sup>1</sup> », murmura-t-il contre sa bouche.

Le cœur de Gilberte fit un bond. Elle avait sérieusement douté des sentiments du jeune homme à son égard et avait même envisagé de faire les premiers pas elle-même. Une réflexion de Tito sur une de ses amies, au détour d'une conversation, l'en avait dissuadée.

1. « Je t'aime. »

« Une femme sans pudeur est une femme sans sel. Il n'y a que les putes à demander qu'on leur fasse l'amour. » Elle l'avait traité de macho, avait plaisanté sur les droits de la femme, sans parvenir à le dérider. Dix fois, elle avait décidé de ne plus penser à lui, et dix fois elle avait gommé ses décisions.

Elle passa ses bras autour de son cou et lui rendit son baiser. Elle sentit la main de Tito se glisser entre son pull et sa peau et saisir son sein. Elle gémit. Il la souleva dans ses bras et la porta dans sa chambre.

*Achrafieh, vendredi 4 décembre 1981, 9 heures*

Il faisait froid dans la salle du temple. Georges classa le dossier Israël/USA. Ils avaient vu juste. Les deux pays avaient bien signé un accord de coopération stratégique.

« L'affaire des missiles est repartie », annonça d'une voix froide Gilberte qui avait le nez plongé dans un journal.

Cela faisait huit mois que Philippe Habib tentait de trouver une solution entre Damas et Jérusalem. Les SAM6 étaient toujours en place dans la Békaa.

« Les Syriens ne vont pas fléchir après la signature de l'accord de coopération. »

Gilberte ne répondit pas. Depuis plusieurs semaines, elle n'adressait plus la parole à Georges que pour des raisons de service. Au début, il ne s'en était pas inquiété. Il l'avait vue revenir un matin, rayonnante, riant de tout et de rien. Quelques jours plus tard, elle traversait des zones de tristesse durant lesquelles plus rien ne l'intéressait. Elle faisait son travail machinalement. « L'amour », avait pensé le patron du CERM. Mais la mauvaise humeur de la jeune fille s'était peu à peu transformée en hostilité. Camille avait suivi. Après avoir fait quelques efforts pour dégeler l'atmosphère, Carmen s'était repliée sur elle-même et avait fini par demander à être mutée. Georges posa son crayon, décidé à prendre le taureau par les cornes.

« Ça ne va plus. Je voudrais savoir ce qui se passe. Tu me fais la gueule ? »

Gilberte redressa la tête et le regarda.

« J'en ai marre de travailler pour des gens que je ne connais pas. Tu es avec nous, mais tu es aussi avec les autres. »

— Je travaille pour ceux qui me paient, en l'occurrence ce sont les Forces libanaises. Tu ne vas pas recommencer à fantasmer sur mes contacts avec les Français. Je sais que tu t'es adressée à qui de droit pour avoir les réponses qu'il fallait. Pour le reste, je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Tu le sais très bien. Tu donnes notre travail à ton ami Grégoire.

— Je lui fais part de certaines choses, je ne m'en suis jamais caché, ni de vous, ni du commandement. C'est même lui qui me l'a demandé. Abbas a exigé que cette collaboration se poursuive après Zahlé. De toute manière, cela ne te regarde pas. Je pense que tu es assez grande pour en tirer les conclusions. »

Camille, qui avait suivi la conversation, intervint d'une voix douce.

« Nous savons tout cela, mais qui nous prouve que tu n'es pas aussi payé par les Français ? Nous te tenons à l'œil. »

Georges s'attendait depuis un certain temps à une remise en cause de ce style. Il était persuadé que certains, au commandement, verraient d'un bon œil son éviction. Il ne répondit rien. Le point de non-retour était atteint entre eux et lui. Il décida d'y mettre bon ordre. L'éventualité d'une démission l'effleura. Il se donna un mois pour trouver une solution.

### *Achrafieh, jeudi 7 janvier 1982, 3 heures*

Le haut des immeubles en ruine se détachait à peine dans le noir du ciel. Le silence, troublé par les sifflements du vent, était angoissant. Marc Flamant entra d'un pas déterminé dans le bâtiment qui lui faisait face et s'y enfonça avant d'allumer la lampe-torche voilée par une bande de gaze bleue. Il fit signe aux six autres de le rejoindre.

« Vous pouvez fumer, nous allons attendre les premières lueurs du jour pour nous mettre en place. »

Une dizaine de jours auparavant, Marc avait été nommé responsable du génie pour le front de Beyrouth. Il s'était rendu compte qu'on lui demandait surtout de dresser la carte la plus précise possible des zones minées et piégées du no man's land qui séparait les deux Beyrouth. Il avait étudié tous les plans existants.

« C'est un véritable bordel mortel, ce truc, avait-il dit à Poussy. Les zones piégées sont signalées, mais pas les emplacements exacts des mines, ni leur type. Il va falloir y aller centimètre par centimètre sous les yeux de ceux d'en face. »

— Je te fais confiance. Il nous faut un relevé exact pour, éventuellement, ouvrir rapidement des cheminements.

— Mais ce sont des bouchons ou des passages que tu veux ?

— Des bouchons que l'on puisse enlever », répondit Poussy avec un sourire.

Marc et son équipe travaillèrent plusieurs jours, sous la menace constante des explosions de mines et du feu des Syriens. Ils opéraient entre chien et loup, lorsque la lumière était suffisante pour voir de près sans pour autant déchirer complètement les ombres de la nuit.



Le sol était truffé, mais ils firent du bon boulot. En un seul passage, ils ramassèrent trente-sept mines. Ils les extrayaient, puis les remplaçaient à des endroits précis et notés. C'étaient ce qu'on appelait constituer des bouchons.

Très séduisantes, les trois femmes allaient et venaient dans le couloir central du 747 Jumbo. Sidérés, Camille et Marc ne quittaient pas l'écran des yeux. « *Première mondiale, annonçait le commentateur, un défilé de mode a eu lieu dans un appareil de la MEA, à 36 000 pieds d'altitude. Les trois mannequins, Jutta, Fiona et Anieta, ont présenté la collection Serge Lepage, l'un des vingt-quatre grands de la haute couture française. Cette opération de prestige a été organisée pour démontrer au monde que le Liban rayonne et rayonnera...* »

« Non mais tu te rends compte, s'écria Marc, un défilé de mode alors que nous sommes au milieu des mines ! »

Camille haussa les épaules et lui fit signe de se taire, le présentateur était revenu à un sujet plus brûlant. « *...Israël menace d'intervenir massivement au Sud-Liban si les Palestiniens, poussés par Damas, violent le cessez-le-feu. Plus que jamais le spectre de la guerre et d'une opération d'envergure israélienne plane sur le Sud du pays...* »

« Et c'est parti, murmura Camille.

— Parce que tu crois à ces fanfaronnades ? Tu as déjà oublié comment les Israéliens ont profité de vous pendant Zahlé.

— Détrompe-toi, c'est très sérieux. Ariel Sharon nous a fait secrètement savoir que Tsahal va lancer une opération militaire de grande envergure au Sud-Liban contre les Palestiniens. Il nous a même proposé de nous joindre à elle.

— Et nous avons accepté ?

— Je ne vois pas pourquoi nous refuserions. Béchir a commencé l'étude d'une opération globale à laquelle il a donné le nom de sa fille, "Opération Maya". Chaque membre de l'état-major a été chargé d'un domaine particulier, politique, économique, social. Le plan d'opération militaire a été codé "Plan M". Raphaël Eytan doit venir dans les jours qui viennent pour clarifier les objectifs et inspecter l'état de nos préparatifs. Il va laisser ici une mission technique militaire qui doit faire de la reconnaissance photographique. »

Marc comprit pourquoi il lui avait été demandé d'installer des bouchons qui pouvaient être retirés dans les champs de mines du front.

« Nous sommes maintenant complètement dans les mains des Israéliens.

— Non, pas du tout. Il y a une équipe du deuxième bureau qui

vient de partir aux Etats-Unis pour suivre un stage de formation à la CIA.

— Et tu penses vraiment qu'il y a une différence entre les deux ? »

Camille ne répondit pas et augmenta le volume du poste de télévision avec la télécommande. *« ...la pénurie de carburant a été aggravée par un rush sur les pompes à essence. Certaines stations ont suspendu leurs livraisons... »*

« Tu parles, ils vont attendre que les prix montent pour reprendre la vente », commenta Marc.

*« ...serait due à la désorganisation de la distribution et l'attitude des propriétaires de station et non à un manque de carburant. L'essence existe en quantité suffisante, a affirmé hier le ministre de l'Industrie et du Pétrole, Mohamed Youssef Bèidoun, qui a accusé les pompistes de créer artificiellement une pénurie pour faire monter les prix... »*

« S'il le sait, pourquoi n'agit-il pas en faisant fermer définitivement les stations qui pratiquent ce petit jeu ?

— Et sa commission à lui, qu'en fais-tu ? ricana Marc. Il faut bien que tout le monde vive... »

### *Achrafieh, lundi 18 janvier 1982, 15 heures*

En tâtonnant, Marc monta l'escalier qui menait en haut de l'immeuble où avait été installé un poste d'observation. Le téléphone l'avait réveillé au milieu de son premier sommeil et Poussy l'avait convoqué sans lui en donner la raison. Il s'était traîné sous la douche en maugréant : pas d'eau chaude. C'est de mauvaise humeur qu'il déboucha dans l'appartement aménagé avec des meurtrières panoramiques. Il fronça les sourcils en y découvrant un groupe de civils. Béchir lui fit signe d'approcher, et sans le présenter se tourna vers un homme de haute stature.

« C'est lui qui est chargé des champs de mines. »

Marc reconnut immédiatement le général Raphaël Eytan. Donc, Camille avait eu raison sur toute la ligne. Il avait déjà croisé des officiers israéliens, en treillis ou en civil, au Majliss, mais jamais sur le front. Le patron de l'armée israélienne était arrivé le matin même en hélicoptère. Il s'était posé près de la centrale électrique de Zouk, où l'attendaient Béchir et une partie de son état-major. Toute la matinée, ils avaient fait une visite guidée de la ligne de démarcation et avaient terminé en haut de l'immeuble pour avoir une vue d'ensemble du front.

« On m'a dit que vous mettiez en place des bouchons de mines ; où se trouvent-ils exactement ? »

Marc attira le plan de Beyrouth vers lui et indiqua très précisément ses chantiers. Un des civils qui accompagnaient le chef d'état-

major israélien nota à même la carte avec un crayon gras les indications de Marc.

« C'est parfait », laissa tomber l'officier. Il passa ensuite plusieurs minutes à scruter les positions syriennes et palestiniennes à la jumelle, demandant parfois à Béchir des précisions sur les effectifs qui se trouvaient en face d'eux, ou sur le type d'armement.

« Je pensais que les lignes étaient plus nettement définies, moins imbriquées les unes dans les autres.

— C'est le résultat de plusieurs années d'affrontements, expliqua Béchir. Certains immeubles ont été perdus puis repris des dizaines de fois, et les offensives adverses, comme les nôtres, portaient généralement sur des secteurs très restreints, le but étant de tenir ou de conserver un immeuble stratégiquement bien placé d'où nous pouvions interdire une progression, les gêner sur leurs arrières, ou placer des tireurs d'élite. »

« S'ils viennent faire de la reconnaissance sur le terrain, c'est qu'ils ont l'intention de s'y battre », se dit Marc. Il prit Fady Frem à l'écart et lui demanda :

« A quoi joue-t-on exactement ?

— A leur montrer que nous ne sommes pas trop nuls et que, le jour venu, ils pourront compter sur nous.

— Ici ?

— Pourquoi pas ? »

### *Achrafieh, lundi 18 janvier 1982, 18 heures*

Par recoupements, Georges était arrivé à la conclusion que l'armée israélienne allait lancer une offensive de grande envergure dans les premiers jours de juin. Tsahal pénétrerait au Sud-Liban sur deux axes principaux qui, comme des rouleaux compresseurs, monteraient l'un par Marjayoun, Nabatyeh et Jezzine, et l'autre en suivant la route côtière, par Tyr et Saïda. Les Israéliens choisiraient les conditions et les objectifs. Il avait rédigé un long rapport et ajouté une conclusion très courte, affirmant que l'offensive israélienne pouvait aller jusqu'à la rivière Awali, au nord de Saïda, « et que si elle se poursuivait au nord, éventuellement jusqu'à Beyrouth, cela aboutirait à la prise d'une capitale arabe, ce qui serait une erreur politique monumentale. Ce n'était guère envisageable, les Israéliens étant trop intelligents pour commettre une telle bétise ».

Zaï Bustani, le chef de la Sûreté générale, lisait attentivement les feuillets. Conseiller occulte de Béchir Gémayel, il ne traitait que les dossiers importants. « Il doit apprendre ce rapport par cœur », se disait Georges quelques secondes avant que Fady Frem n'entre dans le bureau. Ils se saluèrent.



« C'est donc toi que nous attendions ? fit innocemment Georges.

— Je suis en retard, excusez-moi », confirma indirectement le nouvel arrivant. La discussion sur les thèses développées par le patron du CERM dura deux heures. Deux heures de questions-réponses qui poussèrent Georges dans les derniers retranchements de son analyse. Brusquement, le chef de la Sûreté s'adressa à Georges d'une voix douce :

« On dit que vous avez des accointances avec les Français ? »

Georges regarda Fady qui baissa la tête. Il répondit :

« C'est drôle, ces pudeurs nouvelles. Vous ne les aviez pas à une certaine époque, lorsque je remplissais vos dossiers.

— Nous jouons une partie difficile et nous devons écarter ce qui pourrait nous porter tort. Les temps changent, et aujourd'hui nous avons peur d'être infiltrés.

— Les temps changent, et les alliances également. C'est sûr. Mais la loyauté comme la fidélité, elles, n'évoluent pas, du moins dans ma conception des choses. Quant à être infiltrés, c'est une évidence, vous l'êtes de tous les côtés et par tout le monde.

— Prouvez-le, se rebiffa Zaï Bustani.

— Prouvez que vous ne l'êtes pas.

— Malheureusement, je ne le peux pas. »

### *Faraya Mzar, samedi 6 février 1982, 18 heures*

La station de Faraya n'était faite que de chalets — du studio au dix-pièces — loués pour la saison d'hiver. Avoir un chalet à Faraya était un signe de richesse. Bon nombre de jeunes se groupaient pour réunir la somme nécessaire et ainsi disposer à tour de rôle, loin des parents et du poids de la société, d'un endroit où ils pouvaient venir abriter leurs amours. Ni Gilberte ni Tito ne pouvaient s'offrir ce luxe, mais un ami de Tito lui donnait l'hospitalité. En quittant Achrafieh, Tito n'avait pas voulu lui dire où il l'emmenait.

« Tu verras, je crois que ça te plaira. »

Elle poussa un cri de joie en pénétrant dans le deux-pièces meublé en bois de pin. Un feu se languissait dans la cheminée et le réfrigérateur débordait de nourriture. Ils passèrent le reste de la nuit à s'aimer sur le tapis, devant l'âtre, à rire de tout et de rien, à manger, à parler sérieusement de choses futiles tout en buvant à petites gorgées du Drambuie<sup>1</sup> glacé. Pour la première fois, Gilberte avait raconté à Tito ses soupçons envers le « Gallos ». Il avait tenté de minimiser les choses, de dédramatiser, mais avait changé de sujet en s'apercevant qu'elle s'énervait. Ils s'étaient promis de passer leur

1. Liqueur de whisky.

première nuit éveillés, pour profiter de chaque minute, et de la terminer en regardant le jour se lever sur la montagne afin que Gilberte découvre le panorama. Mais ni l'un ni l'autre ne vit pointer l'aube grise, pâle lueur qui révéla que la neige continuait à tomber. Ivres d'amour, d'alcool et de fatigue, ils s'étaient endormis sur le tapis dans les bras l'un de l'autre.

Ils s'étaient réveillés la bouche pâteuse d'avoir trop fumé et trop bu. Comme des enfants, ils s'étaient précipités vers la fenêtre et avaient ri du manque de visibilité.

« Ma première nuit avec toi, je l'ai passée sur un nuage », murmura Gilberte.

Il l'embrassa et, humant l'air d'un air inquiet :

« Sens-tu l'arôme du café que tu vas me préparer ?

— Dis donc, je ne suis pas ta femme de ménage.

— Non, simplement ma femme. »

Vers six heures de l'après-midi, la neige ne tombait plus. Ils s'habillèrent chaudement et bravèrent le vent et le froid sur quelques dizaines de mètres pour aller manger une pizza dans un petit restaurant de montagne.

« Tito ! »

Gilberte sentit son amant se crispier. Il se retourna et regarda un groupe de jeunes gens au fond de la salle. L'un d'eux, tout sourire, lui faisait de grands signes de la main.

« Je n'aurai jamais la paix », murmura-t-il.

Elle le regarda, étonnée par cette brusque colère. Il se dirigea vers le groupe, salua à la cantonade, tourna les talons et rejoignit Gilberte qui s'était assise à une table de coin. Elle ne fit aucun commentaire. « Je passe mon temps avec eux, se justifia-t-il. Ce soir je ne veux être qu'avec toi. » Elle lui prit la main par-dessus la table et la serra. L'arrivée du serveur fit diversion, Gilberte le regarda, et avec le plus de naturel qu'elle put, lui demanda :

« Où sommes-nous ?

— Mais à Faraya », répondit-il avant que Tito ne réagisse. Ils éclatèrent de rire en voyant l'air éberlué du serveur qui, légèrement vexé, ajouta : « Et vous n'êtes pas près d'en repartir, toutes les routes sont coupées par la neige. »

### *Bikfaya, samedi 6 février 1982, 19 heures*

Un vent glacial avait succédé aux chutes de neige. Le convoi de voitures se fraya difficilement son chemin jusqu'au village du raïs des Kataëbs. Pendant tout le trajet, les six hommes, entourés d'une vingtaine de gardes du corps dont les trois quarts étaient arrivés en hélicoptère avec eux, admirèrent la côte éclairée par la lune. La

visibilité était exceptionnelle. Pierre Gémayel, en costume sombre et cravate lie-de-vin, insensible au froid, attendait ses visiteurs sur le seuil de sa villa. Il serra la main d'Ariel Sharon, le ministre israélien de la Défense, et celle de son chef d'état-major, Raphaël Eytan, et salua de la tête les quatre autres personnes qui les accompagnaient. Sous leur manteau tous étaient en pantalon à grosses côtes et en pull-over à col roulé. Dans le salon, devant un feu de bois, attendaient Camille Chamoun et Béchir Gémayel. Les portes en chêne massif se refermèrent sur eux au moment où ils passèrent à table.

Ariel Sharon expliqua longuement aux responsables chrétiens qu'Israël allait lancer le moment venu, pour assurer sa sécurité au Nord, une importante opération militaire contre l'OLP, et qu'il était indispensable de mettre au point une coordination politico-militaire entre eux. Il annonça que son pays était favorable à une candidature de Béchir Gémayel à la présidence de la République libanaise, à la condition expresse que cette prise de pouvoir se fasse dans le strict respect des règles démocratiques. Pour souligner l'intérêt que portait Jérusalem à cette candidature, il transmit à Béchir une invitation de Ménahem Bégin à le rencontrer secrètement en Israël. Il conseilla également au commandant en chef des Forces libanaises de maintenir ses contacts secrets avec les Syriens, afin de ne pas éveiller les soupçons.

### *Achrafieh, vendredi 19 février 1982, 10 heures*

Image de douleur, le crucifix se détachait sur le mur blanc de la salle d'attente. Vingt fois, Gilberte s'était levée pour aller à la fenêtre, regarder la fine pluie gifler le jardin de l'hôpital orthodoxe Saint-Georges. Vingt fois, elle était revenue s'asseoir sur l'une des chaises de plastique orange, seules taches de couleur de cette pièce qui puait l'antiseptique. Elle avait interdit à sa mère de venir attendre avec elle la fin de l'opération de son père. Elle le regrettait, maintenant. L'angoisse et les minutes qui n'avançaient pas étaient une véritable torture. Son père adoré était livré au scalpel du chirurgien depuis plus d'une heure. Michel Khoury avait été hospitalisé deux jours auparavant, rien ne pouvant atténuer une douleur à la hanche devenue insupportable. Les médecins n'avaient d'abord rien trouvé. Ils l'avaient envoyé à l'hôpital Risk passer un examen au scanner, qui avait révélé une tache suspecte à la hauteur de l'articulation, un kyste, avaient-ils dit, avant de décider d'ouvrir. Gilberte avait été réticente.

« Il n'y avait pas d'autre moyen, pas de médicaments ? »

Mais devant le visage de son père, devant ses traits tirés par le mal, elle avait cédé. Reprenant les paroles des médecins, elle avait



convaincu sa mère qu'il allait être débarrassé de sa douleur, que l'intervention était bénigne.

« Ce n'est même pas la peine que tu ailles te torturer les sangs dans cet hôpital. Tu ne pourras rien faire si ce n'est tourner en rond bêtement. Autant que tu restes à la maison. Tu monteras voir papa lorsqu'il sera réveillé.

— Mais comment je le saurai ?

— Je te préviendrai.

— Mais pourquoi vas-tu y aller, toi, quand moi je dois rester ici ?

— Non, je vais travailler, j'irai simplement à la fin de l'opération », mentit-elle.

Gilberte avait demandé à Camille de rester au bureau, au cas où leur mère appellerait, et elle était venue seule à l'hôpital. Elle avait également fermement rejeté l'offre de Tito de l'accompagner.

« J'ai horreur de la douleur et les hôpitaux, je ne vais pas les partager avec toi. »

Sous ses apparences de femme forte, Gilberte était folle d'inquiétude. Son père avait eu des problèmes cardiaques. Il risquait de ne pas supporter l'anesthésie. Le chirurgien avait souri lorsqu'elle lui en avait parlé.

« Ne vous inquiétez pas, il ne risque strictement rien. »

Ses réflexions furent interrompues par l'arrivée du chirurgien, encore habillé de sa blouse stérile verte. Il souriait.

« Tout s'est très bien passé. Nous lui avons enlevé un beau kyste qui est parti au labo pour analyse. A priori, il est sain. Votre père est en réanimation, vous pourrez lui rendre une petite visite dans deux heures. Pas avant, et je compte sur vous pour qu'elle soit brève. »

Gilberte lui sauta au cou et l'embrassa sur les deux joues.

Pour respecter le formalisme hiérarchique, Georges avait pris rendez-vous avec Fady Frem. Dès qu'il entra dans son bureau, le chef d'état-major des FL l'apostropha :

« Tu ne vas pas commencer à nous faire perdre notre temps en prenant des rendez-vous. Tu es ici chez toi et tu viens quand tu veux.

— Il faut bien que je sache si tu es là ou pas », se justifia Georges. Mais ni l'un ni l'autre ne fut dupe de cet échange de politesses. Le respect des formes mettait, sans que l'on ait besoin de le dire, chacun à sa place et précisait la subordination, malgré le ton amical et détendu. L'un d'eux détenait le pouvoir, le geste l'avait souligné. Ils commencèrent par évoquer la situation générale, la révolte d'Hama<sup>1</sup>,

1. L'opération Maintien de l'ordre d'Hama a duré un mois. La ville a été détruite et, selon les sources, le nombre des victimes se situerait entre 60 000 et 100 000.

avant que d'une phrase Fady Frem n'aborde habilement « le travail du CERM », montrant ainsi qu'il connaissait le but de la visite de Georges. Le Français disséqua froidement la situation, n'en dissimulant rien.

« Aussi je jette l'éponge. Je m'en vais. Si tu peux me placer dans un autre service, tant mieux. Si tu ne peux pas, mets-moi en attente quelque part, le temps que je me retourne. En tout état de cause, il faut réformer le CERM, non que je veuille exclure Camille et Gilberte, mais il lui faut une autre structure, compte tenu des nouveaux objectifs.

— J'apprécie ta franchise. Il n'est pas question que tu partes. Nous avons besoin de toi, et il est vrai que nous avons un problème avec le CERM. J'ai maintenant un déjeuner prévu depuis longtemps. Peux-tu revenir vers seize heures ? Je voudrais que tu me dises comment tu envisages la restructuration. »

En sortant du Majliss, le patron du CERM rencontra Samy Chidiac, un commandant de l'armée libanaise mis à la retraite d'office pour avoir rejoint le major Saad Haddad lors de la création de l'Armée du Sud-Liban et la proclamation de « l'Etat du Liban libre ». Il était revenu sur Beyrouth et était en attente d'affectation à l'état-major des Forces libanaises. Ils s'étaient rencontrés à plusieurs reprises lors de brefs voyages de Samy Chidiac à Achrafieh.

Ils décidèrent d'aller déjeuner Chez Wakim, pour parler du passé. L'officier libanais, tout en fumant sa pipe, raconta comment en 1978, après l'attentat palestinien contre l'autobus Haïfa-Tel Aviv qui avait fait trente-sept morts, alors que tout le monde attendait des opérations de police et des ratissages, ce fut la guerre ; 30 000 Israéliens, appuyés par l'artillerie, les blindés et l'aviation, lancés à la chasse de 7 000 Palestiniens. Il décrivit l'exode des 120 000 civils fuyant les combats. Il expliqua l'inefficacité des casques bleus envoyés par les Nations unies et la naissance, avec l'aide financière et matérielle d'Israël, de l'Armée du Sud-Liban, composée au départ de soldats libanais, chrétiens ou musulmans, révoltés de voir leur pays, sous la coupe des Palestiniens, servir de base d'attaque de leur voisin israélien. Samy raconta ses contacts avec les officiers français de la FINUL. Il avait fait l'école d'application de l'infanterie de Saint-Maixent avec bon nombre d'entre eux. Georges, lui, étala ses déboires au CERM, et Samy lui fit part de son ennui.

Au café, ils envisagèrent l'avenir.

« Il faudrait créer un grand service de renseignement militaire, estima Georges. Un service unique qui regrouperait tout ce que font les uns et les autres séparément. Je vais en parler à Fady Frem. »

Moins d'une semaine plus tard, Samy Chidiac téléphona à Georges.

« Je viens d'être chargé de monter un service de renseignement militaire. Ce n'est pas encore officiel. Veux-tu en faire partie ? »

— Avec vous comme patron, je signe des deux mains.

— Je pense avoir trouvé un local à Adounis, un peu avant Zouk Mickaël. Il faudrait que nous allions y faire un tour pour voir comment nous pourrions le faire aménager. Etes-vous libre ?

— Je suis à votre disposition.

— Dans une heure, retrouvons-nous à l'endroit où nous avons déjeuné, j'ai une voiture. Pas un mot à quiconque pour l'instant, j'ai encore beaucoup de contacts à prendre avant d'officialiser tout ça. »

Le local en question était une filature-usine de confection fermée qui appartenait à deux frères, des Syriens du nom d'Oberly. C'était une immense bâtisse de quatre étages. Deux immenses et luxueux appartements occupaient chaque extrémité de la terrasse, sur le toit. Un grand patio les séparait, avec en son centre une piscine. C'était là que vivaient les propriétaires.

« Je vais mettre mes bureaux là, choisit Samy Chidiac, en désignant l'appartement qui donnait sur la mer. Je serai très bien.

— Nous pourrions appeler cela " la piscine " », plaisanta Georges en montrant le bassin et en faisant référence au surnom du siège du SDEC français, qui venait d'être rebaptisé DGSE par le nouveau gouvernement socialiste.

« Entre nous seulement... Sinon on va nous accuser d'être de connivence avec les Français », répondit Samy avec un regard malicieux.

Deux jours plus tard, une note de service mettait fin à l'existence du CERM. Gilberte se sentit trahie. Elle se précipita chez Tito :

« Comment peuvent-ils dissoudre comme cela une si bonne machine ? lui dit-elle les larmes aux yeux.

— Il faudrait savoir ce que tu veux. Tu reprochais à Georges de travailler pour les Français, et maintenant que son service n'existe plus, tu n'es pas contente.

— Ce n'est pas ça ! Lorsque je travaille avec quelqu'un, je veux que l'on m'explique qui est qui et qui fait quoi. Ils ont toujours biaisé. Ils savaient pertinemment que s'ils m'avaient dit qu'il y avait un accord avec les services français, je n'aurais pas continué à travailler pour eux, tout comme je ne veux pas travailler pour les Israéliens. Nous sommes libanais, merde !

— Bien sûr, nous sommes libanais, mais ils nous aident.

— Tu es sûr ? J'ai surtout l'impression que nous avons travaillé pour tout le monde sauf pour nous. Nous avons été utilisés par tous ces cons, ces vendus. Et si aujourd'hui ils démantèlent le service, c'est que je n'ai pas tort.

— Je crois surtout que tu regrettes d'avoir scié la planche sur



laquelle tu étais assise. Tu aimais bien Georges, maintenant c'est fini. »

Elle haussa les épaules sans répondre.

### *Batroun, dimanche 21 février 1982, 10 heures*

Sur la banquette arrière de la Mercedes, Mohamed Moussaoui était légèrement à l'étroit. Il avait toujours des difficultés à voyager en voiture. Il regretta d'avoir accepté d'amener le journaliste assis à côté du chauffeur. S'il n'avait pas été là, le siège avant n'aurait pas été reculé, et il aurait eu de la place pour ses jambes. Mais Téhéran avait demandé de lui faciliter ses contacts avec les musulmans libanais et il avait tenu à l'accompagner dans sa visite à Tripoli. Mohamed Moussaoui était un colosse de plus de deux mètres de haut, tout en muscles. Mais c'est à sa parenté avec le cheikh Moussaoui, l'un des proches de l'imam Khomeiny, qu'il devait sa nomination au Liban, où une branche de sa famille s'était installée il y avait plus de cinquante ans. Il leur avait rendu visite à Britel, dans la vallée de la Békaa. L'aîné, Hussein, était d'ailleurs l'un des piliers libanais de la révolution iranienne. Membre du mouvement Amal, il y avait des responsabilités militaires. Cette parenté avait grandement facilité sa mission. Depuis six mois, ses contacts avec les vrais musulmans, ceux qui aspiraient à l'instauration d'un régime calqué sur celui qu'avait imposé l'imam, étaient excellents. Il était conscient que la manne financière qu'il distribuait y était également pour quelque chose. Certains même en profitaient outrageusement, mais ils rendraient des comptes plus tard, comme en Iran. La Mercedes ralentit en arrivant au barrage de Barrada, le dernier contrôle des Forces libanaises à la limite nord de leur zone.

La dernière cigarette mal écrasée dans le cendrier fumait encore lorsque Gilberte en sortit une autre de son paquet.

« Ayété, tu te fais mal, tu fumes beaucoup trop. Cela ne changera rien à la situation. »

Elle ne se donna même pas la peine de répondre à Tito et l'alluma. Il lui avait annoncé qu'il avait été nommé à la tête d'une unité blindée des FL, pensant qu'elle serait heureuse pour lui. Au contraire, elle s'était refermée comme une huître.

« Ça n'a pas l'air de te faire plaisir ?

— Si, si, c'est très bien pour toi. Tu as ce que tu voulais.

— Pourquoi fais-tu cette tête ?

— Je suis un peu fatiguée, c'est tout. »

Tito ne se rendait pas compte que la jeune fille était broyée par un sentiment d'envie, de jalousie. Elle n'avait pas eu ce qu'elle avait souhaité. Pire, elle avait en quelque sorte été écartée. La suppression du CERM l'avait frappée de plein fouet.

« Où vas-tu ? »

— Je rentre chez moi, je suis lasse. »

Tito ne répondit rien. Elle sortit sans même l'embrasser.

Le chabeb entra dans la salle de réunion et, le plus discrètement possible, fit le tour de la table pour se diriger vers Béchir Gémayel. Il se pencha et lui dit quelques mots à l'oreille. Le visage du commandant en chef se ferma brusquement, il se leva, s'excusa et sortit rapidement. Il parcourut en voiture les quatre cents mètres qui le séparaient des locaux du Amn<sup>1</sup> d'Elie Hobeika, et se rua dans son bureau.

« Que veut dire cette connerie ? »

— Une bavure, rien qu'une bavure. Lorsque mes gars ont voulu contrôler Moussaoui, il a refusé de sortir de la voiture. Ils ont voulu le sortir de force. Il s'est mis à leur taper dessus. Il y en a trois à l'hôpital, l'un avec une fracture du crâne, et les deux autres avec des côtes enfoncées. Moussaoui a été rafalé, tué sur le coup.

— Et les trois autres ?

— Ils sont chez nous, on leur demande ce qu'ils allaient faire à Tripoli.

— Et qu'est-ce que ça peut bien te foutre ? Pourquoi as-tu donné l'ordre de les faire arrêter ?

— Nos amis du Sud<sup>2</sup> voulaient savoir où en était ce type. C'est lui qui est chargé d'installer le Hezbollah chez nous. Depuis la mort de Moussa Sadr, ils se développent comme des champignons. Ils voulaient savoir pourquoi il allait voir les intégristes sunnites de Tripoli. Sous prétexte de fouiller la voiture, les chabebs devaient jeter un œil dans ses papiers. Ça s'est mal passé.

— Et dans le meilleur des cas, ils seraient repartis en criant partout que je martyrisais les musulmans, que je ne respectais pas l'immunité diplomatique alors que je suis en train de tout faire pour me rapprocher d'eux. C'est un coup à détruire les maigres résultats de la campagne pour les élections.

— Je pensais que nos amis agissaient de concert avec toi.

1. Sécurité intérieure et extérieure, les Jihez commandés par Elie Hobeika. Surnommée Aankabout (Araignée) parce que son écusson représentait une toile d'araignée.

2. Les Israéliens.

— Désormais, aucune action de ce genre sans mon accord. L'enjeu est trop important. On ne peut plus se permettre la moindre bavure, comme tu dis.

— Que faisons-nous avec les trois autres ? »

Béchir le regarda droit dans les yeux.

« Ils ont vu ce qui s'est passé, non ? Je ne veux plus entendre parler de cette histoire, par personne. »

H. K. ne répondit pas.

### *Tripoli, mercredi 24 février 1982, 20 heures*

Le médecin légiste de l'hôpital gouvernemental posa ses pinces et enleva ses gants. Une seule chose était sûre, les trois personnes qui avaient été retrouvées le matin même dans une voiture calcinée, à la sortie de la ville sur la route de Beddaoui, n'étaient pas mortes brûlées dans un accident de voiture. Il venait de trouver une balle de 22 long rifle dans chacune des têtes. Du travail de professionnels. Pour le reste, il ne pouvait rien dire. Il avait eu du mal à déterminer qu'il s'agissait de trois hommes. A croire qu'ils avaient été passés au chalumeau. Un chalumeau bien inspiré qui s'était attardé sur tout ce qui pouvait permettre une identification, comme les dents. « La police n'est pas près de trouver la solution, à moins que la voiture ne parle plus que les cadavres », se dit-il en se lavant les mains. Il se souvint que l'un des enquêteurs avait évoqué devant lui une 505 Peugeot dont le numéro minéralogique correspondait à un camion de chantier.

### *Achrafieh, vendredi 2 avril 1982, 13 heures 10*

Vautrée en robe de chambre sur le canapé du salon, Gilberte, fiévreuse, traînait son ennui, son amertume et une sérieuse angine. Quatre jours plus tôt, pour lui changer les idées, Tito l'avait invitée dans un restaurant de poissons à Maamalten, non loin du Casino du Liban. Se fiant à la chaleur printanière d'une journée ensoleillée, elle avait passé une petite robe d'été trop légère. Le dîner s'était mal passé. Elle avait refusé la veste que lui avait proposée son amant lorsqu'il s'était aperçu qu'elle avait froid. Elle avait ressassé la fin du CERM qu'elle considérait en définitive comme une mesure dirigée contre elle et son frère depuis qu'elle avait appris incidemment que Georges le Français travaillait dans l'encadrement du nouveau service de renseignement et qu'on n'avait pas fait appel à eux.

D'une oreille distraite, Gilberte écouta les détails de l'attentat qui



avait coûté la vie au deuxième conseiller de l'ambassade israélienne à Paris, Yacov Barsimentov. C'est à peine si elle prêta un peu plus d'attention aux paroles du fils du diplomate, qui avait poursuivi la meurtrière et la décrivait comme une Palestinienne ou une Libanaise au « gros cul ». Elle regarda sans les voir les premières images de la mobilisation de l'armée britannique après l'invasion des îles Falkland par les Argentins qui les appelaient Malouines. Ce n'est qu'à la troisième sonnerie de la porte d'entrée qu'elle se décida à se lever pour aller ouvrir. Un chabeb en treillis lui remit deux lettres, une pour son frère, une pour elle. Elle la décacheta immédiatement. C'était un ordre de mutation au deuxième bureau de l'état-major à Adounis. Elle devait se présenter le lendemain matin à huit heures au responsable, un certain Samy Chidiac. Elle ignorait que cette nomination, comme celle de Camille, était due à l'insistance de Georges le Français qui estimait nécessaire d'utiliser leurs compétences et leur sérieux.

Samy Chidiac ne les reçut que quelques minutes, séparément, pour proposer à Gilberte de travailler à la gestion des personnels du service et à Camille d'intégrer le département d'exploitation du renseignement.

Les bureaux du département administratif, au quatrième étage, étaient somptueux. Une moquette beige étouffait les pas, de larges baies vitrées s'ouvraient sur la montagne. Le mobilier était à l'unisson : grandes tables en bois exotiques, téléphones à touches. Jamais Gilberte n'avait travaillé dans un tel luxe. Pourtant, elle avait vite déchanté. Affectée aux effectifs, elle faisait tout sauf s'occuper des personnels. Leurs dossiers, classés sensibles, n'étaient accessibles qu'à Samy Chidiac. Gilberte s'occupait des notes de service, des besoins des départements, et lorsqu'il y avait des agents concernés, leur identité était dissimulée sous des noms de code. Elle avait été vexée de ce manque de confiance et son travail avait perdu tout intérêt. Aussi lorsque Samy lui proposa de descendre au troisième étage, au département de recherche militaire qu'il était en train de mettre sur pied, elle accepta avec joie.

« J'en ai marre de compter les rouleaux de papier cul », avait-elle expliqué.

Au troisième, dans une grande salle, Abbas avait installé des équipes chargées de la vie militaire d'une organisation, d'un parti ou d'un pays. Il confia à la jeune fille leurs formations. Elle leur expliqua comment effectuer leurs recherches à partir des sources ouvertes comme les journaux et les comptes rendus des écoutes des stations radio.

« Gilberte, de quel signe du zodiaque es-tu ? lui demanda un matin l'un des membres du groupe chargé de l'armée syrienne.

— Cancer, répondit-elle machinalement.

— “ Sentiments profonds, parfois teintés d’une passion excessive, porteuse de quelques problèmes si vous ne contrôlez pas votre attitude, lut à voix haute le chabeb dans l’horoscope du jour. Relations intéressantes avec vos amis. Ne tournez pas en ridicule les gens qui pourraient à l’occasion vous rendre de grands services... ”

— C’est tout ce que tu as à faire ? »

Tous les autres avaient levé la tête et l’observaient avec un petit sourire.

« Non, mais tous les matins je lis l’avenir de ceux que j’aime bien.

— Je ne trouve pas ça drôle, et de plus mon fiancé est assez exclusif. »

Elle alla trouver Abbas et lui demanda s’il était possible d’avoir du personnel pour que les coupures de presse soient triées avant leur arrivée, de manière à ce que chacun n’ait devant les yeux que la matière qu’il traitait.

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Nous perdons un temps fou tous les jours. Les chabebs lisent les résultats de sport avant de commencer. »

Le lendemain, les jeunes eurent la surprise d’avoir sur leur bureau uniquement les articles qui les concernaient. Gilberte s’était levée à cinq heures du matin pour venir expliquer à une demi-douzaine de jeunes filles, recrutées spécialement, ce qu’il fallait découper et pourquoi. Ce jour-là, les fiches de synthèse quotidienne furent prêtes deux heures plus tôt.

Tout le service d’analyse des renseignements avait été confié à Georges le Français. Samy Chidiac lui avait adjoint de petites équipes d’exploitation, et l’ancien patron du CERM avait nommé Camille à la tête de celle concernant l’armée libanaise. Dès le premier jour, pour éviter que ne se reproduisent les problèmes qu’il avait connus au temple, Georges précisa au jeune homme que s’il dépendait de lui administrativement, il rendait compte de son travail à Samy uniquement. Lorsque Georges désirait lui donner des directives, il les faisait passer par Samy. Le numéro un du deuxième bureau avait d’abord été très réticent sur la méthode. Longuement, Georges lui avait expliqué que Camille était une valeur sûre et qu’il fallait la préserver. Samy avait accepté, pour une période limitée que Georges s’était bien gardé de définir.

Camille s’intégra d’autant plus facilement au service qu’il était l’un des rares à en connaître parfaitement le fonctionnement. Pour compléter son dispositif, Samy confia à Joseph Hakiki la mission de créer une petite équipe de reconnaissance, chargée d’aller sur le terrain vérifier ou rechercher des informations militaires. Il lui

précisa bien les limites de son action, car elle ne devait en aucun cas empiéter sur le travail de renseignement politique, d'espionnage et de contre-espionnage dont avait la charge Elie Hobeika. Camille s'y était intégré pour effectuer de temps à autre des missions concernant son domaine. Il y avait retrouvé Mano Gémayel, qui avait fait un bref et malencontreux passage au CERM lorsque celui-ci était encore installé au Majliss.

*Adounis, lundi 12 avril 1982, 10 heures*

Ils étaient tous venus à la réunion du département recherche convoquée par Abbas, qui assumait des responsabilités de chef de service à Adounis. Assis sur les tables, ou debout, ils faisaient cercle autour de lui.

« Les Israéliens vont nous donner une assistance technique, lança-t-il. Leurs spécialistes viendront tous les soirs, après vos heures de service, vous donner des conseils. Non que votre travail soit mauvais, loin s'en faut, Gilberte a été un très bon professeur et en quelques jours, vous avez tous compris l'essentiel. Il s'agit maintenant d'être plus performants et plus rapides. »

Croisant le regard de la jeune fille, il ajouta :

« Il n'y a bien sûr aucune obligation, mais je souhaiterais que le plus grand nombre assiste à ces réunions. »

Le même soir, à cinq heures, deux hommes en civil accompagnés d'Abbas entrèrent dans la grande salle.

« Malhaba<sup>1</sup>. »

Ils se présentèrent. L'un d'eux, qui portait des lunettes rondes cerclées de fer, affirma être colonel, et l'autre commandant. Ils parlaient un arabe parfait.

« Pour faciliter les choses, nous allons nous séparer en deux groupes, et nous allons travailler à partir de vos fiches de synthèse d'aujourd'hui. »

Ostensiblement, Gilberte prit ses affaires et sortit. Les jeunes la regardèrent partir sans poser de question. Le lendemain, elle ne chercha pas à savoir sur quoi avait porté le cours. Par contre, les jeunes s'interrogeaient. L'un d'eux lui demanda la raison de son départ.

« Raisons personnelles », répondit-elle simplement.

Abbas l'appela dans la journée et lui proposa de venir prendre un café dans son bureau.

« Je sais que tu ne veux pas suivre cette formation. Tu as tort, cela peut être intéressant pour toi, lui fit-il remarquer au bout d'un moment.

1. Bonjour.



— Tu sais, il faut parfois savoir mettre les choses franchement sur la table. Si ces deux officiers israéliens, pour faire de la formation, travaillent en temps réel sur les dossiers du jour, ils en prennent nécessairement connaissance. Ce qui veut dire que tous les soirs, ils vont avoir un accès direct à toutes les synthèses effectuées dans la journée. Tu sais comme moi qu'aucune équipe ne travaille sur l'armée et les intentions d'Israël, comme si nous faisions partie intégrante du renseignement israélien. Or nous sommes encore libanais, non ?

— Mais ce sont nos alliés. Il y a des contacts très étroits entre nous. Je ne peux pas te dire grand-chose, mais leur présence ici montre à quel point nous sommes liés.

— Tu leur fais plus confiance qu'à moi. Je suis même sûre qu'ils en savent, sur notre alliance, plus que toi. C'est aussi ce que je vous reproche. Je ne pense pas avoir un jour démerité, ni avoir été moins patriote que quelqu'un d'autre. Je pense avoir fait mes preuves, mais visiblement pas dans la bonne direction, c'est-à-dire pas vers l'étranger, qu'il soit français ou israélien. »

Abbas éclata d'un rire légèrement forcé.

« Mais que racontes-tu, Manouché ? Personne ne met en doute ta fidélité, bien au contraire. Je suis sûre que si tu faisais un effort, tout se passerait mieux.

— N'essaie pas de m'avoir avec des références d'ancien combattant. Inutile de m'appeler Manouché. Jamais il ne sera dit que j'ai travaillé avec des Juifs ou quelqu'un d'autre. Veux-tu me dire, sincèrement, ce qu'ils font dans notre service de renseignement militaire ? Je ne suis pas venue travailler aux Forces libanaises pour voir des Juifs m'apprendre quoi que ce soit.

— Tu sais que tous les autres vont à leurs cours.

— Qu'ils y aillent. Je m'en fous. En ce qui me concerne, je ne veux pas travailler pour les Juifs.

— Qui te dit de travailler pour les Juifs ? Ce sont eux qui viennent nous apprendre quelque chose.

— Et ils le font gratuitement ? Tu te moques de moi ? Tu sais pertinemment ce qui se passe.

— Ecoute, Gilberte. Je vais te proposer autre chose. Viens travailler avec moi.

— Pour quoi faire ?

— Tout le secrétariat.

— D'accord, j'ai compris, je gêne, au troisième.

— Mais non, tu es folle. Je n'ai jamais dit cela. J'ai réellement besoin de toi. »

Gilberte haussa les épaules et commenta d'un ton acide :

« Et je suppose que je commence tout de suite.

— Non. Demain ou après-demain, quand tu voudras. »

Une série d'affrontements d'importance diverse entre le mouvement chiïte Amal et les Palestiniens, dans le Sud-Liban, avait attiré l'attention de Georges. Il en discuta avec Samy lors de la discussion quasi quotidienne qu'ils avaient en déjeunant ensemble au restaurant La Hutte à Zouk Mickaël. Les deux hommes avaient pris l'habitude de faire à cette occasion, de manière informelle, le tour des sujets de préoccupation de la journée. Au café, Samy allumait sa pipe et, bien calé sur sa chaise, confrontait ses analyses avec celles du Français. Georges, s'appuyant sur la parfaite connaissance qu'avait son patron du Sud-Liban, lui fit part de ses doutes.

« Je me demande s'il s'agit d'une manipulation israélienne pour tester les points forts palestiniens ou, comme l'affirment les journaux, de l'expression du ras-le-bol des habitants.

— Difficile à dire comme ça, estima le patron du deuxième bureau, il faudrait faire un relevé des affrontements sur une carte et savoir quel est le rôle exact de l'armée libanaise dans ces affaires. Je vais demander un rapport à Camille là-dessus. »

Trois jours plus tard, le rapport n'étant pas parvenu sur son bureau, Samy convoqua Camille en fin de journée.

« Tu as des difficultés ? » lui demanda-t-il.

Le jeune homme bredouilla une vague réponse. Samy s'aperçut qu'il s'était noyé dans une masse d'informations et qu'il n'arrivait pas à en faire la synthèse.

« Fais-toi aider par Georges », lui suggéra-t-il.

Camille ne répondit rien sur le moment. Il traversa le patio et alla raconter son entrevue à Gilberte. Dix minutes plus tard, sous un prétexte futile, elle était dans le bureau de Samy.

« Pourquoi Georges doit-il superviser le travail de Camille ? demanda-t-elle abruptement.

— Il ne supervise pas. Georges connaît un tas de choses et il peut aider ton frère. Camille est encore jeune dans le métier, et il peut avoir des difficultés à réaliser certains travaux. »

Gilberte lui expliqua avec une certaine passion que Camille connaissait parfaitement son travail mais que Georges faisait tout ce qu'il pouvait pour orienter ses analyses.

« Sais-tu que c'est un espion français ? finit-elle par lâcher.

— Je sais, c'est justement pour ça que je lui ai demandé de travailler avec nous. »

Elle resta sans voix.

*Achrafieh, vendredi 16 avril 1982*

Gilberte posa la tasse fumante sur le bureau et s'installa confortablement dans son fauteuil, avec un livre. Elle n'avait jamais autant lu que depuis qu'elle était montée au quatrième, au secrétariat d'Abbas. Elle n'y avait strictement rien à faire. Les premiers jours avaient été pénibles. Elle s'était sentie rejetée du service. La presse et les dossiers au quotidien lui manquaient. Une angoisse sourde lui avait serré l'estomac pendant près d'une semaine et les difficultés de son frère n'avaient pas arrangé les choses. Tito avait écouté ses plaintes et ses récriminations, patiemment, avec un petit sourire qui l'avait mise en colère. Habitué aux sautes d'humeur de son amie, il avait laissé passer l'orage et l'avait calmée d'une phrase.

« Soit tu travailles avec les Juifs, comme tu dis, soit tu t'en vas avec la satisfaction de ne pas l'avoir fait. Tu as choisi, je ne vois pas pourquoi tu t'empportes. Profite de leur présence pour faire autre chose. »

C'est ce qu'elle avait décidé de faire, à commencer par la lecture. Depuis des années, elle avait négligé les livres. Au début elle s'y plongeait rageusement, puis plus calmement, et aujourd'hui elle savourait le plaisir de disparaître dans l'atmosphère de Camus ou de Gide. Elle redécouvrait la magie des mots et s'évadait dans les descriptions, loin des réalités qui l'entouraient.

Elle n'en profita pas longtemps : Abbas lui confia l'organisation et la gestion de la salle d'opération, au rez-de-chaussée. Pour pénétrer dans ce secteur du bâtiment, il fallait traverser un sas de sécurité et porter un badge de couleur qui indiquait les zones autorisées. C'était la première fois, depuis qu'elle travaillait aux Forces libanaises, que Gilberte était confrontée à de telles mesures de sécurité. Elle eut brusquement l'impression de n'être qu'un numéro dans une machine inhumaine. L'atelier était devenu une usine.

« On m'a dit que tu es de Koubeyat ? lui demanda une jeune fille avec un grand sourire.

— Je suis de la famille Khoury, je m'appelle Gilberte.

— Et moi Joséphine Abdou Sarkis. Viens, je t'offre un café. »

Elle l'entraîna devant un distributeur automatique installé dans le couloir. Le café aussi avait changé d'odeur, ce n'était plus le café turc fait dans un rakoué, dans un coin cuisine.

« Où vis-tu maintenant ?

— Je dors chez des amis, ou ici, dans le dortoir de la salle des écoutes. » Joséphine lui expliqua qu'elle s'était attribué un lit parce qu'elle travaillait souvent de nuit. Gilberte lui demanda de lui raconter leur village. Elle n'y était pas allée depuis des années et ses souvenirs étaient flous. Elles furent interrompues par Abbas.

« Gilberte, peux-tu rester ce soir ? Nous avons une réunion des



chefs de secteur pour leur expliquer l'utilisation de la salle d'opération, et comme tu vas y travailler, je souhaiterais que tu y assistes.

— Taïp, mais je n'ai pas de voiture pour rentrer chez moi après.

— Tu peux dormir dans mon lit, coupa Joséphine Abdou Sarkis, je ne suis pas là ce soir. »

Un crachotement aigu de haut-parleur la réveilla. Elle mit plusieurs secondes à comprendre ce qu'elle faisait, tout habillée, dans un lit qui n'était pas le sien. En entendant des voix dans la salle des écoutes, elle se leva et passa ses mains dans ses cheveux ébouriffés. Joséphine était déjà arrivée. Elle lui présenta Tamara, qui travaillait avec elle.

Le transistor posé sur la table marchait en sourdine, Gilberte augmenta machinalement le volume. « *...faïres étrangères Louis de Guiringaud s'est suicidé à Paris d'une décharge de chevrotine dans le cœur. L'ancien ministre était âgé de soixante et onze ans. En 1978, il s'était exprimé sans détour sur le Liban en accusant les chrétiens d'être à l'origine des combats qui avaient ravagé Achrafieh durant l'été...* »

« Ça devait être le remords qui le travaillait », commenta Gilberte.

Tamara lui expliquait l'organisation du travail dans la salle des écoutes lorsque Joséphine revint avec une tasse en plastique fumante.

« Je peux te demander quelque chose ? »

Gilberte regarda Joséphine par-dessus le gobelet avec un œil interrogateur.

« Tu sais, lorsqu'ils sont en réunion, nous n'entendons pas ce qu'ils disent, la salle d'opération est complètement insonorisée, mais il est amusant de les voir gesticuler dans tous les sens. On dirait un film muet. Mais souvent ils ferment le rideau. Toi qui as accès à la salle, pourrais-tu de temps en temps l'entrouvrir pour que nous puissions les voir ?

— S'ils ferment le rideau, c'est qu'il doit y avoir une raison.

— Je ne vois pas laquelle. Ce qu'ils disent peut être secret, mais on ne les entend pas, alors pourquoi nous priver de notre seule distraction ?

— Taïp, je verrai ce que je peux faire », éluda Gilberte.

*Tripoli, lundi 3 mai 1982, 7 heures 30*

En entrant dans la nef, l'évêque grec catholique Mickaël Dahan jeta un bref regard sur les bancs de bois. Près de deux cents personnes, comme tous les matins, étaient venues assister à la messe. Il fit une gémuflexion devant l'autel et commençait à monter les trois

marches qui y conduisaient, lorsque Omar Moustapha Al Laws Badawié pénétra d'un bond dans l'église. Il remonta en courant l'allée centrale, la main droite crispée sur un revolver, un sac en papier brun dans l'autre. Le bruit de ses pas fit tourner toutes les têtes. L'intrus courut jusque dans le chœur.

« Que personne ne bouge, cria-t-il. Il y a une grenade dégoupillée dans mon sac. »

Il secouait sa main gauche au-dessus de sa tête pour que tout le monde puisse voir qu'il était sérieux. Plusieurs femmes poussèrent des cris d'effroi. L'évêque écarta ses mains pour montrer qu'elles étaient vides et avança vers lui.

« Que voulez-vous, mon frère ? demanda-t-il d'une voix apaisante.

— Ne bougez pas, restez où vous êtes... Je veux la libération de mon frère qui a été enlevé par les Kataëbs il y a trois mois.

— Il faut pour cela vous adresser aux autorités, conseilla le prélat.

— Ils ont dit qu'ils ne pouvaient rien. Vous rentrerez chez vous lorsque mon frère sera là.

— Vous n'avez pas des amis, vous ne connaissez personne qui puisse vous aider ?

— Je ne connais personne. Je ne suis à aucun parti politique. Personne ne veut m'aider. »

L'évêque essaya de le faire parler le plus possible, pour libérer la pression nerveuse qui l'agitait.

« D'où venez-vous, mon fils ?

— Je ne suis pas ton fils. Je suis maçon, je travaille en Arabie saoudite. Mon frère est comme moi. Nous travaillons, nous ne faisons pas de politique. Les Kataëbs l'ont enlevé. Ils doivent me le rendre.

— Mais les Kataëbs ne sont pas à Tripoli, comment voulez-vous que je fasse quelque chose ?

— Vous êtes chrétiens, vous n'avez qu'à vous arranger avec eux. Je suis arrivé il y a quatre jours et j'ai promis à ma mère de faire libérer son fils.

— Dépose tes armes, tu es ici dans la maison de Dieu, tu n'en as pas besoin, nous allons t'aider.

— Pas question. J'abats le premier qui bouge », hurla-t-il en menaçant tour à tour l'assemblée et l'évêque. Le prélat lui demanda l'autorisation de retirer ses vêtements liturgiques et d'aller à la sacristie pour prendre par téléphone les contacts nécessaires avec les Kataëbs. Du canon de son arme, Omar Moustapha Al Laws Badawié lui fit signe d'avancer et, soupçonneux, le regarda partir. Sitôt dans la sacristie, l'évêque téléphona aux FSI. Quelques minutes plus tard, il entendit des véhicules s'arrêter brusquement à l'extérieur et revint dans la nef.

« Ils doivent rappeler, mentit-il, ils font des recherches pour... »

Il fut interrompu par le cri de rage que poussa l'homme au pistolet. Il venait de voir quatre gendarmes en uniforme se glisser dans le fond

de l'église. Il tendit le bras et tira dans leur direction. Les fidèles se jetèrent par terre en hurlant. Dans la confusion, Omar se mit à l'abri derrière une femme qui se trouvait au premier rang.

« J'abats le premier flic que je vois, bande de salopards, je veux qu'on libère mon frère. »

Une série de coups de feu résonnèrent dans la nef. Omar Moustapha Al Laws Badawié, touché au cou et à la tête, lâcha le sac en papier. En tombant, il se déchira et la grenade roula sur le carrelage, trois secondes avant d'exploser sous la femme qui avait servi de bouclier humain.

### *Broummana, lundi 3 mai 1982, 20 heures 45*

En passant la porte de pierre du restaurant Fakhedinne, Béchir Gémayel demanda à Ariel Sharon s'il préférerait une table sur la terrasse en contrebas, ou dans la salle. Le ministre israélien de la Défense choisit la salle. Ils y pénétrèrent. Parmi leur nombreuse suite se trouvait Marc. Le matin, ils avaient visité en détail le front de Beyrouth et ils avaient passé l'après-midi penchés sur des cartes.

Béchir les avait ensuite invités à savourer un mezzé<sup>1</sup> chez le meilleur spécialiste. Ariel Sharon et Béchir Gémayel, assis face à face, n'avaient qu'à tourner la tête pour dominer les files de phares qui montaient la route de Damas telles des chenilles lumineuses. « S'ils savaient », se dit Marc. Toute la journée, Palestiniens, Druzes et Syriens avaient eu leur pire ennemi à portée d'un simple mortier. Il se demanda si d'Aley, avec de très bonnes jumelles, on pouvait les voir dans cette salle à manger éclairée comme le plateau d'un théâtre.

Pendant presque tout le dîner, Béchir et Sharon, en anglais, évoquèrent la candidature du commandant en chef des Forces libanaises à la présidence de la République. La campagne de mobilisation avait été lancée. Béchir avait envoyé des délégations en Syrie, en Egypte et en Jordanie. Des contacts avaient été pris avec l'ambassade des Etats-Unis et celle de Libye. Elias Sarkis, le président sortant, lui avait facilité une entrevue avec le nonce apostolique et il avait même rencontré à plusieurs reprises très discrètement Paul-Marc Henry, l'ambassadeur de France, au domicile de l'un de ses diplomates, Marcel Carton, qui habitait juste en face du Musée, non loin de chez Camille. Les responsables militaires des FL, autour de la table, essayaient de convaincre avec une certaine impatience leurs interlocuteurs israéliens de la nécessité de lancer leur opération militaire le plus rapidement possible pour que tout soit terminé avant les élections d'août. Marc reconnut au moins trois des

1. Spécialité culinaire libanaise composée de 6, 12 ou 24 plats.



officiers israéliens qui étaient autour de la table. Ils étaient venus donner des cours d'artillerie et de cartographie dans les centres de formation militaire des FL de Dbayé et Ghosta.

*Oberly, mardi 25 mai 1982, 12 heures 55*

Les baies vitrées laissaient entrer la fraîcheur de la mer sans rides qui s'étalait à moins d'un kilomètre de là, légèrement en contrebas. En manches de chemise, col ouvert sur sa large poitrine, Samy suçotait sa pipe. Georges le Français lui expliquait ce qu'il avait appris sur l'explosion qui avait soufflé la veille l'entrée de la chancellerie française de Clemenceau.

« Personne ne revendiquera cette saloperie.

— Qu'avez-vous là-dessus ?

— Les Français pensent que seul un service d'action étatique peut monter une opération de ce genre. C'est durant la nuit, devant son domicile en zone chrétienne, que la R 12 de Mme Cosmidis, la secrétaire du conseiller commercial, a été piégée. Personne n'a rien vu, rien entendu. Les quarante kilos d'hexogène<sup>1</sup> ont été répartis sous la banquette arrière, de manière à ne pas déséquilibrer la voiture et que sa propriétaire ne remarque rien. Dix kilos de plus auraient pesé sur les amortisseurs et elle aurait pu s'en rendre compte. Le détonateur était radiocommandé, sans doute avec l'émetteur d'un talkie-walkie de gosse qui porte à tout casser à cent cinquante mètres et que vous pouvez acheter chez n'importe quel marchand de jouets pour l'équivalent de quinze dollars. Ceux qui ont appuyé sur le bouton devaient la suivre dans une voiture. Une seule chose est étonnante, ils ont fait exploser leur engin trop tôt, en fait, dès qu'elle a passé le portail et qu'elle a disparu derrière le mur d'enceinte. S'ils avaient attendu ne serait-ce que trois minutes, la R 12 arrivait à sa place de parking, c'est-à-dire sous les fenêtres du bureau de l'ambassadeur. De deux choses l'une, ou ils ne connaissaient pas les habitudes de la maison, ce que j'aurais tendance à croire, ou ils ne voulaient pas toucher à l'ambassadeur, ce qui ne semble pas tenir parce que Paul-Marc Henry aurait pu se trouver à proximité et être tué comme l'ont été tous ceux qui se trouvaient dans la cour d'entrée.

— Et de quel pays s'agit-il ?

— Du même qui a commandité l'assassinat de Louis Delamare. Ils n'ont pas sous-traité, cette fois.

— Cela ne nous concerne pas.

— Vous avez raison sur le court terme, d'une certaine manière, mais n'oubliez pas que la France a décidé de soutenir la candidature

1. Explosif quatre fois plus puissant que le TNT.

de Béchir, et que si nous pouvions avoir quelque chose de sérieux à leur donner, cela s'inscrirait à son crédit.

Samy Chidiac hocha la tête sans répondre, il proposa à Georges un autre café avant de lui annoncer que Gilberte avait commencé le matin même un stage de topographie de deux semaines.

« Elle a accepté de suivre un cours donné par les Israéliens ? demanda le Français, interloqué.

— Non. » Samy avait éclaté de rire. « Non, c'est Nady Jazard, celui qui travaille au troisième bureau, qui sert de professeur. Elle va se familiariser avec les cartes que nous utilisons, ce qui lui sera utile en bas. Votre protégée est en de bonnes mains. Elle en avait besoin, elle recommençait à broyer du noir.

— Ce n'est pas ma protégée. Mais c'est vrai, je l'aime bien. J'aime surtout son nationalisme. Il est assez rare dans ce pays pour le favoriser lorsqu'il existe.

— Oui, mais chez elle, cela tourne à l'obsession. Elle voit des étrangers partout.

— Nous sommes tous les étrangers du voisin, répondit Georges qui avait compris l'allusion. Certains sont même étrangers dans leur propre pays, et d'autres sont plus nationalistes que les autochtones. Le problème est de ne pas faire la guerre des autres.

— Vous préférez ceux qui font la guerre pour les autres.

— C'est différent, et vous le savez... »

Ils furent interrompus par l'entrée de la secrétaire qui leur annonça sur un ton catastrophé :

« Deux avions syriens viennent d'être abattus par la chasse israélienne au-dessus du Kesrouan.

— Appelez-moi en vitesse et dans l'ordre Joseph Hakiki, Abbas et l'état-major. »

En combinaison de vol vert olive, une tasse de café à la main, le naqib<sup>1</sup> Anouar Fadel Ammari et le mouawen awal<sup>2</sup> Nidal Chiha étaient assis sur des chaises, les épaules voûtées. Samy Chidiac lut sur leurs visages toute la détresse du monde. Aux commandes de leurs Mig 23, ils avaient tenté d'intercepter deux Phantoms israéliens qui survolaient la Békaa pour prendre des photos des installations des SAM 6. L'escadrille de F 15 qui évoluait à haute altitude avait fondu sur eux et les avait abattus en une seule passe. Ils s'étaient éjectés au-dessus du Kesrouan et étaient tombés pratiquement dans les bras d'une unité des FL près du village de Marsaat. Officielle-

1. Capitaine.

2. Lieutenant.

ment, ils avaient été transportés, en état de choc, à l'hôpital Hajj de la Quarantaine. C'est du moins ce que les radios annonçaient. En fait, Samy et Georges les avaient retrouvés dans une caserne de la milice chrétienne, non loin de Jounieh.

« Je me suis entraîné depuis des années pour ce combat, expliquait le naqib. J'y ai été préparé psychologiquement. On nous a dit que nous étions les meilleurs parce que nous étions plus agressifs, et le jour où cela arrive, je suis touché sans même avoir vu l'ennemi. »

Le monde s'était écroulé autour d'eux. Toutes leurs valeurs avaient volé en éclats. Ils étaient tellement catastrophés que les responsables des FL qui les interrogeaient rivalisaient d'amabilité, leur offrant café et cigarettes. « Ils ne vont quand même pas leur taper sur l'épaule pour les consoler », pensa Samy.

« Raconte-moi tout, demanda un officier FL en s'asseyant à califourchon sur une chaise devant lui.

— Nous étions d'alerte sur la base de Tartous<sup>1</sup>. La tour nous a donné l'ordre de décoller en scramble<sup>2</sup>. Elle nous a ordonné " cap 182, 15 000 pieds, Go max<sup>3</sup>". Dès que nous avons été stabilisés en palier, un radar mobile installé près de Tripoli nous a pris en charge, nous a demandé de garder notre altitude et tout de suite après nous a dit : " Deux bandits<sup>4</sup> derrière vous. " J'ai tourné la tête à gauche, il n'y avait rien ; j'allais la tourner à droite lorsque la tour m'a ordonné : " Ejectez-vous. " Au même moment, il y a eu une explosion derrière moi. Tous les rouges<sup>5</sup> se sont allumés. Je me suis éjecté. Je ne sais pas ce qui s'est passé, je n'ai rien vu. »

L'incompréhension la plus totale se lisait sur le visage du Syrien. Son second avait la tête baissée et regardait fixement le sol.

« Nous allons vous présenter aux Israéliens. Ils veulent vous poser quelques questions.

— Nous n'avons pas le choix ?

— Non. N'ayez pas peur, juste quelques questions et nous vous relâcherons.

— Est-ce qu'ils vont le savoir, chez nous ?

— S'ils l'apprennent, ce ne sera pas de notre fait ni de celui des Israéliens.

— Taïp, allons-y. »

1. Port syrien situé au nord du Liban, où se trouve l'une des plus importantes base des Forces aériennes syriennes.

2. Décollage immédiat, les ordres étant transmis en vol.

3. Pleine puissance.

4. Ennemis.

5. Voyants d'alerte situés sur le tableau de bord.



Avec un sourire rayonnant, Joseph Hakiki leva le pouce vers le plafond.

« Tout a marché comme sur des roulettes. J'ai un tableau de bord intact et complet, avec le museau de l'avion, dans un camion au sous-sol. L'autre a complètement brûlé. »

Samy Chidiac l'avait lancé dans la course aux débris des Mig 23 avec comme consigne de récupérer l'électronique et les postes radio. Le chef des équipes de reconnaissance avait envoyé toutes affaires cessantes le maximum de monde sur le terrain. Camille avait abandonné sa machine à écrire et s'était précipité dans une jeep, tout heureux de quitter son bureau.

Il avait de plus en plus d'accrochages avec Samy et soupçonnait le Gallos d'être derrière les problèmes qu'il rencontrait. Toutes ses notes lui revenaient avec la mention « incomplet » ou « développer tel point ». Jamais au CERM son travail n'avait ainsi été contesté. Samy lui avait reproché de ne pas participer pleinement au travail de l'équipe, et même de cacher certaines informations. Il n'avait pas compris, il travaillait comme il l'avait toujours fait, et de surcroît il ne voyait pas pourquoi il devait systématiquement faire profiter les autres de ses tuyaux. Cette mission de recherche était tombée à pic pour le sortir de ses angoisses. Des camions chargés de chabeks étaient partis se prépositionner tout de suite après. La patrouille dirigée par Mano Gémayel remporta la course en branchant un scanner<sup>1</sup> sur les fréquences des FSI. Elle guida un camion sur les lieux par radio, et récupéra le cockpit du Mig 23 avant l'arrivée des gendarmes. Dès le début, Joseph Hakiki avait compris l'importance de ces recherches. Si les FL n'avaient que faire de ce matériel, il n'en était pas de même pour les services de renseignement israéliens, américains et même français. Pour récupérer les instruments de combat du Mig 23, certains étaient prêts à payer cher, d'autant plus cher que Samy avait l'intention de faire monter les enchères pour renflouer les caisses noires du deuxième bureau, complètement vides.

« Fais-le démonter. Vendu pièce par pièce, il rapportera plus que d'un seul bloc », ordonna Samy.

Les deux pilotes syriens ne furent remis que vers vingt et une heures au service de renseignement de la FAD, à l'Hôtel-Dieu de France.

« Si tu ne veux pas te plier à la discipline de l'équipe, il te faut chercher autre chose. » La voix de Samy était cassante et sèche.

L'intermède de la course au trésor était oublié. Camille avait encore tenu une quinzaine de jours avant d'écarter et de monter

1. Récepteur radio à balayage de fréquences.

demander des explications à son patron. Il avait été reçu comme un chien dans un jeu de quilles. Camille entendait travailler comme il l'avait toujours fait. Cela avait donné d'excellents résultats au CERM. Il ne voulait pas de ce brassage d'informations qui permettait à tous de profiter de ses acquis. Les réunions quotidiennes ne lui apprenaient rien. Gilberte, malgré ses coups de gueule, s'était pliée. Son frère haussa les épaules. « Normal, elle est amoureuse. » Il estimait que Tito l'avait ramollie, mais lui ne céderait pas. Il expliqua à Samy qu'il ne pouvait plus continuer comme cela.

« Il faut que cela change.

— Ça me semble impossible, pourquoi ne pas essayer de t'adapter aux méthodes ?

— Si vous voyez ça comme ça, je vous présente ma démission.

— Allah maak. »

Camille resta stupéfait : il s'attendait que Samy la repousse, qu'il discute, qu'il affirme que les choses allaient s'arranger. Il avait donné sa démission à l'orientale, pour mieux être retenu. Le fait que Samy l'ait acceptée sans tenter de composer l'anéantit. Il se reprit et sortit du bureau en claquant la porte, blanc de rage. Dans les escaliers, il croisa Georges qui le regarda.

« Il est arrivé quelque chose, tu es tout pâle. »

Camille s'arrêta et lui cracha au visage :

« Tu es le Démon.

— Mais que s'est-il passé ?

— Je ne veux pas discuter avec toi, tu es le Démon. »

### *Achrafieh, mardi 1<sup>er</sup> juin 1982, 14 heures 30*

La flamme de la bougie rouge de Noël plantée au milieu du gâteau d'anniversaire disparut sous le souffle de Gilberte. Elle se redressa, souriante sous les applaudissements, découpa prestement la pâtisserie et offrit la première tranche à son père. Amaigri, il présidait la table, les yeux rayonnants de joie. Pour la première fois depuis longtemps, la famille et des amis étaient réunis pour une fête. Il était sorti de l'hôpital quelques jours plus tôt. Il avait encore besoin de béquilles pour se déplacer, mais il considérait que la fin du tunnel était proche. La maladie avait été vaincue, ce n'était plus qu'une question de temps et de patience. Sa fille était heureuse. Le jeune Tito, qui l'avait parfois accompagnée à l'hôpital et qui était assis à côté d'elle, y était visiblement pour quelque chose. Il y a des gestes, des regards et des mots anodins qui ne trompent pas un père. Si personne ne lui avait rien dit, c'était que le moment n'était pas venu, il estimait qu'il était parfois inutile de parler. Son fils était détendu. Il n'avait plus les traits tirés ni ce visage de chien battu qu'il avait

traîné dans les couloirs de l'hôpital lorsqu'il était venu faire semblant de plaisanter pour le rassurer. Sa nouvelle affectation à la caserne des FL de Fourn El-Chébak, où il avait pris en charge la logistique de six cents miliciens, le comblait. Michel Khoury préférerait le savoir là plutôt que sur le front ou dans ces services de renseignement militaires. Il était revenu malade et nihiliste du premier et écœuré des seconds. Au moins la logistique lui apprendrait le sens des affaires.

Gilberte, reine de la soirée, papillonnait de son père à Tito, embrassant l'un, se moquant de l'autre, plaisantant avec son frère, chuchotant quelques mots à l'oreille d'Anita, venue en voisine partager le gâteau.

Au cours de la soirée, elle attira Tito dans un coin du salon.

« Sais-tu que j'ai envie de t'embrasser ? »

— Devines-tu que j'ai envie de t'enlever ?

— Au bout de deux jours, tu payerais pour que l'on vienne te débarrasser de moi.

— Il y a de fortes chances. »

Ils rirent de bon cœur. Gilberte devint brusquement sérieuse.

« Tu ne trouves pas que la situation est tendue, ces derniers jours ? On dirait que quelque chose se prépare.

— Peut-être », répondit laconiquement le jeune homme. Elle savait, par son travail à la salle d'opération, qu'il commandait des blindés, mais qu'il faisait également partie de l'équipe de Fouad Abou Nader qui avait en charge le front de Souk El-Gharb et de la plaine côtière, comme Samir Geagea avait la responsabilité de celui de la montagne et Jo Eddé du front Sud, et qu'à ce titre il participait à d'incessantes réunions. Il ne lui avait jamais dit sur quels sujets elles portaient ni qui s'y trouvait. Elle avait un jour posé une question, et il lui avait répondu d'un ton sec :

« Je n'aime pas ce genre de curiosité. »

Elle n'avait pas insisté. Mais ce soir, elle voulait lui proposer une sorte de marché. Elle le regarda droit dans les yeux :

« Je sais que tu es au courant de beaucoup de choses. »

Il se dandina d'un pied sur l'autre en crispant un sourire.

« Si tu sais quelque chose, dis-le-moi à temps, que je puisse tout préparer pour mon père. Je n'ignore pas qu'il va y avoir une intervention israélienne. Je ne sais où ni quand, mais je veux, tu m'entends, je veux mettre mes parents à l'abri. Dès que tu le jugeras nécessaire, prévien-moi.

— Si je sais quelque chose, je te le dirai.

— Promis ?

— Promis. » Puis après un court silence, il ajouta :

« Tu as un abri près de chez toi ? »

— Oui, une cave.

— Alors, aménage-la.

— Quand ? Tout de suite ?



— Non, cela peut attendre demain matin », sourit-il.

Paradoxalement, cela la rassura. Elle était quotidiennement au contact de parcelles d'informations, mais elle n'avait ni le temps ni la possibilité d'en faire la synthèse. Elle avait cependant assez de pratique de l'analyse pour comprendre qu'une machine inexorable était en marche et que rien ne pouvait l'arrêter. Cette connaissance fragmentaire était très pesante, angoissante même. Tous les responsables qu'elle connaissait étaient très impliqués, à des degrés divers, dans les événements. Mais seul Tito pouvait l'aider à protéger ses parents. Les autres n'étaient plus maîtres de leurs décisions. Elle estimait qu'ils dépendaient trop de l'extérieur pour comprendre que son père et sa mère étaient sa seule priorité.

*Londres, jeudi 3 juin 1982, 23 heures*

Dans les halos des réverbères, les trottoirs de l'avenue grouillaient de vêtements d'été bariolés. La circulation noyait dans un bruit continu le brouhaha des conversations. Hyde Park, de l'autre côté du flot de voitures, étendait une ombre complice sur des couples enlacés. Nonchalamment appuyé sur l'un des châtaigniers presque cinquantenaires qui bordaient l'avenue, un jeune homme au teint hâlé et aux cheveux frisés observait l'entrée victorienne de l'hôtel Dorchester. Les mains dans les poches de sa longue veste de toile beige, il semblait fasciné par les efforts méritoires du portier en uniforme qui réglait l'arrivée des voitures devant le perron. Plus galonné qu'un amiral de la Royal Navy l'homme aux clés d'or, avec une grande dignité et une efficacité étonnante, faisait avancer les berlines des invités de la réception annuelle de la firme De la Rue qui se terminait. D'un geste machinal, le jeune homme alluma une cigarette et regarda sa montre.

En haut des quatre marches, un quinquagénaire bedonnant en tenue de soirée franchit le seuil d'un pas pressé. Le front dégarni, Schlomo Argov, l'ami personnel de Ménaïhem Bégin, souriait discrètement. Il avait encore en tête les souvenirs qu'il venait d'évoquer avec des anciens de la London School of Economics, où il avait fait ses études. Cette époque lui semblait très lointaine. Le sourire était chose rare sur les lèvres de l'intransigent ambassadeur d'Israël en Grande-Bretagne. D'un regard circulaire il localisa sa voiture blindée et se dirigea rapidement vers elle. Ses deux gardes du corps, appartenant à la section spéciale de Scotland Yard, furent retardés quelques secondes à la porte par un groupe de diplomates africains riant aux éclats. Au moment où l'ambassadeur tendait le bras pour ouvrir la portière arrière de sa limousine, le jeune homme à la longue veste, qui ne l'avait pas quitté des yeux, jeta sa cigarette, fit deux pas

vers la voiture, sortit un pistolet mitrailleur de sous sa veste et lâcha une courte rafale en visant le haut du corps du diplomate israélien.

Schlomo Argov, touché en pleine tête, fut projeté contre le véhicule et s'écroula lentement, laissant une traînée de sang sur la portière. Avant même qu'il ne touche le sol, son agresseur tourna les talons et longea l'hôtel en courant, indifférent aux cris qui éclataient derrière lui. Les deux gardes du corps avaient assisté impuissants à la scène. Ils dégainèrent leurs armes et se lancèrent à sa poursuite. Ils le virent disparaître quelques secondes dans une ruelle, pour le retrouver alors qu'il s'apprêtait à s'engouffrer dans une Fiat jaune. Avec un ensemble presque parfait, les deux policiers, jambes pliées, bras tendus, tenant leur colt à deux mains, firent feu. Le fuyard eut un sursaut et s'effondra. La voiture, la portière arrière ouverte, démarra en trombe. Les deux gardes du corps se précipitèrent vers le corps étendu sur la chaussée. L'homme, atteint dans le dos, vivait encore. Un passeport irakien était tombé de sa poche.

### *Achrafieh, vendredi 4 juin 1982, 4 heures 30 du matin*

Les yeux encore lourds de sommeil, Gilberte sauta du lit et enfila son jean. L'appel de Tito l'avait complètement réveillée.

« L'abri pour tes parents est prêt ? »

— Non, pas encore. Le propriétaire est d'accord mais je n'y ai encore rien fait.

— Prépare-le le plus vite possible.

— Mais tu m'avais dit que...

— Je n'ai pas beaucoup de temps, tout peut arriver d'une minute à l'autre. »

Elle alla frapper à la porte de sa voisine du dessus, Liliane.

« Je crois que ça va très mal. Nous devons préparer l'abri d'en face le plus vite possible. » Liliane avait longtemps vécu à l'étranger. Elle était revenue un an auparavant. Les deux jeunes femmes s'étaient retrouvées dans les couloirs de l'hôpital où le père de Liliane avait également été opéré.

« A cette heure-ci ! Nous allons paniquer tout le monde ! »

— Ça, c'est le cadet de mes soucis. »

Elles prirent balais, seaux et serpillières et traversèrent la rue. Le plus discrètement possible pour ne pas réveiller l'immeuble, elles se mirent au travail. La cave était grande, et, hormis quelques boîtes en carton, entièrement vide, mais elle était repoussante de saleté.

Camille apparut dans l'encadrement de la porte. En revenant de Fourn El-Chébak où il avait passé la nuit, il avait appris par ses parents que sa sœur aménageait le sous-sol de l'immeuble d'en face.

« Tu fais des ménages maintenant ? Pourquoi viens-tu nettoyer ici ?

— Tito m'a prévenue ce matin. Tu devrais nous aider. Nous allons installer les parents ici, par prudence.

— Que t'a-t-il dit exactement ?

— Rien de plus que ce que je viens de te dire. Occupe-toi de faire venir le téléphone jusqu'ici, et prévois des bougies. Peux-tu également téléphoner à Oberly, et leur dire que je suis malade ? »

Camille la regarda un long moment et retourna chez lui. Il revint avec une batterie de voiture, du fil électrique et une caisse à outils.

« J'espère pour toi que cela va servir à quelque chose. »

Une fois le nettoyage terminé, les deux jeunes femmes installèrent des chaises de camping, des matelas et un coin cuisine avec un petit four et deux brûleurs à gaz, posés sur des planches.

« Penses-tu que tu puisses brancher un ventilateur sur ta batterie ?

— Ce n'est pas prévu, mais l'idée n'est pas sotte. Il faudrait des accus de camion. Je vais voir. »

Camille avait tendu des rallonges téléphoniques au-dessus de la rue et dédoublé les appareils de Liliane et de ses parents. Lorsque tout fut terminé, les jeunes filles firent le tour des locataires de l'immeuble.

« Nous avons aménagé la cave en abri, il se peut que la situation se dégrade. Il est bien sûr à votre disposition. »

Ils les remercièrent, sans poser de questions.

« Ils ne t'ont pas crue, fit remarquer Liliane.

— Ce n'est pas grave, ils comprendront très vite. »

La personne qui fut la plus difficile à convaincre fut sa mère. Elle refusa obstinément de descendre dans la cave en cas de nécessité, prétextant qu'elle était humide, que son père ne supporterait pas, qu'elle n'était jamais partie de chez elle, même aux pires moments, et qu'elle n'allait pas commencer maintenant.

« Ecoute, maman, dès le premier obus, il faut absolument que tu y ailles. Ce qui va se passer sera pire que tout ce que tu as connu. Dès que tu entends un obus, il faut que tu descendes avec papa dans cet abri.

— Mais dis-nous ce que tu sais. Que va-t-il se passer ? Tu n'as pas confiance en nous ?

— Je ne sais rien de plus que ce que je te dis. Quelque chose de grave se prépare et je suis inquiète. S'il te plaît, va faire des courses ce matin, et fais beaucoup de provisions. »

*Beyrouth-Ouest, vendredi 4 juin 1982, 15 heures 15*

Les huit Phantoms israéliens lâchèrent leurs bombes de 250 kilos sur la Cité sportive sans que personne les ait vus ou entendus. La



surprise fut totale dans les rues animées par la sortie des bureaux. Les explosions firent trembler toute la ville et créèrent une panique indicible. Les sirènes des ambulances parcouraient les rues qui s'étaient vidées comme par enchantement. Un immense champignon de fumée et de poussière cacha le soleil. Cette ombre soudaine accentua la terreur. Des combattants palestiniens surexcités installèrent des canons antiaériens montés sur des camions sur tous les axes qui s'ouvraient largement sur le ciel. La seconde vague de bombardiers prit pour cibles les camps de Sabra et de Chatila. Ils remontèrent en virevoltant, laissant derrière eux des leurres thermiques destinés à détourner les missiles antiaériens à infrarouge.

Michel et Violette Khoury s'étaient précipités dans l'abri dès les premières bombes. Ils y avaient retrouvé les locataires de l'immeuble qui les avaient félicités pour le travail de leurs enfants. Ils avaient cherché à savoir comment Gilberte avait appris l'imminence de l'attaque et ne les avaient pas crus lorsqu'ils avaient affirmé l'ignorer. Le sol vibrait chaque fois que les appareils israéliens frappaient, interrompant les conversations et les gestes pendant quelques secondes comme l'arrêt sur image d'un film. Gilberte les avait suivis pour ensuite faire des aller et retour entre l'appartement et la cave, afin d'y transférer les provisions achetées le matin même. Passant d'une station à l'autre, sur le vieux transistor qui ne le quittait pas, Michel Khoury écoutait attentivement les flashes d'informations puis expliquait la situation à sa femme.

Il y eut sept bombardements en un peu plus d'une heure. « ...selon des sources hospitalières, le blitz israélien sur les camps palestiniens a fait, selon un premier bilan, une soixantaine de morts et 272 blessés. Un journaliste français, Jean Lugo, le caméraman de TF1, a été tué par un éclat dans la poitrine sur l'avenue Camille-Chamoun qui longe la Cité sportive, alors qu'il filmait le bombardement. Selon Tel-Aviv, tous les appareils sont rentrés à leur base. Ariel Sharon, le ministre de la Défense, a déclaré qu'Israël allait mettre fin au terrorisme. » En début de soirée, la mère de Gilberte exigea de quitter la cave, le danger étant passé. Gilberte dut en convenir, mais elle répugna à laisser sur place toutes les boîtes de conserve qu'elle y avait entassées. Elle attira le concierge de l'immeuble dans un coin et exigea une clé du sous-sol.

« Si quelque chose disparaît, je demanderai aux Forces libanaises de venir faire une enquête. » Si le ton se voulait menaçant, l'allusion l'était beaucoup plus. Toute la rue savait que les enfants Khoury étaient très proches des plus hauts responsables de la milice. « Une enquête » de leur part pouvait signifier beaucoup de désagréments. « Mafi machkal<sup>1</sup>, mademoiselle Gilberte. Personne n'entrera ici sans que vous le demandiez. »

1. « Il n'y a pas de problème. »

Toute la journée du lendemain, Michel Khoury écouta les radios égrener les noms des villages du Sud-Liban touchés par des tirs de l'artillerie de Tsahal. « ... *Saffaran, Hasbaya, Naamé, Saïda ; Tyr, Jieh, Saadiyat, Seblin...* »

« Je croyais qu'ils respectaient le jour du sabbat », dit-il à sa femme.

Georges était descendu dans la salle des opérations du rez-de-chaussée d'Oberly et regardait une jeune milicienne mettre des points rouges sur toutes les agglomérations cibles des Israéliens. Les trente-huit villages touchés de manière apparemment désordonnée formaient sur la carte d'impacts deux axes parallèles orientés sud-nord. L'un courait le long de la côte, l'autre montait vers le Chouf.

« Ça y est. C'est le grand jour », murmura-t-il.

### *Dans le Metn, dimanche 6 juin 1982, 11 heures*

La chaleur et la luminosité sur le parvis de l'église contrastaient terriblement avec la fraîcheur de l'ombre de la nef. Marc chaussa ses lunettes de soleil. Dans la pinède voisine, les grillons donnaient au village de Beït Chehab une allure de vacances. Les mariés sortirent à leur tour sous les applaudissements des amis et de la famille qui leur jetèrent du riz. Marc n'avait pas pu refuser l'invitation de l'un de ses hommes. Après la photo traditionnelle, tout le monde se dirigea vers les voitures. Une fois assis derrière son volant, Marc alluma machinalement son autoradio.

« ... *forces estimées à trente mille hommes, appuyées par des centaines de blindés et d'hélicoptères d'assaut, ont pénétré au Liban à l'aube. Selon un communiqué de l'armée israélienne, l'opération Paix en Galilée vise à liquider les unités palestiniennes opérant au sud du pays...* » Marc démarra en trombe et se dirigea vers son bureau. La circulation était très fluide. Des queues s'allongeaient devant les épiceries et les boulangeries. « Il n'y a pas que moi qui écoute la radio, se dit Marc. La peur s'est emparée de la ville et les gens vont s'enterrer. » Il entra en trombe dans la caserne qui se trouvait non loin du temple où le CERM avait eu ses bureaux. Il fit installer des cartes d'état-major sur un mur et chargea deux chabeks d'écouter la radio et de punaiser la progression israélienne au fur et à mesure de son avance.

« Je te confie une mission de confiance, dit-il à un de ses hommes en lui donnant de l'argent. Tu vas acheter du café, beaucoup de café. Mais tu sors sans ta kalachnikov. Pas question de jouer les zorros devant l'épicerie. Tu fais la queue et tu attends ton tour. »

A la tombée de la nuit, les Israéliens avançaient toujours. Ils avaient contourné Tyr et montaient vers Saïda. Le port de Tyr

représentait un gros morceau. C'était la base de départ des commandos fédéyins vers le littoral israélien. Nabatiyet qui contrôlait la route de Jezzine et de la montagne du Chouf, défendue par plus de deux mille Palestiniens avec des chars T 34 et de l'artillerie lourde, avait été attaquée sur trois axes et était tombée après de violents combats. Des milliers de Palestiniens refluèrent vers le nord. Khol Israël, qui diffusait de Jérusalem des flashes d'informations toutes les demi-heure en arabe, en français et en anglais, affirma à vingt et une heures que 50 000 soldats de l'Armée de Défense d'Israël participaient pour le moment à l'opération. « Cela veut dire qu'il y en aura d'autres », estima mentalement Marc. Brusquement, toutes les lumières s'éteignirent. Il alla à la fenêtre et regarda dehors. La ville était plongée dans le noir. Il donna l'ordre de mettre en marche le générateur.

« L'état-major vient d'annoncer que les câbles à haute tension ont été sectionnés à Jieh par un bombardement », lui annonça le radio.

Il appela Fady Frem à la Quarantaine et lui demanda des instructions pour faire livrer du fuel.

« Laisse tomber et viens me rejoindre. Nous devons mettre au point une jonction.

— Ils ne sont pas encore à Beyrouth.

— Ils viennent de débarquer par la mer à Saïda. Ils tiennent le pont sur l'Awali et sont à Hasbaya. »

Avant de partir, Marc regarda la carte. L'Awali était la rivière qui coulait au nord de la ville. Le seul pont qui permettait de la franchir était celui de la route côtière, à moins de passer par la montagne du Chouf. La nasse se refermait sur les Palestiniens. Hasbaya était le début du « Fatahland » au pied du mont Hermon.

### *Moktara, mercredi 9 juin 1982, 10 heures 13*

Le téléphone posé sur le bureau du directeur de l'école se mit brusquement à sonner d'un timbre grave. Le raed<sup>1</sup> syrien regarda, stupéfait, l'appareil. Il se demanda qui pouvait bien appeler l'école un jour pareil. Tous les habitants et leurs enfants étaient terrés dans les caves. Lorsque, deux jours auparavant, il avait réquisitionné l'établissement pour y installer son poste de commandement, le bâtiment était vide. Il l'avait choisi parce qu'il se situait à la sortie du village, le long de la route qui menait vers Beït Eddine, et qu'il attendait les Israéliens qui remontaient à l'opposé de l'agglomération. Il le laissa sonner plusieurs fois avant de décrocher et de porter le combiné à son oreille.

« Bonjour, c'est bien toi qui commandes l'unité syrienne qui occupe Moktara ? lui dit une voix dans un arabe parfait.

1. Commandant.



— Qui est à l'appareil ?

— Je suis l'officier israélien qui commande l'unité de Tsahal qui va prendre Moktara... »

Le raed syrien, interloqué, ouvrit de grands yeux. Il regarda dans l'écouteur comme s'il pouvait y voir son interlocuteur, et le remit à l'oreille.

« ... proposer un accord qui serait susceptible de sauvegarder la vie de la population, celle de Walid Bey<sup>1</sup> et celle de tes soldats. Je suis sûr que vous vous battrez vaillamment, mais vous ne pourrez nous arrêter. Par ailleurs, il est fortement question d'un cessez-le-feu entre nos deux pays dans les jours qui viennent. Je pense qu'il est inutile de nous affronter dans ces conditions.

— Je t'écraserai comme une vermine. Moktara sera la fin de ton avancée. Jusqu'à présent, tu avais affaire à des miliciens. Maintenant tu as en face de toi des soldats syriens...

— Je sais, je sais pertinemment que tu commandes l'une des katibas<sup>2</sup> du 41<sup>e</sup> régiment des Forces spéciales, qui a reçu pour mission de barrer notre progression. Mais vois-tu, je sais également que ton dispositif est construit tout en longueur parce que le terrain ne te permet pas de faire évoluer tes blindés et que les quatre T 72 que tu as placés à l'entrée du village ont un angle de tir très fermé à cause des maisons. Ils sont donc peu efficaces, mais également très vulnérables. Tes hommes ne sont pas entraînés au combat de rue comme les miens. Nous pourrions prendre un pari tous les deux. Ton barrage ne tiendra pas deux heures. A toi de décider. Si tu décroches, nous pourrions nous retrouver plus loin. Si tu restes, nous verrons immédiatement qui a raison, et tu sais que c'est moi. Il est dix heures et quart. Je donnerai l'ordre d'avancer à douze heures quinze. Tu as deux heures pour te décider. »

La communication fut coupée. L'officier syrien passait de la stupeur à la colère. Comment pouvait-il connaître ses intentions et les problèmes que lui avait posés la mise en place de son unité ? Il devait y avoir des traîtres à la cause arabe dans le village, il n'y avait que cela de possible. Comment ce salopard osait-il lui faire une telle proposition ! Les Israéliens étaient au courant de tout, même de l'endroit où il avait installé son PC ? Il est vrai qu'avec une bonne préparation d'artillerie, il ne tiendrait pas longtemps. Il n'avait jamais entendu parler de cessez-le-feu avec Israël, c'était de l'intox, un mensonge. Il lui fallut plusieurs coups de téléphone et une bonne demi-heure pour admettre l'évidence. Il fallait qu'il se replie sur une autre position. Il se leva brusquement et demanda que les naqibs viennent le rejoindre.

1. Prince Walid (Joumblatt).

2. Bataillons.

*Oberly, mercredi 9 juin 1982, 11 heures 20*

La note de renseignement envoyée par le service des écoutes à Georges était très laconique. Il n'y avait pas de place pour la littérature dans le renseignement. « 0948 Z/JAS<sup>1</sup>. Raids aériens israéliens sur les 5 (cinq) sites SAM 6 syriens de la Békaa. Tous les appareils rentrés à leurs bases. Destruction complète des rampes de lancement et des antennes radar et partielle des postes de tir. »

« Il avait raison, le père Bégin. C'était tout à fait à leur portée et sans problème », murmura-t-il. Rangeant la feuille dans le dossier intitulé « SAM 6 », il écrivit au feutre rouge sur la couverture : « Classé le 9/6/82. » Les Syriens ne disposaient plus de parapluie antiaérien au Liban.

*Moktara, mercredi 9 juin 1982, 12 heures 30*

La jeep de l'officier israélien s'arrêta devant la fontaine de la petite place bordée d'arcades. Les Syriens avaient quitté le village très vite. Les habitants étaient toujours terrés. Il avait envoyé une patrouille prendre position vers l'avant. L'un derrière l'autre, quatre M 113 bourrés de soldats stoppèrent près de la jeep et coupèrent leurs moteurs. L'officier leva la tête. Entre les branches des arbres, il aperçut le palais de grosses pierres de taille au toit de tuile rouge des Joumblatt. Il dégrafa son ceinturon et déposa son arme sur son siège. Les soldats firent de même avec leur brêlage, et, sans armes, la veste de treillis leur battant librement les hanches, ils suivirent l'officier vers le portail en fer forgé. Ils empruntèrent la montée qui longeait les larges vantaux de bois des garages. Ils arrivèrent dans la cour et levèrent les yeux pour suivre les marches hautes des escaliers de pierre qui montaient vers la voûte permettant d'accéder à la cour intérieure. Ils s'y engagèrent. La tradition druze exigeait que toute personne qui entraît dans le Chouf fasse une halte à Moktara pour venir y saluer le seigneur de la communauté. Cette visite se faisait sans armes. C'est ce qu'accomplissaient les soldats israéliens, parce qu'ils étaient tous druzes.

1. Groupe horaire Zoulou, c'est-à-dire en temps universel, et initiales de la personne qui a pris le message ou noté l'information (Joséphine Abdo Sarkis).

## *Kfarchima, dimanche 13 juin 1982, 9 heures*

Les camions gris s'arrêtèrent sur la route de Saïda, à une centaine de mètres du pont à la sortie du village de Kfarchima. Les chabebs qui y étaient entassés débarquèrent rapidement. Marc Flamant et Elie Zaïek leur ordonnèrent de progresser jusqu'à la barrière naturelle que formait la rivière asséchée, et de se déployer en protection de part et d'autre, puis ils se dirigèrent vers la jeep de Fady Frem. Ils étaient arrivés les premiers au point de jonction, comme prévu. Les Israéliens ne devaient plus tarder. Le chef d'état-major leur donna un fumigène et en mit un dans la poche cuissarde de son pantalon. Ils devaient servir de signal et d'identification.

« Hé ! mais ils sont verts, constata Elie, ils devaient être bleus.

— Mafi machkal. De toute manière, nous n'avons plus le temps d'aller en chercher d'autres. »

Après le pont situé à la pointe sud de la banlieue, là où commençait à naître la montagne du Chouf, la route continuait, droite, tel un trait séparant à droite des vergers et des champs et plus loin les pistes de l'aéroport international, à gauche les collines qui montaient en escalier à l'assaut de la montagne. De loin en loin, une maison construite au bord de l'asphalte faisait une tache blanche. La route était déserte. L'avance israélienne avait été bloquée pendant trois jours, cinq kilomètres plus loin, au carrefour de Khaldé, à l'endroit où la route croisait celle venant d'Ousaï en longeant les plages. Les bâtiments de Radio-Orient, environnés d'antennes géantes, avaient été transformés en bunker. Ils avaient commencé à rencontrer de grosses difficultés après avoir passé Damour. La région de Nabaa, qu'ils avaient ensuite traversée, servait d'asile à toutes les organisations palestiniennes qui n'avaient pas trouvé de place à Beyrouth, soit parce qu'elles étaient rejetées par les autres pour des raisons politiques, soit parce qu'elles avaient cherché une zone discrète pour base. C'était notamment là que les groupes les plus durs dans l'action terroriste s'étaient installés, dans d'immenses grottes forées dans les collines. Marc se souvint d'avoir lu un rapport affirmant que près de 6 000 fédayin y vivaient. Durant toute la bataille, les Israéliens avaient été appuyés par leur aviation et leur marine qui avaient déversé des milliers d'obus et de bombes, parfois à vingt mètres de leur avant-garde. Cela n'avait pas empêché une contre-attaque palestinienne. Trois blindés avaient été détruits et un quatrième capturé. L'équipage avait été exécuté et le véhicule chenillé présenté dans tout Beyrouth comme un trophée.

« Les voilà ! »

Marc prit ses jumelles. Des silhouettes avançaient à pied, en colonne, de part et d'autre de la route. Il alluma la mèche de son fumigène avec sa cigarette et l'envoya rejoindre ceux que Fady Frem



et Elie Zaïek avaient jetés dans le bas-côté pour signaler leur position. A la jumelle, les trois responsables de la milice chrétienne les virent approcher, visiblement exténués, couverts de poussière blanche, pratiquement en guenilles. Pas un n'était vêtu comme l'autre. Certains étaient coiffés d'un bob, d'autres d'un casque ou ne portaient rien sur la tête. Marc eut l'impression de voir des clochards armés venir vers lui.

« Mais c'est de la racaille !

— Ferme ta gueule », ordonna sèchement Fady Frem.

Marc était fortement déçu en voyant passer ces hommes. La sueur avait creusé des rigoles dans la crasse qui recouvrait leur visage.

« C'est donc ça qui vient nous aider à libérer le Liban ? »

Elie lui donna un coup de coude pour le faire taire. Les Israéliens, sans un mot, sans un regard dans leur direction, les dépassèrent et se laissèrent tomber sur le bord des fossés. Ils sortirent des rations de leur paquetage et se mirent à manger. Le bruit des chenilles d'un M 113 attira leur attention. L'engin, lui aussi recouvert de poussière blanche, s'arrêta devant eux. La porte blindée arrière s'ouvrit et un homme, nu-tête, sans signe distinctif d'unité ou de grade, avec de grosses lunettes d'écaille, un peu moins sale que les autres, en descendit. Il avança vers eux en boitant (Marc apprit plus tard qu'il était unijambiste et qu'il portait une prothèse.) Il fit un geste de salut de la main :

« My name is Yosi. »

Marc l'observa, stupéfait. Il s'était fait une tout autre image du fameux général de brigade qui s'était rendu célèbre dans toutes les guerres d'Israël. Il s'attendait à voir un guerrier, il avait en face de lui un petit fonctionnaire qui n'aurait pas détonné derrière le guichet d'une poste. A côté de Fady Frem qui, comme tous ses hommes, avait porté un soin particulier à sa tenue vestimentaire, chaussures cirées, treillis impeccables, pour recevoir ses alliés, le général Yosi donnait l'impression d'être un milicien. Dans un anglais laborieux mais compréhensible, il s'adressa à Fady :

« Par où peut-on passer ? D'après ma carte, ce petit pont n'est pas assez solide pour supporter le poids de mes chars. »



# 7

*Achrafieh, vendredi 18 juin 1982, 20 heures 47*

Le soleil disparut dans la mer en quelques secondes, laissant derrière lui une lumière rouge vive qui rebondissait sur des nuages filandreux. L'absence de vent permettait à l'humidité poisseuse et chaude de se développer sans contrainte. La R5 de Gilberte filait rapidement sur l'autoroute côtière pratiquement déserte. En passant le pont de la Quarantaine avant de tourner à gauche vers le Musée pour rentrer chez elle, la jeune fille entendit des explosions dans le lointain. Les Israéliens continuaient leur progression vers le nord et occupaient maintenant Baabda et le début de la route de Damas. Toute la journée, elle avait suivi leur avance, guidée par des miliciens chrétiens. Les bâtiments universitaires avaient été pris par une unité des FL que commandait Jo Eddé, marquant ainsi leur entrée en guerre, mais un ordre impératif du commandement avait interdit d'en faire état. Cette action militaire, exigée par les Israéliens, allait à l'encontre des efforts de rapprochement avec les musulmans et les partis de gauche de Béchir Gémayel, dans le cadre de sa campagne électorale.

Nerveuse, Gilberte parlait de cette situation « contradictoire avec ses parents lorsque le téléphone sonna.

« Tu allais te coucher ? lui demanda Tito sans même la saluer.

— Pourquoi ?

— Ne te couche pas maintenant et tends l'oreille. »

Gilberte se retourna vers ses parents. « Préparez-vous, il faut aller tout de suite à l'abri, je vais prévenir Liliane. » Lorsqu'elle revint, sa mère faisait une valise.



« Dépêche-toi, prends le strict nécessaire et ce que tu as de plus précieux. » Un grondement sourd semblait venir du sol.

« Vite ! » cria Gilberte. Elle se précipita dans la cage d'escalier et hurla :

« Vite, vite, descendez, tous dans l'abri. »

Le grondement devenait de plus en plus fort. Elle poussa ses parents dans la rue. En passant le porche de l'immeuble d'en face, ils entendirent très distinctement le cliquetis des chenilles sur la chaussée. Gilberte installa ses parents sur les matelas qui étaient près du ventilateur et demanda à Liliane de préparer du café, puis elle remonta au rez-de-chaussée. Le grondement était assourdissant. Elle s'avança prudemment sur le trottoir et le vit : un Merkava<sup>1</sup>, qui passait lentement dans la rue perpendiculaire à la sienne. Elle le reconnut immédiatement avec sa tourelle sur l'arrière et ses protections antiroquettes. Une grande toile orange avait été étalée derrière le chef de char. « Panneau d'identification », se dit la jeune femme. Il se dirigeait vers la place du Musée en longeant l'hôpital des Enfants-Malades. Elle eut un frisson, malgré la chaleur. « Ils sont là, ils sont là », murmurait-elle sans cesse, joyeuse.

### *Baabda, lundi 21 juin 1982, 11 heures*

Une fois leur encerclement de Beyrouth-Ouest terminé, les Israéliens avaient fermé toutes les voies de passage pendant quelques jours. Des avions avaient largué des tracts conseillant aux habitants de fuir avant qu'il ne soit trop tard. Depuis, des centaines de personnes se présentaient tous les jours au passage du Musée. Les Israéliens puis les FL avaient mis en place des contrôles très stricts pour empêcher que des « terroristes » ne profitent de l'occasion pour quitter la nasse.

Allongé sur son matelas, Michel Khoury suivait heure par heure la réunion du Comité de Salut public de Baabda, surpris que Nabih Berri, le dirigeant chiite, y participe. Depuis qu'Elias Sarkis avait appelé à cette rencontre, l'ambassadeur iranien à Beyrouth, le cheikh Moussa Fakhr Rouhani, ne cessait de faire des déclarations affirmant qu'il fallait boycotter cette réunion présentée comme étant « américaine ».

Lorsque le transistor annonça que le leader chiite avait quitté la réunion en claquant la porte, le père de Gilberte comprit que le temps

1. Signifie chariot en hébreu. C'est sur un Merkava que le prophète juif Elias a pu s'échapper des flammes et monter vers le ciel, si l'on en croit la légende. Nom donné au char lourd de fabrication israélienne, doté d'un canon de 120 mm. Son blindage, constitué de plaques amovibles qui s'enfilent comme des jupes, varie selon les missions. C'est le seul tank au monde à avoir un mortier à l'intérieur.

du dialogue n'était pas encore arrivé. Les armes devaient continuer à parler. « ... allant à cette réunion, Nabih Berri s'est aliéné l'Iran, expliquait un journaliste de Radio-Liban. La République islamique a en effet autorisé le responsable du bureau d'Amal à Téhéran, un certain Ibrahim Al Amine, à tenir, avant même que la réunion de Baabda se termine, une conférence de presse dans les locaux du journal iranien d'expression arabe Keyhane. Il a dénoncé le Comité de Salut public et ses participants qu'il qualifie d' "américains". Parallèlement, le vice-président du mouvement Amal, Hussein Moussaoui, de la Békaa, a condamné le Comité et a proclamé la création du mouvement "Amal islamique". Pour donner corps à cette naissance, il a fait enlever des religieux chrétiens originaires de la ville de Zahlé. Ces enlèvements ont donné l'occasion à Nabih Berri de les exclure de son mouvement... »

« Les chiites sont divisés, maintenant. Tant mieux ! s'exclama Gilberte.

— Ne te réjouis pas trop vite. L'argent du pétrole iranien va aller dans les mains des chiites fanatiques, et ce n'est pas mieux. »

*Baabda, samedi 26 juin 1982, 4 heures 58 du matin*

Marc était en sueur bien que le soleil ne soit pas encore levé. Il regarda sa montre, il avait deux minutes d'avance sur l'heure de son rendez-vous avec les Israéliens. Il descendit de sa jeep et remonta les six camions gris pâle, garés sur le bas-côté de la route, qui transportaient son unité. Mano Gémayel lui offrit une cigarette pardessus la ridelle. Il était venu voir Marc deux semaines auparavant et lui avait dit : « Le travail de bureau me fait chier, je voudrais venir chez toi. »

« Quand allons-nous monter ? demanda-t-il.

— Quand ce sera l'heure », avait répondu sèchement Marc. Une opération commune devait leur permettre de prendre le village de Souk El-Gharb, qui dominait Beyrouth. Il avait minutieusement préparé sa progression, d'abord par une observation directe, à la jumelle, du terrain qu'il avait à parcourir, puis sur des cartes de la salle d'opération. Gilberte lui avait préparé tout ce qui était nécessaire. Il avait passé une grande partie de la journée de la veille à éplucher les bulletins de situation de cette zone, et demandé à Georges de lui projeter les dispositifs de défense syrienne possibles, compte tenu des renseignements disponibles.

« Je pense sérieusement qu'un bataillon des forces spéciales est bien ancré sur le site, appuyé par des blindés. C'est l'extrémité de la zone tenue par les Syriens. Leur combativité dépendra de leur approvisionnement logistique. Si la route de Damas est coupée, tu n'auras pas trop de problèmes, si elle ne l'est pas, ce ne sera pas facile. »

Marc attendait un bataillon israélien, ce furent trois jeeps qui se présentèrent. Un commandant étala une carte sur le capot de son véhicule et refit avec Marc le déroulement de l'opération. Ils collationnèrent les horaires, les fréquences radio, puis l'officier de Tsahal replia sa carte.

« Mes hommes sont déjà en place. A vous de jouer. »

Marc s'attendait à une manœuvre de dernière minute visant à l'écarter de l'opération. Ils avaient fait mieux : ils l'avaient devancé en se mettant en place avant l'heure. Furieux, il remonta dans sa jeep, donna l'ordre du départ et décida, la rage étant plus forte que la prudence, d'aller le plus loin possible avant de poursuivre leur progression à pied. Dès les premières maisons, il s'arrêta et fit descendre ses hommes des véhicules, étonné de n'avoir rencontré personne, de n'avoir essuyé aucun coup de feu.

« On dirait qu'ils ont décroché, avança l'un de ses adjoints.

— Possible. Nous allons bien voir. Nous allons continuer au pas de course jusqu'au premier coup de feu. Il faut que nous plantions notre drapeau en haut du village avant les Israéliens. Si nous sommes accrochés, il faut immédiatement déborder. »

Les miliciens s'infiltrèrent dans le village en courant et se retrouvèrent au château d'eau construit sur la crête sans avoir rencontré âme qui vive. Mano arriva en courant vers Marc :

« Il y a des chars syriens abandonnés près de l'hôtel.

— Il faut que tu fourres ton nez partout, toi. »

Il installa son unité en défense et se rua à l'endroit indiqué par le neveu de Béchir. Il y découvrit onze T 54, alignés les uns à côté des autres. Prudemment il les examina pour rechercher s'ils n'étaient pas piégés, puis appela le radio. Il se cala sur la fréquence de l'unité de Tito et demanda à lui parler personnellement.

« Monte à Souk El-Gharb par la route la plus directe. Elle est dégagée. Dépêche-toi. J'ai des trucs pour toi, mais je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir les garder au chaud. Prends avec toi une cinquantaine de gus. »

En attendant, Marc fouilla consciencieusement les environs. Des stocks de munitions et du carburant étaient entreposés à l'abri. Les Syriens avaient abandonné leur position très vite.

« Ils ont dû apprendre que la route de Damas avait été coupée par les Israéliens et sont partis par la montagne, supputa un de ses adjoints.

— Sans doute. Pas de messages aux Israéliens pour l'instant. »

« Pas possible ! s'exclama Tito en voyant les onze T 54.

— Et tu n'as pas tout vu, lui dit Marc. Suis-moi. »

Deux maisons plus loin, dans un jardin dont la clôture avait été enfoncée, un T 55 de commandement hérissé d'antennes pointait son museau vers Beyrouth qui s'étalait au pied de la villa.



« Merveilleux ! hurla Tito en s'extirpant du blindé, il y a même le plein d'essence. »

Il ordonna à ses hommes de mettre les moteurs en marche et de charger les munitions et le carburant sur les camions avec lesquels ils étaient venus. Il ne fallait pas que les Israéliens aient vent de l'existence de ce trésor.

La colonne, dûment escortée par des véhicules F 4 pour éviter toute méprise, s'engagea sur la route défoncée. Marc prit le micro et rendit compte que Souk El-Gharb était vide et qu'il tenait la position.

Une très légère brume de chaleur dissimulait le port et la pointe de Ras-Beyrouth. Des fumées noires montaient en filet, droit vers le ciel, avant de se coucher vers la montagne et de se dissoudre, poussées par la bise venant de la mer. Seules parvenaient à Marc des rafales d'armes automatiques et, de temps à autre une explosion atténuée par la distance. En vain avait-il cherché à repérer la provenance des tirs. Après avoir parcouru le village, déserté par la quasi-totalité de ses habitants, il s'était installé sous la tonnelle d'un jardin, à l'abri du soleil de l'après-midi. Fouad Abou Nader et Elie Zaïek l'arrachèrent à sa contemplation. Ils prirent la route de Bhamdoun.

« Les Israéliens tiennent tout ce secteur, expliqua Fouad, en montrant la route de Damas et une large partie du plateau de Bhamdoun. Les Syriens sont là, devant nous. Demain matin, très tôt, il faut prendre cette petite route, qui passe par Kobeih et Bmariam, et prendre ensuite Hammana à revers. A ta demande, nous pouvons te donner un appui mortier. D'après nos renseignements, il ne doit pas y avoir grand monde sur cet axe. Les Syriens sont surtout concentrés sur la route qui va d'Hammana vers le col pour faire face aux Israéliens. »

Marc étudia la carte et observa le terrain à la jumelle. La route serpentait entre des vergers en espalier. Les oliviers permettaient de progresser discrètement.

« C'est possible », conclut Marc en se redressant.

### *Kobeih, dimanche 27 juin 1982, 9 heures 40*

Ils s'étaient infiltrés dans les vergers comme l'eau court entre les pierres. Les premiers kilomètres avaient été parcourus sans difficulté. Ils avaient fait trois prisonniers, trois Syriens en train de prendre leur petit déjeuner dans une maison vide et qui, surpris de voir des jeunes en treillis les menacer, n'avaient pas fait un geste. Ils avaient expliqué qu'ils constituaient l'élément avancé d'alerte du dispositif de défense qui tenait Kobeih. Marc les fit escorter vers l'arrière et continua sa progression. Il arriva à l'heure prévue à la limite de son

premier bond, en surplomb du hameau. Plusieurs véhicules militaires syriens étaient visibles mais les rues, du moins ce qu'il en voyait, étaient vides. Il demanda des instructions par radio.

« Attendez sur place. Il y a des négociations en cours par téléphone avec les notables du village pour éviter de le prendre de force. »

Marc disposa ses hommes dans les oliviers et attendit. Ce n'est qu'en début d'après-midi que la radio grésilla.

« Les négociations n'ont rien donné, prenez le village. »

Il décida d'opérer un mouvement tournant vers le nord. Les Syriens avaient eu largement le temps de concentrer leur défense en face d'eux, il fallait donc les surprendre par le flanc. Le groupe de tête se heurta aux tirs d'une position qu'il n'avait pas repérée alors qu'il descendait de terrasse en terrasse. Manuel Gémayel, qui s'était avancé en éclaireur, fut fauché par l'une des premières rafales, deux espaliers plus bas que le reste de son groupe. Ils réagirent immédiatement pour lui porter secours. Deux autres chabebbs tombèrent, tués net. Les autres durent rebrousser chemin en laissant les trois corps sur place. Marc demanda un appui mortier ou d'artillerie.

Fouad demanda aux Israéliens qui refusèrent sèchement, il envoya immédiatement l'unité de Tito en renfort, mais elle fut bloquée par un barrage israélien, sur la route de Damas, qui refusa de laisser passer les armes lourdes. Tito eut beau leur expliquer la situation, pester, tempêter, rien n'y fit. En désespoir de cause, vers une heure du matin, Fouad envoya une unité de chabebbs relever celle de Marc.

En apprenant la mort de son neveu, Béchir entra dans une colère noire. Il convoqua Fouad et lui reprocha violemment d'avoir monté cette opération sans son accord et sans coordination avec les Israéliens, pour la gloriolo. Elie Zaïek essaya de lui expliquer que les raisons du commandement israélien étaient plus politiques que militaires, et qu'en empêchant les FL de prendre le hameau, ils accréditaient la thèse que rien ne pouvait se faire sans eux. Béchir le rembarra. Gilberte et Georges le Français avaient passé la nuit dans la salle d'opération, suivant avec angoisse les échanges radio, espérant que Mano, bien que touché, serait récupéré vivant. Georges, affecté, se reprochait d'avoir été aussi dur avec le jeune homme.

« Si je l'avais gardé avec nous, au CERM, il ne se serait pas fait tuer bêtement. »

— Il avait la guerre dans le sang, lui rappela Gilberte. Il ne pouvait pas s'empêcher d'aller faire le coup de feu avec ses copains. Il serait quand même monté à Kobeih. Sa vie, c'était son fusil. »

### *Beyrouth-Ouest, mercredi 14 juillet 1982, 17 heures*

Le coup de sifflet qui ouvrit le match RFA-Italie arrêta comme par enchantement les bombardements. Sur tous les fronts, les combattants des deux bords, l'oreille collée au transistor, suivaient la retransmission de la finale de la Coupe du monde. Les buts de Rosi, Tardelli, d'Altobelli et celui de l'Allemand Bretener provoquèrent des tirs en l'air d'enthousiasme. Pendant que la Scudra Azzurra rejoignait le Brésil dans le tableau des champions, des incendies ravageaient des étages délaissés par les pompiers plantés devant des postes de radio ou de télévision. Les seuls à profiter de l'accalmie furent les chauffeurs des camionnettes surchargées de nourriture, qui forçaient le blocus israélien en passant par les champs entourant l'aéroport. A Beyrouth-Ouest comme partout dans le monde, ce qui était rare était cher, et les pommes de terre comme la majorité des autres légumes se vendaient à la pièce. Ce fut pour certains l'occasion inespérée de faire d'importants bénéfices. Les chemins défoncés qui passaient d'un verger à un autre, véritable parcours de la mort, connurent pendant quatre-vingt-dix minutes une circulation intense. Tous les véhicules qui attendaient, cachés dans un garage ou derrière une bâtisse, une baisse de l'intensité des tirs pour passer, se ruèrent, ravis de l'aubaine. Au coup de sifflet final, la vie de la guerre reprit immédiatement ses droits sous forme d'un déluge d'obus.

### *Bourj El-Brajneh, mardi 27 juillet 1982, 10 heures*

Les tirs sporadiques de l'artillerie et les avions frappés de l'étoile de David qui faisaient rouler des boules de feu et monter d'immenses colonnes de fumée blanche le long des immeubles confinaient les habitants dans les caves et les cages d'escalier. La rue déserte était noyée dans une légère brume bleuâtre qui puait la poudre brûlée. Un combattant en treillis vert, le khéfieh noué autour du cou, la kalachnikov à bout de bras, s'élança brusquement d'une fenêtre du rez-de-chaussée agrandie par l'explosion d'une roquette, longea en courant la façade de l'immeuble et traversa pour s'engouffrer sous un porche. Des obus, par paquets de sept ou huit, et une bombe poussée par le hurlement d'un réacteur labourèrent la chaussée, le carrefour, et soufflèrent murs et maisons dans un bruit d'enfer et des nuages de poussière.

Près de la mosquée de la rue Mogdad, dans une ruelle sale, à côté d'un immense tas d'ordures ménagères, une énorme caisse d'emballage en bois cachait à moitié l'entrée d'un parking souterrain. Aucun signe extérieur n'indiquait qu'au bas de la rampe il y avait un hôpital



de campagne. Seul indice, un groupe électrogène hoquetait bruyamment, mal protégé par des sacs de sable. Dans les boxes du parking, séparés par des rideaux rouge vif, une salle de soins et une salle de radiologie, vides. Un peu plus loin, une trentaine de lits. Trois étaient occupés. Dans le bloc opératoire, deux hommes et deux femmes en habit vert se préparaient. Sur un chariot, Hinid, tremblante d'appréhension et de douleur, supportait son bras droit criblé d'éclats et de pierres. Un obus avait explosé contre un mur au moment où elle passait devant en voiture, le bras à la portière. Elle gémit doucement. Elle fut installée sous le scialytique. Claire Constant, une infirmière parisienne de Médecins sans frontières, lui prit la tête dans les mains et lui parla à mi-voix en français. Hinid ne comprit pas, mais le ton rassurant la calma. Des éclairs de peur se succédèrent dans son regard. Ils rivalisèrent avec un sourire crispé qui essayait d'exprimer sa confiance.

Marcel, l'anesthésiste belge de Knokke, au visage taillé à la serpe, chercha la veine du bras gauche. D'un geste sec, il y enfonça l'aiguille de sa seringue. Pendant plus d'une heure et demie, le chirurgien, Albert, un monument de calme et de placidité, venu à Beyrouth à l'âge de soixante-six ans oublier les affres de la retraite, et Claudine, une autre infirmière, localisèrent les éclats au doigt et à la sonde.

Après s'être changé, Albert se laissa tomber sur une chaise branlante du « laboratoire », un box vaguement balayé et équipé d'étagères instables où étaient rangés fioles et pots pharmaceutiques.

« S'il n'y a pas d'infection, elle s'en sortira dans une semaine », dit-il pour lui-même d'une voix fatiguée. Le reste de l'équipe, le masque tombé sur la poitrine, les cheveux collés par la sueur, s'installa autour de la table pour boire un café. Le sol se mit brutalement à trembler. Ils levèrent la tête vers le plafond secoué par un grondement assourdissant. Ils se regardaient, muets.

« Ça tombe juste dessus », articula une voix méconnaissable. Claudine, la respiration saccadée par l'angoisse de son baptême du feu, avait le regard fixe. Claire Constant reprit sa tasse fumante. Elle était la plus expérimentée de l'équipe. Elle venait de passer neuf mois dans un hôpital de campagne en plein cœur de la résistance afghane. Le manque de calcium durant son séjour lui avait fait perdre toutes ses dents. Deux jours auparavant, elle avait fait partie d'une équipe d'évacuation du camp de Sabra. Au retour, dans l'ambulance, elle portait une gamine d'une dizaine d'années, touchée à la cuisse. Brusquement un obus de mortier avait explosé à quelques mètres du véhicule. L'enfant eut un soubresaut, comme pour se redresser, et se détendit. Un éclat venait de le frapper en pleine poitrine, le tuant net. À l'hôpital, il avait fallu lui arracher de force le corps de la fillette qui l'avait protégée. Le soir, Claire s'était soûlée consciencieusement.

*Badaro, mardi 27 juillet 1982, 13 heures 30*

Des matelas empilés sur le toit, valises et caisses en carton maintenues par de la ficelle, la voiture bondée d'enfants attendait patiemment le bon vouloir du soldat israélien qui parcourait les papiers du conducteur. D'un geste, il les rendit à son propriétaire. Pesamment, la voiture démarra et tourna à droite pour prendre la corniche du fleuve.

« Ce sont des gens de l'Ouest qui foutent le camp », indiqua David Aoukar.

Gilberte sortit un nouveau tract lancé quarante-huit heures auparavant par les Israéliens sur le réduit et le glissa au jeune homme. « *Habitants de Beyrouth, sauvez vos vies. Vous avez les possibilités suivantes : prendre l'axe contrôlé par l'Armée de Défense d'Israël Beyrouth-Damas, ou vous diriger vers le nord, vers Tripoli. Sauvez vos vies et celles de ceux que vous aimez ; quittez Beyrouth-Ouest.* »

« C'est pour cela qu'ils tapent aussi fort aujourd'hui.

— Ils veulent aller vite, fit remarquer Georges Mike qui était assis à côté de lui. Les Etats-Unis, la France et même l'Italie sont prêts à envoyer une force d'interposition. Arafat vient de reconnaître par écrit toutes les résolutions de l'ONU sur la question palestinienne, la politique risque de leur couper l'herbe sous les pieds et, avec la candidature officielle de Béchir, il y a quatre jours, ils n'ont plus de moyens de pression sur lui. Arafat va foutre le camp de Beyrouth sous leur nez. » David montra du doigt un barrage des Forces libanaises bloquant une longue file d'attente. Les chabebs passaient au crible voitures et bagages.

« Ils en ont pour un bout de temps », murmura Tito qui conduisait la Ford de son ami David, un chabeb qui avait perdu l'usage de ses jambes lors d'un attentat palestinien, en 1976. « Le blocus commence à être efficace. J'ai entendu dire qu'à l'Ouest, la bouteille d'eau minérale est passée à 37 livres<sup>1</sup>. Un journaliste a dit que c'était plus cher que le vin.

— Mais il y a des puits. Beyrouth c'est la Beyritus des Romains, la ville aux cent cinquante puits.

— Je ne voudrais pas y goûter, fit remarquer Georges Mike. Elle est saumâtre, et en plus il y a la pollution de la nappe phréatique depuis que les égouts ont été défoncés par les bombardements. J'ai lu hier dans *L'Orient* que, selon des analyses, sa teneur en bactéries serait deux cents fois supérieure à la normale. Le patron de l'UNICEF pour le Moyen-Orient, François Rémi, un Français, a poussé une gueulante en disant que « l'attitude israélienne était criminelle ». Ils ont été obligés de rouvrir les vannes pendant

1. 72 francs français au cours de l'époque.

quelques heures, mais il paraît que tout est percé et que c'était inutile.

— Mais de quoi se mêle ce con ? Il ne pouvait pas rester en Afrique ! Bon, où allons-nous manger ? demanda Tito.

— Si nous allions à la Closerie ?

— Adopté. »

La Closerie était un restaurant situé au premier étage d'une ancienne maison beyrouotine en pierre de taille. On y accédait en traversant un jardin fraîchement ombragé et en montant un escalier de pierre usé. Une grande terrasse permettait de manger dehors sous les pins. L'inconvénient était que la ligne de démarcation commençait au bout du jardin. Les jours de combats, les clients se réfugiaient alors dans la salle pour fuir le bruit.

Arrivé devant l'établissement, Tito sortit de la Camaro, bascula le siège avant et, aidé de Georges Mike, extirpa David des coussins arrière où il avait tenu à s'asseoir pour laisser la place avant à Gilberte. Dans le lointain, étouffé par la distance, le grondement des explosions était tenace. Les quatre jeunes gens se dirigèrent vers la porte qui s'ouvrit à leur arrivée. Jacques, le patron, les apostropha d'une voix de reproche :

« C'est maintenant que vous arrivez ? Je n'ai plus rien pour vous. Mais entrez quand même, je vous ferai des sandwichs. » Son sourire était le plus frappant des démentis. « Montez dans la salle, la terrasse n'est pas agréable, ces temps-ci. »

### *Badaro, mercredi 28 juillet 1982, 1 heure du matin*

Pendant quatre heures, les visages masqués de blanc restèrent penchés sur le champ opératoire. Le blessé était un jeune homme, un Libanais musulman, qu'on avait amené en urgence. Albert n'avait pas cherché à connaître son appartenance politique, malgré ses soupçons. Il enleva péniblement ses gants translucides et murmura :

« Je pense qu'il s'en sortira. »

L'un des compagnons d'Ali, l'opéré, se tourna vers ceux qui attendaient et traduisit en arabe.

L'équipe de Médecins sans frontières attendit les premiers signes du lever du soleil pour quitter son hôpital de campagne. Il lui fallait maintenant traverser le réduit de Beyrouth-Ouest sur toute sa longueur en longeant les camps de Chatila et de Sabra, le coin de l'hippodrome et remonter la corniche Mazraa, cibles privilégiées des artilleurs israéliens. Noury, le chauffeur de taxi de l'hôtel Cavalier, un vieux sunnite à cheveux blancs, la prière en permanence sur le bout des lèvres, avait mis sa grosse Chevrolet blanche à l'abri dans le magasin inachevé d'un immeuble en construction. Ils s'entassèrent



tous les quatre dans la voiture, le ventre noué par la peur, conscients de leur impuissance, contraints de faire confiance à leur chauffeur.

Beyrouth rougeoyait et fumait de toutes parts. Au loin, le haut des immeubles brillait sous la violente lumière jaune orangé des fusées éclairantes. De loin en loin, des éclairs assourdissant rugissaient en chapelet. L'artère sur laquelle ils s'étaient engagés était éclairée par les lueurs d'incendies. Brutalement, à trois cents mètres du taxi, un immeuble se mit à vomir, dans une gerbe d'étincelles, ses deuxième et troisième étages sur la chaussée. Il rendit ensuite des pans de mur, des meubles et des vêtements. Des rideaux semblaient vouloir prendre leur envol.

« Une roquette », s'écria Noury en freinant sans toutefois s'arrêter. Une roquette que personne n'avait entendue venir. Un nuage de poussière obscurcit la route au moment où la voiture arrivait en zigzaguant entre les plus gros débris. Un incendie éclata en ronflant dans le trou béant.

« Les bouteilles de gaz », commenta Noury d'une voix neutre.

Les lueurs et des déflagrations se firent de plus en plus proches. Le sifflement caractéristique des roquettes et les explosions sourdes des obus d'artillerie se rapprochaient. Au milieu du cimetière musulman qui bordait l'avenue, une explosion claqua, presque cristalline, et se termina par un bruit de ronflement.

« Mortiers ! hurla Noury en pilant. Tout le monde dehors, vite. »

Ses passagers se jetèrent hors de la voiture, franchirent un petit muret et plongèrent au sol sous les pins. La terre trembla. Une série de déflagrations illumina le bois dans un bruit d'enfer, de fumée et de boules de feu. Les secondes marquèrent des heures. Le nez contre l'humus, les doigts crispés devant ses yeux, Claudine pleurait. Puis ce fut le silence. Un silence douloureux durant lequel leurs oreilles résonnaient encore de bourdonnements. Noury les appela. Ils hésitèrent avant de se précipiter dans la Chevrolet. Noury slaloma entre les cratères qui venaient d'être creusés dans la chaussée. Des pins, écrêtés, déchiquetés, se consumaient en très courtes flammes jaune et bleu.

L'enfer avait brutalement cessé. Le bruit du moteur fut couvert par un cri venu de l'extérieur. Noury stoppa dans un crissement de pneus malmenés et alluma le plafonnier pour éclairer l'intérieur de la voiture.

« C'est un barrage du Fatah », dit-il. Il fit lentement marche arrière.

Un dialogue s'engagea en arabe entre le chauffeur et une voix nerveuse qui semblait sortir d'une mitrailleuse braquée sur le taxi par-dessus un mur de sacs de sable. Les Palestiniens craignaient que les Israéliens ne profitent des bombardements pour s'infiltrer dans leurs lignes. Ils tiraient sans hésitation sur tout véhicule qui n'obéissait pas à leurs injonctions. Albert, après être lentement passé

dans le faisceau des phares de la voiture pour bien faire voir qu'il n'avait pas d'arme, s'approcha de la mitrailleuse et tendit dans l'obscurité les laissez-passer délivrés par l'OLP, renouvelables toutes les semaines. La lueur rose filtrée par des doigts d'une lampe de poche parcourut rapidement les documents.

« Allan was allan<sup>1</sup>. »

### *Beyrouth-Ouest, lundi 2 août 1982, 16 heures 32*

Les jumelles collées aux yeux, Chérif Fathi observait les chars israéliens couverts de poussière qui venaient de prendre position non loin des buttes bordant l'aéroport. La veille, les schlomos<sup>2</sup> avaient avancé jusqu'aux limites nord des pistes et contrôlaient le carrefour qui menait aux camps de Sabra et de Chatila. Entre les Israéliens et son poste avancé, installé dans un immeuble en construction, s'étalait le glacis de terre rouge de Bir Hassan. Chérif Fathi distinguait très nettement le visage casqué de cuir de l'un des chefs de char. Il le vit se pencher à l'intérieur, prendre des jumelles et observer le terrain devant lui. Instinctivement Chérif se tassa derrière les sacs de sable qui protégeaient la meurtrière par laquelle il chouffait<sup>3</sup>. Il décala légèrement sa vision et scruta le buisson épineux à cinquante mètres du blindé, où Abou Nidal<sup>4</sup> s'était enterré avec son RPG, sous une couverture et une couche de terre. Il n'arriva pas à localiser l'endroit avec exactitude. « Tant mieux, pensa-t-il, le chef de char ne peut donc pas le voir non plus. » Comme pour lui donner raison, l'homme casqué laissa pendre ses jumelles. Chérif le vit distinctement appuyer sur son laryngophone et parler. Lourdemment, lentement, le char se remit en marche vers le buisson.

Chérif serra ses jumelles et retint sa respiration. La déformation optique écrasait la profondeur de la vision. Il avait l'impression que les chenilles allaient écraser la cache d'Abou Nidal.

« Vas-y, vas-y, mais vas-y donc ! » dit Chérif à haute voix.

Une poignée de secondes s'écoulèrent. Elles lui parurent une éternité. Puis, comme dans un film au ralenti, il vit la terre se soulever. Abou Nidal, à moitié enseveli, prit la position du tireur couché, dégagea son RPG 7 sans se presser.

« Plus vite, plus vite », hurla Chérif, les yeux collés aux jumelles. Une flamme et un nuage de poussière rouge cachèrent brusquement le tireur, et simultanément une gerbe jaune éclata juste sous l'avant

1. Entrez, soyez les bienvenus.

2. Prénom israélien repris comme surnom par la population de Beyrouth-Ouest pour désigner globalement les Israéliens.

3. Dérivé francisé du verbe arabe *chouf*, signifiant voir.

4. Littéralement : père de la révolution.

du blindé qui donna l'impression de vouloir se dresser avant de s'affaïsser dans un nuage de fumée noire.

« Il l'a eu ! hurla Chérif. Il l'a eu ! »

Le bruit de l'explosion éclata à ses oreilles avec un décalage important, alors qu'il cherchait à localiser Abou Nidal. De petits geysers hachèrent le sol autour du buisson. Un obus fit éclater la terre. Le responsable palestinien sentit une main glacée lui serrer le cœur. Son homme n'avait aucune chance de s'en tirer. Les autres chars effectuaient de rapides marches arrière en tirant sur le glacis. Chérif eut beau balayer les environs avec ses jumelles, il n'y avait plus de trace d'Abou Nidal. Le blindé touché vomissait de la fumée et ses frères semblaient guetter le moindre signe de vie aux alentours.

Chérif Fathi n'arrivait pas à croire que la mascotte de la 16<sup>e</sup> Brigade internationale du Fatah ait été tuée. Il scruta le glacis sans relâche. Les tirs des Israéliens s'estompèrent et le silence tomba brusquement. Il entrevit un mouvement dans un repli de terrain et se précipita sur ses jumelles.

« C'est lui ! C'est lui, murmura-t-il. Là, près du poteau. »

Les jumelles passèrent de mains en mains. Tous les hommes voulaient le voir. Une fois hors de vue des Israéliens, Abou Nidal se redressa et se mit à courir vers les premières lignes palestiniennes. Dans le poste, ce fut une explosion de joie. On fêta le vingt-troisième char détruit par l'enfant RPG.

Personne ne connaissait son nom exact. En fait, les hommes de la 16<sup>e</sup> Brigade ne savaient que peu de chose sur ce gamin maigre d'une quinzaine d'années, au visage anguleux, aux yeux noirs, durs, méchants parfois. Il avait été recueilli par la Brigade quatre ans auparavant, alors qu'il errait, vivant de rapines. Ses parents avaient été tués dans le réduit de Tall El-Zaatar par les milices chrétiennes. Au début, il rendit de menus services aux uns et aux autres. Petit à petit, il apprit à se servir d'une arme. Aujourd'hui en treillis, un revolver espagnol à la ceinture, il s'était fait une spécialité : s'enterrer avec son RPG 7, laisser le blindé israélien approcher comme il venait de le faire, et tirer à moins de trente mètres. Son palmarès et sa survie étaient dus à une tactique très particulière : au lieu de fuir immédiatement après avoir tiré, comme le voudrait la logique, il se précipitait à l'abri contre le char qu'il avait touché. Les Israéliens ne pensaient jamais à le traquer là. Abou Nidal s'était imposé sans jamais élever la voix, sans jamais revendiquer, et avait fini par obtenir une situation privilégiée qui lui permettait de faire ce qu'il voulait, lorsqu'il le voulait, sans aucune contrainte.



*Badaro, mardi 3 août 1982, 7 heures*

C'est en riant que Gilberte sortit de chez David. Elle avait arraché il y avait plusieurs jours à Tito la promesse d'aller visiter le front. Elle en parlait beaucoup à Oberly ou avec les chabebs, mais n'y avait jamais réellement été. En dehors de ceux qu'elle croisait dans les rues ou près de chez elle, elle n'avait jamais vu les Israéliens au combat. David leur avait raconté la débauche de matériel saisi dans les camps palestiniens du Sud par Tsahal et comment ces armes étaient utilisées contre leurs anciens propriétaires, notamment à l'aéroport. Gilberte avait voulu immédiatement aller voir. Le couple se heurta dans la rue à des dizaines de véhicules blindés. Les M 113, portant des panneaux d'identification orange, étaient garés l'un derrière l'autre sur toute la longueur de la rue. Des Israéliens, débraillés, en treillis dépareillés, allaient et venaient sous les regards admiratifs des gosses du quartier. Les seules choses qui étaient rutilantes étaient leurs armes.

« On dirait une bande armée du tiers monde. Ils ressemblent à des clochards, ils n'ont même pas l'air méchants, souffla la jeune femme à l'oreille de son amant.

— Ne t'y fie pas, ce sont de rudes combattants. S'ils sont là, ce n'est pas pour visiter le Musée. Ça va cogner dans peu de temps. Il vaudrait mieux repousser notre visite à plus tard.

— Pas question, chose promise, chose due, à moins que tu n'aies peur », lança-t-elle perfide.

Il haussa les épaules et lui ouvrit la porte de la voiture. L'uniforme que portait Tito lui servit de laissez-passer jusque sur les pistes. Au bout de l'une d'elles, du côté de la mer, une vingtaine de camions de fabrication soviétique étaient alignés, leur épais museau carré tourné en direction de Beyrouth-Ouest, au milieu d'un véritable dépôt d'ordures fait d'étuis et de caisses en bois. Il y en avait partout. Chaque camion était surmonté d'un panier rectangulaire de douze tubes sur deux rangs, l'avant incliné vers le ciel. Les servants, le torse nu luisant de sueur, s'affairaient autour de caisses en bois couvertes d'inscriptions en cyrillique. Ouvertes, elles dévoilaient des roquettes en forme d'obus trapus, alignés derrière les véhicules. Gilberte voyait enfin les fameux orgues de Staline, ceux qui avaient si souvent bombardé Achrafieh. Dans le brouhaha, un ordre fut lancé. Les servants se mirent deux par deux pour glisser les obus dans les tubes puis allèrent dans la cabine du camion dont les vitres étaient protégées par des plaques de blindage qui se rabattaient.

« Ne restons pas là, suggéra Tito en prenant doucement Gilberte par le bras.

— Mais je veux voir, ils vont tirer, laisse-moi. »

Il insista.

« Tu verras aussi bien de là-bas, ne restons pas ici. »

Ils firent quelques pas, lorsque l'enfer se déchaîna. Gilberte se cassa en deux et se mit à courir. Les unes après les autres les roquettes hurlaient dans de longues flammes rouges et partaient vers l'horizon en laissant d'épais nuages de poussière et de fumée derrière les camions. Une odeur de cordite se répandit sur tout le site. Gilberte s'arrêta, les mains sur les oreilles, et se retourna. Dans un bruit assourdissant tenant du sifflement et de l'explosion, les vingt paniers se vidaient, roquette après roquette. Elles devenaient très vite des points rouges qui traçaient une courbe dans le bleu éclatant du ciel, pour aller frapper le tapis d'immeubles à l'horizon où des chapelets d'éclairs se transformaient en fumée blanche.

Gilberte, les oreilles bourdonnantes, entendit avec retard le silence retomber. Elle garda un long moment les mains sur les oreilles.

« C'est fini ? Les 280 roquettes sont parties ?

— Ne crie pas comme ça, je ne suis pas sourd. »

Elle s'excusa d'un signe de la main. Le jeune homme regarda sa montre.

« En moins de deux minutes, tout est parti. »

Déjà les servants ouvraient de nouvelles caisses que venaient de décharger des camions.

« Ça fait des dégâts ?

— C'est une arme de saturation, lui expliqua Tito. Personne ne sort sous cette avalanche. Ce n'est pas précis. Elles arrosent un secteur, en général où sont concentrés les canons palestiniens, pour forcer leurs artilleurs à baisser la tête dans leurs trous. Pour les destructions, ils utilisent les canons... »

Le hurlement d'un réacteur lui coupa la parole. Un bombardier, puis un second foncèrent sur le réduit. Ils semblaient voler entre les immeubles avant de remonter en tournoyant, abandonnant derrière eux des lucioles blanches. Deux monstrueux champignons de fumée s'élevèrent entre deux minarets, au milieu de la ville.

« Les points brillants que tu vois, expliqua-t-il en montrant du doigt les lucioles qui retombaient gracieusement, sont des leurres thermiques qui attirent loin de l'avion les missiles à infrarouge. » D'autres avions émergèrent de la cité, venant de la mer. D'autres champignons se développèrent vers le ciel.

« Mais où est ma maison ? » répétait à l'infini un habitant de Sabra. Devant lui, il ne restait que deux ou trois pans de murs calcinés, dressés vers le ciel éclatant, dominant des amas de ruines noires. Il ne savait plus où était la chaussée. Il cherchait désespéré-

ment son commerce, une épicerie, quarante ans de labeur. Sa femme, échevelée, marmonnait en se mordant les poings.

Assis à même le sol, adossé contre le tronc éclaté d'un arbre, un vieillard épuisé, les yeux rouges, serrait contre lui un enfant d'une huitaine d'années qui dormait. Tous deux avaient les cheveux raidis par la poussière de ciment, la couleur de leurs vêtements était indéfinissable. Lorsque cette nuit le silence avait succédé à l'enfer, dans la fumée qui s'infiltrait partout, il était sorti de son abri en rampant, avec le fils du voisin. Il avait repoussé à la main les gravats qui obstruaient ce qui avait été l'entrée de la cave. Les autres ? Il ne savait pas. Ils s'étaient traînés jusqu'à cet arbre et, impuissant, ils avaient regardé les incendies décroître. Ils avaient entendu des cris, des gémissements, et puis plus rien.

Une bombe avait couché sa maison sur le côté. Les murs étaient tombés comme un jeu de cartes. L'aube venait de se lever. Beyrouth-Ouest était déserte, silencieuse, assommée, fumante. Aucune rue des alentours n'avait été épargnée. Selon la radio, « le trou à rats », comme l'appelaient les Israéliens, avait été labouré par 250 obus à la minute.

Non loin du vieillard, des voisins se congratulaient en pleurant par de longues accolades. « Hamdellah al salémé ! » Un homme et une femme totalement hagards étaient sortis d'une curieuse demi-villa. Le côté droit de leur habitation n'était plus qu'un amas de poussière. Sans se consulter, tels des automates, ils se mirent à fureter dans les décombres et alignèrent sur une pierre les boîtes de conserve intactes qu'ils trouvaient. L'homme dégagea une bouteille vide, miraculeusement épargnée. Il se redressa lentement, traversa la rue à petits pas en la tenant à bout de bras, enjamba des gravats, se pencha sur un trou d'obus d'où coulait un mince filet d'eau opaque s'échappant d'une canalisation crevée, et la remplit. Il revint et la tendit précautionneusement à sa femme. Elle but à toutes petites gorgées, comme l'aurait fait un oiseau, puis libérée, éclata en sanglots.

Personne ne prêtait attention à l'ambulance qui gisait sur le flanc, la carrosserie curieusement soufflée et criblée de trous. Le chauffeur, l'infirmier et le blessé qu'ils étaient venus chercher avaient été tués par une roquette.

Un immeuble de quatre étages brûlait dans l'indifférence générale. Le bruit courut que les pompiers ne sortaient plus faute d'eau. La veille, un de leurs camions-citernes avait été arrêté par les soldats israéliens, au passage du Musée, en revenant du secteur chrétien où il était allé faire le plein. Le chauffeur avait été obligé de vider son précieux liquide sur la chaussée pour cause de blocus. A cinq cents mètres du camion rouge qui se déversait dans le caniveau, de l'autre côté du front, en face de l'hôpital Barbir, un immeuble de cinq étages crachait des flammes par toutes ses fenêtres.



Jo, le propriétaire du restaurant, apporta lui-même le plateau de mérons grillés. Il le posa sur la table avec un sourire ravi.

« Vous m'en direz des nouvelles, ils sortent de l'eau. »

Le frère de Jo était pêcheur et pour écouler leur production, ils avaient commencé à vendre du poisson grillé sur le bord de la route qui longeait la baie de Jounieh à Maamelten, sous le Casino du Liban. Le succès avait été tel qu'en trois mois ils avaient construit en dur et mis quelques tables branlantes sur ce qu'ils appelaient pompeusement « la terrasse ». Les clients étaient venus plus nombreux et seuls quelques privilégiés étaient sûrs de trouver de la place. Il y avait toujours une table pour David, celle du patron. Son fils unique avait combattu avec le jeune infirme avant l'embuscade du Fanar. Il avait été tué un an plus tard par une balle perdue. La première fois que David était venu, Jo avait pleuré de joie. Depuis, il lui faisait de grosses portions et de petits prix.

« Ne t'en fais pas, les autres compensent largement la différence », avait-il expliqué lorsque le jeune homme avait protesté. Devant son insistance à vouloir être traité comme les autres clients, il s'était fâché.

« C'est comme ça et ce ne sera jamais autrement. Si tu n'es pas d'accord, tu n'as qu'à plus revenir. Je préfère ne plus te voir plutôt que d'être obligé de te voler. »

David avait éclaté de rire et était revenu, souvent. Tito découpa les poissons et Gilberte fit le service. Georges Mike, lui, goûta le vin.

« Je vis comme un roi, plaisanta David. On me transporte, on me sert, c'est tout juste si l'on ne mâche pas les poissons pour moi. »

Gilberte observait Tito et David. L'amitié qui les liait était aussi visible dans leurs yeux que l'amour dans ceux de deux amanti. « Si je ne les connaissais pas, je penserais qu'ils ont des relations sexuelles », se dit-elle. David était la propriété de Tito. Il l'adorait. Lorsqu'il ne vivait pas chez lui, il passait le voir matin et soir pour s'assurer qu'il prenait bien tous ses médicaments et qu'il avait mangé. David, avec une extraordinaire volonté, était arrivé à marcher un peu. Il se déplaçait lentement d'une pièce à l'autre, mais il avait parfois des crises de découragement et d'abattement terribles. Ces jours-là il affirmait que la mort pouvait être une délivrance et que son frère avait eu plus de chance que lui. Gilberte se demanda si Tito ne redoutait pas que David mette fin à ses jours. Il le rabrouait, et lui menait la vie dure. « Tu vas faire un effort, espèce de con. Tu ne vas pas te traîner comme ça toute ta vie », lui avait-il dit un jour que David refusait de se lever. Gilberte était intervenue vertement.

« Tu n'as pas le droit de lui parler comme ça.

— Tu as raison, c'est un bourreau », avait coupé David avec un

sourire complice. Il avait fallu à Gilberte plusieurs minutes avant de comprendre que David acceptait et même était content de la rudesse de Tito, qu'il y voyait une marque d'amitié profonde.

« Allez, dépêchez-vous, j'ai rendez-vous ce soir avec une fille à l'Excelsior à Beït Méry. »

En entrant dans la boîte de nuit, Gilberte tomba nez à nez avec Marc qui tenait par la taille une jeune femme blonde.

« Ah, je comprends maintenant pourquoi nous ne te voyons plus, lui dit-elle en souriant.

— Je te présente Tracy Chamoun. Tracy, voici Gilberte, la sœur de Camille. Tu es seule ? »

Il aperçut alors Tito et Mike qui portaient David.

« Venez à ma table, il y a de la place pour tout le monde. »

Gilberte observa à la dérobée l'amie de Marc. La petite-fille de Camille Chamoun était très belle. Un brin de jalousie la parcourut comme un frisson. Elle fit un effort pour revenir à la conversation. Marc racontait le Chouf et ses difficultés. Les Israéliens leur faisaient payer le refus de Béchir de participer activement à la prise de l'Ouest. David, qui avait écouté la radio toute la journée, rapporta une déclaration de Ménahem Bégin qui reprochait aux chrétiens de laisser Israël libérer leur territoire à leur place.

« Il est gonflé, ajouta Gilberte. Il veut surtout que les chrétiens applaudissent bien haut et fort à leur opération au moment où les Etats-Unis les condamnent. Reagan n'y a pas été de main morte lorsqu'il a dit hier : " Le monde ne peut plus tolérer cette escalade sans fin de la violence. "

— Il faut savoir ce qu'on veut, coupa Tito. Si nous sommes assez forts pour faire le boulot nous-mêmes, nous n'avons qu'à le faire. Sinon, ayons au moins la décence de ne pas cracher sur ceux qui viennent le faire à notre place.

— Et si nous en profitons pour danser ? » suggéra Gilberte qui avait envie de tout sauf de parler politique.

### *Beyrouth-Ouest, vendredi 6 août 1982, 14 heures*

Le bombardement du matin s'était atténué vers dix heures. Depuis, la ville était déserte mais calme. Les seules voitures qui circulaient étaient des ambulances, sirènes hurlantes, revenant du front, ou des camionnettes maculées de boue en guise de camouflage, bourrées de caisses ou de miliciens surexcités. De temps à autre, des silhouettes humaines pressaient le pas en rasant les façades. Un F 16 cerclait à haute altitude comme un oiseau de proie. Soudain, il bascula sur l'aile, entama un long virage et piqua sur le réduit. La

bombe qu'il portait sous son ventre se détacha, plongea droit vers le cœur de la cité et pénétra dans un immeuble moderne de huit étages, à deux pas du Sérail, le Matignon libanais. Pendant une fraction de seconde, le pharmacien qui, statufié, avait suivi la scène de son balcon, crut qu'elle n'allait pas exploser. Puis l'immeuble fut aspiré vers son centre, comme un ballon se replie lorsque l'on aspire l'air qui se trouve à l'intérieur. Les étages supérieurs s'enfoncèrent dans ceux qui étaient au-dessous, au point que la terrasse se retrouva à la hauteur du second. Lorsque la poussière se dissipa, l'immeuble ressemblait à un millefeuille géant. Une quarantaine de familles de la banlieue Sud s'y étaient réfugiées pour fuir les bombardements. Le sous-sol et le premier étaient occupés par une permanence du Fatah où était passé Yasser Arafat moins de dix minutes auparavant, accompagné de son conseiller Ali Hassan. Abou Ayad, le numéro deux de l'organisation, et Georges Habbach, le patron du FPLP<sup>1</sup>, étaient venus et repartis dans leur voiture. Les sauveteurs regardaient les décombres, incrédules. Il n'y avait plus aucun espoir de retrouver des survivants.

« C'est une bombe à vide, expliqua l'un d'eux. Même si l'un des habitants n'avait pas été écrasé, il serait mort sur le coup, l'aspiration est telle qu'elle provoque des hémorragies internes fatales.

— Une bombe à vide ?

— Oui, c'est un des gadgets que les Américains ont utilisés au Vietnam. Une précision diabolique, guidée par laser. Pas de parade connue. C'est pour cela que le *Khitiar*<sup>2</sup> ne reste jamais au même endroit. Ce n'est pas difficile, il vit dans sa voiture. Il y dort, y mange et y tient des réunions. Parfois, la nuit, il nous est arrivé de croiser sa Range Rover, roulant lentement dans les rues. »

### *Beyrouth-Ouest, samedi 7 août 1982, 11 heures*

Le prêtre de l'église Saint-Nicolas, rue Hamra, se retourna, leva les bras et entonna la prière des morts. Devant lui, posées sur le sol, dans l'allée centrale de la nef, deux civières sur lesquelles reposaient découverts les corps d'un homme et d'une femme tachés de sang séché. Karim Majdlany, trente-sept ans, propriétaire de « Naas », l'une des deux eaux minérales libanaises, et d'une banque qui portait son nom, avait été abattu la veille d'une rafale de mitraillette alors qu'il circulait dans sa voiture en compagnie d'une amie. L'attentat avait eu lieu en plein jour, en plein centre de Beyrouth-Ouest, rue

1. Front populaire de Libération de la Palestine.

2. Le Vieux, surnom affectueux donné à Yasser Arafat par ses proches. Le chef de l'OLP a également comme nom de guerre Abou Amar.



Clemenceau, à deux pas de la chancellerie de l'ambassade de France. « Des éléments armés inconnus », évoquaient les journaux du matin. La famille n'avait pas trouvé de cercueil dans tout « le trou à rats », malgré les sommes fabuleuses qu'elle avait proposées, et l'hôpital ne pouvait plus garder les morts : les réfrigérateurs de la morgue ne fonctionnaient plus, faute d'électricité, et le groupe électrogène était réservé aux blocs opératoires. « Les vivants et ceux qui peuvent survivre sont plus importants que les morts », avait répondu le directeur de l'établissement hospitalier. Au service des urgences, transféré dans le sous-sol, gisait Abou Nidal, amputé du bras et de la jambe droits — il avait raté son vingt-cinquième char.

Après l'office, les brancardiers placèrent les corps de Karim Majdlany et de son amie dans l'ambulance qui les conduisit au cimetière, où, enroulés dans une simple couverture, ils furent mis en terre au milieu des tombes labourées par les obus. Une odeur de putréfaction insoutenable se dégageait des caveaux éventrés. Des cercueils déchiquetés révélaient des squelettes ou des corps en décomposition. Les fonctionnaires du cimetière avaient essayé au début de réparer les dégâts. Deux d'entre eux avaient été tués par des éclats en plein travail et les autres avaient renoncé à lutter contre l'horreur.

### *Achrafieh, samedi 7 août 1982, 19 heures 30*

Tito, vautre dans le fauteuil de cuir du Time Out, buvait à petites gorgées son whisky. Une colère rentrée l'avait rendu invivable toute la journée. Des ordres stupides le maintenaient dans sa caserne. « Repose-toi, les Israéliens s'occupent de tout. L'objectif aujourd'hui c'est l'élection », lui avait-on dit ce matin à l'état-major. Il leur avait vertement dit leur fait. De plus, il avait appris dans la journée que Philippe Habib, l'émissaire américain que Béchir appelait « mon oncle », avait contresigné l'accord entre le gouvernement libanais et l'OLP prévoyant l'évacuation des Palestiniens. Que le Premier ministre Chaffic Wassan, l'oncle d'Abbas, le signe, il l'admettait : il était sunnite, il vivait à l'Ouest et de surcroît il n'avait aucun pouvoir réel. Mais Philippe Habib, ça le dépassait. Il avait déjà demandé à Béchir de ne pas lancer les FL à l'assaut de l'Ouest, comme l'exigeait Ariel Sharon. « Après, tu ne pourras plus jamais être le président de tous les Libanais », lui avait-il dit. Depuis des années, les Palestiniens véhiculaient le terrorisme dans le monde entier. Ils étaient là, pris dans la nasse, tous les terroristes rassemblés. Alors pourquoi ne pas les éliminer ?

« Tu oublies les centaines de milliers de Libanais qui sont eux aussi coincés dans la nasse, comme tu dis, tenta Gilberte.

— Et alors, c'est la guerre, non ? Il faut en finir. Les Américains ne savent pas ce qu'ils veulent. D'un côté, ils aident les Israéliens à s'armer contre les Arabes, et de l'autre ils veulent les empêcher d'écraser les nids de terroristes. Tout ça, c'est de la basse politique.

— Mais il faut tenir compte des chances d'élection de Béchir Gémayel et des conséquences d'une action de force totale contre l'Ouest.

— C'est du court terme. OK ! très bien, on les laisse partir, Bache est élu. Et après ? Que va-t-il se passer lorsqu'il sera à son tour confronté au terrorisme ? Les Etats-Unis ne viendront sûrement pas l'aider. Nous allons en subir les conséquences pendant des années.

— Mais non, puisqu'ils vont partir.

— Ça reste à voir. Les caches, ça existe, les alliances également, comme celles qu'ils sont en train de passer avec les Iraniens, et rien ne les empêchera de revenir discrètement.

— J'ai entendu dire que Tsahal allait se déployer dans toute la zone chrétienne, enchaîna Alexandre.

— Qui t'a dit ça ? » s'inquiéta Tito.

Alexandre était un habitué du Time Out. Décorateur, il n'avait pas énormément de travail, par les temps qui couraient. Son amie Christiane, une Française, avait sympathisé avec Gilberte.

« Je ne me souviens plus, quelqu'un au bar, hier soir, précisa Alexandre. Nous parlions de la situation et je ne sais plus qui a affirmé que les Israéliens allaient s'étendre sur toute notre région.

— Décidément, tout se sait très vite, regretta Tito. C'était théoriquement confidentiel. Ils vont surtout prendre position sur les crêtes pour surplomber la vallée de la Békaa et les installations syriennes qui s'y trouvent et officialiser Jounieh comme port d'approvisionnement.

— Ils n'ont pas besoin de l'officialiser. Tout le monde sait pertinemment qu'ils y sont. Il n'y a qu'à passer sur la route côtière de Tabarja pour voir la villa réquisitionnée par le Mossad<sup>1</sup>. Ils ont installé des antennes partout et même un héliport. Il n'y manque qu'un panneau pour les incrédules. »

### *Beyrouth-Ouest, samedi 7 août 1982, 21 heures 15*

La cinquantaine, une robe griffée enserrant un corps bien enveloppé, un lourd collier d'or tombant sur une poitrine généreuse, la femme murmura :

« Croyez-vous qu'il faut partir ? »

1. Contraction de Ha Mossad le Modiyin ve le Tsfkidim Mayuhadim (Institut de renseignements et d'opérations spéciales), service de renseignements israélien.

Elle avait abandonné son neuf-pièces sur la corniche, face à la mer, trop exposé aux tirs de la marine israélienne. L'hôtel Cavalier, à Hamra, au cœur de la ville, représentait à ses yeux un havre de sécurité.

Lorsque les obus s'étaient mis à tomber comme s'il pleuvait, elle s'était précipitée, comme tous les autres clients de l'établissement, dans l'une des quatre salles en sous-sol du cinéma Estral, rue de Lyon, juste en face du Cavalier. Un demi-millier de personnes s'y étaient déjà réfugiées pour se protéger des orages de feu et de fer.

L'ignorance de ce qui se passait au-dehors alourdissait l'ambiance déjà chargée d'angoisse. Les petits sanglots étouffés d'une femme répondaient au grondement sourd des explosions qui remontait du sol.

« Croyez-vous qu'il faut partir ? » répéta la femme.

Les quatre salles du cinéma étaient bondées. Dans la plus grande avaient été parquées les familles nombreuses. Certaines étaient là depuis trois semaines. La plus petite salle était réservée aux femmes seules. Un garde armé, venu de nulle part, surveillait l'entrée. Il faisait partie d'une organisation spontanée de survie qui s'était imposée tout naturellement parce que ses membres portaient des armes. Il y avait ainsi des « agents de sécurité ». Ils veillaient à l'entrée du cinéma pour écarter les trouble-fête et surtout les voyous, qui profitaient de l'absence d'autorités et de la peur ambiante pour piller, violer et tuer.

Près des escaliers qui remontaient à la surface, les transistors pivotaient avec les heures pour mieux capter les ondes en fonction de leur provenance. Les groupes agglutinés autour des postes avaient à peine le temps de commenter une information qu'un nouveau flash remplaçait le précédent. « ... très violents bombardements sur Beyrouth-Ouest, le gouvernement libanais a interrompu les négociations sur le départ des Palestiniens. Le cabinet israélien, réuni ce matin, a violemment critiqué le ministre de la Défense Ariel Sharon, qui a été accusé d'avoir volontairement trompé le gouvernement sur les objectifs réels de l'opération Paix en Galilée... »

Le retour de ceux qui sortaient était attendu avec impatience. Ils partaient chargés de missions de confiance, jeter un œil au passage sur tel immeuble pour voir s'il y avait des dégâts, porter un message dans un autre abri, demander des nouvelles d'un parent. Ils revenaient porteurs de récits et de rumeurs qui faisaient frémir et accroissaient l'angoisse.

Dans l'une des salles, la tête en arrière, la bouche ouverte, dormait Walid Joumblatt. Son garde du corps, un colosse barbu, était assis de biais dans le fauteuil voisin, une Uzi<sup>1</sup> sur les genoux. Le chargeur engagé, il ne quittait pas des yeux les nouveaux arrivants. Quatre rangs plus loin, discutant avec Olivier Warin, reporter à la télévision

1. Pistolet mitrailleur trapu de fabrication israélienne.



française, le ministre du Tourisme, Marouan Hamadé, un ancien journaliste, conseiller et ami de Joumblatt, l'un des intermédiaires libanais dans les discussions avec les Américains sur le retrait palestinien, et surtout l'un des négociateurs des onze cessez-le-feu mort-nés qui s'étaient succédé. Ses joues mal rasées juraient avec le costume strict et la cravate qu'il portait. Il avait été surpris par le bombardement alors qu'il se démenait avec son téléphone pour joindre le palais présidentiel de Baabda. Si sa présence dans l'abri indiquait que le lieu était sûr, elle révélait également que personne ne négociait l'arrêt du déferlement d'obus et de bombes.

« Croyez-vous qu'il faut partir ? insista la dame au collier d'or.

— Si vous avez de l'argent, pourquoi rester ici ? lui lança, hargneux, son voisin aux vêtements passés et démodés.

— Tout ce que je possède est ici, à l'Ouest. Il y a toute ma vie.

— Il y a aussi la mort. »

Dans la rue Hamra, les phares des rares voitures éclairaient un instant les grandes affiches des derniers films projetés à l'Estral : *La ville en feu*, et un kung-fu : *L'exterminateur*.

### *Achrafieh, samedi 7 août 1982, 23 heures 15*

Après avoir mangé une grillade à la Closerie, Gilberte et Tito avaient attendu la fermeture du restaurant pour descendre au Time Out. La salle voûtée s'était remplie durant leur dîner. Ils aperçurent Marc au bar en compagnie d'un étranger vêtu d'une veste noire à poches multiples. « Un journaliste », devina immédiatement Gilberte en reconnaissant le vêtement qu'ils portaient presque tous. Elle les salua de loin et leur fit signe de venir les rejoindre à une table vide. Ils s'approchèrent, leur verre à la main. Marc fit les présentations.

« Aymeric Marchall, un journaliste français. »

De taille moyenne, légèrement bedonnant, les yeux rieurs, il proposa :

« Puis-je vous offrir un verre ?

Tito le regardait, méfiant. Il n'aimait pas beaucoup les journalistes, qu'il appelait les rapaces, surtout les Français qui, depuis des années, avaient pris fait et cause pour les Palestiniens. Ils étaient plusieurs dizaines de toutes nationalités à l'hôtel Alexandre, où ils avaient établi leur quartier général. Tito en avait vu passer plusieurs sur les fronts, en taxi. Il leur reprochait surtout de ne faire que du sensationnel.

« Aymeric était ici en 78 lors du siège d'Achrafieh, expliqua Marc, c'est à ce moment-là que je l'ai connu, il était venu passer quelques heures chez tante Lili. »

« Vous êtes à l'Alexandre comme tous les autres ? lui demanda Gilberte.

— Non, je suis à Gharbieh<sup>1</sup>. Au Cavalier.

— A Gharbieh ! Mais vous êtes fou ! s'écria la jeune femme.

— Vous parlez l'arabe ? fit Tito de plus en plus méfiant.

— Je peux vous assurer que je ne suis pas plus fou que les autres. Non je ne parle pas l'arabe, je le baragouine.

— Comment passez-vous la ligne ?

— Par le Musée, lorsque ça ne tire pas trop, mais en général en voiture. Je fais partie des privilégiés », répondit le Français avec agacement. Chaque rencontre avec des Libanais commençait invariablement par un feu roulant de questions. Ils étaient d'une méfiance malade. Aymeric se demanda quelle serait leur réaction s'il agissait de même. Il poursuivit cependant d'un ton apaisant.

« Les schlomos nous ont donné les mêmes facilités qu'aux membres du gouvernement et aux diplomates, sans doute pour se faire bien voir. » Tito fut alors persuadé qu'il avait en face de lui un pro-Palestinien. Le terme schlomo n'avait pas cours à l'Est. Il se renferma. Aymeric sentit que le courant ne passait pas entre l'ami de la jeune femme et lui. Il ne s'en formalisa pas outre mesure.

« Que venez-vous faire dans notre région ? demanda Gilberte.

— D'abord manger, c'est la première chose que j'ai faite ce soir. Ensuite voir ce qui s'y passe, car il s'y passe quelque chose, vous ne pensez pas ? »

Gilberte ignore la question. Elle voulait savoir ce qu'un Français pouvait bien faire sous les bombardements, à moins d'être masochiste.

« C'est très simple, c'est là-bas que se fait l'actualité, parce qu'il y a des gens qui souffrent, tout comme il fallait être à Achrafieh lorsque les Syriens encerclaient le quartier. De plus, il est plus facile pour nous d'y obtenir des informations. Ici, les journalistes ne sont pas aimés. Les FL s'en méfient dès lors qu'ils ne militent pas avec eux et les Israéliens leur imposent une censure en les obligeant à passer par leurs lignes téléphoniques.

— Il y a peut-être des raisons, maugréa Tito.

— Vous, vous êtes de ceux qui n'apprécient pas la presse, répliqua Aymeric avec un sourire que contredisait son ton sec. Je ne vais pas vous gâcher votre soirée. En signe de paix et de fraternité, je vous propose d'aller finir mon verre au bar. Il y a assez de conflits dans le coin pour ne pas en créer un autre.

— Non, non, restez. C'est vrai que je suis très méfiant avec les journalistes, mais je suis civilisé. Quelle est la situation à Gharbieh ?

— Pas très bonne, vous vous en doutez. On y trouve de tout à condition d'y mettre le prix, et beaucoup de gens ne peuvent le mettre. Restent les bombardements, vous connaissez, c'est partout la même chose avec en plus ces saloperies d'avions. Ça, c'est terrible.

1. Ouest en arabe.

Tout le monde a appris à affronter le danger et la mort venant du sol, mais personne ne sait faire face à celle qui vient du ciel, et elle tape dur.

— C'est le plus dangereux? » demanda Gilberte qui se rendit compte qu'elle n'avait jamais encore été confrontée à ce type de bombardement. Le journaliste rit.

« Non, c'est de se mettre à la fenêtre, et je ne plaisante pas. Lorsque les gens sont pressés, ils ne klaxonnent plus, ils tirent en l'air avec leur kalachnikov, et les hauts des immeubles en prennent un coup. Il y a déjà eu plusieurs morts parmi ceux qui regardaient ce qui se passait dans la rue. »

L'atmosphère s'était détendue. La musique diffusée en sourdine par des haut-parleurs discrets ne forçait pas à hausser la voix pour se comprendre.

« Le blocus est terrible. C'est la population civile qui trinque. »

Tito se redressa.

« Peut-être, mais ça empêche les Palestiniens d'utiliser leurs souterrains. Ils en ont des kilomètres, où ils sont bien à l'abri des bombardements.

— Le blocus de l'électricité est une chose, le blocus alimentaire en est une autre. C'est vraiment inhumain. Ce sont les plus pauvres qui en pâtissent. Les Palestiniens, eux, ont tout ce qu'il faut, même le mazout pour faire marcher leurs générateurs. Par contre, dans les hôpitaux, la situation est catastrophique. Les réfrigérateurs où sont conservés les médicaments ne fonctionnent plus. Le Secours populaire libanais a lancé sur Radio-Liban des appels demandant de faire des dons en mazout, ne serait-ce que quelques litres, disait-il. Des ambulances sont allées les chercher en priorité. Le mazout est devenu plus précieux que le sang, qui ne peut être conservé en dehors d'une chambre froide. La Croix-Rouge a installé un bloc opératoire dans les sous-sols de l'hôtel Bristol, tout simplement parce qu'il y avait un générateur et une cuve pleine. Ça a été plus facile que de déménager le mazout.

— Les civils n'ont qu'à venir ici, lâcha Gilberte.

— Pour payer les taxes exigées par les Forces libanaises? ricana Aymeric.

— C'est l'impôt de guerre, se rebiffa la jeune femme, tout le monde le paie et il faut bien qu'ils apprennent le sens des mots ordre et discipline. »

Le journaliste sentit que la discussion s'aventurait sur une pente dangereuse.

« Avant de partir, je vais vous raconter la dernière qui circule à Gharbieh. Vous savez qu'Arafat ne dort que dans sa voiture. L'autre nuit, il tombe sur un barrage du Fatah et ses hommes le réveillent. " Abou Amar, nous te cherchons partout. — Que se passe-t-il? leur demande le Vieux en bâillant. — Il y a une délégation du



gouvernement libanais qui veut te dire au revoir. » Abou Amar les regarde en haussant les sourcils. « Pourquoi, ils s'en vont ? » »

Gilberte partit d'un fou rire qui se communiqua à toute la table.

*Achrafieh, mercredi 18 août 1982, 11 heures 20*

La circulation était aussi dense qu'un jour de paix. « Lorsque ça tape, au moins on peut rouler », se dit Marc en klaxonnant sèchement le taxi-service devant lui qui s'arrêtait à la hauteur de chaque piéton pour le solliciter, bloquant la circulation. Une voiture le doubla en le frôlant dangereusement. Marc reconnut Camille.

« Ton rétroviseur te sert juste pour te raser ? lui fit ce dernier en souriant.

— Salut, où vas-tu ?

— Boire un pot, tu me suis ? »

Marc répondit par un hochement affirmatif de la tête et le laissa passer devant lui.

Ils posèrent leurs armes sur une table et prirent place sur les coussins orange de la terrasse vitrée du Beirut Cellar. Tous deux étaient en treillis. Marc s'enquit de la santé du père de son ami qu'il savait malade et demanda des nouvelles de Gilberte.

« Elle file le parfait amour mais elle est toujours aussi insatisfaite de la vie.

— Que vas-tu faire dans la nouvelle réorganisation ? » demanda Marc. Les Forces libanaises étaient en pleine restructuration. La candidature de Béchir Gémayel et son élection, qui ne faisait pas l'ombre d'un doute chez les chabeb, avaient rendu obligatoire une modification des objectifs et donc de l'organisation. Il était évident que, sitôt élu, Béchir allait démissionner de son poste de commandant en chef. Il y avait de fortes chances pour que son chef d'état-major Fady Frem soit nommé à sa place. Beaucoup de responsables de la milice faisaient des projets pour entrer dans l'administration. Tout cela sentait furieusement le partage du gâteau.

« Je n'en sais rien pour l'instant. Il y a plusieurs possibilités, mais j'attends que les choses se décantent un peu. »

La veille, Marc avait été à Saïda. Cela faisait des années qu'il n'y était pas allé bien que la capitale du Sud-Liban ne soit qu'à une quarantaine de kilomètres de Beyrouth.

« Je ne me souviens pas d'y avoir mis les pieds de ma vie, avoua Camille.

— La première chose qui m'a frappé, raconta Marc, après avoir passé le pont de l'Awali, c'est un autobus d'Haïfa bourré de touristes. Des familles de militaires venant chercher le frisson en visitant la ville du terrorisme. Les Israéliens se sont installés comme chez eux. Il y a

des agences de voyages qui proposent des billets pour l'étranger via Tel-Aviv. Il paraît que ça marche fort, avec la fermeture de l'aéroport de Beyrouth. Les marchés sont pleins de produits venant d'Israël, il y a même des camionnettes-guichets de banque qui font du change itinérant. Les Libanais peuvent se rendre en Israël, il leur suffit de demander un laissez-passer au Sérail où est installé le quartier général de Tsahal. Il y a la queue tous les jours. C'est complètement fou.

— Et les Palestiniens ?

— Profil bas. La plupart des hommes sont partis. Soit devant les Israéliens en juin, soit dans le camp d'Ansar où sont concentrés tous les suspects. J'ai visité une de leurs bases. L'armée libanaise n'était pas aussi bien équipée. Il y a des armes en quantité industrielle. Le gars de Tsahal qui m'accompagnait m'a dit qu'il y avait de quoi armer un million d'hommes. C'est sans doute exagéré, mais même en divisant par deux, c'est énorme. Elles étaient entreposées dans d'immenses grottes renforcées de béton armé, creusées avec des fraises géantes de fabrication nord-coréenne. Il y a de véritables villes sous la terre avec des galeries dans lesquelles on peut circuler en voiture. Les Israéliens ont ramassé une centaine de canons de campagne et plus de six cents mortiers. J'ai vu une usine de fabrication de RPG 7 et une académie militaire. Des centaines de camions ramènent tout ça en Israël tous les jours. Il paraît qu'ils les revendent aux Iraniens.

— Tu aurais pu te débrouiller pour en détourner un peu pour nous.

— Oui. Nous risquons d'en avoir bien besoin, si les conneries continuent dans le Chouf.

— Quelles conneries ? »

Marc lui expliqua qu'il était englué dans les problèmes de la montagne druze où il devait faire face quotidiennement à une dualité : les nécessités militaires et les impératifs politiques.

« La mise en place des unités FL dans les villages du Chouf était détaillée au Majliss El Harbi dans des zones assignées par les Israéliens, " pour qu'il n'y ait pas de frictions avec les Druzes ", prétendent-ils. Je vérifie les possibilités matérielles d'installation dont je discute sur place avec les officiers de Tsahal. Tous ceux que je rencontre sont des Druzes israéliens, qui ont pris cette région sans tirer un coup de feu. Nous récupérons ensuite les jeunes chrétiens de la région pour les former. Le fait que les Israéliens assurent maintenant toute la partie militaire en bloquant nos initiatives et la certitude que Béchir va être élu ont été démobilisateurs. Les chabebs ont un sentiment de victoire totale. Une grande partie de nos responsables ont quitté les Forces, persuadés qu'ils vont être nommés vizirs dans une administration quelconque. C'est le retour au pouvoir

des Zaaran<sup>1</sup>. Résultats : des exactions et un laisser-aller qui provoquent des réactions de la population, même chrétienne, contre nous. J'ai installé des casernes à Bhamdoun, Souk El-Gharb, Beït Eddine, Mechreff, partout c'est la même chose.

— Les gens n'ont pas tort de réagir.

— Je sais bien. Avant-hier, des connards ont arrêté un cheikh druze à un barrage. Ils lui ont tiré la barbe et l'ont insulté. Il s'est plaint aux Israéliens, qui m'ont fait une petite leçon de morale du genre : " Imaginez que des Druzes aillent tirer la barbe de prêtres maronites. Ces gamineries risquent de provoquer des troubles. Nous ne seront pas toujours là pour vous protéger. " Ce qui me fait le plus râler, c'est qu'ils ont raison. Et il y a de véritables crapules qui font bien pire : des vols, des saccages et même des viols... je n'y peux rien. En tant qu'inspecteur militaire, j'ai juste la possibilité de faire un rapport, et personne n'y donne de suite. Fin de non-recevoir. Je passe mon temps à tenter d'aplanir les problèmes au lieu de prendre des sanctions.

— C'est un truc qui va nous péter à la gueule.

— Si tu peux le leur faire comprendre, vas-y, et vite. »

« Saëb Bey fait la sieste. »

A mi-voix, le cerbère à la moustache carrée faisait entrer les visiteurs dans la fraîcheur de l'antichambre de l'ancien premier ministre Saëb Salam. La ville suffoquait de chaleur sous un ciel trop bleu. Les rues poisseuses de peur étaient vides. Au sud, de loin en loin, le canon tonnait avec plus ou moins d'intensité.

La haute demeure ottomane blanche aux petites fenêtres du quartier de Moussaïtbé était en cette fin de Ramadan un lieu de rendez-vous. Tous les jours, des hommes d'affaires franchissaient le lourd portail de fer que gardaient de nonchalants miliciens kurdes. Malgré la guerre, malgré le blocus, le monde de la finance et des affaires continuait à vivre, et Saëb Salam était avant tout l'œil, l'oreille et le porte-voix des princes saoudiens. Cet état était si notoirement officieux qu'il avait acquis le statut de celui que l'on appelait du temps de la Sublime Porte le drogman<sup>2</sup>, le représentant officiel de l'Arabie saoudite depuis que ses diplomates avaient fui la violence.

Cette représentation attirait quémandeurs et courtisans en tout

1. Voyous.

2. Attaché honoraire auprès d'une ambassade ou d'un pays, sans fonction précise, mais qui jouissait d'une protection de la puissance étrangère pour laquelle il travaillait. En contrepartie, il représentait les intérêts financiers et économiques du pays.



genre, mais également hommes politiques qui montaient les deux étages à pied, lorsque le manque de courant immobilisait l'ascenseur. L'ancien premier ministre recevait tout le monde, du plus riche au plus pauvre, écoutait patiemment, ses grosses lèvres étirées par un éternel sourire de bienveillance, la tête presque chauve légèrement penchée en avant, avec entre les doigts un Davidoff n° 1 qui perdait ses cendres sur le costume blanc orné à la boutonnière d'un œillet rouge vif.

Ces visites étaient importantes pour le maître. Sans quitter son bureau bibliothèque aux murs couverts de bois de cèdre, il pouvait suivre tout ce qui se murmurait, tout ce qui se brassait, tout ce qui se tramait ou s'échangeait. Il était au centre de toutes les discussions, rien ne pouvait se faire sans lui dans le monde musulman libanais, la communauté sunnite tenant les cordons de la bourse. Interlocuteur privilégié de Yasser Arafat, il savait en permanence où trouver El Khitiar et pesait du poids des pétrodollars saoudiens sur la situation et dans les négociations qui s'apparentaient beaucoup plus à une partie de poker menteur à l'orientale qu'à une véritable négociation diplomatique avec tapis vert, réunions, délégations et ordre du jour.

De brusques crissemments de pneus malmenés tirèrent l'antichambre de sa léthargie. Coups de freins, éclats de voix, tous les visiteurs se ruèrent aux fenêtres. Escortée par deux Range Rover bondées de militaires libanais débonnaires, dont l'efficacité reposait plus sur le nombre que sur la vigilance, la limousine noire de Chaffic El-Wassan, le premier ministre en exercice, s'arrêta devant la grille. Il passa devant la salle d'attente sans s'arrêter. Tout le monde regagna sa place pour se relever presque aussitôt, attiré aux fenêtres par un autre remue-ménage dans la rue. Deux Land Rover crachèrent des hommes en armes aux quatre coins de la ruelle. Treillis vert et khéfiéh noir et blanc, l'un d'eux monta rapidement au haut du minaret de la mosquée du XIII<sup>e</sup> siècle faisant face à la maison. Yasser Arafat, en tenue de combat, casquette sur la tête, le P38 nacré au côté, traversa rapidement le trottoir et la cour de marbre, monta les deux étages et s'engouffra dans la pièce dans laquelle avait disparu Chaffic El-Wassan. L'entrevue dura moins d'une heure. Pour des raisons de sécurité, Abou Amar ne restait jamais plus de soixante minutes au même endroit. Il repartit en coup de vent, comme il était venu.

### *Beyrouth-Ouest, vendredi 20 août 1982, 9 heures*

Le hall de l'hôtel Commodore, quartier général de la presse anglo-saxonne, grouillait de journalistes. Depuis qu'Arafat avait accepté le plan d'évacuation et que les bombardements s'étaient un peu calmés,

beaucoup de ceux qui avaient quitté l'Ouest à la mi-juillet pour aller poser leur machine à écrire à l'hôtel Alexandre à Charieh<sup>1</sup> étaient revenus pour suivre le départ des Palestiniens qui devait commencer le lendemain matin. Aymeric se fraya un passage ; enjambant des caisses de matériel de télévision et saluant d'un geste de la main les confrères qu'il connaissait, il alla s'installer au bar où il avait rendez-vous avec un Libanais qui devait le conduire chez un religieux chiite intégriste. Il se percha sur un tabouret et commanda un café. Les premières notes de *La Marseillaise* éclatèrent brusquement. Le Français se retourna et vit Coco, le perroquet vert du Gabon, dans sa cage, près des portes-fenêtres qui donnaient sur la piscine vide. Aymeric éclata de rire. Un journaliste français, vexé de ne pouvoir avoir de chambre dans l'hôtel, y était revenu tous les matins pendant une semaine pour apprendre au volatile le début de l'hymne national. Dès que Coco voyait les premières lueurs du jour, il les sifflait à répétition, provoquant la colère des Américains qui veillaient une partie de la nuit à cause du décalage horaire et qui n'appréciaient pas du tout d'être réveillés par l'hymne français.

« Il a raison, c'est la France qui sauvera ce pays. »

Aymeric fit face à celui qui avait prononcé ces mots. Il reconnut Sérafin, le clochard qui parlait sept ou huit langues. Comme tous les jours, il portait un tee-shirt qui avait dû être blanc, sur lequel était écrit : « Je survis à l'opération Paix en Galilée », et un jean effrangé coupé à la hauteur des genoux. Sérafin vivait pratiquement aux crochets des journalistes, leur expliquant l'avenir selon les étoiles, leur lisant dans les mains contre un repas ou un verre. Très cultivé, fin, plaisant, il avait refusé gentiment les emplois d'interprète qu'on lui avait proposés, « pour garder sa liberté chérie ». Le bruit courait qu'il avait abandonné une très belle situation — directeur financier, avocat international ou directeur de journal, selon les versions —, par amour pour une Libanaise qui l'avait froidement laissé tomber pour suivre un homme laid mais noble. Il ne s'en était pas remis.

« Commande ce que tu veux, lui proposa Aymeric.

— Tu ne cours pas après Abou Amar ?

— Non, pourquoi ?

— Tout le monde le cherche pour avoir la dernière interview avant qu'il parte.

— Non, je préfère me préoccuper de ce qui va se passer après son départ.

— C'est simple. La conjonction d'Uranus en carré avec le Soleil en Verseau qui engendre un cycle de tensions et de pressions s'estompe très rapidement et nous allons entrer avec Saturne en opposition avec le Bélier dans une période au cours de laquelle de nouvelles structures doivent être construites pour remplacer les

1. Est en arabe. Par extension, désigne toute la zone chrétienne.

anciennes qui ont cessé de fonctionner de manière efficace. En d'autres termes, c'est la paix.

— Inch Allah, lança Aymeric en se levant. Finis tranquillement ton café, je dois partir. » La personne qu'il attendait le cherchait des yeux. Il paya et sortit.

La casserole de loubieh <sup>1</sup> diffusait un fumet délicieux dans toute la cuisine. Gilberte ne tenait plus en place. Elle avait invité Tito à venir déjeuner en famille.

« Nous allons fêter le départ des Palestiniens, c'est moi qui ferai la cuisine », lui avait-elle dit fièrement.

Le déjeuner terminé, la famille, une fois de plus, refit l'histoire.

« Le problème palestinien a commencé à se poser en 1966 avec l'affaire Jalal Khawach, dit Michel Khoury. C'était un militant du Fatah, à qui il était reproché d'avoir participé à une opération de guérilla en Palestine occupée. Il s'est jeté par la fenêtre du second étage du commissariat de police où il était interrogé " pour échapper à ses tortionnaires ", avaient écrit les journaux à l'époque.

« Le juge chargé de l'enquête était Rachid Solh, notre ancien premier ministre. Cette affaire a provoqué un électrochoc chez les Palestiniens dans les camps. Il a fallu attendre novembre 1969 et les accords du Caire, qui leur permettaient de porter des armes au Liban, pour les calmer. Les Palestiniens sont venus nombreux, et le gouvernement a laissé faire, pour prouver sa solidarité avec le monde arabe. Neuf ans plus tard, Sleiman Frangié va essayer de limiter leur armement sans y parvenir. Les camps deviennent des bases militaires et de commandos, et Israël commence à les bombarder. »

Gilberte regardait son père, ébahie. Elle ne l'avait jamais entendu parler ainsi de politique et d'histoire. Elle découvrait un autre homme, passionnant.

« Chaque révolution ou coup d'Etat dans les pays arabes a envoyé au Liban sa vague de réfugiés. Tous sont venus tenir salon et créer des milices en recrutant des Libanais. Tout le monde surveillait tout le monde. Nous sommes devenus le paradis des espions. Les marchands de canons ont suivi, puis le trafic de haschich ou d'opium des intermédiaires, les putschistes en réserve de leur république, les mercenaires. Et les Israéliens, qui avaient des espions dans chaque camp.

— C'est fini tout cela, monsieur Khoury, dit Tito, l'Etat va redevenir fort avec Béchir.

— Je le souhaite du plus profond de mon cœur. Mais je sais aussi

1. Ragoût de haricots verts et de petits morceaux de bœuf.



que chaque fois que le Liban a eu à choisir entre deux routes, une bonne et une mauvaise, il a systématiquement choisi la mauvaise. »

*Port de Beyrouth, samedi 21 août 1982, 10 heures*

« M'sakar<sup>1</sup>, lança à Tito un jeune homme du groupe qui remontait la rue.

— Pourquoi ?

— Les Français ne laissent passer personne. »

Tito continua son chemin en entraînant Gilberte dans son sillage. L'uniforme qu'il portait lui servirait de laissez-passer, comme avec les Israéliens. Il avait promis à Gilberte qu'elle verrait les Palestiniens embarquer. Des tirs très intenses et deux explosions montèrent de l'Ouest.

« Ces cons fêtent leur départ. »

Ils se heurtèrent au barrage établi par les bérêts verts du deuxième REP, arrivés le matin même. Une arrivée mouvementée, avait raconté la radio. Ils avaient trouvé sur le quai des soldats israéliens qui auraient dû évacuer la veille. Sans un mot, en distribuant quelques discrets coups de crosse par-ci par-là, les légionnaires français s'étaient rendus maîtres des lieux et avaient remplacé le drapeau blanc et bleu avec l'étoile de David, qui flottait sur le silo du port, par la flamme tricolore. Tito se présenta à la sentinelle qui portait sur la manche droite un petit drapeau français.

« Rien à faire. On ne passe pas, ce sont les consignes. Personne, pas même vous. »

Tito insista en prétextant qu'il avait quelque chose à voir.

« Même si vous étiez celui-là, lui dit le soldat en montrant une photographie en couleurs de Béchir collée sur le mur, ce serait pareil. »

Tous les murs d'Achrafieh avaient été débarrassés de la photo en noir et blanc du combattant Béchir en treillis, l'arme à la main. Une quadrichromie du candidat souriant à belles dents à l'avenir l'avait remplacée.

« Il a l'air d'un carnassier, là-dessus », avait commenté Gilberte.

Les jeunes gens s'engouffrèrent dans un immeuble, montèrent au dernier étage et frappèrent à une porte.

« Nous voudrions voir ce qui se passe sur le port, avait demandé Gilberte.

— Tfadalo, allan was allan. » Leur treillis, ici, servait bien de laissez-passer.

L'homme les conduisit sur une terrasse. Sur des tables basses

1. Fermé, coupé.

recouvertes de napperons brodés trônaient café, apéritifs, petits gâteaux et pistaches. Toute la famille était rassemblée près de la balustrade. Sans aucune gêne, Tito se dirigea vers eux et les salua comme s'il les connaissait depuis longtemps.

Toutes les fenêtres, balcons et terrasses des immeubles environnants étaient noirs de monde. Les gens s'interpellaient joyeusement. Des centaines de jumelles étaient braquées vers le port. Sur le même bâtiment, à quelques mètres de l'endroit où il se trouvait, Tito aperçut deux chabeks avec un poste émetteur. Ils avaient emprunté un parasol et s'étaient installés contre une cheminée. Les deux hommes travaillaient à Oberly et connaissaient Gilberte, ce qui facilita les choses. Ils s'installèrent avec eux. Tout en écoutant un des chabeks expliquer qu'ils étaient là pour rendre compte du départ des Palestiniens et si possible savoir avec quel type d'armement ils embarquaient, Tito prit les jumelles de marine et régla la focale sur le bateau blanc qui était à quai. Sur ses flancs était écrit en noir : « *Sol Georgus*. Limassol. Cyprus Line ». Les environs étaient déserts. Le bateau lui-même semblait abandonné. Il n'y avait personne sur les ponts. Gilberte remarqua une bouteille thermos.

« Vous avez pensé à tout, dit-elle.

— Il y a mieux ! » répondit le jeune homme en montrant du menton un immeuble voisin. La terrasse était occupée par des Israéliens avec des batteries d'appareils photo équipés de puissants téléobjectifs. La jeune fille s'apprêtait à les compter lorsqu'un minuscule camion bondé d'hommes brandissant des drapeaux palestiniens fila vers le navire. Ils montèrent rapidement à bord et disparurent dans les coursives.

« Impossible de savoir qui c'était, dit Tito qui avait les jumelles, ils ont tous le visage dissimulé par leur khéfiéh.

— Tu crois qu'Arafat est parmi eux ?

— Non, sûrement pas, il partira dans les derniers. »

Une fusillade éclata du côté des grands hôtels. Gilberte récupéra l'optique. Hormis les hôtels eux-mêmes, qui dépassaient de la masse de Beyrouth-Ouest, elle ne reconnaissait rien. Elle avait pourtant passé des semaines dans cette région pendant la guerre des deux ans. Les maisons ressemblaient à de la dentelle de pierre posée au milieu de la végétation qui avait poussé dans le centre ville.

Soudain, quatre camions militaires débordant de Palestiniens en treillis, la tête entourée d'un khéfiéh rouge et blanc, se dirigèrent vers le bateau, escortés par des jeeps de l'armée française.

« Les voilà, les voilà ! »

Les cris tombèrent en cascade de balcon en balcon, pour mieux remonter vers les toits et passer d'immeuble en immeuble. Des applaudissements éclatèrent. Ils crépitaient encore que déjà les quatre véhicules repartaient à vide. Cela n'avait duré que le temps d'un soupir. Déçue, Gilberte demanda :

« Il va y en avoir d'autres ? »

— Non, pas aujourd'hui, c'étaient les trois cent quatre-vingt-dix-sept premiers, selon les accords. »

En repassant par la terrasse, ils remercièrent l'homme qui leur avait ouvert la porte. Une vieille femme, les yeux humides d'émotion, embrassa Gilberte en disant :

« Le Liban est enfin libre. »

### *Beyrouth-Ouest, dimanche 22 août 1982, 21 heures 20*

La terrasse s'ouvrait sur la ville. Nahla avait dressé une table derrière une haie de troènes en pot pour l'abriter du khamsin<sup>1</sup> qui s'était levé. L'argenterie disposée autour de quatre couverts brillait doucement à la lumière vacillante des flammes des bougies rouges protégées par des cloches en verre. Enfoncé dans les coussins moelleux d'une balancelle, Aymeric, un verre à la main, essayait de fixer son attention sur l'analyse politique que développait Khalil. Le couple l'avait invité à dîner en lui promettant une surprise. Le nombre de couverts laissait présager la venue d'une autre personne. Le journaliste appréciait l'homme d'affaires. Il n'avait jamais pu déterminer avec exactitude la nature de ses activités, mais de toute évidence elles lui permettaient de vivre très bien. Aymeric les avait connus quelques années plus tôt, alors qu'il effectuait un reportage sur les couples mixtes pendant la guerre des deux ans. Nahla était chrétienne et son mari sunnite. Il avait été impressionné par leur détermination à continuer à vivre au Liban malgré les événements. Ils affirmaient à l'époque que la guerre n'était pas de nature religieuse, mais un conflit social interne, alimenté par des influences étrangères.

« Nous avons été un peuple trop accueillant, avait dit Nahla, et nos hôtes nous ont mangé la laine sur le dos en s'appuyant sur nos propres difficultés et sur les mécontentements locaux. »

— Liban terre d'asile est devenu Liban terre de discorde. Tous les régimes arabes ont fait fuir leurs opposants, qui se sont réfugiés ici. Lorsque les tenants de ces régimes ont été chassés du pouvoir à leur tour, ils sont également venus au Liban. La cohabitation était explosive, l'Etat a faibli, et il a disparu. Voyez le résultat.

— Vous n'avez pas peur de prendre des coups sur cette terrasse ? demanda le Français.

— Non, sourit Khalil, nous avons fait ce qu'il fallait. Quand je dis nous, c'est le quartier. »

Son immeuble était situé un peu plus haut que le collège

1. Vent chaud venant du désert.



protestant. Il faisait partie d'un ensemble cossu dans lequel résidaient des personnalités influentes du monde politique ou financier. Le journaliste fut sur le point de lui demander combien lui avait coûté cette tranquillité. Il retint sa question.

« Les Palestiniens n'ont pas installé de zone militaire dans ce coin, et nous l'avons fait savoir à qui de droit. C'est ce qui explique le peu de dégâts. Nous n'avons eu que quelques vitres cassées par des balles perdues, continuait Khalil. Mais nous subissons comme tout le monde les privations d'eau et d'électricité. »

La sonnette de la porte d'entrée retentit. La domestique sri lankaise se précipita pour ouvrir et vint chercher Khalil.

L'homme qui suivait le maître de maison portait le khéfiéh traditionnel des Palestiniens. Nahla ne le présenta que sous son prénom : Hani. La quarantaine bien avancée, en chemisette et pantalon kaki, sans arme ni aucun insigne, le visage ouvert, la moustache fournie, il prit place dans un fauteuil et accepta un verre de whisky. Responsable militaire de la zone nord de Beyrouth-Ouest, il avait connu Nahla à la Croix-Rouge libanaise où elle était bénévole depuis le début du blocus. Le couple avait sympathisé avec lui. Khalil expliqua à Aymeric que leur invité devait quitter le Liban le lendemain et qu'ils avaient tenu à le remercier pour son aide dans les moments les plus difficiles. « Il doit être un élément de la tranquillité du quartier », se dit le journaliste. La sonnerie du téléphone retentit dans le salon, au grand étonnement d'Aymeric : il n'en avait pas entendu depuis des semaines. Pour dicter ses papiers, il avait passé un accord avec les Palestiniens qui occupaient la poste, contre des bakchichs qui feraient dresser les cheveux sur la tête de son administrateur. Khalil alla décrocher. Le Français ne put s'empêcher de tendre une oreille indiscreète. Khalil évoquait un contrat de prêt financier à court terme avec un interlocuteur qui devait se trouver à l'étranger. Il finit par ordonner de faire transférer un million et demi de dollars à Singapour, à prélever sur une banque luxembourgeoise. Il raccrocha et s'excusa auprès de ses invités en expliquant qu'avec les décalages horaires, il travaillait jour et nuit. La conversation roula un moment sur le retrait des Palestiniens et le rôle de la France.

« Ça va vous paraître emphatique, lâcha Hani en regardant Aymeric, surtout à vous, cartésien, mais ce soir je suis un homme qui vient dire adieu à sa famille la plus proche.

— Mais votre vraie famille, où se trouve-t-elle ? »

Le Palestinien eut un sourire triste. Il ouvrit les mains vers le ciel dans un geste d'ignorance.

« Une partie en Jordanie, une partie au Koweït et une autre je ne sais pas où. J'ai appris que ma mère était morte en 1979, mais j'ignore qui l'a mise en terre et où se trouve sa tombe. Je n'ai plus de nouvelles de ma femme et de mes enfants depuis plusieurs mois. Une des dernières lettres me signalait que ma fille voulait se marier et

qu'elle rencontrait des difficultés parce qu'elle ne disposait d'aucun papier.

— Je ne comprends pas.

— Nous sommes toujours partis très vite des endroits où nous sommes passés. Nous sommes originaires de Jérusalem. Avant 1967, nous étions jordaniens, nous vivions en Cisjordanie. Je pensais qu'un jour la Palestine aurait besoin d'une armée. Je me suis engagé dans l'armée jordanienne en 1958. La guerre de 67 m'a chassé vers Amman avec toute mon unité. Un peu plus tard, lorsque des amis palestiniens m'ont demandé d'aider financièrement ce que l'on appelait la révolution, je leur ai donné chaque mois un quart de ma solde. En 1970, pendant les affrontements entre l'armée jordanienne et les Palestiniens, j'ai déserté pour ne pas à avoir à tirer sur mes frères, et je me suis enfui en Syrie avec une partie de ma famille. Que pouvais-je faire d'autre ?

— Si nous passions à table ? » coupa Nahla en se levant.

D'interminables rafales de kalachnikov claquaient non loin, envoyant vers le ciel des successions d'étoiles filantes rouges qui montaient dans la nuit. Le baroud d'honneur de ceux qui partaient, ou les adieux de ceux qui restaient. La Sri lankaise déposa sur la table un plat de langoustes et Khalil prit une bouteille de vin blanc d'Alsace dans un seau à glace, sur une table roulante.

« Du riesling du domaine Weinbach. Je vais moi-même le chercher chez Theo Faller, un producteur de Kaysersberg. Il est vendangé le plus tard possible, d'où le nom de la cuvée, Sainte-Catherine. Vous m'en direz des nouvelles. » Aymeric tendit son verre, frappé par l'incongruité de la situation. Hani fit de même, goûta, apprécia de la tête et reprit son récit de la même voix monocorde.

« Militaire de carrière, je me suis retrouvé dans l'Armée de Libération de la Palestine. Très vite, il y a eu des problèmes avec les Syriens. Ils ne voulaient pas de réfugiés, et encore moins d'unités militaires n'obéissant pas à leurs directives, et nous nous ne reconnaissons qu'une autorité, celle de l'OLP. Nous avons dû partir précipitamment, et nous sommes venus ici. Il a fallu prouver que mes enfants étaient bien mes enfants. Je n'avais plus aucun papier et il m'était impossible d'aller en demander à l'ambassade de Jordanie. J'ai fini par dire à un fonctionnaire : " Mes enfants m'appellent papa, c'est tout ce que j'ai pour le prouver. " C'est peut-être bête, mais c'est comme ça. Je n'avais pas d'identité. Je n'en ai toujours pas, aujourd'hui. Je n'ai pas de pays, je viens de nulle part et je ne vais nulle part.

— Les chrétiens libanais ont réagi pour ne pas devenir comme vous, souligna Aymeric.

— Je sais, et ils ont eu raison. Mais ils s'y sont mal pris. Ils ont dérivé sur un autre conflit, qui n'était pas le leur mais israélo-syrien. Nous nous sommes très mal comportés vis-à-vis d'eux, comme vis-à-

vis des autres Libanais. La politique a tout gâché. Les Libanais et les habitants de Beyrouth nous ont donné plus que tous les pays arabes réunis. Nous nous en apercevons maintenant.

— Il est bien tard.

— L'homme est ainsi fait qu'il ne connaît la valeur des choses que lorsqu'il les perd. Je m'en vais et croyez-moi, c'est mon corps qui se sépare de mon âme. »

## *Fayadiyeh, lundi 23 août 1982, 10 heures 50*

*« ...l'académie militaire en état de siège. La circulation interdite dans un rayon de deux kilomètres, le Parlement doit élire aujourd'hui le successeur d'Elias Sarkis à la présidence de la République. Des mesures de sécurité exceptionnelles ont été prises. Deux bataillons de l'armée libanaise ont pris position autour des bâtiments, des barrages ont été dressés sur toutes les routes d'accès, les rares voitures autorisées à s'approcher sont fouillées... »*

Le présentateur de la télévision fut remplacé par des images de l'amphithéâtre où devait avoir lieu la session. La salle était décorée de trois drapeaux libanais dont les couleurs blanc, vert et rouge ressortaient sur le tableau noir. Au pied des gradins sur lesquels devraient prendre place les députés par ordre alphabétique, une urne en verre trônait sur une table. Plusieurs parlementaires discutaient, debout dans un coin. Kamel El-Assaad, le milliardaire chiite qui présidait aux destinées du Parlement, était à la tribune et consultait des notes. Michel Khoury se cala dans son fauteuil, pipe à la main, son tabac sur une petite table surmontée d'un abat-jour. Au moment où sa femme lui servait un café, le présentateur réapparut.

*« Au petit jeu des pronostics, la seule question qui se pose aujourd'hui est celle du quorum. Y aura-t-il assez de députés présents pour que le président Kamel El-Assaad puisse ouvrir la session électorale ? Dans les milieux Est de la capitale, on est certain qu'entre 64 et 67 parlementaires se rendront à Fayadiyeh. A l'Ouest par contre, on affirme qu'ils ne seront pas plus de 56. Or il faudra 62 députés pour que le quorum des deux tiers soit atteint. Une dizaine de parlementaires sont donc flottants, c'est-à-dire qu'ils ne se sont pas, jusqu'à présent, prononcés sur leur participation à la session. Selon la presse, ce matin, leur motivation serait politique, bien sûr, mais également sécuritaire, certains parmi eux vivant ou ayant des biens dans la région qui prône une politique opposée au sens qu'ils veulent donner à leur vote... »*

« Sans parler des motivations financières, lança Gilberte qui venait d'entrer dans l'appartement et qui avait entendu la fin de l'intervention du présentateur. Ces vieux croûtons ne représentent plus qu'eux-mêmes. Ils ont été élus en 1972, il y a dix ans, alors qu'ils ont un mandat de quatre ans. Et ces élections sont pour eux



une occasion de s'en mettre plein les poches. Tu parles d'une représentation populaire ! cracha-t-elle au journaliste qui était sur le petit écran.

— Il n'y est pour rien, lui, et moi non plus, dit en souriant son père.

— Excuse-moi, papa, mais toutes ces salades m'énervent.

— Alors ne les écoute pas. »

Gilberte se laissa tomber dans un fauteuil et regarda quand même la télévision.

« ...A onze heures moins quelques minutes, c'est-à-dire à une poignée de secondes de l'heure prévue pour l'ouverture théorique de la session, ils sont seulement 32 à être arrivés... » L'image les montrait entrant dans l'hémicycle en passant entre deux rangs de journalistes que leurs gardes du corps avaient du mal à écarter. Ils adressaient de petits signes de la main à la caméra et affichaient tous un grand sourire de satisfaction. « ...Si le quorum n'est pas atteint, le président Kamel El-Assaad sera contraint de reporter la réunion, comme ce fut le cas au mois de juillet dernier à cause de la situation qui prévalait à ce moment-là. Je vous rappelle que les responsables politiques du PSP et du mouvement Amal ont rejeté le scrutin parce que, disaient-ils, et je les cite, " ils ne voulaient pas d'élections à l'ombre du canon israélien... " »

« Il en prend des précautions oratoires, pour dire quelque chose de simple, nota la jeune fille.

— Peut-être que lui aussi habite dans une région qui n'aime pas que l'on dise autre chose que sa politique, glissa son père.

— Mais il habite chez nous !

— Justement », rétorqua-t-il avec un regard en coin.

Elle ne sut que répondre et se contenta de faire face à l'écran.

« ...37, ils sont 37 selon notre correspondant sur place qui nous rapporte également que journalistes, mais aussi gardes du corps, militaires et huissiers du Parlement ont tous en main une feuille de papier sur laquelle ils notent le nom de ceux qui arrivent. Le dernier à avoir franchi la porte d'entrée est le député de Zghorta René Moawad, très applaudi en pénétrant dans l'hémicycle... »

## *Stade de Kantari, lundi 23 août 1982, 11 heures 15*

La chaleur était accablante. Trempé de sueur, Aymeric se fraya un chemin dans la foule bruyante et triste, agglutinée devant l'entrée du stade municipal de Kantari, situé en face de l'université arabe, montra son laissez-passer de l'OLP et pénétra dans l'enceinte où était rassemblée la brigade Badr de l'Armée de Libération de la Palestine, qui devait embarquer vers seize heures à bord d'un ferry pour Larnaca. Ils étaient des centaines à piétiner le sol poussiéreux, tous habillés de neuf. Des valises de couleur, achetées la veille ou l'avant-

veille, juraient avec leur aspect militaire, leurs armes et leurs paquetages vert olive. C'était la première fois que le journaliste voyait les combattants palestiniens entourés de leurs familles. Il découvrait qu'ils avaient des mères, des sœurs et des enfants.

« A Amman tu diras que Walid est prisonnier des Israéliens, recommandait l'un d'eux à une femme vêtue de noir (elles l'étaient toutes), tu leur demanderas qu'ils voient ce qu'ils peuvent faire de leur côté. Je te communiquerai mon adresse dès que je serai arrivé. Fais attention à toi. Il faut que les enfants aillent à l'école. Que Dieu te protège. »

La femme qui écoutait semblait étrangère à la tristesse ambiante. La cinquantaine, l'air buté, les yeux secs, elle serra son fils dans ses bras. Il se dégagea pour ramasser son sac à dos et enfila les sangles. C'est alors qu'elle éclata. Ne pouvant plus résister, elle se laissa chavirer. Elle s'accrocha à son cou et pleura longuement, secouée par des sanglots. L'œil humide, il se raidit et la repoussa doucement. Elle se reprit, s'éloigna brusquement en direction de l'entrée du stade, et revint avec un sac de plastique contenant des boîtes de Pepsi-Cola qu'elle vida précautionneusement dans la gourde qu'il portait suspendue au ceinturon.

« Tourne-toi. »

Elle glissa une cartouche de cigarettes dans l'une des poches du sac à dos.

Aymeric eut l'impression d'assister à un départ pour le front.

### *Fayadiyeh, lundi 23 août 1982, 12 heures 15*

« ...arrivée par une porte latérale, il y a quelques minutes, de deux des parlementaires sunnites, MM. Sleiman El-Ali et Talal Méhabi. Leur entrée dans l'hémicycle fut ovationnée par leurs collègues. »

« Il manque maintenant quatre voix pour atteindre le quorum. C'est dans les minutes qui suivent que l'on verra si le boycott lancé par la gauche musulmane peut être efficace. La tension à Fayadiyeh est grande et la nervosité gagne certains membres du service d'ordre. Des gardes du corps ont violemment bousculé un photographe avant de détruire ses appareils. Je vous rappelle que Cheikh Pierre Gémayel et son fils Amine, respectivement députés d'Achrafieh et du Metn, sont arrivés en même temps, il y a une heure. Ils sont très entourés par les autres parlementaires et affichent tous deux un visage serein... »

« Il faut qu'ils soient assez nombreux, il le faut, piétinait Gilberte, même s'il est nécessaire d'aller en chercher par la peau des fesses. »

— Je pense que certains y ont pensé avant toi, et je suis sûr qu'ils sont déjà sur le chemin de Fayadiyeh, très "protégés". » Il insista lourdement sur le dernier mot.

— Pourquoi dis-tu cela ? C'est normal, non ?

— La notion de normalité peut être surprenante dans ce pays. Mais tu ne peux pas vouloir tout et le contraire. Tout à l'heure, tu regrettais amèrement le manque de démocratie parce que les députés ont fait plus du double de leur mandat, et maintenant tu voudrais qu'on aille les chercher par la peau des fesses pour les faire voter.

— C'est leur boulot!» répliqua-t-elle avec une mauvaise foi tellement criante qu'elle éclata de rire elle-même.

### *Stade de Kantari, lundi 23 août 1982, 12 heures 30*

D'un seul coup tout bascula. La fusillade éclata en un roulement ininterrompu lorsque, surmonté de drapeaux palestiniens et de portraits d'Arafat, le premier GMC<sup>1</sup> de l'armée libanaise franchit la porte du stade chargé de partants. Les cris, la colère, la fraternité, les sanglots trop longtemps contenus explosaient. Des milliers de doigts dessinant des V étaient brandis vers la solitude éclatante du ciel, signe de victoire mais également de promesse. Des centaines d'armes se vidaient en longues rafales rageuses vers les cieux sans nuages. Les digues des consignes cédaient brutalement. La foule tanguait, soulevant des nuages de poussière, fusionnait en un corps unique qui tendait des mains ouvertes vers les hommes juchés sur les camions. Par vagues successives elle s'animait, montant et descendant comme pour submerger les véhicules. La pression de l'air haché par les rafales et les détonations était insoutenable. L'odeur de poudre prenait à la gorge. Les douilles brûlantes éjectées des kalachnikovs frappaient les visages noyés de larmes, indifférents. « Allah Maa-kone! Allah Yifazone! Ma'el salamé<sup>2</sup>! » hurlaient les femmes, la voix cassée, les yeux rouges, le visage déformé par des grimaces de douleur en brandissant des rameaux d'olivier.

Sur les camions qui se frayaient difficilement un passage dans le flot humain, les combattants cachaient leurs larmes en tirant les pans de leur khéfieh noir et blanc sur leur visage. L'un d'eux balayait la foule de ses yeux absents, son voisin se dressa d'un bond pour vider en hurlant son chargeur vers le ciel, comme si là était le responsable. Les femmes pleuraient sans chercher à se cacher, l'émotion gagna Aymeric qui sentit ses yeux s'embruier. Un frisson le parcourut. À ses côtés, un de ses confrères avait l'air bouleversé.

« Je dois avoir la même gueule », se dit-il en sentant une boule prendre possession de sa gorge. Son geste de voyeur lui parut indécent. Il décida brusquement de monter à bord de l'un des camions. Jouant des coudes, il fendit avec peine la foule et s'accrocha

1. Camion militaire de fabrication américaine, haut sur roues.

2. Que Dieu soit avec vous! Que Dieu vous protège! Partez en paix!



à la ridelle arrière. Une main l'attrapa par la veste pour le retenir. Un homme en civil, furieux, lui fit signe de ne pas monter.

« Sahafi<sup>1</sup> », hurla Aymeric en repoussant l'importun du pied avant de faire un rétablissement qui le projeta dans la benne. Les combattants palestiniens le regardèrent sans réagir. Il se glissa entre eux. Le lourd parfum au jasmin qui émanait de son voisin remplaça brusquement l'odeur de la poudre. Il reçut des poignées de riz et des bénédictions de mères qui ne lui étaient pas destinées. Autour de lui, les visages étaient bouleversés. Deuil et colère. L'homme qui était derrière lui le tira par l'épaule et lui cria dans l'oreille :

« Dis à tes lecteurs que nous avons tenu soixante-dix-neuf jours, plus longtemps que toutes les guerres mises bout à bout qu'ont faites tous les pays arabes à Israël. Nous avons tenu soixante-dix-neuf jours, en espérant qu'il se passerait quelque chose, que nos frères arabes finiraient par réagir. Personne n'a bougé. Puisqu'il n'y a rien à attendre d'eux, nous n'avons plus qu'à partir. Mais nous nous souviendrons un jour de leur lâcheté. »

Il reprit sa place, assis sur un barda, coinça son arme entre ses jambes et remit le pan de son khéfieh sur son visage.

1. Journaliste.



## 8

*Fayadiyah, lundi 23 août 1982, 13 heures 10*

Une bousculade enveloppa les deux voitures blindées escortées par des jeeps des Forces libanaises qui venaient de s'arrêter devant le bâtiment. Les gardes du corps se précipitèrent. Gilberte devina plus qu'elle ne vit quatre hommes en costume que les miliciens chrétiens accompagnèrent jusqu'à l'entrée de l'hémicycle. Le président Kamel El-Assaad se leva et, avec un marteau de bois, obtint difficilement le silence. Il demanda la fermeture des portes de la salle. Gilberte cria en applaudissant :

« Ça y est, ils sont 62 ! »

Son père était radieux. Après une courte allocution, Kamel El-Assaad appela les députés par ordre alphabétique. Les deux allées latérales étant obstruées par une foule de journalistes, de membres du service d'ordre et d'invités des parlementaires, les élus répondaient « présent » à l'appel de leur nom et descendaient les marches de l'allée centrale pour aller déposer leur enveloppe dans l'urne. Gilberte se mordait l'ongle d'un pouce en donnant de petits coups de dents secs. Elle ne quittait pas l'écran des yeux. Le vote était long et pénible.

« ... Le quorum de 62 est donc atteint, avait repris le présentateur, sont présents dans l'hémicycle 5 députés sunnites, 2 druzes, 27 maronites, 6 grecs-orthodoxes, 5 arméniens, 5 grecs-catholiques et 12 chiïtes. Un candidat ne peut être élu au premier tour que s'il obtient les deux tiers des voix des parlementaires



*vivants. En l'occurrence, il faudrait que tous les députés<sup>1</sup> présents à Fayadiyeh votent sur le même nom pour qu'il y ait un président élu dès le premier tour. Dans le cas contraire, le président Kamel El-Assaad procédera à un second tour de scrutin. La majorité relative de 47 suffrages sera alors suffisante... »*

Le dépouillement avait commencé dans un silence tendu. La voix de l'assesseur égrenait les noms au fur et à mesure qu'il ouvrait les enveloppes, après avoir plongé la main dans l'urne. Gilberte n'avait pas compté depuis le début et avait été impressionnée par les quatre bulletins blancs qui s'étaient suivis de très près. Le nom de Béchir Gémayel sortait avec une régularité de métronome. Elle sentit son père se détendre brusquement et le vit rayonner, alors que le décompte n'était pas terminé. Le résultat claqua comme un couperet dans le silence : « Béchir Gémayel cinquante-sept voix, Raymond Eddé une voix, et quatre abstentions. » Un second tour était nécessaire. Gilberte en eut presque les larmes aux yeux. Béchir n'était pas élu. Son père lui tapota le genou en souriant. Elle le regarda sans comprendre.

« Cinquante-sept voix, c'est dix de plus qu'il ne lui en faut au second tour », lui murmura-t-il doucement.

### *Beyrouth-Ouest, lundi 23 août 1982, 13 heures 27*

La ville s'ouvrait devant le convoi. « Beyrouth est une pute qui s'est donnée à toutes les armées qui y sont entrées, les a vérolées et les a rejetées. » Cette phrase prononcée par un vieux Beyrouthin deux jours auparavant, pour commenter l'arrivée des légionnaires français, revint à la mémoire d'Aymeric. Des deux côtés de la chaussée, hommes, femmes et enfants libanais étaient rassemblés devant des immeubles griffés par les obus ou déformés par les bombes. Eux aussi levaient les doigts en V au-dessus de leur tête. Eux aussi hurlaient : « Saoura, Saoura hatta el nasr<sup>2</sup> », le cri de guerre des Palestiniens du Fatah lancé par Arafat qui figurait jusque sur les cartes d'accréditation des journalistes. Ce slogan, que la routine avait affadi, claquait maintenant comme un appel poignant et sombre. La fusillade accompagnait les camions pour se communiquer à toute la ville. Ce n'étaient plus uniquement des kalachnikovs, mais des mitrailleuses lourdes, des canons antiaériens et des RPG 7 dont les roquettes

1. Après l'élection de Béchir Gémayel (assassiné vingt et un jours après), ce seront les mêmes députés — moins ceux qui auront été emportés par les vents du paradis — qui éliront les présidents de la République Amine Gémayel (septembre 1982, six ans de mandat), René Moawad (novembre 1989, assassiné dix-neuf jours après son élection), Elias Hraoui (décembre 1989). Ils prorogeront ensuite leur mandat parlementaire jusqu'en 1992, ce qui leur fera une législature de... vingt ans.

2. « Révolution, révolution jusqu'à la victoire. »

s'autodétruisaient en l'air dans de petits nuages noirs. Des femmes jetaient des balcons de pleines poignées de riz. « Mais où se le sont-elles procuré ? » se demanda le journaliste en pensant au blocus. Au milieu de la bousculade, des Mohabitouns en tenue de combat rendaient les honneurs dans Mazraa la sunnite ; plus loin, ce furent les Druzes du PSP à Caracol Druze ; les Kurdes installés dans les immeubles du quartier juif de Wadi Abou Jamil ; les Syriens de la brigade 85 postés dans la région des grands hôtels. Puis ce fut l'épanouissement oriental de la peine, l'apothéose de la douleur dans des décors de fin du monde autour de l'immeuble Fattal qui marquait l'entrée du port. Ils étaient des milliers à être venus dans les ruines se jucher sur les squelettes de béton calcinés pour saluer une dernière fois les combattants palestiniens. La clameur de cris et de sanglots couvrit un long moment les détonations. Sur un mur écroulé, véritable île dans le flot humain, une jeune mère, le visage ravagé par les larmes, immobile, tenait un bébé dans ses bras. En l'apercevant, l'un des voisins d'Aymeric poussa un cri inaudible. Il sauta du camion, et en force fendit la foule. D'un bond, il fut à ses côtés, l'embrassa, prit précautionneusement l'enfant dans ses mains, le regarda longuement avant de le rendre à sa mère et revint les yeux pleins de larmes. Le camion fit péniblement les quelques mètres qui le séparaient du barrage tenu par les bérets verts français. Aymeric sauta à terre au moment où il le franchissait.

### *Fayadiyeh, lundi 23 août 1982, 13 heures 45*

Le dépouillement n'était pas terminé lorsque la première rafale crépita, joyeuse, dans la cour de l'Académie militaire. Immédiatement, des dizaines d'autres lui répondirent de l'extérieur. C'est dans un brouhaha indescriptible que le président du Parlement annonça : « Je déclare Béchir Gémayel élu à la majorité relative, au second tour, par cinquante-six voix et cinq bulletins blancs. » Les gardes du corps de Pierre et Amine Gémayel se précipitèrent autour de leurs patrons pour les protéger de l'étouffement. Des députés, journalistes et personnalités passèrent par-dessus les tables pour aller les féliciter.

L'annonce du résultat à la radio provoqua l'ouverture d'un feu roulant. Les jeunes se précipitèrent dans les rues pour hurler et tirer en l'air. Cette fusillade qui exprimait le bonheur était la réplique sonore de celle qui à l'Ouest marquait le départ douloureux des Palestiniens.

Quittant brusquement la salle à manger de son casernement où il regardait la télévision avec ses hommes, Tito ordonna un rassemblement immédiat dans la cour d'honneur de toute l'unité, cuisinier compris.

« Je casse la tête au premier qui tire en l'air, hurla-t-il pour couvrir les coups de feu qui claquaient dans la rue. C'est de la connerie profonde et débile. » Il avait un sourire tellement joyeux que certains de ses hommes pensaient qu'il plaisantait. « Je suis très sérieux malgré ma joie. Je suis aux anges autant, et même certainement plus heureux que vous pour de multiples raisons. Mais il ne sera pas dit que des chabebs de mon unité auront brûlé des munitions de cette manière. Allons donc nous soûler, c'est plus intelligent. » Cette élection était l'aboutissement de toutes ses nuits blanches, la justification de toutes les morts, la réalisation de tous ses rêves.

Au même moment, mais à vingt kilomètres de là, Marc poussait la porte de la brasserie Chaase dans le complexe « Espace 2000 » près de Kaslik, et hurlait :

« Du champagne pour tout le monde ! »

Le hasard avait voulu que les quatre cadres de son unité avec lesquels il avait suivi l'élection à la télévision soient tous des camarades de classe du lycée français. Ils avaient décidé d'arroser l'événement. En les voyant entrer tous en treillis, le patron du Chaase offrit la première bouteille et vint en boire une coupe avec eux.

Gilberte essuya des larmes de joie et décrocha le téléphone qui sonnait.

« J'essaie de t'appeler depuis une demi-heure, c'est toujours occupé. » Elle avait reconnu la voix de Tito.

« C'est mon frère qui nous appelait. C'est merveilleux. C'est le bonheur.

— Nous célébrons ça ce soir ?

— Non. Tu arrives trop tard, je viens de dire oui à Camille qui m'a proposé de faire la fête.

— Comment ça, non ?

— Ce soir, champagne, pétards, chants et danses avec mon frère. Tu n'es pas fâché ? » Elle était brusquement inquiète.

« Si, mais c'est comme ça. Moi je serai au Dôme, sur la route de Faraya. Tous les commandants d'unité ont rendez-vous là-bas. Si tu changes d'avis, viens me rejoindre. »

Il raccrocha brutalement, à son habitude. Tentée d'appeler son frère pour se décommander, elle y renonça. « Après tout, nous ne sommes pas mariés, et même si nous l'étions, c'est aussi notre événement à Camille et à moi. »

Toute la ville était dans la rue. On s'embrassait, on se félicitait. Camille avait des difficultés à conduire dans la foule. Sa sœur avait exigé de faire un tour dans Achrafieh. Ils étaient tous deux en treillis et, comme tous les miliciens des Forces libanaises, ils étaient



applaudis. Un homme leur barra résolument le passage et leur offrit une coupe de champagne chaud.

Pendant quelques heures, Gilberte oublia complètement Tito. Elle ne quitta pas Camille. Ils étaient arrivés au bout de l'épreuve vivants, et ils avaient gagné. Son bonheur était indicible. Elle prépara le petit déjeuner en chantant et fit tant de bruit qu'elle réveilla ses parents.

« Ce n'est pas grave, vous n'alliez pas passer ce premier jour au lit, dit-elle avec un grand sourire pour balayer les protestations de sa mère. Je suis en congé de guerre, plus question de renseignements, de cartes à noter, d'orgues de Staline, de canons. Plus question de bataille. La paix. » Qu'allait-elle faire, désormais ? Pour la première fois, elle envisagea de se marier et d'avoir des enfants. « A vingt-cinq ans, il est temps », murmura-t-elle. Cette pensée ne l'avait jamais effleurée. Elle se mit à penser à une cérémonie. Tito faisait tout naturellement partie de son environnement. Il fallait même faire vite. Une femme qui n'est pas mariée à vingt-neuf, trente ans finit toujours vieille fille. Les exemples étaient nombreux. Des noms défilaient dans son esprit. Elle entendait une de ses amies lui dire : « Si tu n'es pas mariée à vingt-neuf ans, c'est que tes parents n'ont pas trouvé d'homme qui t'accepte comme tu es et donc tu as une tare quelque part. » Ce n'était pas son cas, elle n'avait jamais cherché. Elle se promit de demander discrètement à Tito ce qu'il pensait du mariage.

Sitôt le petit déjeuner avalé, elle enfila un treillis propre et sauta dans un taxi-service pour se rendre au Majliss. Le chauffeur refusa de la faire payer. « C'est un honneur de transporter des gens comme vous. »

En passant le portail du bâtiment, elle croisa des membres du cinquième bureau qu'elle connaissait. Leurs bureaux étaient à côté du sien, du temps où le CERM était au Majliss.

« Nous montons à Bikfaya féliciter Bache. Tu viens avec nous ? » lui demanda l'un d'eux.

Elle accepta avec joie. Toute la route ne fut qu'une succession de bouchons, de rires, de chants, de drapeaux et de portraits du nouveau président. Des centaines de personnes faisaient la queue devant chez lui. Tous l'avaient approché, avaient combattu sous ses ordres. Ce n'étaient que les amis, tous ses amis. Sans protocole aucun, il les recevait et échangeait quelques mots avec chacun. Depuis leur première rencontre, Gilberte ne l'avait vu qu'une seule fois, en costume noir, le jour de l'enterrement d'Amine Assouad, son neveu. Aujourd'hui, vêtu de blanc, il s'approchait d'elle, les bras tendus.

« Ce qui m'arrive, c'est à toi, Gilberte, que je le dois. Te souviens-tu des 5 000 livres que tu m'as données pour acheter des fusils à Achrafieh ? Je m'en souviendrai toute ma vie. Chaque fois que c'était très difficile, je te revoyais me donner cette somme et toute ta confiance. Tu m'as porté chance, et tout ce que tu as fait par la suite

m'a aidé. Ma porte te sera toujours ouverte. Sache que tu as un grand frère qui veille sur toi. » Il l'embrassa trois fois sur les joues.

« Ne change pas, parvint-elle à articuler, reste comme tu es. Nous, nous serons à notre place. Et je ne te demande qu'une chose, la paix. Plus de guerres, plus de tueries. Nous voulons vivre, je veux vivre.

— Que vas-tu faire maintenant ?

— Me marier, répondit-elle sans réfléchir.

— Félicitations. Je viendrai à la noce, je te le promets. Et avec qui ? Je dois le connaître.

— Je te le dirai plus tard, il ne le sait pas encore », lança Gilberte.

Il éclata de rire.

Elle ne revit Tito qu'en fin d'après-midi, chez lui, et lui raconta par le menu sa visite à Bikfaya. Elle était encore sous l'émotion.

« C'est un grand sentimental doublé d'un romantique, lui expliqua son amant. Ton geste devait être le premier de cet ordre. »

Elle avait toutefois tiré un voile pudique sur les derniers mots qu'elle avait échangés avec Béchir. En petites phrases courtes, il décrivit la soirée de la veille, « entre hommes », aucune femme n'ayant été admise.

« J'ai bien fait de ne pas y aller. Je serais restée à la porte.

— Mais toi, ce n'est pas pareil », dit-il en la prenant dans ses bras.

Elle se dressa d'un bond. « Je ne suis pas une femme, peut-être ? » Puis se faisant câline, elle se colla à lui, l'embrassa à pleine bouche et le défia. « J'ai des preuves à te fournir. »

Il voulut l'entraîner sur le lit. Elle résista farouchement.

« Non, tu dois d'abord finir ce que tu me racontais.

— Rien d'autre, si ce n'est que Béchir est venu nous rejoindre et a mangé avec nous comme s'il ne s'était rien passé dans la journée.

— Il était seul ? demanda-t-elle pour faire traîner la conversation et le faire languir.

— Oui, comme d'habitude. Lorsqu'on lui parle de sa sécurité, il rigole.

— Le jour où il va se faire descendre, il aura gagné. Et nous, nous aurons tout perdu.

— Et si nous laissions Bache où il est pour faire tout autre chose ? »

Il déboutonna sa veste de treillis en l'embrassant. Elle le laissa faire.

La salle de la cantine était pleine à craquer. Gilberte avisa une chaise vide à la table de Fouad Abou Nader, Poussy et Karim Pakradouni.

« Vous permettez ? » demanda-t-elle en posant son plateau sans attendre de réponse.

Les trois hommes la saluèrent joyeusement. Cela faisait des mois qu'elle ne les avait pas vus. Elle les écouta commenter l'arrivée des GI's américains, qui s'étaient déployés autour du port, et la venue prochaine de conseillers chargés de restructurer l'armée. Ils plaisantèrent ensuite sur les « oiseaux qui étaient venus se poser » le matin même à Beyrouth.

« Qui appelez-vous les " oiseaux " ? » demanda-t-elle.

— Les Italiens. As-tu vu débarquer les Bersaglieri ? Ils ont des plumes sur leurs bérets, dit-il en riant. Et pour respecter la tradition, ils sont arrivés comme les carabiniers, lorsque tout était fini. Sais-tu où est Camille ?

— Il a accompagné ma mère sur la route de Damas. Elle voulait absolument voir partir les Syriens.

— Je les avais complètement oubliés, ceux-là, dit Karim. C'est vrai qu'ils quittent l'Ouest aujourd'hui.

— Que vas-tu faire maintenant ? demanda Fouad à la jeune fille.

— Je n'en sais rien. Pour l'instant, je réapprends à vivre.

— Tu ne veux pas quitter Adounis ? Karim cherche des gars de confiance. J'ai besoin de quelqu'un pour m'aider à répondre à tout le courrier du président. »

Gilberte mit quelques secondes avant de comprendre qu'il s'agissait de Béchir. Elle n'avait pas encore l'habitude.

« Il faut par exemple trier les centaines de messages de félicitations qu'il reçoit du monde entier, préparer des réponses.

— Et lorsque ce sera fini ?

— Ce n'est pas le travail qui va manquer. Il faudra cinq ou six mois pour relancer la machine de l'Etat. Envisager un traité de paix avec Israël.

— Ça, ce n'est pas encore acquis, coupa Fouad. Mais le département de Karim et d'autres vont passer au service de l'Etat. Cela peut être intéressant pour toi.

— Et je commence quand ?

Karim lança à Fouad un regard étonné.

« Eh oui, avec elle c'est tout tout de suite ou c'est rien.

— Le plus tôt possible.

— Le temps de passer me changer. Je suppose que l'on ne travaille pas en treillis, chez toi. Disons demain. »



Elle eut la surprise de tomber sur un contrôle établi à quelques mètres de chez elle par des légionnaires français. L'un d'eux lui demanda où elle allait. Ça la mit dans une rage folle.

« Qu'est-ce que ça peut vous foutre ? Je suis chez moi, ici. De toute manière, vous ne savez pas où ça se trouve. On ne s'est pas débarrassés des Palestiniens pour que des Français viennent les remplacer et nous emmerder en faisant des barrages à leur place. Ce n'est pas ici qu'il faut exercer vos talents, mais à l'Ouest ! »

Sidéré par l'agressivité de la jeune femme, il lui fit signe de passer.

### *Achrafieh, mardi 31 août 1982, 20 heures 30*

D'autorité, Marc commanda une seconde tournée au barman du Time Out. Comme Georges le Français, il prêtait une oreille attentive à Aymeric Marchall qui racontait le départ de Yasser Arafat.

« Je crois vraiment que c'était un déchirement pour lui de quitter le Liban après onze ans. Je sais que pour vous, ces onze années ont été onze ans de malheurs et de guerre. Mais je ne parle que de l'homme. Il s'était attaché à ce pays.

— N'empêche que nous sommes contents qu'il foute le camp.

— Ce matin, il plastronnait, mais je suis sûr qu'il n'était pas heureux.

— Il s'en tire vivant, c'est déjà bien.

— Ça, c'est surtout la préoccupation de son entourage. Leurs consignes étaient très strictes. »

Georges avait accepté la proposition de Marc de rencontrer le journaliste, mais à condition qu'il ne sache pas quel était son rôle dans les Forces libanaises. Il s'était présenté comme un ami de Marc, sans plus. « La symbolique qui a marqué ce départ était assez extraordinaire. Lui, le terroriste ou dénoncé comme tel, est monté sur l'*Atlantis* alors que flottait sur le port la bannière américaine et que la corvette française *Dupleix* l'attendait en rade pour le protéger jusqu'à Athènes. Il avait son P 38 à la ceinture et dans la foule qui le saluait avant qu'il entre dans le port, il y avait des portraits de Moussa Sadr et de Khomeiny. Les uns s'en vont dans l'honneur et la dignité, sous la protection de l'Occident, les autres arrivent pour les remplacer, sans que personne n'y fasse attention.

— Il y avait beaucoup de portraits ? demanda Georges.

— Assez pour que ce soit clair. L'OLP et surtout le Fatah, bien que laïc et opposé politiquement à la notion de république islamique, ont développé des contacts avec les Iraniens. Je crois qu'on n'a pas fini d'en entendre parler. »

*Achrafieh, dimanche 5 septembre 1982, 9 heures 40*

Le transistor diffusait en sourdine des chansons des années soixante, que demandaient les auditeurs. Tassé dans son fauteuil, Michel Khoury, en robe de chambre, les yeux fermés, respirait mal. Toute la nuit, il avait geint dans un demi-sommeil. Violette, de plus en plus inquiète, n'osait pas lui poser de questions. La veille au soir, elle avait tenté de raisonner son époux. Il s'était presque mis en colère.

« Cela fait je ne sais combien de fois que je vais voir ces médecins, sans résultat. Que veux-tu qu'ils fassent de plus ? Je suis fatigué, c'est tout. Une bonne nuit de repos et ça va disparaître. Laisse-moi en paix avec tes conseils. » Les calmants que lui avait prescrits le médecin ne faisaient plus d'effet. Pour ne pas être entendu de son mari, elle prétexta des courses et se rendit à l'épicerie voisine pour téléphoner à Camille qui était parti très tôt à Fourn El-Chéback. Elle insista pour qu'il vienne convaincre son père d'aller passer des examens médicaux. En fait Camille ne dit rien à son père. Il appela d'autorité une ambulance et le fit admettre à l'hôpital Saint-Georges.

Le verdict des médecins fut net : opération. Michel Khoury ne protesta pas. Il accepta la décision avec une sorte de fatalité qui inquiéta Camille. Cette soumission n'était pas dans ses habitudes. Le fils s'attendait à une violente réaction de protestation. Il n'en fut rien. Au contraire, il demanda que l'intervention ait lieu le 13 septembre.

« Pourquoi le 13 ? demanda Camille.

— Tu sais bien que je suis un vieux superstitieux, lui répondit son père avec un triste sourire, qui se voulut de complicité.

— Ça tombe bien, nous avons besoin d'effectuer une série d'analyses complémentaires », coupa le médecin.

Gilberte, dès qu'elle fut prévenue, quitta ses messages de félicitations et se précipita à l'hôpital. Après avoir vu son père, elle se rua chez le médecin.

« Bien sûr, c'est sérieux, mais tranquillisez-vous, il n'est pas à l'article de la mort. Il a surtout besoin de beaucoup de calme. Après l'opération, il restera ici quelque temps et dans un mois, ça ne paraîtra plus. »

Tito et David se levèrent pour accueillir Gilberte qui venait les rejoindre pour déjeuner.

« Gilberte, tu as une mine superbe, tu es belle à croquer, s'exclama David en voyant la jeune fille.

— C'est ce que m'a dit mon père tout à l'heure. Il prétend que c'est la victoire qui m'a transfigurée.

— Alors vive la victoire, dit-il en levant son verre.

— J'ai une faim de loup ! s'écria Gilberte. En ce moment j'ai toujours faim. Le bonheur retrouvé, ça creuse.

— C'est gentil pour moi.

— Mais non, idiot, le bonheur de la paix.

— Tu n'es pas enceinte ? demanda David avec un regard en coin plein de malice.

— Tu la boucles, toi, espèce de vicieux. Ce n'est pas parce qu'on a couché dans ton lit qu'il faut raconter des conneries. D'abord, je suis stérile. »

Gilberte pensait fermement qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfant. Elle n'avait jamais pris de précautions. Au début de ses relations avec Tito, la crainte de tomber enceinte l'avait souvent travaillée. Elle s'était juré que si cela arrivait, elle avorterait sans en parler à son amant, comme l'avaient fait de nombreuses jeunes femmes dans son entourage.

Les deux hommes éclatèrent de rire. Tito plaisanta.

« Ma femme est enceinte. Il faut la nourrir. Garçon, vite un autre plat. »

Elle haussa les épaules et menaça de les abandonner s'ils continuaient sur ce thème. Devenant brusquement sérieux, Tito se pencha sur la table et dit à mi-voix :

« Les emmerdements commencent avec nos " frères " israéliens. Béchir tient depuis trois jours réunion sur réunion pour accélérer les nouvelles structures de l'état-major des FL afin de se garantir si ça tourne mal.

— Je te l'avais dit, qu'ils ne vous lâcheraient pas. »

Répondant à l'interrogation muette de Gilberte, Tito expliqua que Béchir s'était rendu secrètement en Israël trois jours plus tôt. Il avait rencontré Ménahem Bégin dans la fabrique d'armes de Nahariya et le premier ministre israélien avait exigé de manière intransigeante la signature d'un traité de paix entre Jérusalem et le Liban, et auparavant une déclaration publique remerciant Israël pour l'aide militaire apportée aux chrétiens. Il avait voulu imposer un plan en trois phases. D'abord le départ de tous les terroristes de Beyrouth, ensuite de tous ceux du Nord et de la Békaa, et enfin celui de toutes les forces étrangères, c'est-à-dire les Syriens et eux-mêmes. Béchir avait refusé, parce qu'une déclaration publique le couperait de l'Ouest. « Et il est rentré à Beyrouth. En descendant de l'hélicoptère israélien, il nous a dit : " Bégin était tellement en colère que c'est un miracle que je sois arrivé ici. " Il a interdit à tout le monde d'avoir des contacts avec les Israéliens et ne veut plus voir Ariel Sharon. Sharon est déjà venu deux fois ici depuis, pour s'expliquer ; Béchir est intraitable.

— Mais pourquoi il insiste comme ça ? demanda Gilberte.

— Il a des problèmes internes. C'est la guerre avec les Arabes qui



leur a coûté le plus cher en vies humaines. Le mouvement pacifiste prend une importance considérable. Il a besoin de la déclaration et du traité pour justifier Paix en Galilée vis-à-vis de son opinion publique.

— Et Béchir ne veut pas payer le prix. Les Israéliens ne vont pas en rester là, estima David.

— Il faut savoir ce qui est le plus important pour nous : l'alliance avec un homme politique israélien ou la reconstruction du pays avec tout ce que cela nécessite, notamment en ce qui concerne le retour à certaines valeurs morales.

— Comme en Italie. Tu as vu, la Mafia a assassiné hier soir à Palerme le général Della Chiesa et sa femme.

— Celui qui avait démantelé les Brigades rouges ?

— Lui-même. Ce que les terroristes n'avaient pas réussi à faire, la Mafia l'a fait.

— Elle bénéficie de tellement de complicités à tous les niveaux de l'Etat qu'elle fait ce qu'elle veut. Ici, cela risque d'être la même chose si Béchir ne nettoie pas les écuries d'Augias que sont les allées du gouvernement.

— Fais-lui confiance, il est bâti comme Hercule. »

### *Majliss, mardi 14 septembre 1982, 15 heures 57*

Apparemment très concentré sur la pipe qu'il bourrait avec application, Samy Chidiac semblait complètement indifférent aux propos que lui tenait Poussy. C'était en fait tout le contraire. Le patron du deuxième bureau des FL ne cessait de réfléchir sur la proposition de Béchir. Vendredi soir, Tony Bridi avait invité à dîner chez lui à Baabda l'ancien commandant en chef des Forces libanaises devenu président de la République, son successeur Fady Frem ainsi que la vieille garde : Elie Hobeika, Fouad Abou Nader, Poussy, Samy et quelques autres anciens des BG qui avaient tous de nouvelles responsabilités au sein de la milice.

Durant le repas l'essentiel de la conversation avait porté sur l'avenir du pays et le rôle que chacun pouvait jouer auprès du président. Béchir s'était tourné vers Samy.

« Que vas-tu faire, maintenant ?

— Tu veux me rendre un service ?

— Oui bien sûr, tu as tellement fait pour moi.

— Si tu veux me rendre service, envoie-moi deux ans en France faire l'école de guerre. » Le rêve de Samy était de réintégrer l'armée et d'y finir sa carrière, interrompue lorsqu'il avait rejoint les Forces chrétiennes pour un Liban libre et indépendant. Il lui fallait faire cette école pour avoir des chances de passer général.

« Pas maintenant. J'ai trop besoin de toi comme de tous les autres. Il va y avoir une période de reconstruction difficile, et je veux autour de moi des gens en qui je peux avoir confiance. Tu as vu que la force d'interposition repart demain. J'avais demandé aux gouvernements américain, italien et français de laisser leurs troupes ici jusqu'à la fin du mois, jusqu'à mon investiture officielle. Ils ont refusé, et j'ignore pourquoi. Tout va être très difficile et j'avais pensé que tu pourrais accepter le commandement de la brigade de la garde présidentielle.

— Cela ne m'intéresse pas du tout. J'ai toujours fui les parades, les honneurs, ce n'est pas pour commencer maintenant.

— Tu n'y es pas du tout. Ce sera ma brigade personnelle. Une brigade opérationnelle, dotée de chars, de missiles, d'artillerie, d'hélicoptères d'intervention. Une vraie brigade de combat. Je te la donne. Elle doit être la meilleure brigade de l'armée.

— Mais moi, je veux voyager.

— Je respecterai ta décision, mais je te demande de réfléchir et de me donner ta réponse à la fin du mois. »

« Pourquoi n'acceptes-tu pas ? le relançait Poussy. Avec toi, nous serons sûrs que Bache a quelqu'un de fiable et de solide à côté de lui. Quelqu'un qui ne sera pas acheté. C'est énorme pour sa sécurité.

— Il y a d'autres officiers... »

Un chabeb, le visage livide, entra en trombe dans le bureau :

« Il y a eu une explosion au markas d'Achrafieh, et Béchir est dedans. »

Machinalement Samy regarda sa montre. Il était seize heures neuf.

Ils sautèrent dans une voiture et foncèrent vers le pied de l'énorme champignon de poussière brun jaunâtre qui s'élevait au-dessus d'Achrafieh. Les deux hommes avaient les mâchoires crispées. Poussy s'ouvrait la route à grands coups de klaxon.

Des miliciens, l'arme à la main, le visage déchiré d'angoisse et de douleur, interdisaient à grands cris l'accès de la rue. Des coups de feu en l'air éclataient ici et là, pour convaincre les plus têtus de ne pas avancer et de laisser libre l'accès aux sauveteurs et aux ambulances. La poussière cachait le soleil, et les deux hommes eurent la sensation que la nuit était brusquement tombée. L'immeuble s'était écroulé comme s'il avait reçu un gigantesque coup de marteau sur le toit. Il ne restait que des pans de mur verticaux entre lesquels cloisons et étages s'étaient effondrés. Ils aperçurent des silhouettes qui s'affairaient sur le tas de décombres. Des hurlements, des cris et des ordres fusaient de tous côtés. Une grue mobile arriva et se mit immédiatement au travail. Des chabeb repoussaient sans ménagements des civils qui s'étaient précipités en pleurant vers la permanence en apprenant l'attentat. Un milicien surexcité bouscula et braqua Poussy en hurlant :

« Tu n'as rien à foutre ici, dégage ou je te descends. »

Poussy fit face. L'homme le reconnut et bredouilla une excuse. Doucement, Samy prit sa kalachnikov, enleva le chargeur et la balle qui était engagée dans le canon, et rendit l'arme à son propriétaire.

« Il y a assez de morts ici pour l'instant », dit-il doucement.

Frénétiquement, des sauveteurs creusaient avec leurs mains, dégageant des membres humains écrasés. Un morceau de mur en équilibre s'effondra, provoquant un mouvement de peur vite réprimé. Des jeunes gens fixaient les travaux, fascinés, en répétant : « Vite ! Béchir est à l'intérieur. Faites vite ! Béchir est à l'intérieur ! »

L'un d'eux tomba à quatre pattes et se mit à frapper le sol, ivre de douleur.

« Ne restons pas là, suggéra Samy. Il y a des dispositions à prendre. Il est... » Il ne put prononcer le mot « mort ». Pourtant, il était conscient qu'il n'y avait plus aucune chance de retrouver des personnes vivantes dans ces décombres.

« Il est vivant ! cria Poussy qui le prit par le col. Il est vivant, tu m'entends. Il est vivant.

— D'accord. Calme-toi et viens. Il faut retourner au Majliss. » Dans la voiture, de grosses larmes coulèrent en silence sur les joues de Poussy.

Nadim attendait le client adossé au rideau de fer d'une agence de voyages fermée depuis longtemps, rue Hamra. Son métier de cireur de chaussures lui permettait de vivre chichement. Avant, c'était autre chose. Il donnait un petit coup sur les souliers vernis de ceux qui entraient aux Caves du Roi, ouvrait les portes des voitures et avait très souvent un billet en retour. La guerre avait tout changé. Pendant des mois, il était resté chez lui sans travailler. Heureusement, sa femme et sa fille faisaient des ménages. Avec l'élection de Béchir Gémayel, les affaires avaient timidement repris. Les banques tournaient bien. Il pensa qu'il était temps de « refaire » la Loterie nationale, qu'il avait abandonnée au moment de l'invasion israélienne. Le petit poste qui ne le quittait jamais arrêta brusquement de diffuser de la musique. Nadim prêta l'oreille. « *Un attentat à l'explosif a entièrement détruit la permanence Kataëb d'Achrafieh, où se trouvait le président élu Béchir Gémayel...* » Nadim resta pétrifié. Puis d'un bond, il se leva, ramassa ses affaires étalées sur le trottoir et trotтина vers l'intérieur du centre commercial dans lequel se trouvait la Fransa Bank. Les autres vendeurs ambulants firent de même pratiquement au même moment. Un attentat pareil allait inévitablement provoquer des réactions violentes et il ne fallait en aucun cas rester dans la rue. Lorsque les avions israéliens survolèrent Beyrouth-Ouest au ras des toits, il ne fut pas surpris.



L'hélicoptère gros porteur CH 53D frappé de l'étoile de David se posa dans un nuage de poussière au bout de la piste 18 de l'aéroport de Beyrouth. La porte s'ouvrit dès que les roues touchèrent le sol. Le ministre de la Défense Ariel Sharon, Raphaël Eytan et une douzaine d'officiers de Tsahal en descendirent. Ils se rendirent sur le toit d'un immeuble d'Ousaï d'où l'on dominait toute la moitié sud de Beyrouth. Les blindés israéliens venaient d'entrer dans le réduit par les axes du port, du Musée, de la galerie Seimann et par la route côtière qui passait au pied du bâtiment où ils se trouvaient.

Raphaël Eytan, un bob blanc sur la tête, saisit une paire de jumelles et la braqua sur les positions que venaient de prendre ses premiers éléments. L'opération « Cerveau de fer », qui consistait à investir Beyrouth pour nettoyer de ce qui restait de l'OLP et à « curer » les camps palestiniens, venait de débiter, malgré le refus de Béchir Gémayel. Ariel Sharon avait laissé des ordres avant de quitter Jérusalem. Un communiqué devait être diffusé pour justifier cette opération en indiquant qu'elle visait à éviter des troubles après l'attentat. Ce texte précisait également qu'il restait plus de 2 000 « terroristes » dans la capitale libanaise et qu'il était nécessaire de récupérer les armes lourdes qu'Arafat avait données à ses alliés libanais.

Encore sous le choc de l'explosion, privé des combattants palestiniens, l'Ouest résista peu. Les miliciens des partis de gauche tentèrent de s'accrocher dans les petites rues des quartiers populeux, comme à Basta, mais ils furent balayés en quelques heures, et le soir les Merkava et les M 113 israéliens étaient aux portes des camps palestiniens de Sabra, Chatila et Bourj El-Brajneh.

Lorsque Marc, qui avait passé la journée au Chouf, arriva au Majliss, il trouva Fady Frem effondré sur son bureau, les yeux rouges, l'air hagard. Un sentiment de vide absolu s'empara de lui. Il avait sauté dans sa jeep en apprenant la nouvelle. Tout au long de la route, il s'était évertué à se convaincre que la chance n'avait pas pu lâcher Béchir. Qu'il était ailleurs, vivant. Le visage décomposé de Fady avait anéanti cet espoir fou. Marc eut le sentiment d'être Sisyphe le damné, regardant rouler vers le bas de la montagne la pierre qu'il avait péniblement hissée au sommet. Il eut un geste de révolte contre le destin. Tout ce qu'il avait construit, bâti, n'était que du vent, le néant.

Abbas s'était enfermé dans un bureau voisin et refusait d'ouvrir sa porte. Il était avec Béchir au markas. A sa demande, il était sorti du bâtiment pour chercher des papiers restés dans la voiture. L'explosion l'avait surpris sur le seuil de la porte au moment où il y revenait. Il avait été blessé à la tête et soigné sur place.

Fady demanda à Marc de faire mouvement le lendemain matin, avec son unité, sur l'aéroport.

« Tu connais bien le secteur, il faut que tu installes une base de départ et que tu sois prêt à faire un mouvement opérationnel sur le nord de cette zone.

— Quels sont les objectifs ?

— Je ne les connais pas encore. Tu travailleras au profit des Israéliens. Ils sont entrés à l'Ouest et procèdent à un ratissage. Il y a des poches de résistance. Ils vont faire la même chose dans les camps.

— Tu le savais depuis longtemps ?

— Non, je viens de l'apprendre. Ils ont lancé l'opération dès qu'ils ont appris l'attentat.

— OK. Mais je n'aime pas beaucoup ça. »

*Markas d'Achrafieh, mardi 14 septembre 1982,  
20 heures 30*

La lumière crue des lampes à arc donnait à l'amas de pierres et de barres de fer un aspect de fin du monde. Gilberte et Camille se retrouvèrent côte à côte à la limite du halo. Elle avait le visage bouleversé par la haine et le chagrin. Un cri les tira brutalement de leur torpeur. Les sauveteurs se concentraient sur un corps recouvert de poussière, vêtu d'une saharienne, qu'ils sortaient précautionneusement de sous une dalle. « Il vit ! » hurla quelqu'un. Le cri, repris par des centaines de poitrines, parcourut la foule et se transforma.

« Béchir ! Béchir ! Il est vivant ! »

La Voix du Liban, dont les studios étaient dans l'immeuble voisin, annonça aussitôt sur ses ondes que « ... le président remerciait Dieu de l'avoir épargné (et qu') il était rentré chez lui pour se changer, son unique blessure consistant en un hématome à la jambe gauche ne nécessitant pas d'hospitalisation... ».

Ce fut une explosion de bonheur. Les armes qui se vidèrent vers le ciel avaient un staccato joyeux. Gilberte chancela. Elle ne se sentait pas bien et abandonna son frère pour rentrer. Elle avait mal au ventre, une douleur qu'elle ne connaissait pas, près du nombril. Elle prit un calmant. Sa mère s'en inquiéta.

« Tu es malade ?

— Non, j'ai simplement mal au ventre. »

Violette hocha la tête. « L'émotion », pensa-t-elle. Elle-même n'était pas dans son état normal. Les événements s'étaient succédé trop vite. La veille, il y avait eu l'opération de son mari. Puis cet attentat horrible qui lui avait coupé les jambes, et la guerre qui avait repris de l'autre côté. Elle s'était assise et n'avait plus bougé. Elle était restée ainsi pendant près d'une heure, l'esprit vide. Le transistor

qui marchait en permanence démentit dans la confusion la plus totale que l'on ait retrouvé Béchir vivant. Le malaise de Gilberte se transforma en nausée. Elle se précipita vers les toilettes pour vomir. Sa mère appela un médecin, qui lui administra un calmant. Il ne faisait que ça depuis le milieu de l'après-midi.

Ce n'est que vers vingt-deux heures que des proches identifièrent le corps du président élu grâce à son alliance qui comportait un dessin particulier, et à une supplique écrite que lui avait remise une religieuse quelques instants avant l'explosion. Béchir l'avait glissée dans la poche de sa saharienne. Toutes les radios, y compris celles qui se trouvaient en secteur Ouest, diffusèrent de la musique classique. Les stations contrôlées par les FL y ajoutèrent tous les quarts d'heure un communiqué de l'état-major, qui fut très vite repris par toutes les autres : *« Par ordre du commandant en chef, les combattants des Forces libanaises ont interdiction absolue de circuler en armes sans ordre de mission. Il sera également interdit de circuler en voiture dans Achrafieh demain, à partir de six heures du matin... »*

### *Achrafieh, mercredi 15 septembre 1982, 5 heures*

Le soleil n'était pas encore levé lorsque Gilberte sortit de chez elle. Elle tenait absolument à aller voir son père à l'hôpital avant l'heure du couvre-feu. Elle savait qu'il serait très strictement imposé.

Malgré le khamsin, les rues étaient glacées. Des miliciens portant le brassard rouge de la police militaire, immobiles et silencieux, se tenaient à tous les carrefours. Elle parcourut rapidement les couloirs qui menaient à la chambre de son père, sans rencontrer âme qui vive.

Michel Khoury ne dormait pas. Il avait le visage ravagé. Les yeux secs d'avoir trop pleuré, il posa un regard terne sur sa fille et ne dit pas un mot. Sans savoir pourquoi, Gilberte eut le sentiment confus que son père ne voulait plus vivre. Elle lui prit la main, l'embrassa, et resta là, silencieuse. Michel Khoury avait tourné son regard vers la fenêtre.

« On n'entend pas la rue, murmura Michel.

— Il y a couvre-feu aujourd'hui. »

Ce furent leurs seules paroles. Gilberte se leva, embrassa son père sur le front et quitta la chambre. Elle voulait arriver au Majliss avant six heures. Pas une voiture ne circulait. De loin en loin, immobiles et silencieux, des groupes d'hommes et de femmes étaient devant des entrées d'immeuble. Elle se demanda où se trouvait Tito et ce qu'il faisait. Elle ne l'avait pas vu ni entendu hier. Il devait être complètement bouleversé par la mort de Bache. « Quand on n'a pas la foi, il faut aimer les gens qui croient en quelque chose », lui avait-il dit un jour. Il aimait Béchir. Elle avait appelé chez lui, chez David, à



son cantonnement. Pas de Tito. Elle se consola en se disant qu'il allait sûrement réapparaître aujourd'hui.

*Aéroport de Beyrouth, mercredi 15 septembre 1982,  
5 heures 30*

Les chabeks s'étaient dispersés tout autour du seuil de la piste 18, derrière les buttes de terre que les Israéliens avaient montées durant les combats du mois d'août. Marc vit bientôt arriver Tito à la tête d'une colonne de chars qui prit position non loin d'eux. Accompagné de Poussy et de deux officiers israéliens, ils passèrent la matinée à effectuer une reconnaissance de leur éventuelle zone de déploiement. Ils parcoururent les rues tout autour des camps de Sabra et de Chatila. Le secteur était totalement désert. Des éléments israéliens contrôlaient les carrefours. Les trois responsables de la milice tombèrent d'accord pour dire que la disparition de Béchir profitait à presque tout le monde, à commencer par les Israéliens et les Syriens. Ils écartèrent à priori les Israéliens, mais avec quelques difficultés. Puis ils s'installèrent confortablement et entamèrent une partie de poker qui dura jusqu'au milieu de la nuit. Peu avant d'arrêter de jouer, ils entendirent des rafales d'armes automatiques venant des camps palestiniens, mais n'y prêtèrent pas attention.

*Achrafieh, jeudi 16 septembre 1982, 17 heures*

Il n'y avait personne dans la salle d'attente lorsque Gilberte entra chez le médecin. Elle était moralement et physiquement épuisée. Elle redescendait de Bikfaya où elle avait assisté aux obsèques de Béchir. Sur la route, elle avait été obligée de demander au chauffeur de taxi de s'arrêter et elle avait vomi à en avoir mal à l'estomac. Le goût amer de bile qu'elle avait dans la bouche l'avait convaincue d'aller directement voir le médecin de famille. Elle avait peut-être autre chose de plus grave qu'un état de fatigue général.

« Mademoiselle, vous êtes enceinte. »

Elle le regarda avec des yeux ronds.

« Moi ? enceinte ? Ce n'est pas possible ! Je suis stérile. »

Le praticien fronça les sourcils et lui demanda si sa stérilité avait été constaté par un spécialiste.

« Non, mais je le sais. »

Il sourit et confirma son diagnostic. Elle sortit comme un automate et marcha sans but dans la rue. Enceinte ! Ce n'était pas possible, il

avait dû se tromper. Qu'allait-elle faire ? Pas un instant, elle ne pensa à Tito. La seule solution était d'avorter. Tout de suite. Elle se rendit sur-le-champ chez son gynécologue qui lui confirma son état. Elle prit une profonde inspiration.

« Je ne veux pas le garder. »

Le médecin la regarda, puis hocha la tête.

« Je ne vais pas vous faire de leçon de morale. Mais il ne faut pas prendre ce genre de décision à la légère. Il faut bien réfléchir, éventuellement consulter le père. De toute manière, je ne peux rien faire avant la semaine prochaine. Revenez lundi, ça vous va ? »

— On ne peut pas faire ça maintenant ?

— Un enfant n'est pas un bonbon que l'on crache lorsqu'il est trop amer, répliqua sèchement le praticien. Revenez lundi, et d'ici là, réfléchissez. »

En parler au père, il n'en était pas question. Il penserait qu'elle l'avait fait exprès. Elle chercha à joindre son frère : en mission. Elle se coucha et se mit à pleurer.

### *Achrafieh, jeudi 16 septembre 1982, 17 heures 30*

Lorsque la porte de son appartement vola brutalement en éclats, Habib Tanyous Chartouni fut soulagé d'un grand poids. Il leva immédiatement les mains en l'air. Le milicien qui entra se précipita sur lui et lui assena un violent coup de crosse en plein visage. Habib tomba à la renverse. La lèvre éclatée, il attendait la suite des coups. Il fut redressé sans ménagements et fouillé soigneusement.

« Reste là, espèce de salopard. Surtout ne bouge pas le petit doigt. Dis-toi bien qu'il ne me faut qu'un tout petit prétexte pour te faire mourir tout doucement. »

D'autres hommes en armes étaient entrés et passaient toutes les pièces au peigne fin, renversant les tiroirs, crevant les matelas, vidant sur le sol toutes les boîtes des placards de la cuisine. Ils mettaient tous les papiers qu'ils trouvaient dans un grand sac de plastique.

Il était sûr que cela se terminerait ainsi. Il les attendait depuis deux jours. Un des chabeks lui mit un bandeau sur les yeux. Il fut poussé dans les escaliers les bras liés dans le dos et manqua de tomber.

Après un chemin assez long en voiture, on lui retira son bandeau. La pièce était quelconque. Un bureau, quatre chaises. Ce n'était donc pas une cave, comme il l'avait imaginé pendant quarante-huit heures. Au mur, un grand portrait de Béchir Gémayel en tenue de combat, en train d'engager un chargeur dans un fusil d'assaut belge CAL, le regard dissimulé derrière des Ray Ban. « Pour toi, c'est définitivement fini », lui dit mentalement le prisonnier. Un homme

d'une quarantaine d'années entra dans la pièce. Il fixa Habib longuement avant de prendre une chaise et de s'asseoir en face de lui.

« Pourquoi ? lui demanda-t-il simplement.

— Parce que c'était un fasciste. Je l'aurais fait gratuitement.

— Combien ?

— Un demi-million de livres. »

Il perdit brusquement sa superbe et ajouta :

« Puis-je poser une seule question ? Après je répondrai à toutes les vôtres. »

L'homme fit un signe du menton.

« Comment va ma sœur ? »

C'était elle qui était à l'origine de son arrestation. Phalangiste convaincue, elle avait gardé son petit appartement juste au-dessus du markas d'Achrafieh. Il lui avait demandé de l'héberger après l'élection, « juste pour quelques jours en attendant de trouver du travail ». « Tu as entendu Béchir. C'est la concorde, il faut oublier le passé et ne voir que l'avenir. Je ne veux plus rester dans la Békaa. Je ne fais plus de politique. Je voudrais travailler. Aide-moi. »

Elle avait cédé. Deux jours plus tard, une voiture lui avait apporté une valise d'explosifs qu'il avait cachée dans le bahut de la salle à manger, derrière une pile de draps. Une semaine plus tard, il en avait reçu une autre qu'il avait mise au-dessus de l'armoire de sa chambre. Durant deux mardis, il avait noté les heures et repéré la salle dans laquelle recevait Béchir. Elle se trouvait juste au-dessous de sa chambre. Le mardi suivant, il avait agi. Il avait placé les explosifs comme on le lui avait montré, sous son lit, s'était posté non loin et avait attendu l'arrivée du président élu. Il l'avait laissé entrer et au moment d'appuyer sur la télécommande, il s'était souvenu que sa sœur était chez elle. Il n'eut de cesse de la convaincre de sortir. Il l'appela plusieurs fois sous différents prétextes. Elle ne voulait pas sortir de chez elle parce qu'elle avait du repassage, et il ne voulait pas qu'elle soit tuée dans l'explosion. Excédée, elle finit par céder lorsqu'il prétendit qu'il ne se sentait pas bien et qu'elle devait venir le chercher à la grande poste d'Achrafieh. Caché derrière une voiture, il avait attendu qu'elle s'éloigne dans la rue pour actionner la radiocommande. Dans l'affolement qui avait suivi, il était resté sur place pour savoir si Béchir était bien mort. Il avait vu sa sœur hurler, s'arracher les cheveux et maudire le sort qui l'avait fait sortir de chez elle, affirmant qu'elle aurait voulu mourir avec Bache. Il s'était éclipsé. Il était sûr que sa sœur finirait par comprendre et le dénoncer.

« Elle va bien, répondit l'homme. Qui t'a payé ? »

Il expliqua simplement qu'il faisait partie depuis de longues années du parti prosyrien PSNS. Des hommes installèrent une caméra vidéo monté sur trépied devant Chartouni et lorsque tout fut prêt, l'homme qui était devant lui reposa ses questions et exigea tous les détails.

« J'ai été recruté il y a trois ans par Nabil Halla, qui dirige le service



de renseignement au Parti national syrien, parce que je suis chrétien d'Achrafieh et que ma sœur habite au-dessus du Markas, raconta Chartouni. " Ça peut servir un jour ", m'avait-il dit à ce moment-là. Nabil Halla, au bout de quelques mois, m'a détaché auprès de Hawari, le chef de l'organisation palestinienne Amel Mandoubin (les Envoyés de la sécurité). Hawari est un homme du Fatah et travaille directement avec Abou Khol, le chef des renseignements de l'OLP. Hawari est chargé de ramasser les renseignements de tous les services de renseignement des partis progressistes.

« Ce n'est pas la première fois que nous tentons de tuer le fasciste Béchir Gémayel. Une voiture piégée avait été mise sur son chemin, mais il n'était pas dans la voiture. Il n'y avait que sa fille et trois de ses hommes. Je vous donnerai les noms de ceux qui ont mis cette voiture piégée. Ils vivent toujours dans le secteur chrétien. J'ai été désigné pour tuer le fasciste Béchir Gémayel, le lendemain très exactement de l'élection. On m'a donné l'argent et promis après un travail bien payé à Damas. C'est Hawari qui m'a fourni les explosifs<sup>1</sup>. »

*Beyrouth-Ouest, vendredi 17 septembre 1982,  
13 heures 30*

La femme avait des difficultés à parler. Echevelée, les yeux exorbités, les lèvres pincées, des sanglots plein la voix, elle articulait une suite de mots à moitié avalés.

« Tous morts, tous, tués avec couteau. Les bébés, les grands.

— Qui tue tout le monde ? » lui demanda Aymeric le plus doucement possible. Elle le regarda sans avoir l'air de comprendre.

« Maman, dans la cuisine, tuée. »

Elle se mit à hurler et à sangloter. Le journaliste attendit qu'elle se calme et revint à la charge.

« Où habites-tu ? Où est ta maison ?

— Sabra. Mosquée. »

Le Français se redressa. Il perdait son temps, il fallait aller sur place. Il prit un taxi et lui demanda de le conduire au camp palestinien. Hassan, le chauffeur qu'il connaissait depuis des années, se tourna vers lui.

« Les Israéliens ne veulent pas.

— Nous allons quand même aller voir. »

Les rues étaient désertes. Les Israéliens postés aux carrefours

1. Malgré ses aveux, le président de la République Amine Gémayel refusa toujours qu'il soit présenté à des juges. Les Syriens, qui le considèrent comme un héros, l'ont libéré en octobre 1990 lorsqu'ils ont investi le réduit tenu par le général Michel Aoun.

regardaient passer la Mercedes l'air soupçonneux, mais aucun ne posa de questions. Ils passèrent devant l'université arabe. Des soldats de Tsahal étaient en train de fouiller ce qui avait été le bureau de presse de l'OLP. Un peu plus loin, un M 113 barrait la rue. L'Israélien juché derrière la mitrailleuse qui se trouvait en haut de l'engin blindé lui fit un signe négatif de la main. Aymeric descendit de voiture et se dirigea vers lui.

« Je suis journaliste et je voudrais passer.

— C'est interdit, il y a des terroristes qui tirent sur tout ce qui bouge.

— Ce n'est pas grave, j'ai l'habitude, je voudrais passer. »

Pour toute réponse l'homme arma sa 12,7 et la pointa sur lui.

« Je suis français et il serait dommage qu'un soldat israélien descende un Français, vous ne pensez pas ?

— J'ai des ordres.

— Des ordres de combattre les Palestiniens ou de tirer sur des journalistes ?

— Dégagez, vous ne passerez pas. »

Aymeric n'insista pas. Il perdait son temps. Il demanda à Hassan de faire le tour par la Cité sportive et de passer par Chatila. A l'entrée sud du camp, ce fut le même scénario. Des blindés bloquaient la rue. Avisant un officier assis sur le muret qui séparait les deux voies de l'avenue, il s'approcha de lui. Immédiatement, il fut certain de l'avoir déjà rencontré. Il lui demanda ce qu'il se passait, pourquoi il était interdit de pénétrer dans le camp. L'officier, un colonel d'après ses galons, redressa la tête et le regarda. Aymeric resta stupéfait.

« Sérafin. Tu es Sérafin. Tu es... Vous êtes israélien ?

— Eh oui, c'est si horrible que ça d'être israélien ?

— Quel est votre vrai nom ?

— Appelez-moi David, c'est mon véritable prénom. » Le journaliste s'assit sur le muret sans le quitter des yeux. Sérafin s'était coupé les cheveux très court et avait abandonné son jean et son tee-shirt douteux. Un officier de Tsahal, ce clochard qui faisait les bars.

« Mais que faisiez-vous avec nous ? Pourquoi espionner les journalistes ?

— Ce n'était pas les journalistes, c'était Arafat que je cherchais. Et les seuls à pouvoir l'approcher étaient les journalistes. En les écoutant, je savais ce que le Vieux faisait.

— Vous vous êtes servi de nous !

— Je fais la guerre. Tous les moyens sont bons. »

Aymeric n'en revenait pas. Sérafin-David avait l'air fatigué ou abattu. Une rafale claqua non loin de là.

« Que se passe-t-il ? Pourquoi l'entrée des camps nous est interdite ?

— Israël est en train de se maudire !

— Pardon ?

— Nous chassons les terroristes criminels et nous nous comportons comme eux.

— J'ai obtenu un témoignage faisant état de massacres de civils. »

L'officier sembla brusquement se réveiller. Il agita ses grands bras, et clama sur un ton emphatique :

« Ce sont des terroristes. Ce ne sont que des terroristes. Des tueurs d'enfants juifs. Même s'ils n'ont que dix ans, et même si ce sont des femmes et des vieux.

— Tsahal ?

— C'est tout comme. Que ce soit nous ou quelqu'un d'autre, peu importe. Nous sommes là pour chasser le terrorisme. » Il rit nerveusement. « Vous savez, seuls les soldats, les vrais soldats, savent ce que tuer veut dire. Nous savons que la vie est précieuse et qu'elle est à retirer avec prudence. Les civils qui se battent sont cruels, gratuitement cruels, ils ne comprennent pas la portée de leurs actes. La tenue militaire qu'ils ont enfilée n'en fait pas des soldats. Dans ce pays, les civils sont habitués à tuer. Je ne comprends pas pourquoi des soldats les ont fait rentrer. Je ne comprends pas pourquoi nous nous sommes salis à ce point. »

Il regarda brusquement Aymeric, sourit tristement.

« Je continue à raconter des conneries. Oubliez tout cela.

— Ça va être difficile si j'en crois ce que vous venez de confirmer.

— Les victimes du génocide se sont transformées en bourreaux. »

Le journaliste le héla alors qu'il s'éloignait.

« David, une question, une seule. Vos prévisions astrologiques, l'avenir selon les étoiles, c'était du vent ? »

L'officier s'était arrêté. Il se retourna.

« Pensez-vous que nous aurions pris le risque de tomber sur un journaliste qui, à ses moments perdus tient la rubrique horoscope de son journal ? Non, je faisais cela très sérieusement, tous les soirs. J'ai passé trois mois à étudier les signes du zodiaque. Ça a été ma préparation de l'opération Paix en Galilée. »

Samy entra dans le bureau de Fouad sans frapper et s'approcha de lui.

« C'est vrai, Sabra et Chatila ?

— Oui.

— C'est une belle connerie ! Maintenant il faut faire disparaître tout ça très vite. Tu dois envoyer une équipe pour nettoyer. Il ne faut pas laisser de traces. Il faut agir avant que les journalistes ne viennent faire des photos. »

Fouad décrocha le téléphone.



Ils se retrouvèrent le soir à la cantine du Majliss. Samy se glissa vers le chef d'état-major qui finissait de composer son plateau-repas.  
« Tu as tout fait nettoyer ? »

— Oui. Le bulldozer est passé.

— Vous avez laissé les cadavres sous les décombres ? C'est complètement idiot. Tu vas voir une main de Palestinien sortir entre deux pierres et te montrer du doigt ou faire le V de la victoire. Il fallait enlever tout le monde. »

Fouad haussa les épaules. Samy se rendit compte qu'il ne se sentait pas responsable, n'étant pas à l'origine du massacre.

« Un de plus ou un de moins, dans cette guerre, c'est pas vraiment important. »

### *Achrafieh, dimanche 19 septembre 1982, 9 heures*

Le coup de sonnette de la porte d'entrée réveilla Marc. Il se traîna jusqu'à la porte en maugréant. Tracy Chamoun, son amie, visiblement furieuse, entra et lui jeta un journal à la figure.

« Bravo ! »

Il le ramassa. Le gros titre le réveilla complètement : « *Effroyable massacre de Sabra et Chatila.* » Puis en sous-titre : « *Les milices chrétiennes au ban des accusés.* » Trois photos représentant des corps d'enfants et de femmes criblés de balles entassés les uns sur les autres illustraient l'article. Atterré, il commença à lire. « *Israël accuse les milices Kataëbs, ce que démentent les FL. Jérusalem dénonce les massacres. " Sans la présence de Tsahal, ceux-ci auraient été pires encore ", a affirmé un responsable israélien qui a tenu à garder l'anonymat et qui a ajouté que dans certains cas les soldats de Jérusalem ont été obligés de tirer pour empêcher les miliciens chrétiens de rentrer dans les camps...* »

« Mais ce n'est pas vrai ! J'y étais ! Ça ne s'est pas passé comme ça !

— Tu as beau raconter ce que tu veux, il y a plus de deux mille cadavres qui prouvent le contraire. Vous n'êtes qu'une bande d'assassins ! Des salauds. »

Elle tourna les talons et partit en claquant la porte. Marc s'assit par terre, accablé. Machinalement, il lut le second titre de la une : « *Dernier hommage à Grace Kelly* », et fit un effort pour se rappeler qui elle était. Il eut le sentiment de s'être fait piéger. Pris d'une rage subite, il s'habilla et fila au Majliss, avec l'intention de demander des comptes. Fady Frem et Toto Bridi, visiblement très gênés, fuyaient ses questions.

« Ce n'est pas très important. On ne sait pas exactement ce qui s'est passé.

— C'est la faute des journalistes qui cherchent à faire la une avec du sang.

— Je me fous de ce que racontent les journalistes, martela Marc. Je veux savoir ce qui s'est passé. Pourquoi les Israéliens nous accusent ? Qu'est-ce que tu m'as envoyé faire dans cette histoire ? C'est moi qui étais là-bas. C'est moi qui suis concerné.

— Mais non, calme-toi, je te le dirai dès que je le saurai.

— Je vais chercher de mon côté. Je te jure que je vais le savoir, et s'il y a des comptes à régler, je les réglerai. »

La photo des corps gonflés, recouverts de mouches, étendus dans une ruelle, bouleversa Gilberte au petit déjeuner. L'ampleur des atrocités s'étalait sur une double page photo. Dans des cuisines, sur des lits. Des femmes, des enfants. L'image du cadavre d'un cheval blanc au côté de celui d'un vieillard la bouleversa. « Ils ont même tué les animaux... » Elle repoussa sa tasse de café. Non. Elle n'aurait jamais d'enfant. Elle ne pourrait pas l'assumer. Le manque d'électricité, la guerre qui reprenait. Ce n'était pas possible. Sa décision qui parfois fluctuait devint définitive devant ces monstruosité.

Camille, qui était rentré dans la nuit, pénétra dans la salle à manger. Les traits défaits, il marchait comme un zombi.

« Mais où étais-tu ? Ça fait quatre jours que nous te cherchons. »

Il ne répondit pas et se servit du café.

« Tu as vu ces photos. Cette abjection. Ils disent que ce sont des chabeb de chez nous qui ont fait ça. »

Il ne jeta pas un regard sur le journal. La tête baissée vers sa tasse, il semblait être dans un autre monde. Elle fut soudain saisie d'un soupçon.

« Le 601 y était ? Hein ! C'est ça ! Tu y étais ? »

Il la regarda silencieux, les yeux vides.

« Mais réponds, cria-t-elle. C'est toi ? »

Il fit non de la tête et soupira. Le 601, son bataillon, était entré dans les camps, mais tout était déjà fait.

« Ce n'est pas moi, mais j'y suis allé. Ce sont les gens de Hobeika. Je me suis occupé de la logistique de mon unité. C'était terrible. Ils ont tué tout le monde. Lorsque nous sommes arrivés, ils étaient tous morts, des centaines et des centaines. Rien ne les arrêtaient. Ils riaient. Moi aussi, je riais. Je ne sais plus pourquoi. L'odeur. Le sang et la mort. Je n'ai pas tiré. Pas une seule fois. Les Israéliens étaient d'accord. Ce sont eux qui leur ont dit d'y aller. Ils nous ont escortés jusqu'à l'entrée de Chatila. Ils riaient, eux aussi. »

Gilberte le regardait, les yeux agrandis d'horreur.

« Mais pourquoi ? Pourquoi ? »

— Pour venger Bache. Les Israéliens disaient que nous ne

pouvions pas laisser sa mort impunie. Mais, wahiet Allah, je n'ai pas tiré. Tu me crois, dis ? »

Elle avait mis ses mains sur sa bouche. Ses yeux reflétaient son dégoût.

« Je n'ai pas tué, wahiet el Salib. Tu me crois, dis-moi que tu me crois », dit Camille en posant une main sur son épaule.

Elle eut un geste pour se dégager. Le visage de Camille se décomposa. L'amour qu'elle portait à son frère fut le plus fort. Ça ne pouvait pas être un assassin. Elle lui prit la main.

« Oui, je te crois. Il faut que tu dormes un peu. Va te coucher. Ne reste pas là. »

Il se leva et se dirigea vers sa chambre. Gilberte resta prostrée sur sa chaise. Et Tito, où était-il ? Elle faillit se lever pour aller demander à Camille s'il était avec lui. Elle y renonça, de peur qu'il ne dise oui. Elle n'aurait pas cet enfant.

Il avait fallu toute une journée à Marc pour comprendre qu'il avait été au centre d'une vaste manipulation. C'était bien une des unités de l'Araignée, avec Maroun Machalani à sa tête, qui était entrée dans Sabra et Chatila pour y tuer tout ce qui bougeait. Les Israéliens n'avaient pas besoin de Marc et de ses hommes. Ils les avaient fait venir et les avaient promenés dans les rues pour que la population voie des uniformes des FL tout autour. Pour se dégager de toute responsabilité. Lorsqu'ils affirmaient que Tsahal n'était pas entré dans les camps, c'était vrai. Mais ils cachaient leur rôle dans la décision : ils avaient donné le plan d'exécution, lancé les ordres et ouvert les routes. Ils avaient même fléché avec de la peinture marron l'itinéraire que devaient suivre les camions pour arriver dans les camps. Comme pendant l'opération ils avaient interdit l'approche des camps aux témoins, ils avaient fait mettre des unités FL tout autour, pour bien montrer que ce n'était pas eux. La manipulation était totale. Faire exécuter par d'autres et faire en sorte de bien montrer qu'ils n'y étaient pour rien.

Marc, qui se déplaçait en uniforme, fut interpellé dans la rue par un habitant d'Achrafieh qu'il ne connaissait pas.

« Pourquoi avoir fait cette saloperie ? »

La manipulation marchait parfaitement. Par réaction, il répondit :

« C'est bien fait pour leur gueule. S'il y en a d'autres, on peut toujours y retourner. »

Il ne fut pas très fier en voyant l'horreur se peindre sur le visage de l'homme. Mais comment lui expliquer qu'ils avaient peut-être perpétré le massacre, mais qu'ils n'y étaient pour rien ? Il tenta plusieurs fois de joindre Tracy au téléphone pour lui expliquer. A



chacun de ses appels, la Sri lankaise répondait qu'elle n'était pas là. Il n'en croyait pas un mot. Il alla dîner au Beirut Cellar et tenta, en vain, d'éviter Aymeric Marchall qui s'y trouvait.

« Tu me fuis ? questionna le journaliste.

— Non, pas du tout. Pourquoi ?

— Une impression, comme ça. »

Aymeric le questionna sur ce qui s'était passé. Marc affirma, la main sur le cœur, ne rien savoir de plus que ce que disait la rumeur qui circulait au Majliss, selon laquelle Pierre Gémayel avait lui-même donné le feu vert à Hobeika parce qu'il était persuadé que les Palestiniens avaient fait assassiner Béchir, reconnaissant implicitement le rôle joué par l'Araignée.

« Si cette opération a été possible, c'est parce que les Israéliens ont voulu qu'elle ait lieu. Ils n'ont pas uniquement laissé faire, cela n'aurait pas été possible autrement. » Aymeric raconta l'enregistrement vidéo des aveux de Chartouni et constata que ce qu'il y révélait s'inscrivait totalement dans le sens de la rumeur impliquant Pierre Gémayel.

« Il y a deux choses. La décision de tuer Béchir, et celle de raser les camps. Je ne pense pas qu'elles soient liées à ce point », affirma Marc.

Il ne confia pas au journaliste l'arrestation, la veille, des membres du réseau qui avait perpétré l'attentat contre Béchir en 1980, tuant sa fille Maya. Ni que l'on avait retrouvé des fiches de paye à l'en-tête des Forces libanaises au nom de Habib Tanyous Chartouni dans les papiers saisis chez lui. Il faisait partie des Jihez d'Elie Hobeika, comme simple chabeb. Personne ne savait si Hobeika avait voulu infiltrer le PSNS, ou si Chartouni avait été retourné par les Syriens.

« Pourquoi cette affaire prend-elle autant d'importance ? demanda Marc.

— D'abord parce que deux mille personnes massacrées alors qu'elles étaient sous protection internationale, si l'on en croit les déclarations de pays comme la France, c'est gros. Il y a aussi le facteur israélien. S'ils n'avaient pas été là, cela aurait été nettement différent. Les champions de la lutte contre les horreurs de la terreur qui utilisent la terreur pour faire fuir, c'est aussi très gros. C'est sans doute pour cela qu'ils font un maximum pour charger les FL. Ménaïem Bégin a dit ce matin à la Knesset : " Des goyim tuent des goyim et ils veulent pendre des Juifs. " Enfin, les pays qui avaient promis de protéger les civils palestiniens viennent de décider de renvoyer leurs soldats ici. Alors, ne me demande pas pourquoi la presse donne autant d'importance à cette affaire. »

Gilberte se rendit chez son gynécologue, bien décidée à ce que cela se passe rapidement. Elle avait préparé une petite phrase pour couper court à toute leçon de morale.

« Vous avez bien réfléchi ? »

— Oui », répondit-elle sans hésiter. Sa détermination se lisait sur son visage. Il l'ausculta à nouveau. Tout en lui parlant de tout et de rien, il essaya de placer l' « aspirateur », comme il l'avait appelé. L'instrument métallique était glacé. Elle se contracta instinctivement. Sa position humiliante, ce viol médical au plus profond d'elle-même et la douleur qui en résultait se transformèrent en une haine de Tito et de tout ce qu'il représentait.

« Vous avez le bassin très étroit, et vous êtes trop crispée. Détendez-vous. Je n'arrive pas à dilater le col de l'utérus. Si vous restez aussi crispée, je n'y arriverai pas. »

Il essaya à nouveau, sans plus de succès. Il se redressa.

« Inutile de continuer aujourd'hui. Vous êtes un bloc de nerfs. Vous allez rentrer chez vous, vous reposer, vous calmer et vous reviendrez demain à seize heures. »

Les larmes au bord des yeux, elle rentra chez elle. Elle s'y retrouva seule. Sa mère et Camille étaient allés à l'hôpital voir Michel Khoury. Elle s'assit dans le fauteuil de son père. L'avortement lui fit brusquement peur. Le mot l'effrayait. Jusqu'à présent elle y avait pensé avec une certitude : ne pas garder l'enfant. Sans comprendre pourquoi, il s'était chargé de connotations négatives. L'échec de la tentative la paniqua. « Et si c'était un signe pour me dire qu'il ne fallait pas continuer ? » L'interdit religieux s'imposa à elle sous la forme d'une punition. « Et si après je ne peux plus jamais avoir d'enfant ? Je vais peut-être regretter celui-là. » Elle décrocha le téléphone et appela Tito.

« Je veux te voir, viens. »

— J'arrive. »

La voix de Gilberte l'avait inquiété. Il se précipita chez elle. Pelotonnée sur le divan, les jambes ramenées sous elle, Gilberte parla longtemps, d'une voix monocorde. Tito, assis en face d'elle, écoutait en hochant la tête. Après un silence, il dit d'une voix douce :

« On va le garder. »

— Non, répondit-elle sur le même ton, j'ai déjà fait une tentative mais ça n'a pas marché. »

Il fit un bond. Brusquement pâle, il regardait la jeune femme avec incrédulité.

« Ce n'est pas vrai, murmura-t-il. Tu n'as pas fait ça ! »

Il alla vers le mur et y donna un violent coup de poing. Une

brusque envie de la frapper le submergea. Il se contenta et cria presque :

« C'est un meurtre. Tu n'as pas le droit. »

Gilberte le regarda se débattre. Elle était étrangement calme. Elle ne répondit pas. Il vint se rasseoir en face d'elle.

« Gilberte, réfléchis, un enfant. Un enfant à nous. Nous allons nous marier. Nous allons l'élever.

— Il faut aussi voir la situation, dit-elle d'une voix douce. Regarde, Béchir vient de mourir. Vous avez massacré deux mille personnes, des civils. La guerre reprend. Des armées étrangères arrivent. L'avenir n'existe pas. Qu'est-ce que tu veux que nous fassions ? Comment veux-tu que nous nous en sortions ? Tu penses que je suis assez équilibrée pour élever un enfant dans ces conditions ? Ce n'était pas le profil de la vie tel que je le voyais. Je ne me vois pas mère au foyer avec des gosses. Pas encore.

— Mais Gilberte, je suis là, tu n'es pas toute seule. Il ne sera pas sans père.

— Tu vas retourner te battre. Et si tu es tué, hein ? Qu'est-ce que je vais faire ? Vois dans quelle situation je suis, je n'ai même pas le temps de m'occuper de moi-même, de me nourrir, comment veux-tu que je m'occupe de ce petit... Tu veux m'imposer ça... Je ne peux pas, je ne peux pas... »

Tito baissa la tête. La seule chose qu'il avait retenue et qui lui avait fait mal était l'allusion à sa participation à Sabra et Chatila. Il ne voulait pas ouvrir un autre débat. Et puis il n'avait jamais pensé aux conséquences de sa mort pour ceux qui restaient. Cela le toucha de plein fouet. Il ne pouvait plus demander à Gilberte... Mais c'était son enfant, à lui aussi. Pour combien de temps, s'il devait mourir... Machinalement, il caressa les cicatrices qui lui boursouflaient la main.

« Je t'en prie, réfléchis encore. N'y va pas demain. Attends encore un peu. Et promets-moi de me prévenir. Je veux être avec toi, lui dit-il.

— Non, je veux rester seule.

— Comment tu vas faire toute seule ? Tu ne veux pas que je sois présent ?

— Non, je n'ai pas besoin de toi. »

Tito marqua le coup par un silence. Il la sentait s'échapper, fuir doucement et il était incapable de la retenir. Elle était épuisée, moralement et physiquement. Le choc de la mort de Béchir, la maladie de son père, les massacres et son état l'avaient vidée de toute énergie. Elle était dans un état dépressif qui inquiétait Tito.

« Gilberte, promets-moi de me prévenir avant de retourner chez ton toubib.

— On verra.

— Pas "on verra", promets-le-moi. »



Elle promet sans hésiter une seconde, tout en sachant qu'elle ne tiendrait pas parole. Après son départ, elle s'effondra sur son lit et s'endormit comme une masse. Tito rentra chez lui et ouvrit une bouteille de whisky.

### *Fayadiyeh, mardi 21 septembre 1982, 11 heures 30*

« Amine Gémayel a été élu par soixante-dix-sept voix et trois bulletins blancs. » Georges le Français éteignit le poste de radio. Il regarda Samy Chidiac.

« L'Histoire bégaye, elle hoquette, même.

— Cette quasi-unanimité est seulement due à l'émotion.

— Les Libanais sont des sentimentaux. Excessifs en tout, pour pleurer comme pour tuer.

— Pour nous, les problèmes vont très vite commencer. »

Les Forces libanaises n'avaient aucune sympathie pour le président qui venait d'être élu. C'était pour eux la seconde mort de Béchir. Amine s'était toujours opposé à son frère cadet. D'abord parce qu'il était le cadet. Il avait essayé de lutter contre l'influence grandissante de Béchir, mais en vain. Son opposition s'était traduite par son refus catégorique d'unifier la zone chrétienne sous la fêrule de Béchir. Il avait constamment tenu à l'écart sa circonscription, le Metn, en y implantant sa propre structure milicienne et financière pour la faire vivre. Il avait créé un organisme, l'ASU (Association de sécurité associée, que les FL appelaient « Amine Special Unit »). Son objet était simple : prélever « une taxe » auprès des habitants du Metn, particulièrement des commerçants, pour leur garantir la sécurité. Il avait tenu cette position parce que « le frère de Béchir était intouchable », et il avait attendu son heure en se tenant à l'écart de toutes les décisions, refusant même parfois de les appliquer, ce qui avait provoqué des « incidents » sanglants.

« Il va faire des conneries. Il faut nous préparer à les bloquer », conclut Samy.

### *Achrafieh, mardi 21 septembre 1982, 15 heures 45*

Gilberte s'était réveillée très tard, la bouche pâteuse, comme si elle avait bu. « J'ai dû dormir trop longtemps », avait-elle pensé avant de se glisser sous la douche. Elle avait longuement laissé l'eau chaude couler sur son corps. Le ruissellement l'avait détendue, purifiée des « toxines » de ses idées noires. Sans prévenir Tito, elle avait pris la R5 pour se rendre chez son gynécologue.

Elle conduisait plus par réflexes que consciemment. Elle était encore sous l'effet du produit anesthésiant que lui avait donné le médecin. Elle n'avait rien senti. Un triste sourire lui étira les lèvres en se remémorant les propos du gynécologue.

« Maintenant tu vas te reposer. Ne fais pas l'amour pendant quarante jours, fais très attention. »

« Quarante jours, la durée d'un deuil », se dit-elle. Le désir d'avoir Tito à ses côtés se fit brusquement impératif. Elle lui en voulut de ne pas être là. Elle le détesta pour son absence, pour ne pas avoir deviné. « Il aurait dû venir ce matin à la maison. Il aurait dû sentir... Je ne veux plus le voir. Jamais ! » Elle se coucha et s'endormit.

Gilberte se réveilla à la tombée de la nuit, dans la tristesse et la lassitude, lourde, physiquement et moralement. Sans désir ni envie. Le vide. Le vide profond, au fond d'un puits aux parois noires, lisses. Elle se pelotonna sous les couvertures et s'enferma dans ce vide. Un murmure de voix venant du salon attira son attention. Elle identifia celle de sa mère, puis celle de Tito. Son cœur fit un bond. Elle se pelotonna un peu plus. La porte de sa chambre s'ouvrit lentement. Tito s'approcha et se pencha vers elle. Il l'embrassa sur la tempe. Elle le regarda sans rien dire, sans un mouvement. Il s'assit sur le bord du lit et doucement demanda :

« Comment vas-tu ? »

Elle le fixa longuement et murmura :

« C'est fini. »

Tito ferma les yeux et serra les mâchoires. Gilberte se tourna vers le mur et remonta les couvertures sous son menton. A plusieurs reprises, il ouvrit la bouche pour parler, mais ne prononça aucune parole. Il lui caressa doucement la tempe.

« Laisse-moi, je ne veux plus te voir. »

Malheureux, désespéré, il se leva lentement et se dirigea vers la porte qu'il referma sans bruit derrière lui. De grosses larmes silencieuses coulèrent sur les joues de Gilberte.

*Baabda, jeudi 23 septembre 1982, 10 heures*

Amine Gémayel, quatorzième président libanais, se rendait au volant de sa Mercedes blanche blindée au palais présidentiel de Baabda dont il était le nouveau locataire. Son regard extrêmement mobile balayait en permanence le flot de voitures qui arrivait en sens inverse, les deux côtés de la rue et les immeubles qui dominaient les carrefours. En permanence sur ses gardes, il jouait avec l'effet de surprise, passant toujours par les endroits où on l'attendait le moins.

Depuis des années, il ne fixait aucun rendez-vous à l'extérieur de chez lui, n'empruntait jamais deux fois de suite le même itinéraire. Ses gardes du corps avaient reçu la consigne suivante : « Il ne faut pas laisser à ceux qui veulent me tuer le temps de préparer leur coup. »

Et ils étaient un certain nombre à qui sa disparition aurait pour le moins fait plaisir. Après avoir épousé Joyce, la fille du milliardaire libanais Tyan, il s'était lancé dans la politique, sans parvenir à s'imposer, puis dans les affaires, en créant un holding, l'IMNA, qui prospéra très vite, et pas toujours selon des méthodes « catholiques ».

D'une impeccable élégance de play-boy pour roman-photo à l'italienne, il avait trempé dans certaines affaires immobilières de grande envergure, négociant notamment la présence de son nom comme garantie, au point qu'il fut surnommé « Monsieur 20 p. 100 ».

Sa sécurité était scientifiquement assurée. Le jour de son élection, le roi Hussein de Jordanie l'avait appelé pour lui proposer d'entraîner ses gardes du corps, Hassan II du Maroc lui avait offert sa propre garde personnelle. Mais c'est William Buckley, officiellement diplomate de passage à l'ambassade des Etats-Unis à Beyrouth, et en réalité responsable à la CIA, qui fut chargé par Washington d'organiser son système de protection rapprochée et éloignée. Dans cette organisation, le nouveau président devait apprendre à piloter un hélicoptère, et un instructeur de l'armée avait été désigné après une sévère sélection. Amine Gémayel ne portait pas d'arme depuis les massacres perpétrés par ses hommes à la fin du siège du camp palestinien de Tall El-Zaatar.

« Je suis allergique à leur odeur, avait-il dit. Mes gardes du corps sont armés, cela suffit. Si je portais une arme et qu'eux fassent de la politique, vous voyez la confusion que cela ferait dans le ménage. »

La route qui montait vers le palais de Baabda avait été transformée par les bombardements en chemin défoncé et poussiéreux. Le palais était délabré. Il n'y avait plus de rideaux, les murs étaient éventrés. Des feuilles de plastique avaient été tendues pour remplacer les carreaux manquants, des toiles d'araignée pendaient dans tous les coins, le personnel avait disparu. Amine Gémayel eut l'impression d'entrer dans le château hanté des contes de fées. Les Israéliens avaient bombardé pour faire pression sur Elias Sarkis, les Palestiniens avaient fait de même et, par ricochet, les alliés des deux les avaient imités. Elias Sarkis vivait depuis plusieurs mois dans une partie du garage transformée en chambre, avec un simple lit pliant et un bureau. En montant les marches du perron détruit, Amine Gémayel sourit discrètement en se remémorant sa dernière visite. Il était venu avec son frère début juillet. Elias Sarkis, rouge de colère, avait vertement tancé Béchir :



« Comment avez-vous osé bombarder le palais, hier matin, au lieu de le protéger ? Vous avez fait tirer deux cent cinquante obus en deux heures.

— Non, je vous assure, monsieur le président, nous n'avons tiré qu'une centaine d'obus, les autres sont à imputer à quelqu'un d'autre. »

### *Au Musée, mercredi 29 septembre 1982, 11 heures*

Denise Carton et son fils Tony regardaient la foule qui se pressait au pied de leur immeuble. Les colonnes romaines plantées dans le square triangulaire qui les séparait du Musée étaient décorées de drapeaux. A leurs pieds, la tombe du soldat inconnu, remise à neuf.

« Baladi ! Baladi<sup>1</sup> ! »

Au garde-à-vous, la mèche de cheveux bien rabattue sur le côté, l'air légèrement étonné, Amine Gémayel écoutait l'hymne joué par la garde républicaine et repris à mi-voix par des centaines de personnes. C'était sa première cérémonie officielle publique et la majorité des dignitaires politiques s'étaient déplacés. Il est vrai que la présence des ambassadeurs américain, français et italien (dont des détachements composaient la force multinationale pour la sécurité de Beyrouth déployée le long de la ligne de démarcation) y était sans doute pour quelque chose. La FMSB avait permis la réouverture des voies de passage entre les deux secteurs.

C'était la première fois depuis des années que Denise Carton mettait les pieds sur ce balcon exposé aux tirs des snipers. Elle chercha des yeux son époux, Marcel. Diplomate à l'ambassade de France, il se trouvait dans la délégation française. Elle le vit rectifier sa position lorsque *La Marseillaise* éclata. Chaque ambassadeur avait déposé une gerbe et écouté l'hymne de son pays. Elle montra à Tony où se trouvait son père. Il mit du temps avant de l'apercevoir. Elle eut ensuite des difficultés à l'empêcher de l'appeler pour qu'il réponde à ses signes.

Cette cérémonie marquait la réunification de la capitale libanaise. Comme un fait exprès, un Boeing de la MEA<sup>2</sup> traversa le ciel bleu pour se poser sur l'aéroport qui recommençait à fonctionner après cent quinze jours de fermeture.

Au même moment, quatre kilomètres plus au nord, le premier ministre rendait officiellement le « ring de la mort » à la circulation. La cérémonie terminée, Denise Carton retourna dans sa cuisine. La radio relançait l'appel diffusé depuis l'aube, invitant les ouvriers et

1. « Mon pays ». Refrain de l'hymne national libanais.

2. Middle East Airline, compagnie aérienne libanaise.

les fonctionnaires municipaux à rejoindre dès le lendemain leur poste de travail et menaçant ceux qui n'obéiraient pas de suspension de salaire. Le ministère des Transports avait fait la même chose la veille. Beyrouth, fermant résolument les yeux sur les trois armées étrangères qui en son sein « garantissaient la paix » et celles qui, aux portes de la ville, n'avaient pas désarmé, comme Tsahal, revivait dans la frénésie. La livre libanaise, souci de tous les Libanais, connaissait depuis le matin une hausse vertigineuse, 0,9 p. 100 par rapport au dollar, c'est-à-dire qu'elle revenait au taux de change qui avait cours sept ans plus tôt, au début de la guerre. Le génie libanais faisait renaître le commerce à une vitesse prodigieuse et les jeunes reparlaient argent, études, carrière et métier. Seuls les chabebs des Forces libanaises ne participaient pas à l'euphorie ambiante. Tout de suite après son élection, Amine Gémayel avait demandé à son père de l'aider à démilitariser la capitale. Fady Frem avait présidé réunion sur réunion. L'option choisie était claire à leurs yeux. Pas question de quitter Achrafieh, mais faire disparaître les armes. Il fut décidé, sur proposition de quelqu'un qui avait un stock de survêtements gris clair, de les acheter et d'en équiper les chabebs. Tous les véhicules furent repeints. La Toyota de Marc devint rouge vif, le matériel radio et les armes furent dissimulés sous les tableaux de bord, ce qui provoqua pendant quelques jours d'immenses éclats de rire.

### *Achrafieh, dimanche 6 février 1983, 17 heures*

La tête entre les mains, Marc était atterré. Le quartier ouest d'Aley était tombé la veille au soir aux mains des Druzes sans qu'il ait rien pu faire. Les Israéliens n'étaient pas intervenus ; ils leur avaient interdit d'envoyer les renforts nécessaires et leur avaient même tiré dessus lorsqu'ils avaient voulu passer outre.

Le quartier ouest d'Aley était la prolongation des crêtes de Souk El-Gharb. Les FL y avaient installé des avant-postes. Depuis plus d'une semaine, on les avait prévenus que les hommes de Walid Joumblatt préparaient une offensive dans ce secteur. Marc, responsable de cette zone, s'était rendu chez le colonel Mikha, qui commandait les soldats de Jérusalem à Aley.

« Ne vous inquiétez pas, lui avait répondu ce dernier. Tant que nous sommes là, il n'y aura pas de problèmes, vous n'aurez pas d'ennuis. »

Mais chaque fois qu'il avait voulu renforcer les positions, Tsahal l'avait menacé.

Marc venait d'avoir d'âpres discussions avec Mikha pour récupérer les corps des chabebs tués par les Druzes. Les Israéliens avaient tout fait pour compliquer les choses. Passablement écœuré, il sauta dans sa voiture et alla voir Poussy.

« Il est temps que vous preniez cette région en charge », récita d'un ton amer Marc en imitant le colonel israélien qu'ils avaient rencontré tous les deux en novembre. « Il faut que vous l'administriez, que vous recrutiez parmi les chrétiens locaux. Tu parles ! Les salopards, les fumiers. Il nous font payer cher les problèmes qu'ils ont avec Gémayel. »

Deux jours avant son élection, Amine Gémayel avait rencontré les ministres israéliens de la Défense, Ariel Sharon, et des Affaires étrangères, Itzhak Shamir, à Bikfaya. Pendant plusieurs heures, ils avaient évoqué les relations futures entre le Liban et Israël, la nécessité de poursuivre celles qui avaient débuté avec Béchir et d'appliquer tous les accords passés avec lui. Les deux ministres étaient repartis fort contents de leur entrevue. Mais une fois élu, Amine avait changé d'attitude. Il avait fait dire par son père au directeur général des Affaires étrangères israélien, David Kimche, qu'il émettait des réserves sur la nécessité d'un traité de paix entre Israël et le Liban. Jérusalem avait réagi en exigeant une « mission » des Affaires étrangères israéliennes à Beyrouth avant la fin décembre. Le nouveau président libanais avait alors refusé tout contact direct et personnel avec les Israéliens. Les Forces libanaises avaient essayé de jouer les médiateurs. Les réunions avec le Mossad comme avec Sharon s'étaient multipliées à Beyrouth et à Tel-Aviv, pour aboutir à une impasse. Au cours d'une rencontre entre des responsables FL et Sharon, le ministre de la Défense fit remarquer à ses interlocuteurs, juste avant de partir :

« Je suis sûr que si vous faites pression sur le président avec quelque succès, cela se reflétera tout de suite positivement sur l'attitude de Tsahal dans la montagne. »

Le marché proposé avait l'avantage de la clarté. Mais les FL, liées politiquement à Pierre Gémayel et au parti Kataëb, n'avaient pas la marge de manœuvre nécessaire.

Conséquence : la chute d'Aley.

« Maintenant nous sommes coincés, affirma Marc.

— Comment ça ?

— Que veux-tu que nous fassions ? Soit nous évacuons tout le Chouf, soit nous nous ferons massacrer.

— Tu ne crois pas que tu exagères un peu, non ?

— Pas du tout. Je t'avais dit, souviens-toi, que l'installation dans la montagne devait se faire socialement. Les Israéliens voulaient du militaire. Tout le monde ne voulait que ça, du militaire. Et qui avons-nous envoyé, hein ? Des voyous. Tu connais le résultat.



La barbe blanche de Michel Khoury était assortie au pull à col roulé que lui avait offert sa fille. Depuis qu'il avait quitté l'hôpital, il traînait une lassitude qui l'empêchait de sortir de chez lui. De toute manière, le temps n'était pas idéal pour se promener. Il passait son temps à lire ou à écouter la radio. Il avait ainsi suivi les combats de la montagne, heureux que son fils n'y soit pas monté. « *Les combats d'Aley sont une affaire intérieure libanaise.* » Cette phrase d'Ariel Sharon l'avait révolté.

« Il a un cynisme à toute épreuve, avait-il dit à son épouse avant d'être captivé par la nouvelle suivante : « *Klaus Barbie, soixante-neuf ans, a été écroué aujourd'hui à Lyon dans la prison où il torturait ses victimes. Expulsé vendredi de Bolivie où il s'était réfugié sous le nom de Claus Altmann Hansen, il a été inculpé hier de crimes contre l'humanité. Durant la dernière guerre mondiale, il avait été responsable de la Gestapo à Lyon...* »

« Il y a quand même une justice quelque part. Si seulement elle pouvait venir frapper au Liban ! Ce n'est pas un Barbie, c'est des dizaines qu'on mettrait en prison », murmura-t-il pour lui-même.

### *Achrafieh, lundi 14 février 1983, 17 heures*

Tito posa ses valises sur le palier, se retourna et ferma la porte à clé. Il avait décidé d'aller en Amérique du Sud rendre visite à des parents et, s'il trouvait du travail, de s'y installer. Gilberte l'avait chassé. Il n'avait plus rien à faire au Liban. Les FL se débattaient dans des contradictions entre les nécessités militaires de leur action et les décisions politiques qu'imposait Amine Gemayel par le biais de Cheikh Pierre, et plus personne n'avait le poids indispensable pour, comme le faisait Béchir, passer outre.

L'annonce du déploiement de l'armée dans Beyrouth-Est avait constitué pour lui une insulte à tout ce qu'il avait fait depuis 1975. Le danger était à l'Ouest, pas à l'Est, et les 3 800 soldats qui allaient se déployer entre Nahr El-Mott et Hazmieh manqueraient pour contrôler l'Ouest comme prévu. Tito, opposé à cette stratégie, estimait qu'il fallait conserver leur acquis, comme il l'avait dit la veille à Marc et à Poussy avec qui il avait dîné. Heureusement, ils avaient toujours gardé un œil vigilant sur le secteur musulman et pouvaient ainsi prendre des dispositions si un danger se présentait. Tito leur avait suggéré de conserver leurs contacts avec les officiers de l'armée, persuadé que cela servirait un jour. Mais lui ne voulait pas jouer les clandestins. Il s'était battu au grand jour, ce n'était plus possible, donc il partait.

*Entre Adounis et Achrafieh, samedi 19 février 1983,  
18 heures*

Les essuie-glaces chassaient difficilement la pluie du pare-brise. Dans la nuit, les stops de la voiture qui la précédait brillèrent brusquement, éclatés en dizaines de points lumineux par les gouttelettes d'eau. Gilberte ralentit. Elle s'engagea à son tour dans une immense flaque qui s'étendait sur plusieurs dizaines de mètres et maugréa : si la voiture s'arrêtait, elle serait obligée de patauger dans l'eau glacée. Elle roula le plus doucement possible en priant le ciel.

L'hiver s'était installé. Depuis deux jours, les radios ne parlaient que de routes coupées et de villages isolés. Depuis la veille, une centaine d'automobilistes étaient bloqués sur la route de Damas. Les rues de Beyrouth étaient transformées en torrents charriant sable, sacs poubelles et détritrus divers. Tout cela allait se retrouver à la mer et polluer les plages.

Personne n'avait songé à réparer les égouts après les bombardements de l'été et l'eau remontait à la surface. Des plaques de fonte qui recouvraient les regards avaient été soulevées par la pression et par endroits des geysers de près d'un mètre répandaient une eau sale sur la chaussée.

Gilberte était harassée et fiévreuse. Elle n'avait pas quitté son bureau mal chauffé de toute la journée. Elle n'aimait pas l'hiver et son cortège d'humidité glacée qui s'infiltrait jusque sous les vêtements, de vent qui lui giflait le visage, et de froid qui la paralysait. Elle frissonna. « Je couve encore une grippe comme tous les hivers », se dit-elle en se demandant si, malgré sa promesse, elle allait se rendre à l'invitation d'Agnès d'aller faire un tour au Happy Hours<sup>1</sup> de l'ambassade des Etats-Unis. Agnès était une Américaine que Gilberte avait rencontrée dans une soirée, un mois auparavant. L'Américaine avait aimé l'insolence de cette Libanaise en révolte permanente. Gilberte avait apprécié l'attitude d'Agnès, décontractée à la limite de l'effronterie. Cette dernière venait de passer cinq ans à l'ambassade américaine de Téhéran et racontait admirablement bien sa vie dans ce pays. Gilberte avait accepté son invitation, notamment parce que Abbas lui avait demandé de suivre les Américains au Liban et que leur ambassade était à l'Ouest de Beyrouth, où elle n'était plus retournée depuis que Fouad le lui avait interdit. C'était pour elle l'occasion de revoir cette partie de la ville qu'elle aimait.

Avant d'entrer chez elle, Gilberte passa en coup de vent chez sa voisine, Anita.

1. Pot réservé au personnel d'une entreprise durant lequel les consommations sont à moitié prix.

« Je vais à l'Ouest ce soir, à l'ambassade américaine.

— Entre donc.

— Non, je n'ai pas le temps, il faut que je me change. Ne le dis pas à ma mère, je lui ai simplement dit que j'étais invitée chez des amis. Inutile qu'elle se fasse du souci », refusa Gilberte en lui faisant un geste d'adieu de la main.

L'Ouest n'était pas sûr. Des enlèvements y avaient fréquemment lieu, elle ne pouvait pas y aller sans prévenir. Son frère s'y serait opposé, son père était trop fatigué pour comprendre, et de surcroît il n'était pas question de l'inquiéter. Si elle n'était pas rentrée demain matin, il fallait que quelqu'un sache dans quelle direction lancer les recherches.

*Achrafieh, samedi 19 février 1983, 20 heures*

Lorsque Samy Chidiac entra au Beirut Cellar, Georges le Français était déjà installé devant un gin-tonic. Il salua André, le barman, et alla s'asseoir avec son collaborateur. Il l'avait invité à boire un verre pour lui annoncer qu'il quittait ses fonctions au deuxième bureau.

« Ce sera officiel demain matin, je voulais vous prévenir avant.

— C'est sympa, j'apprécie. Où allez-vous ?

— Je prends la direction de l'inspection générale. Il paraît qu'il y a de l'ordre à mettre dans la boutique. Le Chouf pose un grand nombre de problèmes.

— Marc m'en a parlé, il ne sait plus ou donner de la tête. Mais qui vous remplacera au B2 ?

— Abbas. Cela fait maintenant trois semaines qu'il tient les rênes. Je suis en doublon, en me contentant de faire de l'administratif.

— Je comprends maintenant l'orientation qu'avait prise la production. Je ne resterai pas avec ce type.

— L'orientation ?

— Nous nous sommes tournés vers l'espionnage, avec des gens sur le terrain, et nous avons privilégié le renseignement opérationnel. Je pensais que vous prépariez quelque chose à l'Ouest et j'étais décidé à aller vous demander des explications dans les jours qui viennent.

— Sur quoi ?

— J'ai vu passer des rapports sur l'implantation de la Force multinationale, ses effectifs, sa logistique, ses patrouilles, et cela ne me plaît pas beaucoup. » Georges lui fit également part de son étonnement devant la mise en place d'une structure de filature et de surveillance qui faisait directement concurrence aux Jihez Al-Amn d'Elie Hobeika.

« Cela va inévitablement créer des problèmes entre les deux services. Je suis étonné qu'on ait laissé faire. A moins, évidemment,



que H. K. ne soit plus en odeur de sainteté auprès de nos amis et supporters israéliens. » Georges avait prononcé les derniers mots avec un grand sourire.

« Disons qu'il y a deux courants qui se dessinent. L'un proche de nos amis, l'autre plus près du président, et une grande masse qui voudrait rester elle-même. »

Georges se retint de lui demander dans quel groupe il se situait. En revanche, il exprima une crainte : Jacques Ménassa, l'ancien responsable du génie des FL, un spécialiste en matière de destructions, s'affichait comme l'adjoint d'Abbas ; sa nomination serait bientôt officielle. Or, Ménassa avait monté un mystérieux service, installé dans les garages d'Oberly, avec une entrée propre derrière le bâtiment.

« Je trouve que l'on fait de plus en plus de travaux sur des voitures et des camionnettes, dans cet endroit.

— Elles en ont peut-être besoin », répondit Samy.

Georges comprit qu'il ne devait pas insister. Ils burent un moment en silence, puis la conversation reprit sur les rigueurs de l'hiver qui posaient des problèmes à tous ceux qui pour une raison ou une autre devaient aller en montagne. Rien n'était prévu pour faire face à une telle abondance de neige.

### *Achrafieh, samedi 19 février 1983, 20 heures 30*

Un coup de klaxon bref précipita Gilberte dans la voiture d'Agnès. Elles s'embrassèrent.

« Cela faisait longtemps que j'avais envie d'y retourner », confia Gilberte. Agnès saisit l'allusion.

« Ça n'a pas changé, c'est toujours la même chose. »

Tout au long de la route, elle respecta le silence de sa passagère. Elle emprunta le ring, désert, et bifurqua vers l'hôtel Saint-Georges pour rejoindre la corniche. Gilberte scrutait les immeubles rongés par la mitraille, comme si elle les voyait pour la première fois. Des bouffées de souvenirs se percutaient dans sa mémoire.

Dans le hall de l'ambassade, violemment éclairé, un marine en grand uniforme bleu foncé demanda à fouiller leur sac à main et promena le long de leur corps un détecteur de métal. Gilberte sourit. Il existait maintenant des objets en plastique, indétectables par ce type d'appareil, et qui étaient très meurtriers.

L'ascenseur les conduisit au sixième et dernier étage. La porte s'ouvrit sur un brouhaha de conversations. La cafétéria s'étendait sur toute la surface de l'immeuble. De grandes baies vitrées s'ouvraient sur la mer et sur la corniche. Il y avait foule autour du bar. Les uniformes étaient nombreux. Agnès papillonnait de groupe en

groupe. Elle avait proposé à Gilberte de lui présenter des amis. Gilberte avait refusé, préférant s'adosser à un des piliers, près du bar, pour boire un verre et surtout observer la salle. Le brandy qu'elle avait commandé la réchauffa. Elle enleva sa veste ainsi que les deux pulls qu'elle avait enfilés sur son corsage, mit le tout sur son bras gauche et reprit le verre qu'elle avait posé sur le comptoir pour se mettre à l'aise. Un Américain blond, athlétique, vêtu d'un battle-dress de l'armée libanaise, prit place sur un tabouret devant elle en poursuivant une discussion avec son voisin. L'homme ne portait ni insigne ni grade, simplement un badge sur le côté droit de la poitrine avec un nom : « E. T. Fintel ». Un Libanais, également en treillis, ne le quittait pas. « Ce doit être son garde du corps », pensa Gilberte en notant qu'il observait, inquisiteur, la foule qui l'entourait. Elle finit son verre et dut passer le bras par-dessus l'épaule de l'Américain pour le poser sur le bar afin que le barman lui en serve un autre.

« Je peux vous offrir un brandy ? proposa-t-il.

— Non, merci. J'ai les moyens de le payer », répliqua-t-elle d'un ton sec. L'homme la regarda, surpris par son agressivité.

« Je ne voulais pas vous offenser », dit-il sur un ton d'excuse.

Gilberte sentit qu'elle avait été trop dure et bredouilla : « Le prochain, si vous voulez. »

Elle prit son verre, paya sa consommation et retourna s'adosser au pilier. L'un de ses pullovers tomba à terre. Elle se contorsionna pour le ramasser sans renverser son brandy.

« Je peux vous aider ? demanda-t-il.

— Non, merci. »

Gilberte n'avait vraiment pas envie d'engager la conversation avec cet inconnu. Son amabilité l'agaçait. Elle reprit appui contre le pilier et regarda la foule. Après un instant d'hésitation l'Américain, face au comptoir, reprit sa discussion. Elle renifla discrètement et termina son brandy en deux gorgées. Il prit le verre vide et commanda une autre consommation qu'il lui tendit sans un mot.

« Merci, murmura Gilberte, prise à son propre piège.

— Je ne peux pas vous tourner le dos, lui dit-il en redescendant de son tabouret.

— Cela n'a aucune importance.

— Cela en a beaucoup. Venez vous asseoir à ma place », ordonna-t-il en s'écartant du tabouret. Elle fut sur le point de lui répondre vertement, mais se retint.

« Merci. Comment vous appelez-vous ? dit-elle en lisant ostensiblement son bandeau de poitrine. Fontel ?

— Non, Fintel, Thomas Fintel, et vous ?

— Béatrice, mentit-elle sans savoir exactement pourquoi.

— Béatrice, appelez-moi Tom, comme tout le monde. » Le Libanais garde du corps ne la quittait pas des yeux depuis que le dialogue s'était instauré.

« Que faites-vous comme job ? demanda l'Américain.

— Je suis dans les Forces libanaises », dit-elle sur un ton de défi en le regardant droit dans les yeux. Thomas Fintel eut une réaction d'étonnement.

« Ah bon ! Les FL ne viennent pourtant pas souvent à l'Ouest, ou du moins, on ne les voit pas. »

Le Libanais garde du corps mit la main sur le bras de Thomas Fintel, et d'un signe de tête l'invita à s'éloigner.

« Un instant, s'excusa l'officier américain avant de suivre l'homme qui s'était écarté de quelques pas. Le Libanais parla de longues minutes à l'oreille de son patron qui répondit en quelques mots, remercia d'un hochement de tête et revint prendre sa place.

« Il vous a parlé de moi », lui demanda-t-elle.

Le Libanais était resté à quelques pas, et lançait des regards hostiles à Gilberte.

« Exact.

— Il vous a confirmé que j'étais bien aux FL.

— Exact.

— Et il vous a dit qu'il fallait vous méfier.

— Toujours exact, dit-il en souriant.

— Puis-je savoir ce que vous lui avez dit ?

— Que vous me l'aviez déjà dit, lâcha-t-il dans un éclat de rire. Béatrice, vous êtes une fille étonnante. » Puis, sérieusement, il ajouta : « Cet homme est mon chauffeur, il s'appelle Hussein, c'est aussi mon garde du corps, il m'est imposé par l'ambassade. Vous savez, la situation n'est pas très sûre. Mais Hussein est très gentil. »

Gilberte, intérieurement, lut entre les mots. Hussein devait faire partie de la brigade « Jihad islamique » qui protégeait l'ambassade américaine et son personnel. Elle avait lu dans un rapport qu'en 1972, les Etats-Unis avaient demandé à Yasser Arafat de protéger leur ambassade de Beyrouth. Ne pouvant faire faire ce travail par des Palestiniens pour d'évidentes raisons politiques, Yasser Arafat avait eut l'idée de recruter parmi les chiites libanais qui travaillaient dans l'OLP. Un groupe d'hommes furent entraînés militairement et constituèrent une brigade de protection appelée « Jihad islamique ». Tous les membres de ce groupe étaient passés ensuite entre les mains de la CIA pour suivre un stage intensif aux Etats-Unis. Hussein devait être de ceux-là.

« Je n'ai pas honte d'être FL et si vous voulez, je peux le dire à tout le monde, dit Gilberte en haussant la voix.

— Non, non, c'est inutile », coupa Fintel en mettant les mains en avant comme pour contenir quelque chose. Son regard bleu devint plus amical et, avec une lueur d'amusement, il lui demanda :

« Quel est votre souhait le plus cher ?



— Occuper Damas », répondit-elle sans hésiter.

L'officier resta coi, la bouche ouverte, le sourcil relevé sur des yeux ronds, puis éclata de rire.

« Vous êtes folle, complètement folle », lui dit-il. Il jeta un regard à Hussein et ajouta : « Bien, je dois vous quitter maintenant, Béatrice. Je suis content de vous avoir rencontrée, vous m'avez fait bien rire.

— Au revoir. » Gilberte lui tendit la main en le regardant droit dans les yeux.

Elle le laissa partir sans se retourner et finit lentement son verre. Ramassant ses affaires, elle se leva et rejoignit Agnès. Son amie lui présenta les membres du petit groupe avec lequel elle discutait.

« Le major Franco, le major Dantremant, Dorothée, la secrétaire de l'ambassadeur. »

Gilberte les salua d'une inclination de tête, et la conversation repartit d'un ton nostalgique sur les qualités de la plage libanaise, compte tenu du temps. Le major Franco interrompit soudain Agnès et lui glissa à mi-voix :

« Look who is coming back<sup>1</sup>. »

Thomas Fintel revenait vers eux. Il s'inséra dans le groupe avec une autorité quasi naturelle. Elle remarqua immédiatement la déférence avec laquelle les deux majors s'adressaient à l'officier sans galon. Gilberte en conclut qu'il devait faire partie des services de renseignement américains et même en être un des responsables. Elle se promit de poser la question à Agnès dès qu'elle en aurait l'occasion.

La cafétéria s'était peu à peu vidée et, outre leur groupe, seules une quinzaine de personnes parlant fort restaient agglutinées autour du bar. Thomas Fintel, en regardant Gilberte, proposa : « Si nous allions prendre un verre chez moi ? »

Gilberte sentit que ces paroles s'adressaient directement à elle. Si elle en avait douté, le regard de l'officier était là pour le lui confirmer.

« En ce qui me concerne, répondit-elle en lui rendant son regard, par défi, je n'ai pas de voiture, je suis venue avec Agnès ; si elle veut y aller, je dois suivre.

— Très bien, allons-y, dit-il, sans même prendre l'avis de l'Américaine.

— Yes, sir », acquiescèrent en chœur les deux autres officiers. Il est vrai que la proposition de Thomas Fintel était tombée comme un ordre.

« Vous venez avec moi, dit-il à Gilberte, vous aussi, ajouta-t-il en s'adressant à la secrétaire de l'ambassadeur.

— Je vais avec Agnès », jeta le major Franco.

Thomas Fintel s'installa à l'avant, à côté d'Hussein, tandis que les deux jeunes femmes et le major Dantremant prenaient place sur la

1. Regardez qui revient.

banquette arrière. La lourdeur de la porte et l'épaisseur des vitres firent comprendre à Gilberte que la voiture était blindée. Elle fut brusquement mal à l'aise. L'impression d'étouffer lui serra la poitrine. Le véhicule avait parcouru près de huit cents mètres et devant eux, sous la lumière crue des projecteurs, se dressait un barrage.

« Je ne peux pas rester dans cette voiture », lança-t-elle d'un ton angoissé. L'officier se retourna et, d'une voix douce, précisa :

« On est presque arrivés, juste après le barrage. »

La voiture avait ralenti, et roulait presque au pas. Gilberte ouvrit sa portière.

« Je préfère marcher, excusez-moi.

— OK, OK. » Thomas demanda à son chauffeur d'arrêter la voiture et se retourna vers Gilberte.

« Je vous accompagne. »

Thomas habitait dans un immeuble loué par l'ambassade des Etats-Unis pour y loger des militaires américains. L'armée libanaise en assurait la protection. Thomas Fintel marchait silencieusement à côté de Gilberte. Elle se demanda s'il la prenait pour une folle ou pour une capricieuse. Elle eut un petit sourire en choisissant la première solution. Ils firent rapidement les quelques dizaines de mètres qui séparaient le barrage de l'immeuble. Le major Franco et Agnès étaient arrivés entre-temps et les attendaient dans le hall. Ils montèrent en ascenseur au dernier étage. Thomas occupait le roof, et avait une immense terrasse d'où l'on découvrait une partie de la ville et le bord de mer. Gilberte s'extasia devant la vue et le scintillement des lumières.

« Quel bel endroit », lança-t-elle en quittant la terrasse. Puis, avec une décontraction et un sans-gêne absolus, elle entama un tour du propriétaire, suivie par Dorothee et Thomas. Ils traversèrent la cuisine, firent une halte devant la salle de bain, s'arrêtèrent dans toutes les chambres, et en voyant celle de l'officier américain, Gilberte commenta, provocante :

« Pas mal du tout. »

Au salon, elle s'affala dans un fauteuil et retira ses bottes. « J'enlève mes chaussures, pour être plus à l'aise.

— Bien entendu », accepta Thomas avec une lueur d'amusement dans les yeux.

Il servit des bières à tout le monde, et vint s'asseoir à droite de Gilberte. La conversation papillonna d'un sujet à un autre, entrecoupée d'éclats de rire.

Vers deux heures du matin, tous se levèrent pour partir. Thomas Fintel les accompagna à la porte et demanda au major Franco :

« Vous croyez que je peux embrasser ces dames ? »

— Evidemment ! Pourquoi pas ? »

L'officier fit la bise à Agnès et à Dorothee puis se pencha sur

Gilberte. Il prit sa tête entre les mains et lentement, délicatement, déposa un baiser sur chaque joue avant de faire de même sur les lèvres.

« Merci, je m'y attendais », répliqua ironiquement Gilberte en le regardant droit dans les yeux, avant de lui tourner le dos et de s'engouffrer dans l'ascenseur.

*Achrafieh, dimanche 20 février 1983, 15 heures 30*

Anita écoutait attentivement, un sourire aux lèvres, Gilberte lui raconter les officiers américains gras et joufflus qu'elle avait rencontrés la veille. En taisant sa fin de soirée, la jeune femme faisait un portrait peu flatteur des « hommes aux joues roses comme des fesses de bébé » qu'elle avait observés.

« Il paraît que ce sont les meilleurs combattants du monde, mais je peux te dire qu'ils ne sont pas impressionnants. Ils n'ont même pas la volonté de tuer que tu peux lire dans les yeux de nos chabebs.

— Il n'y en avait même pas un de beau ?

— Si, deux ou trois, mais tu sais, sûrs d'eux, détestables. »

Anita soupira. Elle restait enfermée chez elle, ce n'était pas comme ça qu'elle allait « faire des rencontres ». Elle enviait sa voisine d'avoir le courage de sortir, d'aller à l'Ouest. Elle changea de sujet.

« Tu crois que l'accrochage entre les Américains et les Libyens va avoir des répercussions ici ? »

Elle faisait allusion à un incident qui avait opposé des Mig 23 et les F 14 du porte-avions *Nimitz* dans le golfe de Syrte, le matin. Les journaux télévisés en avaient fait leurs gros titres. Michel Khoury s'était exclamé : encore deux qui vont venir régler leurs comptes ici. Il avait expliqué à Camille que les Libyens, impuissants devant la sixième flotte, enverraient leurs amis libanais contre les Américains à Beyrouth.

« Si j'étais américain, je me méfierais », avait-il conclu.

Gilberte reprit à son compte cette opinion. Anita se pelotonna dans son fauteuil. « Nous allons encore prendre des coups.

— Mais non, tu ne risques rien, tu n'es pas américaine et tu ne sors pas de chez toi. Tu risques même moins que ceux qui sont allés en montagne. » Cent cinquante automobilistes étaient coincés depuis vingt-quatre heures par la neige au col du Baïdar, sur la route de Damas. Les secours avaient déjà descendu une quinzaine de cadavres de personnes, mortes de froid en tentant d'aller à pied au village voisin après avoir abandonné leur voiture ou asphyxiées par les gaz d'échappement pour avoir laissé tourner le moteur pour chauffer l'intérieur.

« Tu as vu ça ? Ce n'est pas croyable ! Mourir de froid au Liban ! Ce n'était jamais arrivé.



— Nous n'avons pas le temps, les bombes ou les balles arrivent trop vite ! »

Violette Khoury se hâta de décrocher le téléphone avant que la sonnerie ne réveille son mari.

« Ici le ministère de la Défense, is Miss Khoury here ? »

— Elle n'est pas là pour le moment, qui parle ?

— Ne quittez pas.

— Gilberte n'est pas là ? demanda une voix d'homme avec un fort accent américain.

— Non, puis-je lui demander de vous rappeler ?

— Merci, non, je rappellerai plus tard. »

Mme Khoury composa le numéro d'Anita, et demanda Gilberte.

« Ma chère, tu deviens célèbre, on vient de t'appeler du ministère de la Défense, et cette personne va rappeler.

— Qui ?

— Je ne sais pas. Un Américain, je crois, il n'a pas donné son nom. »

Gilberte rentra chez elle en devinant l'identité de celui qui avait téléphoné. Si c'était bien la même personne, il avait réussi à trouver son vrai nom et son numéro de téléphone. « Il a dû passer par Agnès », se dit-elle. Au moment où elle refermait la porte de l'appartement, le téléphone se remit à sonner. Elle fit signe à sa mère qu'elle allait décrocher, et reconnut instantanément la voix.

« Est-ce que nous pouvons déjeuner ensemble demain, au Sultan Ibrahim ? »

C'était le restaurant de poissons le plus réputé de Beyrouth-Ouest. Gilberte en fut d'autant plus ravie qu'il était situé au-dessus de la plage Saint-Simon, où elle se baignait le premier jour de la guerre, et qu'elle n'avait pas revue depuis.

« Pourquoi pas ? »

— Dois-je vous envoyer mon chauffeur, pour passer de l'autre côté ?

— Non ce n'est pas utile, j'ai une voiture.

— Oui, je sais, vous roulez dans une Fiat 125 bleue qui n'est pas à votre nom. »

Gilberte resta stupéfaite. C'était la voiture de service qu'elle utilisait fréquemment pour aller du Majliss à Adounis. Elle lui avait été prêtée par Fouad pour éviter les notes de taxi, et les papiers de ce véhicule étaient au nom d'un certain Escandassé qu'elle ne connaissait pas.

« Vous me surveillez ? »

— Non, il s'agit d'une procédure normale, nous faisons faire une

enquête sur toutes les personnes que nous rencontrons. Vous êtes bien placée pour le savoir. »

Gilberte rougit au téléphone. Non seulement il savait dans quelle voiture elle se déplaçait, mais en plus il était au courant de ses activités, moins de vingt-quatre heures après l'avoir rencontrée, et elle, elle ne savait toujours pas qui il était et ce qu'il faisait exactement.

*Adounis, lundi 21 février 1983, 11 heures 30*

Il faisait un temps superbe. Un ciel bleu, lavé par la pluie, mais un froid très vif. Gilberte avait abandonné son treillis pour un jean, à la surprise de tout son service. Elle sauta dans la Fiat avec un sourire.

Après la ligne de démarcation, au premier barrage, le soldat de l'armée libanaise de faction, emmitoufflé dans une parka, lui fit signe de passer sans rien lui demander. Gilberte ne s'était jamais aventurée seule à l'Ouest depuis près de deux ans. Au second barrage, l'homme de garde ne quitta pas la proximité du demi-tonneau dans lequel brûlaient des planches récupérées sur un chantier voisin, il la regarda passer, indifférent. Et de même pour les cinq contrôles qu'elle rencontra avant d'arriver au restaurant.

Lorsqu'elle entra dans la salle, le brouhaha des conversations s'interrompit brusquement. « Ils doivent tous se demander ce qu'une femme vient faire ici », pensa-t-elle avant de découvrir une table de militaires en uniformes. Au milieu d'eux, Thomas. Il se leva et se dirigea vers elle.

« Vous vous moquez de moi ! » l'apostropha Gilberte, prête à faire demi-tour.

Il la regarda, étonné, et lui proposa d'une voix douce :

« Venez vous asseoir. »

Un peu désorientée, elle le suivit et prit place à côté de lui. Son voisin immédiat, un capitaine de l'armée libanaise, se pencha vers elle, et lui demanda en arabe :

« Mais que venez-vous faire ici ? »

— Comment, ce que je viens faire ici ? rétorqua-t-elle sèchement en anglais. Pourquoi ne viendrais-je pas ? Est-ce interdit ? Ce n'est déjà plus le Liban ? »

Thomas, qui avait suivi l'échange, leva les bras.

« Stop ! Stop ! dit-il avec un grand sourire. Vous buvez quelque chose ? »

Elle accepta un verre d'arak. Pendant tout le déjeuner, Gilberte resta silencieuse, écoutant, l'air absent, les conversations des uns et des autres. Elle avait fini par comprendre que les officiers américains présents avaient invité leurs homologues libanais. Elle fulminait

intérieurement. Elle avait cru à un tête-à-tête et se retrouvait au centre d'une réunion d'état-major. Le repas dura des heures. Des sultans ibrahim<sup>1</sup> frits avaient succédé aux hommos, m'tabal<sup>2</sup> et autres salades orientales. Thomas essaya en vain d'entraîner Gilberte dans la conversation. Butée, elle répondit aux questions qui lui étaient directement posées par une série d'onomatopées qui découragèrent les plus patients. Puis ce furent d'excellents mérours grillés. Gilberte sentit son amertume fondre devant la qualité des plats. Après trois tournées de café turc à la cardamome, Thomas se pencha vers elle.

« Voulez-vous venir chez moi ? »

— Il n'en est pas question, répondit-elle vivement. Il risque d'y avoir autant de monde qu'ici pour me regarder comme une bête curieuse. Je ne suis pas une poupée de salon. Je rentre chez moi. »

De toute évidence, toute discussion était inutile. Thomas Fintel lui proposa que son chauffeur la suive pour la protéger.

« Je me débrouille très bien toute seule, merci. »

### *Beyrouth-Ouest, lundi 21 février 1983, 20 heures 30*

Lorsque Thomas Fintel entrouvrit la porte de son appartement, il resta pantois. Gilberte, un grand sourire sur les lèvres, lui demanda si elle devait rester sur le palier ou si elle pouvait entrer. Après le départ de la jeune femme dans l'après-midi, il s'était rendu compte que son invitation n'avait pas été des plus habiles. Il s'était promis de lui téléphoner le lendemain pour s'excuser. Il posa discrètement le revolver qu'il avait pris pour ouvrir. Le geste n'avait pas échappé à Gilberte.

« Tu te sers de ça comme clé ou tu reçois toujours les femmes avec ? » lui demanda-t-elle sur un ton moqueur.

Il bredouilla une phrase d'explication dans laquelle se mêlaient des mesures de sécurité et le fait qu'elle ne se soit pas annoncée.

« Il est vrai que l'on entre dans l'immeuble comme dans un moulin », lança-t-elle perfide en enlevant sa veste fourrée.

L'officier lui offrit à boire. Installés dans de profonds fauteuils, ils discutèrent de tout et de rien. Thomas regardait de plus en plus souvent sa montre.

« Tu devais sortir ? »

— J'ai effectivement un dîner ce soir.

— Et moi je crois que tu vas te décommander, parce que tu as une migraine qui t'empêche d'ouvrir les yeux. »

1. Petits rougets.

2. Salades de purée de pois chiches, d'aubergine.



Il la regarda, surpris. Elle poursuivit sur le même ton :

« Si je ne voulais pas de toi, je ne serais pas venue. »

Cette proposition directe sidéra l'Américain qui, la stupeur passée, éclata de rire, un peu pour cacher sa gêne.

Thomas Fintel lui plaisait. Son visage enfantin, son air parfois naïf contrastaient avec ses fonctions. De plus, c'était un militaire et Gilberte avait toujours été attirée par les uniformes.

Il téléphona pour se décommander. Elle fouilla dans le réfrigérateur pour trouver de quoi faire un dîner pour deux. Dehors le vent soufflait par rafales. La radio qu'ils écoutaient en sourdine annonça que les secours avaient retrouvé plus de trente-neuf cadavres autour des voitures bloquées au col du Baïdar, et que deux cents autres automobilistes étaient coincés par la neige sur la route de Faraya.

« Les Libanais se croient toujours plus malins que les autres, et sont persuadés de pouvoir passer où les autres ont échoué », dit-elle en déposant des sandwichs sur la table.

Elle devint sa maîtresse dans la nuit.

*Adounis, mardi 22 février 1983, 11 heures 30*

Abbas, assis derrière son bureau, écoutait Gilberte en jouant avec des trombones d'un air faussement détaché. Elle avait demandé à le voir et, depuis qu'elle était là, discutait de tout et de rien. La secrétaire avait apporté deux tasses de café, comme chaque fois qu'il recevait quelqu'un. Il attendait qu'elle aborde le sujet pour lequel elle était montée le voir. Attendre ainsi sans poser de question lui donnait un ascendant certain sur tous ceux qui demandaient à être reçus. Par contre, lorsqu'il convoquait quelqu'un, il entrait immédiatement dans le vif du sujet. Brusquement, elle se lança.

« Avant que tu l'apprennes par une tierce personne, je veux te dire que je sors avec un Américain. »

Elle lui révéla tout ce qu'elle savait à son propos et lui montra même la photo qu'elle lui avait prise la veille. Connaissant les méthodes d'Abbas, elle avait voulu couper court à toute possibilité de pression sur elle en mettant cartes sur table.

« Il est donc inutile de me faire surveiller. Si tu veux le voir, je veux bien organiser une rencontre, mais à la condition que ce soit officieux. Cela étant dit, ne me demande jamais de le trahir. »

— Non, non, répondit Abbas en secouant la tête. Je ne veux pas le rencontrer. Mais je te propose de faire la navette entre nous deux, si j'ai un jour besoin de quelque chose.

— Ah ! non, coupa-t-elle. Il n'en est pas question. Je t'ai dit que si tu as quelque chose à lui dire, tu le diras toi-même. Je ne veux pas être amenée à lui cacher quoi que ce soit.

— OK, d'accord, vis ta vie. »

Elle redescendit soulagée dans la salle d'opération. Abbas ferait sûrement part à Akram, le nouveau numéro deux du deuxième bureau, de ce qu'elle venait de lui dire. Elle n'en avait cure. Ce n'était pas un secret. Akram était le filleul de Cheikh Pierre. Il venait de chez H. K., avec qui il avait eu des démêlés sérieux. Elie Hobeika l'avait accusé d'avoir profité de ses fonctions pour monter une société et faire de l'argent. Il s'en était ouvert à son parrain qui avait immédiatement obtenu sa mutation comme adjoint d'Abbas. Marc le connaissait bien. Il avait combattu avec lui et montait le voir au quatrième chaque fois qu'il venait consulter des dossiers et étudier les données qui figuraient sur les cartes d'état-major de la salle d'opération. Il avait suggéré à la jeune femme de se tenir à distance. Au fil des jours, elle en était arrivée à se demander si Akram n'avait pas de solides contacts avec les Américains. Elle avait fini par poser la question à Tom qui lui avait répondu par un grand sourire.

Pratiquement tous les soirs, elle le rejoignait à l'Ouest. Elle s'était installée sans aucun complexe dans sa vie. Elle goûtait pleinement, en fait, les joies et les plaisirs de la vie de couple sans en avoir les inconvénients. Elle n'allait le voir que lorsqu'il était entièrement disponible. Gilberte avait réussi peu à peu à imposer à son amant une vie personnelle entièrement consacrée à ses désirs. Elle n'était plus la femme intouchable d'un Fouad Abou Nader ou la femme objet-repos-du-guerrier d'un Tito. Elle était femme, aimée pour elle-même. Et elle découvrait sans cesse son pouvoir.

Seule ombre au tableau, le problème de sécurité, envahissant. Les Américains étaient de moins en moins acceptés à l'Ouest. Les déclarations haineuses se multipliaient. Elle avait suggéré à Tom de déménager et de s'installer à l'Est, ce qu'il avait refusé, expliquant qu'il était venu au Liban pour s'occuper de remettre à flot une armée nationale en état de liquéfaction, et non former une armée chrétienne. Elle lui avait rétorqué que le vrai Liban était de l'autre côté et qu'il était impossible d'imposer quelque chose à ceux qui n'en voulaient pas.

Le premier attentat contre la présence américaine eut lieu dans la nuit du 26 au 27 février. Cinq mines antichars de fabrication yougoslave avaient été déposées dans une Fiat bleue, elle-même garée à Laylaki, près de la faculté des sciences, à moins de trois cents mètres d'une position de marines. Fort heureusement, une seule d'entre elles avait explosé sans faire de victime.

« Le message est très clair, avait argumenté Gilberte. La prochaine fois, ce sera plus sérieux. »

*Ousäi, dimanche 6 mars 1983, 8 heures 55*

Les douze marines qui patrouillaient à pied étaient très nerveux. Ils arrivaient à l'endroit où deux heures auparavant une patrouille italienne était tombée dans une embuscade qui avait fait neuf blessés. Ils progressaient lentement, en deux groupes, de chaque côté de l'avenue, en longeant les façades et en se couvrant mutuellement. Leur nervosité tenait aussi au fait que leurs armes étaient dépourvues de chargeur. Les consignes étaient très strictes à ce sujet pour éviter tout incident dû à la précipitation.

L'homme qui marchait en tête eut juste le temps de voir un bras qui, de la fenêtre du second étage d'un immeuble en construction, lançait un objet rond dans leur direction. Il cria et se jeta à terre. La grenade explosa, blessant les cinq hommes qui étaient derrière lui.

Tout alla ensuite très vite. Mais le temps de sortir les chargeurs de leurs étuis, d'en garnir les M 16 et de réagir, le lanceur avait disparu. Appels radio, arrivée de renforts, évacuation des blessés — tous assez légèrement, les casques d'acier et les gilets pare-éclats ayant joué leur rôle —, moins d'une demi-heure plus tard, les agences de presse recevaient un coup de téléphone revendiquant les deux attentats au nom d'une organisation totalement inconnue, le « Jiad islamique Al-Jihad Al-Islami ».

Le lendemain, Georges le Français eut la surprise de voir entrer Gilberte dans son bureau. Leurs relations s'étaient améliorées : elle lui disait bonjour et leurs rapports professionnels étaient nettement moins froids. Elle évoqua le double attentat de la veille.

« Comme par hasard, ça arrive quand il est question d'étendre la mission de la Force multinationale dans la montagne.

— Ces attentats ont atteint leur but, affirma l'ancien patron du CERM. Ils visaient à démontrer que la Force ne peut se protéger elle-même, et donc qu'il est difficile qu'elle protège les autres. Inutile dès lors d'envisager son déploiement dans la montagne.

— Tu connais, toi, le Jiad islamique Al-Jihad Al-Islami ?

— D'après ce que je sais, c'est un nom collectif qui cache tous les groupes intégristes et peut-être plus particulièrement l'organisation Al Tawil Amal islamique, le groupe pro-iranien qui a fait sécession avec le mouvement Amal en juin 82, tu te rappelles, celui qui est dirigé par Hussein Moussaoui. C'est un pavillon commun. Il ne faut pas s'attarder au nom, c'est ce qui se cache derrière qui va être intéressant, parce que cela ne fait que commencer. »



*Beyrouth-Ouest, jeudi 7 avril 1983, 4 heures 30*

La clé tourna avec des craquements secs dans la grosse serrure de la porte de la cellule. La porte s'ouvrit et dévoila un homme en pyjama blanc, allongé à même le sol. Rasé de près, les cheveux peignés en arrière, il semblait en prière. En s'approchant, Joseph Freiha, l'avocat général de la Cour de cassation, s'aperçut qu'il balbutiait des phrases indistinctes.

« Ibrahim Taraf, le président de la République a rejeté votre recours en grâce, la décision du tribunal sera appliquée demain matin. Il faut que vous fassiez preuve de courage. »

« Le bourreau de Sanayeh », comme les journaux l'avaient appelé, était étudiant en droit. Il était né à Marjayoun la même année que Béchir Gémayel et Walid Joumblatt, en 1947. Il logeait chez Mathilde Barout et son fils Marcel. Un jour de 1980, ils avaient voulu l'expulser. Il avait demandé vingt-quatre heures pour trouver une autre chambre. Dans la nuit, il avait tué et dépecé la mère et le fils et avait enterré leurs restes dans le jardin public de Sanayeh, en plein centre de Beyrouth-Ouest.

Événement rarissime au Liban, son dossier avait été instruit complètement, il avait été jugé, condamné à mort en juillet 1980, et la Cour de cassation venait de confirmer le verdict. Il s'était écrié en entendant la sentence :

« Si j'étais milicien ou tueur à gages, vous n'auriez jamais accepté de me voir, par peur. Mais comme je ne suis qu'un simple étudiant sans appui politique, vous me condamnez. »

Les juges avaient baissé la tête.

Son avocat, Nahémé Hamieh, lui avait rendu visite la veille au soir pour essayer de le préparer à l'exécution.

« La situation est très mauvaise, lui avait-il dit.

— J'espère toujours en la grâce présidentielle », avait rétorqué, confiant, le condamné. L'avocat n'avait pas eu le courage de lui dire qu'Amine Gémayel avait rejeté l'appel en grâce le matin même par le décret n° 437, et qu'il allait être pendu en place publique, comme le voulait la tradition depuis le régime de Bchara El-Khoury. Les trois dernières exécutions dataient du tout début du mandat présidentiel de Sleiman Frangié. Par la suite, les tribunaux n'avaient plus condamné à mort, même plus condamné du tout. Il était vrai que la justice, comme la police, était totalement impuissante dans ce pays où l'on avait volé la voiture officielle du premier ministre sans que l'on ait pu retrouver ni le véhicule ni le voleur. La potence avait été dressée dans la nuit dans le jardin des Arts et Métiers, à une cinquantaine de mètres de l'endroit où avait eu lieu le double meurtre.

En entendant les propos de l'avocat général Joseph Freiha, Ibrahim Taraf fut comme frappé par la foudre, puis se mit à hurler.

« Je suis victime d'une injustice. Je suis innocent. Je vous en supplie, épargnez-moi. Pourquoi m'exécuter, moi ? »

Les gardiens lui demandèrent de se lever et de passer ses vêtements. Il ne semblait pas entendre ce qui lui était dit et se roulait par terre. Le médecin de la prison des femmes de Raml El-Zarif, dans laquelle il était au secret depuis plusieurs jours, s'approcha et l'examina. A voix haute pour les huissiers qui prenaient des notes, il déclara que le condamné était en parfaite santé. Le cas contraire aurait entraîné un report de l'exécution. Le cheikh sunnite Moustafa Zebib, qui était venu l'assister religieusement, l'invita à se ressaisir et à s'apprêter à comparaître devant le Tout-Puissant en lui proposant de répéter après lui des versets du Coran. Taraf répondit par des hurlements et continua à se rouler sur le sol.

Le beau-frère du condamné, l'époux de sa sœur Fatmé, Mohamed Daher, se présenta à la porte de la prison pour voir une dernière fois Taraf. Il fut vertement refoulé et on lui conseilla d'aller au jardin des Arts et Métiers où, prévenus par la presse, des curieux se pressaient autour de la potence. Leur nombre augmentait de minute en minute.

Joseph Freiha lui demanda une dernière fois de s'habiller. Ibrahim Taraf, le teint gris, n'arrivant plus à articuler, le regarda en hurlant. Sur un signe de l'avocat général, des gardiens ramenèrent les bras du condamné dans le dos, lui passèrent des menottes et le portèrent jusqu'au fourgon cellulaire qui attendait dans la cour. Le véhicule dut se frayer un chemin dans la foule compacte qui attendait sur les lieux de l'exécution. Lorsque Taraf aperçut l'estrade, il se remit à hurler son innocence. Les gardiens tentèrent de le porter, mais comme il se débattait, ils se mirent à plusieurs pour le hisser sur les planches. Deux bourreaux en treillis, une cagoule sur le visage, l'empoignèrent, lui passèrent non sans peine la camisole blanche des condamnés et lui mirent la corde au cou. Taraf se dressa sur la pointe des pieds, ferma les yeux et cria :

« Allah Akbar<sup>1</sup> ! »

La trappe bascula doucement dans un couinement de pièce rouillée, la corde se tendit lentement, étouffant le condamné au lieu de lui casser les vertèbres cervicales. Un des policiers présents se suspendit aux jambes de Taraf pour mettre fin à son agonie.

1. Dieu est grand.

*Beyrouth-Ouest, jeudi 7 avril 1983, 19 heures*

Des frissons d'horreur et de dégoût secouèrent Gilberte lorsque Tom lui raconta l'exécution. Elle se souvenait de la condamnation à mort. Elle en avait discuté avec Fouad dans un couloir du Majliss et lui avait dit que bien d'autres personnes méritaient d'être condamnées pour meurtre.

« C'est ignoble. C'est aussi ignoble que ce qu'il a fait. »

Tom la regarda d'un air étonné. Il découvrait qu'elle n'était pas indifférente, comme beaucoup de jeunes qu'il avait rencontrés, à la mort d'autrui. Elle se méprit sur son regard.

« Je sais que vous les Américains vous êtes les champions de la justice et de l'ordre, je connais votre valeur de l'exemple. Vous condamnez à la chaise électrique à tour de bras, tu crois que c'est mieux ? »

Il la prit dans ses bras et la fit taire par un baiser. Soudain elle le repoussa.

« J'ai entendu dire que des attentats se préparaient contre vous. »

Le visage de son amant devint brusquement très sérieux.

« Que sais-tu à ce propos ? »

— Rien de très précis, mais nous avons appris que des quantités d'explosifs venaient d'arriver à Beyrouth et qu'un spécialiste en voiture piégée ne devrait pas tarder à venir d'Iran.

— La source ?

— Ecoute-moi bien, je vais te dire une chose que je ne te répéterai pas. J'ai refusé de travailler pour les Français, j'ai refusé de travailler pour les Juifs, ce n'est pas pour commencer à travailler pour la CIA. Jamais, tu m'entends, jamais je ne te dirai mes sources. Si j'ai des informations concernant ta sécurité, je te les donnerai, mais pas plus. »

Elle avait les yeux brillants de colère et les veines du cou gonflées de rage. Il s'excusa et promit de ne plus lui poser de questions. Pour lui prouver sa bonne volonté, il lui confia que les services des écoutes américains avaient intercepté un message entre Téhéran et l'ambassade iranienne à Beyrouth faisant état d'une somme de 30 000 dollars débloquée pour une opération qui n'était pas précisée.

« J'ai eu des rapports concernant des risques d'attentats, et nous sommes très vigilants sur ce chapitre. »

— Je crois que vous y avez tout intérêt, lui dit-elle, calmée.

— Nos gars ont reçu des consignes très strictes à ce sujet. Les armes sont désormais chargées, armées, et la sécurité mise, l'ordre d'ouvrir le feu est permanent dès que quelqu'un se sent en danger. »



*Aïn Mreïssé, lundi 18 avril 1983, 13 heures*

Derrière la porte fermée à clé de la cafétéria du dernier étage de l'ambassade des Etats-Unis, où Tom et Gilberte s'étaient connus, seule une des tables du fond de la salle était occupée par une petite dizaine d'hommes. Laissant entrer la chaleur printanière et le brouhaha de la circulation de la corniche, la baie vitrée près de laquelle ils s'étaient installés donnait sur la mer. Ils n'avaient que le large comme vis-à-vis, ce qui rendait toute écoute électronique de leur discussion impossible. En bras de chemise, des dossiers étalés devant eux, tous les responsables de la CIA en poste dans les pays du Moyen-Orient étaient réunis autour de leur patron arrivé la veille de Washington. Robert Clayton Ames, dit Bob, la cinquantaine sportive, faisait partie de la légende de l'Agence. Ses éternelles lunettes de pilote, ses bottes de cow-boy, ses tenues décontractées et son flegme à faire pâlir de jalousie un lord anglais cachaient le meilleur analyste du Moyen-Orient de tout le renseignement américain. Il était l'un des rares sinon le seul à pouvoir appeler de jour comme de nuit William Casey, le directeur général de la CIA. Depuis quelques mois, il était également le conseiller officieux mais très écouté du ministre de la Défense américain George Shultz.

Sa connaissance du monde arabe lui permettait de nager comme un poisson dans l'eau au milieu de la guerre permanente que se livraient les services secrets à Beyrouth. La capitale libanaise était un nid d'espions en tout genre. La profession d'agent secret figurait presque sur les cartes de visite. Les « officiels » des ambassades se réunissaient régulièrement entre eux. L'un des jeux de société dans les salons et les réceptions consistait à découvrir les identités et les couvertures des « clandestins », qui perdaient leur incognito quelques semaines au grand maximum après leur installation. Quant aux « correspondants » locaux, ils affichaient leur appartenance pour mieux exploiter leurs affaires personnelles. Aucun attentat, aucun coup de feu, aucune bombe ou voiture piégée, rien n'était gratuit. Il fallait toujours y lire une démarche diplomatique, un avertissement ou une sanction de la main des mouhabarats<sup>1</sup> d'une milice, d'un parti politique ou d'un pays. Pour survivre et surtout pour être efficace à Beyrouth, il fallait suivre et même prévoir les alliances ou les trahisons qui se succédaient parfois très rapidement. Robert Ames savait y faire. Il avait convoqué tous les chefs de poste pour explorer la montée de l'intégrisme chiite et les risques de développement du terrorisme dans la région.

Deux étages plus bas, de l'autre côté du bâtiment, dans son bureau, torse nu, l'ambassadeur Robert Dillon se préparait à enfiler

1. Services de renseignement.

un tee-shirt pour aller faire son jogging quotidien, lorsque le téléphone sonna. Il décrocha mais n'eut pas le temps de prononcer un mot : une formidable explosion le projeta contre la cloison qui s'effondra sur lui. Les piliers porteurs du hall d'entrée, avalés par une boule de feu, disparurent et tous les étages de la façade jusqu'à la terrasse s'écroulèrent comme un jeu de cartes sur une profondeur d'une quinzaine de mètres. Le dépôt de grenades lacrymogènes antiémeutes des marines qui gardaient les locaux explosa.

Les amortisseurs effacés par un lourd chargement recouvert d'une bâche, une camionnette pick-up noire GMC qui avait pu s'approcher du perron de l'ambassade grâce à de fausses plaques diplomatiques immatriculées 104-21<sup>1</sup>. Elle venait de forcer la porte vitrée du préau d'entrée et y avait explosé.

A l'aveuglette, dans la fumée et la poussière, toussant et crachant à cause de gaz lacrymogènes, choqué, Robert Dillon se glissa entre des pans de mur et franchit difficilement l'amas de gravats, aidé par des soldats français accourus de la chancellerie Clemencau voisine. Un cordon de bérets verts se mit immédiatement en place pour interdire l'approche des ruines. Plusieurs voitures brûlaient. Des débris humains jonchaient le sol. Deux corps ensanglantés de marines, reconnaissables à leurs lambeaux d'uniforme, furent déplacés pour permettre aux ambulances d'approcher. Des hélicoptères américains se posèrent sur la corniche pour évacuer les blessés. Des grues furent réquisitionnées dans l'entreprise Oger voisine pour faciliter le déblaiement et dégager les victimes. Au milieu des secours, une quinzaine de GI's se mirent à ramasser tous les papiers qu'ils trouvaient pour les mettre dans des sacs en plastique et les évacuer sur le porte-hélicoptères américain *Guadalcanal* qui s'approchait de la côte à toute vitesse.

Le téléphone sonna dans le bureau de l'Agence France Presse. Une voix avec un accent libanais revendiqua, en arabe, l'attention au nom de l'organisation du Jiad islamique et affirma qu'il avait pour nom de code « Amalyat Al-Fajr » (opération de l'Aube).

Le président Amine Gémayel, au volant de sa voiture, entouré d'une nuée de gardes du corps, arriva dans l'heure qui suivit. Il salua l'ambassadeur Dillon, écouta, atterré, les explications des responsables des secours. Un artificier lui expliqua que la camionnette devait contenir environ deux cent cinquante kilos d'hexogène. On lui montra une pendule murale, miraculeusement intacte, arrêtée sur 13 heures 04.

Tom était parti le matin en hélicoptère pour Chypre où il devait

1. Le premier chiffre est celui de l'ambassade des Etats-Unis, le second indique qu'il s'agissait de la 21<sup>e</sup> voiture du parc automobile de la délégation. Celle de l'ambassadeur portait le numéro 1.

prendre un avion pour l'Allemagne afin d'assister à une réunion. Il avait fait demi-tour à Larnaca et était précipitamment revenu.

De sa terrasse, Gilberte et lui voyaient le halo lumineux des projecteurs installés par les secouristes. Plus de cinq heures après l'explosion, ils avaient dégagé une femme en vie et espéraient toujours trouver des survivants. Il y avait une centaine de blessés, la moitié des effectifs de la chancellerie. Une trentaine de cadavres avaient, pour l'instant, été dégagés. Seuls vingt-trois étaient identifiés. Tom savait que les autres, officiellement les sans-nom, étaient les responsables de la CIA qui étaient en réunion dans la cafétéria. Tous — sauf un, William Buckley, qui était sorti quelques minutes plus tôt parce qu'il avait un rendez-vous — avaient été tués, et il n'était pas question que l'ambassade dévoile leurs patronymes.

Le 15 234<sup>e</sup> attentat perpétré à Beyrouth depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1975 avait porté un coup très dur à l'Agence américaine. C'était un véritable désastre qui rendait les Etats-Unis aveugles et sourds pendant un moment difficile. Il faudrait des mois, voire des années pour reconstituer une telle équipe de spécialistes.

« C'est bien fait pour votre gueule, s'exclama Gilberte. Ils auraient dû en mettre plus, que l'ambassadeur et tout son staff y passent également.

— Pourquoi cette haine ? » demanda-t-il doucement.

Il avait les larmes aux yeux, beaucoup de ses amis étaient morts dans l'attentat. Emportée par sa fougue, elle ne s'en était pas aperçue.

« Vous n'avez pas compris ! Vous ne comprenez rien. Vous n'êtes pas là parce que vous voulez sauver ce pays, s'emporta-t-elle. Parce que vous aimez les Libanais. Vous méritez ce qui vous arrive. Tous les employés de votre sécurité sont des chiïtes, même ton chauffeur est chiïte. C'est Arafat qui vous les a envoyés, et tu t'étonnes ! Ce que je trouve étonnant, c'est que ça n'ait pas eu lieu plus tôt et qu'il y ait encore des survivants. Ton bonhomme de la CIA n'était là que depuis hier. Comment l'ont-ils su ? Comment étaient-ils au courant de la réunion ? Dis-le-moi. »

Tom baissa la tête et ne répondit pas. L'ambassade ayant été détruite, les prochaines cibles seraient les personnels. Tom décida de déménager et d'aller s'installer en secteur Est.

*Oberly, samedi 9 juillet 1983, 11 heures 30*

D'un geste nerveux, Georges le Français enclencha la première et démarra. Dans le rétroviseur, il vit la R 12 l'imiter. Il coïna son revolver entre ses cuisses, crosse en l'air. Il alluma la radio et s'efforça



de rouler normalement, tout en surveillant la voiture qui le suivait. Il était déterminé à tirer si elle faisait mine de le doubler.

Il s'était aperçu l'avant-veille qu'une voiture avec deux hommes à bord était toujours dans son sillage. Il avait failli s'arrêter pour aller leur demander des explications. Il y avait vite renoncé, curieux de savoir qui pouvait bien le filer ou le faire filer. Il avait continué à agir comme il le faisait habituellement, en étant toutefois beaucoup plus tendu. Il prit la direction d'Oberly avec la ferme intention de mettre un point final à cette filature. Il pensait avoir trouvé, par déduction, qui en était l'ordonnateur. Le flash d'information interrompit ses réflexions.

*« ... A l'occasion du Yaoum El-Qhods<sup>1</sup> le Hezbollah a organisé une fête militaire à Baalbek. Précédés du portrait de l'ayatollah Khomeiny, 7 000 hommes équipés de lance-roquettes, de kalachnikovs, d'orgues de Staline, de blindés légers et de canons de campagne ont défilé dans les rues de la capitale de la Békaa. Plusieurs centaines de pasdarans iraniens arrivés au Liban en juin dernier pour combattre les troupes israéliennes lors de l'opération Paix en Galilée ont été ovationnés. Une meeting a clôturé les manifestations dans le stade de l'Imam-Khomeiny, durant lequel des dizaines de milliers de personnes ont scandé des slogans hostiles à Israël, aux Etats-Unis, mais aussi à l'Union soviétique... »*

Georges se félicita d'avoir ouvert un dossier sur l'Iran. Depuis qu'il avait pris en main le nouveau service d'analyse de politique internationale, il nageait dans un bonheur professionnel exceptionnel. Abbas avait maladivement surcloisonné le « 2 B » et lui avait donné une tout autre orientation. Le militaire restait une de ses grandes missions, mais il y avait adjoint du politique, intérieur et extérieur. « La folie des grandeurs », avait estimé Georges, mais ce n'était pas son affaire et la mission qui lui avait été confiée le passionnait. Malgré les portes fermées et les interdictions qui empêchaient de passer d'un étage à l'autre, Georges avait gardé un œil sur les analyses et la recherche purement militaire grâce à Joseph Hakiki qui venait lui demander des conseils. C'est ainsi qu'il s'était aperçu qu'Abbas négligeait complètement la montée de l'intégrisme chiite et ses conséquences sur le terrain. Il se promit de faire récupérer les textes diffusés par les radios concernant cette manifestation à Baalbek et de faire découper tous les articles sur le même sujet.

En arrivant à Oberly, il alla directement au quatrième étage et entra sans frapper dans le bureau d'Abbas.

« Peux-tu dire à tes traîne-patins d'arrêter ? Je voudrais également ajouter une chose : la prochaine fois, je ne viendrai pas te voir, je les descends. »

Abbas ne chercha pas à dissimuler.

« Ce n'est rien. Ça fait partie de leur formation d'apprendre à suivre quelqu'un. »

1. Journée de Jérusalem.

— Ne te fous pas de moi en plus. Tu sais bien que beaucoup d'entre eux n'ont plus besoin d'être formés depuis longtemps. Cela te donne surtout des détails sur l'emploi du temps de ton personnel. Je suppose qu'on te fait des comptes rendus de filature. En ce qui me concerne, te voilà prévenu.

— Comment t'es-tu aperçu que tu étais suivi ?

— Succar à beau être leur patron, il n'est pas très malin. Il devrait vérifier que ses gars travaillent avec des voitures passe-partout. La leur a des phares qui merdent, l'un est blanc, l'autre jaune. Ça se remarque. »

Georges le Français sortit du bureau furieux. Abbas n'avait même pas fait semblant d'ignorer. C'était donc lui qui avait donné les ordres. Son départ du service d'analyse militaire prit brusquement une autre signification. Il n'avait pas été chargé d'ouvrir un autre secteur d'activité, il avait purement et simplement été dégagé en touche. Il passa dans son bureau pour laisser avant de partir des consignes concernant le Hezbollah à Baalbek. Dans la cour, il vit ses deux suiveurs, un tournevis à la main, penchés sur les phares de leur voiture.

### *Achrafieh, samedi 9 juillet 1983, 22 heures 45*

Il y avait foule au Time Out. Gilberte et Tom se dirigèrent vers l'une des tables du fond de la salle, près de la porte qui donnait sur le jardin où étaient déjà installés le major Alexander Franco, Agnès et une jeune femme que Tom, visiblement heureux de la rencontrer, salua avec chaleur. Il la présenta à Gilberte.

« C'est Betty Brient, une amie de longue date. Elle vient faire un stage de deux mois à l'ambassade. Betty, je te présente l'amour de ma vie, Gilberte, une Libanaise au nationalisme pur et dur. »

Elles se saluèrent. Betty avait un sourire chaleureux. Elle regarda la Libanaise.

« Vous le supportez ? Oh, je sais, comme tous les Américains, c'est un grand bébé qui a besoin d'affection, mais qu'il faut parfois gronder. »

Sa spontanéité plut d'emblée à Gilberte. Le trio, arrivé quelques minutes plus tôt, avait décidé de fêter l'arrivée de Betty au calme. Des éclats de rire perçaient par intermittence le brouhaha des conversations.

« Allons sur la terrasse, proposa Gilberte, il fait peut-être plus chaud, mais nous serons tranquilles. »

Les lampes disséminées dans les arbres donnaient une lumière douce. Ils prirent place et Gilberte aperçut Marc Flamant et Aymeric Marchall, installés à la table voisine. Elle leur proposa de se joindre à eux et fit les présentations.

« Que fais-tu encore au Liban ? demanda-t-elle à Aymeric, il n'y a pas de guerre, pourtant.

— Ça pourrait ne pas tarder.

— Ne parle pas de malheur. Toujours à Gharbieh ?

— Eh oui. Ils sont plus accueillants là-bas, avec l'intégrisme en prime.

— Il revient de Baalbek, précisa Marc. Il me racontait le Hezbollah et il veut nous faire peur. Selon lui, ces gens vont nous bouffer. »

Gilberte traduisit pour Tom. L'officier américain fixa le journaliste.

« Vous venez vraiment de Baalbek ?

— N'étant que français, c'est encore possible, répondit-il avec un sourire en coin. Peut-être plus pour longtemps. »

Gilberte avoua ne pas attacher beaucoup d'importance à cette bande d'illuminés. Le major Franco fit la moue.

« Illuminés ou pas, ils ont fait très fort en avril contre nous.

— Ils sont assez puissants et surtout difficiles à identifier, en dehors de deux ou trois responsables, reconnut le journaliste.

— Ceux qui ont fait sauter l'ambassade sont des Iraniens, pas des Libanais, jeta avec agressivité Gilberte.

— Les deux, expliqua Aymeric. Chez les musulmans intégristes, il n'y a pas de séparation entre les Etats puisque le Coran dit formellement qu'il est interdit de diviser l'Umma<sup>1</sup>. Les Iraniens sont donc ici chez eux, comme les Libanais le sont en Iran et bien que là-bas ils soient perses et non arabes. Tout vient, c'est vrai, d'Iran, à commencer par le mot " Hezbollah " qui est apparu pour la première fois dans la presse de Téhéran lors des manifestations contre Abol Hassan Bani Sadr, alors président de la République iranienne.

« Les hezbollahs — ici au Liban, ils se nomment eux-mêmes les hezbollahs — viennent pour la plupart du sous-prolétariat urbain. Ils reçoivent un salaire mensuel dérisoire pour être à la disposition du mollah du coin et faire appliquer ses " souhaits ". C'est une sorte de police religieuse comme celle d'Arabie saoudite, mais avec des méthodes plus expéditives. Ils se sont spécialisés dans les combats de rue et les raids contre les sièges des partis politiques d'opposition ou les résidences des antikhoméinistes. Ils se sont surtout distingués en mettant le feu aux imprimeries des journaux qui critiquaient le régime, en perturbant les rassemblements de l'opposition, en attaquant les participants avec des couteaux, des chaînes et même des hachoirs. Ils ont défigurés à coups de lame de rasoir ou de jet d'acide les femmes qui manifestaient contre le port du tchador. Leur slogan est simple et rappelle étrangement celui des nazis en Allemagne :

1. La nation musulmane.



“ Hezb faqat Hezb-Allah, Rahbar faqat Rouhollah<sup>1</sup>. ” Leurs cadres ont été formés ici, au Liban. Il y a eu un accord d’assistance militaire en 1972, entre Arafat et Khomeiny, lorsqu’il était encore en exil à Najaf en Irak. Les douze premiers stagiaires iraniens — neuf hommes et trois femmes — sont arrivés quinze jours après à Beyrouth pour suivre un entraînement poussé dans le camp de Bourj El-Brajneh. Deux ans plus tard, ils sont repartis avec le titre d’ “ experts en guérilla ”. Dans ces douze premiers, il y avait le fils de l’ayatollah Montazeri, Mohammad, que tu connais sûrement sous le nom de l’ayatollah Ringo. C’est celui qui porte toujours un colt sous son abaya et qui préside ces tribunaux religieux qui condamnent à mort à tour de bras. Ils seraient à peu près sept cents à avoir suivi ces stages. Et maintenant, ils reviennent jouer les professeurs dans la Békaa.

— Il n’y a pas que des Iraniens qui y sont instructeurs, fit remarquer Tom d’un air entendu.

— Tout à fait exact, répliqua Aymeric. Il y a certains de vos anciens du Vietnam.

— Des Américains ! » lâcha Betty qui avait suivi la conversation avec intérêt. Gilberte tombait des nues. Comment des Américains pouvaient-ils enseigner l’art de tuer à des gens qui allaient l’exercer sur leurs compatriotes ?

« Le fric ! fit le major Franco en hochant la tête. Le fric pourrit tout et tout le monde.

— Ils ne touchent pourtant pas des fortunes. Entre 1 000 et 5 000 dollars par mois, selon leurs spécialités et leurs compétences.

— C’est fou ! releva Gilberte.

— Ils ne sont pas des dizaines, corrigea Aymeric. Il y en a trois, si mes renseignements sont exacts. Les autres sont d’anciens militaires yéménites, libyens, des déserteurs irakiens et quelques Allemands ou Anglais.

— Pas de Français ?

— Pas que je sache. Nos mercenaires n’aiment pas leur genre de thèses idéologiques. Il y a chez eux un brin de traditionalisme qui leur fait choisir leurs causes. Tout ce beau monde réside dans une ancienne propriété qui a longtemps fait de l’élevage de poulets et qui s’appelle maintenant le camp Mohammed Madhloum.

— Ce n’est pas le seul camp, précisa le major Franco. Ils sont aussi dans l’ancienne caserne Abdallah qui appartenait à l’armée libanaise, celle qui coiffe la colline au sud-ouest de Baalbek.

— Et qui assure leur logistique ? demanda Marc.

— Téhéran bien sûr, mais avec l’accord de la Syrie. Tout passe par Damas : armes, argent, plans des objectifs visés, encadrement. Tout arrive dans une sorte de gare de triage située dans l’ancien centre de vacances de l’armée syrienne à Zebdani, dans le mont

1. « Un seul parti, le parti d’Allah, un seul chef, Rouhollah. »

Liban. Ce centre est toujours commandé par des officiers syriens, mais il y a en permanence entre cinq cents et six cents pasdarans.

— Ce sont eux, le Jiad islamique ? demanda Gilberte.

— Jiad islamique est une signature collective. Ceux qui ont balancé la grenade sur les marines à Ousaï et ceux qui ont préparé l'attentat contre l'ambassade ne sont pas les mêmes. Mais tous travaillent sous le contrôle d'un dénommé Assayed Ahmed Al-Fihri, qui est responsable du Hezbollah pour le Proche-Orient. Il a été nommé par Khomeiny en personne et réside à Damas. L'ambassadeur d'Iran en Syrie, l'hodjatoleslam Ali Akbar Montachami, est la cheville ouvrière de la création et du développement du Hezbollah au Liban. Il est aidé par son attaché militaire, le colonel Hussein Haromi Zadem, que l'on voit plus souvent dans la Békaa qu'à Damas.

— A votre avis, pourquoi les intégristes trouvent-ils un terrain si favorable dans ce pays ? demanda Betty.

— Argent et luttes d'influences au sein de la communauté chiite, avec en prime le rejet des appels du pied des chiites modérés par les chrétiens.

— Maintenant, c'est notre faute si le Hezbollah s'implante chez nous ! s'exclama Gilberte.

— Il y a de ça à l'origine. Vous avez toujours repoussé les gestes des chiites modérés parce que l'on ne mélangeait pas les torchons et les serviettes. Les exemples foisonnent, de Sleiman Frangié qui les traitait de corbeaux, à Béchir Gémayel qui les ignorait. Ils se sont d'abord tournés vers les Palestiniens, puis vers ceux qui pouvaient les payer. Et il n'y a que l'Iran qui veuille bien leur donner du fric. C'est un peu simpliste comme explication mais je te jure que c'est ça. Rajoute à cette sauce les erreurs politiques d'un Nabih Berri et laisse cuire à petit feu. Ça réussit à tous les coups.

— Nabih Berri se bat contre le Hezbollah. Il essaie de contenir leur influence.

— C'est vrai, mais il refuse de reconnaître qu'il est bouffé de l'intérieur depuis sa visite à Baabda en juin 82, lorsqu'il a passé outre aux conseils venus d'Iran et qu'il a accepté de se rendre à la première réunion du Comité de Salut public lancée par Sarkis. Il a signé la fin de la neutralité iranienne le concernant. Pire, il s'est aliéné l'Iran. Ils ont exploité à fond l'échec de cette réunion, pour se démarquer de la pseudo-laïcité de Nabih Berri. Pour contrer son mouvement, un moyen : l'argent. Le Hezbollah paie mieux, il offre de meilleurs services sociaux, médicaux et donne les armes gratuitement.

« Khomeiny entend mener au Liban la révolution islamique de l'extérieur, comme il l'a fait pour l'Iran. Il utilise les mêmes méthodes, adaptées aux réalités libanaises. Radio-Téhéran, tous les matins, diffuse deux heures d'émissions spécifiques à destination du Liban. Khomeiny y intervient lors des grandes occasions pour

commenter les événements libanais. Les discours de Khomeiny sont distribués en cassettes. Depuis un an, le Hezbollah gagne du terrain. C'est une nouvelle donnée qui ne rentre pas dans le cadre du débat droite-gauche. C'est pour cela qu'ils ont brûlé ce matin les drapeaux américain et soviétique en hurlant " ni Est ni Ouest ". »

*Adounis, jeudi 14 juillet 1983, 9 heures*

C'est une demande de rendez-vous qui amena Georges le Français dans le bureau d'Abbas à neuf heures très précises. La secrétaire le pria de s'asseoir un instant en face d'elle.

« Il est au téléphone. »

Georges s'exécuta en souriant. Il avait respecté les procédures hiérarchiques, pour bien marquer que son intrusion de samedi était exceptionnelle. En lui faisant faire antichambre, le patron du B 2 entendait lui montrer que les décisions venaient de lui. La complicité qui avait été le ciment du service avait totalement disparu au profit d'un fonctionnariat quasi caricatural. Sa décision était arrivée à temps. Il passa un bon quart d'heure à observer la jeune fille feuilleter un magazine. Très mignonne, une vingtaine d'années au maximum, elle faisait beaucoup plus partie du décorum utile qu'elle n'était secrétaire. Le téléphone sonna. La jeune femme lui fit signe que la voie était libre. Assis à son bureau, Abbas avait les journaux étalés devant lui. Ils se serrèrent la main et échangèrent quelques banalités puis Georges lança :

« Je souhaiterais une augmentation de salaire. Je voudrais passer à 15 000 livres par mois, ou 3 700 dollars si tu me paies en dollars. »

Abbas marqua le coup :

« Personne ne gagne autant, dans les Forces !

— Je sais que tu as une énorme caisse noire. Tu peux me les accorder, si tu le veux.

— Autant être franc avec toi, c'est impossible.

— Dans ce cas, tant pis, je m'en vais.

— Comment ça, tu t'en vas ? Où ?

— On me les propose ailleurs. Tu refuserais, à ma place ? »

Abbas plissa les yeux et fixa son interlocuteur. Visiblement, il n'y croyait pas. Ce ne pouvait être qu'une démission déguisée. Georges ne pouvait pas avoir trouvé une telle rémunération officielle au sein des FL.

« Où vas-tu aller ?

— Je pense que tu vas l'apprendre dans la journée. Excuse-moi, mais on m'a demandé de ne pas en parler même si j'acceptais », éluda Georges en se levant pour lui tendre la main. Il ajouta, perfide :

« Je suis désolé que l'on n'ait pas pu s'entendre. J'ai passé de bons



moments dans cette boutique. Je vais prendre mes affaires personnelles et rendre mon accréditation ce matin. »

Le chef du deuxième bureau comprit immédiatement que ce n'était pas sur le salaire que Georges regrettait leur désaccord et qu'en fait, il venait de quitter le B 2 sans en prendre la responsabilité directe. Abbas le salua sèchement et se replongea dans la lecture de ses quotidiens. Georges passa prendre uniquement un crayon sur son bureau, il avait passé la journée de lundi à détruire ou à ranger ses notes dans une boîte en carton qu'il avait emportée la veille. Il remercia tous ses collaborateurs, passa à la sécurité rendre son badge et franchit la porte avec un sentiment de soulagement.

L'adjoint d'Elie Hobeika, Assad Chaftari, que tout le monde appelait Asso de son nom de guerre, lui avait proposé à plusieurs reprises de venir travailler avec lui. Il avait fini par accepter, d'autant qu'il lui offrait de mettre au point l'informatisation de tout le service d'analyse dont Percy Kempf, dit Alex, avait la charge tout en dirigeant la collecte des informations sur le terrorisme international. A ses moments perdus, Georges avait couché sur le papier une méthode de classement attentat par attentat, groupe par groupe, avec les moyens, les armes utilisés et les noms. En conduisant sa voiture vers la Quarantaine, il réfléchissait déjà aux premières dispositions à prendre.

Le mois de juillet s'écoula comme un rêve pour Gilberte. Plage, promenades en montagne, elle ne quittait plus Thomas. Il était prévenant, attentionné. Un soir, au restaurant, alors qu'ils dînaient avec Betty, il s'était absenté quelques minutes et était revenu avec une rose rouge. Elle avait eu les larmes aux yeux. C'était la première fois qu'un homme avait un tel geste envers elle. Betty l'avait regardée, attendrie par tant de bonheur simple. Dans la journée, Tom était au ministère de la Défense à Yarzé et contrôlait la restructuration de l'armée libanaise. Elle, aux côtés d'Abbas, veillait à l'installation de détachements des Forces libanaises dans le Chouf. Elle s'était demandé pourquoi Georges le Français était parti aussi précipitamment. Elle n'avait posé aucune question, mais elle avait deviné qu'il avait eu des problèmes avec Abbas lorsqu'elle entendit son patron jurer comme un charretier en apprenant que Georges travaillait au Mabdna<sup>1</sup>, chez H. K.

Les incidents avec les Druzes tournaient parfois à la véritable

1. Bâtiment. Terme utilisé par les FL pour désigner la véritable forteresse dans laquelle s'étaient installés les services d'Elie Hobeika. Egalement appelé « Sleep Comfort », du nom d'une entreprise voisine.

bataille rangée. Les Israéliens jouaient au chat et à la souris, promettaient d'intervenir lorsque les FL étaient en difficulté, mais n'apparaissaient jamais lorsqu'il le fallait. Le laxisme israélien devint de plus en plus flagrant. Thomas y voyait une volonté de limiter l'extension des FL dont il critiquait par ailleurs la politique dans le Chouf.

« Vous faites une erreur considérable, disait-il. Votre sentiment de supériorité, exacerbé par la présence israélienne, vous aveugle. Ils vous mènent en bateau et vous ne vous en rendez pas compte. Il suffit de vous flatter pour vous faire avancer, et vous n'avez plus aucune réflexion critique. Les Druzes, eux, ne se révoltent pas. Ils appliquent le vieux dicton arabe : " Embrasse la main que tu ne peux couper ", d'autant qu'Israël souhaite autant que Joumblatt un canton druze. Tu te souviens de ce que disait Jérusalem : " Israël n'abandonnera jamais les Druzes du Liban. " Ils n'auront pas de traité de paix avec Beyrouth, alors ils reviennent à leur politique nationale pour prouver que seules sont viables les entités monocommunautaires comme Israël. Tu ne pensais pas qu'ils allaient installer à leur porte un système étatique qui soit en opposition au leur. Ils voulaient qu'il soit chrétien, cela ne s'est pas fait, alors ils vont tout faire pour qu'il se constitue en cantons, ne serait-ce que pour prouver que leur politique est réaliste. Vous avez fait de votre milice un très bon élément de défense et vous voulez jouer à la guerre offensive. Vous n'êtes pas formés pour faire de l'occupation de terrain. Cela va vous coûter cher.

— Les Druzes ont massacré des chrétiens. En 1860, ça a été terrible. Les Français ont dû intervenir. Chaque fois que quelque chose ne va pas chez eux, ils tuent quelques chrétiens. Les Syriens ont assassiné Kamal Joumblatt et Der Douritt, le village chrétien le plus proche, a été rasé, il y a eu 273 tués.

— Ça, c'est de l'histoire. Il faut prendre en considération les réalités du moment. Depuis le début de la guerre, le calme du Chouf servait de refuge à tous ceux qui fuyaient les bombardements. Mais depuis l'entrée des Israéliens, et la vôtre dans leurs bagages, il y a une situation de guerre larvée. Pendant huit ans, le PSP a administré et contrôlé cette région sans problème pour les populations quelles qu'elles soient. Votre entrée a tout bouleversé. De plus, les Druzes ont entre 7 000 et 10 000 hommes prêts à tout, sans parler des Palestiniens et des Syriens qui les aident. Les Druzes sont des guerriers, n'oublie pas que chez eux la tradition veut que l'on offre un fusil à chaque nouveau-né mâle et que depuis le début des hostilités, à partir de douze ans, les jeunes reçoivent un entraînement militaire de vingt-cinq jours et peuvent être mobilisés à tout moment. Vous ne faites pas le poids.

— Ils ne nous font pas peur. Nous avons là-haut plus de 6 000 combattants dont la moitié constitue des unités profession-

nelles. Il n'est plus question de nous faire massacrer pour un oui ou un non. Nous allons nous défendre. »

Cette défense comprenait un programme de formation des jeunes chrétiens originaires de la montagne. Abbas, vers la fin du mois, demanda à Gilberte de donner des cours de topographie aux filles. Elle accepta avec empressement.

Il la conduisit lui-même. Tôt le matin, ils prirent la route de Damas. A Aley, ils tournèrent en rond un long moment dans les rues en pente de la ville sans trouver le chemin de Souk El-Gharb, où devait avoir lieu le stage. Abbas arrêta la jeep devant les Druzes pour se renseigner. Vêtus de sarouels noirs dont l'entrejambe descendait jusqu'à mi-mollet, les moustaches fournies taillées à la turque, coiffés de bonnets blancs posés sur des crânes rasés, ils les regardèrent sans répondre. Gilberte était confrontée pour la première fois à l'hostilité des montagnards. Discrètement, elle mit la main sur la kalachnikov d'Abbas et, comme on le lui avait appris, du pouce, dégagea le cran de sûreté. Abbas allait insister, lorsqu'elle lui conseilla de prendre les rues qui montaient sur la droite, puisque Souk El-Gharb était à l'ouest de leur position.

Les cent vingt jeunes filles qui les attendaient venaient de tous les villages environnants. Gilberte déplia ses cartes et donna son cours. Durant la pause de midi, en discutant avec les unes et les autres, elle se rendit compte que les Forces libanaises étaient loin d'être appréciées par la population chrétienne. Bon nombre des jeunes filles ne seraient jamais venues si elles n'y avaient pas été obligées. Prenant son intérêt pour de la compassion, elles lui racontèrent des anecdotes indiquant que les FL n'étaient pas accueillies en libérateurs. Par endroits, ils utilisaient même la contrainte pour s'imposer. C'est l'esprit ailleurs qu'elle reprit son cours. Elle n'en donna pas d'autre.



## 9

*Majliss, vendredi 2 septembre 1983, 15 heures*

Fady Frem leva sur Marc des yeux rougis par le manque de sommeil.

« Tu vas prendre immédiatement le commandement de la caserne d'Achrafieh et monter à Souk El-Gharb. Il faut tenir jusqu'à l'arrivée de l'armée, si elle y monte.

— Hé! Une minute. Que veux-tu dire par " si elle monte " ?

— La situation militaire est catastrophique, et je ne te parle pas de la situation politique qui est pire. Les Israéliens vont se retirer du Chouf dans les heures qui viennent et il n'y a personne pour contenir les Syriens, les Palestiniens et les Druzes.

— Et l'armée ?

— Gémayel a promis à Fouad de l'envoyer dans la montagne si nous pouvons tenir trente-six heures. Mais elle est engluée à l'Ouest. Tu as vu ce qui s'est passé hier. Elle a voulu chasser des squatters d'un immeuble de Wadi Abou Jémil, ça a provoqué un soulèvement des milices druzes et chiïtes. Elles ont failli enlever le morceau. Yarzé y a laissé 42 morts et 176 blessés.

— Il était évident que chasser les familles du Sud réfugiées dans les immeubles de l'Ouest sans qu'elles puissent retourner chez elles allait provoquer des réactions violentes.

— Ça, ce n'est pas notre problème, c'est celui de Gémayel. Notre problème, c'est que ce matin les Druzes ont voulu chasser les habitants chrétiens du village mixte de Bmariam, qu'ils ont résisté et qu'il y a eu un massacre. Il y a 37 morts. Tu vois ce qui va se passer dans le Chouf lorsque les Israéliens vont se retirer. »

Quinze jours plus tôt, le nouveau chef d'état-major de Tsahal,

Moshé Arens, était venu au Liban et avait cyniquement annoncé sur toutes les radios : « *L'armée israélienne va se retirer du Chouf dans quelques jours pour se redéployer sur l'Awali, qui sera sa nouvelle ligne de défense. Elle ne saurait être tenue pour responsable des violences qui pourraient éclater entre Druzes et chrétiens. Notre retrait est une question de jours.* » Marc avait croisé sa délégation à Oberly. Il était en train de saluer Gilberte dans le hall d'entrée, lorsque des officiers israéliens sortirent du bâtiment. L'un d'eux affirmait à un groupe de responsables FL que c'était aux chrétiens de défendre le Chouf, puisque c'était un territoire chrétien. Gilberte avait bondi.

« Ce n'est pas vrai. Nous n'avons rien à y faire. Cette montagne est aux Druzes depuis aussi longtemps que le Metn ou le Kesrouan sont aux chrétiens. Vous voulez que nous leur fassions la guerre. Avant votre arrivée, nous n'avions jamais eu de problème avec eux. Qu'est-ce que vous cherchez exactement ? Foutre la merde partout où vous passez ? »

L'officier israélien, surpris par l'agressivité de la jeune femme, n'avait pas répondu. Marc l'avait entraînée dans la salle d'opération.

« Ces salauds nous font payer leur échec politique. »

Fady Frem s'était placé devant une carte d'état-major punaisée sur le mur de son bureau.

« Samir Geagea tient Bhamdoun à l'est, Fouad Abou Nader tient le Sud à Kfarmatta. J'ai demandé à Abbas de prendre tout le front du centre. Tu seras sous ses ordres et tu tiendras Souk El-Gharb.

— Abbas quitte le B2 ?

— Non, il fait ça en plus. »

Marc haussa les épaules. Abbas, de son vrai nom Elie Wassan, avait un statut particulier aux Forces libanaises. Très proche de Béchir Gémayel, peut-être parce que son père était le frère du premier ministre sunnite Chaffic Wassan, Abbas était un musulman de mère chrétienne. Au Liban, les enfants adoptaient toujours la religion du père. Abbas, tout comme d'ailleurs Georges Mike, avait passé toute sa jeunesse à l'Ouest et avait longtemps milité avec les Palestiniens du Fatah.

*Achrafieh, samedi 3 septembre 1983, 9 heures 25*

Gilberte se resservit du café. Elle avait très mal dormi ces dernières nuits. Les combats les avaient forcés, ses parents et elle, à retourner dans l'abri. Thomas, pris par la situation militaire, était invisible. Et surtout elle était en désaccord complet avec le maintien des FL dans le Chouf. Depuis qu'elle avait appris la veille que Fady

Frem avait envoyé toutes les unités disponibles dans la montagne, elle ne décollerait pas.

Michel Khoury mangeait en silence. Gilberte le trouva fatigué. Il n'était pas encore rasé et sa barbe accentuait ses traits tirés. Le transistor avait fonctionné presque toute la nuit dans sa chambre et trônait maintenant sur la table « ... *Vive tension à l'Ouest où depuis hier un couvre-feu a été décrété par l'armée, sauf le matin pour permettre aux habitants de se réapprovisionner. Sur le plan politique c'est toujours l'impasse. Le PSP exige la fermeture de la base aérienne militaire qui se trouve sur l'aéroport international. Le parti de M. Walid Joumblatt a affirmé hier soir dans un communiqué qu'il resterait fermé au trafic des voyageurs tant que la base militaire resterait ouverte. Mercredi, l'AIB<sup>1</sup> avait été fermé après que plusieurs obus eurent touché les pistes. Ce matin, toutes les liaisons maritimes affichent complet. C'est donc par bateau que doit arriver aujourd'hui le nouvel ambassadeur de France, Fernand Wibeau. M. Wibeau était...* »

Michel Khoury changea de fréquence pour passer sur la BBC en arabe. « ... *a été abattu par un Mig soviétique. Le Boeing sud-coréen assurait la liaison entre les Etats-Unis et Séoul. Selon les premières indications, il aurait dérivé vers l'ouest et survolé l'Union soviétique. Il y avait 269 passagers à bord. Pour l'instant, Moscou n'a donné aucune explication...* » La bouche ouverte, les yeux agrandis de stupeur, Gilberte regardait le transistor avec un regard rempli d'incrédulité.

« Ce n'est pas possible ! Ils sont tous devenus fous. »

La sonnerie du téléphone vrilla. Un standardiste lui annonça qu'Abbas voulait lui parler. Sans même la saluer, d'une voix pressée, il la convoqua d'urgence.

« Je ne vais plus travailler avec toi. Je ne veux pas soutenir cette guerre de merde. Je suis contre cette bataille dans le Chouf. »

Après un silence, Abbas essaya de la convaincre de rejoindre son poste où le travail s'accumulait.

« Il n'en est pas question, je viens de te dire que je ne veux pas participer à cette guerre qui n'est pas la nôtre et dans laquelle tes copains les Israéliens nous ont jetés.

— Mais que veux-tu exactement ?

— La paix. J'en ai marre de la guerre. Depuis l'âge de dix-sept ans je vis avec elle, et je ne l'aime plus. Elle m'a poursuivie partout, dans ma chambre, dans l'abri, à l'étranger. Tu ne peux pas comprendre.

— Maintenant que tu as fini ta crise, peux-tu redevenir raisonnable et venir, sinon je vais être obligé d'arrêter ton salaire. »

Gilberte venait de prendre une décision qui l'avait soulagée. Sa mauvaise humeur avait disparu comme par enchantement.

« Toujours des menaces ! Arrête mon salaire si tu veux. Vous ne m'obligerez pas à agir contre mes convictions. C'est à l'armée de monter, pas à nos chabebs. »

1. Aéroport international de Beyrouth.



*Achrafieh, samedi 3 septembre 1983, 9 heures 25*

Lorsque Violette Khoury vit Christian Doumbakly en treillis sur le pas de la porte, son visage se ferma.

« Que viens-tu faire ici ? »

Elle n'avait jamais utilisé ce ton cinglant avec l'ami de son fils. Christian était considéré comme faisant partie de la famille depuis que Camille et lui avaient monté à parts égales une société d'importation de produits alimentaires, la « Doumbakly El Khoury », spécialisée dans les amuse-gueule apéritifs. Ça marchait bien. Ce que Violette redoutait depuis qu'elle avait entendu Camille murmurer quelques phrases rapides au téléphone se concrétisait. Gilberte s'approcha de la porte.

« Tu viens chercher mon frère ? »

— Oui, il faut que nous montions, Marc a besoin de nous. »

Elle n'eut pas le temps de répondre. Camille sortait de sa chambre. Il était en battle-dress et tenait dans une main son sac à dos militaire et dans l'autre sa kalachnikov. Son père sembla se redresser, une lueur de fierté dans les yeux. Il lui tapa sur l'épaule et l'embrassa. Lorsque Christian l'avait appelé, il n'avait pas pu refuser. Ce qui se préparait ne servirait à rien, les FL n'avaient aucune chance de tenir bien longtemps, mais il ne pouvait pas laisser Marc et Christian seuls. Des dizaines de chabeks étaient morts depuis un an au Chouf, enlevés puis exécutés, ou assassinés. Il avait fallu parfois de longues négociations pour récupérer leurs corps. Ne pas monter signifiait les trahir. De surcroît, Marc se débattait avec des jeunes qui, pour la plupart, n'avaient jamais connu le feu. Il fallait des anciens pour montrer l'exemple et éviter des morts inutiles. Le regard de sa mère s'embua.

« Mais pourquoi veux-tu monter ? Il y a l'armée. Il y a les Forces, ils sont assez nombreux. Ce n'est pas la peine que tu y ailles toi aussi. »

— Ton père est malade. Il a besoin de toi, nous aussi, et tu risques de crever pour rien, aboya Gilberte.

— Foutez-moi la paix. Je ne veux pas rester tranquillement ici pendant que d'autres ont besoin d'aide.

— Mais c'est foutu, ce n'est pas notre guerre, tu vas faire le jeu des autres.

— Ceux qui sont là-haut sont mes amis. »

En franchissant la porte, Camille emporta le triste sourire de son père.

A partir de Bsous, le terrain était sous le tir direct des canonnières cruzes installés à Aley. Christian conduisait le plus vite possible, en marmonnant des prières. Autour d'eux, les explosions se succédaient à un rythme effréné.

Le PC de Marc était installé dans ce qui avait été le plus grand hôtel de la ville de Souk El-Gharb. En apercevant des chabebbs qui discutaient, l'arme sur les genoux, assis l'un à côté de l'autre sur le muret qui marquait l'entrée, Camille piqua une colère.

« Bandes de cons, vous voulez vous faire tuer tous en même temps ? Foutez-moi le camp de là et allez à l'intérieur si vous n'avez rien à faire dehors... Je comprends pourquoi Marc était inquiet, marmonna-t-il.

— Il avait besoin d'un adjudant-chef de quartier, et tu es très bien dans ce rôle, lui confia Christian avec un grand sourire.

— Tu ne vaux pas mieux qu'eux », lui répliqua Camille. Christian avait la réputation d'être un kamikaze, inconscient du danger.

Marc les accueillit avec une joie évidente. Il leur expliqua son dispositif de défense et leur demanda d'en faire le tour pour le contrôler. A la déception de Camille, qui s'attendait à avoir à lutter contre des vagues déferlantes d'hommes hurlant leur haine, la ville était presque tranquille. Ils retournèrent au PC. Marc tenait un adolescent, presque un enfant, par le bras et le secouait comme un prunier en l'insultant copieusement. Il se tourna vers ses deux amis.

« Regardez cette tête de mule. Il est venu me voir hier soir à Achrafieh pour venir avec nous. J'ai refusé. Et qui je vois rappliquer ? Ce connard avec le fusil de son père, trop lourd pour lui. » Le gamin se dégagea, regarda Marc dans les yeux.

« Maintenant que je suis là, où je dois aller ? Je m'appelle Eddy. »

Camille haussa les épaules et se dirigea avec Christian vers Aïtat, le village voisin de Souk El-Gharb, sur la route d'Aley. Ils avaient estimé que si une attaque devait se déclencher dans la nuit, elle viendrait de là. Marc les rejoignit dans la soirée pour leur annoncer la venue d'Abbas. Camille fit une grimace ; il ne l'aimait pas.

### *Galerie Seimann, dimanche 4 septembre 1983, 3 heures 15*

Prudemment Aymeric Marchall avançait dans le noir, veillant à ne pas se laisser distancer par l'ombre qui le précédait. Il trébucha sur le sol qui montait brusquement et jura entre ses dents. Il escalada une butte de terre, se retrouva sur un terrain plat qui sonnait comme du macadam sous sa chaussure. Tout autour, les masses sombres des immeubles avaient un aspect inquiétant. Non loin de lui, on murmurait.

« Je vous demande de rester sur place, vous pouvez fumer, mais ne parlez pas trop fort, la voix porte loin la nuit. »

Le Français sortit une cigarette et l'alluma. A la lueur de son briquet, il distingua une vingtaine de silhouettes. A côté de lui, un

soldat israélien, harnaché, était appuyé contre un mur. Une heure plus tôt, un appel téléphonique avait réveillé le journaliste. Une voix inconnue, s'exprimant en anglais, lui avait donné rendez-vous à l'église Mar Mikhaël en haut de la galerie Seimann. Il avait tiré de son lit Yan Morvan, l'un des meilleurs photographes, qui couvrait le Liban depuis plus d'un an, et ils avaient foncé au rendez-vous. Une jeep israélienne attendait. Au fur et à mesure que ses confrères arrivaient, sans doute prévenus de la même façon que lui, on les dirigeait vers cet endroit, à travers des fils barbelés. Au bout d'une demi-heure d'attente, des protestations d'impatience se firent entendre.

« Cela ne va plus être très long », affirma la voix.

Les journalistes n'avaient cessé d'affluer et s'étaient dispersés, sur les conseils d'un officier de presse de Tsahal, dans les étages du bâtiment, avec comme seule lumière la flamme de leur briquet. Brusquement, la rue s'illumina. Des dizaines de projecteurs révélèrent le carrefour de la galerie Seimann et de la route de Saïda, et les immeubles léproisés qui l'entouraient. Des buttes de terre avaient été dressées pour le protéger. Un grondement lointain interrompit les exclamations. Des Merkavas couverts de poussière apparurent dans la lumière crue, suivis par des dizaines de M113 et des camions transportant des soldats israéliens hilares, adressant le V de la victoire aux journalistes. Un colonel de Tsahal commentait le défilé en précisant que ces unités avaient quitté une heure plus tôt les positions qu'elles tenaient à Bhamdoun, Aley et au nord du dispositif israélien. La montagne qui se découpait au-dessus des immeubles se piqueta d'éclairs blancs et rouges. Laissés face à face, les chrétiens et les forces druzo-palestino-syriennes s'affrontaient.

« Il n'y aura plus un seul soldat israélien au nord de l'Awali lorsque se couchera le soleil qui ne s'est pas encore levé », annonça fièrement le colonel.

Aymeric abandonna la mise en scène médiatique pour foncer sur un téléphone afin d'appeler Paris. Moshé Arens avait déclaré la veille que les Libanais n'avaient pas fait le maximum pour prendre la relève des troupes de Jérusalem. Des officiels de Beyrouth avaient répliqué en accusant les Israéliens de n'avoir pas respecté leurs engagements afin de permettre une coordination entre les deux armées, et tous prévoyaient des massacres de population.

Rien n'avait été fait pour les éviter. Des rumeurs de plus en plus précises de retrait circulaient depuis quarante-huit heures. La veille, Aymeric avait fait un tour dans le Chouf, non sans se munir d'un laissez-passer israélien. Le couvre-feu total imposé par Tsahal avait vidé la montagne. Tout au long de son périple, le journaliste avait constaté que les Israéliens mettaient en place, sur les itinéraires qu'ils allaient emprunter, de strictes mesures de protection. Ils avaient interdit tout stationnement sur les bas-côtés des routes et détruit à la



roquette les voitures non identifiées. Le retrait était imminent. Quelques jours, avait estimé Aymeric, afin d'éviter l'effusion de sang prévisible.

Pour se rendre à l'hôtel Cavalier, il traversa un Beyrouth-Ouest désert à une heure où habituellement les différents quartiers s'éveillaient. Le couvre-feu avait vidé les rues, mais l'odeur de la peur rôdait parmi la fumée des ordures qui brûlaient sur les trottoirs. Des obus explosaient sur Beyrouth-Est. Aux différents contrôles, les soldats de l'armée libanaise manifestaient nervosité et inquiétude.

*Souk El-Gharb, dimanche 4 septembre 1983,  
11 heures 50*

Trois chabebes tués, une dizaine de blessés, dont Abbas. Plus la mort inutile du petit Eddy, dès le début de l'engagement : tel était le triste bilan de la nuit.

Abbas était tout à fait conscient, bien qu'anesthésié par une piqûre de morphine qui avait enrayé la douleur. On le hissa dans le M 113 frappé d'une croix rouge. Il était impossible de sortir de Souk El-Gharb autrement, tant les tirs d'artillerie étaient intenses. Les quatre corps, roulés dans des couvertures, furent déposés à côté de lui, à même le plancher. Marc y monta à son tour.

Tandis qu'Abbas était dirigé vers une salle d'opération, Marc accompagna les corps à la morgue puis alla téléphoner aux parents. Lorsque la première famille se présenta, visages ravagés par la douleur, Marc s'effaça pour la laisser franchir la porte. Au moment où il allait entrer dans la pièce derrière eux, l'employé de l'hôpital le retint par la manche et ferma doucement l'huis sur le couple.

« Pourquoi je ne peux pas entrer ? chuchota-t-il.

— Pour qu'ils le reconnaissent. »

Il y eut un hurlement de femmes, des pleurs, les deux hommes entrèrent à leur tour. Marc avait déjà eu la triste expérience de parents qui refusaient obstinément l'évidence et ne voulaient pas reconnaître le corps de leur enfant. L'employé de la morgue s'était aperçu que cela n'arrivait que lorsque des tierces personnes étaient présentes, mais jamais lorsque les familles étaient seules en face de leur mort.

*Achrafieh, lundi 5 septembre 1983, 10 heures 55*

« ...Après avoir pris position à Khaldé, au sud de l'aéroport, et à Dar El-Wahch, sur la route de Damas, en dessous d'Aley, l'armée s'est installée sur les

hauteurs qui dominent la capitale libanaise. La 8<sup>e</sup> Brigade, commandée par le colonel Michel Aoun, a pris ce matin position à Souk El-Gharb. Deux bataillons de cette unité ont passé un véritable mur d'explosions pour occuper les sommets qui contrôlent le dernier accès de Beyrouth que l'armée ne tenait pas encore... »

Gilberte ne quittait plus la salle à manger. Elle avait installé un scanner — qu'elle avait un jour récupéré à Adounis — à côté du transistor de son père et écoutait à tour de rôle les fréquences utilisées par les Forces libanaises et le PSP. « ... *Le porte-avions français Foch est arrivé au large de Beyrouth et se tient prêt, si l'on en croit Paris, à procéder à l'évacuation des ressortissants français...* »

« Ils feraient mieux de venir nous aider à tenir », murmura-t-elle acerbe.

Le scanner s'était arrêté sur une fréquence utilisée par les Druzes. Il crachota quelques secondes. Machinalement, elle enclencha le magnétophone à cassettes qui lui était couplé.

« *N'oubliez pas de faire sauter le pont de Mtrez.* »

Gilberte identifia un poste israélien à la puissance de la communication et à l'accent de celui qui envoyait le message. Elle se demanda pendant quelques secondes si elle était bien sur une fréquence PSP.

« *N'oubliez pas de faire sauter le pont de Mtrez.* »

Gilberte fronça les sourcils et consulta la carte. Une route descendait de Kfarmatta dans la vallée, où passait au fond la rivière Wadi Jerbanne — qui devenait un peu plus loin le Damour —, pour remonter de l'autre côté sur Mtrez, Chartoun, Kfar Aamay et arrivait sur les hauteurs de Bhamdoun.

Elle réécouta le message qu'elle avait enregistré. « *N'oubliez pas de faire sauter le pont de Mtrez.* » Les Israéliens conseillaient aux Druzes de faire sauter le pont qui permettait aux FL d'opérer leur jonction avec Samir Geagea. Elles allaient être coincées au fond de la vallée.

« Les salauds ! cria-t-elle. Les salauds ! » Elle se rua sur le téléphone et appela la chambre des opérations.

« Dites simplement de ma part que les Israéliens ont conseillé au PSP de faire sauter le pont de Mtrez. »

Assad Saïd lui raccrocha au nez, après l'avoir traitée de folle. Elle prit la cassette et sauta dans sa voiture. « En l'écoutant, ces cons comprendront enfin qu'ils ont été roulés par les Israéliens », se dit-elle en roulant le pied au plancher dans les rues d'Achrafieh soumises à un tir d'artillerie de harcèlement. Personne ne voulut l'entendre. Gilberte rentra chez elle, ivre de rage et de colère. Un sentiment d'impuissance et d'inutilité lui serrait la gorge. Elle se remit à l'écoute du scanner. La fréquence de Samir Geagea s'afficha.

« *Insihab taktiky ! Insihab taktiky<sup>1</sup> !* »

Gilberte fixait le scanner, de grosses larmes silencieuses lui coulaient sur les joues. Soudain elle éclata :

1. Retrait tactique.

« Ce sont vraiment des merdes. Des sales merdes. Combien de gosses vont mourir à cause de ces cons ? »

Marc regarda sa montre. Samir Geagea<sup>1</sup> avait tenu quatre-vingt-seize heures au lieu des trente-six demandées par Amine Gémayel, et l'armée n'était pas montée comme il l'avait promis. La chute de Bhamdoun était une catastrophe. C'était un verrou routier en haut d'un col qui, d'un côté, plongeait sur Aley et Beyrouth, et de l'autre s'enfonçait dans le Chouf, la seule porte ouverte entre la Syrie et le cœur du pays druze, par laquelle il était possible d'acheminer du matériel militaire et de renforcer le sud de Beyrouth et les collines de l'Iklim Kharoub, qui séparaient la montagne druze du littoral. Sur le plan politique, la prise de Bhamdoun donnait à Walid Joumblatt une carte maîtresse en cas de négociations. Ils restèrent immobiles à écouter la radio et comprirent que Geagea se retirait vers Deïr El-Kamar, emmenant avec lui les civils chrétiens de Bhamdoun et ceux qu'il trouvait sur son chemin. Marc se leva brusquement :

« Allez, on rentre à la maison, l'armée est là, et elle n'a pas besoin de nous. »

### *Moukhtara, mercredi 7 septembre 1983, 5 heures 10*

Dans un désordre fiévreux indescriptible, des centaines d'hommes au visage dur se pressaient, l'arme à la main, une ceinture-cartouchière ou une musette de munitions pendue à l'épaule. Sur un promontoire à balustrade de pierre qui dominait la foule, la tête penchée en avant, Walid Joumblatt, entouré de ses responsables militaires, écoutait l'un d'eux qui se tenait respectueusement à deux pas de lui.

Aymeric Marchall, une tasse de café turc à la main, son bloc-notes sur les genoux, observait la scène, confortablement assis dans un fauteuil de jardin, sur l'un des balcons du palais. Il était arrivé à Moukhtara la veille au soir en venant de Saïda et Jezzine. Walid Joumblatt l'avait longuement reçu avant de le retenir à dîner et de lui proposer de passer la nuit « dans la chambre de l'un des ministres félons », avait-il dit avec un grand sourire. Il y avait très peu dormi. Toute la nuit, des détonations de départs de tirs d'artillerie avaient résonné. Il avait demandé à un garde ce qui se passait.

1. Appelé aussi Hakim : Docteur. Surnom donné à Samir Geagea du fait de ses cinq années d'études de médecine, interrompues par sa fuite après le meurtre en 1978 de Tony Frangié, de sa femme et de sa fille de trois ans.



« Ce sont Saber, Farida et Azziza<sup>1</sup> qui jouent avec Deïr El-Kamar. »

Devant l'incompréhension affichée sur le visage du journaliste, le garde avait précisé en montrant le sommet de la colline d'en face : « Des canons de 122 mm. Ils sont à Bakline. »

Puis une noria de camions avait déchargé des munitions venant de Syrie dans les immenses caves du palais, et à l'aube le brouhaha des combattants druzes l'avait tiré du lit. Aymeric vit le seigneur de la montagne prononcer quelques mots et faire un signe de la tête. L'homme en treillis qui lui parlait recula, effectua un demi-tour et s'approcha de la balustrade. Aussitôt un silence attentif s'instaura. Il cria une quinzaine de noms qui provoquèrent autant de visages rayonnants. Les combattants désignés, un grand sourire sur les lèvres, nouèrent un bandeau rouge autour de leur front et se précipitèrent en criant dans une camionnette poussiéreuse qui démarra immédiatement, alors que derrière la balustrade de pierre, un autre chef militaire apparaissait. Walid Joumblatt distribuait renforts, autorisations d'action militaire ou accordait simples droits de patrouille pour la journée. Soudain des rugissements de moteurs, des cris et des coups de feu tirés en l'air firent tourner les têtes vers l'entrée de la cour. Une demi-douzaine de véhicules surchargés de miliciens surexcités, brandissant leurs fusils, s'arrêtèrent devant le palais. L'un d'eux, le visage noirci de traces de fumée, vêtu d'un sarouel et d'un tee-shirt noir couverts de poussière, le torse barré d'une cartouchière, bondit sur le toit d'une cabine, un crucifix d'autel à bout de bras et hurla : « Dier Douritt ! »

Une ovation dressa vers le ciel une forêt de kalachnikovs. Rires, claques dans le dos secouèrent la foule. Le village chrétien situé au pied de Deïr El-Kamar était pris. C'était déjà ce groupe de maisons accrochées à flanc de colline qui avait été rasé le 16 mars 1977, dans les heures qui avaient suivi l'assassinat de Kamal Joumblatt, tout simplement parce qu'il se trouvait à quelques virages de l'endroit de l'attentat. Aymeric se rua dans la cour et demanda s'il était possible d'aller à Dier Douritt.

D'épaisses volutes de fumée noire s'échappaient en tourbillonnant des fenêtres des maisons couvertes de tuiles rouges, séparées les unes des autres par des tonnelles de vigne. Le toit de l'église du village s'effondra dans une gerbe d'étincelles. Seul le petit clocher de pierre de taille se dressait, tel un ultime défi. Dans une ruelle en pente, le cadavre d'une vache égorgée. Des miliciens fouillaient encore les maisons. L'un d'eux chargeait le coffre d'une voiture de brassées de

1. Saber : l'attente ; Farida : l'unique ; Azziza : celle que j'aime. Noms donnés par les artilleurs druzes à leurs canons.

vêtements. Un autre, une casquette de gendarme sur la tête, une machine à coudre électrique sous un bras et une chaîne hi-fi sous l'autre, sortait d'une demeure cossue. Tout ce qui ne pouvait être emporté était détruit à la grenade incendiaire. Les habitants s'étaient enfuis avant l'arrivée des miliciens du PSP pour se réfugier à Deir El-Kamar qui coiffait la colline voisine.

### *Achrafieh, samedi 10 septembre 1983, 16 heures*

Thomas Fintel referma doucement la porte sur lui et sortit dans la rue. Gilberte ne lui avait pas souri une seule fois durant les deux heures qu'il avait passées chez elle. Il n'aimait pas la voir dans cet état de quasi-léthargie. A sa grande surprise, elle avait refusé d'aller dîner dehors.

« Je ne veux pas être touchée par un bombardement », avait-elle dit d'une petite voix morne. Il lui avait annoncé, tout joyeux, qu'il avait enfin le poste qu'il souhaitait, la direction de la deuxième brigade dans la 1<sup>re</sup> division d'infanterie. Ils allaient vivre dans le Kansas, comme prévu. Pour lui les choses étaient simples : il rentrait aux Etats-Unis pour divorcer, Gilberte le rejoignait et ils se mariaient. Elle avait accepté avec joie. Aujourd'hui, sans être réticente, elle ne semblait pas heureuse.

Tom ne saisissait pas le dilemme de la jeune fille, ni son déchirement à l'idée d'abandonner sa famille, et surtout Camille, qui tournait en rond toute la journée comme un lion en cage depuis qu'il était redescendu de Souk El-Gharb. Thomas avait tenté, en sirotant un café, de leur changer les idées en leur racontant la rue qu'ils ne voulaient plus voir, les corps bronzés sur les plages dans la région de Jounieh, les affiches apparues sur les murs avec le portrait du président accompagné de l'inscription « Ponce Pilate ». Rien n'avait déridé la jeune femme. Une seule chose semblait l'obséder : la guerre de la montagne, qu'elle suivait pratiquement heure par heure sur son scanner. Deux à trois fois par jour, elle appelait son amant pour lui faire le point de la situation telle qu'elle l'analysait. Tom l'en avait remerciée, ayant vite compris que ces écoutes donnaient à Gilberte l'illusion d'être utile. Il lui avait certifié qu'il transmettait à l'armée tous les renseignements qu'elle lui donnait. Deux jours auparavant, elle avait entendu le radioguidage d'un convoi venant de Syrie. Elle s'était amusée à tracer sa route sur une carte. L'opérateur demanda soudain à son correspondant mobile de se dépêcher. « On a besoin d'essence », avait-il précisé. Gilberte avait sauté sur le téléphone. Moins de dix minutes plus tard, le convoi était détruit par l'artillerie.

*Beyrouth-Ouest, mardi 13 septembre 1983, 6 heures 45*

Depuis quelques jours, alors que le canon tonnait sur la montagne voisine, la guerre avait suspendu son vol à Beyrouth.

Hassan, le chauffeur d'Aymeric Marchall, l'attendait devant l'hôtel Cavalier, au cœur d'Hamra, à l'heure où les hommes se précipitaient sur les petits vendeurs de journaux pour acheter et consommer sur place leur quotidien.

Hassan avait lancé son taxi dans la circulation chaotique pour sortir de la ville, destination le Chouf. Ils passèrent non loin d'une grosse maison ocre au toit de tuiles rouges, surmonté d'une forêt d'antennes radio, qui était le domicile beyrouthin de Walid Joublatt. Des miliciens et des responsables du PSP y vivaient en permanence sous la protection de FSI, alors que ce parti affrontait l'autorité et l'armée du pays dans la montagne, à quelques kilomètres de là.

Le passage de la ligne de front, par le bois de Boulogne, dans le haut Metn, ne présenta aucune difficulté. Après six jours de combats, les positions des deux camps s'étaient stabilisées, et la ligne de feu était en général calme. Il suffisait d'avoir les laissez-passer des groupes en présence pour la franchir. Aymeric en avait une dizaine. Dans la zone druze, des villages étaient détruits. Les cimetières surmontés de croix avaient été profanés. Les tombes ouvertes laissaient voir des cercueils béants.

« Ils ne veulent plus que les chrétiens reviennent et ils ont chassé leurs morts », commenta simplement Hassan.

Un jeune milicien druze, un chapelet orné d'un crucifix autour du cou comme prise-souvenir de guerre, appuyé sur des sacs de sable, observait à la jumelle les maisons de pierres de taille de Deïr El-Kamar. Chaque fois qu'il apercevait une silhouette traverser en courant une des rues du village encerclé, il criait « Pan ! » et éclatait de rire. Bakline et Deïr El-Kamar se faisaient face, coiffant des collines séparées par une profonde vallée d'oliviers.

Touffic Barakat, le chef politique du PSP de Bakline, était un homme affable, haïssant la guerre. Ancien responsable du parc automobile de la municipalité de Saïda, il était influent parce que très organisé dans une communauté par essence désordonnée. Aymeric faisait son siège pour avoir l'autorisation de passer les barrages druzes et entrer dans le village encerclé. Contrairement à son habitude, Touffic Barakat ne lui offrit pas le traditionnel café de bienvenue, mais l'entraîna dans un coin de couloir désert.

« Si tu veux y aller, il y a une possibilité.

— Dis toujours, répondit le journaliste, brusquement méfiant.

— Voici un message que tu dois remettre à Georges Dib, le maire de Deïr El-Kamar, en mains propres, sans que personne le sache. »



Touffic tendait une feuille de papier pliée en huit. Aymeric la saisit.  
« Et cela concerne quoi, exactement ? »

— Je ne peux pas te le dire. C'est pour éviter qu'il y ait des morts. Nous nous connaissons bien, Georges et moi, depuis nos dix ans. Nous avons été à l'école ensemble, assis à la même table. Nous étions inséparables. Nous avons même fait notre service militaire ensemble. La vie et nos mariages nous ont fait prendre des chemins différents. »

Aymeric hésita quelques secondes et empocha le billet. Touffic lui griffonna un mot sur une feuille de son bloc-notes, et signa.

« Voilà le laissez-passer. Tu n'as qu'une heure sur place. Si tu dépasses le délai, tu ne pourras plus ressortir. »

Au dernier barrage, les miliciens druzes, soupçonneux, lurent trois fois le passe avant de le rendre au journaliste puis fouillèrent la voiture de fond en comble. Ils voulurent lui confisquer son paquet de cigarettes parce que « les phalangistes n'en ont pas et qu'il ne faut pas leur en faire parvenir ». Aymeric menaça de retourner d'où il venait si le paquet ne lui était pas rendu. Le chef du barrage vérifia par radio l'authenticité du laissez-passer, et à contrecœur lui fit signe de continuer. Hassan roulait lentement au milieu de la route qui serpentait à flanc de coteau. Brusquement, au détour d'un virage, une chicane en terre et en blocs de pierre hérissée de fusils se dressa devant eux. Hassan stoppa net. Aymeric sortit lentement de la voiture, leva les bras et s'avança vers la butte en criant :

« Sahafi ! Je suis journaliste ! Ne tirez pas ! »

Les armes se baissèrent et des visages ahuris les remplacèrent.

Deïr El-Kamar ressemblait avant tout à un immense parking. Il y avait des véhicules partout. Les 25 ou 30 000 chrétiens qui s'y étaient réfugiés étaient venus des quatre coins du Chouf avec leur voiture. Le journaliste fut frappé par les yeux de ceux qui l'entouraient. Cernés de peur, brillants de révolte.

« Que fait la France ? Pourquoi les Américains ne viennent pas nous délivrer ? »

Des femmes pleuraient en dénonçant l'indifférence de l'Occident, en criant leur certitude de mourir. En quelques minutes, des milliers de personnes se pressaient autour d'Hassan et d'Aymeric, leur demandant des nouvelles de l'extérieur, racontant leur détresse, suppliant de faire quelque chose pour les sortir de l'enfer ou criant des numéros de téléphone qu'il fallait appeler pour prévenir et rassurer. Complètement submergés, les deux hommes montèrent sur le toit d'une voiture. Aymeric réclama du geste le silence et demanda à Hassan de traduire ses propos pour bien se faire comprendre. Le temps s'était mis à accélérer sa course.

« Bonjour. Je suis journaliste français. Je ne dispose pas de beaucoup de temps et je ne veux pas répondre à certains et pas à d'autres. Je vous propose la seule chose que je puisse faire : prévenir vos familles à Beyrouth. Je vous demande d'écrire le nom de la

personne à contacter, son numéro de téléphone et votre nom sur une feuille de papier et de les donner à mon chauffeur. En ce qui me concerne, je voudrais voir de toute urgence M. Dib et Samir Geagea. Est-ce que quelqu'un peut me conduire ? »

Personne n'avait écouté la fin de ce qu'il avait dit. Une frénétique course au bout de papier et au stylo était partie avant même qu'il ait fini de parler. Aymeric demanda à Hassan de rester sur le toit de la voiture jusqu'à son retour. Il se jeta dans la foule et se fraya un passage jusqu'à un milicien.

« Où puis-je voir Georges Dib ?

— Quelqu'un a été le chercher.

— Et Samir Geagea ?

— On a été le prévenir. »

Le journaliste apprécia la nuance. Un groupe d'hommes en treillis arriva jusqu'à lui. L'un d'eux se présenta comme étant Emile. Aymeric reconnut sans peine Emile Rahmé, l'un des proches de Geagea. Méfiant, le responsable FL lui demanda comment il avait passé les barrages druzes.

« J'ai payé », mentit le Français.

La pratique était tellement courante qu'elle ne surprit pas son interlocuteur et l'argument coupa court à tout interrogatoire. Il demanda à voir Georges Dib.

« Que lui veux-tu ?

— Les Druzes affirment que vous retenez en otages les civils et les gens du village. Je veux qu'il me dise lui-même si c'est vrai.

— Mais c'est faux.

— Il me le dira, et si possible sans témoin, pour que je sois sûr. »

Emile repartit comme il était venu. De toute évidence, il allait lui-même chercher le maire et lui faire la leçon si cela était nécessaire, mais Aymeric était persuadé qu'il pourrait le voir sans témoin. En l'attendant, il discuta avec quelques réfugiés qui lui racontèrent les massacres, leur fuite, le manque d'eau, de nourriture, de médicaments et les bombardements. Georges Dib apparut, fatigué, pas rasé, étonné de voir un journaliste. Ils s'isolèrent derrière une porte du Sérail<sup>1</sup>. Le journaliste lui donna le message de Touffic Barakat. Le maire le lut, sourit, écrivit quelques mots sur la même feuille avant de la lui rendre, et lança un appel pathétique à François Mitterrand.

Emile Rahmé affirma que Samir Geagea avait trop de travail pour le recevoir mais que lui, son porte-parole, pouvait répondre à sa place. L'interview dura quelques minutes et Aymeric lui demanda de lui faciliter le retour jusqu'à sa voiture sinon il y aurait deux bouches de plus à nourrir. Juste avant de passer la chicane de terre, une jeune femme accrocha le bras du journaliste.

« Où allez-vous ?

1. Mairie.

— A Beyrouth. »

Elle le regarda sans rien dire. Ses yeux exprimèrent une haine indescritable avant de se mouiller de larmes.

Touffie Barakat les attendait au premier barrage druze. Sa présence permit aux deux hommes de conserver les centaines de messages qui gonflaient leurs poches ou qui avaient été jetés sur la banquette arrière par les vitres entrouvertes. Aymeric lui remit la réponse du maire de Deir El-Kamar. Sur le chemin du retour, le journaliste avait lu les quelques lignes griffonnées. Touffie évoquait l'heure de la fin des devoirs et un arbre témoin des amours de jeunesse, Georges avait répondu par une phrase du Coran sur la gratitude d'Allah.

*Achrafieh, vendredi 16 septembre 1983, 7 heures 30*

« J'arrive ! » jeta Gilberte en raccrochant, furieuse.

Abbas exigeait son retour à Oberly. Son service était débordé et il avait absolument besoin d'elle. Telle était la teneur du message transmis par son chef. Elle décida d'y aller pour leur dire une bonne fois pour toutes de ne plus compter sur elle. Qu'elle allait se marier et quitter le pays pour vivre dans la paix. Et les laisser dans leur merde. Elle avait envie de leur crier sa haine et son mépris pour leurs jeux mortels et leurs petites magouilles politiques.

Dans son bureau, elle empila dans une boîte en carton ses notes personnelles et quelques affaires. Plutôt que d'adresser son discours à Akram, l'adjoint d'Abbas qui le remplaçait pendant son séjour à l'hôpital, elle prit une feuille de papier et donna secrètement sa démission, la data, et partit en laissant la lettre en évidence sur la table. Deux heures plus tard elle était de retour chez elle. Elle se concentra sur un livre pendant un peu plus d'un quart d'heure, puis se mit à aller et venir dans l'appartement sans but précis.

*Achrafieh, dimanche 23 octobre 1983, 6 heures 25*

Réveillé par des explosions, Georges le Français arriva en trombe dans la cour du Mabdna.

« Mets la radio, il vient de se passer quelque chose de grave, je vais faire du café, lança-t-il à Alex.

« ... *Attentats au camion suicide contre les QG français et américain à trois minutes d'intervalle. Le Jihad islamique a revendiqué ces attentats par téléphone auprès d'une agence de presse. Le communiqué exige le retrait de toutes les forces étrangères du Liban...* »



« Putain ! On va encore nous mettre ça sur le dos.

— Mais non, c'est déjà signé. Ça l'était même avant. S'ils s'attaquent aux QG des forces étrangères, ils vont avoir du travail, avec les seize pays qui ont des unités au Liban. »

Alex le regarda sans comprendre.

« En dehors des Syriens, des Israéliens et des quatre pays de la Force multinationale, il y a la FINUL. Ils vont maintenant tous trouver un prétexte pour foutre le camp malgré leurs paroles rassurantes. »

*« ... Selon des sources militaires, on estime à environ deux cent cinquante le nombre d'Américains qui étaient présents dans le QG au moment de l'explosion et à une soixantaine les parachutistes français qui se trouvaient dans le poste Drakkar... »*

La gorge de Georges se noua. Une semaine auparavant, il avait transmis toute une série d'informations concernant un attentat contre un poste français important, sans savoir duquel il s'agissait. Dans une note, il avait spécifié que des véhicules banalisés étaient « préparés » : visiblement, personne n'en avait tenu compte.

### *Achrafieh, mercredi 2 novembre 1983, 18 heures 30*

La voiture était mal garée. Gilberte haussa les épaules et en sortit. De toute manière, la rue qui passait devant la Closerie, perpendiculaire à la ligne de démarcation, était toujours fermée et jamais personne ne l'empruntait. La jeune femme était furieuse. Elle venait de croiser Fouad qu'elle n'avait pas revu depuis une éternité. Il s'était arrêté pour la saluer. Gilberte en l'apercevant s'était souvenue de la bouffée de haine envers lui qui l'avait envahie lorsqu'elle avait appris que les Forces libanaises que Fouad commandait à Kfarmatta avaient perpétré un massacre de civils druzes. Elle lui rappela les faits.

« Vous êtes vraiment des amateurs. Non seulement vous êtes des cons, mais en plus vous avez perdu. Il fallait vous retirer, laisser faire l'armée.

— Décidément, tu es avec l'armée jusqu'au cou. »

L'allusion à Tom était directe. Sa liaison était connue de tous et certains responsables des FL comme Fouad estimaient que son départ d'Adounis en était une conséquence directe.

« Tu sais pertinemment que c'est faux. Et les jeunes qui sont morts à cause de vos conneries ? Les trois cent cinquante chabebs que tu as perdus dans cette bataille ne t'empêchent pas de dormir, parfois ? Je n'ai jamais compris le but de ce massacre. Peux-tu me dire à quoi il a servi ? »

Fouad lui affirma qu'il s'agissait d'actes d'éléments incontrôlés, de

la réaction de jeunes à la chute de Bhamdoun, de l'expression de la peur et de la fatigue. Elle ne voulut rien entendre.

« Comment veux-tu que les jeunes vous fassent confiance, maintenant ? Moi je ne le peux plus. »

Elle avait tourné les talons, furieuse. Si au moins il avait reconnu l'erreur, s'il s'était comporté comme le responsable militaire qu'il prétendait être ! Elle qui voulait lui annoncer qu'elle allait se marier et vivre aux Etats-Unis !

*Baabda, mercredi 30 novembre 1983, 22 heures*

La tête dans le creux de l'épaule de son amant, Gilberte jouait avec la médaille de commandeur de l'ordre du Cèdre qui lui avait été décernée la veille. Elle n'avait assisté à aucune des cérémonies données en l'honneur du départ de Thomas, mais avait religieusement découpé et caché dans son cahier-agenda les articles de presse à ce sujet. Un peu déçue qu'il ne lui propose pas de l'accompagner dans l'une ou l'autre de ces festivités, au moins à la remise de décoration, elle s'était consolée en pensant à l'avenir. Elle partait aux Etats-Unis dans les premiers jours de janvier.

Gilberte n'arrivait pas à réaliser qu'elle allait quitter le Liban. Pour la convaincre, Tom lui avait donné un billet d'avion aller-retour.

« Comme cela, si tu n'es pas heureuse, si tu changes d'avis, tu pourras revenir chez ta mère », lui avait-il dit en riant.

Avec le billet il lui avait rendu son passeport — qu'il avait discrètement subtilisé quelques jours auparavant — avec un visa de cinq ans et une enveloppe contenant 5 000 dollars.

« Je veux que tu sois entièrement libre de ton choix. Je t'aime et je veux t'épouser, mais je veux également que tu n'agisses pas sur un coup de tête. »

Elle l'avait embrassé avec fougue. Tom avait les mots et les gestes qui rassuraient. Ils avaient décidé de passer seuls sa dernière nuit au Liban. Ils avaient dîné chez lui, frugalement. Dans le hall de son appartement, ses deux valises et son sac militaire attendaient. Ils avaient longuement discuté et fait l'amour, d'abord furieusement puis passionnément. Elle lui avait offert un pendentif en or représentant le cèdre Kataëb avec un petit diamant au centre et la chaîne qu'il portait au cou. Tom lui avait donné une broche en argent représentant l'aigle américaine aux ailes déployées. Elle reposa la médaille de l'ordre du Cèdre sur la table de nuit.

« Tu t'en vas. Je vais partir et le Liban va rester, tel qu'il est. C'est une décoration d'un pays en voie de disparition qu'on t'a donnée.

— Mais non, l'histoire du monde regorge d'exemples de peuples

qui ont fini par prendre leurs destinées en main. Mais il est sûr que ce ne sera jamais comme avant. Vouloir imposer le Liban d'autrefois serait une catastrophe. Il faut mettre l'imagination au pouvoir.

— Et c'est quoi, l'imagination, selon toi ?

— C'est affirmer contre toute réalité qu'il n'y a ni vainqueur ni vaincu. C'est tout mettre à plat. Ce pays ne peut plus être un ghetto pour chrétiens, une sorte de porte-avions de l'Occident avec dans ses cales des soutiers musulmans. Il faut mettre en place un Etat fort, capable de mater les arrogances et les rancœurs. L'Etat restera faible tant que ce sera celui des vainqueurs, car les vaincus attendront leur revanche.

— Mais nous sommes chez nous, ici. Cette guerre n'avait qu'un but : nous chasser pour installer les Palestiniens incapables de reconquérir leur pays. Nous avons résisté et ils sont partis. Les Syriens qui veulent nous dépouiller seront aussi chassés, les Israéliens s'en iront. Nous nous retrouverons entre Libanais et il n'y aura plus de problèmes.

— C'est du domaine du rêve, ma chérie. Un rêve qui est le cauchemar de tout le monde, à commencer par vous.

— Ce que je veux, c'est protéger mes parents et mon frère. Lorsque je serai aux Etats-Unis, je les ferai venir, et après le Liban pourra s'écrouler, je m'en fous. »

Thomas la prit dans ses bras.

« Laissons le Liban où il est et occupons-nous de nous. »

Elle se blottit contre lui et finit par s'endormir.

### *Achrafieh, mardi 13 décembre 1983, 21 heures 30*

Camille fronça les sourcils et regarda sa sœur. La sonnette de la porte d'entrée se fit impérieuse. Ils n'attendaient personne. Camille se leva et alla ouvrir. Aymeric Marchall se tenait sur le palier, dégoulinant de pluie.

« Je suis désolé. Je ne voudrais pas vous déranger, mais j'ai absolument besoin de votre aide.

— Entre. As-tu mangé ?

— Non, mais ce n'est pas important pour l'instant. »

Il salua Michel et Violette Khourey, s'excusant à nouveau d'arriver à une telle heure et sans avoir prévenu, et se tourna vers Gilberte.

« Je ne peux compter que sur toi dans l'immédiat. J'ai impérativement besoin d'une petite traduction. Pourrais-tu m'aider ? »

Il déposa une cassette sur la table.

« C'est un enregistrement que mon chauffeur vient de faire sur Radio-Téhéran. Tonton Khomeiny a fait un discours. D'après ce que j'ai compris, il s'adresse à des religieux à l'occasion de l'anniversaire



de la naissance de Mahomet. C'est de l'arabe classique et il a un accent pas possible. Je n'arrive pas à tout saisir. »

Violette Khoury déposa devant le journaliste une tasse de café fumante. Il la remercia d'un regard pendant que Camille engageait la cassette dans un lecteur. Une voix prononça une litanie de mots que Gilberte traduisit au fur et à mesure.

*« Le Guide suprême des musulmans, le Briseur des idoles, le Glorieux Défenseur de la foi, le Seul Espoir des opprimés, le Vicaire de l'Islam et des musulmans, le Régent de l'Imam caché, Celui qui écrase Satan, Sa Sainteté le Grand Ayatollah Haj Sayyed Rouhollah Moussaoui Khomeiny s'est adressé aux notables de la République islamique à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du Prophète Mahomet... »*

« Doucement, je ne prends pas en sténo », arrêta Aymeric qui griffonnait sur un cahier à spirale tout ce que disait la jeune femme. Elle attendit qu'il eût fini et reprit la traduction mais cette fois-ci phrase par phrase. C'était la première fois qu'elle entendait la voix grave et lente de l'imam Khomeiny.

*« Si on laisse un infidèle poursuivre son rôle néfaste de corrupteur sur la terre jusqu'à la fin de sa vie, ses souffrances morales iront en augmentant. Si on le tue, et qu'on empêche ainsi l'infidèle de perpétrer ses méfaits, cette mort sera son bien. S'il reste vivant, il sera de plus en plus corrompu, et, par conséquent, ses souffrances iront en augmentant. C'est une opération chirurgicale commandée par Dieu le Tout-Puissant... »*

« Ce n'est pas possible ! » s'écria Camille. Toute la famille était penchée sur la table l'oreille tendue vers le lecteur de cassettes que tenait Gilberte.

*« ... La guerre est une bénédiction pour le monde et pour toutes les nations. C'est Dieu qui incite les hommes à se battre et à tuer. Le Coran dit : " Combattez jusqu'à ce que toute corruption et toute rébellion cessent. " Les guerres conduites par le Prophète contre les infidèles étaient un bienfait pour l'humanité tout entière. Imaginez que nous gagnions prochainement la guerre<sup>1</sup>. Ce ne sera pas assez tant que la corruption et la résistance à l'Islam existeront sur la terre. Le Coran dit : " La guerre, la guerre, jusqu'à la victoire. " Une religion d'où la guerre est absente est une religion incomplète. Si on avait donné le temps de vivre à Sa Sainteté Jésus — salut à lui —, il aurait agi comme Moïse et aurait brandi le glaive... »*

« Mais c'est une véritable déclaration de guerre. C'est l'appel au Jiad », commenta Michel Khoury. Gilberte lui fit signe de se taire.

*« ... Grâce à Dieu, actuellement nos jeunes gens s'appliquent, dans les limites de leurs moyens, à mettre en œuvre les commandements de Dieu. Prions le Tout-Puissant pour qu'il leur donne la victoire. Ils savent que tuer l'incroyant est l'une des plus grandes missions de l'homme... »*

Camille se redressa, abasourdi. Aymeric relut à haute voix ses notes.

1. Il s'agit de la guerre Iran-Irak.

« Il ne se cache même pas, fit remarquer Gilberte et personne ne fait attention à ce qu'il dit. C'est une véritable revendication des attentats contre les Américains et les Français.

— C'est justement pour cela que je suis venu te voir ce soir. Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Je peux en faire une copie ? » demanda Camille.

*Achrafieh, mercredi 21 décembre 1983, 18 heures 30*

La lueur des phares du camion chargé de matelas mousse faisait briller la chaussée mouillée devant la chicane du poste français qui filtrait la circulation devant l'ancienne faculté de médecine. La nuit tombée, la pluie s'était arrêtée. Le parachutiste français lui fit signe de continuer sa route sans même s'avancer. Le chauffeur rétrograda, faisant rugir son moteur. Arrivé au coin du cimetière grec catholique de Berjaoui, à l'endroit où la rue se transformait en parking, le conducteur sauta de son véhicule en marche et courut vers une voiture qui démarra aussitôt dans la ruelle qui longeait l'arrière du lycée français, tandis que le camion continuait sa course vers le stade du Chella dans lequel était installé Frégate, le PC d'une compagnie du 3<sup>e</sup> régiment parachutiste d'infanterie de marine, l'ancienne unité de Marcel Bigeard. Le trottoir dévia sa trajectoire, et au lieu de s'engouffrer dans l'entrée du stade il percuta le mur d'enceinte. Les trois cents kilos d'hexogène dissimulés sous les matelas explosèrent.

Camille et Gilberte eurent l'impression que la déflagration emportait leur rue. Les vitres du salon volèrent en éclats.

« C'est devant chez nous », hurla leur mère.

Le frère et la sœur entraînèrent rapidement leur père à l'abri dans la salle de bain. Des cris d'effroi et des hurlements venaient de l'extérieur.

« Restez là, je vais voir », lança Camille avant de sortir.

En arrivant au carrefour, il vit un nuage de poussière et faillit être heurté par la jeep que conduisait Marc. « Monte », lui cria-t-il.

Responsable de tout le secteur, Marc était dans son bureau, près de l'ancien temple où avait été installé le CERM, lors de l'explosion. La place qui bordait le lycée français avait été comme balayée par une langue de feu. La lueur dansante des flammes donnait la juste mesure de ce que devait être l'apocalypse. Les voitures brûlaient dans des ronflements sinistres. Les trois petits immeubles qui faisaient face au cimetière avaient reculé et s'étaient écroulés. Un matelas pendait d'une demi-chambre à coucher, une cuvette de WC se balançait doucement au bout d'un tuyau. Le mur d'enceinte du stade avait disparu sur une quarantaine de mètres. Au fond d'un cratère de plus de quatre mètres de profondeur qui marquait

l'endroit où le camion avait explosé, deux parachutistes du 17<sup>e</sup> régiment du génie parachutiste fouillaient déjà la terre, accompagnés d'un homme en civil que Marc reconnut immédiatement : l'adjudant-chef Youssef Bitar, l'artificier de l'armée qui depuis dix ans avait désamorcé un nombre inimaginable d'engins explosifs de toutes origines. Marc demanda par radio l'envoi immédiat de groupes électrogènes et de projecteurs ainsi que des hommes pour fouiller les décombres.

Ils durent abandonner la jeep. Dans l'un des trois immeubles effondrés se trouvait un poste des Forces libanaises. Il n'en restait rien. Les deux autres, qui abritaient des réfugiés du Chouf, n'étaient plus que des tas de gravats. Le mur d'enceinte du cimetière avait été arraché. La terre qu'il retenait s'était déversée sur la place et avec elle une vingtaine de tombes, cercueils ouverts sur des squelettes et des visages momifiés. Marc entraîna Camille vers le poste français. Le capitaine, blessé au visage par des éclats de verre, avait pris en main l'organisation des secours à l'intérieur de ses installations.

« Nous avons un mort, la sentinelle qui était de garde à la porte, et de nombreux blessés. Les levées de terre nous ont bien protégés. Avez-vous besoin d'aide ? demanda-t-il à Marc.

— J'étais venu vous en proposer. »

Toumajian arriva en courant.

« Ma machine est là. Par où je dois commencer ? Tu as vu, il y a des squelettes sur la route, qu'est-ce qu'on en fait ?

— J'en ai rien à foutre. Il y a mieux à faire qu'à s'occuper des morts. Priorité aux vivants. Commence par le markas. »

Pour accéder au poste FL, il devait se frayer un chemin dans les ruines du cimetière. Toumajian alluma une cigarette, remonta sur son engin, et à grands coups de godet remit en vrac terre et débris humains derrière un pan de mur encore debout.

En revenant chez lui, Camille dut faire face à une crise de larmes. Gilberte, effondrée, craquait.

« J'en ai marre de cette ville de fous. Hier c'était une voiture piégée devant une école maternelle, aujourd'hui c'est devant un cimetière. Pourquoi ? Il n'y a plus de guerre. Personne n'assiège plus personne. Alors pourquoi ? »

*Achrafieh, mercredi 28 décembre 1983, 20 heure 15*

Le ton péremptoire du colonel Becker agaçait Gilberte. Le successeur de Tom n'aimait pas la jeune fille, qui le lui rendait bien. Dès leur première entrevue, la veille du départ de Tom, le courant n'était pas passé entre eux et le franc-parler de Gilberte n'avait rien arrangé. Becker était un officier américain type, sûr de lui, pour qui le



Liban était une simple étape. Gilberte lui reprochait de faire sentir qu'il était de passage. Depuis quelques jours, son père n'allait pas bien. Pour sortir de l'univers de la maladie, elle avait proposé à Camille d'aller manger à l'extérieur. Ils étaient passés prendre un ami, Kamal, et avaient retrouvé la bande des Américains qui avaient fait de la Closerie leur quartier général. Alexandre, le décorateur, son amie française, Christiane, le successeur de Tom et le major étaient attablés.

« Pourquoi es-tu habillée en noir ? On dirait que tu es en deuil, glissa Christiane à la jeune femme.

— Je ne sais pas, je n'ai pas réfléchi en enfilant ça. »

Alexandre demanda à Camille des nouvelles de son père, qui répondit par une grimace. Alexander Franco, qui avait été interrompu par l'arrivée du trio, reprit son histoire concernant l'arrestation de deux hauts fonctionnaires des PTT qui recevaient des pots-de-vin pour faciliter l'installation du téléphone, puis il évoqua les six attentats qui avaient secoué l'Ouest en moins de quatre-vingt-dix minutes dans l'après-midi.

« Il faut isoler complètement Beyrouth-Ouest, sans leur permettre de sortir. Ils s'entre-tueront et nous serons tranquilles, suggéra Gilberte.

— De toute manière, tu ne seras pas là pour le voir puisque tu vas rejoindre Caroline dans le paradis des jeunes mariées.

— Caroline ?

— Comment, tu n'es pas au courant ? lança Alexander Franco. La princesse Caroline de Monaco a épousé aujourd'hui un homme d'affaires italien, un certain Casiraghi. »

Gilberte, tournée vers Franco, n'avait pas vu un serveur venir parler à l'oreille de Camille. Son frère se leva, alla au téléphone et se précipita vers la porte en faisant signe à Kamal de le suivre. Au bout d'un long moment, Gilberte se rendit compte de leur absence. Le décorateur libanais précéda la question qu'il lisait dans ses yeux.

« Il est parti chez toi parce que ton père ne se sent pas bien. Il est allé voir ce qui se passe et ne voulait pas t'inquiéter », lui dit-il d'une voix douce. Elle fronça les sourcils et tendit la main vers son sac lorsqu'elle aperçut Kamal qui revenait, très pâle. Il lui fit signe de la rejoindre.

« Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle.

— Il faut que tu viennes très vite.

— Papa ? prononça-t-elle d'une petite voix en le regardant fixement.

— Oui. Il est très mal.

— Il est mort ? demanda-t-elle en devenant blanche.

— Non... il... il n'est pas mort », répondit Kamal. Il détourna la tête comme pour la précéder vers la porte. Elle le retint par le bras.

« Papa est mort, répéta-t-elle avec la même petite voix.

— Non. Non, il n'est pas mort », dit-il précipitamment.

Gilberte le regarda fixement, et soudain elle se mit en mouvement. Dans un même geste, elle ramassa son sac, son manteau et se précipita vers sa voiture.

Alexandre lui prit les clés des mains.

« Je vais avec toi. »

Lorsque la porte s'ouvrit sur le visage ravagé de sa mère, Gilberte sentit le monde s'écrouler autour d'elle.

### *Achrafieh, mercredi 18 janvier 1984, 17 heures*

Lorsque le visage rond aux cheveux blancs coupés en brosse d'Alexander Franco apparut dans l'encadrement de la porte, les conversations à mi-voix s'arrêtèrent et tous les regards convergèrent vers l'officier américain en uniforme qui venait d'entrer. Gilberte poussa un petit cri et se précipita dans ses bras. Camille se leva et lui serra la main en l'invitant à prendre place dans un coin du salon.

Franco salua de la tête la dizaine de personnes assises sur les chaises en bois qui tapissaient le pied des murs. Il n'avait pas lâché la main de la jeune femme. Ils prirent place côte à côte.

« Tu n'as pas l'air très en forme. Tu as beaucoup maigri, lui dit-il.

— C'est la vie. Mais raconte-moi les Etats-Unis. »

Gilberte avait les traits tirés, le regard vide. Une lueur l'avait animé quelques secondes lorsqu'il s'était posé sur Franco.

« Parle-moi d'abord de toi. Comment vas-tu ?

— C'est dur. Le coup le plus dur de ma vie. »

Des larmes commençaient à se former sur le bord des cils. Elle alluma une cigarette puis, d'une voix hachée et cassée par l'émotion, elle lui raconta la nuit passée à veiller le corps de son père. L'enterrement le lendemain, sous la pluie battante, dans un caveau provisoire à Achrafieh, et les longues et harassantes journées de condoléances. Gilberte ne tenait que grâce à la cigarette et, de temps en temps, à un petit verre de cognac. Elle ne pouvait rien avaler. Sa mère, inquiète, avait exigé qu'elle consulte un médecin. La première chose qu'il avait faite avait été de la peser : quarante et un kilos. Son diagnostic avait été simple : grande fatigue, et la prescription s'imposait : se reposer et manger. Plus facile à dire qu'à faire. De temps à autre, des amis venaient la chercher vers midi et la traînaient littéralement dans un restaurant pour la changer d'ambiance et la forcer à avaler quelque chose.

« Tu as vu Tom ?

— J'ai même une lettre de lui.

— C'est seulement maintenant que tu me le dis ? »

Il lui tendit la missive. Elle se mit dans un coin pour lire l'écriture

heurtée qui couvrait les deux feuilles de papier jaune que contenait l'enveloppe.

« Le 16 janvier

« Ma chérie,

« Je suis dans un bar et j'attends Alexander qui déjeune avec Joyce Stan. Je tiens à t'écrire cette lettre maintenant pour qu'il te l'apporte.

« Je pense à toi à chaque instant. Tu me manques. Je t'aime tant. Tu es sans cesse présente en moi. Ta lettre m'a rassuré. J'aimerais entendre ta voix, ne serait-ce que par téléphone, mais je n'arrive pas à te joindre. J'ai toujours ta lettre sur moi et je la lis et relis sans arrêt. Il y a tant de révélations sur ce que tu es et ce que tu penses. Lorsque tu m'as appelé mercredi, j'étais tellement heureux de t'entendre que je ne me souviens plus de ce que nous avons dit. J'ai juste ta voix dans le creux de mon oreille. Pour mon problème de santé, j'ai été passer un contrôle médical samedi à l'hôpital. Je vais mieux même s'il me reste un peu de fatigue. Alexander te racontera ça en détail. J'avais craint un moment d'avoir le cancer. Les médecins affirment que je n'aurai pas de problème à l'avenir. Je devrais être tranquille pour les quarante ou cinquante ans qui viennent. La seule chose qui risque de m'arriver est de mourir d'une attaque d'amour pour toi vers soixante-dix ans.

« En fait, ma vraie maladie est ton absence, et le meilleur médicament sera ta venue au début du mois de mars. En attendant de trouver un appartement, je te propose d'habiter chez Betty. Ce sera merveilleux. Je souhaite que tu quittes — entière — le Liban le plus tôt possible pour venir me rejoindre.

« Le divorce "amical" de l'Etat de Virginie demande que les deux parties soient légalement séparées pendant un an avant d'être définitif. Ensuite je pourrai me remarier. Cette séparation légale servira de base à un document officiel sur lequel s'appuiera le processus d'arbitrage. Si nous ne trouvons pas d'accord à l'amiable, je me retrouverai dans une "cause" de divorce (vu mes relations avec toi) et cela me coûtera très cher. Les négociations seront donc délicates durant les deux-trois mois à venir. Elle sait, à ton propos. Je ne veux pas être mis dans une situation où elle puisse te blesser ou toucher à mes relations avec les enfants. Sois patiente — nous avons des années devant nous.

« Alexander est arrivé. Je suis heureux qu'il soit là. Il me sauve la vie en prenant cette lettre. Je n'arrive pas à imaginer qu'il puisse te voir bientôt.

« Je t'aime. Tom. »

Elle revint vers Franco.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire de cancer ? demanda-t-elle inquiète.

— Rien, il se faisait des idées. En rentrant du Liban, il était toujours fatigué. Il n'arrivait pas à reprendre le dessus. Il s'est imaginé qu'il avait la maladie à la mode aux Etats-Unis. En fait, sa maladie c'est l'amour, c'est tout. »

Un maigre sourire illumina le triste visage de Gilberte.

« C'est bien fait pour lui, il n'avait qu'à rester ici. Comment est-il ?



- Très bien ! Lorsque je l'ai vu lundi, il était en pleine forme.
- Tu as vu sa femme ?
- Non, je ne l'ai jamais rencontrée, et il ne m'en a jamais parlé. La seule chose qu'il m'ait dite est que sa situation personnelle est délicate, parce qu'il ne veut pas se séparer de sa fille et de son fils. Il t'attend, et voudrait que tu partes le plus tôt possible. Je crois qu'il a raison. Tu devrais aller te refaire une santé là-bas.
- Il n'est pas question que je laisse ma mère. Ses problèmes avec sa femme vont durer au moins deux mois, autant que je reste ici en attendant. »

*Achrafieh, mardi 24 janvier 1984, 16 heures*

Aymeric prit la tasse de café que lui tendait Gilberte. Il la remercia d'un regard.

« Je suis désolé, j'aurais voulu venir plus tôt, dit-il en s'adressant à Camille, mais je n'ai appris qu'avant-hier le décès de ton père. »

Le jeune homme lui mit la main sur l'épaule qu'il serra.

« Cela n'aurait rien changé. Merci d'être venu.

— Qu'est-ce que tu fais ici, oiseau de malheur ? Chaque fois que je te vois, il se passe une catastrophe dans les jours qui viennent, plaisanta Gilberte.

— Je te jure que j'y suis pour rien.

— On dit ça ! A croire que tu les payes pour avoir des papiers à faire.

— Si c'était le cas, cela ne me reviendrait pas trop cher en ce moment. C'est la panique un peu partout, avec cette inflation galopante. Les agressions et les vols se sont multipliés à un rythme insensé. Les gens se braquent comme ils se serrent la main.

— Mais à l'Ouest, où tu t'évertues à vouloir vivre, c'est la jungle.

— Détrompe-toi, c'est pareil ici. Hier, près de la place Sassine, un homme est entré dans le supermarché Embassy, il a rempli un caddy. Il a fait tranquillement la queue à la caisse. Lorsque son tour est arrivé, il a sorti un pistolet et a menacé la caissière en lui disant : « Je n'ai pas d'argent, j'ai une femme et des enfants, laissez-moi partir. »

— Ils l'ont laissé partir ?

— Penses-tu ! Il n'a pas été loin. Deux heures avant, à la sortie d'une banque, deux transporteurs de fonds se sont fait dévaliser de 400 000 livres.

— Il va y avoir une explosion sociale, dit Camille en hochant la tête. Les prix sont indexés sur le dollar. Plus la livre libanaise se casse la gueule, plus ils montent. Les salaires ne suivent plus et comme ici tout est importé, on ne peut plus rien acheter.

— C'est la faute de votre sport économique national. Acheter ici et

vendre là-bas avec une commission. Un homme d'affaires de ton pays m'a confié cela à Paris. Le Libanais, le vrai, est celui qui achète à un Arménien et qui revend à un Juif en faisant du bénéfice.

— Et c'est reparti. Je t'interdis de tenir de tels propos dans ma maison, éclata Gilberte en riant. Si tu nous décris comme ça, je comprends pourquoi le monde nous laisse tomber.

— Tu me donnes un bien trop grand pouvoir. Quand vas-tu rejoindre ton officier de la CIA ?

— Il n'est pas à la CIA, mon officier, comme tu dis. Je ne sais pas, sans doute début mars. »

### *Achrafieh, lundi 6 février 1984, 4 heures 15*

Le bruit de l'enfer déchira brutalement le sommeil de Gilberte et la projeta à plat ventre au pied du lit, les bras sur la tête, le cœur en folie. La vitre de la fenêtre vola en éclats. Un sifflement très court suivi d'une autre explosion fracassante provoqua une cascade de débris de verre. A tâtons, elle chercha ses pantoufles, qu'elle déposait tous les soirs au même endroit, semelles en l'air pour que des morceaux de verre ne se logent pas à l'intérieur en cas de bombardement. D'un même geste, elle les enfila, rafla le briquet, la bougie et se rua dans un recoin de la salle de bain. Son frère puis sa mère l'y rejoignirent. Violette Khoury avait en main le transistor marron de son époux. « *Les miliciens d'Amal ont attaqué les positions de l'armée dans Beyrouth-Ouest et sur la ligne de démarcation...* »

Autre sifflement plus long, autre explosion plus loin. Elle regarda sa montre : 4 heures 20 du matin.

« Ça ne fait que commencer, j'ai l'impression », murmura-t-elle. Les claquements des départs étouffés par la distance, les sifflements qui grossissaient pour s'interrompre brutalement dans les déchirements du tonnerre se suivaient, se chevauchaient, s'installaient dans un roulement infini.

Les premières lueurs du jour percèrent, accompagnées des stridulations incongrues des grillons et des appels lancinants des muezzins.

Gilberte enfila un jean, fit du café et aménagea la salle de bain en y installant des coussins, un petit camping-gaz et des couvertures.

« *... les chiïtes, bandeau rouge autour de la tête, ont fait irruption dans toutes les grandes artères de Beyrouth-Ouest et encerclent toutes les positions de l'armée. Nabih Berri a décrété un couvre-feu total applicable à tous sauf aux secouristes et aux journalistes...* »

« Il va encore être de ceux qui peuvent se promener », lâcha Gilberte en pensant à Aymeric Marchall.

## *Beyrouth-Ouest, lundi 6 février 1984, 16 heures 45*

En apprenant que l'armée avait reçu l'ordre de tirer à vue, Aymeric s'était glissé dans son bureau. Il s'était mis à l'écoute de la radio en regardant par la fenêtre. « ...la tour Murr a été investie par des miliciens d'Amal... » Le journaliste se demanda ce qu'étaient devenus les militaires français qui tenaient le haut de la tour. Comme toujours dans des cas pareils, un accord tacite avait dû intervenir, du genre : Nous ne tirons pas sur vous et vous restez en dehors de l'histoire. « ... Des appartements vides et des bureaux ont été réquisitionnés par les miliciens pour y loger des réfugiés de la banlieue Sud au nom de la justice sociale. Selon des correspondants que nous avons joints par téléphone, les bars qui vendaient de l'alcool ont été mis à sac par des intégristes chiïtes. Nabih Berri a ordonné la mise en place de patrouilles mixtes Amal-gendarmerie pour imposer le calme dans les quartiers libérés. Il a interdit les enlèvements et demandé aux combattants de prendre position sur la ligne de démarcation. La 6<sup>e</sup> brigade de l'armée libanaise, à majorité chiïte, aurait fait sécession et serait passée sous le contrôle du mouvement Amal après qu'un accord de neutralité a été passé entre les miliciens et les officiers de cette unité dont les éléments sont invités à se regrouper dans leurs casernes. Selon une source hospitalière, les combats auraient fait jusqu'à présent quatre-vingt-dix morts et près de trois cents blessés... »

Aymeric composa le numéro de Gilberte. Camille décrocha.

« Pas de problème chez toi ? »

— Comme partout, nous sommes installés dans la salle de bain. Et pour toi ?

— Je ne suis pas sorti. Tout le monde tire sur tout le monde. Inutile de prendre un mauvais coup. La banlieue Sud a envahi Beyrouth-Ouest en quelques heures.

— Dès l'instant où les 2 000 hommes de la 6<sup>e</sup> Brigade ont déposé leurs armes, c'était inévitable. Je viens d'apprendre que les Américains sont en train d'évacuer leurs positions... »

Une déflagration monstrueuse fit trembler les vitres du bureau.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Camille. »

— Je ne sais pas. Ne quitte pas, je vais voir sur le toit. »

Aymeric posa le téléphone et monta les escaliers quatre à quatre. De la terrasse, au septième étage, il dominait une partie de la ville. La nuit qui tombait limitait son champ de vision. Brusquement, une lueur rouge illumina la mer et les façades des immeubles. Quelques secondes plus tard, le roulement d'une détonation éclata sur la ville. A l'horizon se profilait la silhouette noire d'un bâtiment de guerre. Loin dans la montagne, une explosion terrifiante se produisit. Le *New Jersey*, dit à mi-voix le journaliste interloqué. Le ronflement de pales d'hélicoptères venait de la corniche où se trouvait l'ambassade des Etats-Unis. Aymeric redescendit dans son bureau.

« C'est le *New Jersey* qui tire avec ses neuf canons de 406 pouces sur



la montagne, et j'ai l'impression que les Américains évacuent leur ambassade. Il y a des hélicoptères qui tournent sur la corniche.

— Gilberte me dit que son scanner fait état de l'évacuation de l'aéroport. Des hélicos américains font la navette entre les navires au large et l'aéroport.

— Les marines vous lâchent...

— Ecoute ça », coupa Camille qui avait approché une radio du combiné. « ... *Walid Joumblatt et Nabih Berri demandent la démission du petit chah de Baabda et l'instauration d'une société nationale...* » Ils veulent le départ de Gémayel, reprit la voix de Camille. Ce n'est pas un retrait, c'est une débandade. Nous allons reprendre le fusil pour nous défendre. Fady Frem a lancé un ordre de mobilisation générale.

— Tu vas un peu vite en besogne. Ils ont assez à faire ici à l'Ouest pour ne pas se préoccuper de l'Est. D'après ce qui se dit à la radio, je crois même qu'ils craignent que l'Est ne réagisse et les attaque.

— Ça, c'est impossible.

— Toi, tu le sais, mais eux pas encore, où ils font semblant de le croire pour que les miliciens se massent sur la ligne de démarcation et ne pillent pas l'Ouest. Je vais travailler. Je te laisse. Je te rappellerai demain. Fais une bise à ta sœur. »

### *Achrafieh, mardi 7 février 1984, 6 heures 45*

La nuit avait été relativement calme. Gilberte était persuadée que, contrairement à ce qu'avait dit Aymeric, les milices de l'Ouest allaient tenter une percée sur Achrafieh et elle ne voulait pas être surprise dans son lit par une attaque. Un appel général sur la fréquence de coordination de la Force multinationale les tira brusquement de leur engourdissement. « *Ici le colonel Gordon Ferguson. Message pour tous les commandants des unités de la FMSB*<sup>1</sup>. (Derrière la voix, il y avait le bruit d'un hélicoptère.) *En exécution des ordres reçus par mon gouvernement, nous partons sur nos bateaux. Je suis très désolé de ne pas pouvoir vous saluer en personne. Tous mes vœux de bonne continuation. Au revoir.* » Le frère et la sœur se regardèrent, éberlués. Les Anglais portaient comme des voleurs, brusquement sans rien dire à personne, si ce n'est, une fois en l'air, au revoir aux autres.

« Les salauds », murmura Gilberte.

Les cent six hommes du fameux régiment d'élite des Dragons de la Reine, qui s'étaient installés dans les bâtiments de la Régie des Tabacs, filaient à l'anglaise. Composé essentiellement de personnel parlant l'arabe, beaucoup plus tourné vers le renseignement que vers une mission de bons offices, le contingent britannique n'avait jamais

1. Force multinationale pour la sécurité de Beyrouth.

fait parler de lui sauf le jour où deux de ses petites automitrailleuses avaient été interceptées par des miliciens d'Amal qui avaient tout volé, même les treillis des deux équipages, obligés de rentrer en slip dans leur casernement. Il avait fallu une vigoureuse intervention de Nabih Berri pour qu'ils récupèrent matériels, armes et vêtements.

« Qu'ils aillent se faire foutre », maugréa Gilberte.

Tous les journaux du matin titraient sur « Le lâchage américain », et de longs articles étaient consacrés au malaise qui s'était installé dans l'armée libanaise en voyant une de ses brigades faire cause commune avec les miliciens chiites d'Amal. La stupeur des journalistes, qui avaient vanté la solidité de l'armée, transpirait à chaque ligne.

« Tout ce qu'a fait Tom durant son séjour ici a été balayé en une nuit », constata Gilberte, amère.

Camille lui fit signe de se taire, il augmenta le volume du transistor. « ... *atmosphère de siège au palais présidentiel où s'est rendu très tôt ce matin Fernand Wibeau, l'ambassadeur de France. Il aurait été chargé par son gouvernement de proposer à Amine Gémayel une protection militaire afin de quitter Beyrouth et de se réfugier à Paris. L'un des conseillers de François Mitterrand, François de Grossouvre, l'aurait appelé au téléphone pour lui confirmer les propos de l'ambassadeur...* »

« C'est vraiment la panique. Tout le monde veut foutre le camp devant une bande de miliciens. Et ils veulent nous donner des leçons ! » Camille était furieux. « Je ne comprends pas pourquoi l'Occident nous abandonne. Il y a la plus importante armada de l'après-guerre au large du Liban. Ils ont quarante navires de guerre. Trois porte-avions dont le *J. F. Kennedy* à propulsion nucléaire, cent cinquante avions de combat. Les Français ont le *Foch* et les Anglais deux bases à Chypre<sup>1</sup>, à moins de cent vingt kilomètres du Liban, et personne ne fait rien. Ce sont des lâches. Ils ont simplement peur des Syriens et n'osent pas le dire. »

« ... *Ronald Reagan avait envoyé 1800 marines en septembre 1982* », rappelait le journaliste de la Voix du Liban. « *Il avait alors déclaré : "Nous y resterons le temps qu'il faudra pour assurer le retrait des forces étrangères et restructurer l'armée libanaise." Aujourd'hui, selon une source américaine, la moitié de l'armée en état de combattre a déserté à l'appel de l'opposition. Il ne reste que les quelques unités sous commandement chrétien. Les trois cents instructeurs américains actuellement à Beyrouth risquent fort de se trouver au chômage technique...* »

— Evidemment, s'il n'y a plus d'armée, ils sont inutiles. C'est l'échec total de la politique de Thomas et de ses amis, s'écria Gilberte en décrochant le téléphone pour appeler Alexander Franco.

1. Les bases militaires d'Ahrotiki et de Dekhelia.

— Ils voulaient vous humilier et ils y sont parvenus parce que vous avez eu peur de prendre position et de frapper lorsqu'il le fallait. Si vous aviez réagi lorsqu'ils ont frappé votre QG, vous n'en seriez pas là. J'ai un copain journaliste qui cite souvent le dicton bédouin : " Si tu es lion je suis mouton, mais si tu es mouton je deviens lion. " Vous êtes des moutons. Zéro pointé sur toute la ligne de votre stratégie fondée sur l'armement à outrance de l'armée. Elle se retourne contre vous. Vous n'avez pas voulu chercher à comprendre les gens et la situation avant de distribuer des armes. Voilà le résultat. Vous partez et nous nous restons.

— Non, Gilberte, nous ne partons pas. Nous restons ici, le travail n'est pas fini. Il n'y a qu'une brigade qui est passée de l'autre côté et encore ce n'est pas sûr à cent pour cent.

— Qu'est-ce que tu veux comme preuve, qu'ils viennent t'égorger dans ton lit ? »

*Rome, mercredi 15 février 1984, 18 heures 50*

La grosse Cadillac blanche, aux plaques d'immatriculation frappées du sigle des Nations unies, remontait silencieusement les rues désertes du quartier résidentiel. Dans les virages, ses phares balayaient d'imposantes villas à moitié dissimulées derrière les arbres. Le général Leamon R. Hunt, directeur de la Force multinationale du Sinaï, chargée du respect de l'application des accords de Camp David entre l'Égypte et Israël, rentrait chez lui. La limousine s'arrêta devant un garage. Le chauffeur chercha dans la boîte à gants la radiocommande qui permettait d'ouvrir la porte lorsque soudain deux hommes surgirent de l'ombre et ouvrirent le feu au pistolet mitrailleur sur la voiture, provoquant des étincelles sur le blindage. Surpris, les deux hommes s'approchèrent des portes et tentèrent en vain de les ouvrir. L'un d'eux monta sur le coffre arrière, appuya le canon de son arme sur le caoutchouc qui retenait la vitre et pressa sur la queue de détente. Le général Leamon R. Hunt, qui s'était retourné pour suivre les gestes de son agresseur, reçut la courte rafale en pleine tête et fut tué sur le coup.

Une demi-heure plus tard, alors que la nouvelle n'avait pas encore été diffusée, un appel téléphonique anonyme revendiqua l'attentat au standard d'une radio privée. « *Ici le Parti communiste combattant. Nous avons abattu le général Hunt, garant des accords de Camp David. Nous exigeons le départ des forces impérialistes du Liban.* »



*Achrafieh, jeudi 1<sup>er</sup> mars 1984, 17 heures*

Comme un automate, Gilberte entassait ses vêtements dans une valise. Elle n'avait qu'une idée : fuir, quitter ce pays, oublier cette violence, dormir. Sans un mot, son frère mit ses valises dans la R5. Elle embrassa longuement sa mère.

« Vous me rejoindrez dès que j'aurai trouvé un appartement. Tu n'auras qu'à vendre le tien, et nous vivrons là-bas. »

Sans se retourner Gilberte monta dans la voiture et Camille la conduisit à Jounieh où elle prit le ferry de nuit pour Chypre. Tom lui avait pris un billet via Amman. En arrivant, elle découvrit un télégramme de Tom : « *Tu as une réservation sur le vol 595 Amman-Washington, départ le 3/2/84 à 8 heures 25. Appelle Betty Brient au 703-671-9863 pour annoncer l'heure de ton arrivée. Fintel.* » Gilberte, n'ayant pas de visa pour entrer sur le territoire jordanien, passa la journée à errer dans l'aérogare et la nuit sur une banquette, à traquer quelques instants de sommeil.

*Sur la plage de Miami (Floride),  
mardi 13 mars 1984, 13 heures*

Etendue sur une serviette, les bras en croix, le corps offert aux rayons du soleil, Gilberte s'étira de bien-être. Une légère brise chaude venant de la mer faisait disparaître lentement les gouttelettes accrochées à sa peau. Prise d'une envie soudaine de glace à la fraise, elle prit son sac et se dirigea vers une camionnette blanche décorée de cornets multicolores. Elle était en Floride depuis seulement deux jours mais avait l'impression d'y être depuis une éternité.

Betty était venue la chercher à l'aéroport. Elle s'était jetée dans ses bras en pleurant de fatigue et de joie. Son voyage avait duré près de quatre jours. Elle se sentait sale, épuisée, triste. La jeune femme l'avait prise par les épaules et entraînée vers sa voiture. Elle avait traversé la capitale fédérale dans un état second. Betty riait de rien et de tout, en secouant son épaisse chevelure brun-roux. Gilberte avait traversé le traditionnel bout de pelouse pour pénétrer dans un petit pavillon entouré d'arbres. Après avoir pris une douche, elle avait dormi deux jours d'affilée, ne se réveillant que pour parler à Tom pendant quelques secondes au téléphone, ou avaler une mixture que lui avait préparée l'Américaine.

En voyant Betty en uniforme se pencher sur elle, Gilberte sortit brusquement de son demi-sommeil.

« Que fais-tu, habillée comme ça ? »

— Je vais travailler, je reviendrai ce soir. Tu as tout ce qu'il te faut

dans la cuisine et près du téléphone il y a une feuille avec tous les numéros utiles, dont le mien au bureau.

— Mais tu es dans l'armée? » Gilberte venait de découvrir des insignes de capitaine sur le col de sa veste.

« Oui. C'est si choquant? »

Gilberte s'assit sur le lit.

« Mais tu ne me l'avais jamais dit. Dans quelle arme es-tu? »

— Je suis à Langley, dans un bureau d'analyse. »

Gilberte ouvrit des yeux ronds.

« Tu travailles à la CIA<sup>1</sup>! »

— Oui, ma chérie, qu'est-ce que ça a d'étonnant?

— Thomas travaille avec toi?

— Non! Plus maintenant, mais nous avons travaillé ensemble pendant plusieurs années. »

Cela aussi, Gilberte l'ignorait. En fait, elle ne savait rien ou presque rien de Tom, si ce n'est qu'elle l'aimait. Elle eut envie de le voir.

« Il n'est pas à Washington aujourd'hui, mais il t'appellera dans la matinée, je te laisse. »

Tom l'avait appelée plus tard dans la journée, pour lui dire que son déplacement durerait encore plusieurs jours. Elle en fut presque heureuse. Elle ne se trouvait pas présentable et avait besoin d'un peu de temps pour se retrouver. Le soir, elle refusa l'invitation de Betty d'aller dîner dehors.

« Je ne me sens pas très en forme. Si cela ne te gêne pas, je préférerais rester ici. »

— Tu as raison. C'est vrai que tu es un peu pâlotte et que tu as beaucoup maigri. Nous allons arranger ça avant que Fintel revienne. Il faut que tu manges et que tu ailles au soleil pour retrouver des couleurs.

— J'ai des amis à Miami. Si j'allais les voir quelques jours?

— Très bonne idée. »

### *Beyrouth-Ouest, vendredi 16 mars 1984, 9 heures*

L'homme sortit d'un immeuble cossu et remonta la rue Moutanafizin<sup>2</sup>, en direction de la rue Hamra. De taille moyenne, la cinquantaine bien marquée, le cheveu blanc, ses lunettes d'écaille accentuaient son allure de petit fonctionnaire. Rien dans sa démarche ou

1. Langley est le siège de la direction générale de la CIA, situé dans les environs de Washington, Etat de Virginie. Y travaillent des dizaines de milliers de personnes.

2. Rue des fiers-à-bras, des exécuteurs.

ses vêtements ne permettait de dire s'il était libanais ou étranger. Il passa sans un regard devant une affiche représentant Khomeiny avec en arrière-plan la mosquée de Jérusalem que soulignait une inscription en arabe exigeant de reprendre par la force les Lieux saints. Trois jeunes miliciens sans armes vendaient des pendentifs à l'image de l'imam de Téhéran. Ils étaient des dizaines à faire le commerce de babioles vantant l'islam pur et dur alors que les marchands des quatre-saisons avaient été chassés manu militari. Tous les murs du quartier avaient été recouverts d'affichettes montrant les cadavres des martyrs tombés pendant la bataille de Beyrouth. Les commerçants avaient été obligés de mettre en vitrine des portraits en pied grande nature de Khomeiny ou de Nabih Berri, encadrés de vert, couleur de l'islam, ou de rouge, couleur du sang, ou des deux. L'intégrisme s'exposait. L'homme eut un imperceptible haussement d'épaules. Tout cela n'était que façade. Les miliciens qui sacquaient les bars parce qu'ils vendaient de l'alcool cassaient quelques bouteilles dans la rue, pour montrer leur détermination à lutter pour les principes du Coran, mais volaient les caisses de bouteilles de whisky en sortant par les portes dérobées et les revendaient sous le manteau.

L'homme se dirigeait d'un pas tranquille vers l'annexe de l'ambassade des Etats-Unis près du phare de Beyrouth. Il était au Liban depuis 1982, mais n'y avait été officiellement nommé troisième secrétaire chargé des problèmes politiques que le 9 juillet 1983. Son nom, William Buckley, et sa fonction ne figuraient pas sur l'annuaire diplomatique, pour la simple raison qu'il était en réalité le chef de l'antenne de la CIA au Liban. Il se sentait en parfaite sécurité depuis que l'ambassade, un mois auparavant, avait demandé aux dirigeants du mouvement Amal d'assurer la sécurité de ses diplomates. Un accord informel — identique à celui qui avait été passé entre l'OLP et l'ambassade avant 1975 — était intervenu entre les autorités diplomatiques américaines et le commandement des milices qui contrôlaient Beyrouth-Ouest, donnant à chaque partie un sauf-conduit pour traverser les lignes de l'autre. William Buckley avait refusé toute présence de gardes du corps pour ne pas attirer l'attention sur lui. Il se déplaçait en général seul, comme aujourd'hui. Le samedi matin il aimait aller au bureau, où il travaillait dans le calme.

A quelques mètres de l'Américain, un homme barbu, une veste de treillis sur un jean, des tennis aux pieds, appuyé contre un mur, se redressa d'un coup de reins et se dirigea vers lui d'un pas nonchalant, les mains dans les poches. Arrivé à sa hauteur, il sortit brusquement un revolver qu'il braqua sous son menton et le poussa dans une Mercedes qui venait de se garer le long du trottoir. La voiture démarra doucement et s'infiltra dans la circulation.

Dès que Washington eut connaissance de l'enlèvement, la CIA mit



en place un dispositif d'urgence exceptionnel. Amine Gémayel fut immédiatement prévenu. Toutes les mesures de protection rapprochée du président libanais, instaurées par William Buckley, furent bouleversées jusque dans les plus petits détails. Langley était persuadé que les ravisseurs avaient agi en toute connaissance de cause. Une vaste opération fut lancée pour déterminer l'identité ou l'origine des preneurs d'otages et retrouver l'agent de la CIA. Une partie des diplomates en poste à Beyrouth furent immédiatement évacués et ceux qui restèrent durent changer sur-le-champ de résidence et d'habitudes.

### *Washington, vendredi 16 mars 1984, 16 heures*

Cela faisait douze jours que Gilberte était aux Etats-Unis, et elle n'avait pas encore vu Tom. Par téléphone, elle l'avait menacé d'aller faire sauter tout l'état-major américain si son commandement ne lui laissait pas le temps de venir la voir. Après son déplacement, qui l'avait mené aux quatre coins des Etats-Unis pendant une semaine, il était revenu à Washington mais restait invisible. Elle n'avait que son numéro de téléphone au bureau et ne savait même pas où il habitait. Chaque fois qu'il l'appelait il lui réaffirmait son amour, mais lui disait qu'il était surchargé de travail. Elle finit par se demander s'il voulait vraiment se séparer de sa femme. Betty lui affirma que c'était le désir le plus cher de Thomas et qu'il fallait qu'elle soit patiente.

L'enlèvement de William Buckley fit l'effet d'une bombe dans les médias américains. Gilberte passa le reste de l'après-midi devant la télévision, oubliant ses problèmes. La CNN donnait en continu des détails et des informations sur le rapt. La photographie, qui revenait sans cesse à l'écran, ne lui rappela aucun souvenir. Elle ne l'avait jamais vu. Elle ne fut guère étonnée lorsque le journaliste évoqua en termes prudents la possibilité que Buckley fasse partie de la CIA. Elle imagina sans peine la réaction d'Alexander Franco et du B2 des FL. Tout le monde devait être sur le pont et pendu au téléphone pour chercher qui avait fait le coup. Betty revint bouleversée.

« Je ne comprends pas. Il y avait un accord entre nous et les chiïtes basé sur un échange de protection mutuelle depuis un mois. »

Gilberte lui demanda des détails et ajouta :

« Votre accord ne tenait plus dès lors que les marines avaient quitté l'aéroport. L'une des deux parties du contrat n'existant plus, vous auriez dû vous méfier. En plus, les intégristes n'étaient pas concernés. A votre place, je creuserais du côté des Syriens.

— Nous ne pouvons rien faire directement. Le Congrès a interdit à l'agence d'ouvrir des négociations avec les ravisseurs.

— Alors vous pouvez considérer que Buckley est mort, surtout si ceux qui l'ont enlevé savent qu'il fait partie de la CIA. »

Gilberte mesura sa joie d'avoir quitté le Liban. Elle fit part à Betty de son intention de faire venir sa mère et son frère dès que sa situation avec Thomas serait réglée, et lui proposa de sortir dîner.

Après le restaurant, elles allèrent prendre un verre dans une boîte de nuit. Cela faisait des années que Gilberte n'y était pas allée. Elle raconta à Betty sa dernière nuit dans un night-club, en Grèce. Sans s'en apercevoir, les deux jeunes femmes se soûlèrent au cognac français. Elles eurent des difficultés, en repartant, à mettre la clé dans la serrure de la portière de la voiture, tant elles riaient. Incapables de conduire, elles décidèrent de dormir dans le véhicule et furent réveillées le lendemain matin par un policier qui frappait au carreau.

### *Achrafieh, dimanche 25 mars 1984, 21 heures 30*

« Mon frère n'est pas rentré. »

La voix de Paloma, la sœur de Christian Doumbakly, l'associé de Camille, trahissait l'affolement et la peur. Marc sentit les muscles de son dos se contracter. Il avait rencontré Christian le samedi après-midi, alors que l'Ouest résonnait des bruits de la bataille que menaient Amal et le PSP contre la milice sunnite des Mohabitouns. Les combats avaient été très difficiles dans tous les quartiers. Dès le début de la matinée, les chiïtes avaient affirmé que les Mohabitouns s'apprêtaient à faire entrer dans Beyrouth deux cent cinquante Palestiniens pour renforcer leurs positions. Lorsque les tirs avaient cessé, vers vingt et une heures, une milice avait été définitivement rayée de la carte beyrouotine.

Christian avait fait part à Marc de son intention d'aller chercher sa moto, qu'il avait donnée à réparer trois jours auparavant au garage Honda, en secteur musulman.

« Tu entends ce qui s'y passe. Tant que cela n'est pas stabilisé, tu vas prendre un risque con et inutile. Envoie quelqu'un la chercher, ou attends que cela se calme », lui avait conseillé Marc. Christian n'avait rien voulu savoir : « C'est une histoire entre eux, je ne cours aucun danger. »

Marc serra les poings et jura. Il tenta de reconforter la jeune fille comme il le put et fila au Majliss voir Fady Frem.

Camille, presque au même moment, avait été alerté par Katia, l'amie de Christian. Elle devait dîner avec lui et son retard l'inquiétait. La veille, Christian avait passé la soirée avec Camille, sans lui faire part de son projet. Son associé s'y serait opposé. Camille

appela immédiatement les autorités religieuses syriaques et le B 2 des FL pour faire alerter tous leurs contacts résidant à l'Ouest. Le commandant en chef des Forces libanaises conseilla à Marc d'aller voir le deuxième bureau de l'armée libanaise.

« C'est le seul qui soit vraiment bien implanté de l'autre côté, lui avait-il dit. Téléphone de ma part à Michel Ahbani. C'est lui qui a en charge le secteur de Beyrouth. » Fady Frem avait à peine fini de parler que Marc avait déjà le combiné en main. Il expliqua ce qu'il savait à l'officier du B 2 et lui donna son numéro personnel. Quelques heures plus tard, Michel Ahbani rappelait.

« Ton copain a été abattu par un certain Chakker Berjaoui. C'est un petit responsable sunnite des Mohabitouns qui travaille pour un peu tout le monde. Nous l'utilisons de temps en temps. » Marc fut comme assommé par la nouvelle. Il eut des difficultés à demander :

« Où est-il implanté ?

— Dans la zone de la mosquée Nasser à Mazraa. Si tu le souhaites, je peux te faire rencontrer son officier traitant.

— Oui bien sûr ! Où et quand ?

— Ce soir dans mon bureau, vers vingt-trois heures.

— J'y serai. »

Le capitaine qui était installé dans le bureau de Michel Ahbani salua amicalement Marc, mais refusa de donner son nom.

« Pouvez-vous me décrire le plus précisément possible l'homme qui a été abattu ? demanda Marc.

— Jeune, votre corpulence, une cicatrice en haut de l'épaule droite. (Christian avait été blessé à cet endroit pendant le siège d'Achrafieh en 1978.) Il a été remis vivant au PSP. Ceux qui l'ont enlevé n'en voulaient qu'à sa moto, le reste a été une bavure.

— Et où est son corps ?

— Ça, j'avoue que je ne sais pas et ce n'est pas une question que je poserais. Pour nous ce sont des détails qui n'ont aucune importance et on ne comprendrait pas que je pose la question. Il doit être enterré quelque part ou brûlé. »

Marc frissonna.

*Washington, lundi 26 mars 1984, 16 heures*

En chantonant, Gilberte prit son agenda et l'ouvrit à la page du jour. Elle dévissa le stylo-plume que lui avait offert Thomas et écrivit : « *Je me sens mieux depuis que Tom m'a confirmé qu'il était prêt à quitter sa femme. J'étais désespérée. Je suis soulagée d'un grand poids.* » Elle ferma le petit carnet de cuir noir et sourit.

Il l'avait appelée le matin et lui avait donné rendez-vous dans un



restaurant français. Elle s'était fébrilement préparée et avait pris un taxi pour aller plus vite. Il l'attendait, beau comme dans ses souvenirs les plus doux. Il l'avait prise dans ses bras et l'avait longuement embrassée devant tout le monde. Elle lui avait raconté son séjour, lui avait fait part de ses angoisses et de ses désirs. Il l'avait suppliée de rester aux États-Unis. Sa décision était prise, il allait se lancer dans la bataille du divorce, puisque sa femme ne voulait pas lui faciliter les choses.

« Cela ne va pas être facile pour nous deux. Il ne faut pas donner d'arguments à ma femme qui m'a dit qu'elle remuerait ciel et terre pour te retrouver, qu'elle préviendrait l'armée, qu'elle te ferait chasser des States. Mais nous tiendrons bon si tu m'aides.

— Mais je ne lui ai rien fait », répliqua naïvement Gilberte.

Tom avait souri. Il lui avait demandé de chercher un appartement meublé pour leurs débuts, précisant qu'il avait besoin d'une pièce pour son bureau et de deux chambres pour ses enfants. Après le déjeuner, ils s'étaient promenés dans un parc, en se tenant par la main. Le rêve de Gilberte commençait enfin à se réaliser.

Sa joie se brisa, en fin d'après-midi, lorsqu'elle eut Camille au téléphone. Son frère, la voix prise par l'émotion, lui détailla l'enlèvement de Christian et les recherches infructueuses.

« Tracy Chamoun, l'amie de Marc, est allée voir Walid Joumblatt ce matin, puisque le gars qui a récupéré Christian fait partie du PSP. Joumblatt lui a dit : "J'essayerai de t'aider. Ce n'est pas mes hommes qui l'ont. Je crois qu'il vaut mieux que tu l'oublies."

— Ça veut dire qu'il est mort.

— Je n'arrive pas à le croire. »

Gilberte raccrocha et resta assise sans bouger. Elle revoyait Christian venir chercher Camille pour monter à Souk El-Gharb. Elle l'entendait rire de la peur qu'il faisait aux chabeks lorsqu'il se lançait, pratiquement seul, vers les Mohabitouns.

Lorsque Betty rentra, elle la trouva dans la même position, les yeux pleins de larmes. La Libanaise, d'une voix sourde, lui expliqua ce qu'elle venait d'apprendre. Betty, pour la faire réagir, changea de sujet.

« Il y a encore eu un attentat contre un officier américain à Strasbourg, en France. »

Gilberte leva la tête et lui lança un regard interrogateur.

« La voiture de notre consul a été mitraillée en plein jour par un gars qui s'est sauvé en mobylette.

— Il est mort ?

— Non, la voiture était blindée et visiblement celui qui a tiré ne le savait pas. As-tu des nouvelles de Tom ? »

Gilberte sourit tristement.

« J'ai déjeuné avec lui.

— Et cela te rend triste ? Raconte ! »

Au fur et à mesure qu'elle avançait dans les détails de la conversation, Gilberte s'animait. Une joie rayonnante explosait littéralement dans son regard.

« Il faut que tu m'aides à chercher un appartement meublé d'au moins quatre chambres.

— Pourquoi, vous voulez tout de suite des jumeaux ?

— Arrête ! Tom veut un bureau et une chambre pour chacun de ses enfants. »

Tout en continuant à discuter, elles préparèrent le dîner. Elles allaient se mettre à table lorsque le téléphone sonna.

« C'est pour toi », lui dit Betty, avec un grand sourire, en lui tendant le combiné. Elle avait immédiatement reconnu la voix de Thomas.

« Je ne peux pas quitter ma femme. » Le visage de Gilberte se décomposa, elle fut incapable de prononcer un mot. « En fait, je ne sais plus ce que je veux. Je veux que tu sois là, et en même temps je ne peux pas l'abandonner. Je sais que c'est difficile à comprendre. Je suis désolé.

— Tu es un lâche, hurla-t-elle, un lâche et un salaud. Comment peux-tu encore être officier dans l'armée américaine en étant aussi lâche ? »

Il lui raccrocha au nez. Gilberte s'effondra en pleurs dans un fauteuil. Betty, qui avait entendu les cris de son amie, vint la prendre dans ses bras. Entre deux sanglots, Gilberte lui fit part des propos de Thomas.

« He is a fool ! murmura l'Américaine. Leave him <sup>1</sup> !

### *Passage du Musée, mardi 27 mars 1984, 10 heures 15*

Marc, en civil pour ne provoquer personne, s'engagea d'un pas décidé dans l'unique artère reliant les deux secteurs de la ville. Il alla jusqu'à la hauteur de l'ancienne ambassade d'Argentine, dont il ne restait de diplomatique que la plaque bleue accrochée sur l'extérieur du balcon du premier étage. Le passage du Musée était devenu, par la force des choses, un nouveau centre d'affaires. Les industriels comme les commerçants se retrouvaient là, en plein air, au pied des arbres qui ombrageaient le trottoir du tribunal militaire, assis sur des pierres qu'ils avaient précautionneusement recouvertes de leur mouchoir ou d'une feuille de papier blanc. Trois hommes en costume-cravate, transpirant à grosses gouttes, étudiaient les dossiers

1. Il est fou, laisse-le tomber.

qu'ils sortaient de leurs serviettes. C'étaient de toute évidence des fonctionnaires du ministère des Transports, à en croire les bribes de phrases qu'avait saisies Marc en passant près d'eux. Le ministère se trouvait en secteur Est, et le ministre, qui n'était autre que Joumblatt, vivait en secteur Ouest. Il fallait bien que les dossiers soient étudiés d'un côté et signés de l'autre. Ils échangeaient des feuilles dactylographiées, parfaitement indifférents au flot des voitures.

Marc avait voulu se rendre compte par lui-même de ce qu'était ce passage, source de tous ses problèmes. S'il avait été fermé, Christian serait encore en vie. Elie Hobeika n'y installerait pas de points de contrôle qui filtraient ceux qui allaient et venaient, et le parti Kataëb ne tenterait pas de contrer H. K. en se servant de lui. Les hommes d'H. K. enlevaient parfois des suspects sans en référer à quiconque. Les habitants de l'Ouest, au courant de ces rapt, ne voulaient pas aller à l'Est et une tension politique en résultait. Amine Gémayel envisageait de nommer premier ministre l'homme fort de Tripoli, Rachid Karamé. Des négociations ardues avaient lieu dans ce sens depuis plusieurs jours et Gémayel entendait jouer la décrispation politique. Les barrages d'Elie Hobeika étaient un obstacle. Il avait demandé au parti Kataëb d'y mettre bon ordre. Le parti s'était tourné vers Marc qui avait ignoré ses sollicitations insistantes. Il prenait ses ordres du commandement des FL et non du parti Kataëb.

### *Washington, samedi 31 mars 1984, 9 heures*

Avant même de poser son sac de voyage, Betty vit la petite lumière rouge du répondeur téléphonique clignoter. Elle se dirigea vers l'appareil.

« Tu as reçu pas mal d'appels pendant ce week-end », dit-elle à Gilberte. Elles avaient quitté la capitale fédérale le vendredi soir pour se rendre à Boston, chez un couple d'amis de Betty.

« Qui te dit que c'est pour moi ? » questionna Gilberte.

— Je n'en reçois jamais autant. Je peux même parier avec toi sur le nom de la personne qui a appelé. »

Gilberte haussa les épaules. Elles avaient décidé de ne plus prononcer le nom de Thomas Fintel. Lorsqu'elle y faisait allusion, c'était toujours « il ». La Libanaise se dirigea vers la cuisine pour faire du café. Le téléphone se mit à sonner.

« Vas-y, lança Betty, j'ai débranché le répondeur. »

Gilberte hésita quelques secondes avant de décrocher. Elle entendit la voix inquiète de Tom.

« Mais où étiez-vous ? »

— A Boston. Pourquoi ?



- Vous auriez pu me prévenir !
  - Te prévenir ? Et pourquoi ?
  - Je sais, tu m'en veux à cause de ce que je t'ai dit. Mais j'ai beaucoup de problèmes. Il faut que nous nous voyions pour en discuter. Veux-tu déjeuner avec moi à midi ?
  - Pourquoi pas ? Mais déjeuner seulement, afin que tu ne sois pas tenté de passer la nuit avec moi, répondit-elle amère. Et de quoi allons-nous parler ?
  - J'ai une proposition à te faire.
  - Encore une ! Es-tu sûr que tu ne changeras pas d'avis ?
  - Viens, je t'en prie, au même restaurant que la dernière fois. »
- Gilberte haussa les épaules.
- « Très bien, ça me rappellera des souvenirs. »

### *Achrafieh, samedi 31 mars 1984, 11 heures*

Le parti Kataëb, pressé par Amine Gémayel, décida d'intervenir directement dans ce qui était devenu le « problème du Musée ». Son bureau politique annonça que la police du parti, commandée par Dib Anastasse, allait mettre fin aux barrages et prendre le débouché Est du passage sous son contrôle. Mac réagit vivement. Sachant que le domaine militaire était du seul ressort de Fady Frem, il s'adressa à Elie Karamé, le vice-président des Kataëbs, l'homme de paille d'Amine Gémayel, et lui proposa ou bien que la zone du Musée soit retirée de ses responsabilités, ou bien de venir la prendre par la force. Il était décidé à agir et à frapper fort si nécessaire. Certains de ses hommes, qui tenaient une permanence dans ce secteur, commençaient à subir l'influence des uns et des autres. Elie Karamé ne prit même pas la peine de lui répondre. Le soir, une unité commandée par Dib Anastasse investit le Musée et se saisit d'un des hommes de Marc qui avait résisté.

Dans la nuit, il monta une opération commando contre les deux bureaux de la police du parti qui se trouvaient à Achrafieh. Sans aucun coup de feu, à la tête de ses hommes, il les prit d'assaut, arrêta tous ceux qui s'y trouvaient et confisqua les armes et les véhicules. Pour faire bonne mesure il demanda aux hommes de H. K. de se retirer du Musée. Lorsque le soleil se leva, il avertit le Conseil militaire de son opération et proposa un marché au parti Kataëb : la libération de son chabeb enlevé au Musée contre celle de tous ceux qu'il avait arrêtés dans la nuit. L'échange eut lieu, mais le Conseil militaire dut mettre Marc aux arrêts. Un tribunal exceptionnel fut convoqué. Marc comparut pour désobéissance et rébellion devant trois juges qui étaient en fait trois membres du bureau politique du parti. Pierre Gémayel assista aux débats sans prononcer un mot. Il

fut condamné à six mois d'arrêts de rigueur, immédiatement ramenés à quarante-cinq jours de consigne dans ses casernements, pour services rendus.

*Charlottetown (Caroline du Sud),  
jeudi 12 avril 1984, 10 heures*

Après le départ de Tom, Gilberte se prélassa au lit. Cela faisait une semaine qu'ils vivaient ensemble dans un motel grand luxe près de l'université de Charlottetown où Tom suivait des cours de droit pour passer un examen indispensable à l'obtention des étoiles de général. Elle avait décidé de se battre pour défendre son amour. De se battre contre la terre entière, contre Tom lui-même s'il le fallait, pour le convaincre de divorcer et de refaire sa vie avec elle.

Durant leur déjeuner à Washington, il lui avait proposé de l'accompagner pendant sa semaine de cours, ce qu'elle avait refusé, outrée qu'il lui propose les miettes de sa vie. Betty, le soir, l'avait convaincue qu'elle s'y prenait mal, et lui avait expliqué comment se rendre indispensable. Sa femme ne discutait jamais de son avenir professionnel et il en souffrait; que cela devienne le sujet de discussion favori entre Tom et Gilberte. Sa femme ne faisait que ronchonner; que Gilberte s'amuse de tout. Sa femme n'aimait faire l'amour que le soir, lumière éteinte; qu'elle soit disponible à toute heure, en pleine lumière, et réalise tous ses fantasmes. Le lendemain, Gilberte avait appelé Thomas. La voix câline et douce, elle s'était excusée pour sa conduite et avait juré de ne pas recommencer. Et, bien sûr, avait accepté d'aller à Charlottetown.

La veille, Tom lui avait annoncé en rentrant de ses cours qu'ils avaient rendez-vous pour dîner avec sa fille de vingt ans. Gilberte avait dissimulé sa surprise. Durant tout le repas, elle avait multiplié les gestes de sympathie envers celle qui pouvait devenir sa belle-fille, mais celle-ci était restée relativement distante, sans pour autant la rejeter. Incidemment, au cours de la conversation, elle avait appris que le fils de Tom, âgé de onze ans, vivait très mal les absences de son père et elle avait deviné qu'il constituait l'obstacle majeur au divorce de ses parents.

Brusquement Gilberte se fit horreur. On ne mène pas un amour comme un général prépare un plan de bataille. A Beyrouth, il y avait les bombes et les attentats, mais ils étaient l'un à l'autre, complètement. Elle finit par maudire cette paix et cette tranquillité.

De retour à Washington, elle lui proposa de rester avec elle chez Betty.

« Ce n'est pas possible. Ma femme m'attend, mais je te promets de me libérer le plus tôt possible.

— Je ne peux plus continuer comme cela. Il ne faut plus que nous nous voyions. Tu me détruis. Je t'aime comme une folle et tu me réponds qu'il y a une autre femme que tu ne veux pas ou ne peux pas quitter. Tom, je ne peux pas te partager. Je ne peux pas vivre de restes. Je veux faire ton bonheur, et si tu ne viens pas à moi, c'est que ton bonheur est ailleurs. Je vais retourner au Liban.

— Non, je t'en supplie, reste encore un peu. Tu vas voir, ça va s'arranger. J'ai besoin de temps. J'ai besoin de toi. »

Il sortit une liasse de billets de son portefeuille.

« Tiens, voilà 1 000 dollars pour tes frais, reste, je t'en prie. »

Elle le repoussa violemment.

« Tu me prends pour une pute qu'on paie après l'amour, hurla-t-elle, folle de rage. Voilà 1 000 dollars pour la semaine que nous avons passée ensemble. A la prochaine ! Tu me dégoûtes. Je te parle de mon amour et toi tu me donnes du fric. Garde-le, ton fric, et fous le camp. Je ne veux plus te voir. »

Elle éclata en sanglots. Il la prit dans ses bras, conscient de sa maladresse.

« Ma chérie, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je ne voulais pas te froisser. Je voulais simplement t'éviter des soucis. Mon amour, arrête de pleurer. »

Elle se suspendit à son cou.

« Tom ! Tom, je t'aime tant. Fais quelque chose pour que nous soyons heureux. Je t'en prie, fais-le vite. »

### *Achrafieh, dimanche 15 avril 1984, 10 heures 30*

En rentrant dans son bureau, Marc prit le roman policier qu'il avait commencé la veille. Depuis sa condamnation, il avait scrupuleusement respecté sa sanction et s'était abstenu de tout commentaire. Il était à peine installé que le téléphone sonna.

« Il y a un dîner ce soir avec des responsables militaires. Tu y es convié, lui dit Boutros Khawand, le chef du Conseil militaire des Forces libanaises, et surtout l'homme lige de Pierre Gémayel et de son fils.

— Je suis consigné dans mes quartiers, pas question que j'y aille.

— Arrête tes conneries. C'est un ordre.

— Non, il n'en est pas question. Tu n'es pas mon supérieur hiérarchique, lui seul peut me dire ce que je dois faire.

— Tu m'emmerdes. Le repas est à Antélias au Fawar, à vingt et une heures. »

Moins de dix minutes plus tard, Fady Frem l'appela à son tour pour lui confirmer l'ordre de se rendre à ce dîner, en avouant ne pas savoir de quoi il s'agissait.



Marc pénétra dans le restaurant à l'heure dite. Il avait mis un point d'honneur à arriver pile à l'heure, mais s'était habillé en civil pour marquer le coup. Il salua de la tête Elie Karamé, le vice-président des Kataëbs, et les quelques membres du bureau politique du parti qui l'entouraient. Il serra la main de plusieurs responsables militaires des FL qui, visiblement, se demandaient pourquoi ils étaient là. A un bout de table, flanqué de ses deux adjoints, trônait Dib Annastasse. Marc prit une chaise à l'opposé de la table, à côté de Joseph Zaïek, le frère d'Elie. Il se préparait à lui demander ce qui se passait lorsque Amine Gémayel fit son apparition. Il salua tout le monde d'un geste de la main et prit place au centre de la table. Marc et Joseph se regardèrent sans rien dire. La conversation se faisait autour du président de la République qui commença par s'enquérir auprès des uns et des autres de la santé de leurs proches. Marc chercha à comprendre ce qu'il venait faire à ce repas. Il ne comprenait pas pourquoi le premier personnage de l'Etat, qui officiellement ne faisait plus partie des Kataëbs, s'affichait avec eux. Il envisagea plusieurs hypothèses et s'arrêta sur celle d'une intervention directe du commandement des FL, Fady Frem en tête. En épousant Léna, la sœur de Fouad Abou Nader, Fady, bien qu'il s'en défende, était entré dans la famille Gémayel, ce qui lui donnait des droits. Il était également possible que Fouad ait lui aussi joué un rôle. A la fin du repas, Amine Gémayel fit signe à Marc, qui n'avait pas prononcé un mot, de s'approcher de lui. Il se leva pour l'accueillir et lui donna l'accolade.

« Je suis désolé pour ce qui est arrivé, lui dit le président à haute voix, de manière à ce que toute la table entende ses propos. N'y attache pas trop d'importance. Il faut que tu te réconcilies avec Dib.

— Je n'ai aucun problème avec lui. C'est de toute évidence lui qui en a avec moi. »

Amine fit signe à Dib Annastasse de s'approcher.

« Serrez-vous la main et que tout soit fini. »

Les deux hommes se regardèrent et s'exécutèrent.

« Les sanctions contre Marc sont levées », annonça Amine Gémayel.

Un mouvement de surprise agita les membres du bureau politique. Elie Karamé, après leur avoir jeté un regard, se tourna vers Amine.

« Statutairement, tu n'as pas droit de lever ces sanctions. Elles ont été prononcées par le bureau en présence de ton père.

— C'est fait et on n'en parle plus », coupa le président de la République.

*Washington, mardi 24 avril 1984, 19 heures*

« Gilberte ! Regarde qui est là ! » cria Betty en passant la porte d'entrée. Elle regarda attentivement l'homme qui accompagnait son amie. Grand, le cheveu court trahissant le militaire sous des vêtements civils, son visage rieur lui rappela quelque chose, mais elle n'arrivait pas à y mettre un nom.

« Je vous ai vu quelque part, mais je ne sais pas où.

— Tu lui fais une bise par renseignement que je te donne, proposa Betty.

— Ce n'est pas un marché, c'est un traquenard. Mais c'est d'accord.

— Beyrouth.

— Ça, c'est malin ! Bien sûr que c'est Beyrouth, ça ne peut pas être ailleurs. Je paie tout de suite ou on fait les comptes après ?

— Je préfère tout de suite », prononça l'homme d'une voix grave.

Gilberte s'exécuta et refusa un autre renseignement.

« Beyrouth. Militaire de carrière, pas d'autres militaires américains au Liban. Pas à la FMSB, je n'en connaissais pas. Reste l'équipe de Thomas. Je les connais tous, même ceux qui sont passés rapidement. Si tu le connais aussi, c'est qu'il y était pendant ton séjour, c'est-à-dire pendant les deux mois d'été 83. Ça y est, vous êtes major. Le major... Paul quelque chose comme Harris Land.

— Paul Hariland pour vous servir. Bravo ! Il n'y a pas d'autre mot : Bravo !

— Paul nous invite à dîner ce soir, lança Betty.

— Comment, nous ? Il t'invite. Je suis sûr que tu préférerais rester seule avec lui.

— Gilberte ! » Betty avait légèrement rougi.

« Quoi, Gilberte ! je te devais bien ça après le coup de la bise par renseignement. C'est vrai, demanda-t-elle à Paul, je ne vous dérange pas ?

— Vous vous retournerez lorsqu'il le faudra », glissa-t-il malicieux.

Lorsqu'il les raccompagna, la jeune Libanaise fit en sorte de les laisser seuls devant la porte. Paul avait littéralement dévoré Betty des yeux pendant tout le repas, et elle avait fait celle qui ne s'apercevait de rien. Gilberte mit de la musique et fit couler un bain. La porte d'entrée claqua. Betty, rouge de colère, traversa le salon à grands pas pour entrer dans sa chambre. Une seconde, Gilberte fut tentée de la suivre pour lui demander ce qui se passait, mais y renonça. Lorsque Betty revint dans le séjour, elle s'était calmée.

« Tu as des problèmes ?

— Non. Rien de grave. »

Pensant qu'il s'agissait d'une querelle d'amoureux ou d'un problème professionnel, Gilberte n'insista pas.

« Betty, serait-il possible de téléphoner chez moi ? Je voudrais avoir des nouvelles de ma mère. Je ferai très vite.

— Vas-y et prends ton temps. Je vais profiter du bain que tu as fait couler. »

Il lui fallut près d'un quart d'heure pour obtenir Beyrouth.

« Tout le monde va bien, lui confia Camille, et toi, comment vas-tu ? Comment va Tom ?

— Pas de problèmes », mentit-elle.

Son frère lui expliqua que Marc avait de sérieuses difficultés avec le parti Kataëb. Il avait été nommé responsable de zone pour le parti et pour les FL, et des consignes contradictoires arrivaient tous les jours. H. K. prenait des libertés, et comme personne n'osait l'affronter directement, c'étaient les autres qui en supportaient les conséquences.

« Fais attention à toi, évite-les.

— Ne t'en fais pas, je les connais. »

### *Washington, mercredi 2 mai 1984, 18 heures*

En arrivant devant chez Betty, Gilberte tomba nez à nez avec Alexander Franco qui en sortait.

« Alexander ! Que fais-tu ici ?

— Je passais dire bonjour. Je t'ai attendue le plus longtemps possible. Mais maintenant je n'ai plus le temps, il faut que je file, j'ai un avion dans trois quarts d'heure.

— Pour Beyrouth ?

— Oui.

— S'il te plaît, va embrasser ma mère et mon frère et dis-leur que tout va très bien pour moi.

— Promis. »

Tout heureuse de sa rencontre et en même temps désolée de ne pas avoir su plus tôt que Franco était à Washington, elle entra chez Betty en lançant :

« Je viens de voir Alexander. Cet idiot aurait pu prévenir. J'aurais écrit une lettre pour ma mère. »

Gilberte s'arrêta net. Betty, le visage défait, était prostrée dans un fauteuil.

« Mais qu'est-ce que tu as ? C'est lui qui t'a mise dans cet état ? Qu'est-ce qu'il t'a raconté ? »

Betty la regarda sans répondre, le visage crispé. Elle éclata en sanglots. Gilberte posa les paquets qu'elle avait dans les bras et se précipita vers son amie.



« Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi pleures-tu ? »

Betty mit sa tête dans le creux de son épaule.

« Cela concerne ton travail ? »

L'Américaine fit non de la tête et eut un haussement d'épaules. Soudain inquiète, Gilberte demanda :

« Cela concerne Tom ou moi ? »

Betty acquiesça d'un geste et sans bouger murmura :

« Le colonel Becker a dit à Alexander : " Vous avez présenté une personne dangereuse à une imbécile — l'imbécile c'est moi. Cette Libanaise, Gilberte Khoury, est très dangereuse et l'imbécile ne s'en est pas aperçue. Trouvez n'importe quel moyen pour que la Libanaise quitte son domicile et, si possible, qu'elle quitte les States. " »

Gilberte était abasourdie.

« Moi dangereuse ? Mais pourquoi ?

— Becker dit que tu es une terroriste. »

Gilberte regarda son amie interloquée et éclata de rire.

« Ne ris pas. C'est très sérieux. Paul Hariland m'avait dit qu'il fallait que je te chasse.

— C'est pour cela que tu étais en colère ?

— Oui, mais il n'avait pas voulu me dire pourquoi. A Langley, mon chef de service m'a dit la même chose, et il insiste. Maintenant, c'est Alexander qui vient spécialement de Beyrouth pour me dire que tu es une terroriste. »

Gilberte haussa les épaules. « Ils se trompent de personne, à moins que ce ne soit une manœuvre pour que je quitte Tom. Tu crois que sa femme pourrait mettre en branle une telle machination ?

— Non, c'est sérieux. Tu devrais appeler Thomas. »

Thomas ne put se libérer que deux jours plus tard. Il écouta attentivement les deux jeunes femmes, demanda quelques précisions et avoua ne pas comprendre l'intervention de son ancien adjoint. Il rejeta catégoriquement l'hypothèse avancée par Gilberte d'une manœuvre de sa femme.

« Tu es bien sûr d'elle.

— Si elle avait fait des démarches auprès de certains de mes amis, Franco n'aurait pas été au courant, Becker non plus, et j'en aurais entendu parler.

— Il n'y a jamais eu d'allusion autour de toi ?

— Non ! Rien. Je m'en serais tout de suite aperçu. »

Il proposa à Betty de contacter dès le début de la semaine suivante son supérieur hiérarchique, qu'il connaissait depuis le Vietnam.

« Je vais me porter garant de toi auprès de lui, affirma-t-il à Gilberte.

— Ce n'est pas moi qu'il faut défendre, c'est Betty. Je ne veux pas qu'elle ait des problèmes à cause de moi. Je suis prête à partir s'il le faut.

— Je t'ai déjà dit qu'il n'en était pas question », lança avec force la jeune Américaine.

Tom donna rendez-vous à Betty au milieu de la semaine suivante pour lui faire part des résultats de sa démarche et s'en alla. D'un ton amer, lorsqu'il eut refermé la porte, Gilberte fit remarquer à son amie qu'il ne l'avait même pas embrassée.

### *Washington, jeudi 10 mai 1984, 19 heures*

Betty alluma une nouvelle cigarette au mégot de celle qu'elle venait de terminer. Gilberte ne l'avait jamais vue dans un tel état de nervosité. Elle avait accompagné Thomas chez son colonel. Ils avaient eu beau expliquer qu'il y avait une erreur de personne, qu'ils connaissaient bien la Libanaise et qu'elle n'était en rien mêlée au terrorisme libanais, le chef de service de Betty resta intraitable. Il fallait que la jeune capitaine obéisse et demande à Gilberte de quitter son appartement.

« Je vais démissionner, puisque l'armée n'a pas confiance en moi.

— Non, attends. C'est moi qui vais partir.

— Il n'en est pas question, tu es ici chez moi, personne ne te dira de partir. Ce ne sont pas leurs allégations qui vont me faire peur. Je n'ai pas d'ordres à recevoir pour mener ma vie privée.

— Est-ce que Tom a dit que nous nous aimions ?

— Je ne l'ai pas entendu, reconnu l'Américaine. Il n'en a pas parlé, devant moi du moins.

— Pourquoi, ils ont eu une discussion en tête à tête ?

— Pas que je sache. Fintel est venu me chercher dans mon bureau, et nous sommes partis ensemble. »

Gilberte reçut ces détails comme un coup de poing dans l'estomac. Betty, tout à ses explications, ne remarqua pas le visage défait de son amie. Thomas avait promis de se porter garant, et il ne l'avait pas fait. Certes il avait dit qu'il la connaissait, mais sans plus. On l'aurait peut-être regardée de travers pendant quelques jours, le temps de s'apercevoir qu'il y avait une erreur de personne. Mais Tom aurait montré qu'il tenait à elle, qu'il l'aimait vraiment. Elle dut faire un effort sur elle-même pour revenir à la discussion.

« Qu'est-ce qu'ils disent exactement ?

— Tu serais membre des FARL, ils n'en ont malheureusement pas la preuve formelle, mais je dois me protéger.

— Les FARL ? Qui est-ce ?

— Les Fractions armées révolutionnaires libanaises. D'après ce

qu'on m'a dit, elles se sont créées en 1980 et se composent essentiellement de gens originaires du Nord du Liban. C'est le Mossad qui nous a prévenus au sujet d'une femme originaire du Nord-Liban qui a infiltré les Forces libanaises et qui agit sous leur couvert.

— C'est complètement con. Il leur suffit de demander aux Forces libanaises.

— C'est ce qu'ils ont fait. Paraît-il que les FL ont affirmé que c'étaient eux qui t'avaient envoyée ici.

— Mais c'est faux ! Toi, tu sais bien comment je suis venue et pourquoi.

— C'est ce que je leur ai expliqué et Tom également. Ils disent que nous sommes manipulés, qu'en fait ta mission est de nous infiltrer pour préparer des attentats.

— C'est complètement fou !

— D'après les fiches, les FARL ont tenté d'assassiner Christian Chapman, le numéro deux de notre ambassade à Paris, le 12 novembre 1981. Un an plus tard, elles ont eu le lieutenant-colonel Charles Ray, attaché militaire adjoint. Elles revendiquent aussi le meurtre de Yacov Barsimentov, le troisième secrétaire de l'ambassade d'Israël en France, tué le 3 avril 1982 par une femme, une voiture piégée devant l'ambassade d'Israël à Paris au mois de septembre l'année dernière qui a fait cinquante et un blessés, l'assassinat du général Leamon R. Hunt à Rome en février et la tentative d'assassinat contre notre consul à Strasbourg.

— Mais j'étais ici, aux Etats-Unis !

— Je sais que tout cela ne te concerne pas. Je sais qu'il y a une méprise quelque part. Je ne comprends pas que les FL disent qu'ils t'ont envoyée ici. Même Franco ne comprend pas. »

Gilberte avait l'impression d'être enfermée dans une bouteille de verre et de se cogner aux parois. Elle était désespérée. Un étau se resserrait autour d'elle sans qu'elle puisse réagir et tous ceux en qui elle croyait lui tournaient le dos. Tom ne se décidait pas à assumer l'amour qu'il affirmait avoir pour elle. L'aimait-il vraiment ? Elle commençait à en douter sérieusement. Les Israéliens avaient fait d'elle une terroriste et tout le monde les croyait sans même lui avoir posé une question. Jusqu'aux Forces libanaises qui avaient raconté n'importe quoi.

« Thomas m'a dit qu'il envisageait d'aller demain se porter garant pour toi auprès de la direction du FBI.

— Non ! Non, téléphone-lui pour lui dire de ne pas le faire. Je ne veux pas lui causer du tort. Et je ne veux pas que tu quittes l'armée à cause de moi.

— Mais cela ne va pas lui porter tort.

— S'il avait vraiment voulu, il l'aurait fait depuis longtemps. Non, je ne veux pas qu'il fasse une démarche de plus pour moi.



— Tu sais, tout cela va s'arranger un jour. Ils vont bien s'apercevoir que tu n'y es pour rien. »

Gilberte passa le plus mauvais week-end de son séjour aux Etats-Unis. Malgré les efforts de Betty pour lui changer les idées, elle resta enfermée en elle-même, profondément blessée par les accusations portées contre elle, et surtout désespérée par l'attitude de Tom.

Le lundi matin, dès que Betty quitta l'appartement pour se rendre à Langley, Gilberte téléphona à l'aéroport pour réserver une place dans le premier vol sur Larnaca. Elle boucla sa valise en un tour de main, laissa un petit mot sur la table de la salle à manger et retourna au Liban sans prévenir personne.

Sur le ferry qui l'amenait de Chypre à Jounieh, elle perdit à la roulette les quatre cents dollars qui lui restaient.

« Cet argent n'était pas à moi », murmura-t-elle pour se consoler en regagnant sa cabine.

Au petit matin, accoudée au bastingage, elle admira le lever du soleil derrière la montagne. La beauté aride de la côte qui se rapprochait doucement l'apaisa quelque peu. Elle mit la main dans sa poche pour prendre son paquet de cigarettes et sentit un petit objet dur. C'était l'aigle aux ailes déployées que lui avait donnée Thomas. Elle le regarda un instant et d'un geste rapide le jeta à la mer.



# 10

*Achrafieh, jeudi 17 mai 1984, 19 heures*

« Gilberte ! le téléphone pour toi. »

L'air désolé, Violette Khoury tendit le combiné à sa fille. Elle n'avait posé aucune question en la voyant revenir. Tout le désarroi et la souffrance du monde se lisaient sur le visage de sa fille. Violette avait reconnu la voix — Tom. Gilberte mit le combiné à son oreille.

« Chérie, reviens. Je suis décidé à rompre avec ma femme. C'est toi que je veux. »

Gilberte pâlit.

« Fais ce que tu penses devoir faire, je prendrai mes décisions après. »

Thomas Fintel argumenta longuement, détaillant ses difficultés, affirmant que les autorités américaines avaient été induites en erreur à son sujet, mais qu'il allait s'attacher à faire éclater la vérité.

« Il aurait mieux valu que tu parles un peu moins et que tu agisses un peu plus. Inutile de m'appeler tant que la situation n'a pas changé », coupa-t-elle avant de raccrocher brusquement. La gorge nouée, au bord des larmes, elle se réfugia dans sa chambre, s'installa à son bureau et prit du papier à lettres.

« Tom,

« Si je suis partie sans te prévenir et si je viens de te raccrocher au nez, cela ne veut pas dire que je ne t'aime plus, c'est que je suis en colère. Je ne croirai plus jamais aux miracles. Je continue malgré moi à t'aimer. Tu hantes mon esprit et mon corps, particulièrement le matin lorsque je me réveille. Je me sens si seule sans toi, si désespérée. Je vais essayer de vivre sans toi, sans savoir si tu m'aimes ou pas. L'idée que tu commences à m'oublier m'est insupportable. J'étais si



*heureuse avec toi. Je t'aime aujourd'hui plus que je ne t'ai jamais aimé. Tu es mon monde, mon âme et mon tout. J'ai besoin de toi. J'ai besoin de tout ce que tu es. Tu es en moi et tu le sais. Ce qui fait le plus mal, c'est de ne pas comprendre. Pourquoi m'as-tu repoussée ? Pourquoi ? Est-ce que je t'ai blessé ? Mon Dieu, comment puis-je te dire que je ne peux pas vivre sans toi, sans t'aimer ? Je t'en supplie, essaie de me comprendre. Ne m'abandonne pas ainsi parce que tu l'as décidé. Tu m'as brisé l'âme, tu as cassé quelque chose au plus profond de moi, peut-être sans le vouloir. Est-ce que tu m'aimes ? M'as-tu seulement aimée ?*

*« Maintenant tu tentes de te rattraper avec des mots, avec de simples mots vides de sens qui ne peuvent plus rien changer. Tu sais que tu as pris ta décision parce que c'était la meilleure pour toi et ta carrière. Notre amour l'aurait entachée. Hier tu avais peur des conséquences du divorce. Aujourd'hui, il y a autre chose en plus. Une femme soupçonnée, même à tort, est un obstacle pour l'avenir d'un officier américain. Voilà aujourd'hui la vraie réalité... »*

« Il faut que j'appelle ce salaud d'Alexander Franco », se dit Gilberte après avoir plié les feuillets. Depuis son retour, elle n'avait pas eu le courage de le faire.

### *Jbeil, vendredi 15 juin 1984, 16 heures*

Gilberte s'était enfin décidée à appeler le major Alexander Franco pour lui demander des explications. Christiane, l'amie française d'Alexandre, le décorateur qu'elle rencontrait souvent à la Closerie, avait été une véritable bouée de sauvetage depuis son retour. Elles s'étaient croisées dans une rue d'Achrafieh et debout, sur le trottoir, Gilberte s'était confiée. En quelques minutes, le temps de fumer deux cigarettes l'une derrière l'autre, elle avait raconté pêle-mêle Tom, l'attente, Charlotteville, les soupçons, son amour, sa haine. Par la suite, les deux jeunes femmes s'étaient revues, chez Gilberte.

Près de trois semaines s'étaient écoulées. Le moment était venu de rencontrer Franco. Mais où ? La Française avait proposé la maison d'Alexandre, Gilberte avait accepté.

L'officier américain fut heureux de la revoir. Cela se lisait sur son visage. Christiane et le décorateur, après avoir servi à boire, quittèrent la pièce sous un prétexte futile. Gilberte, toute agressivité retrouvée, attaqua.

« Pourquoi es-tu allé aux States dire à Betty que j'étais une dangereuse terroriste ?

— Parce que le colonel Becker me l'avait demandé.

— Mais pourquoi ?

— Le Mossad israélien avait découvert qu'une fille originaire de Koubeyat s'était infiltrée dans les Forces libanaises et qu'elle travaillait au profit des FARL. Les documents qu'elle avait fournis

aux FARL, et qui étaient tombés je ne sais comment dans les mains des Israéliens, étaient de première main, notamment sur le plan militaire. Après analyses et recoupements, ils en ont déduit que la fuite ne pouvait venir que de la chambre des opérations militaires d'Oberly.

Deux filles de Koubeyat travaillaient aux opérations. Une certaine Joséphine Abdou Sarkis, qui a disparu dans la nature, et toi. Ils vous ont cherchées et ont prévenu l'armée libanaise. L'armée a prévenu Becker. Tu venais de partir pour aller rejoindre Thomas, un officier américain, et pas n'importe lequel. Tu imagines ce qu'il a pensé ! Tentative d'infiltration, préparation d'attentats et j'en passe.

— Mais pourquoi tu ne lui as pas dit qui j'étais ? Pourquoi n'ont-ils pas contacté les FL ou Adounis ?

— Lorsque j'ai appris l'histoire, c'était déjà trop tard. Il avait même contacté les FL, qui étaient restées très vagues dans leurs réponses. Becker a rencontré Abbas. Ton ancien patron était plutôt emmerdé et ses réponses floues. Sauf qu'il a affirmé que c'était lui qui t'avait envoyée aux Etats-Unis. Becker en a déduit que tu étais en mission.

— Mais pourquoi ne m'as-tu rien dit, là-bas ?

— Parce que j'avais des ordres. Je suis militaire, j'obéis aux ordres.

— Je me fous de tes ordres. C'est de ma vie qu'il s'agit. L'amitié, ça ne compte pas pour toi ? Sais-tu ce que je vais faire ? » Le ton de Gilberte montait. « Une conférence de presse, pour expliquer aux journalistes comment vous vous permettez de juger les gens. Expliquer ce que vaut votre CIA et comment vous vous faites manipuler par le Mossad et les Libanais.

— Ne dis pas cela, je sais que tu ne le penses pas. Tout le monde aurait réagi comme ça, toi la première, expliqua l'Américain à mi-voix. L'amitié ne compte pas devant une menace comme les FARL. Il y a eu des morts. Il y avait deux pistes, l'une allait aux States. Il était évident qu'il nous fallait la suivre vite.

— Tu aurais pu me le dire !

— Et si tu avais vraiment été une FARL en infiltration ? »

Gilberte le regarda interloquée. Elle n'avait jamais envisagé cet aspect de la situation. En effet, elle aurait pu faire partie du groupe terroriste.

« Tu y as cru, toi ?

— Non ! Jamais, répondit le major Franco sans hésitation.

— Mais alors, pourquoi ne pas le leur avoir dit ?

— Je l'ai fait, mais sans résultat. »

*Beyrouth, lundi 30 juillet 1984, 11 heures*

Le pasteur Ibrahim Melhem Dagher, président du Conseil supérieur de la communauté évangélique<sup>1</sup>, observait avec un sourire amusé les coups d'accélérateur rageurs qu'échangeaient deux automobilistes pour s'impressionner mutuellement. Il reconnaissait ce type d'attitude, fréquent chez certains délégués des douze églises représentées. Le prélat sursauta lorsqu'un homme ouvrit la portière avant droite de sa voiture. Souriant, l'homme le salua et ouvrit la porte arrière à un autre homme. Le prélat ouvrait la bouche pour protester lorsque, toujours souriant, l'homme assis à côté posa un pistolet sur ses genoux avant de dire d'une voix douce :

« Serre à gauche, nous allons prendre la première rue de l'autre côté de l'avenue. Inutile de crier. Fais comme nous, souris. »

La file de voitures avançait. Machinalement, il fit de même. Au carrefour, un policier réglait la circulation. Son cœur se mit à battre plus vite. Le policier verrait l'arme, il allait intervenir. Effectivement, le regard du policier se posa sur le religieux et glissa sur son passager avant de fixer l'arme pendant quelques secondes. Crispé, le pasteur attendit la réaction et eut la surprise de voir l'agent sourire en lui faisant signe de passer.

« Il faut avancer », suggéra son voisin.

Il démarra et l'homme au pistolet éclata de rire.

« Il a cru que j'étais ton garde du corps. Tous les gardes du corps posent leurs armes sur leurs genoux. »

Le prélat agita la main en voyant arriver la Mercedes portant les plaques d'immatriculation rouges des taxis. La voiture s'arrêta et il donna son adresse.

« Mais que faites-vous ici à pied ? demanda le chauffeur. Il n'y a pas de maison et je n'ai pas vu de voiture en panne.

— J'ai été dévalisé, ils m'ont pris ma voiture.

— Tout ? Même votre argent ?

— Oui. »

Le chauffeur leva le pied de l'accélérateur et demanda :

« Mais alors, comment vous allez me payer ?

— J'ai de l'argent chez moi. »

1. Voir Annexe p. 537.



*Majliss, mardi 7 août 1984, 9 heures*

« Gilberte ! »

La jeune femme se retourna et aperçut Abbas qui venait vers elle les deux mains tendues.

« Tu es revenue. Comment vas-tu ? Nous avons toujours besoin de monde à Oberly.

— Ne compte plus sur moi. C'est terminé tout ça, surtout après ce que vous m'avez fait.

— Quelqu'un t'a fait quelque chose ?

— Toi ! C'est bien toi qui as raconté au deuxième bureau de l'armée libanaise que tu m'avais envoyée aux Etats-Unis, alors que tu savais pertinemment que j'y suis allée à mes frais. Ni toi ni personne ne m'a envoyée là-bas !

— Nous avons fait ça pour te protéger. C'est Fouad Abou Nader qui m'a demandé de donner cette réponse.

— Il va devoir me dire pourquoi. »

Ce n'était pas la première fois que Gilberte revenait au Majliss depuis son retour des États-Unis. Elle y avait rencontré de vagues connaissances, mais personne qu'elle ait côtoyé de près « avant ». Elle cherchait quelque chose à faire mais ne voulait pas revenir dans le domaine militaire ou celui du renseignement. Camille lui avait dit que les FL voulaient monter une société de diffusion de télévision et qu'un certain Mounir Mas, un metteur en scène qui travaillait au cinquième bureau, s'en occupait, pour redorer l'image de marque des Forces libanaises auprès des combattants et de la population. Le prestige des chabeks avait disparu et, plus grave encore, estimait-il, les chrétiens n'avaient plus confiance en leur milice. Mounir Mas envisageait d'explorer les archives vidéo et la cinémathèque des FL pour voir s'il était possible de les exploiter. Mais il avait besoin de quelqu'un qui non seulement connaissait les visages, mais était « la mémoire des FL ». Gilberte était la recrue idéale.

Le journal du jour révélait que des membres des FARL avaient été arrêtés en Italie. Abdallah El Mansouri avait été interpellé à Trieste alors qu'il transportait de l'explosif. Sa compagne, Férial Daher, put s'enfuir mais la presse donnait de nombreux renseignements sur le groupuscule maronite marxiste proche du FPLP de Georges Habache, monté par les cinq frères Abdallah et une de leurs amies d'enfance surnommée la « Pasionaria des FARL », Joséphine Abdo Sarkis, née à Koubeyat le 4 mars 1950. Gilberte avait été stupéfaite en lisant ces lignes : Joséphine Abdo Sarkis, avec qui elle avait partagé tant de bons et de mauvais moments !

En quittant Abbas, Gilberte décida d'aller voir Fouad Abou Nader sur-le-champ. Depuis plusieurs jours déjà, elle envisageait de lui rendre visite afin de concrétiser son entrée dans le secteur audiovisuel. Il la reçut à bras ouverts, visiblement heureux de la revoir. La jeune femme accéléra les salutations d'usage et lui fit rapidement part de son désir de travailler « avec la télévision », où elle avait été déçue de trouver incompétence et laxisme.

« Je n'y connais rien et personne n'a été capable de m'expliquer en quoi consistait le projet. Par contre, chacun a son projet : réussir à mettre ses fesses sur le siège de directeur et faire travailler les autres. Le seul qui pense image est Mounir Mas.

— Tu peux me faire un rapport là-dessus ?

— Ça y est, je suis engagée ?

— Tout de suite, si tu le souhaites.

— Non ! Pas question pour le moment. Nous en reparlerons. »

Fouad lui raconta comment il était sorti de Deïr El-Kamar, où il avait remplacé Samir Geagea à la tête des chabebes assiégés depuis cent six jours, grâce aux Israéliens qui avaient assuré leur sécurité. Fouad s'était infiltré de nuit dans la ville encerclée et Samir était parti la nuit suivante par le même chemin. N'y tenant plus, Gilberte le regarda droit dans les yeux.

« Pourquoi as-tu fait dire à l'armée et aux Américains que vous m'aviez envoyée aux États-Unis et non la vérité, c'est-à-dire que j'étais amoureuse de Thomas Fintel et que je l'avais suivi ?

— Les gars du B2 étaient venus nous demander ce que tu faisais et où tu étais partie. Nous ne savions pas pourquoi ils te recherchaient et nous avons voulu te couvrir. »

Gilberte jeta le journal sur la table qui les séparait, ouvert à la page consacrée aux FARL.

« La voilà, l'espionne qu'ils recherchaient. Vous n'avez même pas été foutus de la découvrir avant, et c'est moi que l'on soupçonnait ! »

Fouad jeta un rapide regard sur les gros titres, et hocha la tête.

« Sais-tu qu'elle est la sœur de Rajhi Abdou, le responsable de la sécurité chez nous ? Nous ne pouvions pas deviner.

— Voilà l'explication ! Vous n'avez pas osé mettre en cause la sœur de votre chef de la sécurité ! Mais vous saviez ! Vous étiez au courant ! Vous êtes des salauds. Il y a une manœuvre là-dessous. Adounis est complètement aux mains des Israéliens, qui, entre parenthèses, vous manipulent comme ils veulent. Alors ne me raconte pas de conneries. Personne ne peut y travailler sans avoir été criblé<sup>1</sup> par vous et par eux. Donc, si dès le départ elle était là et que vous saviez, c'est que vous avez tenté de la retourner ou qu'elle vous a possédés.

— Tu exagères un peu.

1. Passer au crible : faire une enquête serrée sur quelqu'un.

— Si peu que ce n'est même plus la peine d'en parler. Tu en sais plus long que moi là-dessus », lui lança Gilberte furieuse en se levant.

*Achrafieh, mardi 9 octobre 1984, 18 heures*

Les piles de cassettes vidéo avaient considérablement baissé. Lorsque Gilberte était arrivée, au début du mois d'août, elles montaient jusqu'au plafond. Il y en avait des centaines, empilées les unes sur les autres : l'histoire complète des Forces libanaises.

« Il faut toutes les visionner », avait dit Mounir Mas.

Ce n'est qu'après coup que Gilberte s'était rendu compte de la masse de travail que cela représentait et qu'elle allait passer des mois devant un petit écran. D'autant que parfois elle s'arrêtait sur certaines séquences montrant des visages connus ou des événements auxquels elle avait participé de près ou de loin. Elle avait demandé et obtenu de l'aide et n'avait fini par intervenir que pour identifier les personnages ou les situations.

Depuis qu'elle avait commencé cet archivage, plus rien n'avait d'importance. Elle ne rentrait chez elle que pour manger et dormir. Un mois plus tôt, la porte du petit studio s'était brutalement ouverte : une voix catastrophée avait crié :

« Cheikh Pierre est mort. »

Gilberte était restée quelques minutes pensive. Elle allait se remettre au travail lorsqu'elle s'était aperçue qu'elle était seule dans la pièce. Tout le monde était parti.

Le soir, Thomas l'avait appelé pour lui dire qu'il avait pensé à elle en apprenant la nouvelle.

« C'est la loi de la vie », avait-elle répondu d'un ton qui se voulait détaché et blasé.

L'officier américain prenait prétexte de tous les événements du Liban pour se servir de son téléphone et chacun de ses appels lui faisait mal. Le simple fait d'entendre la voix de Tom lui coupait les jambes. Tous les efforts qu'elle faisait pour l'oublier étaient anéantis en quelques secondes. Elle avait beau lui dire de ne pas appeler, se jurer qu'elle ne répondrait pas, rien n'y faisait.

« Je n'ai pas le temps de bavarder avec toi, j'ai du travail », mentit-elle avant de raccrocher soudainement.

Le lendemain, Gilberte n'était pas montée à Bikfaya pour assister aux obsèques du leader Kataëb. Elle était restée devant son poste de télévision. Un étrange sentiment d'indifférence l'avait envahie, comme si elle n'était plus concernée.



Des dizaines de chabeks discutaient avec animation devant le studio. Elle demanda à la sentinelle ce qui se passait. L'homme de faction la regarda étonné.

« Fouad Abou Nader vient d'être élu commandant en chef par le Conseil militaire. Il remplace Fady Frem. » Elle haussa les épaules. Ça ne sortait pas de la famille, puisqu'ils étaient beaux-frères. Elle monta dans sa voiture et s'apprêtait à démarrer lorsque Marc se gara à côté d'elle. Il était en civil et avait le visage fermé.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? On dirait que le ciel t'est tombé sur la tête.

— C'est un peu ça. Je viens donner ma démission. »

Gilberte sortit de la voiture.

« Tu démissionnes ? Mais pourquoi ?

— Ce qu'ils viennent de faire à Fady est inadmissible. L'élection de Fouad est un coup de son oncle Amine Gémayel. Depuis la mort de Cheikh Pierre, il faisait de plus en plus pression sur Fady. Il a mis la main sur le parti Kataëb en plaçant à sa tête un homme à lui, Elie Karamé, et maintenant il va contrôler les Forces avec Fouad.

— Tout ça, ce sont des histoires de famille. Les Gémayel veulent garder le pouvoir.

— Peut-être, mais je suis de ceux qui ne l'acceptent pas. Notre cause n'est pas la bannière d'une famille féodale.

— Fady est l'un des leurs.

— Tu sais bien que non, c'est pour cela qu'il a été écarté.

— Que vas-tu faire maintenant ? »

Marc eut un sourire triste.

« Comme tout le monde : rentrer dans le civil. Avec Nabil et Ziad, nous sommes en train de mettre au point une société de transport de fonds et de sécurité qui va s'appeler la " SCAP ". »

### *Beyrouth-Ouest, jeudi 7 mars 1985, 13 heures 30*

Le nez collé au hublot, Aymeric Marchall buvait des yeux le spectacle qu'offrait Beyrouth survolé à basse altitude. Pour se poser sur l'aéroport, les avions de la MEA étaient obligés de faire leur approche finale juste au-dessus des toits. Chaque fois que le journaliste revenait au Liban, il prenait soin de demander une place à gauche de l'appareil, ce qui lui permettait de jouir du spectacle à l'arrivée. La circulation était dense et les ruelles grouillantes. En passant à la hauteur de la Cité sportive, Aymeric aperçut brusquement des flammes bleues qui léchaient les rues et se concentraient contre un immeuble avant de devenir jaunes et de monter vers le ciel pour former un champignon noir. Cela avait duré le temps d'un éclair. Une immense colonne de fumée qui s'élevait dans le quartier de Bir El-Abed. « Un attentat dans la banlieue Sud », murmura-t-il.

Bir El-Abed était le fief des intégristes chiites et le quartier où résidait leur chef spirituel, Mohamed Hussein Fadlallah.

Après avoir passé les contrôles, il retrouva Hassan, son chauffeur de taxi, qui avait été prévenu de son arrivée par l'hôtel Cavalier où il avait retenu une chambre.

« Les Américains ont essayé de tuer Sayyed<sup>1</sup> Fadlallah.

— Qui te dit que ce sont les Américains ?

— Personne, patron. Mais ça ne peut être qu'eux. Après le carnage de leur QG, ils se vengent. Les Français ne sont pas capables de faire une chose pareille.

— Et pourquoi ? Tu crois qu'ils ne savent pas, demanda le journaliste, légèrement vexé.

— Ils n'ont pas le courage politique de tuer des gens comme ça, pour se venger. Les Français sont trop mous. »

Aymeric ne releva pas. Il se concentra sur ce qui se passait dans les rues maintenant désertes. Des miliciens sortis d'on ne sait où avaient investi toute la ville. Placés aux carrefours, ils brandissaient leurs armes devant les rares automobilistes pour les forcer à s'arrêter lorsque arrivait une ambulance sirène hurlante ou une voiture klaxon bloqué.

« Ils ont dit à la radio que Sayyed Fadlallah est vivant, affirma Hassan. Et que les hôpitaux ont besoin de sang. Il y a plus de soixante morts et deux cent cinquante blessés. La bombe a été mise dans une camionnette qui transportait des bouteilles de gaz. »

Il stoppa brusquement devant un milicien, un bandeau rouge sur le front, les traits déformés par la colère et l'énervement, qui braquait sa kalachnikov sur lui. Le conducteur d'une Vespa passa en trombe en hurlant. Il avait coincé entre son guidon et lui un blessé aux cheveux brûlés et aux vêtements en lambeaux. En apercevant le journaliste, le milicien arma son fusil d'assaut et s'approcha soupçonneux de la portière.

« Min ahda ajnabieh<sup>2</sup> ?

— C'est mon patron, c'est un journaliste français.

— Tu es sûr qu'il n'est pas américain ? »

Hassan éclata de rire.

« Aussi sûr que tu n'es pas juif. »

De la tête l'homme fit signe d'avancer. L'explosion de la camionnette piégée avait eu lieu juste après la prière du vendredi, sur le chemin que devait emprunter le cheikh intégriste. En quelques minutes, le Hezbollah avait envahi Beyrouth-Ouest.

1. Titre donné aux descendants du Prophète.

2. Qui est cet étranger ?

*Baabda, lundi 11 mars 1985, 23 heures 30*

Amine Gémayel promena un regard satisfait sur les cinq responsables du parti Kataëb et des Forces libanaises réunis devant lui. Il avait accepté de les recevoir pour mettre un terme à la contestation sourde qui agitait les FL. Depuis qu'il avait fait élire son neveu Fouad Abou Nader à la tête de la milice chrétienne, il avait peu à peu imposé son contrôle, notamment en faisant transférer ses finances aux Kataëbs qu'il tenait mieux en main grâce à Elie Karamé. Toutes les « taxes » prélevées dans les restaurants, sur l'essence, la main-d'œuvre étrangère ou les actes notariés allaient dans les caisses du parti qui redistribuait aux FL ce qui leur était nécessaire. En tenant ainsi indirectement les cordons de la bourse, Amine Gémayel avait fait procéder à quelques changements de structure de la milice. Il voulait revenir à la conception des rapports qui prévalait avant que son frère Béchir ne prenne son indépendance vis-à-vis du parti Kataëb. Sans revenu direct, les « militaires » étaient privés de toute initiative, ce qui avait l'avantage de marginaliser l'influence d'Israël puisque, dans le monde chrétien, Jérusalem ne pesait que sur eux. Par voie de conséquence, il jouissait d'une plus grande marge de manœuvre. La milice en était réduite au rôle qui lui était dévolu : un outil du parti, son bras armé mais obéissant aux Kataëbs.

Pour favoriser un rapprochement avec la Syrie, qui aujourd'hui demandait des signes tangibles de la mise au pas de la milice chrétienne, Amine Gémayel avait en outre décidé de faire lever le barrage de Barrada, qui marquait la limite de la zone FL sur l'autoroute du Nord. L'état-major de la milice y était absolument opposé et des tractations avaient lieu depuis trois semaines à ce sujet. Il lui fallait maintenant monter au créneau pour montrer sa détermination. Dès le début de la réunion, Samir Geagea, le seul à être en uniforme, prit la parole :

« Je crains qu'il n'y ait un malentendu. Nous n'avons jamais décidé de lever ce barrage. Vous avez été mal renseigné sur notre position à ce sujet. »

Sans lui répondre directement, le président libanais s'adressa à Elie Karamé.

« Qu'est-ce que vous êtes venu faire ici, dans ce cas ? Des Etats sont impliqués dans cette affaire, et vous ne pouvez pas torpiller la sécurité et les relations interétatiques. »

Puis s'adressant directement à Samir Geagea, dans une atmosphère brusquement tendue :

« Tu ne peux pas te dresser contre l'Etat, sinon... »

— Tu me menaces ?

— Non, je te considère comme mon frère. N'importe quel danger que tu affronteras sera le mien. »



Fouad Abou Nader intervint, conciliant.

« Avant d'appliquer cette décision, il serait peut-être bon de préparer le terrain pendant quelques jours... »

Samir Geagea se leva et se dirigea vers la porte en lançant par-dessus son épaule :

« Je m'en vais, je n'ai plus rien à faire ici. »

Sitôt arrivé à son bureau, il ordonna à Paul Andari, le commandant FL de la région où se situait le barrage, de consolider ses positions. Paul Andari était un homme sûr. Il avait perdu un frère à Bhamdoun et en rejetait la responsabilité sur le président qui n'avait pas envoyé l'armée comme promis. Le Hakim, comme l'appelaient ses hommes, savait que, ce faisant, il se lançait dans une révolte ouverte. C'était la première fois qu'une véritable opposition éclatait contre la famille Gémayel au sein des institutions qu'elle avait présidées pendant près de cinquante ans. Samir Geagea ne voulait plus continuer à jouer le jeu d'Amine Gémayel. Il ne voulait plus être un pion, un jouet dans les mains d'un seul homme. Pas question de rééditer le « coup de Bhamdoun » qui avait fait de lui le looser<sup>1</sup> des Forces libanaises. Pendant des mois, il avait ressassé cette défaite. La décision de l'avenir de la communauté chrétienne devait revenir aux chrétiens dans leur ensemble, estimait-il.

Après avoir été discrètement exfiltré de l'encerclement des Druzes à Deïr El-Kamar, il avait été nommé responsable de la mobilisation. Un poste placard qui lui avait servi à se rendre régulièrement dans toutes les casernes des FL pour redresser son image de marque auprès des chabeb. Et il y était parvenu. Pendant des semaines, il avait expliqué ce qui s'était passé à Edden, lors de l'assassinat de Tony Frangié, puis à Bhamdoun. En passant pour une victime il engrangeait un potentiel de sympathie d'autant plus grand qu'Amine Gémayel était, à quelques exceptions près, détesté par l'ensemble des responsables des FL. Il payait ainsi le fait de s'en être toujours tenu à l'écart du vivant de son frère.

Samir Geagea demanda à Elie Hobeika de le rejoindre dans l'appartement que possédait Michel Murr, ancien ministre, millionnaire proche de lui. Pendant que les trois hommes mettaient au point une stratégie de prise de contrôle de la décision politique des FL, le bureau politique des Kataëbs se réunissait et excluait le Hakim de ses rangs. Sitôt la nouvelle connue, les commandants d'unité l'appelaient un à un pour lui dire soit qu'ils marchaient avec lui soit qu'ils ne bougeraient pas contre lui. Un peu avant minuit, il convoqua les chefs de section du Kesrouan.

« La légalité n'est pas avec le papier et le crayon, mais avec le fusil et la terre », leur dit-il avant de leur demander de rejoindre leur poste et de se tenir prêts à toute éventualité.

1. Le perdant.

Samir Geagea décida le lendemain matin de déployer ses hommes sur le terrain. La mesure affola la population, qui se terra. Amine Gémayel annula au dernier moment son départ pour Moscou où il devait faire une visite officielle, et se rendit à la Maison centrale des Kataëbs. Elie Zaïek, resté fidèle à Fouad Abou Nader, avait reçu l'ordre de dresser un barrage à Nah El-Kelb, la frontière entre le Kesrouan et le Metn. Samir Geagea s'y présenta à la tête d'une unité importante et puissamment armée, et Elie Zaïek se rendit sans combattre pour ne pas faire couler le sang. Amine Gémayel convoqua alors le général Michel Aoun, commandant en chef des armées, qui lui refusa l'usage de ses troupes. Michel Aoun fit simplement savoir à Samir Geagea qu'il n'accepterait pas que l'Etat soit menacé par une attaque du palais présidentiel. Fouad Abou Nader envoya alors un émissaire au Hakim, pour lui dire qu'il acceptait une direction collégiale des FL.

Samir Geagea s'installa dans les locaux de la chaîne de télévision que les Forces libanaises étaient en train de lancer et fit du bureau du directeur son quartier général. Il téléphona alors à son père.

« Nous avons terminé, je vais me coucher. »

Il était sept heures du matin. Le pouvoir de la milice chrétienne avait changé de main sans fusillade.

### *Majliss, jeudi 14 mars 1985, 23 heures 30*

Fouad Abou Nader arriva comme si rien ne s'était passé. Il s'installa dans son bureau et continua à travailler. Samir Geagea fut pris de court. Il ne pouvait l'en chasser manu militari sans provoquer une réaction non seulement chez ses fidèles, mais également chez ceux qui n'avaient pas pris une part effective à son coup de force. Il convoqua Samy Chidiac.

« Il faut lui prendre ses bureaux. Il ne faut pas qu'il continue à venir ici. Non seulement il n'est plus le commandant en chef, mais de plus, ça risque de créer des problèmes. »

Samy donna l'ordre à un de ses hommes de changer les serrures du bureau de Fouad, qui, lorsqu'il constata que sa clé ne fonctionnait plus, comprit la manœuvre et fit demi-tour.

### *Beyrouth-Ouest, vendredi 22 mars 1985, 8 heures 13*

Comme tous les matins, le vice-consul de France franchit les grilles de la chancellerie de Clemenceau et passa entre les gros blocs de

béton placés en quinconce en travers de la rue pour empêcher le passage de voitures suicides. La leçon de l'attentat contre le Drakkar avait été apprise. Marcel Fontaine entra dans la librairie où l'attendaient son *Monde* — vieux de trois jours — et *L'Orient le Jour*. Au moment où il mettait la main dans sa poche pour sortir sa liasse de billets, deux hommes armés de pistolets firent irruption. La première pensée du libraire fut sa caisse. Un des agresseurs le mit en joue, et à sa grande surprise, le second colla le canon de son arme sur la tempe du vice-consul et le poussa vers la porte. Au travers de la vitrine, il les vit pousser le diplomate français dans une BMW garée à cheval sur le trottoir et qui démarra en trombe. Il courut prévenir les gendarmes de la chancellerie.

Au même moment, dans leur Peugeot 505, Marcel Carton et sa fille Danièle, secrétaire à la chancellerie, empruntaient la rue de Damas. L'artère était déserte lorsqu'une Mercedes coinça la 505 contre le trottoir. Trois hommes en armes en jaillirent et se précipitèrent sur la Peugeot. L'un se glissa derrière le volant, les deux autres montèrent à l'arrière et leur collèrent le canon de leur arme sur la nuque. Ils firent ainsi quelques dizaines de mètres puis s'engouffrèrent dans la cour de ce qui avait été la faculté de médecine avant de devenir les ruines d'un champ de bataille. Marcel Carton fut poussé dans le coffre de la Mercedes et Danièle sur le plancher entre les banquettes avant et arrière.

« Beyrouth, 30 mars 1985

« *Christiane chérie,*

« *Je suis heureuse que tu te sois retrouvée à Paris. Tu me manques énormément. Dieu seul sait combien je t'aime et combien je me sens parfois malheureuse en pensant à toi.* »

Le stylo que tenait Gilberte courait nerveusement sur une feuille de papier. Elle venait de recevoir une lettre de l'amie d'Alexandre. Le couple avait émigré dans la capitale française.

« ... Tu sais, des amies, on n'en trouve plus au Liban. Ici, c'est la loi du plus fort. La vie n'est pas du tout épanouissante. C'est toujours les mêmes gens, les mêmes restaurants, le même train de vie. J'en ai marre de cette situation. J'en ai marre de tout. C'est à nouveau les francs-tireurs, les RPG, les petits mortiers, les routes bloquées, les enlèvements. Rien n'a changé.

« Si, les prix ! Inabordables : nourriture, habillement, voiture, tout coûte les yeux de la tête. Le dollar a atteint 180 livres (il a fait un saut de 7 livres en un mois). Les gens sont devenus bizarres, cinglés, mystérieux. Je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir encore vivre ici. J'aurais souhaité avoir vingt ans aujourd'hui et non presque trente. J'ai envie de faire des folies. J'ai envie de vivre dans un environnement sain et propre. Tom a presque disparu de la scène, plus aucune nouvelle de lui. Il est au Kansas, je crois, avec sa femme et ses enfants



*bien sûr. Tu sais, je me force à croire que c'est mieux ainsi. Mais je n'y peux rien, il me manque et me manquera toujours. Je suis aussi amoureuse de lui qu'avant et j'ai complètement rayé l'espoir de finir ma vie avec lui.*

*« ... Bref, j'espère te revoir un jour. J'ai tellement de choses à te raconter. Tu me manques. Je vois souvent des copains d'Alexandre. On se retrouve le vendredi pour un verre, on se soûle la gueule et puis on rentre chacun de son côté... »*

Gilberte posa son stylo. Sa vie n'avait plus aucun sens. Elle s'était battue pour vivre, aujourd'hui elle se débattait pour survivre. Certes, elle avait à manger et un toit, mais pas d'idéal, pas d'amour. Ceux qu'elle avait suivis dans sa lutte pour la liberté parlaient maintenant de décision politique, de répartition de pouvoir, de lutte d'influences. Ils avaient oublié le but de leur unité pour ne songer qu'au commandement. Un profond écœurement lui serra la gorge.

*Achrafieh, jeudi 9 mai 1985, 13 heures 06*

*« ... Les chrétiens libanais sont arabes. Nous tendons la main dans le pardon à Sleiman Frangié... »* Camille et Gilberte n'en croyaient pas leurs oreilles. Ils se regardèrent interloqués. La voix qui parlait ainsi était celle d'Elie Hobeika. Toute la matinée, les radios avaient détaillé son élection à la tête des Forces libanaises qui, jusque-là, étaient dirigées par une troïka comprenant Samir Geagea, Karim Pakradouni et H. K. La désignation de cet homme de l'ombre avait déjà étonné le frère et la sœur. Ils savaient que le chef des services de renseignement des FL avait horreur d'être mis en vedette. Mais ce virage à cent quatre-vingts degrés de la ligne politique de la milice les laissait sans voix. Non seulement H. K. proclamait l'option arabe qu'ils avaient toujours rejetée, qu'ils avaient même combattue, mais de plus il tendait la main à la Syrie. *« ... J'appelle à la paix avec toutes les forces musulmanes quelles qu'elles soient. »*

*« Le Hakim paie les événements du Sud »,* murmura Gilberte.

Samir Geagea, bien que nommé chef d'état-major, était écarté de la direction politique de la milice. Depuis l'éviction de Fouad Abou Nader, cinquante jours plus tôt, il avait essuyé une série d'échecs militaires qui s'étaient traduits par l'exode de dizaines de milliers de chrétiens de l'Iklîm El-Kharroub et de l'est de Saïda. Une vingtaine de villages chrétiens avaient été investis par les Druzes et les Palestiniens, pillés et brûlés. Les FL avaient perdu toute une région en se retirant brusquement et en laissant la population sans protection. Lors d'une visite de cette zone, peu de temps auparavant, Samir Geagea avait affirmé que ces zones « étaient difficilement défendables et qu'il était préférable que les chrétiens rejoignent le Metn ou le Kesrouan ». Ces échecs avaient démoralisé les chabeb et

certains avaient quitté la milice. « ... *L'arabité du Liban est une réalité incontournable... Rien au Liban ne peut se faire sans être discuté avec la Syrie...* » Ces phrases se percutaient dans la tête de Camille. Les yeux dans le vague, il était incapable de bouger. Il n'arrivait pas à croire ce qu'il venait d'entendre. Elie Hobeika, l'un des phares du combat contre les Syriens, tournait casaque. Les Libanais des Arabes, au même titre que les Syriens ! Il était nécessaire de construire l'avenir avec Damas ! C'était impensable ! Il lui avait fallu plusieurs minutes pour comprendre ce que venait de dire la Voix du Liban. La radio chrétienne, lancer une telle affirmation, c'était nier tout ce qui avait été fait, tous les combats, depuis dix ans. Depuis que Fouad Abou Nader avait été écarté de la direction des Forces libanaises, la milice avait doucement pris une attitude de neutralité envers Damas.

« C'est parce que les Syriens veulent extirper les Palestiniens des camps. C'est ce que nous avons toujours voulu faire. Pourquoi leur mettre des bâtons dans les roues dans ces conditions ? Non, C'est une position tactique pour nous permettre d'être tranquilles pendant quelque temps, avait dit Camille lorsque Marc s'était inquiété de cette attitude quelques jours auparavant.

— Etre neutre, c'est soutenir, avait lancé Marc.

— Comment veux-tu que Samir Geagea et Elie Hobeika, avec leur passé, acceptent un rapprochement avec la Syrie ? Non, je crois que tu t'inquiètes pour rien. »

« ... *L'arabité du Liban est une réalité incontournable...* » Ces mots sonnaient dans son crâne sans qu'il parvienne à les assimiler. Le sentiment d'avoir été trompé se fit de plus en plus présent. Le même sentiment que lorsqu'il était sorti de l'Holiday Inn, dix ans plus tôt. La politique le trahissait. Il ne se reconnaissait plus dans tout cela.

« Nous allons flirter avec le diable, murmura-t-il. Et tous ces morts pour rien... »

*Beyrouth-Ouest, mercredi 22 mai 1985, 10 heures 45*

Le regard perçant du barbu qui se tenait près du comptoir de la Fransabank attira l'attention d'Aymeric qui aperçut immédiatement la crosse du pistolet qui dépassait de la ceinture. Le jean et les chaussures de tennis qu'il portait indiquaient à l'évidence qu'il s'agissait d'un milicien. Son sang ne fit qu'un tour. « Merde, un hold-up », pensa le Français en regardant autour de lui. Voyant son inquiétude, l'employé de la banque se pencha vers le journaliste.

« N'ayez pas peur, c'est un de nos gardiens. »

Il appuya ses paroles d'un coup de menton vers un autre barbu, nonchalamment assis sur le coin d'un bureau, une kalachnikov dans la saignée du bras.

« Mais ce sont des miliciens !

— Oui, il y a du Hezbollah, des Druzes et des chiïtes. La direction en a recruté trois de chaque et les paye très bien, comme ça, nous sommes tranquilles. »

Dans l'un des coins de l'entrée, trois « gardes » fouillaient les sacs et sur une table une affichette demandait de déposer les armes en consigne avant de pénétrer dans l'établissement. Un client avait posé un fusil à canon scié. Un homme en costume et en cravate s'approcha des miliciens, mit la main sous sa veste à la hauteur des reins et en sortit un pistolet. Il enleva le chargeur qu'il posa sur la table avant de remettre son arme dans sa ceinture. Aymeric était sidéré. Faire garder un établissement bancaire par ceux qui étaient susceptibles de le dévaliser était une gageure que l'on ne pouvait tenter qu'au Liban. Depuis plusieurs mois, les agressions et les hold-up s'étaient multipliés. La chute des cours de la livre libanaise était telle que certains commerçants affichaient leurs prix en dollars. Les plus démunis compensaient leur peu de pouvoir d'achat par des braquages. Comme en général il s'agissait de miliciens, ils n'étaient même pas recherchés. On ne comptait plus les banques visitées en plein jour, les agressions jusque dans les appartements, les vols. Se promener sans argent ne résolvait rien, les agresseurs faisaient signer des chèques ou raccompagnaient leurs victimes chez elles pour faire main basse sur tout ce qui avait de la valeur. Le correspondant de *Newsweek* avait été rançonné quelques jours auparavant au Relais de Normandie, un restaurant situé derrière le Commodore. Des miliciens, le visage découvert, étaient entrés à plusieurs, et pendant que certains braquaient des armes, d'autres faisaient tranquillement les poches des clients. En se rendant compte qu'ils avaient affaire à un Américain, ils l'avaient embarqué et ramené chez lui. Ils avaient déménagé la chaîne hi-fi et le poste de télévision et l'avaient obligé à signer des chèques. Tout de suite après leur départ, le journaliste avait fait opposition par téléphone en expliquant ce qui s'était passé et avait quitté Beyrouth-Ouest. L'un des agresseurs s'était présenté peu après à la banque pour échanger son chèque contre du liquide. En apprenant que c'était impossible, il s'écria : « Cet Américain est un malhonnête ! »

Hassan conduisait vite dans les ruelles quasiment désertes. Depuis deux jours, plus de deux mille miliciens chiïtes d'Amal, soutenus par des unités de la sixième brigade, encerclaient les camps palestiniens « pour en extraire la vermine arafatiste ». Les quelque sept cents fédaiyin qui les défendaient connaissaient admirablement leur terrain et les assaillants n'avaient guère progressé.

« Damas veut que ce soit les Palestiniens prosyriens qui commandent, avait confié Hassan à son patron, mais Arafat est très fort et il a beaucoup d'argent et d'armes dans les camps. Nous allons avoir des difficultés.



— Nous? Tu fais partie des miliciens chiïtes maintenant? lui demanda Aymeric en fronçant les sourcils.

— Moi non! Je travaille avec toi. Mais j'ai un frère qui est près de Chatila et deux autres qui sont avec le Hezbollah.

— Ça doit être gai chez toi, quand ils se retrouvent à table le soir! »

Le Hezbollah s'était insurgé contre l'attaque des camps et avait averti qu'il « ne laisserait pas les forces du mal combattre ceux qui veulent libérer Jérusalem ». Hassan éclata de rire.

« Mais non, tout se passe très bien. En étant de chaque côté, la famille ne peut pas perdre. Celui qui gagne protège l'autre. Depuis toujours, mes frères sont dans tous les mouvements.

« Et ils n'ont jamais eu de problèmes avec leur employeur?

— Des problèmes? Pourquoi? Tout le monde fait ça! »

Le journaliste haussa les épaules. Le Liban n'en finissait pas de l'étonner. En arrivant au Musée, il demanda à Hassan de l'attendre, traversa le petit square qui le séparait de l'immeuble jaune-ocre où habitait Denise Carton. Il venait parfois rendre visite à l'épouse du diplomate otage. C'était sa manière à lui de rendre hommage à son courage et surtout à sa dignité. Il ne l'avait jamais entendue se plaindre depuis l'enlèvement de son époux.

Denise Carton écoutait en permanence les radios, à l'affût du moindre signe permettant de connaître l'état d'esprit des ravisseurs.

Aymeric avait essayé de trouver des éléments dans l'actualité qui puissent provoquer une ombre d'optimisme. Elle les avait rejetés en secouant la tête. Les combats autour des camps n'arrangeaient pas les choses.

« J'espère simplement que les ravisseurs peuvent sortir pour leur acheter à manger », avait-elle dit, avec le sens pratique qui la caractérisait. Ils discutèrent une grande partie de l'après-midi des exigences du Hezbollah, du rôle de la Syrie et de l'Iran. Lorsqu'il se leva pour prendre congé, étonné par sa connaissance du dossier politique et la justesse de ses analyses, elle le sermonna sur son imprudence à se promener dans les rues de Beyrouth-Ouest alors que les intégristes cherchaient à prendre des otages.

« Mektoub. Ce qui doit arriver est écrit », lui répondit-il, fataliste.

Avant d'aller à son bureau, Aymeric passa à l'Agence France Presse. Son directeur, Samy Ketz, un grand gaillard d'une placidité et d'un calme à toute épreuve, l'accueillit avec une tête d'enterrement.

« Michel Seurat et Jean-Paul Kaufmann ont été enlevés sur la route de l'aéroport », dit-il d'une voix sombre.

*Aéroport international de Beyrouth,  
samedi 15 juin 1985, 11 heures*

Nu-tête, la vareuse ouverte, en chaussures civiles sous son pantalon de tenue camouflée, son fusil M 16 abandonné contre le mur, le soldat de la sixième brigade de faction au coin du hangar écoutait son transistor en observant le Boeing rouge et blanc de la TWA immatriculé N 64339 arriver en finale sur la piste 18. Tout le monde ne parlait que de cet avion, détourné deux jours plus tôt après avoir décollé d'Athènes en direction de New York. Il était venu à Beyrouth, puis était parti pour Alger, et maintenant il revenait au Liban.

Les détournements étaient tellement fréquents, ces derniers temps, qu'il ne s'y intéressait plus. Un Boeing 727 de la compagnie jordanienne Alia s'était posé alors que la tour lui interdisait d'atterrir : le trafic n'avait même pas été interrompu. Quelques jours plus tôt, un inspecteur de police avait détourné un avion de la MEA pour obtenir une augmentation de salaire. L'avion n'avait fait qu'un aller et retour sur Chypre, mais il y avait eu un mort et quatorze blessés juste avant le décollage. L'inspecteur de police avait disparu dans les taillis qui bordaient la piste juste après que l'avion était revenu de Larnaca. Le lendemain matin, il faisait une conférence de presse, assis à côté de Walid Joumblatt, ministre des Transports, qui reconnaissait qu'effectivement le salaire du policier-pirate de l'air était très bas.

Le poste de radio du soldat diffusait en direct les dialogues entre l'avion et la tour de contrôle.

« L'aéroport est fermé. Les pistes sont encombrées par des camions, vous ne pouvez pas vous poser.

— Je n'ai pas le choix, affirma d'une voix calme le commandant de bord, les pirates insistent pour que je me pose chez vous même si je dois me kracher, et je n'ai plus que vingt minutes d'essence. »

Une discussion animée sur les escaliers de la tour attira l'attention de la sentinelle de la sixième brigade. Elle reconnut le cheikh Hussein Misri, l'un des responsables du mouvement Amal, accompagné de dizaines de miliciens. Le religieux expulsa les contrôleurs et fit poser l'avion. A peine immobilisé, l'appareil fut entouré d'une noria de voitures. Les portes du Boeing s'ouvrirent et les pirates sortirent se dégourdir les jambes sur la piste en discutant avec des jeunes miliciens admiratifs. Deux des hommes qui avaient détourné l'avion demandèrent une voiture pour aller voir leur famille. L'appareil de la TWA ressemblait à un gros bourdon aux ailes ouvertes dans la brume de chaleur. Des centaines de personnes, prévenues par les

radios, se pressaient sur les terrasses de l'aérogare au milieu des miliciens qui, la kalachnikov en bandoulière, jouaient les guides et expliquaient la situation.

### *Zouk, mercredi 19 juin 1985, 11 heures*

Un silence attentif s'était abattu dans la régie de la LBC<sup>1</sup>. Tous les regards étaient braqués sur les écrans de contrôle qui diffusaient les images qu'une chaîne de télévision américaine envoyait sur le satellite et que piratait la LBC. Gilberte avait déniché un siège et, les coudes appuyés sur une table de mixage, observait la conférence de presse que donnait le commandant de bord John Testraike de la fenêtre de son cockpit. Un pirate braquait un revolver sur sa tempe. Un plan large avait montré l'équipe de la chaîne ABC au pied de l'appareil. Elle avait reconnu parmi eux Ali Hamdam, le porte-parole du mouvement Amal.

« Il a dû se faire payer pour leur accorder ce scoop », se dit-elle.

« Mais c'est "Castro", Mohamed Hamadé, s'exclama une voix que la jeune femme ne parvint pas à identifier. Son frère est Abdoul Ali, le chef de la sécurité du Hezbollah à Beyrouth, qui mène les négociations de la tour avec les pirates de l'air. »

« Encore une affaire de famille », murmura Gilberte.

### *Beyrouth-Ouest, lundi 19 août 1985, 12 heures 03*

Armand Fares sursauta lorsque l'énorme déflagration fit trembler les vitres de son bureau au septième étage d'un immeuble dominant la rue May-Ziadé, près de Clemenceau. Par les baies vitrées, il avait une vue merveilleuse sur le quartier des hôtels et sur le port. Il se précipita à la fenêtre. Une colonne de fumée blanche et noire se développait et montait en grosses volutes au-dessus de Caracol Druze.

« C'est une voiture piégée, affirma sa secrétaire, qui l'avait rejoint son petit transistor à la main.

— C'est ce qu'on appelle la solidarité dans le terrorisme, lâcha Armand. Ce pays est fou. »

Deux jours auparavant, dans l'affluence du samedi après-midi, un engin similaire avait ravagé l'entrée du supermarché Melki, en secteur chrétien. Armand Fares était l'un de ces chrétiens qui traversaient tous les jours la ligne de démarcation.

1. Lebanon Broadcasting Company, chaîne de télévision des Forces libanaises.



« Vous êtes ridicules, disait-il à ceux qui refusaient de l'imiter. Ce sont des frères. Nous sommes dans le même pays. Il ne faut pas avoir peur. Ça fait des années que je passe, dans toutes les circonstances, avec les obus, les barrages, les Syriens, Amal, les Mohabitouns, les Druzes, et il ne m'est jamais rien arrivé. »

Armand Fares dirigeait la société Mercury, spécialisée dans l'importation de médicaments et de matériel médical, fondée par son père en 1959 avec les Tabbara, des sunnites beyroutiens de Msaïbé. La deuxième génération des deux familles avait normalement repris le flambeau en 1977. Les affaires marchaient bien. C'était de plus un exemple de cohabitation entre deux confessions, malgré les troubles. Chaque partie pesait le même poids dans les décisions comme dans les risques. La seule concession que les associés avaient faite à la guerre, en 1982, lors du blocus israélien, avait été de fermer l'entreprise pendant deux mois. Armand Fares avait émigré temporairement en secteur chrétien, pour éviter les bombes. L'un des associés musulmans avait préféré prendre des vacances à Chypre tandis que l'autre s'installait provisoirement chez ses beaux-parents à Saïda, où il en avait profité pour ouvrir une succursale.

Vers seize heures, il sortit du parking qui se trouvait sous l'immeuble et fut arrêté par un barrage volant d'une dizaine de miliciens chiïtes d'Amal bardés d'armes et surexcités.

« Qu'est-ce que tu fais là ? lui demanda l'un d'eux.

— Je sors de mon bureau.

— Ouvre le coffre et montre tes papiers. »

Il se plia à l'injonction et put repartir. Trois cents mètres plus loin, un second barrage l'arrêta à nouveau et il dut se soumettre aux mêmes questions et à la même fouille. Au moment de démarrer, il se souvint que les beaux-parents du frère de sa femme habitaient près de Caracol Druze. Il décida de faire un léger détour pour prendre de leurs nouvelles. A peine avait-il garé sa voiture qu'un groupe d'hommes en armes entourèrent la voiture.

« Que fais-tu ici ?

— Je vais rendre visite à quelqu'un de ma famille qui réside là », dit-il en montrant l'immeuble du doigt. La voiture fut fouillée, ses papiers examinés, et un milicien l'accompagna jusqu'à la porte de l'appartement.

Sur le trajet de Kaskas situé contre le bois de pins, seul point de passage ouvert à la circulation sur la ligne de démarcation, Armand se plia à une dizaine d'autres contrôles. A chaque arrêt, il exhibait ses papiers sur lesquels figurait sa religion. Aucun des miliciens n'y prêta une attention particulière.

A l'entrée du passage, bordé d'un côté par le mur d'enceinte de la résidence des Pins, sur laquelle flottait toujours le drapeau français, à une quinzaine de mètres du barrage de la sixième brigade, des

miliciens en civil reconnaissables au pistolet passé dans la ceinture avaient installé un contrôle volant et arrêtaient toutes les voitures. Armand se mit dans la file et attendit son tour. En arrivant devant le barbu au visage fermé, qui exigeait les papiers des automobilistes d'un geste du menton, Armand, anticipant l'ordre, sortit de la voiture pour aller ouvrir le coffre. Il fut violemment repoussé à l'intérieur.

« Qui t'a permis de sortir la tête de ta voiture, toi ? »

Le barbu, la bouche tordue par la fureur, lança à l'un de ses acolytes :

« Toi, monte avec lui et conduis-le à Hamlieh ! »

Hamlieh était une mosquée flanquée d'une école coranique sur l'avenue Bchara El-Khoury. Le jeune homme ouvrit la portière en dégainant son revolver, prit place à côté d'Armand et lui vrilla son arme contre les côtes.

« A Hamlieh », ordonna-t-il d'une voix ferme.

Armand eut brusquement le sentiment qu'il était fini. « Tu l'as mérité, se dit-il sans esquisser un geste de révolte. Tu fanfaronnais en disant qu'il n'y avait rien, eh bien non, il y a quelque chose. » Fataliste, détaché, spectateur intéressé mais pas concerné, il restait immobile à regarder l'intrus, sans surprise ni colère. Il était tout simplement curieux. Il examinait celui par qui le malheur, son malheur, arrivait, persuadé qu'il ne s'en sortirait pas, qu'il allait être dévalisé et tué d'une balle dans la tête.

L'homme au pistolet devait avoir environ vingt-cinq ans. Petit, trapu, il n'avait pas l'air bien méchant mais il était très tendu. L'homme transpirait. « Il n'a pas peur, se dit Armand, il fait chaud tout simplement. C'est bien fini. » Cette petite phrase lancinante lui martelait la tête. Il finissait par être convaincu qu'il allait mourir.

« A Hamlieh. »

Armand mit le moteur en marche, passa la première et s'engagea dans un demi-tour. « Ce n'est pas possible, se dit Armand, ce n'est pas possible de finir comme ça. Je dois pouvoir faire quelque chose. »

« Il n'y a pas moyen de s'entendre ? demanda-t-il à son passager en lui adressant la parole pour la première fois.

— Comment ça, s'entendre ?

— Toi et moi, on peut s'entendre, non ? Tu es libanais, je suis libanais. Ce n'est pas possible que deux Libanais ne s'entendent pas.

— Comment, tu me proposes ça, tu n'as pas peur ?

— Non, je n'ai pas peur. Pourquoi ? Toi, tu as peur ? De quoi devrais-je avoir peur ? Je vois dans tes yeux qu'Allah t'a envoyé pour me sauver. Toi, tu es autrement que les autres. Au fond de tes yeux, on voit que tu es un être humain. Moi aussi, je suis un être humain. Il faut donc nous entraider, il faut nous entendre.

— Comment, nous entendre ? »

Armand eut une bouffée d'espoir. Si son passager acceptait le dialogue, rien n'était perdu.

« Ce que tu veux, moi je suis prêt à te donner ce que tu veux. C'est idiot, ce qui va arriver.

— Ne me parle pas, il faut exécuter les ordres. » Le ton était bourru et ferme.

Armand ne se découragea pas. Il roulait lentement, comme s'il était concentré sur la conduite.

« Je pense que c'est dommage, je suis sûr que toi et moi nous pourrions nous entendre. »

L'homme marqua quelques secondes d'hésitation.

« Tourne à gauche », ordonna-t-il brusquement.

Armand se rendit compte immédiatement qu'il venait de quitter la route d'Hamlich. Il ne fit aucun commentaire, mais l'espoir d'un arrangement avec son ravisseur alternait avec la certitude de finir dans un cul-de-basse-fosse.

La rue longeait l'institution sunnite des Makassed et s'enfonçait vers la banlieue sud de la ville, dans un quartier populeux. Au bout de quelques minutes de trajet qu'ils effectuèrent en silence, l'homme ordonna à Armand de se garer dans une impasse.

« Bon, alors raconte ce que tu as à me proposer », lui dit-il, en se calant dans son fauteuil, l'arme toujours pointée.

Armand sortit son portefeuille, et le lui tendit. Il contenait deux mille livres. « Un peu plus de cent dix dollars, se dit Armand, ce n'est pas beaucoup. »

« Am tedahak alayé<sup>1</sup> ! Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est tout ce que tu as ?

— C'est tout ce que j'ai sur moi. Je sais qu'Allah t'a envoyé pour me sauver. Attends, nous allons chercher autre chose.

— Et ça ? » dit l'homme en se retournant et en montrant l'attaché-case qui se trouvait sur la banquette arrière. Il posa son arme sur ses genoux, se pencha en arrière, prit la petite valise et la ramena à lui. Il l'ouvrit et la fouilla. Il découvrit un autre portefeuille dans lequel Armand rangeait ses devises, son passeport, ses traveller's cheques et ses cartes de crédit lorsqu'il voyageait. L'homme en sortit une liasse de billets en devises, et se détendit. Il sortit également un appareil photo, un autofocus qu'Armand avait acheté au cours de son déplacement. Il trouva des cartes de visite et des photos de sa femme Jana.

« Ecoute, ces cartes et ces photos ne te servent à rien. Rends-les-moi, s'il te plaît. »

L'homme regarda chaque photo et les remit en ordre avant de les tendre à Armand.

« Qu'est-ce que c'est ça ? » questionna pour lui-même l'homme en prenant dans l'attaché-case un étui en cuir.

— Ce sont des lunettes de soleil. J'aimerais bien te les offrir, mais elles sont un peu rayées. »

1. Tu te fiches de moi !



L'homme mit la paire de Ray Ban, baissa le pare-soleil de la voiture, se regarda dans le miroir et les enleva.

« Tu as raison, et elles ne sont pas jolies. » Il les replaça dans l'étui qu'il remit dans l'attaché-case.

« Tu n'as pas grand-chose, dit l'homme. Tu vas passer la nuit ici. Nous allons faire la fête. Tu n'as rien d'autre ?

— Ecoute, je t'aide et tu me sauves la vie. Prends ce que tu veux. Tiens il y a deux cents dollars en traveller's cheques, je vais te les signer.

— Non, je ne les prends pas.

— Je te les donne, prend-les, s'il te plaît. Je t'en supplie, prends-les, je te les signe.

— Non, avec ça, tu peux me poursuivre.

— Wahiet Allah, je te jure sur Allah que ce n'est pas vrai. C'est moi qui te les donne. Je te garantis que je ne vais pas te poursuivre. C'est le dernier de mes soucis. Prends-les.

— Non, garde-les. Tu es un homme droit. Ecoute, nous allons faire une soirée. Il va y avoir des filles, tu verras, nous allons nous amuser.

— Tu sais, je suis marié, je suis très bien en famille. J'ai des enfants. Tu imagines l'inquiétude dans laquelle ils vont être si je tarde trop.

— Il n'est pas question que tu partes. Tu dois rester. Il faut aussi que tu me donnes ta montre. » Armand lui donna sa montre. L'homme réfléchit quelques secondes puis il se tourna vers Armand.

« Bon, écoute, nous allons aller à un endroit. Mais à cet endroit ne pense pas sortir ne serait-ce que la tête de ta voiture, parce que sinon on te la coupe. Tu vas m'attendre. Je vais m'absenter et je vais revenir. »

Armand roula pendant quelques centaines de mètres en suivant les directives de son passager. Un instant, il eut l'impression qu'il le faisait tourner en rond, puis il reçut l'ordre de se garer le long du trottoir, devant une épicerie, dans une rue animée.

« Si tu bouges, je te jure qu'on te coupera la tête », lui répéta l'homme avant de descendre, non sans avoir auparavant mis dans ses poches tout ce qui l'avait intéressé.

Le fait d'être seul inquiéta Armand. Il regarda autour de lui. Des hommes discutaient paisiblement devant le porche d'un immeuble, des enfants jouaient sur le trottoir, des voitures passaient, klaxonnant. Personne ne faisait attention à lui. Aucun milicien n'était en vue, aucun signe de danger n'était perceptible, et pourtant Armand, anxieux, n'osait pas bouger. Il avait chaud et n'osa même pas ouvrir les fenêtres ni allumer la radio. L'homme était parti en lui laissant les clés de la voiture. L'idée de fuir lui traversa l'esprit, mais il la chassa rapidement. Pour rentrer chez lui, il serait obligé de repasser le

barrage de Kaskas où il avait été enlevé, ce qui était inimaginable. Il décida d'attendre.

Il se demanda si l'homme ne l'avait pas abandonné, si un autre groupe n'allait pas surgir pour le prendre en charge. Plus le temps passait, plus les scénarios qu'il envisageait étaient pessimistes.

La portière passager s'ouvrit brutalement. Armand eut un sursaut de frayeur. Il n'avait pas vu venir l'homme au pistolet. Armand regarda machinalement la montre du tableau de bord. Il était resté seul près d'une demi-heure. L'homme n'était plus menaçant. Son arme n'avait pas quitté sa ceinture.

« Nous allons faire un tour de nouveau », dit-il sur le ton qu'il aurait utilisé pour donner une adresse à un chauffeur de taxi. Armand démarra. L'homme lui dit d'un ton sec :

« Tu vas passer la nuit ici et je veux ta voiture.

— Je veux bien te laisser ma voiture, mais tu sais, on m'attend. Ce n'est pas possible. Tu ne vas pas me laisser après tout ça. Je t'ai donné tout ce que j'avais. Je peux te donner encore plus, mais je n'ai rien sur moi. Demain, je repasserai...

— Tu sais, moi aussi j'ai une famille, coupa son voisin, les dirigeants qui nous gouvernent sont des salauds, Walid Joumblatt et Nabih Berri sont des salauds, ils se remplissent les poches. Et nous, comment veux-tu qu'on vive? »

Surpris par ces confidences, Armand le regardait du coin de l'œil sans cesser de rouler. Il était devenu brusquement méfiant. Il enchaîna prudemment en abondant dans son sens.

« Oui, quel pays, tous ces seigneurs de la guerre qui se combattent sur notre dos!

— Tu crois que je suis content de faire ce que je fais? reprit son voisin en regardant devant lui. Tu crois que cela me plaît de m'attaquer aux gens et de les dévaliser? »

Un silence s'installa entre les deux hommes. Armand continuait à rouler, au gré de sa fantaisie, prenant tantôt à droite, tantôt à gauche sans savoir où il était ni où il allait, mais il ne voulait pas demander à son voisin la route à prendre.

« Je vais te ramener.

— Mais tu ne vas pas me laisser? demanda Armand, inquiet d'être obligé de se représenter seul au barrage. Il faut que tu me conduises et que tu me protèges. Je sais qu'Allah t'a envoyé pour me sauver. Je n'ai confiance qu'en toi. »

L'homme le regarda longuement.

« Très bien, on va imaginer quelque chose, toi et moi. Je vais descendre avant Kaskas, de manière à ce que mes amis ne me voient pas sortir de ta voiture. Lorsque je serai auprès d'eux, tu arriveras comme si rien ne s'était passé. Tu as compris?

— Oui, répondit Armand qui gravait chaque mot dans sa mémoire.

— Je te poserai des questions, et toi tu dois me répondre comme si tu me connaissais très bien. Comment tu t'appelles ?

— Armand Fares.

— Et moi Hussein.

— C'est un très beau nom.

— Oui, dans l'équipe je suis très connu et très respecté. Bon, lorsque tu seras là, je vais te parler de quelqu'un qui s'appelle Abou Abed et tu me diras que tu viens de chez lui, qu'il me salue beaucoup et qu'il m'attend ce soir.

— Très bien.

— Surtout sois détendu, parce que ça ne va pas être facile.

— Bien. Merci beaucoup. Tu es à l'image de Dieu. Tu es fantastique. »

Lorsque Hussein fut au barrage, Armand inspira une grosse bouffée d'air et se dirigea vers les miliciens. Ils entourèrent la voiture. Le barbu, qu'il reconnut immédiatement, ordonna à l'un de ses hommes de monter dans la voiture. Armand cherchait désespérément Hussein des yeux. Le milicien qui avait été désigné avait fait le tour de la voiture et avait déjà ouvert la porte lorsque Armand entendit :

« Ada Fares, mais c'est mon ami Fares ! »

Armand vit Hussein s'approcher de lui et se comporter comme si de rien n'était. Arrivé près de lui, il lui tapa sur l'épaule.

« Comment vas-tu ? »

— Très bien, répondit Armand avec un grand sourire, brusquement soulagé, je reviens de chez Abou Abed, il m'a dit que si je te voyais je devais te dire qu'il t'attend ce soir. »

Le barbu qui dirigeait le groupe fronça les sourcils.

« Comment ? Il connaît Abou Abed ? Comment tu t'appelles ? » Et n'attendant pas la réponse il se retourna vers Hussein : « Mais qui est celui-là, je ne le connais pas. »

— C'est un ami, je suis responsable de lui. Je l'ai présenté à Abou Abed. Tu ne connais pas tout le monde », affirma Hussein, d'un ton autoritaire.

Armand, inquiet, écoutait les deux hommes discuter âprement. Le barbu demandait comment il se faisait qu'un ami à lui et à Abou Abed allait à l'Est.

« Mais il y va à la demande d'Abou Abed. » Cette phrase pleine de sous-entendus calma instantanément le barbu qui jeta un regard curieux à Armand, apparemment détendu au volant de sa voiture.

« Rohk ! » ordonna brusquement le barbu.

Armand, le cœur battant, prit quand même le temps de saluer à nouveau son ravisseur et se dirigea vers le barrage de la sixième brigade de l'armée libanaise qui se trouvait quinze mètres plus loin. Un lieutenant, frais et pimpant, visiblement sortant de la douche pour prendre son tour de garde, l'arrêta de la main.

« Tu ne passes pas », dit-il.



Armand sentit une chape de plomb lui bloquer le cœur. Ça faisait trois heures qu'il se démenait, et maintenant l'armée, la légalité du pays, lui interdisait le passage. Armand, incapable de prononcer un mot, regardait d'un air désespéré le lieutenant qui arborait fièrement ses deux étoiles, ne sachant quoi lui dire. Brusquement, Hussein apparut, fit faire volte-face à l'officier en le tirant par la manche, le prit au collet et lui dit doucement, le visage à quelques centimètres du sien :

« Ça, c'est mon ami Fares. Tu vas le faire passer.

— Mais enfin, marmonna le lieutenant, moi je n'ai rien contre lui, mais les gens de l'autre côté ne le laisseront pas passer. »

Hussein se retourna vers Armand.

« Fares, tes amis, là-bas, ils te laisseront passer ?

— Tu sais, je suis un pauvre type, je n'ai pas d'amis. S'ils ne me laissent pas passer, je reviens chez toi. »

Un instant sidéré par cette confiance, Hussein ouvrit la porte de la voiture et l'embrassa. Comment un chrétien, rejeté par les chrétiens, pouvait-il revenir vers lui après tout ce qu'il lui avait fait ?

« Toi, tu es quelqu'un d'extraordinaire. Si tu as des problèmes, reviens me voir, ma maison est la tienne.

— Je ne peux pas le laisser passer, intervint le lieutenant, il y a des francs-tireurs.

— Vous avez entendu des coups de feu ? lui demanda Armand.

— Non, pas pour l'instant, mais il y a eu des tirs il y a une dizaine de minutes.

— Je n'ai pas peur. Je veux traverser, c'est tout.

— C'est sous ta responsabilité ?

— Je m'en remets à Dieu, dit humblement Armand.

— Allah maak, que Dieu soit avec toi. »

Armand s'engagea dans la longue et large avenue qui longeait le mur arrière de l'hippodrome. Il fit à une vitesse record les huit cents mètres de no man's land qui le séparaient du barrage de la cinquième brigade marquant le début de la zone chrétienne.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? lui demanda le soldat de faction. Pourquoi roules-tu si vite ?

— On m'a dit là-bas qu'il y avait des francs-tireurs. »

L'homme haussa les épaules et lui fit signe de passer.

Armand, joyeux, s'enfonça dans la circulation bruyante et rentra chez lui. Il dîna et se coucha sans parler de son aventure à sa femme. Le lendemain, en prenant son petit déjeuner, il lut le titre de *L'Orient le Jour* : « Enlèvement d'une cinquantaine d'otages à Kaskas-Barbir. » Machinalement, il parcourut les premières lignes de l'article. Trois noms arrêterent son regard : André Chaïb, Alexandre Dib et Jacques Germani, des cadres de la Banque centrale qui étaient à l'université avec lui. Les deux premiers étaient devenus des amis intimes. Ils avaient été enlevés au cours de l'après-midi, alors qu'ils

passaient d'Ouest en Est, comme lui. Armand, bouleversé, repoussa sa tasse de café. Il venait de réaliser qu'il n'avait pas été victime d'un vol mais bien d'une tentative d'enlèvement. Il resta prostré un long moment, puis se leva. Sans répondre à l'œil interrogateur de sa femme, il décrocha le téléphone, fit le numéro du domicile de son associé, et lui dit d'un ton fatigué et désabusé :

« Je n'irai plus jamais à l'Ouest. »

### *Achrafieh, dimanche 8 septembre 1985, 15 heures*

Le vent chaud faisait virevolter des nuages de poussière qui s'infiltraient partout. Gilberte avait recherché un peu de fraîcheur dans le jardinet que son père avait créé derrière la cuisine. Les herbes folles avaient envahi les parterres. Il était dans un quasi-abandon. Personne ne s'en occupait plus. Assise dans une chaise longue à l'ombre de la tonnelle recouverte de vigne, un livre à la main, elle s'efforçait de fuir l'ennui des jours fériés. L'arrivée d'Aymeric fut presque un soulagement. Elle l'accueillit avec un grand sourire et lui offrit du café.

« William Buckley est bien mort, lui annonça-t-il. Le Jiad islamique vient de publier la photo de son cadavre.

— Les Américains payent encore leurs inconséquences. Ils n'ont jamais rien compris à ce qui se passait dans ce pays. Ils n'ont pas su s'imposer par la force, comme il faut le faire avec les Arabes.

— Ils ont essayé de le sortir de là en prenant contact avec les ravisseurs par des moyens détournés. Mais je crois qu'il est mort sous la torture dans les deux mois qui ont suivi son enlèvement. Les Américains cherchent à racheter les quatre cents pages de confession qui lui ont été arrachées.

— Le pauvre. Mourir comme ça, c'est inhumain.

— Tu crois que ce qui est arrivé à Michel Seurat fin août l'est plus ? »

L'otage français avait été autorisé par ses ravisseurs à aller rendre visite à sa famille pour les trois ans de sa fille Alexandra. Marie Seurat avait prévenu Christian Graff, l'ambassadeur de France, quelques jours auparavant, de la possibilité de cette entrevue.

« C'est très bien, vous me direz ce qu'il vous aura raconté », lui avait simplement répondu le diplomate. Il n'y avait visiblement pas cru. Sur les conseils d'un journaliste, elle avait ensuite prévenu le chef de l'antenne des services de renseignement français qui, n'ayant pas d'ordres, n'avait rien fait. Michel Seurat, accompagné d'un garde du corps et d'Ali Hamdam, l'attaché de presse du mouvement Amal, qui avait pris les contacts nécessaires, avait

passé une heure et demie avec les siens dans son propre appartement, avant de repartir de l'autre côté du miroir.

« Les Français ont été incapables de monter une opération pour le récupérer alors qu'ils en avaient la possibilité. Tu imagines Marie Seurat refermer la porte sur Michel qui repartait avec ses ravisseurs, quelques livres sous le bras ? Tu y vois quelque chose d'humain ?

— Vous êtes aussi nuls que les Américains, lança la jeune femme. Lorsque ton ambassadeur recevra la photo du cadavre de Seurat, il trouvera sans doute des arguments pour dire qu'il lui avait été impossible d'agir. »

Aymeric changea de sujet. Il n'aimait pas critiquer la France devant des étrangers, mais il n'en était pas moins d'accord avec Gilberte. Avec d'autres journalistes français et libanais, il avait suivi le calvaire de Marie Seurat et ses démarches pour au moins avoir des nouvelles de son mari, ses efforts désespérés pour contacter indirectement les ravisseurs, sans aucun souci pour sa propre sécurité. Tous ceux qui pouvaient l'aider avaient ouvert leurs carnets d'adresses, téléphoné aux personnes susceptibles de pouvoir faire quelque chose, fait le siège des hommes politiques chiïtes. Il l'avait vue passer de l'angoisse à l'espoir. Elle ne dormait plus, ne mangeait que contrainte et forcée par ceux qui l'entouraient. Lorsqu'elle avait appris qu'elle pouvait peut-être voir son mari, elle s'était transformée en pile électrique. Jusqu'au dernier moment elle avait pensé que l'ambassade de France interviendrait pour le récupérer, pour le sortir de l'enfer.

« C'était risquer la vie des autres otages », lui avait expliqué Christian Graff lorsqu'elle était venue lui cracher son mépris après la visite de son mari. Elle l'avait insulté. Les autres otages ne risquaient rien. Ils avaient trop de valeur pour ceux qui les détenaient.

« Vous êtes des lâches, avait-elle hurlé. Vous n'avez aucun courage politique. J'ai honte d'avoir un passeport français. »

Aymeric se leva pour partir.

« Où vas-tu ?

— Sur la ligne de démarcation pour faire un papier d'ambiance. Veux-tu venir avec moi ? »

Elle se leva, un grand sourire aux lèvres, heureuse de pouvoir sortir de l'ennui.

Ils traversèrent Achrafieh. Hassan les déposa devant la Maison centrale des Kataëbs, gara sa voiture sous un arbre et les observa s'enfoncer à pied dans les ruelles défoncées et envahies par la végétation qui menaient à la place des Canons. Gilberte n'était pas revenue au centre ville depuis des années. Elle regardait les ruines avec effarement.

« Ce n'est pas possible », murmurait-elle sans cesse.

Les immeubles, complètement grêlés par la mitraille, dressaient



vers le ciel des pans de murs noircis. Le fer forgé d'un balcon pendait curieusement au-dessus de la rue, défiant toutes les lois de la pesanteur. La chaussée était recouverte de terre et de gravats. Ils contournèrent d'anciennes barricades formées de bidons de fer remplis de terre rouge. Des arbres avaient poussé sur les trottoirs. Les façades aux fenêtres sans huisserie ressemblaient étrangement à des visages aux yeux énucléés. Un tuyau, sorti de nulle part, laissait échapper un filet d'eau qui, tel un ru, courait un instant sur le sol avant de disparaître dans une véritable forêt vierge. Par endroits, des positions de tir étaient tapissées de douilles de laiton.

« A l'Ouest, cela n'existe pas, fit remarquer le journaliste en les poussant du bout du pied. Les gosses viennent les ramasser pour les vendre aux ferrailleurs. » Ils passèrent devant une maison beyrouotine léproyée par la guerre.

« C'est un ancien bordel, expliqua la jeune femme. Nous sommes au centre du quartier chaud. Pierre Gémayel avait sa pharmacie au bout de cette rue. »

Brusquement, une musique leur parvint. Ils s'arrêtèrent et, en tendant l'oreille, cherchèrent d'où elle pouvait provenir.

« C'est les Rolling Stones.

— Ils n'ont quand même pas ouvert une boîte dans cette zone », ironisa Gilberte. Ils se dirigèrent vers l'endroit d'où venait la musique et arrivèrent devant un immeuble inachevé. Les hurlements de ce qui devait être une chanson rendaient les propos incompréhensibles. Ils montèrent au premier étage et durent enjamber des planches qui obstruaient le haut de l'escalier du second. Des centaines de poussins s'agitaient, formant une houle jaune. Il y en avait partout. Des mangeoires en zinc dépassaient çà et là. Un homme jeune en tee-shirt sale sortit brusquement d'un coin de mur, braquant sur eux une kalachnikov. En voyant la jeune femme, il baissa légèrement son arme. D'un geste du menton, il leur demanda ce qu'ils voulaient. Gilberte tenta de le lui expliquer mais les braillements du chanteur couvraient ses paroles. L'homme leur fit signe de redescendre et les suivit au rez-de-chaussée, où le niveau de bruit permettait de s'entendre. Gilberte expliqua en deux mots qu'ils visitaient la ligne de démarcation et lui demanda pourquoi il mettait la musique aussi fort.

« Les poussins et les poulets sont cardiaques. Dès qu'il y a un coup de feu, j'en perds une centaine. En leur mettant de la musique, ils n'entendent pas les tirs, et s'ils les entendent, ils sont habitués au bruit.

— Combien il y en a ?

— Entre 1 500 et 2 000, je ne sais pas exactement.

— Mais pourquoi cet élevage dans les ruines ?

— Je suis aux Forces libanaises dans le centre ville. Entre deux tours de garde, je peux venir m'en occuper et en plus ici je ne paie ni

loyer ni électricité. Je peux donc les vendre à des prix intéressants pour les clients comme pour moi. Vous en voulez ? Ils ne sont vraiment pas chers. »

Ils refusèrent en secouant la tête. Le milicien-éleveur leur tendit une carte de visite sur laquelle était écrit : « Roger Bousader, engraisseur de poussins. »

### *Beyrouth-Ouest, mercredi 25 septembre 1985, 21 heures*

Assis sur des chaises à l'extérieur d'un magasin transformé en permanence de milice, Sobhi al-Cheikh et Muhyi Moulla, la kalachnikov sur les genoux, s'ennuyaient prodigieusement. Les fronts étaient calmes et le siège des camps palestiniens était entré dans une phase d'accalmie. Ils ne se sentaient bien, passionnément bien, que lorsque l'odeur de cordite les environnait. Habitant le même immeuble de Basta, ils avaient joué dans la rue ensemble, fréquenté la même école et regardé les mêmes filles. Le père de Muhyi, un conteur-né, les avait captivés pendant de longues soirées en leur décrivant Beyrouth en paix, comme en France des grands-pères racontaient leur guerre à leurs petits-enfants. Ils avaient décidé le même jour, il y avait trois ans, de ne plus perdre leur temps en essayant d'aller à l'école entre deux bombardements. Depuis, ils combattaient l'un à côté de l'autre, l'un pour l'autre.

Avec la nuit, la rue s'était vidée, les privant du spectacle qu'ils observaient nonchalamment. Une radio hurlait dans un immeuble en face et des cris d'enfants venaient des appartements au-dessus d'eux. Une voix de femme ramena le calme. Sobhi se leva et pénétra dans le local. Il revint avec une bouteille de vodka. Bien que musulmans tous les deux, ils ne dédaignaient pas l'alcool et envoyaient au diable ceux qui leur faisaient des remarques. Un jour, Muhyi s'était fâché et avait menacé de son arme un de ses compagnons qui avait voulu lui arracher une bouteille des mains.

Tout en discutant, ils burent directement au goulot le contenu du trésor que Sobhi avait récupéré lors de la mise à sac d'un bar qui, en vendant de l'alcool, poussait les musulmans à violer les principes coraniques. Ils rirent en se remémorant cette « descente ». Muhyi sortit de sa ceinture un revolver qu'il avait acheté la veille. Ils l'examinèrent un moment.

« C'est le même que celui dans *Voyage au bout de l'enfer* », fit remarquer Sobhi. Ils avaient été très impressionnés par le film dans lequel jouait De Niro. Il enleva cinq cartouches du barillet, le fit tourner et le tendit à son ami.

« Tu n'es pas capable de faire comme lui. »

Sans hésiter, Muhyi prit l'arme, mit le canon contre sa tempe et

appuya sur la queue de détente. Le chien claqua à vide. Ils éclatèrent de rire.

« A toi. »

Sobhi prit l'arme, tira le percuteur en arrière et fit tourner le barillet. Une tension s'était brutalement installée. Le claquement sinistre du chien les plongea dans un fou rire qui les cassa en deux. L'arme changea quatre fois de main. Muhyi, les yeux brillant d'excitation, reprit le revolver et avec un grand sourire l'appuya contre son oreille. Une détonation terrible éclata dans le silence de la nuit. Les voisins, accourus, découvrirent Sobhi, prostré, les yeux agrandis d'incompréhension, fixant la tête ensanglantée de son ami. Soudain il se secoua, comme le fait un chien en sortant de l'eau. Sans un mot il ramassa l'arme que tenait encore Muhyi. Il la recharga machinalement et la glissa dans sa ceinture. Il sentit contre sa hanche la chaleur du canon. Un homme le prit doucement par le bras et l'entraîna dans la permanence. Il se laissa faire sans réagir, complètement absent, et ne se rendit même pas compte de l'agitation qui régnait dans la pièce. Un de ses supérieurs lui proposa de le ramener chez lui. Il se leva et toujours sans un mot le suivit. Une fois dans sa chambre, il alluma une bougie et s'assit sur une chaise. Un léger courant d'air faisait vaciller la flamme et les ombres sur le mur. La tête vide, il les regarda jusqu'à ce que la bougie s'éteignît dans un grésillement. Sobhi resta sans bouger dans le noir. Il n'arrivait pas à remettre de l'ordre dans ses idées. Un coq chanta sur un toit, non loin de chez lui. Il prit le revolver, le soupesa, caressa la crosse et décida de tenter une fois encore le hasard. D'un geste brusque il fit tourner le barillet, mit le canon sur sa tempe et appuya sur la détente. La balle lui traversa la tête. Il avait oublié de retirer les cinq cartouches de la chance. Les deux amis furent enterrés ensemble. Les miliciens vidèrent un chargeur vers le ciel, en signe de douleur et de deuil.

*Achrafieh, vendredi 11 octobre 1985, 20 heures 15*

Plantée devant son poste de télévision, la haine à fleur de peau, Gilberte ne quittait pas le petit écran des yeux. Un jeune homme et une jeune femme sortaient d'un tribunal. Elle avait immédiatement reconnu Joséphine Abdo Sarkis. Menottes aux poignets, son ancienne collègue montait dans un fourgon cellulaire en souriant de défi à la caméra. « ... *Jacqueline Esber, Férial Daher, toujours en fuite, Abdallah el Mansouri et Joséphine Abdo Sarkis ont été relaxés par la cour d'assises de Rome pour insuffisance de preuves. Mais les deux prévenus, qui purgent par ailleurs une peine de quinze ans de détention pour avoir tenté d'introduire des explosifs en Italie, resteront en prison...* »

Gilberte eut une grimace de satisfaction. « C'est bien fait pour



elle », se dit-elle, heureuse et malheureuse à la fois. Joséphine Abdo Sarkis cristallisait sur elle toute la responsabilité de son échec avec Tom. Gilberte s'efforçait de se l'imposer. Mais au fond d'elle-même, elle savait bien que l'indécision de Thomas y était également pour beaucoup. Une foule de sentiments contradictoires la submergea. Elle en voulait également aux Forces libanaises qui s'étaient jouées d'elle. Jamais comme aujourd'hui elle n'avait ressenti l'impression d'avoir été un pion dans un jeu dont elle ne connaissait pas les règles. Elle alla se réfugier dans sa chambre, prit une feuille de papier. Le stylo courut tout seul.

« Darling,

*« Je ne comprends toujours pas pourquoi je t'écris encore. Je sais que c'est le summum de la bêtise, mais je t'aime et t'aimerai toujours. Rien ne me fera changer d'idées ou de sentiments. Nous ne sommes plus sous le même soleil tous les deux, maintenant. J'espère avoir la chance de te rencontrer. Lorsque je pense trop à toi, je frise la dépression. Je t'aime de plus en plus chaque jour. Je n'arrive pas à fonctionner normalement sans toi.*

*« La vie au Liban est la même et ne changera jamais. Je souhaiterais pouvoir en partir pour quelques années, parce que je vais devenir folle. Plus rien ne me retient ici, plus rien. Nous vivons comme des animaux. Nous mangeons, dormons et nous allons parfois travailler et le reste du temps nous attendons, comme les animaux. Nous nous protégeons pour survivre. Il n'y a plus de valeurs. Nous vivons au jour le jour, sans savoir si le lendemain nous serons toujours vivants. Aussi, que veux-tu que je fasse ? Je ne crois plus du tout en ce peuple. Je ne trouve même plus de sujet de conversation avec mes amis, je suis la plupart du temps chez moi. Il faudrait que je trouve une solution pour être une autre Gilberte, avec une autre histoire et un autre nom : José par exemple. Il te plaît ? Il faut le prononcer à l'espagnol avec la jota.*

*« Gilberte m'a dit que la terroriste qui lui avait fait tant de mal était en prison. Elle l'a vue sortir du tribunal à la télévision. Elle souriait alors qu'elle doit passer quinze ans en prison. Elle est folle ou plus forte que Gilberte.*

*« Je t'aime, Tom. Crois-moi, je t'aime. Ne m'oublie pas.*

*« José. »*

Elle mit la feuille dans une enveloppe, la ferma et la glissa dans son tiroir au-dessus d'une dizaine d'autres qu'elle n'avait pas envoyées.

*Beyrouth-Ouest, mercredi 30 octobre 1985, 13 heures*

La Datsun bleu nuit immatriculée CD 171/23, engluée dans la circulation bruyante, remontait lentement la rue Mar-Elias, qui longeait la caserne Hélou, le quartier général des FSI. Un coude à la portière, Oleg Spirine, attaché à l'ambassade d'URSS, sans fonction

officielle précise, tenait le volant en discutant avec Valéri Kormeev, le second secrétaire de la même chancellerie, assis à côté de lui. Oleg fut obligé de s'arrêter brusquement pour laisser manœuvrer une camionnette rouge. A peine immobilisée, la Datsun fut entourée d'hommes armés qui ouvrirent les portières et tirèrent Oleg à l'extérieur avant qu'il ait pu réagir. Pendant que trois des agresseurs le poussaient dans une Mercedes, d'autres entraient dans la voiture diplomatique, et les deux véhicules démarrèrent en trombe.

A cinq cents mètres de là, vingt-cinq minutes plus tard, Alex Terning, le médecin de l'ambassade, et le premier secrétaire, Arkadi Katokov, finissaient de contourner le rond-point Cola lorsque leur Datsun immatriculée CD 171/21 fut coincée contre le trottoir. Arrachés à leur siège, ils furent jetés dans une Mercedes qui disparut dans la circulation.

En moins d'une heure, Beyrouth-Ouest prit son visage des heures sombres. Les Druzes du PSP avaient dressé des barrages dans tous les quartiers qu'ils contrôlaient et fouillaient systématiquement toutes les voitures. Le parti avait battu le rappel. Tous étaient dans la rue, l'arme à la main. L'Union soviétique accueillait gratuitement tous les ans une bonne centaine de Druzes à l'école des cadres de Moscou. Il n'était donc pas question de laisser ce rapt impuni. Les chiïtes du mouvement Amal avaient fait de même et patrouillaient dans la banlieue Sud. Ils avaient reçu un mois plus tôt, via la Syrie, une cinquantaine de chars T 54, un modèle déjà ancien mais qui, sur les champs de bataille libanais, suffisait largement d'autant que ce don était accompagné d'une vingtaine de canons de 130 mm avec leurs munitions. Tous les services de renseignement, milices, Etat libanais, armée syrienne, sans parler de ceux du Parti communiste libanais et des groupuscules de gauche, étaient dans la rue. Jamais les diplomates soviétiques n'avaient été inquiétés. Ils évoluaient jusque-là en toute sécurité dans Beyrouth-Ouest et leur ambassade n'avait même pas de protection extérieure alors que les autres chancelleries étaient entourées de chicanes de béton, de merlons de terre et recouvertes pour certaines de filets antiroquettes.

Ces quatre enlèvements, en mettant en cause la crédibilité du plan de sécurité que les Syriens avaient imposé, étaient une véritable déclaration de guerre. Ils furent rapidement revendiqués par une mystérieuse « Organisation de Libération islamique, force Khaled ben Al-Walid », qui ne disait strictement rien à personne si ce n'est que Khaled ben Al-Walid était l'un des conquérants de l'Espagne, considéré comme un rassembleur de l'Islam. Ce nom avait bien été utilisé par les Mohabitouns pour signer des communiqués anonymes revendiquant des opérations de harcèlement contre Amal et les soldats de la sixième brigade qui attaquaient les camps palestiniens, mais les Mohabitouns ne représentaient plus rien. Par contre, le mot « islamique » indiquait pour tout le monde que les intégristes ne

pouvaient pas être étrangers aux enlèvements, et les recherches se dirigèrent dans cette direction.

*Achrafieh, mercredi 30 octobre 1985, 19 heures 30*

Georges le Français porta son verre de gin-tonic à ses lèvres. La salle du Beirut Cellar était pleine à craquer.

« La radio syrienne n'a pas dit un mot de la disparition des diplomates, et d'après les dépêches, Moscou non plus », affirma Aymeric Marchall.

George eut un mouvement d'épaules fataliste. Les enlèvements étaient une chose si courante au Liban que plus personne n'en parlait sauf lorsqu'il s'agissait d'étrangers ou de diplomates. Entre 2 400 et 2 800 Libanais avaient « disparu » depuis 1975. Personne n'était capable de dire combien étaient encore en vie.

« Je connais une brave vieille dame, Mme Zeini, une de mes voisines, raconta Georges. Tous les jours, lorsqu'elle dresse la table, elle met deux couverts. Un pour elle et l'autre pour son fils qui a été enlevé sur la route de l'aéroport en février 1976. Elle n'a plus eu aucune nouvelle de lui parce que personne n'a osé lui dire qu'on avait retrouvé sa tête avec sa carte d'identité accrochée à l'oreille. Elle est persuadée qu'il est vivant et qu'il va rentrer d'une minute à l'autre. Elle fait ça depuis dix ans. Les otages sont une tradition dans le monde arabe. Il y a encore soixante ans, lorsqu'un accord était passé entre deux chefs de tribu ou deux califes, ils échangeaient leur progéniture comme garantie du respect du texte qu'ils avaient signé. En Arabie saoudite, les prisons sont pleines de gens qui, ayant fait faillite, attendent que quelqu'un honore leur dette. Comme le crédit et l'hypothèque sont interdits par le Coran, il faut que la famille travaille et réunisse la somme due. Le Liban n'échappe pas à cette règle. L'enlèvement a toujours été pratiqué à titre préventif dès que les tensions opposaient deux familles, deux clans, deux villages. C'est une sorte de vendetta à la libanaise, mais jusqu'au début de la guerre, les otages étaient rarement exécutés.

— La peur de l'enlèvement a créé des emplois », fit remarquer Georges en tendant *L'Orient le Jour* à Aymeric. Une petite annonce en page 2 offrait « des chauffeurs de maître et des secrétaires particuliers ayant des références militaires ».

« C'est discret, mais cela ne trompe personne.

— Dans certains domaines, trop de détails nuisent. Les miliciens cherchent du travail dans leurs cordes. Tu sais, les grands idéaux ne payent plus et la crise économique fait fondre les soldes.

— Ils pourraient vendre leurs flingues.

— Pourquoi veux-tu qu'ils vendent leurs outils de travail lors-



qu'ils peuvent les louer? Le garde du corps fournit les armes et le contrat de travail qu'il signe stipule en général que les munitions sont à la charge des employeurs. Il faut bien s'entraîner pour rester efficace. Au prix où est la cartouche en ce moment, un salaire mensuel serait englouti en quelques rafales.

— Ça coûte cher?

— Ça t'intéresse?

— Non, simple curiosité. L'autre soir, à une réception, il y avait plus de gardes du corps dehors près des voitures que d'invités dans le salon.

— Pour 800 francs français par mois, tu peux avoir quelqu'un de pas mal. 1 500 si tu veux de très bonnes références militaires, et il faudra que tu mettes le double pour avoir quelqu'un qui a eu une formation à l'étranger. Tu es sûr que tu n'es pas intéressé, avec ce qui se passe en ce moment?

— Que veux-tu que je fasse avec un garde du corps? gloussa Aymeric. Il me gênerait plutôt qu'autre chose. Tu me vois aller chez les uns et chez les autres avec une ombre brandissant une kalachnikov? Non, j'ai ma méthode pour assurer ma sécurité, elle vaut ce qu'elle vaut, mais au moins je ne fais courir de risque à personne.

— Comment te protèges-tu?

— En appliquant ce que les gens de ton milieu m'ont appris. Pas d'habitudes, jamais deux fois le même itinéraire, trois endroits pour dormir, pas de rendez-vous par téléphone. Mais tu sais tout ça mieux que moi. »

*Achrafieh, jeudi 12 décembre 1985, 10 heures 20*

« Dollars ! Dollars ! »

Gilberte se retourna vers le changeur sauvage qui agitant une liasse de billets sur le bord du trottoir en scrutant les automobilistes qui passaient devant lui. Elle fut tentée de lui faire signe, mais se ravisa. Il valait mieux aller à la banque, le taux serait plus raisonnable. Depuis quelques jours, la livre libanaise chutait sans interruption. Plus les négociations à Damas touchaient à leur fin, plus la livre descendait, comme si tout le monde redoutait l'accord qui se dessinait entre les milices druzes, chiites et chrétiennes, sous l'autorité des Syriens. Il est vrai que le rapprochement d'Elie Hobeika avec Hafez El-Assad était loin de faire l'unanimité dans les régions Est. Les FL étaient tiraillées entre ceux qui étaient pour et ceux qui étaient contre. Quinze jours auparavant, Camille lui avait conseillé d'ouvrir un compte en dollars et de convertir ses petites économies en monnaie américaine.

« Ça sent le roussi. Jamais Amine Gémayel n'acceptera de céder

une partie de son pouvoir comme le prévoit le texte discuté à Damas. Il va y avoir des problèmes. Prends tes précautions, parce que s'il y a des combats, la livre va s'effondrer. »

Elle l'avait fait pour lui faire plaisir, car elle n'y connaissait rien, et aujourd'hui elle ne le regrettait pas. La livre avait perdu près de 20 p. 100 de sa valeur. Les étiquettes avaient disparu dans les magasins, et les commerçants avaient presque tous ouvert une seconde caisse en devises étrangères. Avant de vendre un article en monnaie locale, ils téléphonaient à un changeur pour connaître les cours qu'ils augmentaient de 10 p. 100 sous prétexte qu'il leur fallait attendre le lendemain matin avant de déposer leur recette à la banque. Ils en profitaient pour procéder à des augmentations déguisées. Gilberte s'était insurgée dans un magasin de vêtements contre l'absence d'étiquette, illégale. Le commerçant l'avait poliment mais fermement priée de partir. Le prix du gallon d'essence<sup>1</sup> avait doublé la veille et le syndicat des boulangers avait décidé de publier tous les lundis le prix du pain pour la semaine qui commençait, comme le faisait la MEA pour le prix des billets d'avion.

Gilberte se promet de demander une augmentation de salaire aux Forces libanaises, à moins qu'elles ne décident de la payer en dollars.

### *Achrafieh, jeudi 12 décembre 1985, 13 heures 40*

Sans se consulter, Samy Chidiac et Georges Haddad s'étaient installés à une table isolée, dans un coin de la salle-terrasse de Chez Wakim. Tout naturellement, ils parlaient à mi-voix. L'ambiance était à la suspicion dans toute la région chrétienne, depuis qu'Elie Hobeika était en passe de signer l'accord tripartite négocié avec les Druzes et les chiïtes. De nombreux cadres des FL acceptaient difficilement d'avaler la couleuvre et une opposition déclarée s'était peu à peu dessinée avec à sa tête Samir Geagea. Les services de renseignement de H. K. avaient du pain sur la planche pour tenir leur ancien patron informé sur l'état d'esprit de la zone chrétienne. Samy, qui dirigeait l'inspection générale de la milice, était prudemment resté en dehors de la discussion politique et Georges le Français affichait en permanence un désintérêt profond pour cette question. Mais chacun de son côté, ils suivaient de très près l'évolution de la situation.

« Je crois qu'ils ne peuvent pas faire autrement que de se foutre sur la gueule, avança Georges.

— Je prie tous les matins pour que cela n'ait pas lieu. Mais si ça doit arriver, l'issue ne fait aucun doute. Le Hakim a beaucoup plus

1. Vingt litres, au prix desquels s'ajoute une taxe de 5 livres prélevées par les FL comme « impôt de guerre ».

d'hommes que H. K. Geagea est sûr d'en avoir environ 3 500 à ses côtés. Hobeika paie beaucoup de salaires, mais une grande partie de ses troupes ne le suivent pas. Cette histoire va entraîner des tueries et des règlements de compte.

— H. K. a bien négocié son virage. Etant patron du renseignement, il lui a été facile d'ouvrir un link<sup>1</sup> avec les Syriens. Saddam Hussein, englué dans sa guerre avec l'Iran, a bien essayé de contacter les Israéliens via les Egyptiens, pourquoi H. K. ne contacterait-il pas les Syriens ? Mais je ne vois pas ce qu'il va y gagner.

— C'est une chose normale dans les pays arabes, les ennemis d'hier peuvent brusquement devenir des amis si leurs intérêts convergent. Damas a dû faire le profil psychologique d'Elie et s'apercevoir que c'était un ambitieux. Ils lui ont proposé la botte, et il a accepté, même au prix de la révision de certains de ses principes.

— Mais Samy, vous êtes intime avec lui. Comment l'explique-t-il ?

— Il affirme que c'est une apparence et qu'en réalité il tient tout le monde dans sa main. Je l'ai vu l'autre jour dans son bureau. Il m'a demandé : " Tu a déjà vu un président de la République à vingt-neuf ans ?

— Oui. Kadhafi, il avait vingt-huit ans lorsqu'il a pris le pouvoir.

— C'est l'exception qui confirme la règle, et lui, il a pris le pouvoir. Il se peut qu'on me le donne. "

« Sur sa table, il y avait *Le prince* de Machiavel. Je lui ai fait remarquer que c'était une lecture appropriée à la situation. Il m'a répondu que certains lisaient *Le prince* de Machiavel, et d'autres *Le petit prince* de Saint-Exupéry, allusion à Fouad Abou Nader et à ce qu'il appelle généralement " sa candeur politique ".

— C'est plutôt un manque de cynisme.

— Il a pris le livre et m'en a lu des passages en se promenant de long en large dans la pièce. Il s'est brusquement arrêté et m'a demandé : " Tu ne trouves pas que le prince, c'est moi ? " J'ai été complètement pris au dépourvu. Je ne m'attendais pas à ce parallèle.

— Que lui avez-vous dit ?

— Quelque chose comme : " Je remarque surtout que tu te laisses griser par le pouvoir. Fais attention, tu perds ton sens critique. " Il a éclaté de rire et m'a répondu : " Ne t'en fais pas. All is under control. Je sais exactement ce que je fais. Heureusement que je suis là. Si on avait laissé ça aux politiciens, tu imagines les dégâts. " Il m'a raconté l'ambiance des négociations et les approches des ministres comme des députés, prêts, dit-il, à tout brader pour des miettes de pouvoir. " Et toi ? que fais-tu ? " lui ai-je demandé. " Je veille et je suis le garant. " Il avait un grand sourire. Il se voit à Baabda.

— Il n'y arrivera pas, mais il va couper le camp chrétien en deux.

1. Un lien, une liaison.



J'en ai marre. Les mecs que j'ai formés sont au point. J'ai envie d'aller faire un petit tour en France. Assad Chaftari est d'accord. Il m'a proposé de garder mon salaire, la voiture de service et de venir de temps en temps pour vérifier que tout marche bien. Je vais partir entre Noël et le nouvel an. Il n'y aura rien d'ici là ; les fêtes, c'est sacré.

— Toujours pas de nouvelles des otages français ?

— Non, et nous ne sommes pas près d'en avoir. Nous n'avons pas les méthodes expéditives des Soviétiques. Personne chez nous n'a le courage politique de faire comme eux.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

— Vous ne le saviez pas ? Ils ont cherché partout jusqu'à ce que l'on retrouve le corps d'Arkadi Katokov, le premier secrétaire, dans un terrain vague, avec une balle dans la tête. Il avait été blessé au pied, sans doute lors de son enlèvement, et les ravisseurs ont dû l'achever parce qu'ils ne pouvaient pas le soigner. Le KGB n'a pas fait dans la dentelle. Il a enlevé une vingtaine de fils de responsables religieux et militaires du Hezbollah en deux jours, et un beau matin le cheikh Keinj a retrouvé son fils aîné sur le seuil de sa porte, la gorge tranchée et les couilles dans la bouche avec un petit mot : " Il y aura un mort tous les matins jusqu'à la libération des otages soviétiques. S'il devait leur arriver quelque chose, on retrouvera vingt cadavres. " Ils ont tout de suite compris et le soir même le cheikh Fadlallah, se disant intermédiaire, a téléphoné à l'ambassade d'Union soviétique pour dire d'arrêter les frais, que les autres seraient libérés dans la nuit. Et c'est ce qui est arrivé. »

*A bord du ferry Impress, mardi 31 décembre 1985,  
6 heures du matin*

L'arrêt des trépidations qui montaient de la salle des machines réveilla Georges. Il regarda par le hublot de sa cabine : ils étaient déjà à quai. Mais il avait le temps de prendre une douche et de monter prendre un petit déjeuner. Le débarquement ne se ferait pas avant huit heures et demie. Les douaniers et le service d'immigration chypriotes n'avaient jamais voulu avancer l'heure de la prise de service des fonctionnaires pour l'arrivée des ferries venant du Liban. Il alluma son transistor. « ... *Le premier attentat visant Amine Gémayel a eu lieu sur la route de Bikfaya. Le convoi a été arrosé à l'arme automatique, mais le président ne se trouvait pas à bord de sa voiture, il avait pris son hélicoptère pour regagner son village natal. Le second attentat a eu lieu à Nar el-Mott, contre la voiture du chef des renseignements des Forces libanaises, Assad Chaftari. Une roquette antichar a touché sa voiture blindée à la hauteur du coffre. L'un des deux gardes du corps qui étaient sur la banquette arrière a été tué, l'autre très grièvement blessé. Assad Chaftari est miraculeusement indemne.* »

« Ça commence », murmura Georges en rentrant dans la minuscule cabine de douche.

Marc avait eu raison la veille au soir. Les deux hommes s'étaient retrouvés sur le quai dans la queue des voyageurs, devant le contrôle des Forces libanaises. L'ancien commandant de la caserne d'Achrafieh avait tapé sur l'épaule de Georges qui s'était retourné, le visage fermé, avant de le reconnaître.

« Je t'avais pris pour quelqu'un qui voulait que je serve de facteur. » Les combats de rue et la tension avaient chassé les préposés au courrier et ils avaient vite pris l'habitude de rester chez eux ou consacraient leur temps à une seconde activité pour avoir un deuxième salaire. La poste étant inexistante, les Libanais sollicitaient tous les passagers en partance pour faire poster des plis à l'étranger. Larnaca était devenu le centre de tri du Liban chrétien. Les entreprises se ruinaient en faisant appel à des sociétés de courrier rapide qui prenaient jusqu'à cent dollars par lettre. Les FL avaient créé les leurs, ce qui au passage leur permettait de savoir qui écrivait à qui, et Georges était persuadé que certaines enveloppes étaient ouvertes. Ceux qui ne pouvaient pas payer ces tarifs exorbitants fréquentaient les quais au départ des bateaux.

Le manque de courrier avait développé de façon considérable le téléphone, à la grande joie des fonctionnaires des PTT, obligés d'intervenir dès qu'il pleuvait. Les fils, pratiquement tous aériens, coupés par les bombardements ou les combats, étaient souvent dénudés et l'eau faisait disparaître la tonalité. Lorsqu'il ne pleuvait pas elle disparaissait également, en principe en fin de mois, quelques heures avant qu'un agent des télécommunications ne sonne à la porte pour proposer ses services, contre un petit quelque chose bien évidemment.

« Non ! Nous allons nous mettre au vert pendant quelque temps », répondit Marc derrière qui se tenait Tracy Chamoun.

Ils s'étaient retrouvés dans le salon autour d'un verre. Ils avaient évoqué la situation politique et s'étaient aperçus qu'ils partaient pour la même raison : ne pas assister à des combats interchrétiens. L'accord tripartite avait été signé à Damas le 28 décembre.

« Le jour des Saints-Innocents, c'est tout dire », avait raillé Georges.

Sitôt publié dans son intégralité, le texte avait soulevé une levée de boucliers dans les zones non musulmanes. Les critiques avaient fusé de toutes part et Damas avait annoncé qu'Amine Gémayel était attendu pour entériner le texte. Le palais présidentiel était resté silencieux.

« Il ne va jamais accepter qu'on le raverse au rang d'un sous-chef de milice tout juste capable d'aller aux ordres, avait dit Georges.

— S'il acceptait, il perdrait le leadership de la communauté chrétienne au profit d'Elie Hobeika. Cela ne peut qu'exploser et ça va

commencer par une série d'attentats. Ils vont essayer de s'impressionner les uns les autres avant de s'affronter, et après il y aura une chasse à l'homme et des règlements de compte en série », avait pronostiqué Marc. Il ne s'était pas trompé, au moins dans la première phase.

### *Achrafieh, mercredi 15 janvier 1986, 6 heures*

La rafale éclata comme un coup de tonnerre dans le silence du petit matin. Gilberte se leva d'un bond, enfila des chaussures et se précipita au salon. Camille était déjà à la fenêtre et tentait d'apercevoir quelque chose dans la rue. Une seconde arme, plus sourde, répondit à la première et brusquement, comme si cela avait été un signal, des dizaines de coups de feu éclatèrent de tous les côtés.

« Ils recommencent ! »

*« ... Dora, Jounieh, Nahr El-Kelb, la Quarantaine, Achrafieh, des affrontements ont lieu à presque tous les carrefours importants. Il est recommandé de ne pas sortir de chez soi. L'armée, qui avait pris position, s'est retirée dès les premiers coups de feu. L'état-major ne souhaite pas être partie prenante dans ces combats. Selon les premières informations, il semblerait que Samir Geagea soit passé à l'offensive contre les casernes d'Elie Hobeika... »*

Gilberte se laissa tomber dans un fauteuil et se cacha le visage dans les mains. Depuis trois jours, les chrétiens s'entre-tuaient. Comment avaient-ils pu en arriver là ? Elle se souvint d'avoir entendu Thomas lui dire un jour : « H. K. travaille pour les Syriens par intérêt. » Elle en avait ri. S'apercevant qu'elle n'avait pas été choquée outre mesure, elle lui avait répondu : « Et moi je travaille bien pour l'Amérique par amour ! »

Jeudi, alors qu'Amine Gémayel s'apprêtait à aller à Damas pour rejeter l'accord tripartite, H. K. avait lancé ses hommes à l'assaut du Metn, fief du président. Mais il n'avait pas pu aller très loin, la majorité des miliciens des FL étaient restés dans leurs casernes, obéissant aux ordres de leur chef d'état-major Samir Geagea. Pendant quarante-huit heures, des combats d'une rare violence avaient précipité tout le monde aux abris. H. K. n'avait pu prendre qu'un immeuble, et le siège du journal des Gémayel, *Le Réveil*. La ligne de démarcation avait été immédiatement fermée par l'armée et son commandant en chef, Michel Aoun, avait fait savoir qu'elle resterait en dehors des affrontements. Il avait lancé un avertissement solennel aux milices de l'Ouest, les menaçant d'intervenir massivement si l'une d'elles tentait de franchir la ligne verte qui séparait les deux secteurs. Gilberte et Camille avaient écouté la radio en essayant de reconstruire le déroulement des opérations. Mais les radios du secteur chrétien étaient avares de détails. La Voix du Liban avait



diffusé le message d'Elie Hobeika annonçant : « J'ai pris la difficile décision d'ordonner à mes hommes de frapper... » Depuis, elle diffusait de la musique militaire. Les radios du secteur musulman ne savaient pas grand-chose si ce n'est que des dizaines d'enfants avaient été bloqués dans les écoles et que les réservoirs d'essence de Dora étaient en feu. Cette nouvelle avait précipité les propriétaires de stations sur leurs pompes. Ils avaient rempli des jerricanes, fermé leur station et s'étaient installés de l'autre côté de la rue pour vendre le contenu de leurs bidons au marché noir, trois à quatre fois la valeur du carburant qu'ils contenaient. Les quarante-huit heures de combats avaient fait plus d'une cinquantaine de morts et près de cent cinquante blessés. La veille en fin d'après-midi, l'armée s'était interposée pour permettre le respect d'une trêve afin de porter secours aux victimes, et cela s'était prolongé. C'était maintenant Samir Geagea qui rentrait dans la bagarre.

« Il a attendu que les hommes d'Hobeika s'épuisent pour passer à l'offensive », expliqua Camille. Il donna quelques coups de téléphone et revint vers sa sœur.

« Il paraît que c'est terrible. C'est à qui tire le premier. Ils portent le même uniforme et s'entre-tuent dans le même camp parce que toutes les positions sont entremêlées. »

Un peu avant midi, toutes les radios chrétiennes diffusaient un message de Fouad Abou Nader. « ... *Au nom des martyrs, des tués et des blessés qui sont tombés aujourd'hui, je vous demande de faire prévaloir la raison et de faire taire les armes. Il est inadmissible de se lancer sur la voie du suicide. Nous ne sommes pas des partisans de la guerre. Nous ne cherchons pas à accéder à des postes de responsabilités. Des échéances cruciales nous attendent. Je demande aux responsables des casernes de rester à leur poste, de cesser immédiatement les tirs et de laisser au commandement politique le soin de prendre les dispositions qui s'imposent pour ramener le calme. Le sort de la communauté chrétienne doit être placé au-dessus de toute considération. Je demande aux prêtres, dans chaque village et dans chaque quartier, de sonner les cloches des églises en signe de protestation contre ce qui se passe...* »

« Mais qu'est-ce qui lui prend ? demanda Gilberte.

— Il a raison, reconnu son frère, il a encore beaucoup d'influence auprès des chabebs. Il est aimé des jeunes, d'autant que lui n'a pas fait couler de sang chrétien. Il peut être obéi des deux côtés. »

Comme pour venir confirmer ce qu'il venait de dire, les églises aux environs se mirent à carillonner, mais les combats ne s'arrêtèrent pas pour autant. H. K. s'était retranché dans son PC et dans les locaux du Conseil militaire.

*Achrafieh, mercredi 15 janvier 1986, 16 heures*

Les cloches se remirent à sonner à toute volée, éteignant rapidement les tirs. Un silence lourd s'installa dès qu'elles se turent. Les radios s'époumonaient à confirmer le cessez-le-feu. Des rugissements de moteurs s'approchaient pour s'éloigner aussitôt.

« L'heure des règlements de comptes commence », annonça Camille d'une voix sourde. Il ne tenait plus en place. Il n'était pas sorti de chez lui depuis trois jours pour éviter toute méprise, mais maintenant il ne tenait plus en place.

« Je vais faire un tour, lança-t-il en prenant sa veste.

— Je vais avec toi », s'écria Gilberte, qui savait qu'il était inutile d'essayer de le raisonner.

Les rues étaient désertes. Des carcasses de voitures fumaient encore près de la place Sassine. Aucun milicien en uniforme n'était visible, mais des camions militaires patrouillaient lentement. Un jeune homme en survêtement, devant l'entrée de son immeuble, interpella Camille. Il avait le visage fermé.

« Où vas-tu ?

— Je vais faire un tour. Tu sais ce qui se passe ?

— H. K., Assad Chaftari, Paul Arris, Nassar Agarian, Michel Zouen et les autres sont coincés en bas. Les gens de Geagea les encerclent et ils négocient les termes d'une lettre de démission et la promesse de quitter le pays. L'armée s'est positionnée entre les deux.

— Ils sont encore beaucoup ?

— Cent cinquante, paraît-il.

— Tu devrais faire attention, ne pas traîner. Si tu peux, tire-toi de chez toi, ça va devenir malsain. »

Camille avait reconnu un des hommes d'H. K. sans pouvoir mettre un nom sur son visage. La chasse à l'homme allait commencer, ils le savaient. Le jeune homme haussa les épaules d'un geste fataliste. « Partir ? Pour aller où ? Je suis ici chez moi et je n'ai pas d'autre endroit où aller.

— Va chez des copains.

— Aujourd'hui, il n'y a plus de copains. Ceux que j'avais ont disparu avec l'échec d'H. K. S'il avait gagné, j'en aurais eu à ne plus savoir qu'en faire.

— Alors, va t'installer chez un voisin.

— Ils sont pires que les autres. Ils me dénonceront pour faire oublier qu'ils ont trafiqué avec nous.

— Bon courage. »

Le chabeb les regarda partir. Gilberte, les larmes aux yeux, serrait le bras de son frère.

« Il ne va pas être tué, dis ?

— Si, et il le sait. »

Vers dix heures du soir, encadrés par des véhicules blindés de l'armée, Elie Hobeika dans une Mercedes blanche et ses hommes dans des camions militaires prirent la direction du ministère de la Défense où ils furent désarmés et protégés. Il avait été convenu qu'H. K., sa famille et ses proches seraient conduits à Chypre le lendemain en hélicoptère de l'armée. Au moment où le dernier camion passait l'entrée de Yarzé, le mécontentement syrien et celui des milices musulmanes s'exprimait sous la forme de centaines d'obus de mortiers et de canons de campagne s'abattant sur la zone chrétienne.

### *Fourn El-Chéback, mardi 21 janvier 1986, 11 heures 25*

L'avenue commerçante était encombrée de voitures se frayant un chemin en klaxonnant rageusement. C'était l'heure du marché. La boulangerie, l'une des meilleures de Beyrouth et de ses environs, était littéralement prise d'assaut par un groupe de femmes jacassantes. De l'autre côté de la chaussée, le marchand de légumes était submergé. Il ne savait plus où donner de la tête, tant ses clientes le sollicitaient. Une Mercedes grise se dégagea péniblement de la circulation et pénétra sur la piste d'une station d'essence. Le conducteur en descendit et s'approcha du vieux pompiste. Il demanda le plein et lui annonça qu'il allait acheter des cigarettes avant de s'éloigner tranquillement. Il avait à peine tourné le coin de la rue que sa voiture explosa en une boule de feu qui se glissa dans les magasins, s'engouffra dans les immeubles, monta dans les cages d'escalier, lécha les façades tandis qu'un souffle monstrueux retournait les voitures comme des fétus de paille. Celle qui se trouvait le plus près de la Mercedes fut projetée sur le balcon du deuxième étage de l'immeuble d'en face. A la déflagration terrible succéda un silence troublé par le crépitement des flammes qui s'échappaient de certaines voitures et de ce qui avait été un magasin de vêtements. Il y eut quelques gémissements, un hurlement de femme et des cris de douleur, d'angoisse et de peur. Deux cent cinquante kilos de TNT venaient de souffler une des artères les plus fréquentées de la zone chrétienne.

« ... Cinq immeubles sont totalement ou partiellement détruits. De source hospitalière, le premier bilan fait état de vingt morts et de plus de cent dix blessés... » La terreur des voitures piégées recommençait. Aymeric, le visage marqué par l'horreur, se réfugia chez Gilberte. Il croyait avoir vu le pire, mais il ne pouvait effacer la vision qui le poursuivait, l'image de la mère, au volant d'une voiture calcinée, tendant les bras dans un ultime geste de protection vers l'enfant qui était assis à ses



côtés. Elle avait été vitrifiée ainsi, la bouche ouverte sur un hurlement, les mains sur la tête d'un petit corps recroquevillé sur lui-même.

« Tu comprends maintenant pourquoi les jeunes se droguent, pourquoi ils se tirent dessus, pourquoi la vie n'a plus aucune valeur pour eux, pourquoi nous sommes devenus fous. Les GI's qui allaient au Vietnam pouvaient rentrer chez eux, revivre, retrouver des gestes de paix. Nous, nous vivons dans cette putain de violence sans pouvoir dire : " On va se reposer. " Nous ne pouvons pas rentrer chez nous puisque chez nous c'est ici », dit-elle, secouée de sanglots secs.

La chute d'Elie Hobeika avait été suivie d'exécutions sommaires. Les pro-Geagea avaient traqué les pro-H. K. jusque dans les clochers d'église. Ils étaient allés les chercher chez eux et les avaient froidement abattus d'une balle dans la tête devant leur famille. Le patriarche maronite de Bkerké avait tenté d'intervenir, rien n'y avait fait. Soixante-dix-sept corps criblés de balles avaient été retrouvés dans les rues ou dans les terrains vagues. Gilberte, profondément touchée par ces récits, invectiva Aymeric :

« Toi, tu t'en fous. Dans quelques semaines ou quelques mois, tu iras en France et tu oublieras. Que veux-tu que je fasse, moi ? »

### *Majliss, lundi 3 mars 1986, 9 heures*

En passant sous le portail blanc, Gilberte eut un pincement au cœur. Elle ne pensait pas y revenir pour y travailler. Elle donna son nom à la sentinelle qui l'inscrivit dans un grand cahier. Elle dut ouvrir son sac et montrer son contenu. Les consignes de sécurité étaient devenues strictes. La jeune femme n'avait reconnu aucun visage. A son accent un peu traînant, elle devina que le chabeb venait du Nord. Le Hakim avait regroupé les siens autour de lui, signe de méfiance. Elle se dirigea vers le bureau de Joseph Hakiki, le nouveau responsable de l'infanterie, qui l'avait appelée chez elle le samedi soir pour lui proposer de reprendre du service avec lui. Il avait été d'une franchise brutale.

« Je dois mettre de l'ordre dans toute cette merde. Il n'y a que toi qui connaisses tout le monde et avec qui je pourrais m'entendre. Combien veux-tu ?

— 6 000 livres par mois.

— Mais... sais-tu qu'un officier n'en touche que 3 000 ?

— Je m'en fous. Les Forces ne m'exploiteront plus. Et si ce n'était pas toi, j'aurais demandé 8 000. »

Il y eut quelques secondes de silence que Gilberte respecta. Joseph était du Kesrouan. Elle l'avait connu pendant la guerre des deux ans — il faisait partie de la bande de Fouad Abou Nader — puis l'avait

revu lorsqu'il s'occupait de la reconnaissance militaire au second étage à Adounis. S'il l'appelait, c'est qu'il avait vraiment besoin d'elle.

« Ecoute, c'est d'accord. Officiellement tu auras 4 000 livres, et je te donnerai le reste sur ma caisse noire. »

Leur entrevue fut brève mais extrêmement chaleureuse. Joseph était dans ce que Gilberte appelait « la ligne de Béchir », preuve que le ménage ne pouvait être fait complètement sous peine de manquer d'encadrement.

« Samir Geagea m'a demandé de réorganiser entièrement l'infanterie. Tous les responsables devront passer dans une académie militaire pour gagner leurs barrettes d'officier. Il faut faire des listes. Tu connais tout le monde, commence tout de suite, voilà la liste complète des effectifs. »

Ce que Joseph n'avait pas dit à Gilberte, c'est qu'il appréciait surtout son manque total de respect de la hiérarchie et son culot. Avec ses relations et sa pugnacité, elle représentait le coup de pouce dont il avait besoin pour mener à bien sa tâche. Il l'avait vue à l'œuvre avec Béchir, Fouad et Fady Frem.

A partir de ce jour, les candidats officiers défilèrent dans son bureau. Elle avait obtenu trois secrétaires pour établir les démarches administratives pendant qu'elle expliquait aux anciens que, s'ils voulaient garder leur commandement, il leur fallait retourner à l'école. Connaissant la vie de chacun ou presque, elle savait trouver les mots qui arrondissaient les angles et qui finissaient par convaincre.

### *Dans la Békaa, vendredi 30 mai 1986, 10 heures 20*

« Que va-t-on manger cet hiver ? Il n'y a pas de blé. »

Assis à même le sol, dans l'ombre étroite du mur de sa maison en torchis, le vieil homme au visage ridé regardait fixement, à travers ses paupières plissées, les champs pourtant verts qui s'étiraient devant lui, jusqu'au pied des montagnes arides du Jabal Houerté, de l'autre côté de la plaine de la Békaa. Pas un souffle d'air n'agitait la végétation. Une multitude de fleurs ouvertes, mauves et blanches, écrasées par la chaleur étouffante, ponctuaient la forêt de tiges couronnées de bulbes. Du pavot. Un peu plus loin, des rectangles vert foncé de haschich laissaient à peine entrevoir la terre rouge et grasse.

Gilberte et Aymeric Marchall, assis à ses côtés, un verre de thé brûlant à la main, regardaient dans la même direction. La jeune femme n'avait jamais vu la vallée de la Békaa que le journaliste lui avait plusieurs fois décrite.

« Si tu veux en savoir plus, tu n'as qu'à m'y accompagner. »

Il y allait une à deux fois par mois pour rendre visite au Hezbollah afin d'essayer d'avoir des nouvelles des otages français. Dans les jours qui avaient suivi la disparition de Philippe Rochot, le journaliste d'Antenne 2, et de son équipe, il était allé dire son mépris à Hussein Moussaoui, avec qui il était lié d'une amitié étrange. Ils s'étaient connus dans une cave de Bourj El-Brajneh, où ils s'étaient réfugiés durant un bombardement israélien en 1982. Depuis, le responsable intégriste l'avait pris sous sa protection et le journaliste français, parfois par défi vis-à-vis de lui-même, allait le voir à Britel, dans son village natal. Mais aujourd'hui, il était venu voir la récolte de pavot et avait proposé à Gilberte de lui servir d'interprète.

« Que va-t-on manger cet hiver ? » répéta le vieil homme en hochant la tête. Il n'avait jamais quitté la vallée. Lorsqu'il était allé en ville, il n'avait jamais imaginé d'y acheter des produits de la terre. Pour son fils qui avait repris la ferme, cette première année plantée de pavot, c'était au contraire la fortune. Plus que le pain, c'était la voiture, l'achat d'une terre et peut-être même un voyage à La Mecque. Il n'était d'ailleurs pas le seul à avoir changé de culture. Tous ses voisins avaient fait de même et ceux des villages environnants aussi. Il y avait maintenant plus d'hectares de pavot et de haschich que de blé, orge, lentilles ou pois chiches réunis qui servaient de base à la nourriture locale<sup>1</sup>. Le « Grenier de Rome » était devenu une annexe du « Triangle d'Or » thaïlandais.

La drogue n'était pas une nouveauté dans la Békaa. Le 14 novembre 1974, l'avion officiel de la Middle East Airline qui transportait la délégation libanaise conduite par le président Sleiman Frangié à l'Assemblée générale des Nations unies avait fait l'objet d'une « procédure spéciale » lors de son arrivée à Kennedy Airport à New York. L'appareil avait été isolé, et les bagages fouillés avec l'aide de chiens policiers antidrogue qui avaient reniflé tous les passagers sans exception. Cela avait provoqué un incident diplomatique, un rappel d'ambassadeurs. « Nous avons des informations selon lesquelles un jeune membre subalterne de la délégation pouvait être porteur de haschich », avaient expliqué les autorités américaines avant de présenter leurs excuses. Dans l'avion se trouvait Sabra Hamadé, le président de la Chambre des députés, connu pour être ouvertement (et quasi officiellement) le plus gros négociant libanais de haschich. Frangié n'avait jamais pardonné aux Américains. C'était l'une des raisons pour lesquelles les producteurs turcs de pavot, combattus et chassés par le Narcotic Bureau américain et ses programmes de substitution, étaient venus s'installer dans la Békaa.

1. En 1986, surface cultivée en pavot et haschich : 15 900 ha. — Surface de blé, orge, lentilles ou pois chiches : 9 350 ha.



Raffic, le fils, leur proposa d'entrer se mettre à l'ombre. Ils prirent place autour d'une table branlante. Une gamine, sans doute sa fille, vint leur servir du thé. Marié, père de cinq enfants, Raffic était allé travailler cinq ans en Arabie saoudite. En 1980, avec le pécule de 400 000 livres<sup>1</sup> qu'il en avait rapporté, il avait acheté une ferme à Karak, en plein cœur de la Békaa, et avait fait venir quinze vaches d'Allemagne. Un an plus tard, son village s'était transformé en champ de bataille et il avait été obligé de fuir en poussant le bétail devant lui. Il s'était réfugié dans la ferme d'un ami. La guerre avait fermé les routes, lui interdisant le recours aux engrais et aux vitamines. Les vaches avaient fait fausse couche sur fausse couche, les veaux étaient nés aveugles. Raffic avait été obligé de tout vendre.

Avec ce qui lui était resté, complété par un emprunt, il avait acheté une dizaine de vaches locales et loué une « ferme » avec un hectare de terre en bordure du Litani. Mais les prix de la nourriture avaient continué à augmenter et ceux du lait ne cessaient de chuter. Il avait dû vendre ses bêtes une à une pour payer ses traites. Il ne lui restait que deux vaches et 75 000 livres de dettes. Sa femme travaillait comme ouvrière agricole pour un salaire de misère. Raffic avait été obligé de retirer ses enfants de l'école des sœurs. Ses deux fils avaient voulu s'engager.

« Mais dans quelle armée ? » demanda-t-il.

Trois mois plus tôt, deux hommes de Baalbek, bien habillés, au volant d'une Mercedes 500, étaient venus le voir. Ils s'étaient assis sur le matelas posé à même le sol dans la cuisine qui jouxtait l'étable. Ils avaient bu du café, posé des questions sur ses possibilités d'irrigation et lui avaient longuement parlé d'une voix douce.

« Nous t'avancons la semence du pavot et nous te donnons les 10 000 livres du loyer de la ferme ainsi que les engrais et la main-d'œuvre la première année. Et nous te rachetons la totalité de la récolte 200 000 livres. »

Raffic se leva et regarda Aymeric droit dans les yeux.

« Cent fois ce que je gagnais, tu aurais refusé, toi ? »

La résine d'opium se ramassant fin mai-début juin, il envisageait même de faire ensuite des pommes de terre ou des choux tardifs.

« Fini les récoltes qui pourrissent parce que les routes sont fermées. Pour l'opium, elles sont toujours ouvertes. Fini les taxes des milices ou des soldats syriens. Ceux qui font du pavot sont protégés.

— Par qui ?

— Je ne sais pas et je ne veux pas le savoir. »

1. 800 000 francs français en 1980.

Par la porte de la cuisine-salle à manger-salon laissée ouverte pour avoir un peu de fraîcheur, entraient des nuées de grosses mouches noires et des bouffées d'odeur aigre de fumier. Raffic fixait, rêveur, son champ. Une trentaine de ramasseurs plongés jusqu'aux épaules dans les tiges de pavot passaient de bulbe en bulbe. Délicatement, avec un petit rectangle d'aluminium, ils grattaient la résine qui s'était écoulée durant la nuit de la blessure ouverte la veille. Ils faisaient ensuite une nouvelle plaie : quatre incisions parallèles, à côté de la cicatrice fraîchement nettoyée. Il pouvait ainsi y avoir jusqu'à dix tirages de résine brune sur chaque bulbe.

« Je fais environ 15 kilos d'opium au total. »

« 15 kilos pour 300 000 livres tout compris en comptant large, calcula mentalement Aymeric, cela donne 20 000 livres, un peu moins de 4 000 francs français par kilo d'opium brut. 8 000 francs les deux kilos nécessaires pour faire un kilo d'héroïne qui se vend 700 000 livres. 140 000 francs français. Ils font une très bonne affaire, ceux qui lui fournissent les graines et les engrais. » Mais il garda ses pensées pour lui. Du menton, le plus discrètement possible, il indiqua à Gilberte l'homme assis sur une motte de terre, à l'ombre d'un arbre, en bordure du champ. Jeune, une épaisse moustache, il portait ostensiblement une arme sous sa chemise. Il les avait longuement suivis des yeux lorsqu'ils étaient arrivés.

« Qui est-ce ? demanda la jeune femme.

— Je ne connais pas son nom. Il arrive le matin en même temps que les ouvriers et repart avec eux en emportant la récolte de la journée dans un sac en plastique. Il ne parle à personne, ne mange pas. Il reste là, toujours sous cet arbre. Il doit représenter ceux qui sont venus me voir.

— Et eux, d'où viennent-ils ? demanda Aymeric en montrant les ouvriers.

— Qui ça ? Les Kelb sahl<sup>1</sup> ? Du camp palestinien de Baalbek. »

En français, pour ne pas être compris de ses hôtes, le journaliste expliqua rapidement à Gilberte que l'opium récolté dans la Békaa était réparti entre une trentaine de laboratoires, implantés dans la région de Baalbek, qui fonctionnaient au grand jour ou presque.

« Inutile qu'ils se cachent, la couverture politique est là pour écarter les risques. Tout le monde touche des royalties au passage, même vous. C'est la Pax Opium, sous l'œil apparemment désintéressé du grand frère syrien, qui prélève sa dîme lui aussi. »

Sur le chemin du retour, Gilberte, pelotonnée dans un coin de la banquette arrière, se plongea dans ses pensées. Elle ne regardait même pas le paysage qui l'avait tant fascinée à l'aller. Elle se redressa brusquement.

1. Littéralement : « chiens des champs ».

« Tu crois vraiment que nous aussi, nous touchons de l'argent sur cette drogue ?

— Je ne crois pas, j'en suis sûr. Comme tous les autres. Il faut bien l'amener dans un port pour l'expédier sur les marchés. De Jounieh, elle part pour l'Europe et les Etats-Unis. Tu penses bien que tes amis prélèvent une taxe. Il faut bien qu'ils vivent.

— Ils ne payent quand même pas les salaires avec cet argent ? » murmura-t-elle, pour se convaincre du contraire.

### *Achrafieh, dimanche 10 août 1986, 8 heures*

Le soleil n'était pas encore levé lorsque les premiers coups de feu la réveillèrent. Elle se précipita sur le téléphone et appela le Majliss qui lui annonça une intifada contre Samir Geagea.

« Qui est-ce ?

— D'après ce que l'on sait, ce seraient Maroun Machalani et des gens d'Hobeika avec des abadayes de chez nous. »

Gilberte avait noté depuis plusieurs semaines le mécontentement qui agitait les anciens, ceux qui étaient dans les Forces depuis des années. Beaucoup d'entre eux s'étaient taillé des petites baronnies sur lesquelles ils régnaient en maîtres, prélevant taxes et avantages. Certains étaient venus lui dire qu'ils n'avaient aucunement l'intention de suivre des cours d'officier à l'académie de Ghosta. La jeune femme avait rapidement compris que cela leur plaisait d'autant moins que bon nombre d'entre eux n'avaient pas fait de scolarité ou presque. Depuis leur plus jeune âge, ils ne connaissaient que leur fusil. Ils avaient l'impression d'être écartés, ce qui les irritait. Maroun Machalani était revenu après un séjour à l'étranger où il avait suivi H. K. Fort de son commandement sur Achrafieh, il était passé à l'attaque à Jetaoui.

« Qui est avec Maroun ? demanda Gilberte.

— Joseph Hakiki est dans le coup.

— Quoi ? Mais tu es fou !

— Non, je t'assure. »

Gilberte raccrocha, bouleversée. L'opération avait dû se tramer sous ses yeux, et elle n'avait rien vu. Les trois secrétaires qui travaillaient avec elle l'appelèrent l'une après l'autre, très inquiètes. La présence de Joseph dans l'intifada pouvait être lourde de conséquences pour elles. Gilberte les rassura du mieux qu'elle put, en leur conseillant de ne pas bouger de chez elles.

Comme chaque fois qu'il se passait quelque chose dans la zone chrétienne, la Voix du Liban était avare de détails. La seule nouvelle qu'elle diffusait régulièrement était que les épreuves du bac, qui devaient avoir lieu le lendemain, étaient repoussées à une date ultérieure.



Vers dix heures, en écoutant son scanner, Camille apprit que Fouad Abou Nader avait été blessé au pied à un barrage près de Dora. L'ancien commandant en chef des FL faisait-il aussi partie de la révolte ? Gilberte appela plusieurs hôpitaux avant de le retrouver.

« Les chabebs ont eu peur en voyant les armes de mes gardes du corps et ils ont ouvert le feu.

— Tu es gravement touché ?

— Non, puisque je te réponds au téléphone, dit-il en riant. Juste une écorchure sur le dessus du pied.

— Tu sais ce qui se passe exactement ?

— L'expression d'un ras-le-bol de la population contre la gestion actuelle des FL. »

Gilberte sursauta. Il était devenu fou ! Il savait pourtant que toutes les lignes étaient sur écoute, surtout un jour comme celui-là. Elle abrégéa la conversation.

Samir Geagea reprit rapidement la situation en main, et les tirs disparurent.

Pendant les cinq jours qui suivirent, elle tourna en rond chez elle, attentive à la moindre information, à l'écoute de la moindre rumeur. Les radios affirmaient qu'un calme absolu régnait partout, mais le téléphone arabe signalait des exécutions sommaires. Les premières quarante-huit heures, elle s'était attendue à voir arriver un groupe de chabebs chargés de l'arrêter. Puis une inquiétude sourde l'avait envahie pour ne plus la quitter, jusqu'à ce qu'un coup de téléphone lui apprenne qu'elle était attendue au Majliss par Habib Nammour qui venait d'être nommé à la tête de l'infanterie. Lorsqu'elle arriva à son bureau, les trois secrétaires étaient déjà là. Elle les salua et entra dans le bureau d'Habib.

« Allan, Gilberte. Comment vas-tu ? Je t'en prie, prends une chaise. »

Gilberte dédaigna l'offre et resta debout.

« Gilberte, tu sais, je voudrais que tu reviennes.

— Ecoute, Habib, je vais te dire quelque chose. Ce qui s'est passé me touche beaucoup. Si j'avais été au courant, j'aurais prévenu le Hakim, pas pour me blanchir, mais pour éviter tous ces massacres. J'en ai marre que le sang, que notre sang coule comme ça. Avec le Hakim ou avec quelqu'un d'autre, j'aurais continué à travailler. Mais s'il y a une intifada tous les vingt jours, je ne peux pas. Je ne peux plus. Je ne peux pas changer de patron tous les matins. Ici, maintenant, on ne sait plus qui est le chef et qui sera le suivant.

— Nous n'avons rien contre toi. Nous savons très bien quel travail tu fais et nous ne voulons pas nous débarrasser de toi ; bien au contraire, on veut te garder.

— Je n'ai pas l'intention de continuer.

— C'est définitif ? Tu es sûre d'avoir bien réfléchi ?

- Oui, j'en ai marre.
- Comme tu veux. Tu peux revenir quand tu voudras. En attendant, je vais te payer ton mois.
- Même mon mois, je n'en veux pas.
- Si, si. J'y tiens. Voilà ton enveloppe. »

*Achrafieh, vendredi 29 août 1986, 19 heures*

Gilberte avait coupé les ponts avec tout ce qui de près ou de loin était lié aux FL. Elle ne voulait plus en entendre parler. Au chômage, elle avait profité de son temps libre pour aller à la plage et pour lire. Elle avait sans cesse un livre à la main. Le téléphone, silencieux depuis plusieurs jours, la tira de sa lecture. Elle reconnut immédiatement la voix de Joseph Hakiki.

« Gilberte, je voudrais te rencontrer.

— Pourquoi ? Je n'ai aucune envie de te voir, moi.

— J'ai appris que tu avais affirmé que si tu avais su quelque chose, tu en aurais parlé à Geagea.

— Oui c'est vrai, je l'ai dit et je n'aurais pas hésité une seconde. Ce que tu as fait a engagé des gens qui travaillaient avec toi. Tu les aurais envoyé au massacre sans même te soucier d'eux. La vie n'est pas un jeu.

— Mais tu n'as pas compris...

— Si, j'ai compris. C'est pour Fouad que tu as fait ça. Pour lui forcer la main, le remettre en selle sans lui en parler auparavant. Mais pourquoi crois-tu que Fouad ne s'est pas battu lorsqu'ils l'ont débarqué alors que beaucoup de monde était derrière lui ? Pourquoi ? Hein ? Eh bien je vais te le dire : pour ne pas faire couler du sang chrétien.

— Tu maintiens donc...

— Oui, et je te le confirme.

— Mais tu aurais signé mon arrêt de mort !

— J'aurais préféré ta mort plutôt que cette nouvelle scission au sein des Forces.

— Gilberte, tu prends tout trop à cœur.

— Peut-être, mais tu ne comprends pas que trop de sang a coulé inutilement chez nous. Tu ne comprends pas que tout a été pourri par des ambitions personnelles. Tu as participé à ce pourrissement et un jour, tu te feras descendre pour ça. »

L'appel de Joseph avait bouleversé Gilberte. Le voile qui l'aveuglait s'était déchiré, lui révélant la précarité de sa situation. Elle avait

vingt-neuf ans et se sentait vieille et seule. Elle s'était évertuée à remplir sa vie de bulles de savon. Sans aucun métier, sa formation ne la poussait que vers la guerre et la guerre lui faisait horreur. Se battre, toujours se battre et lorsqu'il n'y avait plus d'ennemi, se battre contre les voisins ou les amis. Plus rien n'avait de valeur, pas même la vie humaine. Partir ? Pour aller où ? Et quoi y faire ? Aimer ? Son tiroir était rempli d'amour qu'elle ne pouvait partager. Gilberte s'était brusquement rendu compte qu'elle vivait dans une société de femmes. Les hommes avaient disparu, il y en avait moins. Camille lui avait expliqué qu'en plus des morts des dix dernières années, beaucoup de jeunes gens avaient été envoyés à l'étranger par leurs parents pour y faire des études, mais aussi pour les soustraire à l'enrôlement des milices. Ils s'y étaient mariés et y étaient restés. Les filles n'avaient pas bougé. L'homme devenait une denrée rare. Fallait-il aussi qu'elle se batte pour en trouver un ? Elle avait tout donné et rien reçu. Autour d'elle, c'était la même chose. La rentrée scolaire s'annonçait dramatique. Dans certaines familles, les parents étaient obligés de choisir parmi leurs enfants ceux qui iraient à l'école, ne pouvant payer toutes les scolarités. Onze ans de drames pour rien, pour avoir tout perdu. Elle ne pouvait même pas aller chez son dentiste pour se faire mettre un bridge, elle ne pouvait pas le payer. Le peu d'argent qu'elle avait perdait tous les jours de sa valeur. Elle avait la veille acheté un kilo de pommes de terres. Le vendeur lui avait réclamé vingt livres.

« Mais, c'était quatorze, avant-hier !

— Oui, mais avec la montée du dollar...

— Les pommes de terre sont cultivées au Liban !

— Et alors ? Le dollar s'infiltre partout... »

Le marchand de légumes lui avait expliqué que les engrais, le transport, la scolarité de ses enfants, tout, absolument tout dépendait du billet vert.

Que dire ? Les journaux étaient devenus un produit de luxe. On se les passait entre voisins. Les malades de la gâchette avaient été obligés de se calmer. On ne tuait plus, parce que cela coûtait trop cher. Les 1 500 dollars que coûtait un obus de 155 mm représentaient plus de vingt ans de salaire d'un smicard. Elle se mit à rêver au passé.

« En fait, on était heureux lorsqu'il y avait des obus. On s'abritait, mais au moins on vivait », murmura-t-elle.

*Achrafieh, samedi 27 septembre 1986, 5 heures 10*

La sonnerie lancinante du téléphone tira Gilberte de son sommeil. Elle insulta mentalement son frère et sa manie de ne rien entendre



lorsqu'il dormait. Leur mère étant à la montagne chez une de ses sœurs, il n'y avait qu'elle pour répondre. Au moment où elle décrochait en bâillant, il lui sembla entendre des coups de feu.

« Gilberte, les musulmans nous attaquent », hurla la voix d'Anita. Gilberte se réveilla complètement.

« Que dis-tu ? »

— Les musulmans nous attaquent, ils sont en bas de notre rue. J'ai peur.

— Qu'est-ce que tu racontes !

— Je te dis qu'ils sont là. Va voir à la fenêtre. »

Gilberte posa le combiné sur la table, et sans allumer la lumière s'approcha de la fenêtre. Des silhouettes glissaient le long de la façade de l'immeuble d'en face. Elle se précipita dans la chambre de son frère et le secoua.

« Viens vite, les musulmans attaquent. Ils sont sous nos fenêtres. »

Camille d'un bond fut hors du lit, prit sa kalachnikov dans l'armoire et s'approcha doucement de la fenêtre. Gilberte retourna au téléphone.

« Anita, je n'ai pas le temps de discuter avec toi. Si tu as peur, viens chez moi.

— Mais je suis en chemise de nuit.

— Tu n'as qu'à t'habiller », conseilla sèchement Gilberte avant de raccrocher. Une explosion éclata dans la rue. La jeune femme se glissa près de son frère et tendit le cou vers la fenêtre. Des hommes en armes couraient le long des immeubles. Ils s'interpellaient, se faisaient des signes et allèrent se poster au coin de la rue.

« Je crois que ce sont des gens d'Hobeika, murmura Camille. Il m'a semblé en reconnaître un ou deux. » Une ombre claire rasa les murs en progressant par petits bonds dans leur direction. Gilberte reconnut Anita et se rendit compte qu'elle était nu-pieds.

« Elle est complètement folle, elle va se blesser sur les bouts de verre », marmonna Gilberte. Soudain, la rue résonna de coups de feu et de rafales d'armes automatiques. La voisine fit un bond, se redressa et se mit à courir. Lorsqu'elle entra dans l'appartement, elle avait le visage déformé par la peur. Ses cheveux défaits lui tombaient sur les épaules, sa bouche tordue par des sanglots secs s'ouvrait et se refermait comme celle d'un poisson. Ses mains étaient crispées sur une bougie et un paquet de cigarettes, les seuls objets qu'elle avait pris en quittant son appartement. Elle s'écroula sur le divan en tremblant de la tête aux pieds, se pelotonna contre un accoudoir, les jambes repliées sous elle, et leva un regard désespéré vers Gilberte.

« Qu'est-ce que nous allons devenir ? »

Dehors, les combats s'intensifiaient et s'approchaient inexorablement. Anita essaya d'extraire une cigarette de son paquet et finit par la briser.

« Calme-toi, lui dit doucement Gilberte. Nous allons nettoyer la

salle de bain, parce que nous allons en avoir besoin. Viens, je vais te donner un jean. »

Anita allait de la baignoire, qu'elle nettoyait au Détol, à la fenêtre du salon. Le moindre bruit à l'extérieur la précipitait contre le carreau. Lorsque le jingle des flashes d'informations retentissait, les deux jeunes femmes laissaient tomber chiffons et éponges et se ruaient sur le transistor. Elles le fixaient comme si elles s'attendaient à ce qu'un diable en jaillisse. « ... *selon des témoins oculaires, des jeunes gens habillés en treillis des Forces libanaises ont, avec un bulldozer, déblayé partiellement l'énorme remblai de terre qui obstruait le passage de Sodéco. Une trentaine de camions transportant des miliciens en uniforme des FL sont ensuite entrés dans Achrafieh sans tirer un coup de feu...* » Chaque bulletin se terminait par des appels aux donneurs de sang. « Comme si quelqu'un pouvait sortir de chez lui pour se rendre à l'hôpital donner son sang », avait marmonné Gilberte.

« Arrête ! Il se passe quelque chose. Des gens courent dans la rue. » Avec un soupir, Gilberte coupa l'aspirateur. C'était la vingtième fois qu'Anita l'interrompait ainsi. Le ronflement de son vieil appareil couvrait tous les bruits extérieurs, et ne plus entendre ce qui se passait dehors mettait Anita en transe.

Elles installèrent le téléphone sur une planche posée sur le bidet, puis mirent des coussins dans la baignoire et sous l'évier. Anita suivait Gilberte comme un petit chien. Elle se collait à elle. Si elle avait osé, elle lui aurait demandé de lui tenir la main. Elle avait besoin d'un contact physique, c'était la seule chose qui pouvait atténuer l'angoisse qui lui nouait le ventre. Elle ne s'éloignait de Gilberte que pour aller à la fenêtre.

« Gilberte, viens voir, vite, vite ! s'écria-t-elle, le nez écrasé contre la vitre. Regarde celui-là avec le bandeau blanc, il était avec le Hakim, il est maintenant avec Hobeika, et celui qui est à côté de lui, c'est sûrement un chiite, avec la gueule qu'il a ! Ils vont entrer ici et ils vont nous massacrer.

— Arrête de dire des conneries », gronda Gilberte. Elle était inquiète à cause de Camille. Son frère n'avait pas quitté sa chambre depuis l'arrivée d'Anita. Non parce qu'il ne voulait pas la voir, mais elle le savait sur des charbons ardents. Certes il ne travaillait pas avec Geagea, pas plus qu'avec H. K. Mais il avait été avec les deux. Il ne pouvait être que choqué de voir la ligne de démarcation qu'il avait défendue pendant des années franchie par des chrétiens venant de chez l'ennemi. Camille était barbu comme tous les combattants, et elle savait que dans ce genre de situation, on n'avait guère le temps de discuter si les miliciens se mettaient à fouiller les appartements. Il vint les rejoindre près de la fenêtre.

« Tiens, regarde, Gilberte, c'est Melko.

— C'est pas possible, murmura-t-elle. Georges Melko, le Syriaque, celui qui avait investi le quartier en juillet 81 pour chasser les Nemmours de Chamoun. » Il était avec Hobeika dans son PC en janvier, et avait été évacué par l'armée. Il avait la réputation d'être sans pitié. Comme ses hommes, il portait le treillis des FL. Seul le bandeau qu'ils avaient autour de la tête les distinguait des chabebs du Hakim.

« Qui mieux que lui pouvait entrer sur cette ligne tenue par les Syriaques ? murmura Camille. Il va chercher à rallier les siens. »

Camille avait voulu sortir, mais Gilberte le lui avait interdit.

« Tu n'as rien à faire dans cette histoire. Tout ce que tu vas gagner, c'est un mauvais coup.

— Je vais voir ce qui se passe, répondit-il.

— Tu vas sortir et nous laisser toutes les deux toutes seules ici ? »

Camille regarda longuement sa sœur et alla s'enfermer dans sa chambre. Il augmenta le volume du scanner. Gilberte le rejoignit et s'assit sur le lit à côté de lui.

« *Dany, il faut le sortir, il est salement touché...* » Gilberte regarda son frère en haussant les épaules.

« C'est entre l'église et Olivetti, derrière le quartier syriaque », commenta Camille d'une voix éteinte. Anita, qui était debout près de la porte, se mit à pleurer.

« Que se passe-t-il ? demanda Gilberte en regardant son frère.

— Les gens de H. K. viennent de repousser une contre-attaque près d'Olivetti, et le front s'est stabilisé autour de la place Sassine.

— Mais pourquoi ont-ils fait ça ! »

Camille ne se donna même pas la peine de répondre.

En milieu de matinée, le bruit des combats baissa d'intensité pour pratiquement s'éteindre. Camille enfila un blouson et annonça qu'il sortait. Avant que l'une des deux jeunes femmes ait eu le temps de réagir, il était dehors. L'entrée du quartier syriaque n'était que ruines. La majorité des maisons construites de plain-pied s'étaient effondrées. Le long de la rue qui montait vers l'hôtel Alexandre, les voitures en stationnement avaient été écrasées par des chenilles. Camille ne poussa pas sa visite trop loin. Le bruit des combats venait maintenant de la place Sassine, ou du nouvel immeuble de la Voix du Liban. D'immenses colonnes de fumée noire montaient vers le ciel. Près de la maternité, il aperçut des camions militaires sur les plaques desquelles figurait le sigle de la sixième brigade. Ils étaient bien venus de l'Ouest. Il rageait de ne pas arriver à se faire une idée exacte de la situation. Sur le chemin du retour, il passa devant l'épicerie dont le rideau était entrouvert. Il entra et acheta du pain. Il ignorait



s'il y en avait à la maison, mais il avait agi par une sorte de réflexe, la nécessité impérieuse de faire des provisions.

« C'est bien H. K., dit-il à Gilberte, il y a des camions qui attendent à côté de la maternité. »

Il était pâle. Torturé par des sentiments contradictoires, il aurait volontiers sorti son fusil, mais pour tirer contre qui ? Les deux adversaires étaient ses amis. Il connaissait les chabeks des deux camps. Il avait une envie folle de leur taper dessus en leur criant d'arrêter.

Le hurlement strident d'un réacteur déchira le ciel au ras du toit. Camille, instinctivement, rentra la tête dans les épaules.

« Des avions. Ils utilisent les Hawker Hunter. Ce ne peut être que l'armée. » Il se précipita vers le scanner, le prit et rejoignit les deux jeunes femmes dans la salle de bain. Les bombes larguées d'avion n'étaient pas une plaisanterie.

« L'armée intervient », annonça-t-il en rebranchant son appareil. Il lui fallait absolument savoir ce qui se passait à l'extérieur. Pour ne pas laisser la nausée l'envahir, il occupait son esprit à essayer de deviner les manœuvres. Le passage des chasseurs au-dessus de la ville était un avertissement clair aux milices de l'Ouest : qu'elles ne profitent pas de la situation pour s'infiltrer dans le secteur chrétien. Les combats, après avoir repris de plus belle, s'étaient éloignés et le quartier était presque calme. Les fidèles de Samir Geagea avaient dû mener une contre-offensive. « ... selon un premier bilan, les combats qui ont lieu actuellement à Achrafieh ont fait plus de soixante morts et cent cinquante blessés... Des bombardements venant de l'Ouest ont frappé le quartier syriaque, la place Sassine, la descente As-Salm... » Camille coupa rageusement le transistor. Une femme hurla, non loin. En tendant l'oreille, ils comprirent qu'elle venait de trouver le cadavre de son fils. Onze ans après, ils assistaient à la même scène qu'au début de la guerre, au même endroit, et de la même salle de bain.

« Je vais demander un visa pour les Etats-Unis, hoqueta Anita entre deux sanglots.

— Tu m'as déjà dit ça une fois, et tu ne l'as jamais fait. Mais je te jure que moi, je vais partir. Je ne sais pas où je vais aller, mais je te jure que je vais quitter ce pays de merde. Je lui ai tout donné pendant onze ans pour qu'il vive et que j'y sois en sécurité. Il m'a tout pris et je continue à mettre mes pantoufles à l'envers avant de me coucher, pour éviter que des bouts de verre brisés par une explosion quelconque ne tombent à l'intérieur. »

Des cris et des appels montèrent de la rue. Ils virent Zorro, d'Aïn El-Remmaneh, avec qui Camille avait combattu pendant la guerre des hôtels, sauter de sa jeep et se planter les jambes écartées au milieu

de la chaussée, à moins de deux mètres d'eux. Il tenait son arme à la hanche, le canon pointé vers l'autre bout de la rue. Alors que personne ne s'y attendait, sa kalachnikov se mit à cracher de petites flammes courtes dans un bruit d'enfer. Ils tournèrent tous les trois la tête dans la direction où devait se trouver la cible. Ils virent Michel Zouen, l'un des proches de H. K., s'écrouler lourdement, tandis que Zorro éclatait de rire. Gilberte et son frère l'avaient connu pendant la guerre des deux ans. De grosses larmes coulèrent sur les joues de Camille. En les voyant, Gilberte ne put retenir les siennes. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Deux jours plus tard, Camille et Gilberte mettaient deux grosses valises dans le coffre d'un taxi. De sa fenêtre, Anita leur fit un signe d'adieu qui était un cri de désespoir et de douleur. Ici et là, les habitants d'Achrafieh faisaient crisser des morceaux de vitre à grands coups de balai. La vie reprenait ses droits. Il ne restait plus de carcasses de voitures calcinées dans les rues. Certains trottoirs étaient même lavés au jet d'eau.

« Moins les gens voient de dégâts, mieux ils se portent », leur avait un jour expliqué leur mère. Le taxi s'arrêta à une dizaine de barrages des Forces libanaises, entre Achrafieh et Jounieh. Ils arrivèrent au port au moment où le soleil disparaissait dans la mer. La masse blanche de l'*Impress* se balançait doucement au bord du quai. Gilberte et Camille montèrent à bord parmi les premiers passagers. Une fois leurs bagages déposés dans leurs cabines, ils gagnèrent le pont supérieur et s'accoudèrent au bastingage. Devant eux se dressait la montagne de Notre-Dame-du-Liban, au pied de laquelle scintillaient mille lumières. Camille avait en poche un billet pour Toronto et sa sœur un aller simple pour le Koweït.





# **Annexes**



## Chronologie

**1926** — Création de deux Etats indépendants, la Syrie et le Liban, sous mandat français.

**1945** — Les troupes françaises et britanniques quittent le Proche-Orient.

**1950** — L'union douanière entre la Syrie et le Liban est rompue.

**1952** — Camille Chamoun (chrétien) est élu président de la République libanaise.

**1958** (et années suivantes) — A partir de l'élection présidentielle de 1958 (qui voit la victoire du général Chéhab devant Camille Chamoun), les Mohabitouns, militants musulmans pronassériens, entrent en lutte contre les chrétiens, notamment les Nemmours de Camille Chamoun, et les Kataëbs (Phalanges), fondés par Pierre Gémayel après 1936 sur le modèle des Jeunesses hitlériennes. (Dès le début de son action politique, Pierre Gémayel s'oppose au mandat français et au nationalisme arabe qui milite pour le rattachement du Liban à la Syrie.)

**1968** — Arrivée au Liban des Palestiens et surtout du Fatah de Yasser Arafat. Formation des camps de réfugiés.

**1969** — Accords du Caire : le monde arabe reconnaît aux Palestiniens réfugiés au Liban le droit de porter les armes. A partir de là, les Palestiniens affluent dans le pays.

**1970** — Sleiman Frangié (chrétien) est élu président de la République libanaise contre Elias Sarkis.



## 1975

**Avril** : Les affrontements commencent à Beyrouth entre d'un côté les Kataëbs (Gémayel) et le Parti national libanais (Chamoun), de l'autre les Palestiniens, les Mohabitouns sunnites, l'Armée du Liban arabe et les milices de gauche animées par Kamal puis Walid Joumblatt. Violents combats ayant pour objectifs notamment le contrôle des grands hôtels.

## 1976

**Mai** : Elias Sarkis est élu président de la République, avec le soutien de la Syrie et de la droite libanaise, contre Raymond Eddé, candidat de la gauche.

**Juin** : L'armée syrienne envahit la plaine de la Békaa aux côtés des milices chrétiennes, contre les Palestiniens.

**13 août** : Chute du camp palestinien de Tall El-Zaatar. Un cessez-le-feu met provisoirement fin aux combats.

## 1978

Après l'attaque de l'autobus Haïfa-Tel Aviv (37 morts), les Israéliens passent à l'offensive contre les Palestiniens du Liban. Ils créent l'Armée du Sud-Liban, dirigée par Saad Haddad, et un « Etat du Liban libre » à leur solde.

**13 juin** : Assassinat de Tony Frangié, fils de Sleiman, par Samir Geagea, lieutenant de Béchir Gémayel, fils de Pierre.

**26-29 août** : Rencontre secrète Pierre Gémayel-Camille Chamoun-Ménaheem Bégin-Moshé Dayan au large de Jounieh : en cas d'intervention de la Syrie contre les chrétiens du Liban, l'aviation israélienne pourrait intervenir.

## 1979

Fondation de la République islamique en Iran par l'ayatollah Khomeiny.

## 1980

**Début avril** : Opposition entre les milices chrétiennes de Camille Chamoun et celles de Béchir Gémayel. Chamoun est pour l'arrêt des combats après la liquidation des camps palestiniens en zone chrétienne, Gémayel veut continuer jusqu'à la création d'un Etat chrétien séparé, avec l'appui d'Israël.

**Juillet** : Camille Chamoun et Pierre Gémayel tentent d'arriver à un accord. Le 7, Chamoun est écrasé militairement et politiquement.

**Octobre** : La Syrie, restée seule composante de la Force arabe d'intervention, y introduit 3 500 Palestiniens.

Début de la guerre Iran-Irak.

**Mi-décembre (à partir de)** : Durant quatre mois, les Syriens bombardent la plaine de la Békaa et Beyrouth. Bataille de Zahlé (plaine de la Békaa).

## 1981

**8 juin** : La centrale nucléaire irakienne de Tammouz est bombardée par les Israéliens.

**30 juin** : Evacuation des chrétiens de Zahlé.

## 1982

**Janvier** : Les Israéliens envisagent une intervention au Sud-Liban, contre les Palestiniens soutenus par Damas.

**6 février** : Rencontre entre Ariel Sharon, le général israélien Eytan, Pierre et Béchir Gémayel, Camille Chamoun, chez Pierre Gémayel. Les Israéliens annoncent qu'ils sont prêts à l'offensive, et ils donnent leur accord à la candidature de Béchir Gémayel à la présidence de la République. Le président sortant est Elias Sarkis, les élections sont prévues pour le mois d'août.

**4 juin** : Attaque israélienne (opération « Paix en Galilée »). L'encerclement de Beyrouth est terminé le 21. Le 25, des combats opposent les Israéliens et les Phalanges chrétiennes aux Syriens et aux Palestiniens.

**23 juillet** : Candidature officielle de Béchir Gémayel à la présidence de la République.

**7 août** : Le gouvernement libanais et l'OLP se mettent d'accord pour l'évacuation des Palestiniens, alors que les Israéliens dominent tout le Sud-Liban.

**21-23 août** : Départ des Palestiniens de Beyrouth.

**23 août** : Béchir Gémayel est élu président de la République.

**26 août** : Les Syriens quittent Beyrouth-Ouest.

**14 septembre** : Assassinat de Béchir Gémayel. Les Israéliens finissent d'investir Beyrouth-Ouest.

**17 septembre** : Massacres des Palestiniens dans les camps de Sabra et Chatila.

**21 septembre** : Amine Gémayel, frère de Béchir, est élu président de la République.

## 1983

**6 mars** : Premier attentat anti-américain au Liban (les Américains participent à une force d'intervention multinationale, aux côtés des Français et des Italiens).

**18 avril** : Attentat contre l'ambassade américaine.

**Juillet** : Opposition dans le Chouf entre les Forces libanaises (milices chrétiennes) et les Druzes aidés par les Palestiniens et les Syriens.

**4 septembre** : Les Israéliens se retirent du Chouf. Le conflit s'aggrave entre les Forces libanaises et les Druzes. Violents combats qui voient la défaite des Forces libanaises, le chemin de Beyrouth est ouvert aux Syriens.

**23 octobre** : Attentat contre les quartiers généraux français et américain à Beyrouth.

**13 décembre** : Appel de Khomeiny à tuer tous les infidèles.

## 1984

**Février** : Le mouvement chiite libanais Amal et les chiites pro-iraniens prennent le contrôle de Beyrouth-Ouest. Recul occidental, les Américains et les Anglais évacuent Beyrouth. L'armée libanaise se débande, beaucoup de soldats font cause commune avec Amal. Ne restent que quelques unités de l'armée libanaise sous commandement chrétien.

**Mars** : Bataille entre les miliciens chiites d'Amal et les Mohabitouns sunnites.

**Avril** : Dissensions au sein des Phalanges chrétiennes.

**Septembre** : Mort de Pierre Gémayel.

**A partir d'octobre** : Amine Gémayel, très impopulaire chez les combattants chrétiens, prend le contrôle des Phalanges. Il cherche à prendre de l'indépendance vis-à-vis d'Israël et à se rapprocher de la Syrie.



## 1985

**7 mars :** Attentat dans la banlieue sud de Beyrouth contre le cheikh intégriste chiite Fadlallah.

**11 mars :** Révolte de Samir Geagea (Forces libanaises) contre Amine Gémayel. C'est la première fois qu'une scission se produit au sein des forces créées cinquante ans auparavant par la famille Gémayel. Amine Gémayel perd le contrôle des Forces libanaises.

**22 mars :** Enlèvement à Beyrouth-Ouest des diplomates français Marcel Fontaine et Marcel Carton (avec sa fille Danièle).

**9 mai :** Samir Geagea est écarté de la direction des Forces libanaises, et remplacé par Elie Hobeika, chef du service de renseignements des FL. Ouverture pro-arabe et pro-syrienne des Forces libanaises, au nom de l'idée que le Liban fait partie du monde arabe. C'est la négation de tout ce que les chrétiens ont fait depuis dix ans.

**22 mai :** Michel Seurat et Jean-Paul Kaufmann sont enlevés.

**30 octobre :** Quatre Soviétiques sont enlevés.

**28 décembre :** Accord à Damas entre les milices druzes, chiïtes et chrétiennes. Affrontements imminents entre chrétiens.

## 1986

**Janvier :** Samir Geagea, opposé à tout accord avec les Syriens, passe à l'offensive contre Elie Hobeika qui réplique. Les Forces chrétiennes s'entre-tuent. Hobeika est vaincu (mais les combats continueront). L'armée libanaise commandée par Michel Aoun reste en dehors du conflit.

## 1989

**Novembre :** René Moawad est élu président de la République. Il est tué 17 jours après. Elias Hraoui lui succède.

## Que sont-ils devenus ?

(1<sup>er</sup> janvier 1991)

**Aimé Jabert** : Responsable du service radio à Achrafieh en 1975. Vit au Liban où il a monté une société d'importation et d'installation de téléphones de voiture.

**Alexander Franco** : En désaccord avec la politique américaine au Liban, a quitté l'armée américaine.

**Alex Mteiny** (compagnon de combat de Marc Flamant durant le siège d'Achrafieh en 1978) : S'est tué en jouant à la roulette russe devant sa fiancée, Monique Sourati, le 13 septembre 1980.

**Anita Quilo** (voisine de Gilberte) : Vit toujours à Achrafieh.

**Augustin Tago** (dit Tito) : Est revenu au Liban pour réintégrer l'armée. En 1989, il a été nommé responsable d'Achrafieh du deuxième bureau de l'armée libanaise. A l'entrée des troupes syriennes, il s'est caché un certain temps.

**Amine Gémayel** : Homme d'affaires. Vit en France.

**Camille Khoury** : Est revenu au Liban pour s'engager politiquement auprès du général Michel Aoun lorsque celui-ci a lancé la « guerre de libération ». Il a émigré en France après l'entrée des troupes syriennes dans le fief chrétien.

**Carmen** (secrétaire du CERM) : A épousé un diplomate français devenu depuis ambassadeur.

**Dany Chamoun** : Après avoir appuyé de tout son poids politique le général Michel Aoun, a été assassiné le 12 octobre 1990 avec sa femme Ingrid et ses deux fils (Tarek, sept ans et Julian, quatre ans). Leur sœur Tamara, sept mois, qui avait été cachée dans un panier de linge sale par une gouvernante, a échappé aux tueurs. Cet assassinat a eu lieu deux jours après l'entrée des troupes syriennes dans la zone où il résidait. Le massacre de la famille Chamoun a été attribué aux services syriens et aux miliciens de Samir Geagea, dans les deux cas sans preuves.

**David Aoukar** : Vit toujours à Beyrouth. Il a repris l'entreprise d'import-export de textiles de son père.

**Elie Hobeika** (dit H. K.) : Est revenu dans le fief chrétien dans les bagages de l'armée syrienne. Dirige un parti chrétien prosyrien surtout implanté dans la plaine de la Békaa. Ministre sans portefeuille du gouvernement Omar Karamé.

**Elie Zaïek** : Abattu par des tueurs à Achrafieh en janvier 1990, la veille de sa comparution devant les services de police à la suite d'un mandat d'arrêt lancé par Interpol pour fabrication de stimulants sexuels interdits, et commercialisés dans les pays arabes. Selon des sources policières, l'ancien président Amine Gémayel serait impliqué dans ce trafic qu'il aurait en partie financé. Une autre thèse affirme que cela a servi de prétexte à un règlement de comptes des FL.

**Elie Wassan** (dit Abbas) : Vit toujours au Liban. Négociant en « fournitures militaires » notamment au profit des FL.

**Fady Frem** : Industriel, vit en France.

**Fouad Abou Nader** (dit Ado) : S'est rallié au général Michel Aoun en créant avec Poussy le « nouveau parti Kataëb ». Quelques jours après l'assassinat de Dany Chamoun, a été exfiltré du Metn occupé par les Syriens à la suite d'une neutralité des FL obtenue par son beau-frère Fady Frem. S'est réfugié en France. Dirige une société d'importation alimentaire.

**Georges Ajami** : A émigré au Canada. Ingénieur en génie civil.

**Georges Foridès** : Sous-chef de la région d'Achrafieh des FL (poste qu'occupait Béchir Gémayel dans les premiers jours de la guerre en 1975. Le responsable était alors Elie Nader qui a été tué en même temps que lui lors de l'attentat du 14 septembre 1982), Georges Foridès est devenu le fidèle de Samir Geagea, après avoir été celui de Fady Frem et de Fouad Abou Nader.

**Georges Haddad** (dit Georges le Français) : Se trouve dans un pays du Moyen-Orient.

**Georges Mike** : Chauffeur de taxi dans le New Jersey (USA) dans une compagnie qui emploie essentiellement des anciens des FL ayant eu une formation militaire en Israël.



**Georges Sursok** (le chasseur de snipers) : vit à Beyrouth.

**Gilbert Abed** : Propriétaire du restaurant le Papagayo à Zouk, lieu de rendez-vous des diplomates et des hommes d'affaires. A mis un point d'honneur à ouvrir tous les soirs, même au plus fort des bombardements.

**Gilberte Khoury** : A épousé un Allemand au Koweït. Le 30 juillet 1990, quitte Koweït-City avec une seule valise pour tout bagage, pour assister à une fête chez sa belle-famille en Allemagne, la veille de l'invasion irakienne. Ayant tout perdu, enceinte, elle se réfugie chez sa mère à Beit Méry au-dessus d'Achrafieh. Deux jours après son arrivée, assiste de sa fenêtre à l'entrée des troupes syriennes dans le Metn. A mis au monde une petite fille en janvier 1991.

**How Are You** (de son vrai nom Nabil Kabani) : Vit toujours au Liban. Il est l'un des chefs de groupe de Georges Foridès.

**Henry Pharaon** : Vit toujours à Beyrouth-Ouest dans sa merveilleuse maison-musée.

**Jocelyne Khoueiry** : Vit au Liban où elle fait des études de théologie à l'université des moines de Kaslik. Très proche d'une congrégation religieuse libanaise. Ses frères Fady et Sami Khoueiry, qui furent les premiers commandants des BG, sont respectivement commerçant en électronique à Jounieh et homme d'affaires dans un émirat du Golfe. Ils ont quitté les FL après la mort de Béchir Gémayel.

**Jo Eddé** : A quitté les Forces libanaises lorsque celles-ci ont combattu les troupes du général Michel Aoun en 1990. Homme d'affaires en Espagne.

**Joseph Hakiki** : Proche de Fouad Abou Nader, abattu dans une embuscade tendue par les FL en 1988.

**Nicolas Khoury** : S'est tué dans un accident de voiture sur l'autoroute reliant Achrafieh à Jounieh alors qu'il participait à une course à la suite d'un pari.

**Marc Flamant** : Vit toujours au Liban.

**Maroun Machalani** : Vit toujours au Liban. « Homme d'affaires » dans plusieurs domaines d'import-export.

**Pierre Adam** : Vit toujours au Liban. Chef de groupe auprès de Georges Foridès.

**Madis Assouad** (mère d'Amine Assouad) : Après avoir été très proche de son frère Amine Gémayel pendant tout son mandat, vit retirée dans sa maison de Badaro.

**Massoud Achkar** (dit Poussy) : Après avoir combattu aux côtés de Fouad Abou Nader pour le général Michel Aoun, a plongé dans la clandestinité

lors de l'entrée des troupes syriennes dans le fief chrétien en octobre 1990 puis s'est exfiltré par Jezzine et Israël vers les USA.

**Rachid Karamé** : Le premier ministre d'Amine Gémayel a été tué dans un attentat à l'explosif. La charge avait été placée dans le fauteuil de l'hélicoptère Puma de l'armée de l'air libanaise qu'il utilisait pour se rendre de Tripoli à Beyrouth-Ouest.

**Samy Chidiac** : Vit au Liban.

**Samir Geagea** : Nouvel homme fort des FL. Leader militaire majeur du camp chrétien après l'entrée des troupes syriennes dans le fief de Michel Aoun qu'il avait combattu pendant un an pour le leadership chrétien. Ministre sans portefeuille dans le gouvernement Omar Karamé depuis janvier 1991.

**Soumi Daher** : A épousé un chirurgien libanais. Vit en France.

**Tomas Fintel** : Toujours dans l'armée américaine. Vit aux Etats-Unis avec sa femme et ses enfants.

**Tony Kesrouani** : Commerçant en Australie depuis début 1990.

**Tracy Chamoun** : Vit aux Etats-Unis.

**Violette Khoury** : Vit au Liban.

**Walid Joumblatt** : Le leader de la communauté druze, ministre sans portefeuille dans le gouvernement Omar Karamé, nommé en janvier 1991, a démissionné quelques semaines plus tard pour prendre du recul par rapport à la politique.

**Zaï Bustani** : Financier. Vit en France, mais est resté un conseiller influent de Samir Geagea.

## Les Forces communes

Cette appellation recouvrait, durant la guerre, un rassemblement hétéroclite de combattants palestiniens et libanais, souvent de tendances politiques très éloignées, dont le seul lien était l'opposition « aux forces conservatrices » comprenant essentiellement les forces chrétiennes nationalistes.

Les forces communes comprenaient en 1980 :

1. Les unités combattantes du Fatah, l'organisation militaire de loin la mieux structurée (20 000 hommes).
2. Les organisations palestiniennes (3 000 à 4 000 hommes au total) :
  - FPLP, de Georges Habache ;
  - FDLP, de Nayef Hawatmeh ;
  - FPLP-Commandement général, d'Ahmed Gibril.
3. Les organisations paramilitaires libanaises, qui étaient patronnées par une organisation palestinienne :
  - Les Mohabitouns d'Ibrahim Koleilat (Fatah) (3 000 hommes) ;
  - La force d'Issam Arab (FPLP) (300 hommes) ;
  - L'OACL (Organisation de l'Action communiste libanaise), extrême gauche (FDLP) (un millier d'hommes, peu actifs militairement).
4. Le PSP (Parti socialiste progressiste) de Kamal Joumblatt, (3 000 Druzes).
5. Le PNS (Parti national syrien) du Dr Abdallah Saadé (2 500 hommes).
6. L'Armée du Liban arabe (3 000 hommes au total), très vite fractionnée en trois groupes :
  - A Beyrouth et Saïda, autour du lieutenant Ahmed Khatib.



- Dans le Nord du pays, autour du commandant Maamari;
  - A Tyr, autour du commandant Bouteiry.
7. Les hommes de Farouk Mokaddem dans le Nord-Liban (500 hommes).
  8. Les hommes de Maarouf Saad à Saïda (2 000 hommes).
  9. Les brigades Yarmouk, Quadissya et Aïn Jallout de l'Armée de Libération de la Palestine (ALP).
  10. La Saïka, Organisation palestinienne d'obédience baasiste syrienne.
  11. Le Parti Bass, tendance irakienne.
  12. Le Parti communiste libanais.

Au total, entre 30 et 35 000 hommes dont la puissance de feu était inférieure à celle du camp conservateur.

D'autres partis, généralement éphémères, ont vécu sans prendre part aux combats :

- Le Rassemblement pour un Liban uni, de l'ancien ministre Najib Abou-Haïdar (sunnite);
- Le Parti de l'Assemblée nationale, d'Amine El-Araïssi (chiïte);
- Le Parti de la Révolution arabe, de Rachid Karamé (milice du maire de Tripoli) (sunnite);
- Le Parti démocrate socialiste, de Kamel El-Assaad (chiïte);
- Le Parti du Mouvement de l'Action nationale, d'Osman El-Dana;
- Le Parti des Najjadés, d'Adnan Hakim;
- Le Parti des Pionniers de la Réforme, de Tamam Salam (milice du fils de l'ancien premier ministre Saëb Salam) (sunnite).

## Les partis chrétiens

Ces partis pouvaient aligner vers la fin de la guerre des deux ans entre 16 000 et 24 000 hommes et presque autant de sympathisants et de partisans civils armés non mobilisés, qui « faisaient le coup de feu » de temps à autre.

Les Forces libanaises (FL) comprenaient en 1980 :

1. Toutes les unités et les milices du parti Kataëb, dirigé par Pierre Gémayel (10 000 hommes environ).
2. Le Parti national libanais, de Camille Chamoun (3 000 hommes).
3. L'armée Barakat, du nom du colonel Antoine Barakat qui avait fait sécession de l'armée nationale libanaise en entraînant avec lui environ 3 500 hommes et leur matériel.
4. La brigade du Marada, dirigée par Sleiman Frangié dans la région de Zghorta et d'Edden (900 hommes).
5. Les groupuscules du Tanzim et des Gardiens du Cèdre.
6. La Milice Al-Moukaddamine, dirigée par Gébran Tok (quelques dizaines de partisans à Bcharé, Nord-Liban).
7. La brigade du Akkar, créée par Khalil Nader pour défendre les villages chrétiens du Akkar (300 hommes).
8. La brigade de la Montagne, créée par Henri Sfeir. Un problème de commandement l'a opposé à Béchir Gémayel.
9. Le Mouvement de la Jeunesse libanaise, créé par Maroun Khoury, plus connu sous le nom de Bach Maroun, très proche du Bloc national (200 hommes).
10. Le mouvement kesrouanais, créé par Naoum Khalifé (quelques dizaines d'hommes).

11. Le Rassemblement zahliote, Comité populaire de la ville rassemblant les jeunes pour la défense de l'agglomération.
12. L'Armée de Libération libanaise. Créée et dirigée par le pharmacien Michel Berty pour défendre les fronts d'Achrafieh. A sa mort en 1978, elle se transforme en œuvre sociale.

Un Conseil des Forces libanaises a regroupé toutes ces forces le 25 mars 1976 afin de coordonner leur action militaire. Le commandement des Forces libanaises a été confié à Béchir Gémayel, mais l'unification s'est faite dans le sang, le 7 juillet 1980.

D'autres partis, généralement éphémères, ont vécu sans prendre part aux combats :

- Le Parti démocrate, de Joseph Moghaïzel (bourgeoisie) ;
- Le Bloc national, de Raymond Eddé, populaire mais marginalisé par son refus de lever une milice.

Pour être complet, il faut ajouter les partis et les forces arméniennes :

- Le Parti Tachnac, dont le siège est aux Etats-Unis ;
- Le Parti Henschag (socialisant) ;
- Le Parti Ramgavar (haute bourgeoisie arménienne).

Les leaders de la communauté arménienne parviendront habilement à ne pas se laisser impliquer dans la crise libanaise, de nombreux membres de leur communauté vivant en secteur musulman ou en Syrie. Ils ne pourront toutefois éviter quelques affrontements avec les Kataëbs, qui voulaient réunir sous leur bannière toutes les potentialités politiques et militaires. Les affrontements les plus violents ont eu lieu à Bourg Hammoud, les 10 et 12 septembre 1978, faisant vingt-quatre morts et trente blessés.



## Les Alaouites

Secte musulmane. L'Islam fut ensanglanté par deux schismes importants à propos de la succession spirituelle — et temporelle — du Prophète Mohammed : les chiites et les sunnites.

La « Chi'a » (parti) de Ali, gendre du Prophète, revendiqua cette succession pour et parmi ses descendants mâles. Ce sont aujourd'hui les chiites. Cette communauté religieuse s'est scindée au fil des siècles en une multitude de sectes. La plus importante est celle des duodécimains, qui croient à une lignée de douze imams descendants d'Ali. C'est la branche du chiisme qui prédomine en Iran. La secte des chiites ismaéliens arrête, elle, la lignée des imams descendants du Prophète et d'Ali au chiffre sept. Aujourd'hui, Aga Khan est leur représentant. C'est de cette branche que sont issus les Druzes et les Nosairis (Alaouites) qui, poursuivis par les sunnites — l'autre branche de l'Islam — se sont réfugiés dans les montagnes du Liban (Druzes) et dans le « Djebel alaouite » qui prolonge en Syrie, le long de la Méditerranée, la montagne libanaise.

**La Lettre des Alaouites** a été adressée au chef du gouvernement Léon Blum, alors que la France s'appêtait à rattacher les deux pays, druze et alaouite, à la Syrie, en prélude à son indépendance. Conservée dans les archives du ministère français des Affaires étrangères sous le n° 3547 en date du 15 juin 1936, ainsi que dans les archives du Parti socialiste français qui en détient une copie.

*« Son excellence Léon Blum, chef du gouvernement français (...), nous, chefs et dignitaires de la communauté alaouite en Syrie, nous avons l'honneur d'attirer votre attention et celle de votre parti sur les points suivants :*

*— 1. Le peuple alaouite (...) diffère de par ses croyances religieuses, ses traditions, son histoire, du peuple musulman sunnite. Il ne s'est jamais soumis à l'autorité des villes de l'intérieur (de la Syrie) ;*

— 2. *Le peuple alaouite refuse d'être rattaché à la Syrie musulmane, car l'Islam est considéré comme la religion officielle de l'Etat, alors que le peuple alaouite est perçu par l'Islam comme un peuple hérétique. C'est pourquoi nous attirons votre attention sur le destin sombre et inquiétant qui attend les Alaouites s'ils sont contraints de se rallier à la Syrie débarrassée de la surveillance du mandat (français) ;*

— 3. (...) *L'indépendance et l'abrogation du mandat constituent un noble idéal pour les principes socialistes (...). Le système parlementaire (en Syrie) n'est qu'une apparence mensongère sans aucune valeur, qui dissimule en réalité un système régi par le fanatisme religieux aux dépens des minorités. (...);*

— 4. *La rancune et le fanatisme profondément implantés dans le cœur des Arabes musulmans envers tout ce qui n'est pas musulman sont perpétuellement nourris par la religion musulmane. Il n'y a pas d'espoir que les choses en viennent à changer. C'est pour cela que les minorités en Syrie seront exposées, s'il est mis fin au mandat, à un péril d'extermination (...).*

*Signataires : Aziz Agha AL HAOUACH, Mahmoud Agha JEDID, Suleiman ASSAD. »*

« L'Etat des Alaouites » fut rattaché au gouvernement de Damas, et devint partie intégrante de l'Etat syrien le 5 décembre 1936.

## Les Melkites

Communauté grecque-catholique, qui s'est détachée du patriarcat grec-orthodoxe pour s'unir à Rome sur le principe de l'autorité suprême du trône de Pierre sur les évêques dont relèvent les prêtres et les laïques — alors que l'Eglise grecque-orthodoxe conçoit l'autorité de la base vers le sommet.

Dans les premiers siècles de son existence, les évêques étaient élus par le peuple. Le patriarche melkite porte le titre de « Patriarche grec-catholique d'Antioche et de tout l'Orient, d'Alexandrie et de Jérusalem ». Sa résidence est à Damas depuis 1342.

La diaspora grecque-catholique compte environ 500 000 fidèles, disséminés dans le monde entier. La plus grosse communauté est au Liban avec environ 200 000 à 230 000 personnes. Le Pacte national de 1943, qui a réparti le poids politique des communautés religieuses libanaises, lui a accordé six sièges au Parlement.



## Le Conseil supérieur évangélique

Il regroupe :

- Le Synode évangélique national de Syrie et du Liban ;
- L'Union des Eglises évangéliques arméniennes du Proche-Orient ;
- L'Eglise évangélique de Beyrouth ;
- La Convention libanaise évangélique baptiste ;
- L'Eglise épiscopaliennne arabe de Jordanie ;
- L'Eglise adventiste du septième jour ;
- L'Eglise de Dieu ;
- L'Eglise du Nazaréen ;
- La Société des Amis ;
- La Convention des Assemblées des Frères ;
- L'Eglise de l'Alliance chrétienne et l'Eglise de Damas.

En dehors de ces douze « Eglises » reconnues, une quinzaine d'autres, ne jouissant d'aucun statut mais bénéficiant d'une bienveillante tolérance, complètent la communauté protestante au Liban. A une exception : en 1971, à la demande du bureau de boycottage d'Israël de la Ligue arabe, le gouvernement libanais a interdit aux Témoins de Jéhovah d'exercer toute activité sur le territoire de la République. Cette mesure avait été précédée d'une minutieuse enquête de la Sûreté générale, qui avait établi que cette « association déployait une activité prosioniste ».



# Table

|  |     |
|--|-----|
| <i>Cartes</i> .....                            | 10  |
| 1. Du 3 avril au 16 septembre 1975.....        | 15  |
| 2. Du 30 septembre 1975 au 6 janvier 1976..... | 69  |
| 3. Du 7 janvier au 28 mars 1976.....           | 115 |
| 4. Du 29 mars 1976 au 16 octobre 1978.....     | 157 |
| 5. Du 20 octobre 1978 au 26 juin 1981.....     | 199 |
| 6. Du 30 juin 1981 au 13 juin 1982.....        | 257 |
| 7. Du 18 juin au 23 août 1982.....             | 305 |
| 8. Du 23 août 1982 au 14 juillet 1983.....     | 347 |
| 9. Du 2 septembre 1983 au 10 mai 1984.....     | 411 |
| 10. Du 17 mai 1984 au 27 septembre 1986.....   | 461 |

## *Annexes*

|                                       |     |
|---------------------------------------|-----|
| Chronologie.....                      | 521 |
| Que sont-ils devenus en 1991?.....    | 526 |
| Les Forces communes.....              | 530 |
| Les partis chrétiens.....             | 532 |
| Les Alaouites.....                    | 534 |
| Les Melkites.....                     | 536 |
| Le Conseil supérieur évangelique..... | 537 |



*Cet ouvrage a été composé  
par l'Imprimerie BUSSIÈRE  
et imprimé sur presse CAMERON  
dans les ateliers de la S.E.P.C.  
à Saint-Amand-Montrond (Cher)  
en avril 1991*

*pour le compte des éditions  
Presses de la Renaissance*

N° d'impression : 702-439

Dépôt légal : avril 1991

*Imprimé en France*



## Les larmes de la colère

Des premiers combats entre phalangistes et Palestiniens en 1975 aux ultimes déchirements entre chrétiens à partir de 1985, le monde entier a vu avec stupeur et horreur, sans y rien comprendre, le Liban se défaire et Beyrouth devenir un champ de ruines.

Alain Ménargues nous offre ici la chronique de ces années noires. A travers Gilberte et son frère Camille, jeunes Libanais engagés de la première heure aux côtés des phalanges des Gémayel, il nous restitue la logique de ce drame, si lointain et si proche de nous : intimité familiale à chaque instant ravagée par les bombardements, événements tragiques comme l'assassinat de Béchir Gémayel ou les massacres de Sabra et Chatila, aspects politiques de ce gigantesque bras-de-fer où, dans chaque camp, personne n'a tout à fait tort, personne n'a tout à fait raison.

Gilberte et Camille ne sont en rien des personnages de roman. Ils existent, comme tous ceux qui font la trame de ce livre : les Gémayel, les Chamoun, Samir Geagea, Hafez El-Assad, Ariel Sharon, Khomeiny et bien d'autres, tel le journaliste occidental témoin de cette dramatique histoire où tant d'hommes et de femmes perdirent la vie pour une cause amère.

Les feux des projecteurs se sont dernièrement braqués sur le Golfe, mais Proche et Moyen-Orient sont les éléments d'un même ensemble, où tout se tient. Le passionnant ouvrage d'Alain Ménargues retrace dans une lumineuse trajectoire la complexité de cet affrontement majeur de la fin du xx<sup>e</sup> siècle.



Photo AFP

*Spécialiste incontesté du Moyen-Orient, Alain Ménargues est grand reporter à France-Inter et France-Infos. Correspondant à Beyrouth depuis 1982, il vient de couvrir la guerre du Golfe à Amman, Dharan et Koweït-City.*

Photo Maher Attar / Sygma



9 782856 166000

Michel Méline  
graphiste

ISBN 2-85616-600-8  
H 60-3648-7